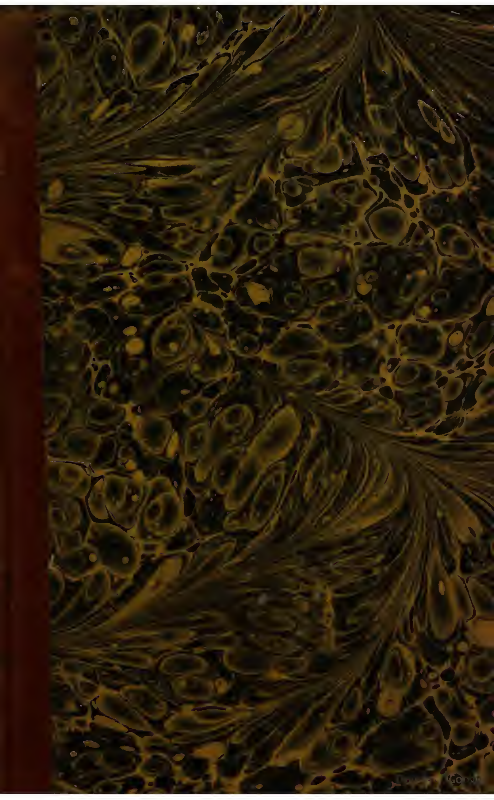
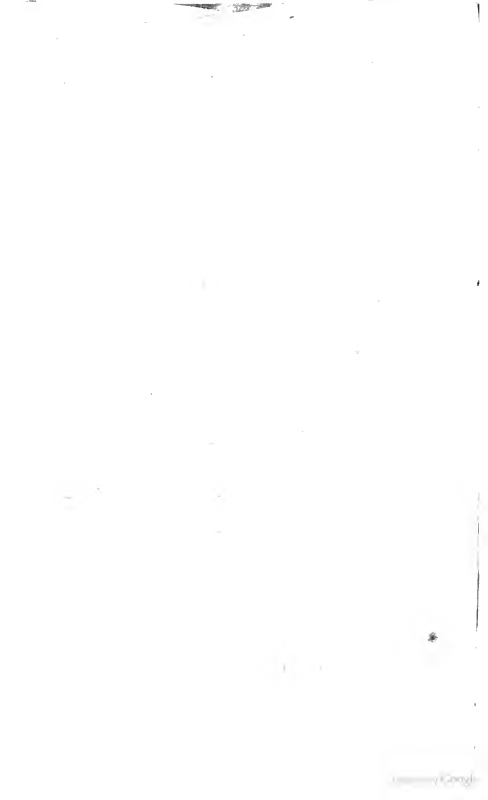



FONDO PIZZOFALCONE

GÉOGRAPHIE

MATHÉMATIQUE, PHYSIQUE ET POLITIQUE

DE TOUTES LES PARTIES DU MONDE.



GÉOGRAPHIE

MATHÉMATIQUE, PHYSIQUE ET POLITIQUE

DE TOUTES LES PARTIES DU MONDE,

Rédigée d'après ce qui a été publié d'exact et de nouveau par les Géographes, les Naturalistes, les Voyageurs et les Auteurs de Statistique des nations les plus éclairées,

Destinée principalement aux Maisons d'Éducation, aux Professeurs de Géographie, aux Négocians et aux Bibliothèques des Hommes d'Etat,

Publiée par { EDME MENTELLE, de l'Institut national,
MALTE BRUN, Géographe Danois.

Les détails sur la France, par HERBIN, Employé au ministère du Grand-Juge, et Membre de la Société de Statistique de Paris.

Dédiée au Consul CAMBACÉRÈS.

HUITIÈME VOLUME,

Contenant la République Helvétique et l'Italie, avec la Sicile et la Sardaigne.



A PARIS,

Chez { H. TARDIEU, Impr.-Libraire, rue des Mathurins.
LAPORTE, Libr., rue de Savoie St.-André-des-Arcs.

AN XII (1803).

AVIS AU LECTEUR.

Ce huitième volume de la Géographie mathématique, physique et politique, devait, selon notre plan, commencer par une *Description des Alpes*, mais, par l'insertion de cet article, il serait devenu trop considérable, relativement aux autres volumes; conséquemment nous avons jugé à propos de réserver cet article pour la fin du septième volume, où se termine la description de la France. D'ailleurs, la partie la plus importante des Alpes appartient aujourd'hui au territoire de la république Française ou à celui de l'état Valaisan, état qui ne se soutient que par la protection de la France. La description du plus majestueux empire qu'il y ait au monde sera donc convenablement achevée par le brillant tableau de la plus sublime contrée qu'il y ait en Europe.

Ce volume offre d'abord la description de la Suisse, d'après l'exact et savant *Busching;* nous y avons joint les remarques les plus intéressantes des célèbres voyageurs *Coxe* et *Ramond*. Comme il s'imprimait à une époque où les divisions de la république Helvétique étaient incertaines, nous avons ajouté à la fin de cet article deux tableaux très-importans, 1°. celui de *l'état politique de la Suisse en*

1790, d'après le manuel géographique de *Fabri* et de *Hammerdorfer;* la description de la Suisse par ce dernier était, au jugement du grand *Haller*, la meilleure qu'il y eut dans le tems. 2°. Un tableau de *l'état politique de la Suisse en* 1804; la nouvelle circonscription des cantons n'a pas été indiquée jusqu'àprésent dans aucune autre géographie ; l'estimation de la population est telle qu'elle fut adoptée dans les delibérations de la Consulta helvétique tenue à Paris.

Nous invitons les crédules admirateurs de *la charlatanerie géographique Anglaise* à comparer nos détails exacts et complets avec les vagues aperçus des auteurs anglais. Ils verront, peut-être avec indignation, comment nous avons osé devoilér l'absurdité de leurs calculs sur la *dépopulation* de la Suisse; cette dépopulation a eu lieu, mais loin de s'élever à *cinq cents mille ames*, comme les harangueurs du parlement l'ont dit, d'après leurs savans géographes, elle ne monte qu'à un *dixième* de cette somme.

L'auteur de la *description générale* de l'Italie s'est beaucoup servi du voyage de *Swinburne* et de quelques géographies anglaises. Cependant on remarquera sans doute avec plaisir qu'il n'a pas cru devoir adopter les jugemens injustes par lesquels les Anglais et les Allemands ont cherché à dénigrer la nation italienne.

La *description particulière* des États, Royaumes et Républiques d'Italie a été composée d'après les voyageurs les plus instruits, principalement d'après

M. *De Lalande*, *Swinburne*, *Brydone* et *Meyer* (d'Hambourg); on n'a pas négligé de rectifier les aperçus de ces auteurs d'après la savante, mais prolixe description de l'Italie, dans l'édition française de Busching (1); on sait ou l'on doit savoir que cette description est principalement tirée de l'édition italienne du même ouvrage, par *Jagemann;* ce savant ecclésiastique ayant passé dix-huit ans à Florence, doit plutôt-être regardé comme Italien que comme Allemand; ainsi l'on doit préférer son autorité à celle des voyageurs. Nous avons de même décrit la Sardaigne d'après un auteur indigène, M. *Azuni.*

Dans la description de la Sicile nous avons inséré des observations importantes, tirées d'un petit écrit de M. *Scrofani*, sicilien. Pour le Piémont et la république Cisalpine, nous avons donné les dénombremens officiels les plus récemment publiés. Les constitutions, les traités, les conventions les plus nouvelles ont été insérées à leur place.

Le Piémont a été incorporé à la république Française postérieurement à l'impression de ce volume.

Il est impossible, dans un ouvrage fait par plusieurs auteurs, d'observer toujours une marche stric-

---

(1) Par *édition française* de Busching, nous prétendons désigner celle de MM. *Treuttel* et *Wurtz*, de Strasbourg. Cette édition à des avantages sans nombre, même sur les meilleures éditions allemandes du même ouvrage. Quant à l'édition de Busching, faite par un M. *Bérenger*, elle ne mérite pas d'être nommée.

tement uniforme. Les auteurs de la description de l'Italie n'avaient pas donné à la *géographie physique* une attention aussi particulière que les rédacteurs généraux de l'ouvrage l'auraient désiré. L'un d'eux à cru devoir ajouter quelques *observations* sur cette matière, qu'il a tirées des ouvrages de *Dolomieu*, de *Spallanzani*, de *Scipione Breislack*, de *Targioni* et autres naturalistes et géologues.

P. S. La description de l'Italie à été faite et livrée à l'impression à une époque où le *catalogue des chefs-d'œuvres d'Italie*, transportés én France, était absolument incomplet. Il en est résulté pour l'auteur une incertitude pénible, en ce qu'il ne savait pas toujours si telle ou telle statue devait rester en Italie. Mais cela n'aura rien de désagréable pour nos lecteurs, puisque dans très-peu de tems ils recevront les deux volumes de la France (VI et VII), où ils trouveront une *description complète du Musée Napoléon.*

SUISSE

OU

RÉPUBLIQUE HELVÉTIQUE.

Limites et étendue.—Au moment où ce volume est livré à l'impression, le sort de l'Helvétie ne paraît pas encore fixé d'une manière irrévocable ; les peuples de cette contrée malheureuse s'agitent sous le joug de fer que leur impose une constitution dictée par le ci-devant directoire de la république Française, et à laquelle, malgré les modifications qu'on y a apportées, le génie des Helvétiens semble trop répugner, pour qu'il soit permis de croire qu'elle puisse se maintenir. Il en résulte pour nous l'obligation de nous en tenir, dans la description, plutôt aux grands et ineffaçables traits de la nature, qu'aux petites démarcations inventées par l'ambition et la politique. Nous indiquerons cependant, avec soin et exactitude, les anciennes et nouvelles divisions.

La Suisse ou l'Helvétie est bornée au nord par les départemens du Haut et Bas-Rhin, et par la Souabe, province d'Allemagne ; à l'est par le lac de Constance, le Tyrol et le Trentin ; au midi, par l'Italie; à l'occident, par la France. Elle contenait, avant la révolution, 1,444 lieues carrées, et 1,242 habitans par chaque lieue carrée.

Divisions. — Avant la révolution, qui a réuni les différentes parties de la Suisse sous un seul gouvernement, cette contrée était divisée en treize cantons, qui étaient convenus d'observer entr'eux l'ordre de préséance suivant : premier canton, Zurich ; deuxième, Berne ; troisième, Lucerne ; quatrième, Uri ; cinquième, Schwitz ; sixième, Undervald ; septième, Zug ; huitième, Glaris ; neuvième, Bâle ; dixième,

Fribourg ; onzième, Soleure; douzième, Schafhouse ; treizième, Appenzel.

Ces cantons avaient des *sujets*, c'est-à-dire, ils fesaient gouverner, en leur nom et à leur profit, plusieurs petits districts limitrophes de leurs frontières, tels que les sept bailliages ou préfectures d'Italie, la Thurgovie, le comté de Baden et plusieurs autres districts, dont on trouvera plus loin l'exacte nomenclature (1).

Parmi ces districts sujets, il y en avait dont la souveraineté appartenait à tous les cantons; d'autres étaient soumis à plusieurs cantons à-la-fois; enfin, il y en avait qui n'obéissaient qu'aux ordres d'un seul canton.

La fédération suisse comptait parmi ses *associés* la république des *Grisons*, divisée en trois ligues, et qui dominait encore sur la Valteline, le Bormio et le Chiavenna; la république du *Valais*, celle de *Genève*, la principauté de *Neufchâtel*, quoique soumise d'ailleurs au roi de Prusse ; l'abbaye et la ville de *Saint-Gall*, les villes de *Bienne* et de *Muhlhause*, et une partie de l'*évêché de Basle*.

La république Cisalpine ou Italienne est devenue maîtresse du Valtelin, de Bormio et de Chiavenna. Les villes de Genève, de Bienne, de Muhlhause, et la partie helvétique de l'évêché de Bâle ont été englouties dans la vaste masse de la république Française.

Voici la division en dix-neuf cantons ou préfectures qui subsiste au moment où nous écrivons, mais qui ne paraît pas devoir être d'une longue durée.

CANTONS.	CHEFS-LIEUX.	CANTONS.	CHEFS-LIEUX.
1 *Argovie.*	Arau.	11 *Sarne* et *Broye.*	Fribourg.
2 *Baden.*	Baden.	12 *Schafhouse.*	Schafhouse.
3 *Bâle.*	Bâle.	13 *Sentis.*	Saint-Gall.
4 *Berne.*	Berne.	14 *Soleure.*	Soleure.
5 *Léman.*	Lausane.	15 *Tesin.*	Bellinzona.
6 *Linth.*	Glaris.	16 *Thurgovie.*	Frauenfeld.
7 *Lucerne.*	Lucerne.	17 *Waldstetten*	Schwitz.
8 *Lugano.*	Lugano.	18 *Valais.*	Sion.
9 *Oberland.*	Thun.	19 *Zurich.*	Zurich.
10 *Rhétie.*	Coire.		

(1) *Voyez* ci-après *le Tableau de la Suisse en* 1790, page 54.

Air, climat, sol et aspect du pays. — La Suisse est un pays montagneux, et situé sur les Alpes, qui forment un amphithéâtre de plus de 34 lieues. L'hiver y est très-rigoureux, parce que les montagnes sont quelquefois couvertes de neige pendant toute l'année. En été, la grande inégâlité du sol rend, dans la même province, la température très-différente; souvent l'on ensemence d'un côté, tandis qu'on fait la récolte de l'autre; néanmoins les vallées sont chaudes, fertiles et bien cultivées; et rien n'égale la douceur de l'été dans ce charmant pays. Les pluies et les orages y détruisent souvent les moissons; aussi a-t-on élevé partout des greniers publics qui s'ouvrent dans les tems de disette. En général l'eau est excellente en Suisse; souvent elle se précipite du haut des monts en cascades de différentes grandeurs, qui forment un aspect magnifique. Il n'y a point en Suisse de montagnes sans cascades; une des plus célèbres c'est celle de *Lauterbronnen*, dans le ci-devant bailliage d'Interlachen dans l'Oberland bernois. Un torrent s'élance au-dessus d'une muraille de rochers taillés à pic; dans sa chûte, qui est de 1,000 pieds, l'eau se dissipe et ne parvient au niveau inférieur que sous la forme d'une pluie très-fine, qui, décomposant les rayons du soleil, laisse voir un arc de différentes couleurs. Le torrent s'appelle le *Staubbach* (1).

La Suisse est peut-être le pays du monde qui présente les plus heureux effets d'une industrie toujours persévérante et active. Le voyageur qui parcourt ces montagnes est frappé d'admiration en voyant des vignes et de riches pâturages croître dans les mêmes lieux, qui ne présentaient autrefois que des roches nues et stériles. Les traces de la charrue se font apercevoir sur le penchant des précipices, où les animaux les plus sauvages ne passent pas sans danger. En un mot, les habitans semblent avoir vaincu les obstacles de tous les genres que leur présentaient le sol, la position, le climat, et répandu l'abondance dans des cantons que la nature avait condamnés à une stérilité perpétuelle. Les montagnes,

(1) Littéralement: *Torrent de poussière.*

depuis leur base jusqu'à leurs sommets, sont souvent couvertes de vignobles, de champs de blé, de pâturages et de prairies. Mais cette contrée ne présente pas toujours un aspect aussi riant; on y trouve des sites affreux et sauvages, des rochers inaccessibles et sans culture, dont quelques-uns sont couverts d'une neige éternelle. Les plaines qui séparent ces montagnes sont remplies de lacs d'eau gelée, d'où se détachent d'énormes quartiers de glace qui roulent avec un bruit horrible jusques dans les lieux cultivés. Dans quelques endroits, le passage de la culture à la stérilité est insensible et lent; dans d'autres, il se fait brusquement et sans préparation. Ici, une chaîne de montagnes couvertes de bois épais, de hameaux qui dominent sur les nues, de pâturages qui semblent suspendus dans les airs, forme une des plus délicieuses perspectives que l'on puisse imaginer. Là, les yeux n'aperçoivent que des rochers, des cataractes et des montagnes couvertes de neige et de glace. « Ce sont nos remparts » disait un paysan suisse, en regardant ces montagnes; « Constantinople n'est pas aussi bien fortifié. » Enfin, la Suisse présente les tableaux les plus pittoresques; et la nature s'y montre sur-tout sublime et majestueuse dans les Alpes, qui sont l'œuvre le plus imposant de la création.

Glaciers. — La neige fondue par le soleil est bientôt gelée par le froid, lorsque l'eau ne peut s'ouvrir un libre cours à travers les hautes vallées des Alpes. Telle est l'origine des glaciers, qui sont un des objets les plus intéressans de l'histoire naturelle. Ces immenses plaines de glaces ont ordinairement une direction tant soit peu inclinée; si elles sont faiblement soutenues par les rochers sur lesquels elles reposent, elles cèdent à leur propre poids, s'entr'ouvrent, se séparent, et laissent entr'elles de larges et profondes crevasses; alors, de quel côté qu'on les examine, leurs différentes parties paraissent rondes, triangulaires, pyramidales, carrées, et prennent mille formes bizarres, sur-tout lorsque leur surface forme, avec l'horizon, un angle de 30 à 40 degrés.

M. Coxe décrit ainsi la manière de voyager dans les glaciers. « Nous eûmes soin de nous munir de longues per-

» ches garnies de fer ; et pour nous empêcher de glisser, » nos guides attachèrent à nos souliers des crampons de » fer, armés de quatre pointes du même métal. Une pré- » caution encore plus sûre, c'était de garnir nos souliers de » larges clous, qui produisaient le même effet, sans nous » gêner dans notre route. Il est difficile de parcourir ces » vallées de glaces, à cause des immenses crevasses dont » elles sont sillonnées. Nous fîmes rouler de grosses pierres » dans plusieurs de ces ouvertures, et le tems qu'elles mi- » rent à parvenir jusqu'au fond nous fit juger de leur grande » profondeur. Nos guides nous assurèrent qu'en quelques » endroits elles n'ont pas moins de 500 pieds de profondeur. » Je ne peux mieux vous donner une idée de ces vastes » plateaux de glaces, entrecoupés d'inégalités irrégulières et » de larges crevasses, qu'en les comparant à un lac glacé » tout-à-coup au milieu d'une violente tempête. »

En parlant de quelques personnes qui tentèrent inutilement d'atteindre le sommet du Mont-Blanc, M. Coxe présente une image effrayente des dangers auxquels ces crevasses exposent les voyageurs. « Nos guides s'en retournaient à » la hâte, dit-il, parce que le jour penchait sur son déclin ; » un d'eux tomba en essayant de franchir une crevasse ; » heureusement, il eut la présence d'esprit d'enfoncer dans » la glace son bâton de fer, et de se tenir suspendu sur le » précipice assez de tems pour que ses compagnons pus- » sent voler à son secours, et le délivrer d'une mort iné- » vitable. »

MONTAGNES (1). — « La Suisse est formée, pour ainsi dire, » d'un assemblage de montagnes contigues, et entassées les » unes sur les autres; elles occupent une espace de 188 lieues, » et séparent l'Italie de l'Allemagne, de la France et de la » Suisse. Elles ont différens noms particuliers ; les Alpes » Pennines (*Penninæ Alpes*) qui tirent le leur du grand Saint- » Bernard (*Mons Penninus*), s'étendent à travers le Valais » jusqu'à la Furca. Les Hautes-Alpes, ou les Alpes les plus » élevées (*Summæ Alpes*), forment le plateau du Saint-

(1) Voyez, pour les détails géologiques et minéralogiques, *la description générale des Alpes*, dans notre volume VII; où il y a une table des hauteurs exprimées en pieds français.

» Gothard et du Crispalt. Les Alpes Lépontiennes ou les
» Alpes des Grisons, s'étendent depuis le lac de Côme, à
» travers le comté de Chiavenne, jusqu'à Coire. Les Alpes
» Rhétiennes sont les montagnes qui se trouvent à l'orient
» de ces dernières.

» Elles ont depuis 4,000 jusqu'à 15,000 pieds de France
» de hauteur. On pourrait juger de leur élévation par la
» nature de leurs productions. A leurs pieds se trouvent
» d'épaisses forêts et des prés qui produisent de bons four-
» rages. Le milieu, que l'on appelle *Alpes*, est couvert d'une
» herbe courte, sèche, mais odoriférante, de broussailles et
» de buissons; en éte, ces *Alpes* sont habitées par des pâtres,
» que l'on appelle *Aelpler*, et par leurs innombrables trou-
» peaux. La troisième région de ces montagnes est le séjour
» d'une neige presque éternelle ». « *Busching.* »

Dans ce pays montagneux, où la nature a donné à ses productions la forme la plus hardie, on distingue particulièrement le *Gothard*, qui à 12,000 pieds de France d'élévation; la *Furca*, qui surpasse le Gothard de 1,000 pieds, et le *Schreck-horn*, plus haut que la Furca. Mais rien n'égale la majestueuse grandeur du *Mont-Blanc;* il s'élève, comme un géant, au-dessus des autres montagnes; son sommet et ses côtes sont couverts, à une grande profondeur, d'un épais manteau de neigne, qui réfléchit au loin la lumière avec un éclat qui éblouit les yeux. Suivant le calcul de M. *de Luc*, qui a perfectionné le baromètre au point de mesurer les plus grandes hauteurs avec l'exactitude la plus rigoureuse, cette montagne a 2,991 $\frac{1}{3}$ toises de France au-dessus de la mer, ce qui fait 15,304 pieds d'Angleterre. M. George *Shuckbourg* lui donne même 15,662 pieds, ce qui fait une différence de 358 pieds, peu remarquable dans une si grande élévation. On avait cru long-tems que le pic de Ténérif et l'Etna étaient les points les plus élevés du globe; mais d'après les observations les plus exactes, on doit conclure que la hauteur du Mont-Blanc est plus considérable, et qu'à l'exception du Chimbaraço, la plus élevée des Cordillières, à qui M. de la Condamine donne 3,000 toises, ou 19,200 pieds, et quelques physiciens 20,628 pieds d'élévation, il n'y a point de montagne *connue* qui égale le Mont-Blanc en hauteur.

Rivières et lacs. — La nature a placé, dans ces mon-

tagnes, les réservoirs des rivières qui embellissent et fertilisent cette contrée. Les principales rivières de la Suisse sont, le Rhin, qui prend sa source chez les Grisons, dans une chaîne de montagnes adossée au Saint-Gothard; le Reuss, qui vient de la Furca; l'Aar, qui sort d'une vallée au pied du Grimsel; l'Oglio, qui naît chez les Grisons; le Tésin, qui a différentes sources au pied du Gothard; le Rhône enfin, qui sort des glacières du Mont-Furca. Les lacs sont ceux de Genève, de Constance, de Thon, de Lucerne, de Bienne et de Zurich.

Métaux et Minéraux. — Dans les sables de certaines rivières, telles que le Rhin, l'Aar, le Reuss, l'Adda, on trouve des grains d'or massif, que l'on peut laver. Il y a en Suisse des mines d'argent, de cuivre et de plomb; mais les métaux qu'on en tire sont trop aigres, et les artistes qui ont voulu les perfectionner, ont fait des tentatives infructueuses. On y trouve du marbre noir, du porphyre tacheté de rouge et de blanc, de l'albâtre fort recherché des sculpteurs, du soufre, des cristaux et des eaux minérales.

Animaux et Végétaux. — La Suisse nourrit des chevaux, des moutons et une immense quantité de gros bétail, qui fait sa principale richesse. Elle produit du vin, du froment, de l'orge, de l'avoine, du lin, du chanvre et du tabac; elle recueille des pommes, des poires, des cerises, des noix, des prunes et des châtaignes en abondance. Dans les vallées, et sur le revers des montagnes, du côté de l'Italie, croissent la pêche, l'amande, la figue, le citron et la grenade. On trouve presque par-tout des bois de construction. Les lacs abondent en poisson; les bois sont peuplés de gibier. Dans les sommités des Alpes les plus élevées, habitent le bouquetin et le chamois, qui franchissent, avec une agilité étonnante, les plus affreux précipices. Le sang de ces animaux est si chaud, que les habitans de ces montagnes se guérissent des pleurésies auxquelles ils sont sujets, en en prenant quelques gouttes mêlées avec de l'eau. La chair du chamois est un mets très-recherché dans le pays. On trouve aussi, sur les Alpes, une espèce de lièvre, qui, en été, ressemble parfaitement au lièvre ordinaire, mais qui, en hiver, devient tout blanc; de manière qu'on a de la peine à l'apercevoir dans la neige. Ce fait vient d'être contesté; on ne sait pas davantage

si les deux espèces de lièvres s'accouplent ensemble; ce lièvre blanc quitte rarement le séjour des montagnes. On y trouve encore des renards blancs et roux, qui, en hiver descendent quelquefois dans les vallées. La marmotte, que M. Haller range dans la classe des souris, et qu'il appelle *Alpinus Mus*, vit aussi sur ces montagnes; elle établit sa demeure sous la terre ou dans les creux des rochers; elle est très-maigre au printems, mais au commencement de l'hiver elle devient si grasse, qu'elle pèse souvent jusqu'à vingt livres; sa chaire, qui est alors bonne à manger, est très-recherchée des chasseurs et des habitans de ces montagnes.

Population, Habitans, Mœurs, Usages et Amusemens. — Suivant les renseignemens les plus authentiques, l'Helvétie peut contenir 1,800,000 habitans. Les Suisses sont braves, hardis, industrieux, fidèles et animés d'un zèle ardent pour la liberté de leur pays. Comme les anciens Romains, ils sont, tout-à-la-fois, agriculteurs et guerriers; on remarque sur-tout en eux, une grande simplicité de mœurs, une franchise ouverte et naturelle et un esprit de liberté indestructible. M. Coxe donne une preuve frappante de la simplicité et de la bonne foi de ce peuple. Il dit, sur l'autorité du général Pfiffer, que l'on trouve, sur le chemin qui conduit à la vallée de Muotta dans le canton de Schwitz, de petites boutiques remplies de différentes marchandises, et où il n'y a jamais personne; des étiquettes indiquent le prix de chaque chose. Le voyageur entre dans ces boutiques, prend l'objet qui l'agrée, en dépose le prix et s'en va. Le soir, le propriétaire vient recueillir le montant des marchandises qu'il a ainsi vendues à son insçu. Les Suisses sont en général très-éclairés; la classe commune est même, chez eux moins ignorante que dans les autres pays. Les personnes qui jouissent de quelque aisance, et même les gens du peuple, aiment la littérature et les arts. La bonne éducation fortifie et perfectionne en eux les dons de la nature. En entrant dans ce pays, le voyageur ne peut s'empêcher de remarquer l'air de satisfaction et de joie qui brille sur tous les visages; il est frappé de l'ordre et de la propreté qui règnent dans les maisons; enfin, on découvre dans les mœurs, les usages et les habillemens, des traits caractéristiques qui distinguent cette nation des

peuples voisins qui naguères gémissaient sous le joug du despotisme. Les chaumières même sont l'image de la propreté, de l'aisance et de la simplicité, elles offrent par-tout, à l'observateur, la preuve du bonheur dont jouit l'habitant de ces campagnes. Dans quelques cantons, chaque chaumière s'élève au milieu de son petit domaine, qui consiste en une prairie d'une médiocre étendue, souvent environnée d'arbres, et toujours bien arrosée.

Plusieurs cantons ont des lois somptuaires. La danse n'y est permise que dans certaines occasions, les étoffes de soie, les galons, les dentelles et plusieurs autres objets de luxe sont prohibés en plusieurs endroits, on y a même fait des règlemens pour la coëffure des femmes. Tous les jeux de hasard y sont sévèrement défendus, et quiconque perd, dans les autres jeux, plus de six florins, qui font onze livres tournois, est condamné à une forte amende. Aussi n'y connait-on que les amusemens qui donnent au corps de la force et de la souplesse. Comme on n'y perd point son tems dans les jeux de hasard, ceux qui aiment la lecture, profitent de leur loisir pour cultiver leur esprit. Les jeunes-gens plus actifs, se livrent à tous les exercices militaires; la lutte, la course, le disque, l'arbalêtre et l'arquebuse sont leurs amusemens journaliers.

Goitreux et Stupides Les habitans d'une partie de la Suisse, et sur-tout ceux du Valais, sont fort sujets au goître, qui est une excroissance de chair qui s'attache à la gorge, et qui parvient souvent à une grosseur extraordinaire; mais ce qui est plus singulier encore, c'est que cette maladie est ordinairement accompagnée de la stupidité. « J'ai eu, plus d'une » fois, occasion de voir ces infortunés, (dit M. Coxe, que » nous aimons à citer, à cause de l'exactitude qu'il met dans » ses observations). J'ai vu à Sion, plusieurs stupides se » chauffer au soleil, la tête baissée et la langue hors de la » bouche; ils offraient le spectacle affligeant de l'imbécillité » la plus complète ». Ce voyageur aurait pu ajouter qu'on en a vu plusieurs en qui la raison était tellement obscurcie, qu'ils fesaient bouillir des pierres en guise d'alimens. La cause d'un phénomène, malheureusement trop fréquent dans cette contrée, est une question qui intéresse l'humanité.

C'est sans fondement qu'on a attribué ces ex-croissances singulières à l'usage continuel de l'eau de neige; car, dans

cette supposition, il serait difficile d'expliquer pourquoi les paysans qui vivent dans le voisinage des glaciers, et qui ne boivent d'autre eau que celle qui découle de ces réservoirs de neige et de glace, sont rarement attaqués de cette maladie? pourquoi ceux qui vivent loin du séjour de la neige, sont au contraire plus exposés à ses ravages? enfin, pourquoi on trouve ces tumeurs gutturales dans les environs de Naples, dans l'île de Sumatra, à Patna, et à Purné dans les Indes-Orientales, où la neige est inconnue?

Les sources où les naturels du pays puisent leur boisson journalière, sont imprégnées d'une matière calcaire, que les Suisses appellent *tuf*, qui a beaucoup de ressemblance avec les incrustations de Maltlok dans le Derbeshire. Cette matière est dissoute en particules si subtiles que la transparence de l'eau n'en est point troublée. Ces particules ne seraient-elles point la cause du phénomène dont nous parlons? Plusieurs raisons peuvent le faire soupçonner. Les goîtres sont communs dans tous les pays où il y a beaucoup de tuf, ou de sédiment calcaire. Dans le Derbeshire il y a beaucoup de tuf, et beaucoup de personnes incommodées de goîtres; la même chose a lieu dans différens cantons du Valais, dans la Valteline, à Lucerne, à Fribourg, à Berne, dans le voisinage d'Aigle et de Bex, en plusieurs endroits du pays de Vaud, près de Dresde, dans les vallées de la Savoie et du Piémont, et même dans les environs de Turin et de Milan. Le fait suivant, ajoute M. Coxe, est la meilleure preuve de l'opinion que j'avance. « Un chirurgien, avec lequel je fis connaissance aux bains » de Lenk, m'assura qu'il avait souvent retiré des goîtres, » des cédimens de tuf, et qu'il avait même détaché d'un » goître en suppuration, des morceaux de pierre de six » lignes de longueur. Il ajouta qu'il avait trouvé la même » substance dans l'estomac des vaches, et dans les tumeurs » goîtreuses, auxquelles les chiens même du pays sont sujets. » Il avait diminué le goître dans plusieurs jeunes personnes, » et l'avait entièrement guéri dans d'autres, par le moyen » des liqueurs fondantes, et par des applications extérieures; » et pour prévenir en elles le retour de cette maladie, il leur » avait conseillé de s'éloigner des lieux où les eaux étaient » imprégnées de tuf, ou de ne boire que de l'eau purifiée ».

Il naît quelquefois des enfans avec des enflures à la gorge,

cela peut provenir ou des incommodités que la mère éprouve dans sa grossesse, ou des douleurs de l'enfantement; mais comment le goître conduit-il à l'imbécillité? Cette question qui est du ressort de l'anatomiste et du métaphysicien, ne sera probablement jamais résolue.

Un peuple accoutumé à voir ces excroissances monstrueuses, ne doit pas être choqué, sans doute, de leur difformité; mais il y a loin de-là à croire qu'il les regarde comme une beauté, ainsi que l'assurent quelques écrivains. Si l'on ajoutait foi aux récits de certains voyageurs, on croirait que les naturels sont, sans exception, des imbécilles, ou des goîtreux. Les habitans du Valais sont au contraire sains, robustes et bien proportionnés. Tout ce que l'on peut dire avec vérité, c'est que les goîtreux et les crétins sont en plus grand nombre chez eux qu'en aucune autre partie du globe. On a dit que le peuple avait beaucoup de respect pour ces êtres privés de raison, et qu'il les considérait comme des créatures favorisées du ciel; il est vrai que le peuple les regarde comme tels, et qu'il les appelle des *âmes célestes et exemptes de péché*; il est même assez ordinaire de voir des parens témoigner une affection plus tendre à ceux de leurs enfans qui sont infirmes d'esprit et de corps, qu'à ceux qui jouissent de toute leur raison, parce qu'ils croient que les premiers ne connaissant pas la moralité de leurs actions, sont par conséquent assurés d'un bonheur parfait dans l'autre vie. Cette opinion a cela d'utile, qu'elle entretient dans le cœur des parens une bienveillance nécessaire à ces infortunés. Quoi qu'il en soit, on permet aux crétins de se marier entr'eux, ou avec des personnes douées de raison; et ce qui est étonnant, c'est que les enfans de ces êtres dégradés sont souvent bien constitués de corps et d'esprit, de manière que s'ils tombent un jour dans les mêmes infirmités de leurs pères, ce malheur est moins une suite de leur naissance que l'effet naturel de l'air qu'ils respirent, du sol qu'ils habitent, ou de l'eau qui leur sert de boisson.

Religion. — Les habitans de la Suisse sont « en partie » catholiques romains, et en partie réformés. Avant la ré» volution, chaque ville, chaque lieu, et chaque république » avait ses constitutions ecclésiastiques particulières; elles » ne sont réunies que par la confession helvétique, et par

» la célèbre formule d'union, appelée *formula consensûs*. Les » pays suivans étaient attachés à la communion romaine : » Lucerne, Uri, Schwitz, Underwald, Zug, Fribourg, » Soleure, presqu'en son entier la partie la moins con» sidérable du canton de Glaris, les rhodes intérieurs » du canton d'Appenzel, l'abbé de Saint-Gall, la plus petite » partie des Grisons, avec les seigneuries de la Valteline, » de Chiavenne et de Bormio, le Valais, la plus petite par» tie de la Turgovie, du Tokembourg et du Rheinthal, la » plus grande partie des comtés de Bade et de Sargam, » les provinces libres et les bailliages italiens. Il y avait dans » ces différens pays 119 couvens, et environ 3500 reli» gieux qui, selon un publiciste allemand, possédaient le » tiers des revenus du pays. Les cantons soumis à la reli» gion réformée étaient Zurich, Berne, la plus grande » partie de celui de Glaris, Bâle et Schafhouse, les rhodes » extérieurs d'Appenzel, la ville de Saint-Gall, la plus grande » partie des ligues Grises, la ville de Genève, de Mulhau» sen et de Bienne, la principauté de Neufchâtel, la partie » la plus considérable de la Turgovie, du Tokembourg et » du Rheinthal, et quelques endroits des comtés de Sar» gam et de Bade ». *Busching.*

Les cantons Suisses bien unis aujourd'hui, n'ont pas laissé d'éprouver autrefois des commotions violentes causées par la différence de religion. Zuingle, curé de Zurich, fut parmi eux l'apôtre du protestantisme. C'était un réformateur plein de modération, dont la doctrine se rapproche autant de celles de Luther et de Calvin, qu'il était lui-même éloigné de leur caractère bouillant et emporté. On peut donc regarder le calvinisme comme la religion des Suisses-réformés ; mais ceci doit s'entendre principalement du gouvernement et de la discipline, car dans les points de doctrine, ils sont loin d'être entièrement calvinistes. Au reste, la religion dégénère chez eux en une véritable superstition ; et quoiqu'ils soient ardemment attachés aux intérêts de la liberté civile, ils n'ont pas sur la tolérance religieuse les idées d'un peuple libre.

Langage. — On parle plusieurs langues dans la Suisse. « La langue allemande est la plus universellement répan» due, et c'est en cette langue que l'on expédiait autrefois

» les actes publics. On parle français dans le pays de » Vaud, dans une partie des cantons de Berne, de Fri- » bourg et de Soleure, dans le Valais et le pays de Neuf- » châtel. Chez les Grisons on parle la langue romane, qui a » plusieurs dialectes. Dans l'Engadine elle approche du latin, » c'est pourquoi on l'appelle *ladinum*. Dans le Pregel et » le Pasclau elle ressemble à l'italien ; enfin, dans la Val- » teline, dans quelques pays des Grisons, et dans les villes » et bailliages italiens, on parle la langue italienne, plus » ou moins corrompue, selon les lieux ». *Busching.*

Connaissances, Hommes savans. — Calvin, dont le nom est si connu dans tous les pays protestans, a fait pour la ville de Genève une législation qui fait l'admiration des hommes éclairés. L'éloquent et sublime Rousseau, dont les ouvrages se font lire avec tant d'intérêt, était citoyen de Genève. Ce grand écrivain a donné à la langue française une énergie dont jusqu'à lui on ne l'avait pas cru suscep-tible. Les Anglais ne voient en lui qu'un bon prosateur ; mais les Français l'admirent encore comme poète. Son opéra du *Devin du village* est très-estimé. A côté de Rousseau viennent encore se ranger un Gessner, le Théocrite de l'Al-lemagne ; un Haller, observateur exact, naturaliste profond, et poète sublime, un Bonnet, qui réunit l'imagination la plus hardie à l'analyse la plus déliée ; les Bernouilli, qui ont reculé les bornes de la géométrie. Enfin, on peut encore citer avec éloge Messieurs de Saussure et Duluc, dont les noms vivront aussi long-tems que les Alpes elles-mêmes.

Universités. — Dans toute l'étendue de la Suisse, on trouve des établissemens pour l'instruction de la jeunesse ; il y a d'excellentes écoles à Schafhouse, à Saint-Gall, à Coire et à Neufchâtel. Zurich, Berne, Genève et Lausanne ont des colléges, d'où sont sortis des hommes distingués dans tous les genres de connaissances. Enfin, Bâle a une université célèbre, qui fut fondée en 1459, un jardin de médecine, qui contient les plantes exotiques les mieux choi-sies, une bibliothèque qui renferme des manuscrits précieux, un musée où l'on trouve des objets intéressans par leur rareté, et un grand nombre de médailles et de peintures. Dans les cabinets d'Erasme et d'Amerbach, qui appartien-nent aussi à cette université, on voit au moins vingt mor-

ceaux originaux du célèbre Holbein. On a offert mille ducats pour un de ces tableaux qui représente un Christ mort. La Suisse a aussi des académies qui s'occupent de l'avancement des sciences ; telle est la société helvétique de Bâle, la société économique de Berne, et la société de physique de Zurich.

Manufactures et Fabriques — On fabrique en Suisse de la futaine, des bas, et des toiles de coton, des tapis, des couvertures, des ratines, des chapeaux et des étoffes communes. Les manufactures où l'on imprime les toiles de coton, y sont en grand nombre, et font un commerce considérable. On connaît les tanneries de Neufchâtel, les batteurs d'or de Bâle, les rubans de Zurich et les mousselines de Saint-Gall.

Malgré les lois somptuaires, les Suisses commencent à fabriquer des velours, des étoffes de soie et du drap fin. Leurs progrès en ce genre de travail doivent leur faire espérer de voir bientôt doubler leur commerce d'exportation. On fabrique tous les ans dans ce pays une si grande quantité de montres, qu'on pourrait dire que tous les Suisses sont holorgers, comme à la vue des monumens des Égyptiens, on a dit que toute la nation devait être composée de sculpteurs et d'architectes.

Antiquités et Curiosités de la Nature et des Arts. — Il est peu de cantons dans ce pays montagneux, qui n'offre aux voyageurs des curiosités naturelles. Quelquefois elles se montrent sous la forme d'une perspective majestueuse et sauvage, variée par des édifices et par des hermitages singuliers. Tel est, par exemple, celui qu'on trouve à deux lieues de Fribourg. Il a été taillé dans le roc, par un seul hermite, qui a mis 25 ans à cet ouvrage, et qui est mort en 1707. Cet hermitage est peut être la chose la plus curieuse qui existe en ce genre. Il est composé d'une chapelle, d'une salle de 28 pas de longueur, de 12 de largeur, et 20 pieds d'élévation ; d'un cabinet, d'une cuisine, d'une cave et d'autres appartemens, avec un autel, un clocher, un poële, une cheminée, des escaliers, le tout creusé dans le rocher.

A Shafhouse, il y avait naguères sur le Rhin un pont extraordinaire et justement admiré pour la singularité de sa

construction. Le fleuve, qui est extrêmement rapide, avait emporté tous les ponts de pierre qu'on avait élevés en cet endroit. On désespérait d'en faire jamais un assez fort pour résister à l'impétuosité des eaux, lorsqu'un charpentier d'Appenzel proposa de jeter un pont de bois, d'une seule arche, sur le fleuve, qui, en cet endroit, a près de quatre cents pieds de large. Mais les magistrats voulurent que le pont eût deux arches, et que l'architecte se servît du môle du milieu de l'ancien pont. Celui-ci fut obligé d'obéir; mais il construisit le pont de manière à faire douter s'il était soutenu par ce môle, ou s'il n'eût pas été également solide en ne lui donnant qu'une seule arche. Les côtés et la partie la plus élevée étaient couverts; et c'était ce que les Allemands appelaient *haengewerth*, ou pont suspendu. Le chemin, qui était presque en ligne droite, ne passait pas, comme dans les autres ponts, sur la pointe de l'arche; mais il était pour ainsi dire pratiqué dans l'intérieur, et il y était suspendu. Il tremblait sous les pas de l'homme le plus léger : cependant les voitures les plus lourdes le passaient sans danger. On l'avait comparé à une corde tendue, qui tremble quand on la touche, mais qui ne perd rien de sa force et de sa tension. En considérant la grandeur du plan et la hardiesse de l'exécution, on ne peut se persuader que l'architecte ne fût qu'un simple charpentier, sans aucune notion de littérature, entièrement étranger aux mathématiques et à la mécanique. Il s'appelait Ulric Grubenmam. Ce pont, qui était l'ouvrage de trois ans, et qui avait coûté 190,000 livres tournois, a été détruit en un jour par les Autrichiens, qui, en abandonnant Schafhouse il y a deux ans, y mirent le feu pour échapper plus sûrement à la poursuite des Français.

Au fameux passage de *Pierrepertuis*, la route est taillée dans un rocher de cinquante pieds d'épaisseur; l'arche en a vingt-six de hauteur et vingt-cinq de largeur. On met avec raison parmi les curiosités naturelles du pays, les marcassites, les diamans faux, et d'autres pierres que l'on trouve fréquemment dans le sein de ces montagnes. On reconnaît encore les ruines d'une muraille de César, qui avait six lieues de longueur, qui s'étendait depuis le Mont-Jura, jusqu'au bord du lac de Genève. On a découvert plusieurs monumens antiques auprès des bains de Bade, qui étaient connus à

Rome du tems de Tacite. La Suisse a plusieurs beaux édifices, sur-tout un collége de Jésuites. Elle possède des manuscrits précieux, des morceaux antiques, et des raretés de toute espèce.

« A Lucerne, dit M. Coxe, on voit une représentation » topographique de la partie la plus élevée de la Suisse. On » doit cet ouvrage à M. le genéral Pfiffer, natif de cette » ville, et officier au service de France. Ce plan, qui est » modelé en relief, mérite l'attention d'un voyageur curieux. » Ce qu'il avait achevé en 1776, comprenait près de soixante » lieues carrées dans les cantons de Lucerne, Zug, Uri, » Berne, Schwitz, Undervald. Le modèle avait douze pieds » de long, et neuf et demi de large. Le corps de l'ouvrage » est une composition faite avec du charbon de terre, de la » chaux, de l'argile, d'un peu de poix, et d'une couche de » cire. Tout cela forme un mastic si dur, que l'on peut mar- » cher dessus sans l'endommager. Le tout est peint de diffé- » rentes couleurs, et les objets y sont représentés au naturel. » On doit observer que non-seulement les forêts de chênes, » de pin, de hêtres, et d'autres espèces d'arbres, y sont » distinguées ; mais aussi que les couches des rochers y » sont marquées, chacune d'elles ayant été taillée sur les » lieux, et formée avec le granit, le gravier, la pierre cal- » caire, et les substances naturelles qui entrent dans la com- » position des montagnes originales. Le plan est fait avec » tant d'exactitude, qu'outre les montagnes, les lacs, les » villes, les villages et les forêts, il contient encore les chau- » mières, les torrens, les chemins et les sentiers. Le général » a pris pour base le niveau du lac de Lucerne, qui, selon » M. Saussure, a environ 1,408 pieds d'élévation au-dessus » de la Méditerranée. Ce plan de la partie la plus élevée de » la Suisse, présente un tableau sublime de l'immensité des » Alpes, qui sont entassées les unes sur les autres. Cette vue » rappelle l'histoire des Titans : on croit qu'ils ont (au moins » dans cette partie du globe) amoncelé Ossa sur Pelion, et » Olympe sur Ossa. Il paraît, comme le dit cet officier, que » dans cette contrée les chaînes de montagnes, après s'être » élevées graduellement à une hauteur prodigieuse, vont » en s'abaissant peu-à-peu, et dans les mêmes proportions, » du côté de l'Italie ».

Près

Près de Rosinière, on voit une source fameuse qui s'élance du milieu d'un bassin de douze pieds carrés. La force qui la fait agir doit être prodigieuse, puisqu'après une forte pluie, elle forme une colonne d'eau aussi grosse que la cuisse d'un homme, et s'élève à environ un pied au-dessus de la surface du bassin. Sa température ne varie jamais, ses eaux sont claires comme du cristal, et l'on n'en trouve point le fond. Il est probable que ce réservoir est l'extrémité d'un lac souterrain qui a ouvert en cet endroit une issue pour ses eaux.

Constitution et Gouvernement. Avant la révolution, la Suisse étant divisée en plusieurs états particuliers, et indépendans les uns des autres, pouvait être comparée à un corps qui aurait eu plusieurs têtes. Le gouvernement qui était aristocratique à Berne, était sûrement démocratique dans les cantons d'Uri, de Schwitz, d'Underwald, de Zug, de Glaris et d'Appenzel; à Zurich et à Lucerne, c'était un mélange d'aristocratie et de démocratie; enfin, celui de Bâle était une vraie démocratie cachée sous les formes de l'oligarchie. Il y avait encore entre ces démocraties et aristocraties des différences qu'il serait trop long d'expliquer; mais toutes se proposaient pour but le bien des administrés, qui jouissaient en effet d'un bonheur qu'on chercherait en vain dans les gouvernemens despotiques.

Considérée comme une république fédérative, la Suisse renfermait trois états différens : les Suisses proprement dits, les Grisons, alliés aux premiers pour la défense commune; et les Préfectures, qui, quoique sujettes des deux autres, avaient conservé le privilége de nommer leurs magistrats. Chaque canton formait une petite république indépendante; les différends qui s'élevaient entr'eux étaient portés à la diète générale de Bade, où toutes les questions étaient décidées par la majorité des suffrages. Cette diète était composée de deux députés de chaque canton, et de trois autres députés, dont l'un était pour l'abbé de St.-Gall, le second pour la ville du même nom, et le troisième pour celle de Bienne.

M. Coxe, à qui l'on doit le meilleur livre qu'on ait écrit sur la Suisse, observe que c'était le pays du monde où le peuple était en général le plus gai et le plus satisfait de son sort. Cela devait être ainsi, parce que les différens gouvernemens

étaient animés de cet esprit de liberté qui vivifie tout; l'oligarchie même, qui est peut-être la constitution la plus vicieuse et la plus tyrannique, penchait singulièrement à la modération. La propriété était par-tout respectée comme un droit sacré et inviolable. La félicité dont ces peuples jouissaient, resserrait entr'eux les liens de l'harmonie et de la paix, biens précieux dont la possession semblait leur être assurée par l'institution des lois somptuaires, et l'égalité de partage entre leurs enfans. Nulle part on ne voyait dans une si petite étendue de pays un aussi grand nombre d'états plus indépendans, plus opposés même dans leurs principes religieux et politiques; et cependant nulle part l'union ne fut jamais plus franche, et la concorde plus inaltérable. La confédération helvétique était si sage et si éloignée de tout esprit de conquête, que depuis son entier établissement les Suisses n'ont pas été tentés une seule fois de troubler la paix de leurs voisins, et n'ont pas nourri long-tems parmi eux les causes de troubles et de dissentions.

Force militaire. — Les Suisses entretenaient toujours sur le pied de guerre, un corps de 13,400 hommes, formé des contingens de chaque canton et des pays alliés, dans la proportion suivante:

Zurich.	1400.
Berne.	2000.
Lucerne.	1200.
Uri.	400.
Schwitz.	600.
Underwald.	400.
Zug.	400.
Glaris.	400.
Bâle.	400.
Fribourg.	800.
Soleure.	600.
Schafhouse.	400.
Appenzel.	600.
L'abbé de Saint-Gall.	1000.
La ville de Saint-Gall.	200.
Bienne.	200.
	11000.

De l'autre part.	11,000 h.

Les pays sujets du corps helvétique fournissaient dans cette proportion :

Bade.	200.
La Turgovie.	600.
Les Provinces-Libres.	300.
Sargans.	300.
Le Rhinthal.	200.
Lugano.	400.
Locarno.	200.
Mendrisi.	100.
Valmaggio.	100.
Total.	13,400.

Une économie admirable présidait à l'emploi de ces forces. La Suisse entretenait encore ce grand corps de milice, dans lequel les princes et les états étrangers puisaient sans cesse de nouvelles recrues, sans nuire cependant à la population du pays, tant la diète mettait de sagesse dans les capitulations qu'elle fesait avec eux. Le bourgeois, le paysan et le sujet étaient soldats; chacun d'eux était obligé de s'exercer au maniement des armes, d'aller, aux jours indiqués, disputer le prix de l'arquebuse et de la carabine, de se fournir de poudre, de balles et d'un fusil, et de se faire inscrire dès l'âge de dix-huit ans dans le régiment de son district. Les habitans du canton de Berne ne pouvaient se marier qu'après s'être présentés avec l'uniforme et le mousquet devant leur magistrat, qui attestait par écrit que leur équipage militaire était en bon état. Ainsi les Suisses étaient toujours prêts à voler à la défense de leur pays. Ils s'engageaient au service des princes étrangers, ou comme gardes-du-corps, ou comme soldats de ligne. Dans ce dernier cas, ils ne pouvaient servir que chez les alliés du corps helvétique, telles que la France, l'Espagne, la Hollande et le Piémont; mais on ne forçait personne d'embrasser ce genre de service : l'engagement même n'était valide qu'autant qu'il était autorisé par le magistrat. Ces corps de troupes étaient une pépinière de soldats qui apprenaient l'art de la guerre aux dépens des princes étrangers; et les cantons pouvaient les appeler à leur propre défense, dès qu'ils se croyaient en danger d'être attaqués.

Cantons, Villes et Edifices remarquables. — Zurich. Le canton de ce nom était autrefois le premier dans l'ordre de la préséance. C'était à ce canton que les ministres étrangers adressaient les dépêches qu'ils envoyaient au corps helvétique; et c'était toujours par son canal que le corps helvétique correspondait avec les puissances etrangères. Il convoquait les diètes, et les fesait présider par ses députés. Lorsqu'une ville ou un canton, ou même un particulier, voulait faire parvenir quelque chose en la connaissance des nations fédérées, ils s'adressaient aussi au même canton, qui envoyait par écrit la demande à ses alliés, avec son avis motivé. Son gouvernement était un mélange d'aristocratie et de démocratie. Il avait environ un million de revenu; et sa population était évaluée à 175,000 âmes.

Zurich, située au 6e. d. 12 m. 20 s. l. E. de Paris, et au 47 d. 22 m. l. b., en est la capitale, à l'endroit où le lac, qui porte son nom, dégorge la Limmat. Ses édifices les plus remarquables sont la maison des orphelins, qui mérite de fixer les regards du voyageur; le temple qu'on nomme le *Gross-Munster* (le Grand-Moutier), sur les tours duquel on voit deux statues, l'une du prince Rupert, duc de Souabe, et l'autre de Charlemagne; l'hôtel-de-ville qui est de pierres ébauchées, avec un portail de marbre noir, et dont la façade est chargée des ornemens que portaient les anciens héros de la Suisse.

L'arsenal, qui était un des plus beaux de la Suisse, et même de l'Allemagne, renfermait des armes pour plus de 30,000 hommes. On y conservait les pesantes armures des anciens Suisses, et l'arbalête dont se servit Guillaume Tell pour abattre la pomme de dessus la tête de son fils. Au milieu de la grande place est un jet d'eau qui monte à 115 pieds. Cette ville fait un grand commerce d'étoffes de soie, de coton, de rubans, de gaze, de mousselines, de toiles peintes. On y avait même établi une manufacture de porcelaine. Les sciences et les lettres y sont cultivées avec succès: cette ville a donné le jour à Conrard Gessner, qui a été nommé le Pline de l'Allemagne; à Lavater, auteur du célèbre ouvrage sur la physionomie; enfin, à Jean Gessner, dont les charmans ouvrages vivront aussi long-tems qu'il

y aura du goût parmi les hommes. Le tombeau de cet homme illustre que l'on voit encore sur une des promenades de la ville, est une preuve touchante des hommages que l'on y offrait au génie.

On y remarque aussi une bibliothèque considérable et une académie ou gymnase, qui a quinze professeurs et deux colléges. Cette ville renferme aussi un cabinet d'histoire naturelle.

Winterthur, ville située dans une plaine agréable ; elle a deux bains d'eaux minérales.

Regensberg, petite ville et château, sur une colline ; elle a éprouvé plusieurs incendies ; le château est fortifié ; il y a un petit arsenal ; on y remarque une belle fontaine et un puits taillé dans le roc qui a 116 pieds de profondeur. C'est dans ce bailliage que commence cette chaîne de montagnes, nommée le Jura.

Stein, sur le Rhin, à l'endroit où il sort du lac de Zelle ; elle est assez grande, agréablement située, bien bâtie, et a un arsenal bien pourvu. Tout près de là, on remarque un château fort, nommé *Hohenklingen*, et les ruines d'un fort que les Romains y avaient établi.

Eglisau, petite ville assez bien bâtie ; on cultive dans les environs du blé et du vin.

Berne. — Ce canton était le plus grand des 13 cantons helvétiques ; il avait 60 lieues de long sur 30 dans sa plus grande largeur, c'est-à-dire, qu'il formait presque le tiers de la Suisse. Sa population était d'environ 340,000 habitans. Ses revenus consistaient 1°. dans la rente d'un capital de 30,000,000 de livres qu'il avait placé en Angleterre, en Danemarck, en Autriche et dans le Wirtemberg ; 2°. dans les péages qui, dans le pays de Vaud seulement, s'élevaient annuellement à 120,000 liv. ; 3°. dans le profit de 85,000 quintaux de sel, que le gouvernement fournissait tous les ans aux habitans du canton ; 4°. dans les dîmes, les rentes foncières, les lods, les domaines, la ferme des postes, et quelques légères impositions. Avant la révolution il y avait environ dix millions dans le trésor. Non-seulement ce canton n'avait point de dettes ; mais il y avait encore une loi qui lui défendait de faire des emprunts. Le gouvernement était aristocratique : le pouvoir souverain était partagé entre le

grand conseil qui présidait à la législation, et le sénat ou petit conseil, qui était chargé de l'application des lois. Les deux chefs du grand conseil, qui se nommaient *avoyer*, avaient, dans leurs fonctions, quelque rapport avec les doges de Venise et de Gênes. Ce canton était divisé en deux parties, dont l'une était appelée le pays Allemand, et l'autre le pays Roman, ou plus communément le pays de Vaud. Le pays Allemand était partagé en 35 gouvernemens, et le pays de Vaud en 13. Outre cela, les Bernois possédaient encore 4 gouvernemens par indivis avec les Fribourgeois. Le pays fournit du blé, du chanvre, du tabac, des bestiaux, des chevaux, du fromage.

Berne, capitale, est une ville grande, riche, bien peuplée, située sur une presqu'île formée par l'Aar. Une grande et large rue la traverse dans toute sa longueur; un courant d'eau vive passe dans le milieu: ce ruisseau qui a été amené d'assez loin, sert, non-seulement dans les incendies, mais entraîne encore dans l'Aar toutes les immondices. Cette ville a plusieurs beaux édifices; la grande église est un modèle d'architecture gothique, elle est placée sur une terrasse élevée, aux pieds de laquelle coule l'Aar dans un lit étroit et profond, et d'où on découvre au loin la campagne.

L'arsenal de cette ville contenait 300 canons de cuivre, et des armes pour 60,000 hommes. Comme on ne pouvait obtenir de considération publique qu'en parvenant aux emplois, le commerce de Berne était peu de chose. Cette ville tire son nom de *bear*, qui signifie *ours*, parce que Bertold V qui la fonda en 1191, y tua un de ces animaux, lorsque l'on commençait à la bâtir; c'est, dit-on, pour cela qu'elle avait un ours pour armes, et que l'on nourrissait des ours dans les fossés. Berne a donné le jour au baron de Haller, également célèbre dans la poésie, la médecine et la botanique.

Arau, sur la rive droite de l'Aar; cette ville peut contenir 1,700 âmes; elle est bien bâtie, arrosée par un ruisseau qui sert à ses manufactures. Sa situation, dans un pays riant et fertile, le bord d'une rivière navigable, dont le passage est assuré par un pont couvert, facilite le commerce et l'industrie. On fabrique, tant à Arau que dans les environs, des étoffes de coton, des toiles imprimées, des rubans, etc.

La tannerie y est en activité, ainsi que la coutellerie. Il règne dans cette petite ville un bon ordre, de l'aisance et de l'activité. La paix, qui termina la guerre en 1712, fut conclue dans cette ville.

Aalbourg, petite ville et château fort, sur la rive droite de l'Aar, qui, dans cet endroit, reçoit la Wiger. Les ouvrages les plus élevés de la forteresse, sur-tout ceux vers le midi, offrent à la vue une longue chaîne de glaciers, dont Micheli du Crest essaya de déterminer la hauteur lorsqu'il y était prisonnier. Cette ville sert de frontière entre le canton de Lucerne et celui de Soleure, et entre le haut et le bas Argau.

Lentzbourg, ville, avec un bon château, sur une montagne, dans une contrée fertile et riante. Elle a des manufactures de chapeaux, ainsi que des fabriques de toiles de coton et de bas drapés. On y trouve une imprimerie de toiles peintes.

Bruck, petite ville située sur l'Aar, avec un beau pont; il y a un collége qui renferme une bibliothèque publique; très-près de cette ville, la rivière d'Aar est si resserrée dans son lit par les rochers, qu'elle forme une espèce de cataracte, qu'on appelle *le Saut de Bruck*.

Zoffingen, ville située sur la rivière de Wiger. On y remarque des manufactures de toiles de coton, de mousseline, etc.

Langenthal, bourg situé sur la petite rivière de Langenthan, est grand et bien peuplé; les environs sont agréables, fertiles, égayés par les eaux dont il est arrosé. Sa situation est fort avantageuse pour le commerce de la Suisse, de l'Allemagne et de la France; aussi y fait-on aux foires et aux marchés qui s'y tiennent chaque semaine, un commerce considérable en toiles. On y trouve de bonnes blanchisseries qui sont fort estimées, et à un quart de lieue un bain d'eau froide.

Cerlier (*Erlach*), petite ville sur le lac de Bienne, qui y reçoit le Zil, elle est au pied de la montagne de *Jolimont*; il y croît d'assez bon vin dans les environs.

Arberg, petite ville bien bâtie dans une île entre les deux bras de la rivière d'Aar; c'est un des passages le plus fréquenté de la Suisse.

Wimmis, bourg situé dans la gorge de la vallée de Simmenthal; il est assez bien bâti. Le château est très-élevé et dans une situation très-agréable.

Thun, cette ville est agréablement située sur l'Aar, près du lac de *Thun*; le château offre l'une des plus belles perspectives de toute la Suisse.

Hindelbank, ce village paroissial du bailliage Zollikofen, est souvent visité par les curieux qui y admirent le monument érigé par le statuaire *Nahl* à son épouse; c'est un tombeau qui semble s'entr'ouvrir : une figure de femme rayonnante d'immortalité, paraît s'en élancer vers le ciel. Elle porte dans ses bras l'enfant dont la naissance lui coûta la vie.

Burgdorff, ville sur la rivière d'Emme, avec un château situé sur un rocher; elle fait un grand commerce de toiles, de fil, de chanvre et en coutellerie.

Adelboden, village paroissial, dans une contrée aride et sauvage, mais environné de montagnes couvertes de bons pâturages et de prairies fertiles; il y a dans cette paroisse une source sulphureuse à *Hirsboden*, dans un endroit nommé Lenk, dont on se sert pour les bains; en 1711 on y découvrit une mine de cuivre, mais elle a été abandonnée.

Frutigen, gros bourg près duquel il y a un château; entre le bourg et le château coule l'Engstlen, près de laquelle on trouve un bain sulphureux.

Grindelwald, village paroissial, derrière la partie supérieure on découvre plusieurs hautes montagnes de glaces; il y a même un glacier qui s'est précipité de la hauteur dans la vallée large au moins de 500 pas. Ce glacier qui est entre des montagnes verdoyantes, présente l'aspect d'un nombre infini de petits glaciers bleuâtres. C'est celui qui est le plus visité des voyageurs, parce qu'on peut y aller sans danger et sans peine.

Neuville, jolie petite ville près de laquelle on trouve une belle carrière de marbre de diverses couleurs, et des salines qui sont sous la direction d'une administration particulière.

Vaud ou Roman. Ce pays est le plus agréablement situé de toute la Suisse; on admire sur-tout les environs de Genève. Ces rives riches et charmantes, où la quantité des

villes, le peuple nombreux qui les habite, les côteaux verdoyans bien cultivés, forment un tableau ravissant, terminé par une plaine liquide d'une eau pure comme le cristal; pays où la terre, par-tout cultivée et par-tout féconde, offre aux cultivateurs, aux pâtres et aux vignerons le fruit assuré de leurs peines. Le climat du pays de Vaud est favorable à toutes sortes de cultures. On y recueille d'excellens vins.

Lausanne est situé sur trois collines, à un quart de lieue du lac de Genève; le principal commerce de cette ville consiste en livres qui s'y impriment, en orfèvrerie, en jouaillerie. On y trouve plusieurs manufactures de chapeaux, d'étoffes de coton, une excellente teinturerie, dans laquelle on teint en rouge le coton, et dont la solidité de la couleur est constatée depuis long-tems; trois tanneries considérables.

Cette ville a une belle cathédrale, et des promenades charmantes. C'est la patrie de Crouzas, philosophe et mathématicien célèbre; de Tissot, qui a fait de la médecine une science populaire; d'Helmoldt, successeur de Stoupar, dont les pastels sont les plus estimés; de Perregaux, le plus habile graveur en ivoire.

Vevay, sur le lac de Genève; elle a une imprimerie, plusieurs tanneries, qui sont en bon état; une fabrique d'horlogerie et de jouaillerie; on estime beaucoup les chapeaux qui s'y fabriquent; il s'y fait un commerce considérable en fromages.

Morges, ville assez jolie, sur le lac de Genève, avec un château et un port. On fabrique dans cette ville des fleurets, et il y a une papeterie très-bien établie.

Rolles est agréablement située sur le bord du lac de Genève; elle est environnée du vignoble de la Côte, dont les vins sont fort estimés. Elle n'a ni murailles ni portes. Il y a dans les environs des eaux minérales qui ont beaucoup de réputation.

Nyon. — Cette ville est en général bien bâtie, et agréablement située; elle a de jolies promenades, et jouit d'une très-belle vue sur le lac; elle a un château ancien et vaste sur une éminence qui domine le grand chemin et le lac; depuis quelque tems on y a établi une belle manufacture de porcelaine. La papeterie de Clarens, dans les environs de cette ville, fournit des papiers de toute espèce.

Iverdon. — Cette ville est agréablement située près du lac

de Neuchâtel, dans lequel se jette la rivière d'Orbe ; on y trouve une manufacture de toiles de coton, une blanchisserie ; on y fabrique aussi des draps très-estimés. Près de cette ville il y a une source d'eau chaude et minérale, dont les effets sont fort salutaires.

Saint-Saphorin, petite ville sur une hauteur, non loin du lac de Genève ; une colonne qui porte le nom de l'empereur Claude, trouvée dans ce lieu, prouve qu'il y avait déjà dans ce pays une voie romaine. On y trouve les plantes les plus hâtives, et l'on tire un avantage considérable des jardins qui sont sur des rochers, et principalement des fleurs.

Moudon, petite ville sur la Broye ; le sol des environs est montagneux et peu fertile : cependant on y cultive du grain.

Aubonne, petite ville près du lac de Genève ; du château qui le domine, on découvre tous les environs, et l'on peut promener sa vue sur tout le lac et en Savoie. Le célèbre Jean-Baptiste Tavernier crut n'avoir point trouvé dans ses longs voyages de plus belles perspectives que celle-là ; c'est pourquoi il acheta cette terre, afin d'en faire une retraite agréable pour y jouir de la fortune que ses voyages en Perse et dans les autres pays orientaux, lui avaient procurée. Sa population est de près de 1100 âmes ; l'agriculture et le commerce de vins du pays, font la principale ressource de ses habitans.

Aigle, bourg et château ; le terrain produit d'excellens pâturages, de bon vin et de beaux fruits ; mais par le voisinage des montagnes fort hautes, étant enfoncé dans plusieurs vallées, il est quelquefois désolé par le fléau des inondations.

Avanches fut anciennement sous la domination romaine ; c'était une colonie florissante, à en juger par l'enceinte, dans laquelle on a découvert des fondemens de murs, des inscriptions, des débris d'architecture sculptés en marbre, des mosaïques, les restes d'un amphithéâtre, des médailles, etc ; en 1674 on y trouva un superbe pavé à la mosaïque. L'empereur Vespasien a été le principal bienfaiteur de la colonie. Tacite la nomme la capitale de l'Helvétie. Avanches n'est plus à présent qu'un bourg, qui subsiste de la culture de ses champs fertiles. Aujourd'hui le sol de l'ancienne ville

Aventicum est converti en terrains bien cultivés, qui produisent des grains et du tabac.

Payerne, cette ville paraît être ancienne ; elle est célèbre dans l'histoire Suisse, en ce qu'elle fut désignée par la paix perpétuelle conclue avec la France en 1516, pour être la place où se devaient tenir les conférences pour régler les difficultés qui pourraient s'élever entre cette puissance et la Suisse ; mais elle n'a jamais joui de cet honneur : les environs sont très-fertiles, sur-tout en grains.

Copet, petite ville, avec un château, sur le lac de Genève ; il appartient aujourd'hui à M. Necker.

Morat, ville avec un château ; elle soutint un siége en 1032, en 1292 et en 1476 ; ce dernier, contre Charles le Hardi, duc de Bourgogne, qui y perdit une bataille considérable. Elle est sur le lac de Morat. Il n'y a point d'autre manufacture remarquable que celle qui existe à la *Rive*, sur le bord du lac, au-dessous de la ville ; elle fournit à la Suisse des papiers peints, charmans et très-frais, dans tous les genres. On y fabrique aussi des tapisseries et des tapis en laine. C'est près de cette dernière ville qu'était placé ce fameux ossaire, élevé par les Suisses, après la défaite de Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne. Le zèle pour la gloire du nom français a engagé les braves du département de la Côte-d'Or à détruire ce monument ; mais l'inscription qui y était attachée mérite d'être conservée comme un modèle du style lapidaire ;

CAROLUS,
BURGUNDIÆ DUX,
MORATUM OBSIDENS,
HOC SUI MONUMENTUM RELIQUIT.

LUCERNE. — Ce canton était le premier et le plus puissant des cantons catholiques. Son gouvernement était une aristocratie mixte, et sa population de 100,000 habitans. Il est fertile en blé ; les pâturages y sont bons, et l'entretien du bétail y est lucratif ; on y recueille beaucoup de fruits ; mais il ne produit presque point de vin. On y trouve des sources minérales. La montagne la plus remarquable de ce canton est le *Mont Pilate*, à qui Capellier donne 5786

pieds de France de hauteur ; elle a sept pointes aiguës, autour desquelles se rassemblent les nues d'où partent les pluies et les orages qui désolent quelquefois le pays. *Busching.*

Lucerne, capitale, est située à l'extrémité septentrionale du lac des Quatre Cantons, à l'endroit où la Russ en sort. Cette rivière partage la ville en deux parties, qui sont jointes par trois ponts. Les principaux édifices sont la grande église et la maison de ville ; elle avait un arsenal bien fourni. La tour d'Eau n'est remarquable que par son antiquité ; c'était autrefois un phare, aujourd'hui on y garde les archives. Cette ville n'est pas aussi peuplée que son étendue pourrait le faire croire, quoiqu'elle soit le dépôt des marchandises que l'on transporte, par le Gothard, d'Italie en Allemagne, et d'Allemagne en Italie : elle n'a qu'un commerce très-borné ; l'industrie n'y est pas encouragée. Jusqu'à présent, elle n'a donné le jour à aucun homme distingué dans les lettres, les sciences et les arts. La seule chose qui mérite l'attion est le plan en relief d'une partie de la Suisse, par le général Pfifler, dont on déja parlé.

Sempach, ville libre et ancienne dans le canton de Lucerne, célèbre par la bataille que les Suisses y livrèrent en 1386, à Léopold, duc d'Autriche, qui y perdit la vie.

Près de cette ville est le lac de Sempach ou de Sursée, qui a deux lieues de long sur une demi-lieue de large. Il est très-abondant en poissons.

Russweil, est un grand bourg bien peuplé, avec une belle église. On y trouve des bains d'eaux minérales ; elles furent découvertes en 1680.

Uri. — « Ce canton était formé par de hautes montagnes, » entre-coupées par des vallées profondes ; elles sont toujours couvertes de neige et de glace. La plus haute de ces » montagnes est le Saint-Gothard, sur lequel il y a une belle » route qui, dans l'espace de huit lieues, va toujours en » montant. Cette route est digne de remarque ; elle a presque par-tout six pieds de largeur, et est bien pavée. Tout » le long du chemin, on a la Russ tantôt à droite, tantôt » à gauche, parce qu'il y a plusieurs ponts, la plupart de » pierre, sous lesquels elle passe à la profondeur de 100 » pieds et au-delà. La route est sûre, on peut y passer à

» cheval et même en voiture ; cependant il se fait au printems des avalanches ou des éboulemens de neige qui ont souvent coûté la vie aux voyageurs, car la route est bordée de hautes montagnes qui s'élèvent presque perpendiculairement. On voit çà et là de belles cascades, formées par la Russ, et par de petits ruisseaux qui coulent du haut des rochers. A deux lieues environ au-delà de Gertingen, on trouve le plus beau pont de la Russ, dont la figure est un arc parfait. Ce pont, élevé de 70 pieds au-dessus de cette rivière, a 50 pieds de longueur ; on l'appelle le pont *du Diable*. Après l'avoir passé, on trouve un chemin taillé dans le roc, de la longueur de 300 pieds, et assez large pour deux chevaux de front ; mais il n'y a qu'un petit jour au milieu, et il est toujours humide. Lorsqu'on a traversé ce trou, on arrive dans la vallée d'Ourseren, dont la situation, les prairies, et les champs cultivés, forment un constrate frappant avec les pays stériles, les rochers sauvages qu'il faut gravir avant d'y arriver. Cette vallée est au pied d'une montagne qu'on peut regarder comme une des plus hautes de l'Europe, et qui est la sommité de cette chaîne de monts qui sépare de ce côté la Suisse de l'Italie. On y a pratiqué une route ; il y passe chaque jour un grand nombre de voyageurs, de traîneaux et de mulets chargés de marchandises. On nourrit en été sur ces Alpes plusieurs milliers de bestiaux : le meilleur pâturage de ceux d'Ourseren se trouve sur une haute montagne nommée *Oberalp*. Le fromage d'Ourseren que l'on y prépare est très-renommé ».

La religion catholique était la seule qui fût admise dans le canton d'Uri. Le gouvernement était démocratique, car la souveraine autorité résidait dans l'assemblée générale de la nation, dans laquelle tout mâle âgé de 14 ans, avait le droit d'entrer et de donner son suffrage. La population s'élevait à 25,000 âmes. Les habitans de ce canton sont braves, laborieux, et sur-tout zélés défenseurs de la liberté qui a coûté cher à leurs pères. Ce canton n'a point de villes, il n'a que des bourgs, dont le plus considérable est Altorf, où réside le gouvernement. C'est la patrie de Guillaume Tell, le fondateur de la liberté helvétique.

On trouve dans ce canton des souvenirs touchans et

sublimes des efforts que les Suisses ont faits pour conquérir leur indépendance. A quelques lieues d'Altorf, on montre la maison de Guillaume Tell ; sur le bord du lac, au pied d'un rocher, couvert d'un bois, s'élève la petite chapelle de ce héros. Plus loin, l'on voit sur des rochers le village de Brémen, où fut signé le premier traité d'alliance et de défense commune entre Uri, Schwitz et Underwald.

Altorf, bourg principal, à une demi-lieue du lac des Quatre Cantons, près de l'endroit où la Russ se jette dans ce lac, dans une plaine au pied d'une haute montagne, dont les passages sont difficiles, et lui tiennent lieu de fortifications. C'est dans cette ville que le fameux Tell fut obligé de tirer avec une flèche une pomme posée sur la tête de son fils. On voit dans cette ville un arsenal, un magasin à blé et plusieurs églises; et il s'y fait un assez grand commerce en cristaux, la plupart bruts, avec l'Allemagne et l'Italie.

L'Hôpital tire son nom de ce que ceux qui passent le Saint-Gothard s'y arrêtent ordinairement, et que l'on a soin d'y fournir de vivres et de remèdes aux pauvres, et à ceux qui ont souffert du froid. Il y avait autrefois un château, dont il subsiste encore des murs.

Ursère, est le plus grand village et le mieux bâti ; près de cet endroit la route sort de la vallée pour aller dans le pays des Grisons.

Schwitz. — Ce canton est comme celui d'Uri, couvert de hautes montagnes. Les bestiaux sont la principale richesse du pays : la religion catholique était la seule admise dans le pays. Les habitans sont les descendans de ces Cimbres, qui, après avoir été battus par Marius, 100 ans avant J. C., vinrent chercher dans ces montagnes un asyle impénétrable. Ils sont laborieux, intrépides et amis de l'indépendance. Le gouvernement était démocratique; les lois se fesaient dans l'assemblée générale, composée de tous les mâles qui avaient atteint l'âge de 16 ans. Cette assemblée nommait le landaman, le conseil de régence, et tous les ans se fesait rendre compte de l'emploi des deniers publics, et de la manière dont la justice avait été rendue.

Schwitz, principal bourg, situé agréablement, au pied du *Haggein*, d'où découle une source d'eau fortement souffrée, et au fond d'une plaine riante ; qui par une pente duce

s'étend à une lieue jusqu'au bord du lac; les maisons sont dispersées, et en général bien bâties : près d'une chapelle dédiée à Saint-Michel, sur le mont Rigi, on trouve un bain froid; une source d'eau minérale jaillit du roc voisin; sa fraîcheur est glaciale : on s'en sert cependant avec succès dans diverses maladies.

Brunnen, beau bourg, bien peuplé, sur le lac des Quatre Cantons; il y a un passage pour se rendre dans le canton d'Uri.

Einsidlen (l'Hermitage), ou *Notre-Dame-des-Hermites*. Ce bourg, situé sur la rivière de Sil, dans une contrée entourée de montagnes, est célèbre par une abbaye de Bénédictins et par le pélerinage qu'on y fait de tous les environs, à une chapelle de la *Vierge*; ce monastère est très-riche, par le nombre de dons qu'on y a faits, et par un trésor considérable. C'est la patrie de Théophraste Paracelse, célèbre dans le seizième siècle; il y a près de là une superbe fontaine en marbre, entourée de colonnes qui jette de l'eau par quatorze tuyaux.

UNDERWALD.—« Ce canton est peu étendu; mais il est » riche en fruits et en bestiaux. Les montagnes sont cou» vertes de bons pâturages; et dans les vallées, on trouve de » belles prairies. Au printems, lorsque la neige est fondue, » elles servent à paître le bétail; et ensuite lorsque l'on conduit » ce bétail sur les Alpes, il y croît de l'herbe que l'on fauche » deux fois pendant l'été. Lorsqu'en automne le bétail des» cend des montagnes, il trouve sa subsistance dans ces » prairies jusqu'au retour de la neige. Le pays est presque » tout couvert de bois, dont on pourrait défricher une » partie pour la convertir en prairies, qui augmenteraient » la richesse des habitans; il ne produit ni blé ni vin. On y » trouve beaucoup de marbre dans le voisinage de *Stantz*, le » seul bourg un peu considérable de ce canton. Les habitans » qui sont au nombre de 20,000, ont conservé le goût anti» que dans leurs habits; ils professent tous la religion catho» lique, et sont passionnés pour leur patrie et pour la liberté. » Le gouvernement est démocratique. » (*Busching.*)

Lungern, village paroissial, près du lac de ce nom, qui a une lieue de longueur sur une demie de largeur, est

très-profond et fort poissonneux ; près de cet endroit on trouve un chemin qui conduit dans le canton de Berne.

Engelberg, riche monastère de Bénédictins ; cette contrée est très-curieuse, parce qu'on y trouve des glaciers d'une grande étendue, à côté des montagnes fertiles. Le pays est très-riche en productions naturelles ; on y trouve de beau marbre noir à veines blanches, une terre vitriolique, de l'ardoise imprégnee de vitriol, de petits cristaux nommés *diamans suisses*, de l'argent et du vitriol. Ce pays est environné de montagnes, et particulièrement du mont *Titlisberg*, qui est une des plus hautes montagnes de la Suisse ; mais non pas la plus haute, comme la plupart le croient.

Zug. — « Ce canton a de gras pâturages ; il produit assez » de blé, quantité de fruits et quelque peu de vin ; le long du » lac de Zug, il croît beaucoup de châtaigniers, les habi- » tans en exportent les fruits dans les pays voisins, et en » retirent un avantage considérable. Le lac de Zug peut » avoir quatre lieues d'étendue ; mais il est fort étroit. On y » pêche des carpes de 50 à 90 livres, des brochets de 50 liv., » quantité de brêmes et de rougets, qui sont une espèce de » truites d'un goût exquis, qui pèsent tout au plus six livres. » On compte dans ce canton 20,000 habitans, tous catho- » liques. La forme du gouvernement était purement démo- » cratique, et résidait dans l'assemblée générale du pays qui » nommait à toutes les charges de l'Etat. »

La ville de *Zug*, capitale de ce canton, est située au pied d'une montagne près du lac de ce nom. Les rues en sont larges et belles, et les maisons bien bâties. Il y a une église paroissiale située hors de la ville sur une hauteur, et deux monastères. On y compte 20,000 habitans.

Bar, bourg principal, bien bâti et bien peuplé les environs produisent beaucoup de fruits, et l'on y remarque de belles prairies.

Walterschwyl, près du lac de Zug ; on y trouve un bain d'eaux minérales qu'on est obligé de chauffer pour s'en servir.

Cham, grande paroisse appartenant à la ville de Zug, au bord du lac du même nom, avec un vieux château qui se trouve à l'endroit où la rivière de Loretz sort du lac d'Algeri ; on croit qu'il y a eu jadis une petite ville, et l'on donne encore

encore le nom de petite ville aux maisons qui se trouvent près du château et de l'église.

GLARIS. — « Les montagnes de ce pays abondent en pâ-
» turages, qui nourrissent plusieurs milliers de bœufs, de
» vaches, de chevaux et de brebis, dont on fait un trafic
» considérable, et l'on en retire quantité de fromages gras ou
» maigres, du beurre, et particulièrement du fromage vert
» ou gris qui est très-estimé. Il y a de grandes forêts de
» sapins, et des cristaux sur les montagnes. On tire du Plat-
» tenberg une grande quantité de tables d'ardoise. Le Frey-
» berg est celle des montagnes de la Suisse, où les chamois
» trouvaient le plus sûr asyle, parce qu'il n'était permis de
» les tirer qu'à douze chasseurs-jurés, et cela depuis la Saint-
» Jacques jusqu'à la Saint-Martin. Durant cet intervalle, ces
» chasseurs ne pouvaient en tirer que deux pour chaque
» habitant du pays qui voulait se marier pendant ce tems-là.
» Il y a beaucoup de volaille dans le pays de Glaris; d'ail-
» leurs, on trouve sur les Alpes et dans les vallées des eaux
» minérales et des bains très-salutaires. Les habitans sont
» en partie catholiques et en partie réformés; ils se partagent
» entr'eux les charges du gouvernement, qui est démocra-
» tique. L'assemblée réunie des deux communions se tenait
» une fois par année dans une plaine située auprès de Glaris.
» C'est dans cette assemblée que les magistrats rendaient
» compte de leur administration. Le nombre des mâles au-
» dessus de 16 ans, qui avaient le droit d'y assister, se mon-
» tait environ à 4,700; ce qui suppose une population au
» moins de 20,000 âmes.» (*Busching.*)

Glaris, principal bourg du canton, situé entre la montagne de Glœrnisch et la rivière de Linth; il est assez considérable et bien bâti. Il a un marché tous les lundis et annuellement six foires.

Près de Luchsingen, sur le bord de la Linth, on trouve un bain d'une eau imprégnée d'alun et de soufre; elle sort d'un rocher, et des canaux de bois la conduisent dans ce village. Au couchant de la même rivière, il y a encore des eaux minérales, froides en été et chaudes en hiver. Scheuchzer les examina en 1703, et les trouva salubres.

Werdenberg, petite ville au pied d'une montagne, sur laquelle il y a un château qui est fortifié. Les environs sont

fertiles sur-tout en pâturages, et on y fait un grand commerce en bestiaux et en chevaux.

Schwanden, bourg assez grand et bien peuplé. Il y a dans les environs une carrière de marbre noir rayé de veines blanches.

Il y a encore un endroit remarquable appelé *Math*, qui, par ses belles carrières d'ardoises, offre un avantage très-considérable, et dans lesquelles on a trouvé quelques pétrifications de plantes et de poissons.

Basle. — « Ce canton est fertile en blé et en vin ; mais la » contrée supérieure est montueuse, rude et froide; on trouve » généralement de bons prés et de bons pâturages sur les » montagnes et dans les vallées qui nourrissent une » quantité considérable de bétail. Dans la ville de Bâle, il y » a des sources d'eaux salubres, et il y a des bains dans la » province, tels que sont ceux de Ramsen, d'Oberdorf, de » Bubendorf et de Schauenbourg. Le Rhin arrose ce canton. » Sa population est d'environ 30,000 habitans qui professent » la religion réformée. Le gouvernement est une aristocratie » mêlée de démocratie. »

» *Bâle*, capitale, est la plus grande ville de toute la Suisse. » Elle est située sur le Rhin, dans une contrée agréable et » fertile. Le Rhin la divise en grande et petite ville, et y » reçoit les eaux du Birseck, et à un quart de lieue au-dessus » de la grande ville celles de la Bird. Le pont du Rhin qui » joint les deux villes, a 600 pieds de longueur. On voit » dans l'hôtel-de-ville une belle salle ornée de peintures du » célèbre Holbein ; mais le tableau de la Passion de J. C., » que cet artiste a représenté en huit compartimens, et que » l'on garde dans le même hôtel-de-ville, est encore plus » digne d'attention. Cette ville a une université, un jardin » botanique, une bibliothèque, qui consiste en 15,000 vol., » et un grand nombre de manuscrits intéressans. Toutes les » horloges publiques de Bâle avancent d'une heure, de sorte » qu'il est toujours une heure à Bâle quand il n'est que midi » dans les villes voisines. On dit que l'ancien gouvernement » fit avancer toutes les horloges pour déranger le projet qu'on » avait formé contre lui. On a voulu changer cet usage bi- » zarre, mais le peuple s'y est opposé. Bâle a 6 places publi- » ques, 220 rues, 99 fontaines, un cabinet de médailles dans

» lequel on voit plusieurs tableaux de Holbein, le portrait de » ce peintre fait par lui-même, celui de sa femme et de ses » enfans ». L'église cathédrale, qui est très-belle, renferme les tombeaux d'Anne, femme de Rodolphe, comte de Hofsbourg, et celui du savant Erasme. Cette ville est l'entrepôt des marchandises qui passent de la France en Suisse, et même en Italie, et de celles qui passent de Suisse et d'Italie en France. Elle fait un commerce considérable en étoffes de soie, rubans, bonnets, toiles, papiers, etc. La librairie fait une grande partie du commerce de Bâle; il s'y fond aussi des caractères d'imprimerie. Elle est la patrie de Holbein, d'Amerbach de Westein, des Bernouilli et du célèbre Euler. Il s'y tint un concile en 1431. Elle embrassa la religion réformée en 1519. Sa population est d'environ 11,000 habitans.

Liestal, petite ville sur l'Ergetz, dans la quelle il y a une chûte d'eau au-dessous de la ville.

Wallenbourg, petite ville près de la montagne de Hauenstein, qui fait partie du Mont-Jura, dans laquelle on a fait une tranchée qui n'est praticable et sûre que depuis 1740. Le château est sur un rocher au-dessus de la ville.

Petit-Huningue, village paroissial sur une petite éminence au bord du Rhin; c'est près de cet endroit que se jette, dans le Rhin, la rivière de Wiesen; on y fait une pêche considérable de saumons à son embouchure; depuis l'année 1686, on y cultive du tabac.

Fribourg. — « La partie de ce canton, qui est vers le » nord et le couchant, est unie, et produit beaucoup de blé, » de fruits, et quelque peu de vin. L'autre partie est pleine » de montagnes, sur lesquelles il y a cependant de bons pâtu- » rages. On prépare dans le baillage de Gruyères, des fro- » mages qui ont la préférence sur tous ceux de la Suisse; » cependant, on comprend aussi sous le nom de fromages » de Gruyères, ceux que l'on fait dans la province de Ges- » senai, et dans le haut et bas Simmenthal. Il croît du vin en » quelques endroits de cette province. A Bonn, il y a une » source d'eaux minérales qui ont un sel lixivieux, et quelque » chose de savonneux. Les principales rivières qui traversent » ce canton, sont la Sane, la Sense, la Broye et la Broire. Le » nombre de ses habitans peut se monter à 72,800. Une » partie du pays parlent français et l'autre allemand; mais

» les actes du gouvernement de Fribourg étaient expédiés » en français. La religion catholique était la seule qui fût pro- » fessée dans le pays. Le gouvernement était aristocratique».

» *Fribourg*, capitale de ce canton, est située sur la rivière » de Sane. Elle est bâtie en partie sur de hauts rochers, et » en partie dans une profonde vallée, ce qui fait qu'il y a » beaucoup à monter et à descendre. Elle est environnée de » murs d'un côté; et de l'autre, de hauts rochers qui en » tiennent lieu. Les rues sont larges et propres; on y voit » plusieurs églises, dont les plus belles sont la cathédrale, qui » est surmontée d'une tour très-élevée, et celle des ci-devant » Jésuites. On dirait que cette ville est habitée par deux » peuples différens; on parle français dans certains quartiers, » et allemand dans d'autres. Fribourg est la patrie de Guil- » limau, historien célèbre du seizième siècle ». (*Busching*).

Estavayé, ville et château sur le lac de Neufchâtel.

Romont est une ville d'une médiocre grandeur, dans une position riante, sur une hauteur, et bien fortifiée. Elle est célèbre par ses foires pour les bestiaux.

Corbières, petite ville assez jolie, avec un château. On y remarque une très-belle cascade.

Gruyères, petite ville, avec un assez beau château situé sur une hauteur; elle est renommée par ses fromages qui font toute sa richesse.

Soleure. — « Le territoire de ce canton est assez bon et » assez fertile, particulièrement dans la plaine. Il y croît du blé » et des fruits; on cultive quantité de vignes dans le baillage » de Goesgen et de Domech. Il y a de bonnes forêts; de bons » pâturages et des bains ». Ce canton, dont la population est d'environ 45,000 habitans, était catholique; son gouvernement était aristocrate.

« *Soleure*, capitale, est située sur l'Aar, dans une contrée » agréable et fertile, où cette rivière la divise en deux parties. » Cette ville est fortifiée dans le goût moderne. On y trouve » le chapitre de l'église de St.-Urs, un superbe collége des » ci-devant Jésuites, qui fut construit aux frais de Louis XIV. » C'est dans cette ville que résidaient les ambassadeurs de » France auprès du corps helvétique. On y voit encore leur » palais, qui est un très-bel édifice ». (*Busching*).

Clus, qui tire son nom de sa situation, car il est près d'une gorge entre deux avances.

Olten, petite ville sur l'Aar, sur laquelle il y a un pont de bois fait avec beaucoup d'art.

» Le canton de SCHAFHOUSE est celui des cantons qui est » le plus au nord de la Suisse; il touche à la Souabe, qui » l'environne presqu'entièrement. Le territoire produit assez » de blé; mais il ne suffit pas à la consommation des habitans, » qui en tirent encore de la Souabe. D'ailleurs, il y a du » fourrage, des fruits, et d'assez bon vin rouge, dont on » transporte une partie hors du pays. Il n'y a point de mon- » tagnes bien élevées, mais des collines hautes et fertiles. » Cependant le Rander, qui fait partie de la Forêt-Noire, » est une montagne assez haute, où l'on trouve beaucoup » de pétrifications. Le Rhin traverse tout le pays. C'est dans » cette contrée qu'habitaient autrefois les Latobryens, qui, » du tems de César, étaient les alliés des Helvétiens. La popu- » lation s'élève aujourd'hui à 30,000 habitans. Ce canton » était aristocratique, et professait la religion réformée ».

» *Schafhouse*, qui en était la capitale, est située sur la » rive septentrionale du Rhin. Il y avait autrefois dans cet » endroit un passage pour la commodité duquel on bâtit » quelques maisons qui, du nom des barques de transport » (*scapha*) furent appelées *scaphhaenser*; de là est venu le » nom que cette ville porte encore aujourd'hui. On n'y voit » aucun édifice remarquable; son pont de bois était un objet » très-curieux. Il avait 565 pieds de longueur, et ne repo- » sait que sur les deux extrémités. Il a été détruit pendant » la guerre. A une lieue de cette ville est le château de Laus- » ten, d'où l'on voit la cataracte du Rhin, la plus belle qu'il » y ait en Europe : elle est très-faible en hiver, mais elle » forme à la fonte des neiges une nappe d'eau de 80 pieds de » hauteur ».

Neukirch, petite ville, célèbre par la révolte des paysans, qui eut lieu en 1717, et qui ne fut appaisée qu'en 1729. Près de cette ville, on trouve des eaux minérales, du fer, etc. En 1698, on trouva à Goechlingen beaucoup de médailles antiques romaines, en or et en argent.

APPENZEL. — « Ce canton produit du froment, du seigle, » l'orge, de l'avoine, des haricots, des pois, du lin en assez

» grande quantité, et d'une qualité particulière. Il y croît » assez de vin dans les paroisses de Lutzenberg, de Wol- « shalden, de Heiden, de Walzenhausen et de Ruthi, pour » en fournir à toute la province. Le vin blanc est cru, mais » le rouge est bon. Il y a une abondance de fruits dont on » fait beaucoup de cidre. Le bois y est assez commun, pour » que le pays puisse en fournir aux lieux voisins. On y trouve » aussi beaucoup de tourbe, des eaux minérales et sur-tout » des eaux sulfureuses. Les bains les plus célèbres sont ceux » de Gontew et de Troyen. Ce canton peut contenir 51,000 » habitans; on y professe la religion catholique et la religion » réformée. Pour mettre fin aux querelles religieuses, les » deux communions avaient été forcées d'habiter des terri- » toires séparés, et d'avoir leurs magistrats particuliers. Les » protestans sont plus nombreux, plus industrieux, et plus » riches. Appenzel est le seul bourg un peu considérable de » ce canton, qui était le treizième et le dernier des cantons » suisses : son gouvernement était démocratique». (*Busching*).

Hérisau, grand village. On y trouve un arsenal et un hôtel-de-ville; il y a un grand nombre d'artisans et de manufacturiers; il s'y fait beaucoup de commerce avec l'Allemagne et l'Italie.

Sujets des ci-devant cantons suisses, qui font partie de la République helvétique.

Les sujets suisses sont divers pays qui étaient possédés en commun par plusieurs cantons, et qui étaient renfermés dans la Suisse proprement dite. Ces pays sont la Turgovie, contrée fertile, riche et bien cultivée; elle renferme 5 villes, 170 villages, et 60,000 habitans, dont les deux tiers sont protestans. Cette province appartenait aux cantons de Zurich, Berne, Lucerne, Uri, Schwitz, Undervald, Zug et Glaris, qui en nommaient successivement les gouverneurs.

Frawenfeld, capitale de ce pays, est située sur une hauteur, près de la rivière Murk; elle a un château fort; l'on prétend que l'impératrice Hélène, mère de Constantin, y fesait souvent sa résidence.

Le Rheinthal est un pays fertile, qui produit beaucoup

de bon vin. Au pied du mont Gamor, il y a une célèbre carrière de cristal, où l'on en trouve de jaune, de gris, de blanc, et de transparent; à un quart de lieue de cette montagne est le bain de Gobelwies. Cette province était soumise aux cantons de Zurich, Lucerne, Schwitz, Glaris, Uri, Undervald, Zug, Appenzel et Berne, qui, depuis 1712, avait acquis des droits sur ce pays. On y compte 82,000 habitans, qui sont pour la plupart de la religion réformée.

Rheineck n'a rien de remarquable, et en est la principale ville.

Le pays de Sargans est fort montueux, mais riche en pâturage et en bétail; et dans les vallées on cultive un peu de bons fruits. Dans la haute montagne de Gurezen, on trouve trois espèces de mines, la mine noire, une espèce de mine appelée *meliwack*, et de la mine rouge. Quand elles sont mêlées et fondues dans une juste proportion, on en fait du pur acier. Il y a aussi des bains chauds à Favière; ce pays contient 11,000 habitans, qui sont en partie réformés et en partie catholiques.

Sargans en est la principale ville; il était soumis à huit cantons qui y nommaient alternativement tous les deux ans un bailli pour le gouverner.

Favières, abbaye, célèbre par le bain du même nom. Ces eaux prennent leurs sources dans un lieu fort enfoncé entre de hautes montagnes, près de la rivière du Tamin, elles sont conduites par des canaux souterrains, dans un grand aqueduc qui traverse la rivière du Tamin, et qui va jusqu'au bain qui est construit dans une vallée profonde entre de hautes montagnes.

Vallenstadt, petite ville à quelque distance du lac du même nom, est sur la route de la Suisse, de l'Allemagne, pour aller dans le pays des Grisons. Le lac de Vallenstadt est environné de montagnes et de rochers escarpés, ce qui en rend la navigation très-périlleuse; mais comme il sert de passage à beaucoup de marchandises, on y observe de grandes précautions.

Pfeffers, abbaye princière. On y trouve des bains dont les eaux sortent d'un gouffre profond; leurs qualités excellentes les font beaucoup rechercher; elles sont chaudes, les

plus légères qu'on connaisse, sans goût et sans odeurs; elles ne laissent aucun dépôt.

Flums, bourg sur la Séez. On y trouve du talc et une fonderie d'acier.

Le pays de Gaster et de Gauw, qui fesait autrefois partie de la Rhétie, est montueux, fertile en pâturages et en bestiaux. Il contient environ 12,000 habitans, tous catholiques. Quoique sujet des cantons de Schwitz et de Glaris, ce pays jouissait cependant de beaux priviléges.

La ville de Rapperschewejl, sur le lac de Zurich, était sujette des cantons de Zurich et de Berne.

Utznach, petite ville bien bâtie, au-dessus du lac de Zurich; près de cette ville, il y a des eaux sulfureuses et une mine d'or. Les environs sont fertiles en pâturages, en vin et en grains.

Le comté de Bade produit quantité de blé, de fruits et de bon vin, sur-tout le long de la Limmat et de l'Aar. On y trouve de bonnes mines de fer. Ce pays, qui contient 24,000 habitans, dont la plus grande partie sont catholiques, était soumis aux cantons de Zurich, de Berne et de Glaris.

Bade en est la capitale; elle est située sur la Limmat, sur laquelle on a bâti un pont assez long, qui n'a ni arches, ni piliers, entre deux parties du Mont-Jura, qui se trouvent aux deux bords de cette rivière. Cette ville est l'*Aquæ helvetiæ* des Romains. Ses bains etaient célèbres du tems d'Auguste; on y découvre tous les jours des antiquités précieuses; à un quart de lieue de la ville, il y a des *thermes*, ou bains chauds, qui étaient connus des anciens. En creusant dans les fossés de la ville, on trouve des dez de pierre à jouer. Les Romains aimaient beaucoup à jouer aux dez; on sait qu'ils en fesaient venir de Samos. Ils en fesaient probablement tailler dans cette ville avant qu'elle fût ruinée.

Klingnau, petite ville sur l'Aar.

Zurzach, grand bourg sur le Rhin, dont les deux foires sont très-fréquentées par les Suisses, les Allemands et les Français. C'était près de cet endroit qu'était anciennement situé le *forum Tiberii*, dont on remarque encore les restes. On y a trouvé depuis des médailles romaines qui étaient enfouies dans la terre.

Les Provinces-Libres contiennent 20,000 habitans, qui sont catholiques. La partie septentrionale appartenait à sept cantons, et la partie méridionale obéissait aux cantons de Berne, Zurich et Glaris.

Bremgarten, capitale de la partie septentrionale, est situé sur le Russ ; son commerce consiste principalement en papeterie.

Mellingen, capitale de la partie méridionale. Cette ville est située sur le Russ ; il y avait autrefois un pont qui fut détruit par les Autrichiens. On y forge beaucoup de fer ; les environs sont fertiles et agréables.

Muri, riche, et célèbre abbaye de l'ordre de Saint-Benoît; il y a une superbe bibliothèque. On trouve dans les environs beaucoup de ruines des Romains.

Les bailliages de Schwarzenbourg, de Morat, de Grandson, d'Orbe et d'Achallen, dont les habitans peuvent se monter en tout à un nombre de 40,000 âmes, étaient possédés par indivis, par les cantons de Berne et de Fribourg, qui en nommaient alternativement les baillis tous les cinq ans.

Les bailliages italiens sont situés en Italie au-delà du mont Saint-Gothard ;les habitans ne parlent qu'un mauvais italien, et professent tous la religion catholique. Ces bailliages sont au nombre de sept ; ceux de Bellinzona, de Riviera et de Val-Brouma, formés par des vallées où coule le Tésin, contiennent environ 33,000 habitans qui possèdent un nombre prodigieux de bestiaux ; ils appartenaient aux cantons d'Uri, de Schwitz et d'Undervald. Les suivans appartenaient en commun à tous les cantons, à l'exception d'Appenzel, qui n'était pas encore dans l'union du corps helvétique, lorsque les confédérés en prirent possession.

Le bailliage de Lugano, qui est un petit pays bien peuplé, très-fertile en blé et en vin, et dont le bourg principal est *Lugano*, situé sur le lac de ce nom. L'église collégiale de ce bourg, qui est d'un style régulier, a été bâtie par les soins de François Ier. La foire de Lugano, qui se tient au mois de septembre, est une des plus célèbres de la Suisse.

Le bailliage de Locarno peut contenir 30,000 habitans. *Locarno*, situé sur le lac Majeur, est une ville assez grande,

mais dont l'air est mal-sain, à cause des terrains marécageux dont elle est environnée.

Le bailliage de Mendrisio; ce pays, qui peut contenir 16,000 habitans, fut cédé aux Suisses par François Ier., en 1522.

Mendrisio, bourg principal. On y compte trois couvens.

Le bailliage de Valmagia est comme les précédens, fertile en grains et en vins ; il contient 24,000 habitans.

Gevio est le seul bourg un peu considérable. En 1512, Maximilien Sforce, duc de Milan, donna ce pays aux cantons suisses.

Etats libres sous la protection des ci-devant cantons de Lucerne, Schwitz, Uri et Undervald.

Engelbert, abbaye de religieux de Saint-Benoît, avec la seigneurie qui en dépend, est située entre Uri, Schwitz et Undervald. Le pays qui en dépend peut avoir quatre lieues d'étendue. Il était soumis à la jurisdiction de l'abbé, qui ne reconnaissait aucun supérieur temporel.

Gersau, petit bourg situé au pied du Mont-Rugi, sur le bord du lac des Quatre Cantons, entre les territoires de Lucerne et de Schwitz; c'est la plus petite république et peut-être la plus parfaite démocratie de l'Europe. Elle peut être composée de 900 habitans. Son territoire peut avoir deux lieues de longueur sur une lieue de largeur. Elle était absolument indépendante, et sous la protection des cantons de Lucerne, Schwitz, Uri et Undervald.

La principauté de Neufchatel est un autre allié des Suisses. Ce pays, a 22 lieues de longueur, et quatre ou cinq de largeur ; il peut comprendre en tout 34 lieues carrées. Les habitans, au nombre de 33,000, sont presque tous de la religion réformée ; ils sont adonnés aux arts mécaniques, et font des montres excellentes. Ils fabriquent des dentelles et des toiles peintes ; il y a peu de grains dans le pays ; mais il est fertile en bon vin, en fruits, en chanvre et en lin. Le commerce de vin, et l'entretien du bétail supléent au défaut de grains : la tourbe y tient lieu de bois. Il y a

du fer, mais on ne peut en tirer parti, parce que le bois ne suffit pas. Il y a des eaux sulfureuses, savonneuses et ferrugineuses qui sont propres à servir de bains. Le lac de Neufchâtel, situé auprès de la ville dont il porte le nom, a 9 lieues de longueur, sur une et demie de largeur; il est poissonneux.

On peut distinguer trois climats dans ce petit pays; la première région est celle qui s'étend le long du lac et qui consiste en vignobles; la seconde comprend les champs labourés, et la troisième les pâturages, situés sur les monts Jura.

Jeanne de Hochbert, unique héritière de cette principauté, l'apporta en dot à Louis d'Orleans, duc de Longueville, son époux, en 1504. Marie d'Orléans, duchesse de Nemours, qui en hérita en 1694, étant morte sans postérité en 1707, le droit à la succession fut contesté; mais les Etats reconnurent le roi de Prusse pour souverain. Cette élection fut reconnue de toute l'Europe, par le traité d'Utrecht. Le roi envoie dans ce pays un gouverneur; mais le peuple a tant de privilèges, que le pays peut être regardé comme une république. Le roi de Prusse n'en retire pas 100,000 liv. de revenus par an.

Le roi ne peut ni vendre ce pays, ni l'assigner comme hypothèque; il ne peut en céder aucune portion, ni le donner en apanage à un prince de sa maison. Les guerres de la monarchie Prussienne ne regardent en rien le Neufchâtel; les habitans de ce pays ont même servi dans l'armée française dans la guerre de sept ans, contre la Prusse; et lorsqu'il se trouva des Neufchâtellois parmi les prisonniers de guerre, le roi de Prusse les traita avec beaucoup de bonté. Le recrutement forcé est inconnu dans le pays de Neufchâtel. Les jugemens du *tribunal des trois ordres d'état* sont sans appel; ce même tribunal surveille le maintien de la constitution, et décrète les nouvelles lois.

Neufchâtel, capitale de toute la principauté, est située sur deux collines, au bord du lac de ce nom. Il y a dans cette ville quatre grandes rues, deux églises, dans l'une desquelles on prêche en allemand; un collége, et un vieux château où réside le gouverneur; l'on compte dans cette ville

environ 3,000 ames. On y trouve plusieurs manufactures de toiles peintes; elle fait un commerce très-considérable avec toutes les puissances, principalement avec la Hollande, surtout en commission. On y fabrique des draps, et tout ce qui a rapport à l'horlogerie et à la bijouterie.

Boudry, petite ville sur une éminence, que la Reuse divise en deux parties inégales qui communiquent par un pont. Le vin rouge des environs passe pour le meilleur de la principauté : il y a une fabrique de toiles pientes. Près de Boudry on trouve une mine de gypse.

Chaux-le-Fond et *Locle* étaient, il y a cent ans, deux villages peu importans. Un paysan rapporte de l'étranger une montre anglaise; Jean Richard, autre paysan, la vit, et aussi tôt il se mit à en faire une semblable, quoiqu'il lui fallût inventer et fabriquer tous les instrumens. Il fut ensuite à Genève, d'où il revint parfaitement instruit dans cet art. D'autres l'imitèrent, et aujourd'hui ces deux villages et la vallée qui les renferme sont habités par 10,000 hommes industrieux, qui envoient dans l'étranger 40,000 montres par an. Ils sont tous orfévres, horlogers ou fabricans de dentelles; les maisons propres et même élégantes annoncent l'aisance de ceux qui les habitent.

Le Valais. — « Le Valais était, après les Grisons, l'allié le » plus puissant de la confédération helvétique. Ce pays est » borné au nord par le canton de Berne et le lac de Genève; » au midi par le Piémont et le Milanais; à l'orient par le bail- » liage de Meyenthal, qui appartenait aux cantons suisses, et par » la vallée de Leventine, qui fesait partie du canton d'Uri; à » l'occident, par la Savoie, aujourd'hui le Mont-Blanc. Il » peut avoir 34 lieues de longueur, et en certains endroits » jusqu'à dix de largeur. Le Valais est une grande vallée qui » s'étend du levant au couchant, et qui est enclavé au nord » et au midi entre de hautes montagnes. Au midi, il faut » remarquer le grand Saint-Bernard, qui avait anciennement » le nom de *mons Pennicus*, et duquel les Alpes Pennines » tirent leur nom. Au nord on remarque le mont Gemmi » et le Grimsel, qui sont de hautes montagnes du canton » de Berne. En 1800, l'armée française, commandée par le » général Bonaparte, franchit le mont Saint-Bernard, avec

» armes et bagages. On y a élevé une colonne pour en con-
» server la mémoire. Cette vallée est chaude et fertile ; la mois-
» son y commence au mois de mai et ne finit qu'en octobre.
» Outre les meilleures espèces de grains, telles que sont le fro-
» ment, l'orge, le seigle, il y a quantité de bon vin dans ce pays,
» et même d'excellent vin muscat, diverses espèces de bons
» fruits d'arbres, tels que des pommes, des poires, des
» prunes, des cerises, des châtaignes, des mûres, des
» noix, etc. Aux environs de Sion, de Siden et de Gran-
» din, il y a des amendes, des figues, des grenades et d'autres
» fruits exquis; et l'on cultive quantité de bon saffran dans
» cet endroit-là. Sur les montagnes et dans les vallées, il
» y a beaucoup de bétail et de gibier. On prétend qu'il y a
» des mines d'argent, de cuivre et de plomb; mais elles
» ne sont pas apparemment assez riches, pour qu'on se donne
» la peine de les exploiter; il y a aussi du charbon de terre.
» Le Valais est arrosé d'un bout à l'autre par le Rhône,
» qui sort de deux glaciers du mont Furia. On trouve à
» Brigne, gros bourg situé au pied du Simplon, qui est
» un passage fréquenté pour aller dans le Milanais, des
» bains chauds. Les eaux minérales de Leuch sont con-
» nues de tout le monde. Le pays était divisé en sept dizains
» ou districts, dont six étaient démocratiques, et le septième
» qui était celui de Sion, était aristocratique. La religion
» catholique était la seule admise dans le pays avant la révo-
» lution. L'évêque de Sion, qui prenait aussi le titre de
» préfet et de prince du Valais, était le chef de l'état au tem-
» porel comme au spirituel.

Sion, capitale, est la seule ville qui soit dans le Valais; elle est située sur la rivière de Sion, à quelque distance du Rhône : il y a six églises, quelques couvens, et une ci-devant résidence de jésuites. La ville est fort ancienne. On y trouve encore des monumens romains. Il y a trois châteaux bâtis l'un au-dessus de l'autre, dont le plus élevé offre la perspective la plus agréable. L'hôtel-de-ville est assez beau ; il y a aussi un grand hôpital. On parle généralement allemand et un français corrompu dans cette ville.

On remarque dans les environs plusieurs productions de la nature assez curieuses, entr'autres du marbre bleu, approchant de l'azur, et dont on tire une couleur bleue, qui

approche de l'outremer, du marbre noir à veines blanches, de l'albâtre et de la houille. A Vœx, on trouve des mines de cuivre et des sources d'eaux salées, dont on fait usage.

Saint-Maurice, bourg bien bâti et situé entre deux montagnes sur le Rhône, sur lequel on a construit un pont de pierres. Cette ville est très-fréquentée, parce qu'elle est le dépôt général de toutes les marchandises qui viennent par le lac de Genève pour se rendre dans le Valais, ainsi que celles qui doivent passer par le grand Saint-Bernard. On y remarque plusieurs antiquités romaines, et une très-grande cascade, dont l'eau tombe de 800 pieds de hauteur en ligne perpendiculaire, sur un rocher qui est en talus.

Martigny, double bourg, dont l'un porte le nom de ville, et l'autre celui de forteresse; ils sont à la distance d'un quart de lieue l'un de l'autre, et séparés par la rivière de Dransa, qui, venant du mont Saint Bernard, va se jeter dans le Rhône, à une lieue au-dessous de Martigny. Il croît dans les environs de cette ville deux espèces de vins exquis et très-renommés, que l'on appelle *vin de la Marque* et de *Coquempin*. Il y a aussi un dépôt de marchandises que l'on y amène de Saint-Maurice et du lac de Genève, pour être transportées dans le haut Valais et au-delà du mont Saint-Bernard. On y a trouvé plusieurs inscriptions romaines: il y a aussi des mines de fer.

Leuck, bourg situé sur une hauteur, près de la rivière de Dala, qui, en cet endroit, coule dans le Rhône; il est bien bâti sur la hauteur d'Asp; on y trouve un bain froid et sulfureux.

Visp, bourg situé dans un vallon étroit, mais fertile en pâturages, et arrosé par la Vispa, dans toute son étendue. Il a dans ses environs des mines de cristal, d'amianthe et de pierres de lavezzi.

Brig, c'est un des plus beaux bourgs du Valais; sa situation est riante, et les environs très-fertiles: les Jésuites y avaient un beau collége établi en 1662.

A une lieue de ce bourg, se trouvent des bains qui sont connus depuis long-tems; leur position est riante; ils sont environnés de vignobles, de vergers, de champs et de prés; ces eaux sont naturellement chaudes. C'est à Brig que l'on

commence à monter quant on veut passer par le Simplon pour aller en Italie.

Naters, bourg grand et bien bâti; la plupart des édifices sont en pierres. Près de-là est le château de Flu; on y remarque aussi un beau pont sur le Rhône.

La république de Genève était aussi alliée de la confédération helvétique; mais sur la demande d'une partie de ses habitans elle fut réunie à la république Française par un traité passé le 7 floréal an 6.

L'abbaye de Saint Gall était un autre allié des Suisses. Cette abbaye est dans l'enceinte même de la ville de ce nom, et n'en est séparée que par un mur. Il y a dans le palais de l'abbé une bibliothèque où l'on trouve un grand nombre de livres imprimés, une collection de 1,030 manuscrits rares, parmi lesquels il y en a plusieurs anciens sur parchemin. Les domaines de l'abbé de Saint-Gall pouvaient avoir 22 lieues de longueur sur cinq ou six de largeur: cette souveraineté était distincte de la ville de Saint-Gall, qui était un état particulier, en y comprenant Tockembourg, sur lequel l'abbé de Saint-Gall avait aussi quelques droits. Ses Etats peuvent contenir 91,000 habitans. L'abbé de Saint-Gall envoyait un député à la diète helvétique.

La ville de *Saint-Gall* était autrefois soumise à l'abbé de Saint-Gall, mais depuis long-tems elle s'était soustraite à son autorité, et avait embrassé la réforme. Cette ville n'a qu'un territoire très-borné; mais elle fait un commerce de toiles qui enrichit ses habitans; elle se gouvernait en république. Les arts et les sciences y sont cultivés, et la littérature y est en honneur: c'est la patrie de Vadiamus, commentateur de Pomponius Mela.

Wyl, à l'occident de Saint-Gall, sur le Thur. C'est une ville assez jolie, quoiqu'elle ne soit presque bâtie que de bois; elle était autrefois la résidence de l'abbé de Saint-Gall.

Roschach, bourg très-bien bâti, fort peuplé et très-agréablement situé sur le lac de Constance. Il est difficile de voir un plus beau pays, une plus agréable situation, et un endroit où il y ait généralement, et à proportion de son étendue, un plus grand nombre de belles maisons; il jouit d'un beau port, d'un grand magasin de blé, de belles halles et

NOMS, des PROVINCES.	Etendue en lieues car.	Population.	VILLES PRINCIPALES.	FORME de Gouvernement, Religions.
C. *Etats libres, alliés de la Suiss.*				
1. L'Abbaye de S. Gall.				
a L'ancien territoire.	30	45,000	....	
b Le Comté de Toggembourg.	40	47,000	Lichensteig.	Monarchie mixte. Catholicisme prédominant.
2. La ville de St-Gall.	1	9,000	S.-Gall 7,000 h.	Démocratie. Calvinisme.
3. la vil. de Bienne.	1	5,500	Bienne.	
4. Les Ligues grises ou les Grisons.				
a La Ligue supér. *b* La Ligue de la Maison Dieu. *c* La Ligue de 10 Jurisdictions. Sujets des Gris.	380	98,000	Ilatz. Coire, 2,500 h. Meyenfeld. Triano.	Démocratie mêlée d'un peu d'oligarchie. Catholicisme, 1/3. Calvinisme, 2/3.
d La Valteline. *e* Chiavenna. *f* Bormio.	120	140,000	Morbegno. Sondrio. Chiavenna. Bormio.	Catholicisme. Demi-liberté.
N.B. La Seigneurie de Haldenstein, sous la protection des Grisons.	2	400	....	Monarchie.
5. Le Valais. *a* La Vallée haute *b* La Vallée basse.	260	92,000	Sion. Martinach.	La Vallée haute ou la Répub. du Valais dominait sur la Vallée basse.
6. La ville de Mulhausen.	1	5,000	Mulhausen.	Démocr. Calvinis.
7. La Principauté de Neufchâtel, avec le Comté de Valengin.	40	43,800	Neufchâtel, 3000 habitans.	Monarchico-Démocratique. Calvin. prédomin.
8. Une partie de l'Evêch. de Bâle.	16	12,000	Neuenstadt.	Monarchico-Démocratique.
9. La République de Genève.	16½	30,000	Genève, 24,000 habitans.	Démocratie mixt. Calvinisme.

(Ce tableau est tiré de *Fabri*, *handbuch des neuesten géographie*, édit. de 1800, pag. 246—254).

Notes sur l'industrie de quelques villes.

Zurich possédait de belles fabriques de soieries, et l'on comptait dans ce canton jusqu'à soixante mille individus de tout âge occupés dans les manufactures.

St.-Gall avait des blanchisseries importantes; il en sortit, en 1789, toiles fines, 3,814 pièces; toiles peintes, 3,536 pièces; mousseline, etc. 31,637 pièces; toiles communes, 21,448 pièces; cotons, 18,993 pièces. Un très-grand nombre de tisserands, de fileurs et de fileuses dans les contrées travaillaient pour le compte des Saint-Gallois.

Neufchâtel.—Ce petit pays s'est distingué par le génie que ses habitans ont montré dans les arts mécaniques. Les deux *Jacques Droz*, père et fils, en sont originaires; on connaît plusieurs ingénieuses machines inventées par ces deux mécaniciens. *Ferdinand Berthoud*, le célèbre auteur des horloges marins et d'un traité sur l'horlogerie, est natif de *Val-Travers*. C'est un nommé *Richard* qui le premier introduisit l'horlogerie dans les vallées jusqu'alors peu habitées du Valangin; il s'apprit lui-même les premiers élémens de son art. les deux villages, *Locle* et *Chaux-le-Fond* réunis, comptent environ 6,000 habitans, parmi lesquels, en 1800, il y avait 131 horlogers, 1,326 individus qui travaillaient à la dentelle, 98 ouvriers en or et bijoux.—Un riche neufchâtellois, *Daniel Pury*, mort à Lisbonne en 1785, a légué à sa ville natale la somme de *trois millions* de liv. pour servir aux embellissemens de la ville. — Le mont Jura étant composé de roches d'un tissu cellulaire, les eaux filtrent à travers les montagnes, et paraissent à leur base en petits torrens; cet inconvénient empêchoit l'établissement des moulins à eau. Le nommé *Moïse-Pierre Gentil* eut l'idée hardie de faire creuser la montagne et d'y établir des *moulins souterrains*.

(Notes tirées de l'ouvrage, *Europa, ein gégoraphisch-historiches lesebuch*, par *Hammerdorfer* et *Kosche*, 2ᵉ. édit., tom. I, p. 705, 1083 et 1075. *Fabri handbuch*, p. 252).

Nous sommes informés que le bien-être du pays de Neufchâtel s'est accru pendant ces dernières années, la protection du roi de Prusse l'ayant mis à l'abri des Français. Plusieurs Suisses sont venus y chercher un asile. Les fabriques de Zurich et de Saint-Gall sont ruinées.

Fin de la République Helvétique.



L'HELVÉTIE,

D'ap *onsul de la République Française*,

, population moderne.

en anne nn-
tionale s ré-
tons. L' . . 15,900 individus.
le titre
fédératio PARTICULIÈRE DES CANTONS.

La D s démocratiques, tels que Zug, Appen-
Berne, z, Unterwald, Ury, ont été rétablis dans
deux vo erté. Les lois sont faites et approuvées par
des inst st-à-dire, l'assemblée du peuple.
ammann nt aristocratiques ou mixtes, tels que Berne,
comme ibourg, Soleure, Bâle et Schafhouse, ont

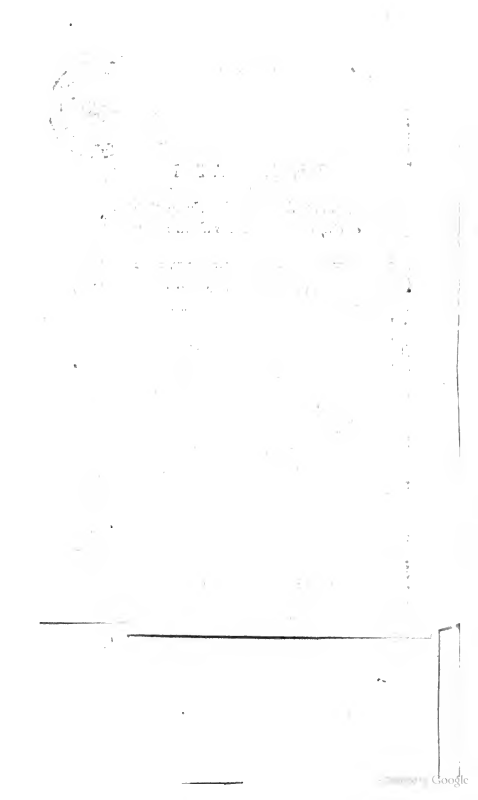
La di qui, sans rétablir aucun privilège de nais-
d'allian elques distinctions entre les citoyens, dis-
trois-qu a propriété. Le mode d'élection tend à res-
merce les mains de la classe fortunée et instruite;
ne peut e ou à long terme.
étrangè ux, savoir: Argovie, Vaud, Tessin, Saint-
gent, nt des constitutions basées sur le système
détermi ns la plupart d'eux, se rapproche plus de
uniform l'aristocratie. Dans les Grisons, la démo-
comma la famille *Salis* a repris son influence.
juge les INSTRUCTION PUBLIQUE.
qui vei

Les u principe d'une tolérance mutuelle entre
session catholiques. Dans les cantons où une seule
voquer, le culte de cette religion est entretenu
taines

Exe bientôt se conclure entre la république et
des res résume qu'il y aura en Suisse des évêques
routes, straire le peuple à des influences étrangères.
entrete *rale* serait un bon moyen pour ranimer parmi
sont le e fraternité, éteint par tant de discordes.

Cha langues et des religions y oppose des obs-
d'un c rmontables.
tiques

M. C. B.



comtés de Sargans et de Bleudeuz ; au Midi, par le territoire de Venise et le Milanais ; à l'Orient, par le comté de Tyrol ; à l'Ouest, par les comtés de Baillinget, de Bellinzone et de Valbrenna. Il y a trente-cinq lieues de longueur, sur trente de largeur. Sa population est de 250,000 habitans, dont les deux tiers sont de la religion réformée ; le reste est catholique. On y parle l'allemand, l'italien, et la langue romane.

La partie la plus considérable du pays ne consiste qu'en montagnes. Les plaines et les vallées produisent du blé, des légumes, du vin, diverses espèces de fruits, et quantité de fourrages. Les bestiaux sont la principale richesse des habitans. Le Tyrol leur fournit le sel, dont ils font une grande consommation. Ils n'élèvent point de chevaux ; ils font venir de l'étranger ceux dont ils ont besoin. Ils ont quelque peu de volaille et de poissons, et point de gibier. Le pays renferme plusieurs sources d'eaux minérales, telles que celles de Saint-Maurice, de Schultz, de Genatz et de Fidris:

Les Grisons forment trois républiques, que l'on appelle la ligue *Grise*, la ligue de la *Maison-Dieu*, la ligue des *Dix-Droitures*. Ces trois ligues firent entr'elles une alliance perpétuelle dès l'année 1471, et s'allièrent avec les Suisses en 1497. Le gouvernement était par-tout démocratique : les magistrats étaient annuels et nommés par l'assemblée de la nation, dans laquelle entraient tous les mâles qui avaient atteint l'âge de seize ans. Chaque ligue avait son chef : celui de la ligue Grise avait le titre de juge provincial ; celui de la ligue de la Maison-Dieu, le titre de président ; et celui de la ligue des Dix-Droitures, le titre de landermann de la ligue. Ces chefs avaient une autorité circonscrite : ils étaient obligés de notifier les moindres affaires aux différens districts du pays, et d'attendre la décision qu'il leur plaisait de prononcer.

« Les trois ligues tentèrent en 1701 d'être admises dans » la confédération helvétique ; mais elles ne purent l'obtenir : » et ce fut vraisemblablement la différence entière de religion » qui en fut la cause, parce que le nombre des réformés » surpassait celui des catholiques. Ainsi cette république » n'était que l'alliée de la république helvétique.

» *Coire* est la plus grande ville du pays ; elle est la capitale » de la république entière, et particulièrement de la ligue de

» la Maison-Dieu. Elle est située sur la Plessure, qui en
». baigne les murs, et se jette dans le Rhin une demi-lieue
» au-dessous de la ville. Elle a un évêque catholique, quoique
» la plus grande partie des habitans soit de la religion ré-
» formée. Elle a plusieurs temples, un arsenal et un hôtel-
» de-ville, où s'assemblait tous les trois ans la diète générale
» des trois ligues. Au-dessous de l'hôtel-de-ville est
» la douane, qui sert d'entrepôt à toutes les marchandises
» qui passent d'Allemagne en Italie, et d'Italie en Alle-
» magne. Les plus beaux édifices sont le palais bâti par
» Pierre Desalis, et la maison du bourguemestre Otton-
» Schwitz, qui est dans le goût italien. L'autorité souveraine
» résidait dans les bourgeois, qui nommaient tous les ans
» un grand conseil de 70 personnes. Il y avait encore un
» petit conseil composé de 20 membres, et 14 tribuns. Ces
» différens corps se partageaient le gouvernement de la ville,
» du consentement des bourgeois ».

Ilantz, qui était le chef-lieu de la ligue Grise, est une petite ville située au pied de la montagne Mondann. La diète générale des Grisons s'y tenait tous les trois ans.

Meyenfeld ou *Meyemberg*, était le chef-lieu de la ligue des Dix-Droitures. Cette ville était gouvernée par un bailli et douze sénateurs, qui étaient nommés annuellement par les bourgeois. C'est un lieu de passage pour les marchandises qui vont en Italie. Son territoire est fertile en fruits et en vins. En 1499, les Grisons y battirent les Autrichiens, qui, depuis ce tems, n'ont plus cherché à les réduire sous leur puissance.

Avant l'entrée des armées de la république française, en Italie, les ligues Grises possédaient la *Valteline* et les *comtés de Chiavenne* et de *Bormio*. Ces trois seigneuries font maintenant par tiedu territoire de la république Cisalpine. (Voyez dans la description de l'*Italie*, à l'article de cette dernière république, le *département del Lario*, qui en est le deuxième).

Histoire. — Les Suisses et les Grisons descendent, comme on l'a déja dit, des anciens Helvétiens, subjugés par Jules-César. Leurs montagnes et la situation peu attrayante de leur pays, étaient un plus sûr garant de leurs libertés que des armées et des forteresses; il en est encore de même

aujourd'hui. Ils furent soumis aux Allemands et aux Bourguignons qui les gouvernèrent avec beaucoup de douceur; les villes obtinrent peu-à-peu de grands privilèges, et devinrent presque indépendantes; en même-tems la maison de Habsbourg, qui avait en Suisse de grandes possessions, forma le plan d'en faire une seule souveraineté, et les premières démarches réussirent en effet; mais en 1300 l'empereur Albert Ier. les traita avec une si grande rigueur, qu'ils lui firent des représentations sur la cruauté de ses gouverneurs; cela ne fit qu'augmenter les malheurs du peuple, et Grisler, l'un des gouverneurs de l'empereur Albert, par un excès de tyrannie insupportable, fit, dit-on, mettre son chapeau au-dessus d'un bâton, et ordonna aux habitans de lui rendre les mêmes honneurs qu'à lui-même. Ce tyran ayant appris que Guillaume Tell, qui était dès-lors connu pour un excellent tireur, passait et repassait devant le chapeau sans lui rendre aucun respect, le condamna à être pendu, à moins qu'il n'abattît, de loin, avec une flèche, une pomme sur la tête de son fils; et Grisler lui ayant demandé ce qu'il voulait faire d'une autre flèche qu'il avait à sa ceinture, Tell lui répondit avec courage que c'était pour lui percer le cœur, s'il avait eu le malheur de tuer son fils. Tell fut aussi-tôt conduit en prison; mais ayant eu l'adresse de briser ses fers, il épia l'occasion favorable, tua le tyran, et donna le premier signal de la liberté helvétique.

Il y a cependant des auteurs, et même des auteurs suisses, qui ont révoqué en doute jusqu'à l'existence de Tell. Le gouvernement du canton d'Uri ayant fait brûler par la main du bourreau une dissertation, où l'histoire de Tell, était traitée de fable, le célèbre *Haller* écrit dans sa *Nouvelle Bibliothèque de Suisse*, qu'il aurait mieux valu pour la gloire nationale que le canton d'Uri eût fait publier un bon ouvrage sur la vie de Tell, où les doutes eussent été éclaircis et réfutés.

Ce qu'il y a de plus certain, c'est que Tell n'a pas été le chef suprême de la révolution qui s'opéra dans ces contrées. Ce furent trois patriotes de Schwitz, d'Uri et d'Underwald; savoir: *Werner de Stauffach*, *Walther Furst* et *Arnold de Melchthal* qui, en 1,308, formèrent le projet

d'enlever les châteaux-forts, où résidaient les gouverneurs autrichiens. Ils avaient si bien pris leurs mesures, et les exécutèrent avec tant d'intrépidité, qu'ils réussirent à chasser tous ces petits tyrans et à former une confédération entre les habitans de ces trois cantons, qui triomphèrent à Morgarten de toutes les forces de l'Autriche.

Ce fut après cette bataille que les quatre cantons, dit *Forestiers*, conclurent, le 8 décembre 1315, une alliance éternelle qui devint le fondement de l'union helvétique.

Bientôt après, Zurich, excité par l'oppression, rechercha le premier l'alliance des cantons de Lucerne, de Schwitz, d'Uri et d'Underwald, qui était fondée sur les principes d'une défense réciproque; et leurs fréquens succès contre Albert, duc d'Autriche, forma peu à peu l'union helvétique. Ils conquirent d'abord Glaris et Zug, et les admirent à la participation de leurs droits. Berne se réunit à eux en 1353; Fribourg et Soleure 130 ans après; Bâle et Schafhouse en 1501; Appenzel s'y réunit en 1513, et compléta la confédération. Enfin le traité de Westphalie reconnut l'indépendance des cantons en 1648.

Depuis 1707, Neufchâtel est sous la domination du roi de Prusse; mais les habitans ont la liberté de servir tel prince qu'il leur plaît, et ne prennent aucune part aux guerres que fait leur souverain. Le roi a le droit de lever des recrues dans le pays, et de nommer le gouverneur; mais comme on l'a déja dit, les revenus qu'il en retire s'élèvent à peine à 120,000 liv. par an, encore la plus grande partie de cette somme est-elle employée dans le pays même à la réparation des chemins et des édifices publics. Pour ce qui regarde le caractère militaire, et les grandes actions des Suisses, nous renvoyons le lecteur à l'Histoire générale de l'Europe.

Comment les cantons helvétiques qui ont résisté si longtems à tous les efforts de la France et de l'Autriche, ont-ils succombé de nos jours dans une seule campagne? Les Suisses ont-ils moins de courage qu'autrefois, ou les Français ont-ils déployé plus de courage que leurs pères? Non sans doute, les uns et les autres ont toujours été également intrépides; mais les Français ont réuni à la bravoure qui leur est naturelle, une discipline qui multiplie les forces, et une tactique qui enfante les prodiges.

Les Suisses, au contraire, se reposant sur leur antique gloire, du soin de les défendre, négligeaient l'art de la guerre, qui se perfectionnait autour d'eux; voilà la première cause de leur défaite. La seconde était dans la nature même de leur confédération. Quelqu'unis que fussent les Suisses, les liens de leur confédération devaient se relâcher à l'approche du danger; il était impossible que tant d'états, de différentes religions, de langage, de gouvernement et de mœurs, n'eussent pas des intérêts opposés les uns aux autres. Le canton de Berne inspirait aux confédérés une haine sourde mais générale; il a été abandonné par la plupart de ses associés. D'ailleurs, les plans d'attaque et de défense ne pouvaient avoir chez les Suisses cet accord, cette célérité, qui font les gages de grands succès; ils devaient réunir au contraire les inconvéniens qui entraînent toujours les coalitions.

La Suisse, depuis la conquête, ne forme plus qu'une république, réunie sous un seul gouvernement; elle a pris le nom de *République Helvétique*. Berne en est la capitale. Comme sa constitution n'est pas irrévocablement fixée, il est inutile d'en parler.

TABLEAU politique et statistique de la Suisse, en 1790. (*).

NOMS des PROVINCES.	Étendue en Lieues car.	Population.	VILLES PRINCIPALES.	Forme de Gouvernement. Religions.
A. *Les 13 Cantons dans leur rang politique.*				
1. Canton de Zurich *a*) La ville. . . . *b*) 28 jurisdictions sujettes à Zurich . . . . . *c*) 2 villes sous la protection de Zurich. . . .	118 1/18	182,123	Zurich, 10,151 habitans. . . . . . Wintherthur et Stein, villes tributaires.	Mélange d'aristocratie et de démocratie. Calvinisme.

(*) Ce tableau est de M. BRUN, Danois.

NOMS des PROVINCES.	Étendue en lieues carrées.	Population.	VILLES PRINCIPALES.	Forme de Gouvernement. Religions.
2. Canton de Berne *a*) La ville . . . . . *b*) 4 Bailliages intérienrs . . . . . . *c*) 41 Bailliages de la partie allem. . *d*) 12 Bailliag. dans le pays de Vaud. *e*) 4 villes sous la protection de B.	666 6/9	383,949 [en 1783].	Berne, 13,681 habitans. . . . . . Lausanne, 8,000 habitans. . . . . Vevay. . . . . . . Yverdun, 2,200 h. Bruck, Lenzbourg Zopfingen et Arau, villes tributaires	Oligarchie pure. Calvinisme.
3. Canton de Lucerne *a*) La ville . . . . . *b*) 15 Distric. sujets. *c*) 2 villes sous la protection de Lucerne. . . . . . *d*) 1 Abbaye, *idem*.	100	95,000	Lucerne, 6394 h. Sempach et Sursec, villes tributaires	Oligarchie. Catholicisme.
4. Canton d'Ury . . *a*) Le Canton prop. *b*) Les vallées de Livino et d'Urseren, sujettes.	96	28,000	Altorf, bourg, 3,025 habitans. .	Démocratie. Catholicisme.
5. Cant. de Schwitz. *a*) Le Canton prop. *b*) Le pays et le couvent d'Einsiedel, sous la protection de Schwitz. . . .	55 1/9	26,750	Schwitz, bourg, 4,650 habitans. . Einsiedel, bourg.	*Idem.*
6. Canton d'Underwalden . . . . . . *a*) La vallée supér. *b*) La vallée infér.	31	18,000	Stanz, bourg, 3,832 habitans.	*Idem.*
7. Canton de Zug . . composé de 5 ou 6 petits cantons fédérés	15	12,000	Zug, 1,974 habit.	Démocratie fédérative. Catholicisme.
8. Canton de Glarus. *a*) Le Canton propre, en 16 Districts. . . . . . . *b*) La Seigneurie de Werdenberg, sujette	56	19,000	Glarus, bourg. .	Démocratie. Relig. mixte
N. B. Ces huit Cantons portaient le nom d'*anciens*.				
9. Canton de Bâle, divisé en 7 Bailliages	28	58,000	Bâle, 15,040 hab	Aristocratie mixte. Calvinisme.

NOMS des PROVINCES.	Étendue en lieues carrées.	Population.	VILLES PRINCIPALES	Forme de Gouvernement. Religions.
10. Cant. de Freyburg, en deux cantons, l'ancien et le nouveau	85	57,589 [en 1787].	Freyburg, 6,000 habitans	Oligarchie. Catholicisme.
11. Canton de Solothurn ou Soleurs	36 1/9	48,000	Solothurn, [Soleure] 5,000 h. .	*Idem.*
a] La ville . . .				
b] 11 préfectures.				
12. Cant. de Schafhousen, dix Bailliages sujets	22	23,000 [en 1797, 30,000].	Schafhouse. . . .	Aristo-Démocratie. Calvinisme.
13. Canton d'Appenzell	44	54,000	Appenzell, bourg. Hérisau, bourg, 6,000 habitans. .	Démocratie pure. Calvinisme.
a] Les Tribus intérieures . . .				
b] Les Tribus extérieures. . . .				

N. B. Les cinq derniers cantons s'appelaient les *nouveaux*.

B. *Les pays sujets aux cantons en commun.*				
1. 4. Quatre préfectures italiennes, sujettes aux douze premiers cantons				
a] Lugano	60	30,000	Lugano.	Catholicisme. . Quelque reste de liberté à Locarno.
b] Meyenthal . . [Val-Maggia].		24,000	Maggia.	
c] Locarno. . . .		53,000	Locarno	
d] Mendrisio. . .		16,000	Mendrisio	
5. 7. Les trois préfectures italiennes, sujettes aux cantons d'Ury, Schwitz, Underwalden				
a] Bellinzona . .	16	35,000	Bellinzona	*Idem.*
b] Blenz ou Val di Bregno. . .				
c] Riviera ou Polere				

ITALIE.

DESCRIPTION GÉNÉRALE,

SITUATION ET ÉTENDUE.

Le tableau suivant démontre la position cosmographique des contrées que nous allons décrire.

Italie propre, entre	36 d. 50 m. — 46 d. 40 m. lat. bor. 4 d. 10 m. — 16 d. 15 m. long. Est.
Sicile, entre....	36 d. 40 m. — 38 d. 20 m. lat. bor. 10 d. 12 m. — 13 d. 50 m. long. Est.
Sardaigne, entre..	38 d. 50 m. — 41 d. 20 m. lat. bor. 6 d. — — 7 d. 40 m. long. Est.
Malte, sur....	36 d. latitude boréale. 12 d. longitude Est de Paris.

L'ITALIE contenait avant la dernière guerre, y compris la Corse, 14,914 lieues carrées, peuplées à raison de 1,000 à à 1,500 habitans par lieue carrée.

Elle contient à présent, sans la Savoie, Nice, la Corse et les états Austro-Vénitiens, 12,629 lieues carrées, peuplées à raison de 1,200 à 1,500 habitans par lieue carrée.

LIMITES.—L'Italie est une grande presqu'île, bornée au nord par les Alpes, qui la séparent de la France et de la Suisse. L'Adige la sépare aujourd'hui de la monarchie autrichienne. De toute autre part, elle est entourée par la mer Méditerranée, dont une partie, connue sous le nom de golfe de Venise, ou de mer Adriatique, baigne les côtes orientales de cette contrée.

Au moment où nous écrivons, l'état de l'Italie n'est pas encore entièrement décidé. La Savoie, la Corse et le comté de Nice en sont décidément séparés; les états ci-devant Vénitiens le sont également en partie. Ces contrées ont donc

trouvé place dans la description de la république française et dans celle de la monarchie autrichienne. Voici les parties qui nous restent à décrire.

1°. *Piémont avec l'Alexandrin et Montferrat*, le sort n'en est point encore décidé, et ce pays est provisoirement divisé en départemens.

2°. *République Ligurienne*, ci-devant république de Gênes.

3°. *Parme et Plaisance*, au duc de Parme, infant d'Espagne.

4°. *République Cisalpine*, comprenant le Novarois, le Milanais, le Mantouan, les états Vénitiens à l'Ouest de l'Adige, le Modenois et trois légations de l'Etat de l'église.

5°. *Etrurie*, royaume composé de la Toscane, l'état de Préside, Piombino, etc.

6°. *République de Lucques.*

7°. *République de Saint-Marin.*

8°. *Etat de l'Eglise*, au pape.

9°. *Naples et Sicile*, au roi des Deux-Siciles.

10°. *Sardaigne*, au roi de Sardaigne.

11°. *Malte*, le sort n'en est point décidé.

Sol et air. — Le sol fortuné de l'Italie fournit en abondance aux besoins et aux superfluités de la vie; et chaque canton a ses avantages particuliers; mais les vins, les fruits les plus délicieux, et l'huile, sont les productions les plus générales de ce pays. Il y croît autant de blé qu'il en faut pour la consommation des habitans; et les Italiens, si leurs terres étaient convenablement cultivées, pourraient porter des grains chez leurs voisins. Les terrains calcaires et ceux composés d'un tuf leger et poreux abondent au sud des Apennins; mais autour du Pô l'on ne voit que des terres grasses et noires. L'Italie méridionale souffre souvent des secheresses et le nord de cette contrée est exposé à de fortes inondations.

La température de l'air est très-variée en Italie; et quelques parties de ce pays offrent de tristes preuves des altérations que des causes accidentelles produisent sur la surface de la terre. La campagne de Rome, autrefois très-salubre, n'a plus qu'un air presque pestilentiel, devenu tel par la diminution des cultivateurs, ce qui a occasionné la stagnation des eaux et des exhalaisons putrides. L'air des parties septentrionales situées près des Alpes, ou entre les divers rameaux de ces hautes montagnes, est vif et perçant, la terre étant, en plusieurs

sieurs lieux, couverte de neige en hiver. Les lagunes de Venise se couvrent souvent de glaces. Les Apennins, chaîne de montagnes qui divise l'Italie presque dans toute sa longueur, influent considérablement sur sa température. Les contrées du sud sont chaudes, et celles du nord douces et tempérées. Les brises de mer rafraîchissent le royaume de Naples, au point que, malgré sa situation méridionale, l'air en est très-sain. On peut dire qu'en général celui de l'Italie est sec et pur. Cependant l'absence de culture en plusieurs endroits a donné naissance à des bois touffus, des marais et des eaux dormantes; dans les lieux où les vents ne dissipent pas les exhalaisons pernicieuses qui s'élèvent de ces foyers de putréfaction, il naît dans l'été un air mal-sain, ou, comme les Italiens l'appellent, *aria cattiva*. Le district nommé Maremma de Sienne et les marais Pontins comptent parmi les endroits les plus exposés à cet inconvénient.

MONTAGNES.—Les Alpes et les Appenins, dont nous avons déjà parlé, sont les principales montagnes de l'Italie. Le fameux volcan du Mont-Vésuve est situé dans le voisinage de Naples. Toute la chaîne des Appenins porte des traces non équivoques de l'action des feux souterrains.

RIVIÈRES ET LACS.—Les principales rivières de l'Italie sont: le *Pô*, le *Var*, l'*Adige*, l'*Arno* et le *Tibre*, qui traverse la ville de Rome. Le Rubicon sépare au midi l'ancienne Gaule Cisalpine de l'Italie. On montre encore, sur le chemin de Rimini à Césène, l'endroit où fut placé le fameux *Sénatus-Consulte*, par lequel on dévouait aux dieux infernaux, et l'on déclarait sacrilége et parricide quiconque passerait cette rivière, avec une légion, avec une armée ou avec une cohorte. César, à qui l'on venait de refuser le consulat, méprisa cette défense, conduisit son armée à Rome, et renversa la république.

Les lacs sont: le *lac Majeur*, ceux de *Lugano*, de *Côme*, d'*Iseo* et de *Garda*, au nord; et de *Perouse*, ou de *Trasimène* (en Toscane), de *Bracciano*, de *Terni* et de *Celano*, au milieu de l'Italie.

MERS, GOLFES OU BAIES, CAPS, PROMONTOIRES ET DÉTROITS.—Les mers d'Italie sont: le *golfe de Venise* ou la *mer Adriatique*, la *mer de Naples*, la *mer de Toscane*, et celle de *Gênes*. Ce sont différentes parties de la mer Méditerranée

qui ont reçu ces diverses dénominations de celles des pays ou des villes qu'elles avoisinent. Les baies ou hâvres sont ceux de Nice, de Ville-Franche, qui appartiennent maintenant à la France; d'Oneille, de Final, de Savone, de Vado, de Spechia, de Lucques, de Pise, de Livourne, de Piombino, de Civita-Vecchia, de Gaëte, de Naples, de Salerne, de Policastro, de Reggio, de Squillace, de Tarente, d'Otrante, de Brindisi, de Bari, de Manfredonia, d'Ancone, de Ravenne, de Venise. Les principaux caps sont ceux de Piombino, de Monte-Argentaro, de Circello, de Palinuro, de Spartivento, des Colonnes, de Leuca ou Finisterre, d'Otrante, de Monte-Gargaro et d'Ancone. Le détroit ou phare de Messine se trouve entre l'Italie et la Sicile.

Les golfes et baies des îles d'Italie sont ceux de Saint-Fiorenzo, de Bastia, de Talada, de Porto-Nuovo, du cap Corse, de Bonifacio et de Ferro, dans la Corse, et le détroit de Bonifacio, qui sépare la Corse de la Sardaigne; les baies de Cagliari et d'Oristagni, les caps de Sardis, de Cavello, de Monto-Santo, et Polo en Sardaigne; les golfes de Messine, de Melazzo, de Palerme, de Mazara, de Syracuse et de Catane; les caps Faro, Orlando, Gallo, Trapano, Passaro et Alessia, en Sicile, et les baies de Porto-Ferrajo, et de Porto-Longone, dans l'île d'Elbe.

Métaux et minéraux. — Plusieurs endroits de l'Italie abondent en sources minérales; les unes chaudes, les autres tièdes; et il y en a un grand nombre qui sont sulfureuses, ferrugineuses et médicinales. La plupart des montagnes de ce pays produisent, en grande quantité, des marbres superbes, du jaspe, de l'albâtre, des agates, du porphyre, du lapis-lazuli et d'autres pierres précieuses. On trouve en quelques lieux des mines de fer et de cuivre; il y en a qui contiennent de l'or et de l'argent. La pouzzolane, le tuf volcanique, le basalte y abondent. Près les bouches des volcans il se forme du soufre et du sel ammoniac. L'alun de Rome est connu. La Sicile renferme, à ce qu'on croit, des mines d'étain et de plomb. La Sardaigne contient, dit-on, des mines d'or, d'argent, de plomb, de fer, de soufre et d'alun, qui sont maintenant négligées. Il y a sur la côte de Corse, des cristaux curieux et des coraux. Tous ces objets seront détaillés dans les articles topographiques.

Végétaux. — Outre les blés ordinaires, l'Italie produit du riz; on y cultive, peut-être plus que dans aucune autre contrée, le millet et le blé de Turquie. Les vins d'Italie ressemblent beaucoup à ceux d'Espagne. Ses huiles n'égalent pas celles de Provence. L'Italie possède tous les arbres fruitiers communs aux contrées plus septentrionales de l'Europe; elle a de plus l'olivier, le *diospyros lotos styrax officinalis*, le sycomore faux de Provence, l'amandier, le grenadier, l'azerolier, le néflier épineux ou buisson ardent, le caroubier, l'ycuse, le pistachier, l'orne ou le frêne à fleurs, *fraxinus ornus*, le cyprès, le dattier, le limonier, l'oranger, le figuier et la vigne (1). Parmi les arbustes et les arbrisseaux, nous remarquerons les lilas, le jasmin, le seringa, le *philadelphus coronarius*, le laurier, la lauréole, le cytise des Alpes, etc.

Dans les provinces méridionales, le coton, le riz, la canne à sucre annoncent la chaleur du climat.

Animaux. — Les chevaux de Naples sont très-estimés; leur forme tient le milieu entre la taille effilée des Anglais et la corpulence de ceux d'Holstein. Dans le reste de l'Italie, les ânes et les mulets remplacent les chevaux. L'Italie méridionale a des bêtes à laine qui changent de demeure comme celles d'Espagne. Il y a des contrées en Italie où le bétail à cornes est fort beau. Le *buffle*, animal dompté, mais qui conserve un aspect féroce, est en Europe presque particulier à l'Italie. Par ses mœurs il a quelque ressemblance avec le porc; il aime comme lui à se vautrer dans la fange; sa chair est dure et grossière; sa peau, quoique légère, est si serrée et si tenace, qu'on en a fait autrefois des cuirasses. On trouve dans les Alpes italiennes l'ours, la marmotte, le bouquetin. Le porc-épic à panache est particulier à l'Italie méridionale.

Population totale.—Les géographes et les voyageurs diffèrent beaucoup sur ce point; un auteur allemand, M. *Bœtticher*, n'alloue que *treize* millions d'habitans à toute l'Italie, dont *six* pour le royaume de Naples avec la Sicile, *trois* pour la partie centrale, et *quatre* pour la partie septentrionale. Cette dernière somme est sur-tout évidemment trop petite, comme nous allons le prouver dans les descriptions particulières, par des dénombremens exacts et modernes. M. *Swin-*

(1) *Pinkerton's*, géography; Londres, 1802, article Italie.

burne estime toute l'Italie à 20 millions d'habitans. Il paraît que cette estimation n'est pas exagérée.

Caractère physique et moral des habitans. — La douceur du climat, l'abondance des nourritures saines, la bonté de l'eau, la frugalité des Italiens, qui, en général, mangent beaucoup de végétaux, l'empire qu'exerce sur l'imagination la vue des chefs-d'œuvres de l'art, toutes ces causes réunies doivent conserver en Italie une belle race d'hommes, une race robuste, nerveuse, capable de supporter les fatigues, douée d'une physionomie piquante, et dont les belles proportions sont dignes de servir de modèle aux peintres et aux statuaires. Les paysans d'Italie sont généralement de beaux hommes; ceux de Toscane sont les mieux conformés, et ceux de Lombardie les plus lourds. Les citadins sont comme par-tout efféminés; c'est une absurdité que de juger la nation d'après eux.

Les femmes en Italie ont le teint le plus beau du monde, quoiqu'il paraîsse un peu brun aux yeux des peuples septentrionaux. Elles sont pour la plupart sans culture d'esprit, mais pleines de talens et d'esprit naturel.

Les Italiens, qui se croient eux-mêmes les premiers des hommes et les très-dignes descendans des Romains, ont été, dans le siècle passé, l'objet d'un mépris outré que les Anglais et les Allemands ont affiché dans d'innombrables écrits. Il est impossible de saisir le caractère d'une nation divisée en tant de sociétés politiques différentes; nous parlerons des Napolitains, des Toscans, des Lombards, chacun en son lieu. Faisons ici quelques remarques générales.

L'Italien a beaucoup d'esprit naturel, une grande aptitude pour les affaires, un sentiment inné des beaux-arts; mais, faute d'un bon système d'éducation et d'une meilleure organisation de l'instruction publique, ces dons de la nature restent souvent sans application. Il est rare de trouver en Italie des savans profonds; mais on déplore encore plus de voir le peuple presqu'absolument abandonné aux préjugés et à la superstition. Les fourberies, les assassinats, les emprisonnemens sont cependant moins fréquens que l'on ne veut nous le faire accroire; une grande partie de ces accusations doit être mise sur le compte de la haine qu'une nation italienne porte à l'autre. Le Romain et le Napolitain, le Génois et le Piémontais

montais se détestent et se calomnient mutuellement; c'est une suite des anciennes guerres civiles.

Ce défaut d'une éducation raisonnable fait tomber les Italiens dans des opinions extrêmes; ceux-ci pratiquent la dévotion la plus minutieuse, ceux-là ne croient point en Dieu. Les uns soupirent après l'anarchie et les troubles; les autres, et c'est le plus grand nombre, ne connaissent aucune borne à leur soumission servile. Tous s'accordent dans leur penchant pour la satyre virulente, les grands complimens et les titres pompeux.

Les italiens dédaignent les systèmes, et en cela ils font bien; mais ils vont le plus souvent jusqu'à négliger absolument la bonne logique, la méthode, l'exactitude. On voit même dans les beaux-arts l'effet nuisible de cette absence de tout esprit philosophique; une fois la *tradition* perdue, la peinture et la sculpture dégénérèrent en Italie, parce que les principes de ces arts n'avaient pas été profondément discutés.

Les Italiens ont, sur la bienséance, des idées quelquefois très-différentes de celles des autres peuples. Pour ne citer qu'un exemple: Les parens, plutôt que de voir leurs fils se mésallier ou altérer leur santé par d'imprudentes amours, préfèrent de leur louer des maîtresses pour un mois, pour un an ou pour tout autre tems déterminé; et le concubinage, dans plusieurs parties de l'Italie, est un commerce autorisé. Les courtisannes italiennes, ou les *bonas robas*, comme on les appelle, sont, dans toutes les villes de ce pays, une sorte de profession avouée. Les mascarades, le jeu, les courses de chevaux non montés, et les conversations ou assemblées sont les principaux amusemens des Italiens, sans compter les cérémonies religieuses, dans lesquelles ils mettent plus de pompe que toute autre nation.

Un écrivain anglais nous offre, dans la relation de son voyage, un tableau très-défavorable de la mal-propreté qui règne en Italie: « Donnez tel essor que vous voudrez à votre » imagination, dit-il, vous ne vous figurerez pas la moitié » des désagrémens que présentent à un *Anglais* les lits, la » cuisine et la mal-propreté des Italiens. A Turin, à Milan, » à Venise, à Rome, et peut-être dans deux ou trois autres » villes, on est assez bien traité; mais aucune expression ne » peut dépeindre le pitoyable état des auberges des autres

» lieux. Il n'y a pour lit qu'une paillasse et un méchant » matelas, couvert d'une paire de draps sales, et un couvre-» pied mal-propre. Le châlit consiste en quatre bois ou plan-» ches. Dans toutes les auberges les murailles sont nues, et » les planchers n'ont jamais été lavés. Jamais on ne récure la » vaisselle d'étain, et les couteaux ne sont pas plus propres. » On paye très-cher dans ces auberges, et lon y vit fort mal. » Quelques tranches de pain nagent dans de l'eau que l'on » veut bien appeler du bouillon. Viennent ensuite un plat de » cervelles frites, un plat de foie et de gésier, une couple » de volailles, toujours nouvellement tuées, bouillies à l'excès, » et servies sans sauce ni herbages, une autre volaille cuite » à l'étuvée, et enfin, un rôti brûlé, composé de deux » volailles, ou d'un dindon. Les poulets et la volaille ont » une chair si filandreuse, que l'on peut leur effiler l'estomac » tout entier. De tems en tems on peut obtenir un peu de » veau ou de mouton, seule viande passable que l'on trouve » sur son chemin. Le pain est extrêmement mauvais par-tout, » et le beurre si fort que l'on ne peut même en supporter » l'odeur. Cependant il y a, pour tous les voyageurs, un in-» convénient encore plus grand que ceux-ci, c'est le nombre » infini de cousins, de puces, de punaises, et d'autres ver-» mines dont on est infesté jour et nuit. »

Ce tableau des auberges d'Italie, est en quelque sorte vrai; mais doit-on juger d'un pays d'après ses auberges? On peut opposer à ce tableau celui des *cafés de Livourne*, qui sont bien plus élégans, plus magnifiques que ceux de Londres.

Religion.—Les Italiens professent la religion catholique-romaine. L'inquisition n'existe guère que de nom en Italie, et des personnes de toutes les religions y vivent sans être inquiétées, pourvu qu'elles n'insultent point ouvertement le culte public. De nombreux volumes renferment l'histoire du gouvernement ecclésiastique. Les cardinaux tiennent le premier rang après le pape, et forment ce corps que l'on nomme le sacré collége. Leur nombre fut fixé à 72, pour représenter, sous son vicaire, le nombre des disciples de Jésus-Christ, mais rarement il est complet. Ils sont nommés par le pape, qui a toujours soin que la majorité soit composée de cardinaux italiens. Lorsqu'il confère la dignité de cardinal à des prélats étrangers, le pape se conforme ordinairement

aux nominations faites par les différens princes catholiques. Le cardinal patron, son principal ministre, est assez ordinairement son neveu ou quelque proche parent, lequel profite du tems que dure le règne du pontife, pour amasser des richesses.

Les cardinaux réunis en consistoire, prétendent contrôler le pape, tant au spirituel qu'au temporel, et quelquefois ils y ont réussi. Le règne d'un pape est rarement de longue durée, car ordinairement on ne place qu'un vieillard sur le trône pontifical. Le conclave est un théâtre sur lequel les cardinaux s'efforcent principalement de déployer tout leur art, et il s'y passe quelquefois maint traité que l'on peut difficilement attribuer à l'inspiration du Saint-Esprit. Durant l'élection d'un pape, en 1721, l'animosité fut portée au point que les cardinaux en vinrent aux mains, et se jetèrent leurs écritoires à la tête. Au reste, ce sont les princes catholiques qui, pour faire élire un pape qui soit dans leurs intérêts, excitent presque toujours les factions qui divisent le conclave.

On ne sera peut-être pas fâché de trouver ici quelques détails sur la formation et les opérations de cette célèbre assemblée des cardinaux. Une bulle, publiée par Grégoire X, et qui a passé dans le code de la loi canonique, accorde neuf jours pour les funérailles du pape défunt, et l'arrivée des cardinaux absens. Elle ordonne de les emprisonner le dixième jour, chacun avec un domestique, dans un appartement ou conclave commun, qui ne soit séparé ni par des murs, ni par des tapisseries, de ne laisser à chaque cardinal qu'une petite fenêtre par où l'on introduira les choses dont il aura besoin, de fermer toutes les portes, qui seront gardées par les magistrats de la ville, afin que les cardinaux n'aient aucune communication avec le dehors, de ne leur servir, si l'élection n'est pas faite en trois jours, qu'un plat le matin et un plat le soir, et à la fin du huitième jour, de ne leur accorder qu'une petite quantité de pain, de vin et d'eau. Cette même bulle annulle expressément toute espèce de conventions et de promesses entre les électeurs, et leur enjoint de prêter serment qu'ils demeureront incorruptibles. On s'est relâché peu à peu sur quelques articles d'une rigueur incommode et superflue; mais la clôture est demeurée entière. Des raisons de liberté et de santé excitent pres-

que toujours les cardinaux à hâter le moment de leur délivrance.

ARCHEVECHÉS. — Il y a trente-huit archevêchés en Italie; mais le nombre des évêchés y est trop étendu et trop arbitraire pour en occuper le lecteur, le pape les créant et les supprimant à volonté.

LANGUE. — La langue italienne est remarquable par sa douceur et par sa facilité à se prêter aux compositions musicales. Le fond en est latin. Presque tous les états de l'Italie ont chacun leur dialecte, et les peines prodigieuses que se sont données les sociétés littéraires du pays, pourront faire de l'italien une langue fixe. L'idiome toscan a maintenant la préférence, soit qu'on parle, soit qu'on écrive.

SCIENCES, SAVANS, PEINTRES, SCULPTEURS, ARCHITECTES ET ARTISTES. — Dans l'Introduction, nous avons fait une mention spéciale de quelques grands hommes qu'a produits l'ancienne Italie. Dans les tems modernes, c'est-à-dire, depuis la naissance des lettres, quelques italiens ont brillé dans la controverse; mais ils ne sont célèbres que parmi les bigots de leur croyance. Les mathématiques et la philosophie naturelle doivent beaucoup à Galilée, à Toricelli, à Malpighi, à Borelli, et à plusieurs autres italiens. Strada est un excellent historien; et l'Histoire du concile de Trente, par le célèbre Fra-Paolo, est un chef-d'œuvre. Guichardin, Bentivoglio et Davila ont aussi été très-vantés en cette qualité, par leurs divers admirateurs. Machiavel est aussi fameux comme historien que comme politique. Ses comédies ont aussi beaucoup de mérite; et pour le tems où il a vécu, la hardiesse de ses sentimens paraît étonnante. Parmi les prosateurs italiens, Bocace est placé au nombre des plus purs et des plus corrects à l'égard du style; c'est un peintre très-fidèle des mœurs de son tems; mais ses productions sont trop licencieuses. Pétrarque qui écrivit en latin et en italien, a fait revivre parmi les modernes le goût et le génie de l'ancienne littérature. Telle est l'harmonie de ses vers, dit Gibbon (1), que les Italiens le regardent ou plutôt

(1) Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain, tom. 18, chap. LXX, p. 311.

l'adorent comme le père de la poésie lyrique. *Dante* nous transporte tour-à-tour dans les régions lumineuses du séjour des bienheureux et dans les gouffres ténébreux de l'enfer; son style mâle et vigoureux n'a point encore été égalé. La riante imagination de l'*Arioste*, et son style naturel et gracieux balancent, aux yeux de beaucoup de personnes, le génie plus élégant, plus noble du *Tasse*; mais si même l'Arioste fut un plus grand poëte, le Tasse a incontestablement fait un meilleur poëme; la Jérusalem délivrée tiendra longtems le quatrième ou troisième rang parmi les grandes épopées.

On dit qu'il y a plus de mille comédies écrites en langue italienne, et cependant on n'en compte que très-peu de bonnes. Toutefois *Métastase* s'est fait, de nos jours, une grande réputation par ses pièces dramatiques qui ont été mises en musique. *Goldoni* est célèbre comme auteur comique. Le comte d'*Alfiéri* est le meilleur, ou pour mieux dire, le seul poëte tragique de l'Italie. *Sannazar*, *Fracastor*, *Bembo*, *Vida*, et d'autres écrivains, originaires d'Italie, se sont distingués par l'élégance, la correction et l'esprit de leurs poésies latines; plusieurs de leurs compositions ne le cèdent pas même à celles des auteurs classiques. — Socin, qui s'est rendu si célèbre par son *Opposition au dogme de la Trinité*, était italien.

Les Italiens mettent dans leurs odes bien plus de feu, d'imagination et de couleur poëtique que les français. *Chiabrera* a renouvellé le genre dithyrambique. Aujourd'hui, Milan possède, dans le célèbre improvisateur *Gianni*, le poëte moderne qui ressemble le plus à Pindare, tant dans ses défauts que dans ses beautés.

L'abbé *Casti*, auteur du poëme des Animaux parlans, est un successeur de Bocace et de Lafontaine.

Les peintres, les sculpteurs, les architectes d'Italie, n'ont point de rivaux, quant à la perfection de leur art; et quant à leur nombre, les artistes réunis de toutes les autres nations ne pourraient l'égaler. La renaissance des lettres, après le sac de Constantinople, par les Turcs, fit revivre le bon goût et donna aux hommes l'amour du vrai et du beau dans le dessin et le coloris. Raphaël d'Urbin, inspiré par son propre

génie, et assisté des anciens, produisit ces immortels chefs-d'œuvres qui lui donnent le premier rang parmi les peintres. Michel-Ange Buonarotti fut à-la-fois peintre, sculpteur et architecte. Le coloris du Titien n'a peut-être jamais été égalé. Bramante, le chevalier Bernin, et plusieurs autres italiens, ont porté la sculpture et l'architecture à un point étonnant de perfection. Jules Romain, le Corrège, Carrache, Paul Véronèze, le Tintoret, etc. sont sans égaux chacun dans leur genre. Aujourd'hui l'Italie ne peut se vanter de posséder aucun homme de génie dans ces parties des beaux-arts. Dans la musique, les Italiens partagent avec les Allemands la suprématie; ceux-ci ont plus étudié l'harmonie, ceux-là naissent avec le sentiment de la mélodie. *Cimarosa*, *Poësiello*, et parmi les auteurs plus anciens *Corelli*, *Pergolèse*, *Sarti*, quels noms célèbres ! — Mais aujourd'hui la musique italienne semble marcher vers sa décadence; le faux brillant y commence à remplacer le vrai beau.

Les universités d'Italie sont celles de Rome, de Venise, de Florence, de Mantoue, de Padoue, de Parme, de Vérone, de Milan, de Pavie, de Bologne, de Ferrare, de Pise, de Naples, de Palerme etc. Les *Volta*, les *Spallanzani*, les *Fortis*, les *Targeoni* et autres célèbres physiciens ont placé la nation Italienne parmi celles qui, avec plus de succès, observent la nature.

Antiquités et curiosités naturelles et artificielles.—Les amphithéâtres tiennent le premier rang comme monumens de la plus étonnante magnificence. On voit à Rome des restes considérables de celui que commença Vespasien, et qu'acheva Domitien. On le nomme Colisée, (*Coliseum* ou *Colossium*) selon son apparence, d'après son étendue, ou peut-être d'après la statue colossale de Néron. Douze mille juifs captifs furent employés à le construire, et l'on dit qu'il pouvait contenir 87,000 spectateurs assis, et 20,000 debout. L'architecture de cet amphithéâtre est extrêmement légère, et les proportions en sont si justes, qu'il ne paraît pas aussi vaste qu'il l'est réellement. Ce monument eût peut-être subsisté à jamais s'il n'avait eu d'autres ennemis que le tems et la nature. Les conquérans ou les fanatiques, la stupidité des barbares ou celle des chrétiens, s'emparèrent d'a-

bord de tout ce qui était d'une substance précieuse, ou avait un caractère profane, des statues des dieux et des héros, des ouvrages de bronze, ou des ornemens revêtus de feuilles d'or et d'argent. Des crampons de fer ou d'airain liaient l'assise inférieure à l'assise supérieure, et l'œil de la rapine ne dédaigna pas les métaux les moins précieux. On a tenu longtems un marché dans l'arène de cet amphithéâtre. Lorsqu'ensuite il fut réduit à sa majestueuse simplicité, les pélerins du Nord le voyaient encore avec admiration, et leur enthousiasme créa ce proverbe, qui a quelque chose de sublime: « Rome subsistera tant que le Colisée sera debout; elle tombera avec le Colisée, et la chûte de cette ville entraînera celle du monde ». Un acte du quatorzième siècle permit de tirer de cet amphithéâtre des pierres qui, la plupart, furent réduites en chaux. Pour réprimer un abus si criant, et prévenir les crimes qui pouvaient se commettre la nuit dans sa vaste enceinte, Eugène IV l'environna d'un mur; et une charte qui a existé quelque tems, donnait le terrain et l'édifice aux moines d'un couvent voisin. Le mur fut renversé après la mort de ce pape, et le peuple déclara alors que le plus beau monument de l'ancienne Rome ne devait jamais devenir une propriété particulière. Au milieu du seizième siècle, il se trouvait endommagé dans l'intérieur; mais la circonférence extérieure de 1612 pieds était entière, et l'on y voyait trois rangs d'arcades qui s'elevaient à 108 pieds. S'il n'est plus si bien conservé, il faut l'attribuer aux neveux de Paul III, qui en ont tiré des marbres, des corniches, des frises, pour orner le palais Farnèze. On adressa le même reproche aux neveux d'Urbain VIII, contre lesquels on fit ce jeu de mots: Ce que n'ont point fait les barbares, les Barberins l'ont fait. Enfin, sous chaque règne on eût à craindre les mêmes attentats, jusqu'au moment où Benoît XIV, profitant des traditions de l'histoire sur le grand nombre de martyrs chrétiens que la persécution avait immolés dans ce lieu, arrêta le dégât en y établissant des espèces de chapelles.

L'amphithéâtre de Vérone, élevé par le consul Flaminius, passe pour le plus entier de toute l'Italie. On y compte quarante-cinq rangs de gradins circulaires faits de très-beaux

blocs de marbre, d'un pied et demi de hauteur, sur environ deux pieds de largeur. Vingt-deux mille personnes peuvent y être assises à l'aise, à raison d'un pied et demi par personne. Cet amphithéâtre est parfait, et a été, il y a peu de tems, réparé avec grand soin, et aux frais des habitans. On y donne fréquemment des spectacles publics, tels que des courses de chevaux, des combats de bêtes féroces, etc.

On trouve aussi en d'autres lieux des ruines de théâtres et d'amphithéâtres : les arcs de triomphe de Vespasien, de Septime Sévère, et du grand Constantin, sont encore debout, quoique dégradés. Les ruines subsistantes des temples, des palais, des bains, répondent à l'idée que l'on peut se former de la grandeur romaine. Le Panthéon, qui est maintenant converti en une église, et qu'à cause de sa forme circulaire, on nomme communément la Rotonde, s'est mieux conservé qu'aucun autre des anciens temples romains. On y voit encore une grande partie des niches où étaient autrefois placées les statues des divinités du paganisme. L'extérieur de l'édifice est bâti en pierre de taille de Tivoli, et l'intérieur est incrusté de marbres. Il est convert d'un dôme rond, qui ne pose que sur le mur, et dont le diamètre est de 144 pieds. Quoiqu'il n'y ait point d'autres fenêtres qu'une ouverture circulaire au centre du dôme, ce temple est parfaitement éclairé dans toutes ses parties. Le pavé consiste en grands carrés de pierre et de porphyre, et va en pente de la circonférence au centre, de sorte que l'eau de la pluie, qui tombe par l'ouverture du dôme, s'écoule par un conduit, couvert d'une pierre percée d'une multitude de trous. Il est difficile de voir sans étonnement la colonnade qui est au fronton, et qui est formée de seize colonnes de granit, de 36 pieds de hauteur, non compris les bases et les chapiteaux, les unes et les autres d'un seul bloc, et d'ordre corinthien. L'entrée intérieur est ornée de colonnes de 48 pieds de hauteur, et l'architecture est d'un seul morceau de granit. Sous le portique, à main gauche en entrant, est un grand vase antique de marbre de Numidie, et dans le parvis au-devant de l'église, une fontaine avec un antique bassin de porphyre. Les colonnes Trajanne et Antoninne sont encore sur pied ; la première, haute de 166 pieds, et la

seconde couverte de bas-reliefs instructifs. Le voyageur oublie les dévastations des barbares du Nord et celles des Romains eux-mêmes, lorsqu'il voit la colonne Rostrale, élevée par Duillius, en mémoire de la première victoire navale remportée par les Romains sur les Carthaginois; la statue de la louve qui allaite Remus et Romulus, et qui porte des marque visibles du coup de tonnerre dont parle Cicéron; des planches d'airain originales, sur lesquelles fut gravée la loi des douze tables, et mille autres antiquités précieuses, dont quelques unes sont parvenues intactes jusqu'à nous, sans compter les médailles et une variété infinie de sceaux et de pierres gravées qui abondent dans les cabinets des curieux. Dans toute l'Italie on trouve de nombreux palais, ornés de statues et de bustes, ouvrages des dernières années de la république, et des premiers tems de l'empire.

Les voies Appienne, Flaminienne, et Emilienne sont encore entières en plusieurs endroits. La première, commencée par le censeur Appius Claudius, conduisait jusqu'à *Brundusium*, (Brindes, dans le royaume de Naples), et parcourait de la sorte un espace de plus de soixante lieues. Elle était couverte de larges pierres, si artistement jointes, qu'elles paraissaient n'en former qu'une seule. La voie Flaminienne aboutit d'abord à *Ariminum* (Rimini, dans la Romagne), puis s'étendit jusqu'à la ville d'Aquilée, presqu'au pied des Alpes. Elle fut commencée, selon Tite-Live, sous la magistrature du censeur C. Flaminius, mais Strabon dit sous le consulat de Flaminius. Auguste la fit réparer, et ce fut le consul Emilius Lepidus qui la conduisit jusqu'à la ville d'Aquilée. La voie Emilienne allait jusqu'à *Dertona* (Tortone), dans la Ligurie. Elle fut faite sous le consulat d'Emilius Scaurus, par ordre duquel on creusa un canal navigable entre Plaisance et Parme. Il y avait aussi plusieurs autres voies ou routes publiques, qui toutes aboutissent au *miliarium aureum*, ou pilier doré, qu'Auguste fit élever à cet effet dans le *Forum*. Dans toute l'Italie enfin, se présentent des débris magnifiques de ponts, d'aqueducs, de réservoirs et d'autres monumens, qui prouvent à-la-fois la puissance des Romains et l'excellence de leur administration interieure.

Les constructions souterraines de l'Italie ne sont pas moins étonnantes que les autres : tels sont les catacombes ou lieux de dépôt pour les morts, dans les environs de Naples, et les cloaques destinés à conduire les immondices de la ville de Rome dans le Tibre. Le plus considérable de ces égoûts, appelé *Cloaca maxima*, fut creusé sous le règne de Tarquin-le-Superbe, et était si large qu'un charriot chargé pouvait le traverser facilement.

Il n'y a pas plus de trente ans qu'un élève en peinture découvrit l'ancienne cité de *Pœstum* ou de *Posidonia*, dans le royaume de Naples. Les murs de cette ville, lesquels subsistent presque en entier, ont environ trois milles de circuit, et ils renferment les restes de plusieurs temples et édifices publics, extrêmement admirés par les connaisseurs.

Une mine inépuisable de curiosités est exploitée journellement dans les ruines d'Herculanum (*Herculaneum*), ville située entre Naples et le Mont-Vésuve, laquelle, sous le règne de Néron, fut presqu'entièrement renversée par un tremblement de terre, et qui sous celui de Titus, fut abîmée sous un torrent de laves vomi par cette montagne. Cette lave en fusion couvrit, en quelques endroits, les rues et les maisons jusqu'à la hauteur de 58 pieds au-dessus des toits, et en d'autres, jusqu'à celle de 116 pieds. Elle a maintenant une telle consistance qu'il est très-difficile de la briser et de la déblayer. Elle est composée de particules bitumineuses, entremêlées de scories, de substances minérales et métalliques et de sables vitrifiés, et le tout forme une masse compacte et pesante. Dans la révolution de tant de siècles, le lieu de la situation de cette ville avait été entièrement oublié; mais en 1713, quelques laboureurs creusant un puits dans ce terrain, touchèrent, avec leurs instrumens, une statue, placée sur un des bancs du théâtre, et ensuite on tira de cette ville un grand nombre d'antiquités. La fouille fut discontinuée jusqu'à l'année 1736, que le roi de Naples fit creuser perpendiculairement jusqu'à 80 pieds, profondeur à laquelle on découvrit non-seulement la ville, mais le lit même de la rivière qui la traversait. Le temple de Jupiter et la totalité du théâtre furent mis alors à découvert. On

trouva dans ce temple une statue d'or, et l'inscription qui décorait le portraail. Dans le théâtre, il y avait des fragmens d'un charriot de bronze doré avec des chevaux de même métal, également dorés; ce charriot avait été placé au-dessus de la principale porte d'entrée. On trouve encore parmi les ruines de cette ville une multitude de statues, de bustes, de colonnes, de tableaux, de manuscrits; de meubles et ustensiles de diverses sortes; et la fouille se continue. Il paraît que les rues étaient régulières et tirées au cordeau, et que les maisons étaient bien bâties, et la plupart uniformes. Quelques-unes des pièces avaient un pavé de mosaïque ou de marbre très-beau, et d'autres de briques longues de trois pieds et épaisses de dix pouces. Selon toute apparence, la lave ne remplit pas assez promptement la ville pour ne pas laisser à la plus grande partie des habitans le tems de se sauver avec leurs effets les plus riches, car après l'excavation, on n'a pas trouvé plus de douze squelettes, et il n'y avait que peu d'or, d'argent et de pierres précieuses.

La ville de *Pompeïa* fut détruite par la même éruption du Vésuve; mais la découverte ne s'en fit que plus de 40 ans après celle d'Herculanum. On a déblayé une rue et quelques édifices isolés. La rue est bien pavée de pierres de la même espèce que celles des anciennes voies publiques, et elle a, pour la commodité des gens de pied, de chaque côté, un trottoir étroit, haut d'un pied et demi. Le docteur Moore observe que cette rue n'est pas aussi large que la partie la plus étroite du Strand à Londres, et l'on suppose qu'elle était habitée par des marchands. On distingue encore les traces des roues sur le pavé. Les maisons sont petites, mais devaient être propres et commodes. Les murs sont enduits d'un stuc très-beau, très-poli, et aussi dur que du marbre. Quelques-unes des chambres sont décorées de peintures, la plupart d'une seule figure, représentant quelque animal. Elles sont passablement exécutées, et un peu d'eau jetée dessus, rend une fraîcheur étonnante à leurs couleurs. La plupart des maisons sont construites sur le même plan, et ont sur le passage une petite pièce que l'on suppose avoir été la boutique, avec une fenêtre sur la rue, une petite place qui paraît avoir été destinée à faire voir

les marchandises à leur plus grand avantage. Dans une autre partie de la ville se trouve un bâtiment rectangle, avec une colonnade du côté de la cour, et à-peu-près dans le style de la bourse de Londres, mais plus petit. A une grande distance de cet édifice, on voit un temple d'Isis, dont les piliers sont de briques, et revêtus de stuc, comme ceux de la salle des gardes à Saint-James. Ce temple n'a, d'ailleurs, rien de bien magnifique, quoiqu'il ait fourni les meilleures peintures que jusqu'ici l'on a tirées de Pompeïa, et qui ont été transportées au muséum de Portici. On n'a trouvé que quelques squelettes dans les rues de cette ville, mais il y en avait un nombre considérable dans les maisons. Nous vîmes dans une pièce, dit M. Sutherland, les squelettes de dix-sept malheureux qui étaient enchaînés par les pieds. On a découvert plusieurs autres corps, dans une position qui prouve évidemment qu'ils s'efforçaient de se sauver, lorsqu'ils furent surpris par l'irruption.

Quant aux curiosités modernes de l'Italie, il n'est pas plus aisé de les décrire que celles qui restent de l'antiquité. Chaque ville de ce pays contient un nombre considérable d'églises. On en compte à Rome plus de trois cents, qui offrent tout ce qu'il y a de plus admirable en peinture, en sculpture et en architecture; celle de Saint-Pierre, est peut-être le monument le plus surprenant, le plus régulier, le plus hardi qui ait jamais existé; et en l'examinant d'après les principes de l'art, on peut le dire sans défaut. Il occupe l'emplacement sur lequel l'empereur Constantin fit, l'an 324 de l'ère chrétienne, construire en l'honneur des saints apôtres, une église qu'il dédia particulièrement à Saint-Pierre, qui fut, dit-on, enterré près de ce lieu. Cette église, dont les décorations avaient coûté des sommes énormes, et qui avait été enrichie par les dons les plus magnifiques, faits par différens princes, se trouvait néanmoins dans un tel état de ruine, en 1450, que Nicolas V forma le projet de la rétablir jusqu'en ses fondemens; mais la mort l'empêcha de l'exécuter. Jules II en fit dresser le plan, par Bramante Lazari, célèbre architecte, dont nous avons déjà parlé. Les travaux furent continués sous différens successeurs de ce pape. Paul III en donna la direction à Michel-Ange qui perfectionna le plan de Bramante, principalement, en y

ajoutant un dôme que l'on considère comme l'ouvrage le plus hardi qui ait jamais été construit. La longueur de l'église de Saint-Pierre est, extérieurement, de 730 pieds, la largeur de 520, et la hauteur, depuis le pavé jusqu'à la pointe de la croix placée au-dessus de la coupole, de 450 pieds. Le grand portail d'entrée a 216 pieds de long sur 40 de large. Le dôme est soutenu par quatre pilastres, et le diamètre en est le même que celui du Panthéon, c'est-à-dire, d'environ 144 pieds. Ce dôme fut élevé par Jean Delaporte, aux frais de Sixte-Quint. La construction de l'église fut achevée par Charles Maderne, sous le pontificat de Paul V. Au milieu de la place qu'entoure une colonnade, qui, des deux côtés, aboutit au portail de l'église de Saint-Pierre, s'élève un obélisque de granit égyptien, de la hauteur d'environ 80 pieds au-dessus du piédestal, et terminé par une croix dorée. Il fut apporté d'Egypte à Rome, sous le règne de Caligula. Ayant été renversé par les Barbares, on fit long-tems de vains efforts pour le redresser. Enfin, il fut mis debout, à la place qu'il occupe actuellement, par Dominico Fontana, l'an 1586, sous le pontificat de Sixte-Quint, qui, dit-on, embellit autant Rome moderne, qu'Auguste, Rome ancienne. Deux fontaines, d'une grande beauté, sont placées, l'une à droite et l'autre à gauche de cet obélisque.

Les curiosités naturelles de l'Italie sont aussi remarquables, mais moins nombreuses que celles des arts. Le Mont-Vésuve, à cinq milles de Naples, et le Mont-Etna, en Sicile, sont renommés à cause des feux qui s'élancent de leur sommet. La pente du Vésuve vers la mer, est entièrement plantée de vignes et d'arbres fruitiers, et elle est également fertile jusqu'à la base du mont. La plaine qui l'environne, offre un aspect enchanteur, et l'air en est pur et sain. Le côté de l'Ouest et celui du Sud présentent des points de vue très-différens, étant, comme le sommet, couverts de scories noires et de pierres. La hauteur du Mont-Vésuve a été évaluée à 3900 pieds au-dessus du niveau de la mer. L'existence de ce volcan a précédé les tems que nous font connaître l'histoire ou la tradition. L'éruption la plus terrible arriva sous le règne de Vespasien, le 24 du mois d'Auguste, (le 9 des calendes de Septembre) de l'an 79, à-peu-près à l'heure de midi, et fut accompagnée d'un trem-

blement de terre qui renversa les villes d'Herculanum et de Pompeïa, dont nous avons ci-dessus décrit les ruines. Pline l'ancien, qui commandait la flotte romaine, alors à l'ancre à Misène, s'étant avancé trop près de la montagne pour examiner ce phénomène, fut, à ce que l'on croit, suffoqué par une fumée sulphureuse; car trois jours après, on trouva son corps tout entier, sans qu'il eût reçu aucune contusion, et paraissant annoncer plutôt un homme endormi que privé de la vie. Pline le jeune, son neveu, qui n'était alors qu'un jeune homme, était resté à Misène, et parvint, non sans peine, à se sauver avec sa mère. Dion Cassius rapporte que cette éruption du Vésuve fut si violente qu'il jeta des cendres et des fumées sulphureuses, en si grande quantité, et avec tant de force, qu'elles furent portées jusqu'à Rome, et même au-delà de la mer Méditerrannée, en Afrique et en Egypte. Depuis cette époque, jusqu'en 1631, les éruptions du Vésuve, ont été faibles et modérées; mais alors il y en eut une violente et progressive, qui porta la désolation à plusieurs milles à la ronde. En 1694, il y en eut encore une très-considérable, qui dura près d'un mois. Les matières brûlées furent poussées avec une telle force, qu'il en tomba quelques-unes à la distance de trente milles, et qu'une immense quantité de minéraux en fusion, mêlés à d'autres matières, se répandit comme un torrent sur un espace de trois milles, entraînant tout ce qui se trouvait sur son passage. En 1707, un mélange de cendres et de scories fut lancé en telle quantité dans les airs, qu'il fit nuit à Naples en plein midi. Pendant la violente éruption de 1767, qui fut, dit-on, la vingt-septième depuis celle qui détruisit Herculanum, il tomba une grêle si épaisse de cendres, ou plutôt de petites scories, que, dans les rues de Naples, le peuple, pour s'en garantir, fut obligé de se servir de parasols ou d'avoir recours à quelque autre expédient. Les plates-formes des maisons et les balcons furent couverts de ces matières calcinées; et même des vaisseaux en mer, à vingt lieues de Naples, en furent inondés, au grand étonnement de ceux qui étaient dessus. D'autres éruptions eurent lieu en 1766 et en 1779. Le chevalier Hamilton en a donné une description particulière, insérée dans les Transactions philosophiques. Un voyageur moderne a observé que quoique le Mont-Vésuve répande

souvent la terreur dans les campagnes, cependant comme il y a peu de choses dans la nature qui soient tellement nuisibles, qu'elles ne produisent aucun bien, ce volcan furieux ne contribue pas médiocrement, par ses engrais sulphureux et nitreux, à l'extrême fertilité du pays qui l'entoure, et à la profusion de fruits (1) et d'herbages, dont il est entièrement couvert. On suppose d'ailleurs qu'ouvert et en action, il est moins dangereux pour la ville de Naples, qu'il ne le serait, si ses éruptions venaient à cesser, et si les violens combats des élémens étaient concentrés dans ses entrailles; car, alors, il en résulterait les secousses les plus terribles pour le sol mal assuré de toute la terre de Labour (2).

Les journaux viennent de recueillir le récit de la descente de huit français (3) dans le cratère du Vésuve, entreprise que depuis l'éruption de 1779, personne n'avait tentée. Voici le résultat de leurs observations:

Le Vésuve a la forme d'un cône tronqué. La Méditerranée baigne une partie de la base inférieure, laquelle a trois lieues de tour. La bouche ou la base supérieure, qui est un

(1) C'est aux environs du Vésuve que l'on recueille le vin délicieux, connu sous le nom de *lacrhyma Christi.*

(2) Le chevalier Hamilton, dans le compte qu'il rend des tremblemens de terre arrivés dans la Calabre ultérieure et la Sicile, depuis le 5 février 1783, jusqu'au mois de mai suivant, expose différentes raisons qui font croire que les secousses furent occasionnées par un volcan, dont le foyer, plus enfoncé, serait placé, soit au-dessous du fond de la mer, entre Stromboli et la côte de la Calabre, soit sous les parties de la plaine, qui sont vers Oppido et Terra-Nuova. Il a observé une gradation sensible dans les dommages qu'ont éprouvés les bâtimens, aussi bien que dans la mortalité, plus ou moins grande, à proportion que les divers lieux étaient plus ou moins éloignés de cette position supposée du foyer. Ce naturaliste a remarqué aussi une circonstance particulière que voici: de deux villes situées à une égale distance de ce centre volcanique, l'une sur une côte et l'autre en plaine, ou dans un fond, celle-ci avait toujours beaucoup plus souffert des secousses que la première, ce qui, selon lui, est une preuve suffisante que la cause venait de dessous terre, l'effet devant naturellement, en ce cas, être tel qu'il a été.

(3) Dans la nuit du 29 au 30 messidor an 9.

peu inclinée à l'axe, a 937 toises de circonférence. La terre est végétale depuis la base inférieure jusque vers la moitié de la hauteur du mont, et elle est mêlée de laves et de pierres qui n'ont point éprouvé les atteintes du feu, ainsi que de pierres-ponces, de tufs et de pierres calcaires de différente nature et de différente couleur, suivant les degrés d'impression du feu qu'elles ont subis. La moitié de la hauteur vers le sommet, est composée en grande partie, de cendres pures, mais plus grosses que nos cendres ordinaires. Il y a eu, jusqu'à nos jours, 24 éruptions (1), lesquelles ont successivement accumulé les matières volcaniques. Celle de 1779 a changé l'emplacement du cratère, qui est actuellement enfoncé de 200 pieds au-dessous des bords supérieurs de la bouche.

Les parois intérieurs de cette bouche sont à pic, ou très-escarpés et composés de cendres, de laves et de grosses pierres calcaires; mais les laves et les pierres n'ayant aucune liaison avec la cendre, ne peuvent servir de point d'appui, et le moindre mouvement, le moindre déplacement entraîne et fait écrouler ces espèces de rochers. Ce qu'il y a de plus dangereux, ce sont des excavations effrayantes, qui ne peuvent être franchies, ainsi que la pente intérieure du Vésuve, qu'en se laissant couler au milieu d'un torrent de cendres et de laves.

Ce ne fut qu'à l'aide du courage le plus intrépide que les huit français descendirent et arrivèrent au pied du cratère; et il est à regretter qu'ils n'aient pas été pourvus de tous les objets propres à rendre plus utile leur téméraire entreprise. Les détails suivans renferment tout ce qu'ils ont pu examiner: Le thermomètre de Réaumur, seul instrument qu'ils possédassent, marquait 12 degrés au sommet du Vésuve; l'air était froid et un peu humide; dans le cratère, le mercure s'éleva à 16 degrés, et nos voyageurs y éprouvèrent la plus douce température. La surface de ce lieu, qui vu d'en haut, paraissait à l'œil nu, entièrement uni, ne leur offrit plus, lorsqu'ils y furent parvenus, qu'une vaste étendue d'aspérités. Il leur fallut constamment marcher sur des

(1) On a vu plus haut que l'on en compte 27.

laves

laves très-poreuses, assez généralement dures, mais qui pourtant en quelques endroits, étaient encore molasses et pliaient sous leurs pieds. Le spectacle qui les avait le plus frappés, étaient les fumerolles, qui, soit du fond du cratère, soit des parois intérieures de la montagne, laissaient échapper des vapeurs. Ces fumerolles étaient assez nombreuses, et les matières qu'elles exhalaient, promptes à s'élever. Arrivés au cratère, les français voulurent s'assurer si ces vapeurs étaient malfesantes, ils les aspirèrent à plusieurs reprises, mais ils n'en furent aucunement incommodés. Le thermomètre placé à une des fumerolles, marqua 54 degrés, et à une autre, n'alla qu'à 22. En parcourant la surface du cratère, ils aperçurent un foyer, à demi-recouvert par une grande masse de pierres-ponces, et qui dans toute sa circonférence répandait une vive chaleur. Le thermomètre, placé d'abord à l'entrée, et porté ensuite en avant, autant que le terrain et la chaleur du lieu le permettaient, ne put jamais s'élever qu'à 22 degrés, singularité qu'il leur fut impossible d'expliquer. Dans toutes leurs expériences, l'instrument fut recouvert d'une matière humide, que l'air libre parvint bientôt à dissiper.

Les produits volcaniques qu'ils ont observés dans tout le cratère, sont des laves, extrêmement poreuses, et que le feu, en certains endroits, a réduites à l'état de scories. La couleur en est d'un brun foncé, quelquefois rougeâtre, et rarement on en trouve de blanches. Les matières les plus proches des fumerolles sont toutes recouvertes de soufre, ou imprégnées de cette substance. Ce minéral y est assez souvent dans un état d'*oxigénation*. La couleur en est quelquefois jaunâtre, et il laisse sur la langue une impression vive et piquante. On voit aussi des laves basaltiques, mais en petit nombre.

A la partie nord du cratère, se trouvent deux grandes crevasses, dont l'une a 20 pieds de profondeur, et l'autre 15, ou à peu-près. Leur forme est celle d'un cône renversé. La matière qui les revêt est en tout semblable au reste de la surface; nulle fumée ne s'en échappe, nulle vapeur ne s'y fait sentir. Cependant quelques produits sulphureux annoncent qu'il n'y a pas long-tems que ces lieux ont cessé de brûler.

S'il avait été périlleux de descendre dans l'ouverture du volcan, il devait l'être bien plus encore d'en escalader les mobiles parois. Enfin, à force de précautions, et non sans péril, nos voyageurs (1) parvinrent au sommet du mont qu'ils redescendirent en moins de 25 minutes. D'après l'examen de plusieurs pierres, ils constatèrent cette observation, que le Vésuve est le seul volcan connu, qui lance des substances primordiales sans qu'elles aient été altérées par le feu.

Le Mont-Etna, appelé aussi le *Mont-Gibel*, a 10,514 pieds de hauteur. La circonférence en est immense, et quelques auteurs la font de cent lieues (2). Il ne tient à aucune autre montagne, la forme en est circulaire, et il se termine en cône. En creusant à la profondeur de 68 pieds, on a trouvé des pavés de marbre et des vestiges d'une ancienne ville, qui a été couverte de matières rejetées par ce volcan, qui passe pour le plus considérable du globe. On le divise en trois zones ou régions. La première, ou la région inférieure, est très-fertile en blé et en cannes à sucre. La région moyenne est tapissée de forêts, de plantations d'oliviers et de vignes. La troisième est couverte de neige toute l'année. La pente de la montagne est d'environ dix lieues. Le cratère actuel forme un cercle d'un peu plus d'une lieue de circonférence, comme du tems de Pline l'historien. L'intérieur ressemble à un vaste amphithéâtre, et tous ceux qui ont eu la témérité d'y descendre ont péri. Presqu'au centre se trouve la plus grande ouverture. En 1650, 1669 et à d'autres époques, il s'est formé de nouvelles bouches de feu. Il y a des tems où l'Etna vomit avec impétuosité des flammes et des matières de toute espèce. L'éruption de 1577, causa dans toute la Sicile un tremblement de terre qui dura douze jours, et ne cessa que lorsque la matière enflammée se fût frayé un nouveau passage. Tout fut brûlé à cinq lieues aux environs, et un grand nombre d'édifices furent alors renversés. Les cen-

(1) Ce sont, suivant l'ordre dans lequel ils sont descendus, les citoyens Debeer, Houdouart, Wicar, Dampierre, Bagneris, Fressinet, Audras et Moulin.

(2) Le plus grand nombre des auteurs disent 100 milles; mais l'Etna n'a jamais été mesuré géométriquement.



dres, rejetées par le volcan, étaient si abondantes, et lancées avec tant de force, qu'elles furent portées jusques sur le continent de l'Italie, et que des vaisseaux qui étaient éloignés de la Sicile en furent incommodés. Par l'effet d'un autre tremblement de terre, arrivé en 1593, et causé aussi par une violente éruption de cette montagne ardente, la ville maritime de Catane fut détruite, et il y périt plus de 18,000 personnes. L'Etna a maintenant deux bouches principales, mais on n'y voit jamais de feu que dans le tems des éruptions. On prétend que l'on en découvre les flammes et la fumée depuis Malte, qui en est éloignée de 50 lieues. Des montagnes plus petites, quoique considérables, s'élèvent, en differentes parties, sur les flancs de l'Etna, et ce sont les ouvertures de quelques-unes de celles-ci, et non le grand cratère, qui ont produit les éruptions les plus terribles ; ce qui prouve la profondeur du foyer de la matière volcanique.

DESCRIPTION PARTICULIÈRE

DES ROYAUMES, RÉPUBLIQUES ET ÉTATS DE L'ITALIE.

PAR P. F. HENRY.

LE PIÉMONT,

AVEC LE MONFERRAT ET L'ALEXANDRIN.

Ces provinces peuvent avoir une surface de 1,060 à 1,100 lieues carrées, de 25 au degré ; elles nourrissent une population d'environ 1,950,000 individus.

Le Piémont, qui tire son nom de sa situation au pied des montagnes des Alpes, est borné au nord par le Valais ; à l'est, par le duché de Montferrat et la république Cisalpine ; au sud, par la république Ligurienne (ci-devant république de Gênes); à l'ouest, par la France. Ce pays est montagneux et néanmoins très-fertile, même sur les collines. Il produit du froment, du seigle, du riz, de l'orge, du maïs et du vin en abondance. On y recueille aussi des olives, des oranges, des limons, des grenades, des pommes, des figues, des amandes et des châtaigues, On y trouve en grande quantité

des truffes noires, blanches et tachetées de rouge; il y en a même qui pèsent de 12 à 14 livres. Les Piémontais ont des chiens dressés à les découvrir. Les pâturages de cette principauté sont excellens, et les bestiaux d'un si grand rapport, qu'ils produisent, par an, un revenu de trois millions. On y recueille de très-belle soie, pour la valeur de 3,000,000.

Il y a nombre de mines de cuivre dans le pays d'Aoste, et en quelques endroits ce minéral est accompagné d'antimoine, d'arsenic et de zinc. On trouve à Macugnana des mines d'or, à gangue de marcassite et de quartz. Dans la vallee de Sésia sont les mines d'or de Sainte-Marie et de Cavavecchia, qui contiennent aussi de l'argent. On trouve encore de l'or dans les montagnes de Challand, près la vallée d'Aoste, et le torrent d'Evenson roule des cailloux veinés de ce métal. Non loin du Mont-Blanc on a récemment découvert une mine de cobalt, et près des bains de Binay, une de plombagine (1). Le trait suivant donnera une idée de la richesse de ce pays: Lorsqu'Henri IV, roi de France, demanda au duc de Savoie, Charles Emmanuel Ier., quel revenu il tirait de ses Etats, le duc ne craignit point de répondre: *Je tire ce que je puis de la Savoie, et du Piémont j'en tire ce que je veux.* En 1782 cette principauté rapportait 16,000,000 à son souverain, sans l'Alexandrin et le Monferrat. On a porté jusqu'à 25,000,000 les revenus de tous les Etats du roi de Sardaigne.

Ce prince, à qui appartenait autrefois la Savoie, le Piémont, le Montferrat, l'Alexandrin, la principauté d'Oneille et la Sardaigne, était très-puissant en Italie. On l'appelait le Janus, ou le gardien, parce qu'il gardait les passages des Alpes contre les Français, qui, dans la dernière guerre, lui ont fait perdre ce surnom. Il entretenait ordinairement une armée de 24,000 hommes. En tems de guerre, lorsqu'il recevait des subsides étrangers, il pouvait mettre 40,000 hommes en campagne.

Les principales villes du Piémont sont *Turin*, *Verceil*, *Casal*, *Alexandrie*, *Tortone*, *Côni*, *Mondovi* et *Oneille*.

Turin, était anciennement la principale place des peuples appelés *Taurini*, qui descendaient des anciens Liguriens.

---

(1) *Voyez* le Mémoire de M. *Robillard* sur les minéraux du Piémont; Journal des Mines, n°. 50.

Annibal la ruina; Jules-César y établit une colonie Romaine, et l'appela *Colonia Julia.* Auguste changea ce nom en celui d'*Augusta Taurinorum*, sous lequel en parlent Ptolomée, Pline et d'autres auteurs. Après avoir été long-tems soumise aux Romains, elle tomba; pendant la décadence de l'empire Romain, sous la puissance des barbares qui s'établirent en Italie. Le patrice Narsès, après avoir détruit le royaume des Ostrogoths, la fit rentrer sous la domination de l'empire. Depuis elle fit partie du domaine des Lombards. Lorsque Charlemagne eut détruit leur royaume en Italie, il paraît qu'il soumit Turin aux comtes ou marquis de Suze, qu'il chargea de garder le passage des Alpes et de contenir les peuples voisins dans l'obéissance. Sous ses successeurs, les comtes ou marquis devinrent propriétaires de leur gouvernement, et le possédèrent en fief souverain, relevant de l'empire d'Occident, ou du royaume d'Italie. Mainfroi, dernier des marquis de Suze, étant mort vers l'an 1032, Turin et Suze passèrent sous la puissance des comtes de Savoie, par le mariage d'Adélaïde, fille d'Ulric Mainfroi, avec Oddon, comte de Maurienne et de Savoie. Leurs descendans en ont toujours joui depuis, si ce n'est durant quelques tems de troubles et de guerres. Les Français prirent Turin en 1536, sous Charles *le bon*, duc de Savoie, et gardèrent cette ville jusqu'à la paix qui se fit en 1562. Ils la remirent alors au duc Philibert, qui la choisit pour sa résidence, et en fit la capitale de ses États. Ils s'en emparèrent encore en 1638 et 1640, mais ils l'assiégèrent en vain en 1706, les armées du duc de Savoie et de l'empereur les ayant contraints d'en lever le siége (1).

La ville de Turin a une lieue de circonférence, et elle est entourée d'un rempart flanqué de quinze bastions, très-réguliers et très-forts. Elle a quatre portes, chacune desquelles est placée vers l'un des quatre points cardinaux. On les nomme en italien *Porta Palazzo*, *Porta di Po*, *Porta Nuova*, *Porta Susina*.

---

(1) Cette ville est située par 8 d. 20 m. de long. est de Paris, et 45 d. 5 m. 20 s. de latitude boréale.

Les dix places qu'il y a à Turin, et toutes les rues de la ville sont d'une grande régularité, et parfaitement alignées. La rue du Pô et la rue Neuve sont les plus remarquables de toutes. La rue *Dora Grossa* a plus de 500 toises, et tous les édifices en sont très-beaux.

On compte à Turin 100 églises ou chapelles, la plupart enrichies de marbre. Le portail de l'église métropolitaine, ou la cathédrale, est d'une assez belle pierre polie. Il est orné de pilastres, avec trois portes d'entrée; mais l'architecture en est médiocre. On y voit une vieille colonne fort courte, où tient un anneau de fer, et l'on dit qu'anciennement on y mettait au carcan ceux qui n'avaient pas fait leurs pâques. A gauche du portail, est un grand clocher, séparé de l'édifice, suivant l'ancien usage, qui subsiste encore dans presque toute l'Italie. Au-delà du maître-autel et sur un plan supérieur, se trouve la chapelle du Saint-Suaire, qui est une rotonde très-élevée, environnée de 30 colonnes de marbre noir très-poli, dont les bases et les chapiteaux sont de bronze doré. Ce premier ordre est surmonté de six grands arcs, qui forment les fenêtres, et que séparent des niches, ornées de colonnes, aussi de marbre. La coupole, qui termine cette rotonde, est formée de plusieurs voûtes en marbre, percées les unes au-dessus des autres, de manière que l'angle de l'une répond directement au milieu du côté de l'autre, ce qui produit un grand nombre de percées triangulaires, laissant voir au sommet de l'édifice une couronne de marbre, en forme d'étoile, qui paraît être en l'air, quoiqu'elle soit soutenue par ses rayons. Toute la chapelle est incrustée de marbre noir, et la partie qui donne sur la cathédrale est un grand arc, soutenu par deux grandes colonnes cannelées. Dans le milieu de cet édifice, s'élève majestueusement un grand autel de marbre noir à deux faces, au-dessus duquel on voit une châsse carrée, environnée de glaces; au-dedans est une autre châsse d'argent ciselé, enrichie d'or et de diamans, où l'on conserve le Saint-Suaire (1). Aux quatre angles

(1) On dit que sept églises disputent à celle de Turin la possession de cette relique.

de l'autel sont suspendues quatre grosses lampes d'argent, qui pèsent ensemble 1,872 marcs. Dans les entre-colonnemens, on en voit d'autres de même métal, et toujours allumées. Rien n'approche plus de la majesté lugubre de cette chapelle, que le calvaire qui est au fond de l'église de Saint-Roch, à Paris, mais celui-ci n'est point en marbre. La chapelle du Saint-Suaire est très-favorable à la musique, et c'était là que le roi de Sardaigne entendait la messe en été.

Le palais qu'habitait le roi est un grand édifice qui forme la face septentrionale de la place appelée *Piazze Castello*, et au milieu de laquelle se trouve l'ancien château des ducs de Savoie, appelé *Castello Reale*. On a réuni ce château au palais par une galerie qui divise la place en deux parties. Le palais fut construit dans le dernier siècle, sous Charles-Emmanuel II. Il est bâti en pierres et en briques, et l'on y entre par une grande cour carrée, environnée de portiques réguliers. Il n'est point extérieurement décoré. Quant à l'intérieur, on convient qu'il surpasse en magnificence la plupart des autres palais d'Italie. Il renferme sur-tout une très-belle collection de tableaux des écoles italienne et flamande (1), et de quelques peintres modernes. Les jardins sont au nord du palais où ils occupent trois bastions. On prétend qu'ils furent plantés par le Nôtre. On a su y sauver toutes les inégalités du terrain, et il y a sur-tout des eaux et de l'ombre.

Le château était ordinairement l'habitation des princes de la maison royale. C'est un ancien édifice, flanqué de quatre grosses tours, auquel on a ajouté une belle façade moderne, ornée de colonnes d'ordre corinthien, dont l'entablement est terminé par une grande balustrade, avec des balcons, des statues et des vases. Cette façade a quelque chose de la colonnade du Louvre, à Paris; mais en général elle est trop chargée d'ornemens. Un grand vestibule, qui est au rez-de-chaussée, sert d'entrée à deux salons de marbre, décorés avec beaucoup de magnificence. De là on passe dans la salle

(1) La femme hydropique de *Gérard Douw*, que l'on voit aujourd'hui au Muséum de Paris, appartenait au roi de Sardaigne. Ce tableau lui avait coûté 30 mille francs, et se trouvait dans son palais.

des gardes-Suisses, ornée de soixante-deux bustes antiques de marbre, dont quelques-uns ne sont pas mauvais. L'escalier, à deux rampes, est un des plus beaux qu'il y ait : mais les appartemens sont petits.

Le théâtre de Turin, bâti en 1740, est le plus considérable et le mieux construit qu'il y ait en Italie, à l'exception du grand théâtre de Parme, qui depuis long-tems ne sert point. Il est attenant au palais, d'où l'on y arrive par une longue galerie qui mérite d'être vue. Ce théâtre était, avant celui de Naples, pour lequel il a servi de modèle, le plus richement décoré qu'il y eût dans le genre moderne.

Il y a à Turin, un autre théâtre, appelé le *théâtre de Carignan*, qui servait pour l'opéra-bouffon que l'on donnait en été, pour la comédie italienne que l'on jouait de tems en tems, au moyen des troupes que l'on faisait venir, sur-tout de Venise, et pour la comédie française, qui allait quelquefois de Lyon, ou de quelqu'autre ville de France, passer deux ou trois mois à Turin.

L'academia reale (l'académie ci-dev. royale), réunit ou réunissait les exercices d'un collége, à ceux de deux écoles militaires. Le bâtiment a une grande et belle cour carrée, dont trois côtés sont ornés de portiques à deux étages, soutenus par des colonnes. Le manège est un grand emplacement sablé et couvert, dont la voûte a une portée immense.

L'université de Turin datait de 1405. Elle était sous la direction d'une compagnie appelée *Il magistrato della reforma degli studii*, composée du grand chancelier et de quatre réformateurs ou inspecteurs des études de tout l'état. On y comptait vingt-quatre professeurs. Elle était placée dans un bel édifice, que l'on trouve dans la rue du Pô, et qui portait cette inscription en lettres d'or : *Regium athenæum*. On y entre par une grande cour environnée de portiques à double étage, soutenus par de hautes colonnes. Cette cour, dans laquelle étaient les classes, est remarquable par un grand nombre d'inscriptions antiques, de bas-reliefs, de statues et d'autres ornemens. Le cabinet des antiques est au rez-de-chaussée. Quoiqu'il fût dans l'Université, il était appelé *Museo del Re*, cabinet du roi, et

il renferme un grand nombre d'objets précieux. Le médailler que l'on y voit, est un des plus beaux qu'il y ait en Italie; on y trouve une quantité prodigieuse de médailles de toutes les nations Orientales et Occidentales, Perses, Celtiques, Espagnoles, Grecques, Romaines et Arabes, de toute grandeur; en or, en argent et en bronze. Il y a une suite précieuse de rois Parthes et de rois de Syrie, un grand nombre desquelles n'ont point été gravées. On monte au premier étage par deux grands escaliers qui sont au fond de la cour, et l'on y voit la bibliothèque, la salle de physique et le théâtre d'anatomie.

La *bibliothèque* est composée de plus de cinquante mille volumes, et renferme plusieurs manuscrits précieux du sixième et du dixième siècle. On y remarque une bible polyglotte, imprimée sur vélin, donnée par le roi d'Espagne, et le grand ouvrage de Séba, sur l'histoire naturelle, enluminé par lui-même; il n'y a jamais eu que quatre exemplaires de cette sorte de l'un et de l'autre de ces deux ouvrages. Il se trouve aussi dans la même bibliothèque, de belles éditions de Pline et du Dante, des livres de prières remarquables par les peintures, des recueils d'estampes, quinze grands volumes de plantes peintes d'après nature, etc., etc. Elle était ouverte tous les jours, matin et soir, et fréquentée par quantité de personnes. Il y a dans la ville plusieurs autres bibliothèques remarquables; la plupart des maisons religieuses sont distinguées à cet égard, et il y en a beaucoup chez les particuliers. La *Table isiaque* (1) qui était placée dans la galerie des archives, a été transportée depuis à l'université. C'est un des monumens égyptiens les plus célèbres qu'ait jamais possédés l'Italie. Elle a 3 pieds 10 pouces 7 lignes de longueur, et 2 pieds 7 pouces 9 lignes de largeur. On l'appelle *Table isiaque*, parce que la figure dominante est une Isis, assise, ayant sur la tête la dépouille d'un faucon pêcheur, et deux cornes de taureau, qui désignaient la fécondité, ou le signe équinoxal du printems, qui était le taureau. Elle appartenait autrefois au cardinal Bembo,

---

(1) C'est une table de cuivre rouge, ou couleur de café, sur laquelle il y a des signes hiérogliphiques gravés et incrustés.

à qui Paul III l'avait, dit-on, donnée, et elle fut appelée *Table Bembine*. Après sa mort elle fut vendue au duc de Mantoue, et la ville de ce nom ayant été en 1630 saccagée par les impériaux, la Table isiaque se perdit, et il fut impossible de la retrouver. Enfin, elle a reparu dans les archives de Turin, sans qu'on sache comment elle y est venue. Elle est aujourd'hui, par suite de la conquête du Piémont par les Français, dans la dernière guerre, au muséum d'antiquités de la bibliothèque nationale, à Paris. En 1797, l'université de Turin a été supprimée par le roi de Sardaigne.

La *citadelle* de Turin est un ouvrage immense, qui fait la principale force de cette ville. Elle fut commencée en 1564, et passe pour la première qui ait été faite en Europe, car elle fut achevée deux ans avant celle d'Anvers. C'est un pentagone régulier, miné et contre-miné, dont on ne permet pas aux étrangers de voir les souterrains. Il y a dans cette citadelle un grand puits où les chevaux pouvaient descendre et remonter sans se rencontrer, au moyen d'un grand escalier dont les deux rampes circulent l'une sur l'autre; mais la voûte dont il était couvert, étant tombée, entraîna la ruine d'une partie de l'escalier, de sorte qu'il ne sert plus. Le 15 messidor an 6, les français prirent possession de la cidadelle de Turin, en vertu d'une capitulation faite avec le roi de Sardaigne.

Le bâtiment de l'*arsenal* est très-considérable, et il renfermait cent mille fusils parfaitement rangés dans de très-belles salles. Il y a de plus dans le même édifice, une fonderie, des fourneaux, des atteliers, une école de métallurgie; et l'on y voit un cabinet de minéralogie et de fossiles, de grands monceaux d'or massif, trouvés dans une rivière du Piémont, des morceaux énormes de bois pétrifié, etc.

Le *Palazzo commune della citta*, ou l'hôtel-de-ville, est un grand édifice bâti en 1663, et dont la façade est ornée de deux ordres d'architecture, surmontés d'un attique, terminé par une balustrade qui masque le toit. Le soubassement renferme un grand portique, au dessus duquel est un balcon d'où on publie les ordonnances, et où se

fait le tirage de la loterie. La cour est un grand carré, orné de portiques réguliers, soutenus par des colonnes de pierres; d'un côté sont les tribunaux des juges subalternes; de l'autre sont la juridiction consulaire et le tribunal de police. Le corps de ville était composé du *Vicario* ou sur-intendant-général de police, que nommait le roi, de deux syndics, et de cinquante-sept décurions ou conseillers, qui formaient plusieurs chambres. L'apothicairerie publique est aussi placée dans cet hôtel, ou ce palais. On y donne gratuitement aux pauvres, tous les médicamens dont ils ont besoin, et des médecins et des chirurgiens sont payés pour visiter les malades et les pauvres gratuitement. Il y a néanmoins plusieurs hôpitaux à Turin.

Cette ville est pourvue de fontaines abondantes. Un aqueduc, fait en 1573, y transporte l'eau de la Dora, qui se répand dans toutes les rues, pour les nettoyer, pour servir en cas d'incendie et pour arroser les jardins. Un château d'eau, bâti près de la porte de Suze, sert d'une façon particulière à enlever la neige en hiver. On retient d'abord les eaux en forme de lac, que l'on grossit en y jetant de la neige. Quand ce lac est assez enflé, on le lâche par toute la ville, qui, en deux heures, se trouve entièrement nettoyée.

On porte à 70,000 et même à 100,000 âmes la population de Turin. Il n'y avait pas, dans cette ville, autant de luxe ni de dépravation que dans les autres grandes villes; le roi y veillait comme un père dans sa famille, et les princes de son sang donnaient l'exemple. D'ailleurs, la noblesse n'était pas fort riche; et il n'y avait point de fortune à faire dans les finances, qui étaient parfaitement administrées. Les Piémontais sont en général grands, bien faits et forts. Ils ont beaucoup d'attachement pour la religion et les cérémonies religieuses. Ils sont laborieux et industrieux. On les accuse d'être soupçonneux, violens et vindicatifs; ils passent aussi pour être fins et rusés. La langue française et la langue italienne sont, dans la bonne compagnie, presque aussi connues l'une que l'autre à Turin. Le peuple n'y parle guères que le piémontais, mauvais dialecte de l'italien, qui a quelque ressemblance avec le provençal.

La justice était administrée, pour le Piémont, par un

senat royal, composé de 3 présidens et de 21 sénateurs, lesquels étaient divisés en 3 chambres, dont deux pour le civil, et une autre pour le criminel. Il y avait un avocat général et 3 substituts, un avocat des pauvres pour le civil, et un autre pour le criminel, avec leurs substituts. Le premier président portait une soutane de soie et un grand manteau de velours cramoisi, fourré d'hermine. Les deux présidens avaient l'hermine de moins. Les sénateurs portaient la soutane noire et une robe d'écarlate par-dessus. La jurisprudence du Piémont était, comme dans les provinces méridionales de la France, tirée du droit romain ; mais on y avait joint beaucoup d'ordonnances particulières. Telle est celle que le roi Victor rendit, en 1722, pour l'administration de la justice, à l'imitation de l'ordonnance de 1667, donnée par Louis XIV.

La porte orientale de Turin, dite porte du Pô, est ornée de marbres et de colonnes doriques, cannelées et à bossages. C'est celle par où l'on sort pour se rendre vers le Pô, que l'on traverse sur un pont de 100 toises de longueur, et ce fleuve divise en deux parties un faubourg auquel il donne son nom. Les collines qui sont au-delà du Pô sont couvertes de campagnes fertiles et de maisons agréables, dont l'exposition est très-heureuse. La plus belle de celles-ci se nommait la *Vigne de la Reine*. Le couvent des Capucins et celui des Camaldules sont très-heureusement situés sur des hauteurs peu éloignées de cette maison. On trouve à Moncaliéri, petite ville sur le Pô, une maison de plaisance des ducs de Savoie. La *Superga* est une grande et belle église bâtie sur le sommet d'une montagne, à une lieue et demie de Turin. Elle doit son origine au vœu que le roi Victor Amédée fit en 1706, pendant le siége de Turin par les Français, ce qu'on reconnaît par cette inscription : *Bello gallico vovit.*

La porte neuve de Turin, qui est au Midi, est aussi revêtue de marbres et ornée de statues et de colonnes. Au-delà de cette porte et sur le bord du Pô, se trouve le château de *Valentino*, bâti en 1660, par la duchesse Christine de France. Il est décoré de portiques et de colonnes disposés autour d'une cour ovale, qui fait un très-bon effet. A droite sont de grands jardins, où la famille royale allait souvent se promener,

et que l'on ouvrait aux étrangers. A gauche est un jardin de botanique à l'usage de l'université. Il y a aussi un mail très-fréquenté. La promenade qui conduit de la porte neuve jusqu'au *Valentin*, est formée par trois grandes allées d'arbres. On trouve aussi de jolies promenades sur le rempart et au jardin royal.

Plus loin et sur la même route est située le château de *Millefiori*, ancienne maison de plaisance du duc Emmanuel Philibert. Au-delà est le château de *Stupiniggi*, qui est petit et remarquable par un salon bizarre. C'était un rendez-vous de chasse pour le roi. Les jardins en sont jolis, et c'est un français, nommé Bernard, qui en a donné le dessein. Ils conduisent à une belle forêt bien percée, dont les routes droites et horizontales s'étendent à perte de vue.

La porte Palazzo, qui est la porte septentrionale de Turin, est décorée de marbres, et l'architecture en est assez belle. Elle conduit du côté Nord vers les 24 moulins de la ville, et vers le jeu de l'arquebuse. On trouve ensuite un faubourg et plus loin est le pont de la Dora, au-delà duquel il y a deux chemins, l'un, celui de droite, menant à Milan, et l'autre, celui de gauche, à la Vénerie.

Veneria Reale, à une lieue et demie de Turin, était la principale maison de campagne du roi de Sardaigne. C'est la mieux bâtie et la mieux décorée de celles que possédait ce prince. Elle est précédée d'une large rue formée par des bâtimens neufs, réguliers et alignés, et de deux places. La première est grande, de forme ovale, et environnée de portiques, où il y a des bâtimens qui étaient destinés à loger les troupes de la maison du roi. De la seconde, qui est plus petite, on entre dans la vaste cour du château. Le bâtiment de la Vénerie fut fait vers le milieu du dernier siècle, sous le duc Charles-Emmanuel II, qui en donna lui-même les dessins. Il est en briques, et couronné d'une balustrade en marbre blanc. Le principal corps de logis a onze croisées sur toute sa longueur, et les deux pavillons dont il est flanqué, en ont chacun cinq. Les jardins de ce château ont aussi été plantés par un architecte français, dans le goût des jardins de Marli. Ils ont une demi-lieue de long sur un quart de lieue de large, et sont d'une simplicité noble,

qui leur conserve le caractère de la nature. On y voit des canaux et des pièces d'eau, mais point de jet d'eau, une salle en forme de théâtre, et une allée garnie de petits obélisques et terminée par deux salles d'arbres, au milieu de chacune desquelles il y a un cerf en bronze. A l'extrémité de ces jardins on découvre les Alpes, dont le sommet est couvert de neige. On passe ensuite dans le parc de la Vénerie, où abondait le gibier de toute espèce, et où il y a de belles allées de peupliers d'Italie.

A six lieues au-dessous de Turin, et à huit au-dessus de Casal, on a découvert, en 1744, les ruines de l'ancienne ville d'*Industria*, citée par Pline. On y a trouvé des vestiges d'un temple, beaucoup de médailles, huit inscriptions, des idoles, et sur-tout un trépied de bronze, qui par la beauté du travail, surpasse de beaucoup tout ce qu'auparavant il y avait de ce genre dans les cabinets d'antiques.

Le plus grand *commerce* de Turin et du Piémont est, sans contredit, celui de la soie torse; et Lyon lui renvoie en échange ses étoffes toutes fabriquées. On y fabrique aussi des bas de soie, plus beaux, meilleurs en qualité, et à meilleur compte que nos bas de Paris, de Lyon et de Nîmes. Cette ville a quelques manufactures d'étoffes en soie pour meubles. On y fait aussi des gazes de soie et des gants de chamois.

On y distille de l'excellent rosoli, de l'eau de mille fleurs, et l'on y fait de la parfumerie.

On importe de la Grande-Bretagne à Turin, des draps et des toiles; de France, quelques étoffes de laine et de soie; de Suisse et de la Silésie, des toiles.

Cette ville fait aussi venir de l'étranger du cuivre, du fer, du sucre et des drogues.

Ses principaux objets d'exportation sont du bétail, du chanvre, du fil, des cordages, et sur-tout de la soie. Tout le sel qui s'y consomme *vient de Sardaigne.*

Verceil est une ancienne ville assez considérable, et jadis forte, qui est située au confluent de la Sessia et de la Cerva. Son évêque est suffragant de l'archévêque de Milan. La maison de ville, le palais qu'habitait le gouverneur, et l'hôpi-

tal, sont de très-beaux édifices. Verceil est à 14 lieues au nord-est de Turin, et à la même distance au sud-ouest de Milan. Cette ville se trouve dans un canton fertile, coupé par beaucoup de petites rivières. C'était le chef-lieu d'une seigneurie du même nom.

Coni est une place forte située au confluent de la *Stura* et du *Gezzo;* ces rivières ont détruit plus de 500 acres dans les environs, qui sont agréables et bien cultivés. On y voit des vignes, du blé, du seigle, du millet et du chanvre. Les fourrages y sont abondans et les meilleurs du Piémont. On y fait des biscuits de châtaigne que l'on envoie à Marseille. Les soies y sont aussi très-abondantes et très-estimées.

Mondovi est une ville située en partie sur une montagne, et en partie dans une vallée. Elle a un évêché et une université. Elle est célèbre par la bataille qui se donna dans les environs, le 24 germinal an 4, entre les Français et les Piémontais. Ceux-ci furent complettement battus, et perdirent un général et 1800 hommes tués ou faits prisonniers.

Le duché de Montferrat est borné au nord et à l'ouest par le Piémont, au sud par la république Ligurienne, à l'est par la république Cisalpine. Ce pays est très-montueux, et néanmoins très-fertile. Il produit beaucoup de blé et d'excellens vins, parmi lesquels le blanc est le plus estimé.

Casal, capitale de cette province, est située sur le Pô. C'était autrefois une forteresse importante, qui, outre ses propres fortifications, avait encore un château et une des meilleures citadelles de l'Italie. En 1681, le duc de Modène vendit cette ville à Louis XIV. En 1695 et 1706, elle fut prise par les alliés, qui en firent raser les fortifications. Le roi de Sardaigne les a en partie rétablies depuis, et il y entretenait une forte garnison.

La province d'Alexandrie est sablonneuse, et cependant on y trouve des plaines fertiles, des pâturages, des mûriers et des vignes. Elle a été démembrée du duché de Milan, et cédée à la maison de Savoie par le traité de 1703, conclu à Turin.

Alexandrie, qui en est la capitale, a une forte citadelle au bord du *Tanaro*, qui communique à la ville au moyen

d'un pont. Cette ville est p. .te, et n'offre rien de remarquable. Elle fut surnommée de la *paille*, par l'empereur Barbe-Rousse, à cause de ses murs de boue et de paille.

Entre Alexandrie et Tortone, à l'est de la première de ces deux villes, et à l'ouest de l'autre, est situé, sur la rive droite du Tanaro, le village de *Marengo*, à jamais célèbre par la victoire que, le 25 prairial an 8, l'armée française (dite armée de réserve) sous les ordres du premier consul *Bonaparte*, remporta sur l'armée autrichienne, commandée par M. de Mélas, dans une plaine voisine de ce village. Cette victoire décida du sort de l'Italie.

Tortone, autrefois *Dertho* et *Derthona*, est une petite ville entourée de murailles et de tours, avec un château sur une hauteur au bord d'une rivière. Elle est le siége d'un évêque suffragant de l'archevêque de Milan.

La principauté d'Oneille est enclavée dans l'Etat de Gênes. Elle abonde en oliviers, et produit la meilleure huile de toute cette contrée, que l'on nomme la rivière de Gênes.

Oneille en est la capitale. Cette ville a un bon port sur la Méditerranée. Les Français la bombardèrent en 1692. Le 23 octobre de la même année elle refusa de se rendre, et fit tirer sur un canot parlementaire qu'ils lui envoyèrent. Le lendemain ils débarquèrent, pénétrèrent dans la ville, la mirent à feu et à sang, puis se retirèrent. C'est la patrie de Doria, l'un des plus grands hommes du seizième siècle.

Nous avons déjà dit que ces différentes principautés appartenaient au roi de Sardaigne. La république Française ayant, pour la seconde fois, déclaré la guerre à ce prince, le général Joubert, à la tête d'une armée, entra dans le Piémont, dont tous les passages étaient au pouvoir des Français, depuis le traité du 26 floréal an 4. Quatre jours après ce général était dans la citadelle de Turin. Le roi Charles-Emmanuel, à qui toute retraite fut coupée, signa le lendemain, 19 frimaire, un acte d'abdication, par lequel cependant il ordonnait à tous ses sujets d'obéir au gouvernement provisoire qui serait établi par le général français, et à l'armée piémontaise, de se considérer comme fesant partie de l'armée française. Dans la même nuit, il partit accom-

pagné

pagné de son épouse, la sœur de Louis XVI, et sous l'escorte de troupes des deux nations, en nombre égal; il se rendit à Florence. Les États de ce prince ont été momentanément, depuis, au pouvoir des Autrichiens, qui les perdirent par suite de la fameuse bataille de Marengo, gagnée par les Français, sous le commandement du général Bonaparte, alors premier consul de la république Française. Les vainqueurs sont restés maîtres du Piémont et des autres principautés du roi de Sardaigne, sur le continent de l'Italie; ils les ont provisoirement divisés en départemens, dont voici le tableau :

TABLEAU de la division du Piémont, en départemens, sous-préfectures et arrondissemens.

Ier. DÉPARTEMENT DE l'ÉRIDAN, ainsi nommé de l'ancien nom du Pô (*Eridanus*).

Population, 437,478 habitans.

Turin, *chef-lieu de la préfecture.*

Sous-préfectures. — Suse, Pignerol, Chiezi, Lanzo.

Premier arrondissement. — *Chef-lieu*, Turin.

2e. Arrondissement. — *Chef-lieu*, Suse.

3e. Arrondissement. — *Chef-lieu*, Pignerol.

4e. Arrondissement. — *Chef-lieu*, Chiezi.

5e. Arrondissement. — *Chef-lieu*, Lanzo.

IIe. DÉPARTEMENT DE MARENGO, ainsi nommé du nom du village près duquel les Français ont gagné la bataille dont nous avons parlé ci-dessus.

Population, 373,405 habitans.

Alexandrie, *chef-lieu de la préfecture.*

Sous-préfectures. — Casal, Moncalvo, Tortona, Voghera, Bronni, Bobbio.

Premier arrondissement. — *Chef-lieu*, Alexandrie.

2e. Arrondissement. — *Chef-lieu*, Casal.

3e. Arrondissement. — *Chef-lieu*, Moncalvo.

4e. Arrondissement. — *Chef-lieu*, Tortone.

5e. Arrondissement. — *Chef-lieu*, Voghera.

6e. Arrondissement. — *Chef-lieu*, Bronni.

7e. Arrondissement. — *Chef-lieu*, Bobbio.

IIIe. Département du Tanaro, rivière d'Italie.

Population, 280,988 habitans.

Asti, *chef-lieu de la préfecture.*

Sous-préfectures. — Acqui, Alba, Bra, Villanova.

Premier arrondissement. — *Chef-lieu*, Asti.

2e. Arrondissement. — *Chef-lieu*, Acqui.

3e. Arrondissement. — *Chef-lieu*, Alba.

4e. Arrondissement. — *Chef-lieu*, Bra.

5e. Arrondissement. — *Chef-lieu*, Villanova.

IVe. Département de la Sesia, rivière du Piémont.

Population, 206,196 habitans.

Verceil, *chef-lieu de la préfecture.*

Sous-préfectures. — Bielle, Crescentino, Santhia, Masserano.

Premier arrondissement. — *Chef-lieu*, Verceil.

2e. Arrondissement. — *Chef-lieu*, Bielle.

3e. Arrondissement. — *Chef-lieu*, Crescentino.

4e. Arrondissement. — *Chef-lieu*, Santhia.

5e. Arrondissement. — *Chef-lieu*, Masserano.

V^e^. Département de la Doire, ou de la *Dora*, ou de la *Doria*, rivière du Piémont.

Population, 252,321 habitans.

Ivrée, *chef-lieu de la préfecture.*

Sous-préfectures. — Aoste, Chivasso, St.-Giorgio.

Premier arrondissement. — *Chef-lieu*, Ivrée.

2e. Arrondissement. — *Chef-lieu*, Aoste.

3e. Arrondissement. — *Chef-lieu*, Chivasso.

4e. Arrondissement. — *Chef-lieu*, St.-Giorgio.

VIe. Département de la Stura, rivière du Piémont.

Population, 396,583 habitans.

Coni, *chef-lieu de la préfecture.*

Sous-préfectures. — Mondovi, Saluzzo, Savigliano, Ceva, Oneglia.

Premier arrondissement. — *Chef-lieu*, Coni.

2e. Arrondissement. — *Chef-lieu*, Mondovi.

3e. Arrondissement. — *Chef-lieu*, Saluzzo.

4e. Arrondissement. — *Chef-lieu*, Savigliano.

5e. Arrondissement. — *Chef-lieu*, Ceva.

6e. Arrondissement. — *Chef-lieu*, Oneglia.

TABLEAU des Tribunaux de première instance à établir en Piémont.

NOMS des Départem.	Nomb. de Tribunaux par départ.	NOMS des Commun. proposées pour être le siége de ces Tribunaux.	Sous-préfectures formant le ressort de chaque Tribunal.	POPULATION par ressort de chaque Tribunal.	
L'Eridan.	2	Turin	Turin, Chiezi, Lanzo	257,637	437,478
		Suse	Pignerol, Suse	179,841	
La Dorie.	1	Yvrée	Tout le Département.	252,321	252,321
Le Tanaro.	2	Asti	Asti, Villanova	110,623	280,998
		Alba	Alba, Bra, Acqui	170,365	
La Stura.	2	Coni	Coni, Saluce-Savigliano	267,148	396,583
		Ceva	Mondovi, Ceva	129,435	
Marengo.	2	Alexandria.	Alexandrie, Casal, Moncalvo	256,633	373,405
		Voghera	Tortone, Voghera, Bronni, Bobbio	116,772	
La Sesia	1	Verceil	Tout le Département.	206,196	206,196
Totaux	10	......	....	....	1,946,971

TABLEAU des Tribunaux criminels à établir en Piémont.

NOMS Des Communes proposées pour être Chefs-lieux de ces Tribunaux.	Départemens formant le ressort de ces Tribunaux.	POPULATION Par Département.	Par Tribunal criminel.
Turin	La Doire. . L'Éridan. .	252,321 437,478	689,799
Alexandrie. . . .	La Sesia . . Marengo. .	206,196 373,405	579,601
Asti.	Le Tanaro. La Stura . .	280,988 496,583	577,571
Total de la Population		. . . . . .	1,946,971

La république Ligurienne, ci-devant la *république de Gênes*, comprend la côte de Gênes, qui s'étend le long de la Méditerannée au Sud, entre la Toscane et la république Cisalpine à l'Est, la France et les Alpes à l'Ouest, la république Cisalpine et les duchés de Parme et de Montferrat au Nord. Elle possède aussi sur la côte de la Toscane, l'île de Capraia, située au Nord-Est de l'île de Corse, et qui est assez peuplée.

Le territoire de l'état de Gênes est fort montueux, et les montagnes de ce pays sont, en certains endroits, couvertes de forêts, et en d'autres fort pierreuses et stériles. Sur quelques-unes il y a de bons pâturages. Il se trouve fort peu de terres arables dans le pays ; et les Genois tirent leur blé de la Lombardie, des Alpes, de la Suisse et d'autres lieux. Ils ont néanmoins beaucoup d'industrie. Cultivant les terrains les plus arides, ils se procurent, par ce moyen, toute l'année, les plus belles productions du jardinage et les meilleurs légumes. Ils recueillent non-seulement du vin ordinaire, mais du vin muscat même, et d'excellens fruits. En traitant du commerce de Gênes, nous parlerons des autres productious les plus importantes de l'état de ce nom.

Histoire. — De tous les états qui partagent l'Europe, il

n'y en a peut-être pas qui ait éprouvé autant de révolutions que celui de Gênes. Connu dans l'histoire plus de deux siècles avant Jésus-Christ, il a été successivement exposé aux entreprises des Romains, jusqu'à la chute de leur empire, à celles des Goths, jusqu'à ce que Narsès eût renversé le nouveau royaume qu'ils avaient formé, à celles des Lombards, sous Lotharis, et à celles de Charlemagne et de ses descendans en Italie.

Les Sarrasins qui ont ravagé la côte à plusieurs reprises, ont considérablement inquiété la ville jusqu'au dixième siècle; mais comme c'était un port commerçant, le négoce qui l'avait fait fleurir, servit à la soutenir. En peu de tems les Genois furent en état de chasser les Arabes de leurs côtes, et de reprendre sur eux l'île de Corse dont ils s'étaient emparés.

Les richesses et les autres avantages de la navigation mirent cette nouvelle république à portée de donner de puissans secours aux princes armés dans les croisades. En vain les Pisans lui déclarèrent la guerre en 1225; l'avantage fut entièrement du côté des Génois. Enfin, l'enthousiasme de la liberté rendit cet état capable des plus grandes choses, et il parvint à concilier l'opulence du commerce avec la supériorité des armes. Dans le treizième siècle, il remporta de telles victoires contre Pise et Venise, réunies, que les Pisans ne se relevèrent jamais de leurs défaites, et que les Vénitiens furent obligés de demander la paix.

Malheureusement les esprits échauffés d'abord par l'amour de la patrie, ne le furent dans la suite que par la jalousie et par l'ambition. Ces deux cruelles passions n'arrêtèrent pas seulement les progrès de la république de Gênes; elles la remplirent cent fois d'horreur et de confusion. Les empereurs, le roi de Naples, les Viscontis, les marquis de Montferrat, les Sforces et les rois de France, y furent successivement appelés par les différens partis qui la divisaient. Elle était au pouvoir de François Ier., lorsqu'en 1528, l'un de ses citoyens, André Doria, entreprit de lui rendre la liberté. Le 11 septembre de la même année, il parut avec sept galères (1), vers le quartier appelé *Sarzano*, où l'attendait un

(1) Il avait été amiral de François Ier.; mais, étant mécontent de la cour de France, il passa au service de Charles-Quint.

peuple immense. Il débarqua, et toute la ville prit les armes. On s'empara du palais Public et des portes de l'Arc, en criant de toutes parts : *Saint-George et liberté.* Le lendemain, les membres du grand conseil se rassemblèrent au nombre de plus de 1500. Il fut résolu de rétablir la république dans son premier état, et l'on ordonna que l'anniversaire de sa délivrance serait célébrée à l'avenir sous le nom de la *fête de l'union.* On chassa le gouverneur (*Trivulce*) ; on reprit les fortifications, et l'on établit de nouvelles lois qui furent appelées les *lois de* 1528. Les nobles qui, par leur naissance, leurs talens ou leurs services, méritaient d'avoir part au gouvernement, furent distribués en 28 familles. Ce n'était pas que d'autres familles fussent inférieures d'ancienneté et de merite ; mais on choisit celles qui occupaient au moins six maisons dans la ville, et qui comprenaient le plus d'individus. On supprima les noms de *popolare* et de *nobile*, dont on avait tant abusé pendant les divisions intestines ; il n'est resté que la distinction de *nobili del portico Vecchio et del portico Nuovo*, ou de *portico san Siro* pour l'ancienne noblesse, et de *portico di san Pietro* pour la nouvelle, distinction qui, avant la dernière révolution, subsistait toujours, et causait une sorte de jalousie entre les nobles des deux classes.

Pour reconnaître le bienfait d'André Doria, il fut décidé que, tous les ans, le 11 septembre au soir, la garde du palais irait à la place du palais du prince Doria, à Fossano, faire une décharge de mousqueterie en signe de joie et de reconnaissance. La république lui acheta un palais, et lui érigea une statue. Il fut decidé que le grand conseil serait composé de 400 nobles, et jouirait du pouvoir souverain ; que le trésor public serait administré par huit procurateurs auxquels on joindrait les sénateurs et les doges, quand ils sortiraient de charge, et l'on établit les cinq censeurs, appelés *supremi sindicatori*, pour veiller sur les magistrats même et sur les officiers de la république. Les Genois s'exposèrent au ressentiment de Louis XIV. Ils avaient vendu des munitions à Alger, et construit quatre galiotes pour le service de l'Espagne, puissances contre lesquelles le roi de France était en guerre. Le monarque fit défendre à Gênes, par son envoyé, de lancer à l'eau les galères, avec menace

d'un prompt châtiment, si la république ne se soumettait à ses volontés. Les Genois n'ayant fait aucune satisfaction, une nombreuse escadre sortit bientôt (en 1684) du port de Toulon, parut devant Gênes, y jeta 14,000 bombes, et réduisit en cendres une partie des édifices de cette ville. Quatorze milles soldats ayant débarqué, s'avancèrent jusqu'aux portes, et brûlèrent le faubourg de Saint-Pierre-des-Arenes. Il fallut se soumettre pour prévenir une ruine totale. Le roi exigea que le doge de Gênes et quatre principaux sénateurs vinssent implorer sa clémence dans son palais de Versailles; et il voulut que le doge qui viendrait lui demander pardon, fût continué dans sa principauté, malgré la loi perpétuelle qui ôte cette dignité à tout doge absent un moment de la ville.

Imperiale Lescaro, doge de Gênes, avec quatre sénateurs, vinrent à Versailles faire tout ce que le roi exigeait d'eux. Le doge, en habit de cérémonie, parla, couvert d'un bonnet de velours rouge, qu'il ôtait souvent. Le roi l'écouta assis et couvert, et traita Lescaro et les sénateurs avec autant de bonté que de faste; les ministres montrèrent plus de fierté. Aussi le doge disait: *Le roi ôte à nos cœurs la liberté, par la manière dont il nous reçoit, mais ses ministres nous la rendent.* Ce doge était un homme de beaucoup d'esprit. Le marquis de Seignelai lui ayant demandé ce qu'il trouvait de plus extraordinaire à Versailles, il répondit: *C'est de m'y voir.*

Les Genois ayant pris parti pour la France et l'Espagne contre la maison d'Autriche et l'Angleterre, dans la guerre qui fut terminée en 1748, les Autrichiens se rendirent maîtres de Gênes par capitulation du mois de septembre 1746; mais le 5 décembre de la même année, le peuple indigné de ses fers, sut rentrer dans ses droits et reprendre sa liberté, malgré le sénat même, qui désespérant du succès, ne voulut pas y prendre part. Nous donnerons encore quelques détails sur ce mémorable événement.

La république de Gênes n'entra point dans la ligue que les puissances de l'Europe formèrent en 1792 contre la France: aussi, ce ne fut point par la force des armes que l'on en renversa le gouvernement. Lorsque l'indépendance de la Lombardie fut déclarée, ceux des Genois qui avaient

adopté les principes de la révolution française, s'occupèrent des moyens d'en opérer une pareille dans leur propre patrie. Le lundi, 13 mai 1797, les patriotes, c'est-à-dire les hommes qui voulaient organiser la république sur un nouveau plan, se crurent assez forts pour se déclarer. Des orateurs dirent dans un rassemblement que le tems était arrivé où le peuple devait reprendre l'exercice de ses droits, et manifester sa volonté au gouvernement. Celui-ci, instruit de ce qui se passait, prit le parti de négocier. Il dressa un acte par lequel il promettait de consentir à tous les changemens que l'on désirerait, et dans lequel même il parlait de gouvernement provisoire. Deux de ses députés portèrent cet acte au ministre de France, et l'invitèrent à se rendre vers les patriotes pour les engager à se calmer. Le ministre accepta cette mission et s'en acquitta. Cependant le gouvernement avait fait venir au palais les hommes de la dernière classe du peuple qui lui était très-attachée, et il leur avait distribué des armes et des munitions. Les insurgés ayant eu connaissance de cette mesure, songèrent à s'armer aussi. Ils s'emparèrent sans résistance de plusieurs dépôts d'armes, puis une troupe d'entr'eux se porta à la Darsena, et mit en liberté les esclaves et la chiourme d'une galère.

Ces différentes opérations firent perdre du tems aux patriotes, qui, à l'instant où ils se rendaient au palais pour obtenir l'exécution des promesses qu'on leur avait faites, furent attaqués et battus par les troupes du gouvernement. Obligés de faire retraite, ils se réfugièrent dans des postes défavorables, où ils se défendirent tout le jour et toute la nuit. Leur nombre s'était considérablement diminué, depuis que plusieurs d'entr'eux avaient vu qu'il fallait livrer, avec des forces très-inégales, un combat auquel ils n'étaient pas préparés; d'ailleurs, les classes intermédiaires gardèrent la neutralité. Il y eut cependant beaucoup de morts et de blessés, et l'on fit un assez grand nombre de prisonniers. On assure que des Français furent du nombre des uns et des autres.

Le gouvernement de Gênes, après ce malheureux événement, envoya des députés extraordinaires au directoire exécutif et au général Bonaparte qui avait le commandement de l'armée française en Italie. De plus, ce même gouver-

nement avait créé une *Junte* pour réformer les vices de la constitution. Des citoyens de toutes les classes, craignant pour la sûreté de leurs personnes et de leurs propriétés, s'étaient réunis aussi pour délibérer sur les moyens de se mettre à l'abri de tout danger. Ils prirent la résolution de s'armer, et de se former en compagnies de milices. Le gouvernement la sanctionna, et adjoignit à la *Junte* ceux qui furent chargés de lui faire part de cette mesure. Le général Bonaparte, informé de ce qui se passait à Gênes, y envoya un de ses aides-de-camp avec une lettre pour le doge, dans laquelle il demandait tant l'élargissement de tous les français faits prisonniers à Gênes, et des dédommamagemens à ceux d'entr'eux qui avaient été pillés, que le désarmement du peuple et la punition de ceux qui l'avaient soulevé. Les colléges du gouvernement n'osèrent répondre sans consulter le petit conseil; après de longs débats, les premières demandes furent accordées. Quant à la troisième, on répondit que les personnes désignées n'étaient pas coupables du délit qu'on leur imputait. Le ministre de France ayant insisté sur cette mesure de rigueur, et menacé de se retirer en cas de refus, il fallut s'y résoudre. Tout se disposa bientôt pour une révolution bien plus pacifique qu'on ne l'espérait. Le 10 Juin, on publia une convention, signée quelques jours auparavant à Monte-Bello, par le général Bonaparte et les députés du gouvernement de Gênes, portant que ce même gouvernement reconnaissait que la souveraineté résidait dans la réunion de tous les citoyens du territoire de l'Etat. La république française accorda une amnistie pleine et entière pour les excès commis les 3 et 4 prairial, et elle a assura à la république de Gênes sa médiation armée, tant pour l'intégrité de son territoire que pour l'exécution des différens articles de la convention, qui ne fut ratifiée que par le petit conseil; car on ne voulut point la présenter à la ratification du grand conseil, où les pauvres nobles pouvaient former une opposition, qui toutefois eût été complettement inutile. Une commission, chargée de présenter un projet de constitution, s'en acquitta promptement, et forma son plan d'après celui de la constitution de l'an 3; et les Français n'échappèrent pas au ridicule de faire adopter à de vieux républicains, à des hommes expérimentés dans l'art de combiner des institutions

politiques, une forme de gouvernement, de laquelle on ne devait attendre que troubles et divisions : ce furent des écoliers d'un jour qui voulurent régenter leurs maîtres. On établit à Gênes, comme en France, deux conseils, l'un de soixante membres, et l'autre de cent vingt. Le pouvoir exécutif fut confié à un directoire de quinze membres. La république de Gênes changea son nom en celui de *République Ligurienne*. A l'instant où nous écrivons, on rédige pour elle une autre constitution, qui sera probablement mieux adaptée à sa position. On dit même qu'elle créera un premier magistrat qui portera le titre de *consul* ou de *doge*.

Les Genois, dans les tems de leur prospérité, possédaient plusieurs îles dans l'Archipel, et plusieurs villes sur les côtes de la Grèce et de la mer Noire. Pera même, un des faubourgs de Constantinople, était sous leur domination; mais l'agrandissement de la puissance ottomane leur ayant fait perdre toutes leurs possessions, leur commerce en a considérablement souffert.

Les principales villes de la république Ligurienne, sont *Finale*, *Savone*, *Novi*, *Gênes*, *la Spezia*, et *Sarzana*.

Finale est située sur la côte occidentale de l'état de Gênes, à 13 lieues au Sud-Ouest de la ville de ce nom, et à 9 lieues d'Oneille. Cette ville est très-jolie, et défendue par une citadelle, deux forts et un château. L'église cathédrale est revêtue de beaux marbres.

Savone est à quatre lieues et demi au Nord de Finale, et à dix au Sud-Ouest de Gênes. La population en est d'environ six mille âmes. On croit qu'elle fut fondée par les Gaulois Senonois, et il en est parlé dans Tite-Live, sous le nom de *Savonæ*. Il paraît que Marc-Antoine s'y réfugia après la bataille de Modène. L'empereur Pertinax était né dans cette ville, et il acheta des terres aux environs. Elle a donné deux papes à l'église, Sixte IV et Jules II; elle a aussi la prétention d'être la patrie de Cristophe Colomb; il y habitait du moins, et il en partit pour la découverte du Nouveau-Monde; mais on n'a jamais pu savoir précisément le lieu de sa naissance. Les Vandales, les Goths et les Bourguignons s'emparèrent plusieurs fois de Savone. Vers l'an 639 elle fut prise et presque détruite par Rothaire, de même

que d'autres villes de la Ligurie. Elle se releva néanmoins et elle fut gouvernée par des marquis, dont l'autorite etait restreinte par celle des consuls et des bourgeois. Elle fut désolée par les factions des Guelfes et des Gibelins, des Mascherati et des Ribelli, des Adornes et des Frégoses. En 1525, étant occupée par le parti de ceux-ci, elle fut obligée d'ouvrir ses portes à l'armée de Gênes, et de se soumettre pour toujours à cette république. Ce fut à Savone que se réunirent en 1507 Louis XII et Ferdinand le Catholique, pour couronner le roi de Navarre, et Louis XII y accorda le droit de naturalité en France à tous les habitans. En 1648, l'explosion de 1020 barils de poudre, renfermés dans une tour près de la ville, détruisit près de la moitié de celle-ci. La peste et la guerre l'ont réduite à peu de chose. Elle est petite, les rues en sont étroites et tortueuses, et elle n'est pavée que de briques. Il y a deux ports à Savone, l'un était très-beau et très-sûr; mais il fut comblé par les Genois, à qui il faisait ombrage, et il n'en est resté qu'une petite darse, dont l'abord est devenu impraticable, par les atterrissemens et les sables. Le commerce de Savone a été florissant autrefois, et l'on croit que le nom de *savon* vient de celui de la ville où il s'en faisait le plus. Le commerce actuel est celui des laines, des chanvres, du fer et des armes qu'on y fabrique pour toute l'Italie. On y fait aussi beaucoup de faïence.

A une lieue de Savone et dans le territoire de cette ville, se trouve l'église de Notre-Dame de la Miséricorde, dont le trésor passe pour le plus riche de l'Italie, et que l'on compare à celui de Lorette. La statue de la Vierge est couverte de pierres précieuses.

La route de Nice à Gênes, ou du moins jusqu'à trois lieues de cette dernière ville, se fait par la *Corniche*, qui est un chemin raboteux, haut et bas, taillé sur le flanc de la montagne, où il n'y a souvent que ce qu'il faut à un mulet chargé, et où l'on ne va qu'au pas. Les sommets des rochers sur lesquels on passe sont quelquefois en saillie sur les ondes effrayantes qui se brisent au-dessous avec un épouvantable mugissement. Il est très-difficile de monter sur ce chemin, lorsque le roc, glissant par lui-même, est couvert de verglas, ou échauffé par un soleil brûlant, alternative presque

continuelle ; et l'on n'y trouve que les plus mauvaises auberges ; mais la curiosité peut y attirer les amateurs de sites et de paysages. Rien n'égale en effet, le charme pittoresque des montagnes que l'on traverse, et qui sont une branche des Alpes-Maritimes. Elles sont séparées par des golfes, et dans chaque enfoncement, on voit toujours un bourg ou un village. D'un côté la mer offre un abîme ; d'un autre, un roc se penche en demi-voûte, ou semble se perdre dans les cieux. Le nu de plusieurs de ces rochers tranche d'une manière pittoresque sur l'ombre noire, formée par d'immenses forêts de pins, que l'on conserve avec le plus grand soin dans tout l'État de Gênes. Les accidens de lumière que la disposition des nuages produit sur la mer, et les vaisseaux qui la couvrent offrent le plus agréable spectacle. Les difficultés de la Corniche n'ont pas empêché les soldats de Don Philippe d'y passer, et les Français en ont fait autant dans la dernière guerre.

Novi est située à quatre lieues au Sud-Ouest de Tortone, et dix au Nord-Ouest de Gênes. Cette petite ville est formée de maisons agréables, peintes en vert ou en rouge, et dans lesquelles beaucoup de riches genois viennent passer l'automne. Les foires de cette ville sont célèbres à cause des opérations de banque qui s'y font. Ce fut dans la plaine de Novi que, le 28 thermidor an 7, les français perdirent la bataille dans laquelle le général Joubert fut tué. Dès qu'on est sorti de Novi, pour aller du côté de Gênes, on commence à monter. Le fort de *Gavi*, près duquel il y a une rude descente, en est éloigné de cinq milles. Il faut ensuite, pour arriver à Gênes, de ce côté, passer la *Bochetta*, c'est-à-dire le sommet de l'Appenin. Ce passage est très-fatigant à cause des pierres ; aussi l'on emploie quelquefois 12 à 14 heures pour aller de Novi à Gênes ; et cette route est plus pénible que celle du Mont-Cénis.

La ville de *Gênes* (1), en latin *Genua*, en italien *Genova*, est assise sur le penchant d'une montagne, à l'entour du port, et paraît, pour ainsi dire, sortir de l'eau. L'enceinte extérieure des murs de cette ville, forme un circuit de

---

(1) Gênes est située par 6 d. 15 m. 45 sec. de longitude est de Paris, et 44 d. 15 m. de latitude boréale.

quatre lieues de France, et les fortifications sont garnies d'un grand nombre de canons. Le port est un demi-cercle, qui a cent toises de diamètre. Il est fermé par deux môles, l'un à l'Est, appelé *Molo Vechio*, et l'autre à l'Ouest, appelé *Molo Nuovo*. Des vaisseaux de 80 canons peuvent entrer dans ce port, dont l'ouverture entre les deux môles est de 350 toises. Malgré cette étendue, l'entrée est difficile, et il faut prendre avec soin la direction du levant au couchant.

Les remparts qui sont le long du port, à partir du couvent des religieuses de Saint-Antoine, situé à l'Est, jusqu'à la Lunette, située à l'Ouest, offrent une très-agréable promenade. On passe d'abord sur la porte de l'Arco, d'où l'on voit tout le faubourg et les hauteurs au-dessus de Bisagno, la colline charmante d'Albaro au Sud-Est de la ville, et tous les forts qui défendent les dehors de la place. Ensuite on remarque le poste de la Madona del Monte, où le duc de Boufflers soutint un assaut terrible contre les Autrichiens qui venaient de la hauteur des Camaldules. On passe à l'abbaye, appéele Fieschi, où l'on voit les ruines du palais du comte Jean-Louis Fieschi qui, appuyé par la France, et jaloux d'André Doria, forma, dès l'âge de dix-huit ans, le projet d'asservir sa patrie. Il y a peu d'exemples d'une conjuration conduite avec autant de secret et d'art que le fut la sienne, qui probablement aurait réussi, s'il ne se fût noyé au commencement de l'action, en voulant donner des ordres aux galères qui étaient dans la darse. Sa mémoire fut flétrie et sa maison démolie.

Au midi de Carignano, on trouve la *Cava*, où sont les ruines des maisons que détruisit le bombardement de 1684.

On y a construit une batterie qui en rend l'approche plus difficile. On trouve ensuite la Sotto-Riva, qui est une suite de portiques, où travaille une multitude d'ouvriers. Elle règne autour du port, et au-dedans des murs sur lesquels on se promène.

Cette ville est remplie de magnifiques édifices en marbre, qui l'ont fait appeler *Gênes la superbe*. La cathédrale est dédiée à Saint-Laurent. Elle fut consacrée en 1660, et bâtie à l'endroit où ce saint avait logé en venant d'Espagne pour aller à Rome. Elle est entièrement revêtue de marbre, et

d'un gothique assez léger. On conserve dans la sacristie ou dans le trésor de cette église, une coupe hexagone de 14 pouces et demi de diamètre, appelée le *sacro-catino*, qu'on prétend être une émeraude. Les uns disent qu'elle fut donnée à la république par Bauduin, roi de Jérusalem, en reconnaissance des services qu'il en avait reçus; mais il y a apparence qu'elle fut trouvée dans la ville de Césarée, dont les Genois s'étaient emparés. M. de la Condamine qui eut occasion de l'examiner de près, y apperçut des bulles, telles qu'on en voit dans le verre fondu.

Outre un grand nombre d'églises, on trouve à Gênes beaucoup d'oratoires ou chapelles particulières qui appartiennent à des confréries. On en compte 21 principaux, qui ont pour objet de dévotion, ou pour point de ralliement leur *cassa* ou *cassassa*, grande machine ou statue, qui avec ses accompagnemens forme un assemblage immense, que 30 hommes ont peine à porter. Elles sortent toutes le jeudi-saint pour aller en procession, et marchent précédées de croix ou de crucifix, surprenans par leur grandeur, leur richesse et la beauté de leur sculpture.

Le palais du doge, ou pour mieux dire, de la seigneurie, est très-vaste, et a été rebâti en 1778, après un incendie qui eut lieu l'année précédente, et dont on n'a jamais pu savoir la cause. Sur un soubassement de pierres de Finale, s'élève un premier ordre de colonnes doriques, accouplées, au-dessus de la corniche duquel règne, tout le long de la façade, un balcon garni d'une balustrade de marbre. Le second ordre est ionique et surmonté pareillement d'un balcon et d'une balustrade en marbre, mais plus légers. Au-dessus est un attique en pilastres et en consoles, dont les intervalles sont ornés de statues d'illustres personnages faits prisonniers par les Genois. Sur cet attique, s'élève, vers le milieu, un socle qui porte les armes de la république, entourées de divers trophées. Sur les quatre grands pilastres de l'avant-corps, sont des groupes d'esclaves attachés à des trophées, et sur les deux pilastres latéraux de simples trophées. On voyait au-dedans de la cour deux statues de marbre, plus grandes que nature, érigées à l'honneur des Doria, comme libérateurs et défenseurs de la patrie. Dans la révolution qui a changé le gouvernement de Gênes, ces deux

statues furent renversées, parce que l'on fit reproche alors au grand Doria, l'honneur de son pays, de n'avoir point établi le gouvernement populaire, ou plutôt le règne de la populace, qui ne dure qu'un moment, et ne se fait remarquer que par des crimes et des désordres de tout genre.

La première salle du palais ducal est celle ou siége le grand conseil. Elle a 115 pieds de longueur, 42 de largeur et 61 de hauteur. L'architecture répond aux deux ordres extérieurs. Elle consiste en un ordre corinthien, dont les colonnes et les pilastres sont de brocatelle d'Espagne, et sur ce premier ordre, est un attique soutenu par des cariatides. Les entrecolonnemens de l'un et de l'autre ordre ont des niches pour y placer des statues. La voûte est richement ornée de statues et de figures, et le milieu est peint à fresque. Au fond de la salle, au-dessus du trône, il y a un tableau d'Emmanuel Tagliofico, représentant le doge de Gênes, qui rend à Jacques Lusignan la liberté et la couronne. L'architecture de ce palais est de Simon Canton, qui a donné à son ouvrage toute la grâce, toute la solidité, et en même-tems toute la magnificence que l'on pouvait désirer. Le toit est soutenu par de grands arcs détachés de la voûte, où il n'entre point de bois, ce qui met l'édifice à l'abri des ravages du feu.

La seconde salle était celle du petit conseil, ou des deux cents; dans le fond il y avait une estrade peu élevée, sur laquelle se plaçait le doge. Cette salle est riche et de très-bon goût. Elle était décorée de peintures de Solimène, représentant le massacre que Soliman fit faire des enfans de Justiniani, souverain de l'île de Chio, Christophe Colomb, (1) arrivant en Amérique, et plantant la croix, et la Translation des cendres de Saint-Jean-Baptiste, apportée avec une grande pompe à Gênes. Ces tableaux ayant été détruits dans l'incendie dont nous venons de parler, on en a fait faire de nouveaux par *Ratti*, élève de Mengs, et on les dit assez bons. Dans le grand arsenal qui est au palais, on voit un grand magasin d'armes pour le service de la république, et l'on y en conserve beaucoup d'anciennes, qui étaient destinées, dit-on, pour les nobles genois, qui se croisèrent, en 1301, sous le pontificat

(1) Il était Genois.

plus de 1,000 pauvres infirmes, ou incapables de travailler. Les femmes que la police fait arrêter, les *Donne bandite*, y sont renfermées ; et en 1746, il servait de prison à 4,000 Allemands, parce qu'il est bâti très-solidement, et qu'il est très-facile à garder. On y porta le trésor et les papiers de la banque de Saint-Georges, et l'on y fit retirer le doge lors du bombardement de 1694. Un noble de la maison Brignolé, en fut le premier fondateur. Les statues des principaux bienfaiteurs y sont exécutées en marbre ou en stuc. Ceux qui ont donné tout leur bien y sont représentés assis ; les autres ont une statue en pied, ou seulement leur buste, suivant qu'ils ont laissé plus de 100,000 liv. de Gênes, ou plus de 25,000 fr. Des sommes immenses ont été léguées à cet hôpital.

Hors de la ville, du côté de Bisagno, il y a un autre albergo, ou un conservatoire, fondé par un Fieschi, pour 200 orphelines, qui sont dotées par la maison, lorsqu'elles sont en âge de prendre un état.

Le grand hôpital est un établissement considérable, où l'on admet tous les malades de quelque nation qu'ils soient, et il y en a ordinairement plus de mille. On y reçoit aussi tous les enfans trouvés. Les garçons y restent jusqu'à ce qu'ils soient en âge de travailler ; les filles, si elles le veulent, y demeurent toute leur vie, et il y a un conservatoire pour elles, quand elles ont passé douze ans. Le nombre des enfans trouvés monte souvent à plus de trois mille, en comptant ceux qui sont entretenus au dehors par la même maison. Tous ceux qui ont donné à cet hôpital plus de 100,000 livres de Gênes, y ont leur statue en pied et de grandeur naturelle. Il n'y a pas en Europe, excepté peut-être à Moscow, d'hôpital plus vaste et plus beau que celui-ci, et l'on y prend grand soin des malades.

Il y a près du grand hôpital, un endroit qui sera longtems célèbre dans l'histoire de Gênes. Il est dans *Strada Postoria*, en allant dans *Strada Giulia*. Le pavé en est plus enfoncé, parce que, pour conserver la mémoire de la révolution, qui, le 5 décembre 1787, commença dans ce lieu même, on ne le relève point. Les Autrichiens charroyaient un mortier, et voulaient forcer les Genois à leur prêter leur aide. Un de ceux-ci ayant même été maltraité, un jeune homme, qui n'était, dit-on, qu'un simple domestique d'au-

berge, excita le peuple à la vengeance, et alla en force prendre les clefs de la porte Saint-Thomas, qui étaient au sénat. Son parti s'accrut au point que les Autrichiens ne purent résister ; et, malgré le sénat qui voulait respecter la capitulation, ils furent chassés de Gênes le 10 décembre.

Les fontaines de la ville sont formées par un aqueduc qui vient de la Scuffara, à cinq milles au levant de Gênes. Cet aqueduc passe par la porte Saint-Barthélemi, fait aller des moulins dans l'intérieur même de la ville, et se partage en plusieurs canaux dans différens quartiers de la partie orientale de Gênes. Dans la partie occidentale, il y a des sources, des réservoirs d'eau et des citernes. Les eaux de pluie et des torrens qui descendent des hauteurs, sont reçues dans six canaux placés de distance en distance, et qui débouchent dans le port.

Le *gouvernement* de Gênes était aristocratique, car il se trouvait entre les mains de la noblesse. Il y avait un sénat composé de treize personnes, le doge et douze sénateurs. Ce corps était chargé de gouvernement proprement dit. La *Camera*, qui décidait en matière de finances, et qui avait l'administration des revenus de la république, était composée de huit membres, outre les anciens doges, sous le nom de *procurateurs*, et au nombre de six. Ces deux colléges devaient se réunir lorsqu'il s'agissait d'affaires extérieures. Ils donnaient audience aux ambassadeurs et entretenaient des relations avec les puissances étrangères ; ils connaissaient aussi des crimes graves, comme parricides et conspirations. Ils avaient le commandement des forces de la république, et ils assemblaient le conseil général quand ils le jugeaient nécessaire.

Le petit conseil était composé de deux cents personnes. Il choisissait les magistrats, décidait de la paix et de la guerre, et avait le droit de faire des règlemens, pourvu qu'ils ne fussent pas contraires aux lois de 1576 et qu'il y eût les deux tiers des voix. Il pouvait proposer des lois au grand conseil, pourvu qu'elles eussent passé aux quatre cinquièmes des voix.

Le grand conseil était l'assemblée générale des nobles. C'était en lui que résidait la puissance législative ou le pouvoir souverain. Seul il pouvait changer les lois fondamen-

tales de l'Etat, et établir des impôts. Il élisait le doge, les principaux officiers de la république, les secrétaires d'Etat, les capitaines des galères et les gouverneurs de Terre-Ferme. Il suffisait, pour y entrer, d'avoir 22 ans accomplis et d'être citoyen au moins depuis trois ans. Cependant il fallait n'être point noté d'une manière défavorable, et c'est pourquoi on fesait une élection chaque année; mais on avait coutume d'élire les mêmes, c'est-à-dire tous les nobles. Le livre d'or était la liste du grand et du petit conseil et s'imprimait tous les ans. On voit qu'en 1769, il contenait les noms de 516 personnes, sans compter ceux qui occupaient des charges hors de Gênes.

Le doge présidait à tous les conseils, et avait seul le droit d'annoncer quel était l'objet sur lequel on devait délibérer. C'était presque là que se réduisait son autorité. Ses fonctions duraient deux années jour pour jour, heure pour heure. Il résidait dans le *palais Public* avec deux sénateurs qui l'observaient toujours. Il portait une robe de velours cramoisi en hiver, et une de damas de même couleur en été, avec un bonnet carré de même étoffe, et terminé en pyramide avec une touffe de soie. On lui donnait le titre de *sérénissime*, et lorsqu'il n'était plus en place, celui d'*excellence*. Il restait huit jours après l'expiration de ses fonctions, exposé à la censure et aux plaintes des habitans. Les syndicateurs jugeaient de la réalité des accusations; et si elles eussent été graves, le doge eût été privé de l'avantage d'être procurateur perpétuel. Nul ne pouvait être élevé de nouveau à la dignité de doge, qu'après un intervalle de dix ans, et la chose n'est jamais arrivée. Le tems de l'élection n'était pas fixé. Quelquefois l'interrègne n'était que de peu de jours, quelquefois il était plus long. Pour élire le doge, on tirait au sort cinquante membres du grand conseil, et ces cinquante choisissaient vingt sujets qu'ils jugeaient dignes de la place. Ces vingt étaient réduits à quinze par le grand conseil; ceux-ci l'étaient à six par le petit conseil; et parmi ces six, le grand conseil en choisissait un. Il fallait que celui que l'on avait élu eût au moins cinquante ans, et qu'il fût noble Genois et riche.

Parmi les magistrats particuliers, les plus importans étaient les *supremi sindicatori*, chargés, comme les éphores de Sparte, du maintien des lois et de leur exécution. Ils étaient

au nombre de cinq, et c'étaient les magistrats les plus redoutables. Sept inquisiteurs d'Etat veillaient à la police intérieure.

Les divisions des Genois ayant donné trop de force à l'esprit de parti, ils furent obligés de confier l'administration de la justice à des magistrats étrangers, que l'on choisissait dans les autres Etats de l'Italie. Il y en avait trois pour la rote civile, et quatre pour la rote criminelle. On appelait de leurs jugemens en matière civile, pardevant deux docteurs de la nation, ou deux docteurs et un noble, choisis de concert entre les parties. Le droit romain était la loi générale de l'Etat de Gênes : mais il y avait aussi un grand nombre de statuts particuliers.

L'inquisition était exercée à Gênes par un dominicain, assisté de deux sénateurs, sans lesquels il ne pouvait rien ordonner : elle n'était point sévère.

Les nobles genois étaient toujours en noir; et dans les assemblées ils avaient un petit manteau, qui d'ailleurs était commun à tous les gens d'un état au-dessus du menu peuple. Ils ne portaient jamais l'épée dans la ville avant la derniere guerre, et ils prenaient la qualité de duc, de marquis ou de comte, en conséquence des terres qu'ils possédaient dans le royaume de Naples et ailleurs. Toutes les femmes qui vont à pied à Gênes, sont, pendant six mois de l'année, enveloppées d'un voile, appelé *mezzaro*, formé de deux ou trois aunes d'indienne ou de perse, plus ou moins belle, dont elles se couvrent la tête, les épaules et les bras, de manière à ne pouvoir être connues.

Les sociétés à Gênes sont agréables et brillantes; et il y a spectacle toute l'année, excepté pendant le carême et l'avent.

On ne compte pas plus de 500,000 habitans dans tout l'Etat de Gênes, y compris ceux de la capitale, qui en contient environ 120,000. La république entretenait ordinairement un corps de 2,500 hommes de troupes réglées; elle en avait 10,000 en 1749, quand elle joignit son armée à celle de don Philippe; mais ses forces ont été diminuées de moitié depuis que les Français sont en possession de l'île de Corse. Au reste, dans les occasions importantes, telle que la révolution de 1746, tout le monde était soldat; le peuple obligeait même les religieux à monter la garde, et il y avait toujours un corps de milice. La république n'a pas plus de

15,000,000 de revenus, y compris les 10 qu'elle a engagés à la banque de Saint-George. Au surplus, la richesse extrême des particuliers tient lieu de trésor à l'Etat.

COMMERCE. — La banque, dont nous venons de parler, et que l'on appelle ordinairement *la casa di St.-Georgio*, est une compagnie de commerce dont l'établissement est unique en son genre, mais dont le système est un secret impénétrable. Elle a ses magistrats, ses lois, ses assemblées; c'est enfin une espèce de république à part, formée au sein de la première, et composée de ceux qui ont un intérêt déterminé dans les *luoghi*, ou actions de cette compagnie. Ces actions produisent un intérêt de 30 pour 100. Les fonds de terre rapportent un peu moins. Les nobles génois font valoir eux-mêmes l'argent qu'ils placent en France, en Angleterre et en Allemagne. Les Genois sont très-fins et très-intelligens dans le commerce; ils sont attentifs à toutes les circonstances; et dans la cherté de 1764, il y a eu parmi eux des marchands qui ont gagné 7 à 800,000 francs sur les blés.

Gênes avait commencé à s'appliquer au commerce en même-tems que Venise, et était devenue, pour cette dernière ville, une rivale incommode en partageant avec elle le commerce de l'Egypte et du Levant. Il en est résulté, pendant près de trois siècles, des guerres continuelles entre les deux républiques, jusqu'à la bataille de Chiosa, où André Contarini, doge et général des Vénitiens, détruisit la marine des Genois, et porta à leur commerce un coup si funeste, qu'il s'en ressentit près d'un siècle. Aujourd'hui, les Vénitiens font un plus grand commerce que les Genois dans le Levant, et ceux-ci en font un plus considérable que les premiers, en France, en Espagne, et dans les autres Etats chrétiens de l'Europe.

Les productions de l'Etat de Gênes consistent en soies blanches et jaunes, en fruits, tels que limons, oranges, olives, figues, amandes, confitures sèches et glacées, en crême de tartre d'Italie, en vermicelli, macaroni, fromages, huile d'olive, etc.

Comme les productions de la terre ne suffisent pas au quart de la consommation du pays, les Genois achètent du blé, du vin, de l'huile, qu'ils tirent du Levant, et toutes sortes de

denrées, dont ils font des magasins, et que souvent, dans des disettes, ils revendent à ceux mêmes de qui ils les ont achetés.

On trouve aussi sur la côte de Gênes des marbres de toutes espèces. Il s'y travaille des chambranles de cheminée de très-bon goût, et il y a des tablettes de la plus grande beauté; d'habiles sculpteurs y font aussi des figures, des bustes, des statues et d'autres ornemens, que l'on envoie à l'étranger.

Le café et les drogues du Levant pour la médecine et pour la teinture, viennent à Gênes sur des vaisseaux de la république ou sur des navires étrangers.

Les soies blanches que l'on recueille dans le territoire de Novi, ville de l'Etat de Gênes, sont fort estimées pour leur finesse, leur blancheur et leur égalité. Elles passent toutes en France ou en Angleterre pour les fabriques de gaze.

On fabrique à Gênes des étoffes d'or et d'argent, des velours, des satins, des damas et plusieurs autres étoffes en soie. L'attention que les Genois apportent dans le choix des matières premières qu'ils emploient, les soins particuliers qu'ils ont de les bien préparer, l'habileté de leurs ouvriers, donnent à leurs étoffes, tant en bonté qu'en beauté, une qualité qui les fait rechercher de toutes les nations, quoique cependant moins aujourd'hui qu'autrefois.

Les velours unis de Gênes se fabriquent presque tous à la campagne. Les ouvriers qui les travaillent, cultivent aussi leur petit champ lorsqu'ils manquent d'ouvrage. Le fabricant de velours paie cependant un droit de maîtrise, ce qu'on appelle *comprar l'arte ;* mais ce droit est fort modique. Pour obtenir la permission de faire fabriquer et de vendre l'étoffe, il en coûte beaucoup plus cher. Il y a un magistrat qui visite les velours que l'on apporte de la campagne à la ville, et qui les coupe lorsqu'ils sont fabriqués contre les règlemens. La fabrique de Gênes compte parmi ses ouvriers en damas, demi-damas et velours, sans y comprendre les ouvriers en bas et en papeterie, environ 5000 personnes, distribuées dans les villages situés le long de la mer, du côté du Levant. Cette fabrique a fourni, année commune, plus de 6000 pièces de damas ou demi-damas, et 6000 pièces de velours, le tout formant un produit de plus de 8 millions. La consommation s'en fait en Italie, au Levant, en Allemagne, dans

le Nord, en Russie, en Portugal, en Espagne, aux Indes-Occidentales, en Angleterre, en Hollande et en France, mais en petite quantité aujourd'hui.

Les papiers qui se fabriquent dans l'Etat de Gênes, tant pour tenture que pour l'impression, sont moins estimés qu'autrefois; néanmoins l'exportation en est encore considérable. Ils passent en Espagne, en Portugal, en Angleterre, et sur-tout en Amérique, où ils sont recherchés parce qu'ils n'y sont point touchés par les mites. On compte dans cet Etat 110 moulins à papier, et l'on n'y emploie que les vieux linges, etc., que les Genois tirent d'Espagne par Alicante et de plusieurs Etats d'Italie. Ces 110 moulins fournissent, tous les ans, 11,000 balles de papier, chacune de 32 rames.

Dans le tems que la flotte de la Nouvelle-Espagne et les gallions doivent partir, il se fait de grands envois de papier, de Gênes à Cadix, où l'on en charge ordinairement jusqu'à 6000 balles, et quelquefois beaucoup plus.

Le principal commerce de Gênes consiste donc dans la vente à l'étranger de ses étoffes, de ses papiers et dans le transport des productions et marchandises étrangères dans les différens ports de l'Italie.

Les marchandises qui sont propres pour Gênes, sont le lin du Nord, le cuivre de Norwège, le fer de Suède, l'huile de poisson, les harengs, le stokfiche, les cuirs de Russie, les toiles à voiles du même pays, des mâts, des planches, etc.

Il y avait, avant la dernière guerre, plus de 100 bâtimens de Gênes, qui commerçaient sous le pavillon de la Grande-Bretagne, parce que cette puissance avait des traités de paix avec les Saletins et autres corsaires d'Afrique. Les capitaines de ces bâtimens, quoique Genois, ayant servi en Angleterre, obtenaient des lettres de capitaines anglais.

Il y avait aussi des bâtimens hollandais, suédois, vénitiens, qui servaient au commerce de Gênes. Les Genois tirent des vins de Naples, de Marseille et de Catalogne. Ils envoient des vins de Champagne et de Bourgogne en Lombardie et en Allemagne. Ils tirent du poisson salé de la Hollande et de Hambourg. Enfin, ils font un cabotage considérable à Marseille et à Livourne, où ils commercent des huiles, des vins et autres denrées.

Le lecteur conçoit sans doute facilement qu'en parlant du

commerce de Gênes, nous le supposons dans son état habituel et tel qu'il était avant la guerre. La paix générale qui s'approche, lui rendra infailliblement une grande partie de son ancienne activité.

La république n'a point fait battre de monnaie depuis long-tems; la plus grande partie a été fondue ou envoyée à l'étranger, ce qui en reste, serait très-loin de suffire à la circulation, si l'on n'y suppléait par toutes les monnaies étrangères, qui valent plus ou moins, selon leur rareté ou leur abondance. Elles servent au paiement des marchandises. Quant aux lettres de change, elles se paient toutes en billets de banque de Saint-Georges, qui sont réputés bonne monnaie, et qui gagnent un agio, plus ou moins fort, sur le prix abusif des monnaies étrangères.

Gênes a donné naissance à plusieurs personnages célèbres dans l'église, dans l'état militaire et dans les lettres. Nous avons déja dit que Christophe Colomb était né sujet de cette république.

En l'an 8, les Français, commandés par le général Massena, soutinrent un siége de plusieurs mois dans Gênes, qui fut en même-tems bombardée par les Anglais. Cette ville souffrit beaucoup tant à raison du feu de l'ennemi, qu'à cause de la disette et d'une épidémie qui fit des ravages parmi les habitans et la garnison. Massena ayant capitulé, le 16 germinal de la même année, Gênes tomba au pouvoir des armées combinées, qui ne la conservèrent pas long-tems, les Français y étant rentrés dans les premiers jours de messidor suivant, en vertu de la convention conclue le 27 prairial, an 8, après la célèbre victoire de Marengo.

La partie orientale des côtes de Gênes s'appelle *rivière du Levant*, en opposition à la partie occidentale que l'on nomme *rivière du Ponent*; et les deux réunies forment ce que l'on appèle *la rivière de Gênes*. Du côté du levant, on trouve d'abord *Bisagno*, à la porte même de la ville. Deux lieues plus loin est *Nervi*, bourg agréable et bien peuplé, situé en bon air, et où l'on voit beaucoup de maisons de campagne.

Napallo, à six lieues de Gênes, est un bourg situé sur le golfe du même nom. A la partie occidentale du golfe de Napallo, est *Porto-Fino*, (en latin *Portus Delphinus*). C'est

un port vaste et sûr. Les huiles de ce canton ont de la réputation. Sur le même golfe se trouve Sainte-Marguerite, où il y a une maison délicieuse de Marcel Durazzo.

Chiavari, à 25 milles ou à 8 lieues de Gênes, est une ville très-peuplée et très-commerçante, bien bâtie, et dans une plaine agréable et fertile. Il y a une carrière considérable d'ardoise dans le voisinage.

Sestri di Levante, est une petite ville située deux lieues plus loin, sur une péninsule. La côte ouest offre un golfe très-vaste, où les vaisseaux sont en sûreté. Les Génois ont des maisons de plaisance à Sestri, et le vallon en est agréable.

Le *golfe de la Spezia*, à 20 lieues à l'orient de Gênes, est un des plus beaux, des plus vastes et des plus sûrs que la nature ait formés, ou plutôt un assemblage de plusieurs ports tous extrêmement sûrs, et capables de contenir plusieurs armées navales. A la partie occidentale du golfe est une petite ville assez jolie, appelée *Porto-Venere*, avec un port considérable et un château sur la hauteur. On a construit des forts aux deux embouchures du golfe de la Spezia. Vers celle qui est la plus vaste il y en a un bâti sur un rocher absolument isolé, mais dont les ouvrages s'unissent à un château placé en terre ferme.

La ville de LA SPEZIA est bâtie au fond du golfe. Elle est peuplée et commerçante, le territoire en est fertile. Le fort Sainte-Marie, bâtie sur la côte, sert à défendre cette ville contre les corsaires. Sur le même golfe est situé LÉRICI, gros bourg, avec un port large et profond, où l'on s'embarque ordinairement pour aller à Gênes, quand on vient de la Toscane. Il y a dans le golfe de la Spezia, à un mille de la ville de ce nom, et à 65 pieds de la terre, une fontaine de source qui soulève de quelques pouces le niveau de la mer, et y forme une convexité de 20 pieds de diamètre, où les bateaux ne peuvent demeurer. L'eau en est toujours trouble, lors même que celle de la mer est parfaitement claire. Elle est aussi moins salée à la surface; et à la profondeur de 38 pieds et demi, où la source sort de la terre, elle est douce, plus froide que celle de la mer, et fort trouble.

Sarzana est une ville située dans l'intérieur des terres, à 23 lieues de Gênes, à l'extrémité orientale de l'état de ce

nom, lequel y a pour limite la rivière de Macra. Elle est fortifiée et défendue par un bon château, qui est sur la colline appelée Sarzanella.

ÉTATS DE PARME.

Les duchés de PARME, de PLAISANCE et de GUASTALLA ne forment qu'un seul état, borné au nord par le Pô, qui le sépare de la république Cisalpine; au sud, par la Toscane; et au sud-ouest, par la république Ligurienne et l'Alexandrin. On évalue la population de ces duchés à 500,000 habitans. Les revenus du prince se montent à 3,000,000 liv. de France, qui en font 12,000,000 dans le pays. Les fermes, qui comprennent les douanes, le tabac et le sel, en forment la moitié. La taxe sur les terres, le droit de contrôle, les droits sur les cuirs fournissent l'autre. Le sol des duchés de Parme et de Plaisance est très-fertile. Ce pays présente de vastes plaines, où tous les héritages sont clos de haies et d'arbres, qui le font paraître couvert sans qu'il y ait beaucoup de bois. Il y a aussi une grande quantité de pâturages, dont le lait sert à faire des fromages. Il produit des vins et des fruits de toutes les espèces. Les vins sont ce que les Français y estiment le moins, les uns ayant un goût mielleux, et les autres étant inférieurs à ceux de France. Toutefois il doit y en avoir de bons dans certains cantons, puisque les voyageurs allemands en parlent avec le plus grand éloge. Les vignes croissent au pied des ormes, et s'étendent le long des chemins en guirlandes qui vont d'un arbre à l'autre, avec une agréable symétrie. On élève aussi dans le Plaisantin beaucoup de troupeaux de moutons, dont les laines sont estimées. Il a un avantage sur le duché de Parme, c'est que les environs de la capitale sont arrosés de quantité de petits ruisseaux, qui, en y portant la fécondité, en font un séjour délicieux. Plusieurs rivières qui descendent de l'Apennin parcourent ces deux duchés en allant du midi au nord, et se jettent dans le Pô. On trouve quelques mines de fer et de cuivre dans le Plaisantin, du sel gemme, des cristaux de roche et des sources de pétrole dans les monts Apennins.

Le conseil du prince est le tribunal suprême de l'état,

et même il évoque les causes en certains cas. Le gouverneur de la ville de Parme est le juge ordinaire, et il a un auditeur civil et un auditeur criminel pour le seconder dans ses fonctions. Il y a un conseil des finances composé d'un président, de quatre conseillers, d'un avocat fiscal et d'un procureur fiscal.

Les capitales des duchés de Parme, de Plaisance et de Gastalla, en sont les villes principales.

Parme est une ville d'environ 36,000 habitans; quelques auteurs en portent la population à 50,000; mais ils l'exagèrent beaucoup. Elle est située à 25 lieues de Milan, sur la petite rivière de *Parma*, qui va se jeter dans le Pô, à quatre lieues de cette ville. On donne pour étymologie à son nom, le mot *Parma*, bouclier rond, dont se servaient les anciens, comme si l'on eût voulu indiquer les vertus martiales de ses habitans. Parme était une ville des anciens Toscans. Les Gaulois-Boiens, puis les Romains, s'en emparèrent. A la chute de l'empire Romain, elle forma une espèce de république, qui défendit sa liberté avec courage. Elle fut ensuite en proie à des divisions intestines : les Corrèges, les Scaliger, les Visconti, les Sforces, les papes s'en emparèrent successivement. Elle eut aussi de petits tyrans, tels que les Palavicini et les Sanvitale. Dans le tems de la grande confédération que Jules II forma contre la France, il fit céder au Saint-Siége Parme et Plaisance, par l'empereur Maximilien Ier. qui les abandonna, sauf les droits de l'Empire. Paul III les donna à son fils, Louis Farnèse, qui fut assassiné à Plaisance, en 1547; et l'empereur Charles-Quint, ayant marié sa fille naturelle, avec Ottavio Farnèse, fils de Louis, lui confirma la possession de ces duchés. La maison Farnèze en a joui tant qu'elle a subsisté. Elisabeth Farnèze qui, en 1714, épousa Philippe V, les fit entrer dans la branche espagnole de la maison Bourbon. L'infant Don Carlos leur fils, en prit possession en 1731. Cependant les choses changèrent de face peu de tems après; car dans les préliminaires de 1735, il fut arrêté que Don Carlos monterait sur le trône des Deux-Siciles, et que la souveraineté des duchés de Parme et de Plaisance passerait à l'empereur. La maison d'Autriche en demeura en possession jusqu'à l'année 1748. A cette époque ils furent cédés, par le traité d'Aix-la-

Chapelle, à l'infant Don Philippe, second fils du roi d'Espagne et d'Elisabeth Farnèze. Ce prince eut pour successeur, en 1765, Ferdinand Ier.(1), son fils unique, actuellement régnant, et dont l'éducation fut confiée au célèbre Condillac. La cour de Rome conserve toujours des prétentions sur ce pays. Dans une bulle, donnée en 1768, Clément XIV, l'appelait son duché.

Le duc de Parme était entré passivement dans la ligue formée par plusieurs princes de l'Europe contre la France, mais les Français ayant, le 18 floréal, an 4, passé le Pô, à la vue de Plaisance, le souverain de cet État demanda au général Bonaparte une armistice qui lui fut accordée. Le duc promit d'envoyer des plénipotentiaires à Paris, et s'engagea à payer 2,000,000 tournois, à livrer 20 tableaux au choix du général en chef, à donner 1,700 chevaux, à faire verser dans les magasins de l'armée 10,000 quintaux de blé, 5000 d'avoine, et à remettre 2000 bœufs à la disposition de l'ordonnateur en chef. Moyennant cette contribution, les États du duc de Parme durent être traités en pays neutre, jusqu'à la fin des négociations pour un traité de paix définitive, qui fut conclu, sous la médiation de l'Espagne, le 5 brumaire an 5, à Paris, et par lequel les troupes de la république jouirent du libre passage dans les États du duc de Parme, qui ne peut l'accorder aux ennemis de la France, et s'engagea en même-tems à ne point donner asyle aux émigrés français.

La ville de *Parme*, *Parma* en latin et en italien, est dans une plaine agréable. Les rues en sont larges et propres. Il y a une grande et belle place avec des arcades qui règnent des deux côtés. L'hôtel-de-ville a aussi un grand portique, où se tient le marché au blé quand il pleut, et qui sert de promenade. Le palais de l'infant duc de Parme a été commencé par les Farnèze. C'est un assemblage de grandes masses de bâtimens sans aucune régularité, et dont l'intérieur est peu décoré. On n'y trouve plus cette galerie si renommée, qui avait été formée par les princes de la même

(1) Né le 20 janvier 1751, et marié le 27 juin 1769, à l'archiduchesse Marie-Amélie-Joséphine.

maison, avec tant de magnificence et de goût, et qui contenait plus de 400 tableaux de prix. Cette fameuse collection fut transférée à Naples, aussi bien que les cabinets d'histoire naturelle et d'antiquités, par l'infant Don Carlos, lorsqu'il alla prendre possession du royaume de ce nom.

L'infant Don Philippe a institué dans son palais même une *académie des arts*. C'était-là que l'on allait admirer aussi le chef-d'œuvre du Corrège, que l'on nomme la Vierge de Saint-Jérôme, parce que l'on y voit ce saint, quoiqu'il n'ait vécu que quatre siècles après la mère de Jésus-Christ. Ce tableau est aujourd'hui au muséum de Paris. On voit aussi à l'académie de Parme des peintures antiques, et plusieurs statues tirées de Velleia, une fameuse table de bronze, un petit buste de Vittellius, une statue d'Agrippine, dont on n'a pu trouver la tête ni les bras, et qui néanmoins est faite pour donner la plus haute idée du talent des anciens pour la sculpture. On y fournit aux élèves des originaux et des modèles, et on leur distribue des prix chaque année. Celui de la peinture est une médaille d'or de cinq onces; et avant que les prix soient décernés, les pièces qui doivent concourir restent exposées à l'examen et à la critique des connaisseurs. En sortant de l'académie et en face, on trouve la bibliothèque, qui occupe deux galeries à la suite l'une de l'autre, et forme un beau vaisseau. Elle contient plus de 50,000 volumes, et on l'augmente tous les jours. La suite des livres du quinzième siècle y est considérable, et il s'y trouve au moins 200 manuscrits précieux.

Le *théâtre de Parme* est attenant au palais. Ce sont aussi les Farnèze qui l'ont fait construire. Il n'y en a pas un pareil dans toute l'Italie, et il peut contenir environ 4000 personnes. L'édifice a 350 pieds de longueur, en y comprenant l'escalier et le vestibule, qui est en haut, et 96 pieds de largeur, dans œuvre. Il paraît qu'originairement c'était une longue galerie, que l'on a décorée par une architecture en relief et en bois. Le théâtre, proprement dit, a 20 toises 4 pieds de profondeur; cependant l'ouverture n'en est que de 36 pieds, et il semble que ce soit bien peu; mais on assure que cela contribue à faire sortir la voix. Le *proscennium*, ou l'avant-scène, est décoré de grandes colonnes d'ordre corinthien, entre lesquelles sont placées des statues.

une salle d'assemblée pour la bonne compagnie. Deux gentilshommes de sa cour en faisaient les honneurs, et lui-même venait y jouer quelquefois. C'était un établissement convenable dans un pays où la noblesse ne tient pas maison, et ne fait point de dépense; il a cessé.

Au milieu de la grande place de Parme, on a, pour célébrer l'alliance du Duc avec l'Empereur, élevé en 1769, un monument en marbre blanc, sous la forme d'un autel antique.

Il Duomo, c'est-à-dire la cathédrale, est sur-tout remarquable par sa coupole peinte par le Corrége, et que l'on regarde comme le plus fameux ouvrage de ce maître, quoiqu'elle soit aujourd'hui un peu dégradée. L'Assomption de la Vierge au milieu des Anges et des Saints, en est le sujet. La chaleur de l'imagination, et la hardiesse des raccourcis, y sont portés au plus haut degré. On dit que cet ouvrage coûta la vie à l'artiste. L'église est d'une belle architecture, et l'on y voit d'autres tableaux précieux. Augustin Carrache y est enterré. L'évêque de Parme est suffragant de l'archevêque de Bologne.

Madona della Steccata est l'église des chevaliers de l'ordre de Saint-George. Elle fut achevée en 1539, et c'est la plus belle qu'il y ait à Parme. Elle forme une croix dont les quatre extrémités sont arrondies. Le couronnement de la Vierge, peint à fresque au-dessus de l'autel de Notre-Dame, est l'ouvrage de Michel-Ange de Sienne. On voit dans cette même église, le Moïse de François *Mazzola* dit le *Parmesan*, parce qu'il naquit à Parme (en 1504). On ne trouve que très-peu d'ouvrages de lui dans sa patrie.

S. Giò Evangelista est l'église d'un couvent de Bénédictins. Elle est bâtie dans le meilleur goût. Dans la cinquième chapelle, à droite, on admire une Descente de Croix et un Martyre de Sainte-Placide, par le Corrége, qui a peint aussi la coupole de cette église.

S. Sepolcro est l'église des chanoines réguliers de Saint-Jean-de-Latran. Elle fut fondée vers l'an 1262, par les pélerins qui revenaient de Jérusalem, et qui voulaient imiter le sépulcre de Jésus-Christ. On voyait dans cette église un des meilleurs tableaux du Corrége, la Fuite en Egypte; on l'appelle aussi la *Madona della Scodella* (la Vierge à l'Ecuelle),

parce que la Vierge tient une écuelle à la main. Il est maintenant au muséum de Paris.

L'université de Parme a été placée dans le collége des Jésuites, dont le bâtiment est immense. On y trouve un amphithéâtre pour l'anatomie, un laboratoire de chimie, un cabinet de physique, un d'histoire naturelle, et un observatoire. Elle fut fondée dès l'an 1412, par Nicolas d'Est, et renouvelée par le prince Ranuzio, Ier. de la maison de Farneze. Elle confère des grades, et l'on y compte environ 400 étudians. Il en est sorti des sujets distingués. Le collége des Nobles, fondé en 1600, était destiné pour 500 jeunes gentilshommes; on n'y en compte plus que 50.

La *citadelle* de Parme est régulière. Elle fut construite, dit-on, par Alexandre Farnèze, sur le plan de celle d'Anvers. Le revêtement du corps de la place tombant en ruine, on n'y a fait quelques réparations pour arrêter la dégradation; mais elle est dépourvue d'ouvrages extérieurs, et ne pourrait être d'une grande défense. On y tient une partie des troupes de l'état, lesquelles ne se montent qu'à 1,200 hommes en tout. On a planté une promenade entre la ville et cette citadelle. Elle a 300 toises de longueur; on l'appelle le *Stradone*, les dames y allant beaucoup en voitures.

Le *Palazzo di Giardino* est une ancienne maison de plaisance des ducs de Parme, située au Nord, et dans la partie de la ville qui est au-delà de la rivière. Il y a de grands et beaux jardins qui lui ont valu le nom qu'il porte, et dans lesquels on voit des statues et des vases. C'est près de ce lieu que le 29 juin 1734, les Français, sous les ordres du roi de Sardaigne et de M. de Coigny, gagnèrent la bataille de Parme sur les Impériaux, commandés par le comte de Mercy, qui y fut tué.

Les autres bâtimens les plus remarquables de Parme, sont le palais Sanvitale, où il y a beaucoup de tableaux précieux, celui du Gouverneur, ceux de Rangoni, de Palavicini et de Grande Maria. La ville de Parme a, comme toutes les autres villes d'Italie, des fontaines et un aqueduc. La source qui alimente celui-ci, est à 50 milles de distance. Les environs offrent quelques maisons de campagne remarquables. La principale est *Colorno*, ancien château des princes Farnèze, situé sur la Parma, à trois lieues au Nord de Parme.

C'est

C'est la résidence ordinaire du Prince. Il y a un beau salon, décoré sur les dessins de Petitot, et une jolie salle de comédie, où Don-Philippe avait souvent des spectacles pour lui et pour sa cour. Les jardins de Colorne sont dans le goût français, et grands comme celui des Tuileries (qui a 67 arpens). On s'y promène sous un grand berceau d'orangers et de citronniers, qui sont en pleine terre, mais que l'on est obligé de couvrir pendant l'hiver. *Sala* est une autre maison de plaisance du prince, à deux lieues au Midi de Parme. C'est un château ancien, dans une belle situation, avec des bois qui servent pour la chasse. On y montre l'endroit où était le puits des Rasoirs, dans le tems où l'on prétend que les souverains faisaient faire des exécutions promptes et secrètes.

Vers l'an 1765, on a établi à Parme une imprimerie royale, dont M. *Bodoni* fut nommé directeur. Il en est sorti des éditions qui peuvent aller de pair avec tout ce qu'il y a de plus beau dans la typographie. Il s'y trouve des caractères pour presque toutes les langues.

Les habitans de Parme sont d'une grande taille. L'indolence est leur seul défaut. Ils ne sont point jaloux jusqu'à la fureur, comme dans quelques villes d'Italie. Scaliger dit qu'ils ont l'esprit guerrier, le cœur bon, et qu'ils aiment à plaire. Les femmes de la petite bourgeoisie se coëffent avec un réseau qui renferme leurs cheveux; celles de la campagne portent des chapeaux entourés de rubans. Les mœurs sont assez régulières à Parme. La crainte de l'inquisition et l'influence de la cour d'Espagne, faisaient autrefois qu'on n'y parlait de religion qu'avec beaucoup de réserve, mais l'inquisition y a été supprimée en 1769. L'air de Parme a toujours passé pour très-bon; le climat en est tempéré, et il y fait moins chaud que dans la partie basse de l'Italie; quelquefois même on y éprouve des hivers rigoureux, et l'on y a vu quatre pieds de neige; mais cela est rare. Parme est située par 7 deg. 35 min. de long. est de Paris, et 44 deg. 44 min. 50 sec. de latitude boréal.

Gustalla, (en latin *Guardastallum* ou *Vastalla*), est une petite, mais forte ville, située sur le Pô, et dans le ci-devant duché de Mantoue. Elle a le titre de duché, et elle eut des ducs particuliers qui étaient de la maison de Gonzague. Marie-Thérèse, reine de Hongrie et de Bohême,

s'empara de ce duché en 1746, et le céda à Don-Philippe en 1748.

Plaisance (en latin *Placentia*, et en italien *Piacenza*) passe pour une ville d'environ 10,000 âmes. Elle est située entre Parme et Milan, à 13 lieues l'une de l'autre, tout près du Pô, et de l'embouchure de la *Trebia*. Son nom paraît venir de l'agrément de sa situation et de la salubrité de l'air qu'on y respire. Pline dit que dans le dénombrement de l'Italie, on trouva dans cette ville six vieillards de 110 ans, un de 120 et un de 140. Suivant Rollin, Plaisance fut mise au rang des colonies romaines, 219 ans avant l'ère chrétienne, et c'était une ville distinguée dans l'empire. Cependant il n'y reste aucun vestige d'antiquités. Il y avait hors de la ville un amphithéâtre qui fut brûlé pendant la guerre d'Othon et de Vitellius, et la ville même fut ensuite saccagée. Le siége de Plaisance par Totila, l'an 1545, est un des exemples les plus mémorables des horreurs de la guerre. Cette ville se défendit plusieurs mois, et les habitans souffrirent de la disette au point de manger de la chair humaine. Alboin la prit encore l'an 570. Elle appartint ensuite aux rois d'Italie, successeurs de Charlemagne. A la décadence de l'empire, elle prit une forme républicaine, mais elle fut plus d'une fois déchirée par les factions, et notamment par celle des Guelfes et des Gibelins. Les ducs de Milan, les rois de France et le pape s'en emparèrent successivement; mais depuis long-tems elle a suivi le sort de la ville de Parme.

La ville de Plaisance est grande et bien bâtie. La citadelle et les fortifications sont en bon état et capables de soutenir un siége. Les rues sont larges, mais désertes. La place du palais public est remarquable par deux statues équestres, en bronze, représentant deux princes de la maison de Farneze. L'une est celle d'Alexandre Farnèze qui servit en France pour la ligue, pendant qu'Henri IV assiégeait Paris, et qui fut troisième duc de Plaisance. L'autre représente Ranuce Farnèze, fils du précédent, et qui régna aussi sur la même ville. La première a beaucoup plus de mouvement que la seconde. L'artiste (Mouhi, élève de Jean de Bologne, (1)) a saisi

(1) Ce dernier naquit à Douay, et fut formé par Michel-Ange C'est lui qui a fait le cheval de bronze de la statue d'Henri IV, autrefois placée sur le Pont-Neuf, à Paris.

avec beaucoup de précision l'instant où le cheval part; et la tête a tant de feu, que l'on croirait entendre hennir l'animal. Quant à la figure du duc, elle suit bien l'action du coursier, et son manteau est parfaitement drapé; mais le côté opposé ne présente point un aspect si heureux, ni pour la composition ni pour les lumières. La seconde statue est bien composée et le côté du manteau est aussi le plus beau.

La *cathédrale* de Plaisance (*il Duomo*) est une vieille église d'un mauvais gothique, mais où l'on voit un autel en argent et beaucoup de peintures remarquables. La coupole a été peinte à fresque par le Guerchin. L'évêque est suffragant de l'archevêque de Bologne.

Le *palais ducal* annonce la grandeur et la puissance des princes de la maison de Farnèze, qui le firent bâtir sur les dessins de Vignole. Cependant, il n'y en a qu'un tiers de fait, et il est en briques. L'architecture en est assez belle, quoique peut-être un peu maigre. Il y a au rez-de-chaussée un grand appartement décoré d'une manière ingénieuse et du meilleur goût. Le théâtre de Plaisance tient au palais; il est de moyenne grandeur, mais bien construit et fort commode. Les autres édifices publics, comme la douane, le palais et le collége des marchands, sont dignes d'attention.

On trouve bonne compagnie à Plaisance. La noblesse y a un *casino*, où elle se rassemble. En été, on va se promener au cours, qui est une grande rue alignée. Il y a plus de carrosses à Plaisance, que la richesse et la grandeur de la ville ne semblent le comporter, et il en est de même de toutes les petites villes d'Italie. C'est un besoin auquel on est plus sensible dans les pays chauds, et qui, d'ailleurs, coûte bien moins qu'en France.

Plaisance est la patrie de plusieurs personnages illustres. Nous n'en citerons qu'un, le cardinal Alberoni, que son ministère en Espagne a rendu si fameux. Il naquit en 1664, dans une chaumière à l'extrémité de la ville. M. de Vendôme fut le premier auteur de la fortune d'Alberoni, qui devint premier ministre de Philippe V, et fut le Richelieu de l'Espagne. Ayant été remercié en 1719, il se retira à Rome, puis à Plaisance. Il y était encore en 1746, âgé de 80 ans, et il y vivait de la manière la plus modeste. Il y a fondé un beau collége pour 60 prêtres tirés du corps

de la noblesse. Cette ville est située par 12 deg. 30 min. de longitude, et 39 deg. 50 min. de latitude.

On voit au-dessus de Plaisance *Campremoldo*, dont le nom vient de Campo-Morto. Ce fut-là qu'Annibal défit les Romains à la bataille de la Trébia. Ce fut aussi près de cette ville, qu'en 1746, les Français et les Espagnols attaquèrent avec le plus grand courage les Allemands, sous la conduite du maréchal de Maillebois, que le conseil de Madrid força d'engager cette action qui ne réussit pas.

Commerce. — Les riz, les fromages, les soies, les laines entrent principalement dans le commerce de Parme. Cette ville renferme quelques manufactures; mais il n'en sort, pour l'étranger, que des taffetas, qui sont fort estimés, et des bas de fil et de soie, les uns et les autres tricottés à l'aiguille, et que l'on fait passer en Allemagne, où ils sont extrêmement recherchés. Le commerce, en général, a peu d'activité dans l'Etat de Parme. C'est ordinairement par remise que s'en fait la majeure partie. Cependant la France lui envoie et en tire plusieurs marchandises. L'exportation des bêtes à cornes et des cochons y forme une branche de commerce assez forte; mais cette exportation se borne aux pays limitrophes. On envoie beaucoup de fromages dans l'Etat de l'Eglise, et même hors de l'Italie. On fait aussi quelques exportations de liqueurs qui ont de la réputation. Le riz est encore un objet important; on l'expédie ordinairement par Livourne. Quant aux laines, elles ne peuvent être que de peu de conséquence; cependant Parme était autrefois célèbre à cet égard. Martial en place les laines au-dessus de celles d'Attino, qui avaient beaucoup de célébrité à Rome. La soie est une des principales richesses de l'Etat de Parme. Elle se vend en trame et en organsin; on en envoie à Lyon, et même en Angleterre; et c'est un objet d'exportation qui se monte annuellement à 700,000 liv. tournois. Quant aux importations, celles des fabriques de France ne sont pas considérables. Elles consistent en draps d'Elbeuf, en quelques pièces de draps de Sédan et de Louviers, en camelots de différentes qualités des fabriques d'Amiens et de Lille, en pannes, en étamines des fabriques de Rouen, de Rheims et du Mans, en serges de toutes espèces, et en velours de coton. L'Aigle et le Forez fournissent aussi quelques quincailleries.

Paris y envoie de la bijouterie, et Lyon des étoffes de soie, des dorures et des galons, en très-petite quantité. La livre de Parme est de 10 onces, 5 gros, 24 grains, poids de marc. La mesure dont on se sert est la brasse, ou le *braccio;* mais elle est de trois sortes, comme dans la plupart des villes de la Lombardie. La brasse, pour la soie, *braccio da seta*, qui sert à mesurer les étoffes de soie, est de 21 pouces 8 lignes. Le *braccio da filo*, dont on se sert pour mesurer la toile et le drap, est de 23 pouces, 6 lignes et 7 dixièmes. Les louis d'or de France passent à Parme pour 95 liv.; ainsi, la livre de Parme ne vaut que 5 sous de France. On y compte aussi par *paules*, et l'on en donne 43 pour un louis d'or; ainsi le *paule* coûte à Parme 11 s. 2 d. Dans le traité de paix, dont nous avons parlé ci-dessus, il se trouve plusieurs articles avantageux au commerce de France avec les Etats du duc de Parme.

Les *salines* de *Salso Maggiore*, qui sont à 10 lieues de Parme, du côté du Midi, fournissent chaque année 166,000 l., poids du pays, ou 28,500 quintaux de France, qui font à-peu-près les deux tiers de la consommation. L'autre tiers se tire de la mer Adriatique, et remonte le Pô jusqu'à l'embouchure de la Parma, ou même jusqu'à Plaisance, pour la consommation de cette ville et des environs. Quinze heures d'ébullition suffisent pour former le sel à Salso, et trois jours pour le sécher. Les sources qui donnent l'eau salée, sont imprégnées d'huile de pétrole. Cette huile qui est bitumineuse, légère, fossile, quoiqu'en partie végétale, se trouve en plusieurs endroits du voisinage de Parme. Pour l'obtenir, on creuse des puits de 180 pieds, au fond desquels elle se rend souvent avec force et par jets, semblables à de petites fontaines, au point qu'on en a trouvé 800 liv. dans une seule fosse. On n'en ramasse point l'hiver. En été, les puits fournissent depuis une demi-livre jusqu'à trois livres par jour. Il y a près de Velleia, à six lieues de Plaisance, et à treize lieues de Parme, une fontaine qui a l'odeur de foie du soufre, et une autre qui bouillonne sans que l'eau soit chaude, sur laquelle s'élève une vapeur de pétrole, et à qui plusieurs personnes trouvent une odeur de benjoin. Cette vapeur s'enflamme à l'approche d'un flambeau allumé, et la flamme dure plusieurs jours, ou jusqu'à ce que quelque coup de vent

l'éteigne. A Barigazzo, qui est à dix lieues de Modène, il y a aussi des bouches d'eau qui s'allument au feu d'un flambeau. Il y a des eaux, ou boues médicinales, à Lerignano, à dix milles de Parme.

La ville de *Velleia* ou *Veleia*, dont nous venons de parler, était à quatre lieues de la voie Emilienne, et fut détruite par l'effet des éboulemens de deux montagnes voisines, peut-être pendant un tremblement de terre. Le grand nombre d'ossemens que l'on y a découverts, et la quantité de médailles et de monnaie que l'on en retire, prouvent que les habitans, n'ayant pas eu le tems de se sauver, furent surpris, écrasés et engloutis avec toutes leurs richesses.

Il paraît que ce fut plusieurs années après la mort de Constantin que cette ville fut abimée. On commença, en 1760, à faire des fouilles dans les ruines de Velleia, par ordre du duc de Parme. Les rochers qui couvrent ces ruines, à plus de 20 pieds de hauteur, rendirent les travaux difficiles et peu fructueux, parce que tout ce que l'on retire est extrêmement mutilé. La plus grande partie de Velleia était bâtie sur le penchant de la colline. Les maisons formaient un amphithéâtre, dont les différens étages se communiquaient par des degrés. Les appartemens inférieurs étaient placés sur un faux plancher, soutenu par des piliers de terre cuite, entre lesquels l'air pouvait circuler, ce qui garantissait de l'humidité. Il paraît que les maisons étaient simples. Il y en avait quelques-unes de pavées en marbre, et d'autres l'étaient en mosaïque. On a trouvé des peintures, des bustes en marbre, des bains de même matière, des vases de bronze incrustés en argent, des meubles et ustensiles de bon goût, des ouvrages de terre élégans. On a retiré un panneau de peinture qui était un peu dans le goût chinois ; c'était un genre grotesque assez usité chez les Romains. On a trouvé aussi un bas-relief en marbre dans le goût égyptien et d'une assez belle exécution. Beaucoup de moulures de bronze et très-bien faites, prouvent qu'il y avait des ornemens très-riches dans la ville de Velleia.

On voit dans la galerie du château de Parme le plan de la partie que l'on a fouillée jusqu'ici. On y remarque vers le milieu une place qui était très-ornée. Il y avait, au centre, un autel consacré à l'empereur Auguste. La place était environnée de colonnes de marbre chipolin, dont quelques-unes

subsistent encore, et tout autour régnait un canal pour l'écoulement des eaux. Il y avait aussi de très-beaux siéges de marbre, soutenus par des lions. On a découvert, sous ces mêmes ruines, une statue de bronze représentant une victoire ailée, les bras élevés comme pour soutenir une couronne. Parmi les édifices considérables de Velleia il y avait, ainsi que dans les grandes villes, un *Chalcidicum*, bâtiment public qui servait soit à des assemblées de villes, soit à des cérémonies de religion, ou même, suivant quelques auteurs, à des festins publics. Une inscription nous apprend qu'il avait été bâti par Bébia, fille de Titus.

Des Velléiens formaient une république de laquelle dépendaient à-peu-près trente villes ou bourgs des environs. Ils n'occupaient qu'une petite contrée de la Ligurie, et les historiens n'en ont presque rien dit; mais on voit à Parme une table de bronze où sont marqués les principaux lieux de leur pays. On y reconnaît beaucoup de villages des environs, qui n'ont presque point changé de noms. Cette table, qui a rapport à un établissement de l'empereur Trajan, est le monument de bronze le plus entier et le plus considérable qui existe. Elle a été expliquée par Muratori.

On a tiré des ruines de Velleia beaucoup d'idoles, les unes en marbre, les autres en terre grasse; une statue colossale de l'empereur Adrien, dont il ne reste que la tête, une main, un pied et une partie de la draperie; une statue de Néron encore jeune, ayant au cou la *bulla*, ou boule, que portaient les enfans de patriciens; une statue de Galba, en habit militaire, avec son armure; d'autres statues de personnages consulaires, dont plusieurs sont assez bonnes (il y en a encore une que l'on regarde comme un des beaux ouvrages de la sculpture grecque, et l'on en voit beaucoup qui sont en bronze doré); des balances, des poids marqués pour la fidélité du commerce, des masques pour les acteurs et différens meubles. On n'y a point reconnu de temples ni de théâtres. Peut-être sont-ils restés ensevelis dans la partie que l'on n'a pu encore déblayer; mais on a trouvé les aqueducs qui distribuaient l'eau dans la ville, un château-d'eau qui servait de point de partage, des bains et des étuves.

On n'a donné sur la fondation et l'ancien état de Velleia que des conjectures très-vagues.

RÉPUBLIQUE CISALPINE.

Nous traiterons des possessions de cette république d'une manière très-détaillée, mais purement *topographique*, attendu que l'on n'a pas encore des aperçus généraux sur ces divers pays, à peine réunis, et dont la constitution politique (au moment où nous écrivons) est encore dans un état incertain.

La République Cisalpine est bornée au nord par la république Helvétique, ci-devant la Suisse et le pays des Grisons; à l'est, par le Tirol, le Trentin, les Etats ci-devant vénitiens et la mer Adriatique; au sud, par le duché d'Urbin, qui fait partie de l'Etat de l'église, par la Toscane et par la république de Lucques; et à l'ouest, par la mer Méditerranée, par une autre partie de la Toscane, par la république Ligurienne, ci-devant la république de Gênes, et par les Etats que possédait le roi de Sardaigne sur la terre-ferme de l'Italie. Cette république doit son existence aux victoires des Français. Les duchés de Milan et de Mantoue, les Etats du duc de Modène, le Bergamasque, le Bressan, le Bolonais, la Romagne, le Ferrarais, le Novarèse, la Valteline et les comtés de Chiavenne et de Bormio en forment le territoire. Par une loi du 23 floréal an 9, elle est divisée en douze départemens, dont voici le tableau :

Ier. Le département *del l'Agogna* est divisé en cinq districts : *Novare* en est le chef-lieu.

Les chefs-lieux de district sont :

	Population.
1er. Novare.	74,042
2e. Vigevano.	93,562
3e. Domo d'Ossola.	40,849
4e. Varallo.	48,285
5e. Arona.	89,475
Total	346,213

IIe. Le département *del Lario est* divisé en quatre districts; *Come* en est le chef-lieu.

Les chefs-lieux de district sont :

1er. Come.	118,465
2e. Varese.	89,371
3e. Sondrio.	88,641
4e. Lecco.	75,417
Total	371,894

IIIe. Le départenent *d'Olona* est divisé en quatre districts : *Milan* en est le chef-lieu.

Les chefs-lieux de distriet sont :

	Population.
1er. Milan.	217,807
2e. Pavie.	119,105
3e. Monza.	78,202
4e. Gallarato.	111,120
Total	346,234

IVe. Le département *del Serio* est divisé en quatre districts : *Bergame* en est le chef-lieu.

Les chefs-lieux de district sont :

1er. Bergame.	137,261
2e. Clusone.	41,361
3e. Treviglio.	75,217
4e. Breno.	40,503
Total	294,142

Ve. Le département *della Mella* est divisé en quatre districts : *Brescia* en est le chef-lieu.

Les chefs-lieux de district sont :

	Population.
1er. Brescia	145,035
2e. Chiari	58,852
3e. Verola-Alghisi	69,901
4e. Salo	59,837
TOTAL	333,625

VIe. Le département *del Alto-Pô* est divisé en quatre districts : *Cremone* en est le chef-lieu.

Les chefs-lieux de district sont :

1er. Cremone	110,642
2e. Créma	86,309
3e. Lodi	85,037
4e. Cassal-Maggiore	79,091
TOTAL	361,079

VIIe. Le département *del Mincio* est divisé en quatre districts : *Mantoue* en est le chef-lieu.

Les chefs-lieux de district sont :

1er. Mantoue	83,205
2e. Revere	80,178
3e. Vérone	81,575
4e. Castiglione - delle - Stiviere	45,531
TOTAL	290,489

VIIIe. Le département *del Crostolo* est divisé en deux districts : *Reggio* en est le chef-lieu.

Les chefs-lieux de district sont :

1er. Reggio	137,187
2e. Massa-di-Carrara	42,608
TOTAL	179,795

IXe. Le département *del Panaro* est divisé en deux districts : *Modène* en est le chef-lieu.

Les chefs-lieux de district sont :

	Population.
1er. Modène	150,944
2e. Castelnova - di - Carfagnana	49,226
TOTAL	200,170

X. Le département *del Basso-Pô* est divisé en trois districts : *Ferrare* en est le chef-lieu.

Les chefs-lieux de districs sont :

1er. Ferrare	109,947
2e. Commachio	45,603
3e. Rovigo	71,950
TOTAL	227,500

XI. Le dépa.tement *del Reno* est divisé en quatre districts : *Bologne* en est le chef-lieu.

Les chefs-lieux de district sont :

1er. Bologne	180,148
2e. Imola	116,728
3e. Cento	71,142
4e. Vergato	53,823
TOTAL	421,841

XIIe. Le département *del Rubicone* est divisé en cinq district : *Césene* en est le chef-lieu (1).

Les chefs-lieux de district sont :

1er. Césene	68,046
2. Forli	89,253
3. Faenza	52,286
4. Ravenna	47,252
5. Rimini	62,736
TOTAL	269,573

(1) Le sixième district, celui de *Pesaro*, renfermant 35,273 habitans, a été rendu au pape,

RÉCAPITULATION.

Département del' *Agona*	346,213	habitans.
———— del *Lario*	371,894	
———— d'*Olona*	346,234	
———— del *Serio*	294,142	
———— della *Mella*	333,625	
———— del *Alto-Pô*	361,079	
———— del *Mincio*	290,489	
———— del *Crostolo*	179,795	
———— del *Panaro*	200,170	
———— del *Basso-Pô*	227,500	
———— del *Reno*	421,841	
———— del *Rubicone*	269,573	
Population totale	3,552,555	habitans.

I. Le département des Agogna est ainsi nommé, parce qu'il y coule un torrent de ce nom.

Il est divisé en cinq districts. *Novare* en est le chef-lieu.

Les chefs-lieux de districts sont: *Novare, Vigevano, Domo-d'Ossola*, *Varallo* et *Arona.*

1. *Novare* (en latin *Novaria*, et en italien *Novara*) est une ancienne et forte ville, située sur une colline, dans la partie du duché de Milan qui appartenait au roi de Sardaigne. C'est le siége d'un évêque, suffragant de l'archevêque de Milan. Elle était la capitale d'un petit territoire appelé le *Novarèse*, qui renfermait quelques bourgs. Les auteurs ne sont point d'accord sur la fondation de Novare. Elle fut long-tems soumise aux ducs de Milan, puis elle fut successivement possédée par les ducs de la Torre, par les Visconti, par les Sforce, par les Français et par les ducs de Parme. Ce fut dans le château de cette ville que Louis Sforce, duc de Milan, fut, en 1500, fait prisonnier par les Suisses, et livré aux Français, qui l'emmenèrent en France, où il mourut.

2. *Vigevano*, ou *Vigere* (en latin *Vigevanum*) est une petite ville, dans une très-agréable situation sur le Tesin. Elle est à cinq lieues au sud-est de Novare, et à six au sud-ouest de Milan. Elle est défendue par un château fort construit sur un rocher. C'est le siége d'un évêque, suffragant de l'archevêque de Milan. Le territoire qui l'entoure se nomme le *Vigevanasque.* Il appartenait au roi de Sardaigne.

3. *Domo - d'Ossola* est une petite ville, située à l'ouest du lac Majeur, au pied des Alpes, sur le torrent de *Tosa.* Elle était comprise dans la partie du duché de Milan, dont le roi de Sardaigne était souverain, et elle se trouvait dans le comté d'*Anghiéra*, dont la cession avait privé les Etats de la maison d'Autriche du commerce qu'ils faisaient avec la France, la Suisse, et une partie de l'Allemagne par le *Simplon.*

4. *Varallo* est une petite ville, qui était la capitale des vallées de la Sessia, cédées au roi de Sardaigne par l'empereur, en 1703.

Ces quatre villes, ainsi que la suivante, et leur territoire, ont été réunies à la république Cisalpine, par un arrêté du premier consul de la république française, en date du 20 fructidor an 8.

5. *Arona* est une petite ville, avec un château fortifié, et située sur le bord du lac Majeur. Elle faisait aussi partie du comté d'Anghiéra, au duché de Milan, et elle appartenait au roi de Sardaigne. Saint-Charles Borromée y naquit, et l'on y voit la statue colossale, en fer battu, que sa famille lui fit élever vers l'an 1650. Ce monument a, dit-on, 100 pieds de hauteur, c'est-à-dire, 64 pour la statue et 36 pour le piédestal. La figure semble dominer tout le lac. Le saint donne sa bénédiction de la main droite, et tient un livre de la main gauche. A côté de cette statue est un collége. De l'autre côté du lac, dans la partie qui appartenait à l'Autriche, se trouvent des maisons de campagne du duc de Modène et du maréchal Serbelloni.

Le *lac Majeur*, *Majour*, ou *Major*, était appelé par les anciens *Verbanus lacus* ; et les Italiens le nomment *lago Maggiore.* Il est à sept lieues à l'ouest du lac de Come, et de 127 toises au-dessus du niveau de la mer. La longueur en est de treize lieues du Nord au Sud, et la largeur de trois lieues presque par-tout. Le fond, qui en est pierreux, a, vers le milieu, quatre-vingts brasses de profondeur. L'eau en est claire et verdâtre, et l'on y pêche des truites, des perches, des tanches et d'autres poissons. De toutes parts, il est environné de collines, dont le penchant est couvert de vignes et de serres, et dont le sommet est couronné de forêts de châtaigniers. Sur ses bords, on voit de belles allées en ber-

ceau, où l'on marche à l'ombre des treilles. On remarque en différens endroits de beaux étangs, formés par la nature, et que remplissent les eaux qui tombent du haut des montagnes. Dans le bailliage de *Luccaris*, ou de *Lucarno*, un des peuples alliés de la Suisse, et qui donne son nom à une partie du lac, il reçoit à l'est le Tesin, qui lui porte les eaux d'un autre lac, situé sur le St.-Gothard, et qui en sort ensuite à l'ouest, et auprès de Sesto. Il communique avec Milan par un canal, qu'on nomme *Ticinello*, ou *Naviglio*, et que fit creuser François I[er]., roi de France. Parmi les îles du lac Majeur, il en est trois plus considérables que les autres, qui font un séjour delicieux, et qu'on nomme les *îles Borromées*. Ce sont *l'Isola-Bella*, *l'Isola-Madre*, et *l'Isola-del-Pescatore*.

Vers le milieu du 17e. siècle, l'Isola-Bella n'était encore qu'un rocher stérile, sur lequel il a fallu apporter, à grands frais, toute la terre qui le couvre à-présent. Elle contient un palais assez beau, où l'on voit les meilleurs tableaux et d'autres curiosités dignes d'attention. On a donné la forme de grottes aux corridors de ce palais; on les a revêtus intérieurement de coquillages et d'ornemens de marbre; et s'avançant jusqu'au bord du lac, les parties inférieures en sont continuellement baignées par les vagues. Le jardin a dû coûter des sommes très-considérables. Il est à dix étages qui, à commencer du niveau de l'eau, s'élèvent jusqu'à la superficie supérieure, à la hauteur perpendiculaire de soixante brasses, en comptant pour chaque trois empans d'un homme fait. Chacun de ces étages est moindre que l'autre, de sorte que le plus bas est le plus large et celui du sommet le plus étroit. Du haut de la terrasse la plus élevée, qui forme un carré long de 45 à 50 pieds de longueur, on jouit d'une vue admirable. Cette terrasse, pavée en pierres de taille, est entourée d'une balustrade; et à chacun des angles, on a placé des statues de pierre d'une grandeur démesurée.

L'*Isola-Madre* est à une lieue de l'*Isola-Bella*. Elle s'élève à six étages. Le jardin en est beau; mais aux tableaux près, la principale maison n'a rien de remarquable. C'est dans la troisième, que l'on nomme *Isola-del-Pescatore*, qu'est la paroisse, et elle renferme environ quatre cents habitans.

Les *îles Borromées* sont situées dans la partie occidentale

du lac, c'est-à-dire, dans celle qui dépendait du roi de Sardaigne. Elles sont à 15 lieues de Milan, et elles étaient possédées en toute souveraineté par la maison *Borromée*. La limite qui séparait les possessions de la maison d'Autriche de celles de la maison de Savoie, passait par le milieu du lac Majeur, depuis les frontières de la Suisse jusqu'au Tesin.

II. Le département DEL LARIO est ainsi nommé, parce qu'il est arrosé par la rivière de ce nom.

Il est divisé en quatre districts. *Come* en est le chef-lieu.

Les chefs-lieux de district sont : *Come*, *Varèse*, *Sondrio* et *Lecco*.

Come, (en latin *Comum*, et en italien *Como*) est une ville d'environ 15,000 habitans, située à 9 lieues au Nord de Milan, à l'extrémité d'un lac de dix lieues de longueur, mais étroit, auquel elle donne son nom, et à l'endroit où en sort l'Adda. Elle est dans une plaine agréable, bien cultivée et entourée de montagnes. Pline dit qu'elle fut fondée par les Orobiens qui étaient venus de la Grèce. Elle est bien bâtie. La cathédrale en est belle et revêtue de marbres. L'évêque est suffragant d'Udine. Come fesait partie du duché de Milan; mais elle était administrée par 40 décurions. Pour être reçu décurion, ou même docteur du collége, il fallait prouver que l'on était d'une ancienne noblesse. Come fait un commerce de soie et de velours, et l'on y a établi une manufacture de draps. On y voit beaucoup de fondeurs, de ciseleurs, de sculpteurs et de marbriers. Cette ville a un air vivant. Les Milanais accusent les Comasques d'être avares et difficultueux. En 1513, ceux-ci voulurent s'unir à la confédération des Suisses et des Grisons; mais ils prétendaient avoir le pas, et la réunion ne fut pas opérée. Come est la patrie de Pline le jeune, neveu maternel de Pline le naturaliste. On voit dans l'église de Saint-Jean six colonnes de marbre égyptien, restes d'un célèbre portique de Calpurnius Fabulus, beau-père de Pline. On prétend aussi que Catulle était de Come. Les environs de cette ville sont ornés de maisons de campagne; ils offrent des vignes et des plantations de mûriers et d'olivers.

A six milles de Côme, et sur le lac du même nom, on trouve *Torno*, où l'on voit les restes d'une ancienne maison de campagne, appelée *Pliniana*, et une fontaine intermit-

tente, dont plusieurs auteurs ont parlé. Plus loin sont les cavernes de Varena, d'où il sort, en été, une grande quantité d'eau.

2. *Varèse*, est une petite ville bien peuplée, assez près de laquelle se trouve *Notre-Dame del Monte*, pélerinage fréquenté. Elle fesait partie du territoire de Milan.

Le *fort de Fuentes* est à peu de distance et au Nord de Varèse. Il est construit sur un rocher, au-dessus de l'endroit où l'Adda se jette dans le lac de Come. Il fut bâti en 1603, par le comte de Fuentes, gouverneur de Milan, pour l'Espagne, qui voulait tenir en respect le pays des Grisons, la Valteline et le comté de Chiavenne. Le mauvais air qu'on y respire ne permet pas d'y laisser long-tems la même garnison.

3. *Sondrio* est un bourg, situé sur l'Adda, à sept lieues au Sud-Est de Chiavenne. C'était le chef-lieu de la Valteline, et le gouverneur-général ou le capitaine, que les Grisons envoyaient dans cette contrée, fesait sa résidence dans ce lieu. On en nommait un tous les deux ans. Le gouverneur avait sous lui le vicaire, qui était président du tribunal criminel, et les podestats qui exerçaient la police dans les différens districts.

Le territoire qui portait le nom de *Valteline* est une grande vallée de 18 lieues de longueur sur 6 de largeur, que d'une extrémité à l'autre traverse l'Adda, et qui est située à l'entrée de l'Italie, au pied des Alpes Rhétiennes, et au Sud du comté de Bormio. Elle était divisée en cinq bailliages, qui avaient chacun leur conseil et leur chef, élus par toute la communauté. Ces bailliages avaient aussi leurs officiers de justice et leurs officiers militaires. En outre, ils jouissaient du droit de former des assemblées générales de toute la vallée, composées d'agens ou de députés que présidait le gouverneur ou le vicaire. Ces assemblées élisaient un chancelier, qui était chargé de convoquer les députés du pays, lorsqu'il y avait lieu, et de garder les archives.

La Valteline fit autrefois partie du Milanais. Barnabé, vicomte de Milan, ayant été chassé de cette ville, par Jean Galeas, se sauva chez les Grisons. Par son testament, fait en 1404, il donna à l'église et à l'évêque de Coire, la Valteline et les comtés de Chiavenne et de Bormio. L'église et

l'évêque vendirent ensuite leurs droits aux Ligues Grises. Celles-ci ayant, en 1512, contribué à chasser les Français du duché de Milan, et à y rétablir le duc Sforce, ce prince leur céda solennellement la Valteline et les deux comtés ci-dessus dénommés. François Ier., roi de France, s'étant, en 1515, remis en possession du Milanais, abandonna aux Grisons, pour lui et pour ses successeurs ducs de Milan, tous ses droits sur ces trois seigneuries.

Depuis cette époque, la Valteline fut prise plusieurs fois par les armées de la France et de l'Autriche. Lors de la dernière guerre, les Français y pénétrèrent sans obstacles. Des différends s'étant élevés entre les Grisons et les habitans de ce pays, les premiers sollicitèrent la médiation du général en chef, Bonaparte; mais, comme ils laissèrent passer le terme qu'il leur avait fixé pour l'envoi de leurs députés, il ne voulut plus les recevoir, et il déclara aux Grisons que la Valteline et les comtés de Chiavenne et de Bormio, étaient irrévocablement réunis à la république Cisalpine. En effet, le premier brumaire, an 6, le gouvernement cisalpin prit, à ce sujet, un arrêté portant réunion de ces trois seigneuries à leur république, et il le motiva sur une détermination du général en chef de l'armée d'Italie, et sur le vœu exprimé par les habitans de ces contrées.

La Valteline est très-fertile, et le climat en est varié. On y recueille d'excellent vin rouge, qui se conserve pendant plus d'un siècle. Les fruits à pepins n'y ont point de goût; mais les melons, les pêches, les morelles, les figues, les marrons, les châtaignes y sont excellens. Les citrons, les grenades, les amandes et autres fruits exquis, y sont communs. Le territoire produit du grain de toute espèce; mais les habitans, mettant presque toutes leurs terres en vignes et en prairies, sont obligés de tirer de dehors une partie du blé qui sert à leur consommation. On y cultive aussi des légumes. La Valteline est couverte de mûriers, et la soie que l'on y ramasse est un objet d'exportation considérable.

Tous les habitans sont catholiques et parlent la langue italienne. Il y avait autrefois des protestans; mais en 1620, il y en eut 500 d'égorgés, et ceux qui échappèrent à ce massacre, prirent la fuite ou furent bannis.

Au-dessous, et à quelques lieues de Sondrio, on trouve les *bains de Masino*, placés au fond d'une étroite et profonde vallée, vers la source de la rivière du même nom, qui tombe sur d'affreux rochers, entre deux cimes de montagnes d'une hauteur énorme, et se jette dans l'Adda, une lieue plus loin, et quatre lieues au-dessous de l'embouchure de cette rivière, dans le lac de Come. Ces montagnes, tout horribles et toutes désertes qu'elles sont, forment un spectacle admirable, même pour ceux qui ont déjà passé les Alpes. De toutes parts on y voit des cascades qui se précipitent de si haut, que l'eau se convertit en écume et ressemble à de la neige. Il y en a de formées par des fleuves entiers qui tombent de la hauteur de 200 pieds. Les productions de la nature sont d'une variété singulière dans ces montagnes. Il y croît des fraises d'un parfum exquis; on y trouve des faisans, des perdrix, des francolins d'un goût que l'on ne connaît point dans nos plaines, et le bouquetin ou le bouc sauvage, qui donne une espèce de musc. Les eaux minérales de Masino sont résolutives et très-apéritives. On les prend intérieurement, on s'y baigne, on les donne en douches, et enfin on en applique les boues. Quoiqu'elles soient à 20 lieues de Milan, et que dans la partie du chemin, les dames soient obligées de se faire porter avec bien plus de peine que sur le Mont-Cénis, on s'empresse d'aller les chercher parce qu'elles produisent de l'effet.

A l'extrémité septentrionale de la Valteline se trouve la ville de *Tirano*, qui est bien peuplée et jolie. Elle était chef-lieu de l'un des cinq gouvernemens de cette contrée. A peu de distance de cette ville, il y a une magnifique église, dédiée à la Vierge, et où l'on va en pélerinage.

Le Comté de Chiavenne, dont nous avons parlé ci-dessus, est situé à l'Ouest de la Valteline. C'est un pays entrecoupé de montagnes élevées et rudes, et de grandes vallées. La chaleur y est quelquefois très-forte, et l'air en est mal-sain, à cause des exhalaisons du lac de Come. Le pays est fertile, sur-tout en fruits de toute espèce, en châtaignes et en marrons, en vins et en pâturages; mais il n'y croît point assez de blé pour la consommation des habitans. Cependant il y a des endroits où l'on fait quatre récoltes par an. On y sème dans les vignes, du froment, du seigle et d'autres grains

grains entre les ceps. On exporte une grande partie du vin que l'on recueille dans ce pays, et l'on y nourrit quantité de bestiaux que l'on vend aussi à l'étranger. Le gibier et le poisson que fournissent le lac de Come et la Moira, sont excellens. Le produit de la soie est considérable. Les habitans transportent encore de la vaisselle de pierre ollaire, qui se fait au tour, et que l'on appelle *lavezzi*. Ils sont catholiques; et ils jouissaient de privilèges particuliers, que les baillis nommés par les Grisons juraient de respecter.

Le chef-lieu du pays est la ville de *Chiavenne* (en latin *Clavenna*, et en italien *Chiavenna*) qui est bien bâtie et assez grande. L'hôtel qu'habitait le gouverneur, ou le bailli, est magnifique. Les églises sont très-belles aussi. Cette ville est située sur la Moira, par 27 deg. une min. de long. et 46 deg. 15 min. de lat. Elle est à deux lieues du lac de Come, et à 14 au Sud de Coire. Autrefois elle était entourée de fortifications que les Grisons ont détruites.

A une lieue de cette ville, on trouvait, il y a près d'un siècle, le bourg de Pleurs et le village de Chitau. Le premier avait 125 feux, de beaux édifices, de belles églises et 1500 habitans. Le second avait 75 feux, et environ 1000 habitans. L'un et l'autre étaient très-florissans et fesaient un grand commerce. Dans la nuit du 4 septembre 1718, la montagne du Conto, au pied de laquelle ils étaient situés, s'écroulant tout-à-coup, les ensevelit entièrement sous ses débris qui couvrirent une grande étendue de terrain. Les malheureux habitans furent engloutis au nombre de 2450. Les terres amoncelées arrêtèrent les eaux de la Moira qui enfin se firent une issue. Tout le commerce de Pleurs passa à la ville de Chiavenne.

Le comté de *Bormio* était au Nord du comté de Chiavenne et de la Valteline. La ville du même nom en était le chef-lieu. Cette ville, qui est jolie et bien peuplée, est située au confluent de l'Adda et de l'Isollania, à 17 lieues au Sud-Est de Coire, et à 7 au Nord-Est de Tirano.

4. *Lecco* est une petite ville située à l'Est, et sur un bras du lac de Come, qui s'étend assez loin vers le Sud-Est. Elle est commerçante, et faisait partie du duché de Milan.

III. Le département d'Olona est ainsi nommé parce que la rivière de ce nom le traverse.

Il est divisé en quatre districts. *Milan* en est le chef-lieu.

Les chefs-lieux de district sont : *Milan*, *Pavie*, *Monza* et *Gallarate*.

I. *Milan*, en latin *Mediolanum* (1), et en italien *Milano*, est située dans la plaine de Lombardie, entre l'Adda et le Tesin. C'est la quatrième ville de l'Italie, dans l'ordre de la population, car on y compte environ 120,000 âmes. Il n'y a que Rome, Naples et Venise, qui soient plus considérables. Suivant l'astronome Lalande, la latitude de Milan, rapportée au centre de la coupole de la cathédrale, est de 45 deg. 27 min. 3 sec., et la longitude de 26 deg. 51 $\frac{1}{2}$ min., en supposant 20 deg. pour celle de Paris.

Il est probable que Milan fut fondée par les Gaulois-Cénomans, qui passèrent du Maine en Italie, 584 ou 590 ans avant l'ère chrétienne, et vers le tems où Tarquin l'ancien régnait à Rome. Marcellus ayant subjugué les Insubriens 222 ans avant la même ère, prit Milan et la fortifia. Cette ville s'accrut au point de devenir la principale ville de la Gaule-Cisalpine, et fut ensuite la résidence de plusieurs empereurs d'Occident. Dans le 6e. siècle, Milan fut prise par les Ostrogoths; mais les habitans encouragés par leur archevêque, se révoltèrent et se donnèrent à l'empereur d'Orient, dont les troupes étaient commandées par le célèbre Bélisaire. Les Ostrogoths reprirent Milan sous Vitigès, l'an 539, et ils la saccagèrent au point qu'il y périt 300,000 personnes par le fer ou par la faim. Cette ville reprit son premier éclat; mais elle fut ruinée de fond en comble en 1162, par l'empereur Frédéric Barbe-rousse. On n'a pas tardé à la rebâtir; mais elle n'a cessé d'être le théâtre des guerres les plus fréquentes, et de là vient le proverbe des Italiens : *Il faudrait ruiner Milan pour le bien de l'Italie.* Elle fut sur-tout en proie aux guerres les plus horribles dans le douzième et

(1) Selon Leandre Alberti, le nom de *Mediolanum*, que les Gaulois ont donné à cette ville, est formé de deux mots, *medel* et *land*, terre de la Vierge, parce que Pallas y était honorée. Ce fut aussi à raison du culte qu'on y rendait à cette divinité, qu'on appelait Milan, nouvelle Athènes. Mais d'autres auteurs veulent que ce soit à cause des grands hommes qu'elle a produits.

treizième siècle, lorsque l'Italie était déchirée par les factions des Guelfes et des Gibelins. C'est en Allemagne que les noms des *Guelfi* et de *Ghibellini* ont pris naissance. Dans la bataille de Winsberg, donnée en 1141, entre les Impériaux et les Bavarois, le cri de guerre des premiers était *Weiblingen*, et celui des derniers *Welf*. La prononciation de ces noms s'altéra peu à peu ; les Italiens appelèrent *Ghibellini*, ou Gibelins ceux du parti de l'empereur, et *Guelfes* ceux du parti contraire, qui fut ensuite celui des papes, dans les longues querelles entre le sacerdoce et l'empire.

Lorsque les villes d'Italie, après avoir été long-tems sous la forme républicaine, commencèrent à perdre leur liberté et à devenir la proie des seigneurs particuliers, les *Torriani*, sous le nom de podestats, ou de chefs du peuple acquirent à Milan la principale autorité. L'archevêque Othon Visconti parvint ensuite à former un parti contre eux et les défit à la bataille de Desio. Ils se rétablirent cependant, et ne furent totalement expulsés que par Mathieu Visconti, surnommé le grand, qui, en 1313, fut reconnu seigneur de Milan. Son petit-fils, Jean Galeas Visconti, mort en 1402, fut le plus célèbre des ducs de Milan. Ce fut lui qui ramena l'art militaire en Italie, et il étendit sa domination depuis le Piémont jusqu'à la Toscane. Il fut aussi le premier qui gouverna Milan comme un véritable souverain; et il transmit sans contradiction son autorité à ses successeurs. Jean Galeas, enrichit sa patrie en y rétablissant l'agriculture. Ses conquêtes l'avaient conduit au point de désirer de se faire roi de l'Italie, et s'il eût vécu plus long-tems, il eût pu en venir à bout. Son nom fesait la gloire des plus illustres maisons de Milan, qui prétendaient être de sa famille, et l'on y voyait partout le serpent qui forme les armoiries des Visconti. La postérité de Jean Galeas finit dans la maison de France. Le duc d'Orléans, père de Louis XII, et héritier légitime du duché de Milan, par Valentine Visconti, sa mère, se disposait à y régner, à la mort du dernier mâle, lorsque François Sforce, parvint, en 1440, à se faire déclarer duc de Milan. Celui-ci était fils naturel de Sforce, paysan de Cotignole, qui, du rang de simple soldat, s'était avancé à celui de premier général de l'Italie. Aussi grand guerrier

que son père, François Sforce fut en même-tems le prince le plus juste, le plus éclairé, le plus accompli de son tems. Son fils et et son petit-fils régnèrent aussi à Milan; mais la maison de Sforce est éteinte aujourd'hui, et ceux qui en portent le nom n'en sont pas. Le jeune duc Jean Galeas Marie Sforce, ayant été empoisonné par son oncle, en 1494, Louis XII fit valoir ses droits sur le Milanais. Il y entra au mois de juillet 1499, et s'en rendit maître dans l'espace de 15 jours. Il le perdit peu de tems après; mais il y rentra en 1500, en allant à la conquête de Naples. Il fut encore obligé de s'en emparer au bout de quelques années; et il se préparait même à y aller une quatrième fois, lorsqu'il mourut (en 1515). Son successeur, François I[er]., accomplit ce dessein la même année. Il conserva quelque tems le Milanais, mais la bataille de Pavie, l'un des plus grands événemens de l'histoire de France, fit passer tout ce duché à l'empereur Charles-Quint, qui, en 1535, en investit son fils, Philippe II, et la branche espagnole de la maison d'Autriche y régna jusqu'à son extinction. Dans la guerre de la succession, en 1706, l'empereur en fit la conquête. Le roi de Sardaigne, aidé de la France et de l'Espagne, s'en empara en 1733; mais cette province retourna bientôt à la maison d'Autriche. Dans leurs fréquentes guerres contre cette maison, les Français ont été attirés plus d'une fois dans le Milanais, et l'on y parle encore des siéges de la citadelle, qui furent faits en 1707 et en 1733, et de celui que l'on préparait en 1747. L'armée française, commandée par le général Bonaparte, étant entrée le 26 floréal, an 4, à Milan, en investit la *citadelle*, dont la garnison, d'après une convention faite avec le commandant, ne tira point sur la ville. Elle se rendit le 11 messidor suivant. Cette forteresse était l'ancien château des ducs de Milan. Elle est régulière et de forme hexagone, avec six bastions et plusieurs ouvrages extérieurs. La cour est grande et forme un carré long. La citadelle de Milan serait de meilleure défense, si elle n'était de tous côtés, accessible aux assiégeans. Elle a 270 toises d'une pointe de bastion à l'autre.

Dans la désastreuse campagne de l'an VII, les Français furent contraints d'évacuer Milan et toute la république

Cisalpine, qui retomba sous la domination des Autrichiens ; mais la célèbre victoire de Marengo, remportée l'année suivante, lui rendit son existence.

La grande enceinte des fortifications de Milan, en y comprenant le château, a un peu plus de deux lieues de tour ; la seconde enceinte n'en a qu'une lieue et un tiers.

Ce n'est que par tradition ou par conjecture que l'on parle des anciens monumens de cette ville. Ausone fait mention d'un cirque, d'un théâtre et d'un palais. Trois églises en rappellent le souvenir ; ce sont : Sainte-Marie du cirque, Saint-Victor du théâtre et Saint-George du palais (qui devait être celui de l'empereur Trajan). On croit qu'il y avait, à l'endroit où est Saint-Etienne, un amphithéâtre ; à Saint-Nazaire, des loges pour les animaux qui servaient aux combats ; à Saint-Sauveur, une citadelle appelée le Capitole ; à Saint-Laurent, des bains de l'empereur Maximien, qui portaient le nom d'Hercule, et dont parle Ausone.

La *cathédrale* de Milan (*il Duomo*) est placée au centre de cette ville ; et c'est, après Saint-Pierre de Rome, la première église de l'Italie, par sa grandeur et sa célébrité. Le vaisseau a 449 pieds de longueur, 275 de largeur dans la croisée, et 180 dans la nef. Il a 238 pieds de hauteur sous la coupole, 147 dans la nef, 110 dans les bas-côtés, et 73 dans les chapelles. La hauteur extérieure de la coupole et du couronnement est de 370 pieds de Paris. L'édifice est soutenu par 52 colonnes gothiques de 84 pieds de hauteur, y compris les chapiteaux et les bases, et de 24 pieds de circonférence. Les quatre colonnes qui sont sous la coupole, ont un peu plus de grosseur, et 27 pieds et demi de tour. Ce bâtiment fut commencé par Jean Galeas Visconti, en 1386, et il n'y a pas long-tems qu'il n'était pas encore achevé, si même il l'est aujourd'hui. Il n'y a point d'église en Italie aussi chargée d'ornemens que celle-ci ; on y voit, tant au dehors qu'au dedans, 4000 statues, grandes et petites, et de beau marbre blanc. L'intérieur de cette église est de forme absolument gothique, et a quelque chose d'imposant au premier coup d'œil. Ce qui s'y trouve de plus remarquable, est une chapelle souterraine, où repose le corps de Saint-Charles Borromée. La sculpture, la ciselure et l'orfévrerie y ont épuisé tous leurs ornemens. La châsse du saint est d'argent, avec des pan-

neaux de cristal de roche et des moulures de vermeil. On y voit le corps de Saint-Charles, revêtu des habits pontificaux; la crosse est enrichie de diamans, aussi bien que la couronne suspendue au-dessus de la tête. L'intérieur de la chapelle ou du caveau est revêtu de panneaux d'argent. Le trésor de l'église de Milan est le plus riche que l'on connaisse après celui de Lorette. On y voit les statues de Saint-Ambroise, de Saint-Charles et d'autres personnages, lesquelles sont en argent, et plus grandes que nature. Les vases sacrés en or, les croix, les reliquaires et les statues de même matière, y sont en si grande quantité qu'à peine on daigne les parcourir en détail; l'attention se porte plutôt sur les diamans ou les objets dont le travail surpasse la matière, et qui sont en grand nombre.

Ce fut Saint-Barnabé qui, suivant quelques auteurs, a porté l'évangile à Milan. Les évêques étaient élus par le peuple, et les empereurs confirmaient l'élection. Leur juridiction métropolitaine s'étendait sur toute la Lombardie et même au-delà. L'église de Milan a donné cinq papes, Alexandre II, Urbain III, Célestin IV, Pie IV et Grégoire XIV. C'est une des plus célèbres de l'Europe, par ses conciles, par ses archevêques, par ses saints, et sur-tout par Saint-Ambroise et Saint-Charles Borromée. La grande réputation de Saint-Ambroise donna à ses successeurs une très-grande autorité temporelle et spirituelle, qui s'étendit presque jusqu'à la souveraineté. Les habitans de Thessalonique ayant tué Botheric, général des troupes de l'empereur Théodose, et plusieurs officiers de la garnison de cette ville, le monarque résolut de les venger; mais trouvant les formes de la justice trop lentes, il donna l'ordre d'un massacre général. Pour l'exécuter, il eut recours à l'artifice: les habitans furent invités aux jeux du Cirque, et dès que l'assemblée fut complète, des soldats barbares entrèrent dans l'enceinte, et le carnage dura pendant trois heures, sans distinction d'âge ni de sexe, de citoyens ou d'étrangers, de criminels ou d'innocens. Les relations les plus modérées portent le nombre des morts à 7000, et quelques écrivains affirment que l'on sacrifia 15,000 victimes aux mânes de Botheric. Lorsque l'archevêque de Milan apprit cet horrible massacre, son âme se remplit de douleur et d'indignation; il se retira à la cam-

pagne pour éviter la présence de Théodose ; mais dédaignant un silence timide qui eût pu passer pour une approbation tacite du crime, il écrivit à l'empereur une lettre dans laquelle il lui en peignait l'énormité, en l'avertissant qu'il ne pouvait l'effacer que par les larmes de la pénitence. Quelque tems après, Théodose se disposa, comme de coutume, à assister au service divin, dans la cathédrale de Milan. L'intrépide archevêque arrêta son souverain sous le portique, en lui disant : « Vous avez imité David dans son crime, imitez-le » dans son repentir ». Théodose se soumit humblement à la pénitence qui lui fut imposée. L'empereur des Romains, dépouillé de tous les ornemens impériaux, parut au milieu de la cathédrale de Milan, et sollicita par des soumissions et par des larmes le pardon de ses péchés. Ambroise employa sagement dans cette occasion, un mélange de douceur et de sévérité, et après un délai d'environ huit mois, l'empereur fut admis à la communion des fidèles. La postérité a applaudi à la pieuse fermeté de l'archevêque, et l'exemple de Théodose démontre l'utilité des principes qui forcèrent un monarque absolu, que la justice humaine ne pouvait atteindre, à respecter les lois et les minstres d'un juge invisible. «Un prince qui aime la religion, et qui la craint, dit » Montesquieu (1), est un lion qui cède à la main qui le » flatte, ou à la voix qui l'appaise ». Ne peut-on pas en dire autant des peuples?

Après Saint-Ambroise, le plus grand des archevêques de Milan, a été Saint-Charles Borromée. On retrouve dans tout Milan ou les établissemens qu'il a formés, ou les traces qu'il a laissées de ses vertus et de son zèle. Il parvint, par sa sagesse, par sa vigilance, son autorité et l'exemple qu'il donna, à établir une grande régularité dans son clergé. Sa réputation a contribué à faire respecter le rit ambrosien, et à le conserver à Milan, lors même que la liturgie romaine a été adoptée dans tout le reste de la chrétienté. Ce rit s'étend à beaucoup de cérémonies et de pratiques : par exemple, on y baptise par immersion, comme dans la primitive église ; les cérémonies de la messe diffèrent beaucoup de celles du rituel romain ; l'évangile se lit sur un pupitre fort élevé, au bas de

(1) Esprit des Lois, Liv. XXIV, ch. II.

chœur, afin qu'il puisse être entendu du peuple; on fait ensuite un sermon, puis l'officiant descend du grand autel et se rend aussi au bas du chœur, où le pain et le vin lui sont présentés par dix vieillards et dix vieilles femmes attachés au service de la cathédrale, lesquels sont habillés en noir, suivant l'ancien costume, et représentent en cette occasion tout le peuple de Milan. Les vieillards montent jusqu'à la seconde enceinte du chœur, et portent sur les épaules une écharpe de toile blanche, qui leur descend sur les mains, dans l'une desquels ils tiennent les hosties, et de l'autre un vase d'argent, qui contient le vin. Les femmes habillées presque comme des religieuses, ont aussi des écharpes blanches, et font leur oblation à la première enceinte.

Au-dessous du maître-autel de cette cathédrale, et entre cinq luminaires qui brûlent nuit et jour, est suspendue une relique que l'on dit être un clou de la passion. Saint-Charles la porta solennellement en procession, pour faire cesser la peste qui, l'an 1576, affligea la ville de Milan. Le saint évêque était nu-pieds et avait un grosse corde au cou.

Le diocèse de Milan est un des plus nombreux qu'il y ait en Italie. On y compte 851 paroisses, y compris les 61 de la ville.

La bibliothèque Ambrosienne est ce qu'il y a de plus intéressant à Milan, après la cathédrale. Ce grand établissement fut fondé par le cardinal Frédéric Borromée, archevêque de Milan, et neveu de Saint-Charles Borromée, dont il suivit les traces. Indépendamment des livres, on y trouve une collection de peintures, de sculptures, de médailles, de machines et d'objets d'histoire naturelle; et il n'y a guère qu'à l'institut de Bologne, où l'on ait rassemblé une si grande variété de choses utiles ou curieuses. La bibliothèque, proprement dite, contenait, il y a 15 ans, plus de 40,000 volumes et 15,000 manuscrits. Elle doit être aujourd'hui plus considérable, car elle jouit de revenus destinés à de nouvelles acquisitions. Elle est publique, et l'on y trouve sans cesse un grand nombre de personnes qui étudient ou travaillent. Un des manuscrits les plus célèbres de la bibliothèque Ambrosienne, est celui des antiquités de Josephe, traduites par Ruffin; il est écrit sur du papyrus d'Égypte, qu'on a collé double et à fibres croisées, pour lui donner

plus de force. Suivant le père Mabillon, il doit avoir 1,100 ans d'antiquité, et il pourrait avoir été écrit du vivant de Ruffin. Il est fort incomplet, et ne contient que cinq livres des antiquités judaïques, savoir, depuis le sixième jusqu'au dixième, encore sont-ils imparfaits. Ces lacunes sont cause qu'on ne peut vérifier dans ce manuscrit, si le passage de Jésus-Christ, qui a été un sujet de contestation entre les savans, est véritablement de Josephe. Il y a encore dans la bibliothèque Ambrosienne un manuscrit curieux de la vie des papes. On voit dans le cabinet d'histoire naturelle, une boule de cristal, dans laquelle on aperçoit une goutte d'eau. Dans une salle destinée à servir d'école de sculpture, on trouve des plâtres faits d'après les plus belles statues antiques de Rome et de Florence. Il y a dans la même salle plusieurs tableaux très-estimés, et l'on y admirait le carton de *l'école d'Athènes* par Raphaël, de même grandeur que le tableau du Vatican. Ce morceau, très-précieux, est maintenant au muséum de Paris. Une des choses que l'on prise le plus dans la même salle, est la collection des manuscrits de Léonard de Vinci, qui a coûté des sommes considérables, et qu'on laisse voir à peine, sur-tout aux savans. Ce grand homme avait un esprit propre à tout : il était mathématicien, poète, peintre, sculpteur, architecte, chimiste, anatomiste. Il avait même toutes les qualités extérieures et aimables ; il était éloquent, d'une belle figure et d'une force de corps extraordinaire. François Ier, étant venu le voir dans sa dernière maladie, à Fontainebleau, en 1518, Léonard mourut à l'instant où le roi le soutenait pour lui faire prendre un bouillon. Le désespoir du monarque étonna les courtisans, et l'un d'eux osa lui en témoigner sa surprise ; mais le roi lui répondit : « Je puis faire tous les jours de grands seigneurs comme » vous, et Dieu seul peut faire un homme tel que celui que » je perds ».

Milan et les autres villes renfermées aujourd'hui dans la république Cisalpine, comptaient un grand nombre de superbes églises. Nous croyons devoir donner ici la description de ce que quelques-unes avaient de plus remarquable, vu que bientôt peut-être n'existeront-elles plus, le gouvernement de cette république ayant supprimé les abbayes, les chapitres et les couvens.

San-Ambrogio est une église célèbre, que desservaient alternativement des chanoines réguliers et 40 religieux de l'ordre de Cîteaux, lesquels habitaient un très-beau couvent. C'est la quatrième basilique de Milan. On appelait de ce nom les sept églises anciennes et distinguées, auxquelles sont attachés des priviléges et des indulgences spéciales. Les reliques de Saint-Ambroise, que l'on y conserve, selon l'opinion commune, ont donné beaucoup de célébrité à cette église. Il s'y est tenu plusieurs conciles, et c'était-là qu'anciennement les empereurs recevaient la couronne de fer, comme rois d'Italie. Le vaisseau est très-ancien, et il y a trois nefs, une pour les moines, une pour les chanoines et une pour l'archevêque. Quatre superbes colonnes de porphyre soutiennent le baldaquin du maître-autel qui est très-beau et enrichi de pierres précieuses. Le devant d'autel est d'or et la bordure de vermeil. Dans le couvent, il y a deux cloîtres d'ordre dorique et d'ordre ionique, formant deux grands carrés en portiques, dont les colonnes font un bon effet. Dans le jardin est une petite chapelle, bâtie à l'endroit même, où, à ce que l'on assure, Saint-Augustin trouva le livre qui produisit sa conversion. Dans l'ancien chapitre du couvent, on montre le tombeau et l'épitaphe de Bernard, roi d'Italie, à qui son oncle, Louis le Debonnaire, fit crever les yeux, l'an 818. On y conserve un devant d'autel, garni de pierres précieuses, et extrêmement riche. Dans un des corridors, il y a une grande méridienne, faite par le père Ferra Mola, mort en 1765. La bibliothèque du couvent de Saint-Ambroise est très-riche en manuscrits latins, et l'on y conserve plusieurs tableaux de prix. Les archives renferment une prodigieuse quantité de chartes, et de diplômes, qui remontent jusqu'au huitième siècle.

San-Vittore, église des olivetains, est la troisième basilique de Milan, et fut rebâtie vers l'an 1560. C'était autrefois l'église portienne, une des premières de la ville. Saint-Ambroise y composa ses hymnes sacrés, et y combattit les Ariens. Suivant quelques auteurs, ce fut dans cette église qu'il arrêta l'empereur Théodose, et lui imposa une pénitence publique. Elle est presque toute dorée et décorée d'un ordre de pilastres, d'ordre corinthien, et cannelées; mais il y a trop d'ornemens.

La *Grazie* est une grande et belle église des Dominicains. On y remarque une belle coupole et un tableau du plus grand prix, qui est le couronnement d'épines de Titien, qu'on regarde comme l'un des meilleurs de ce célèbre artiste. C'est dans le réfectoire du couvent de la Grazie que se trouve le tableau le plus célèbre de Léonard de Vinci, et qui représente la cêne de Jésus-Christ. Ce tableau est à fresque, bien composé, vigoureux de couleur, et n'est point dans la manière sèche que l'on reproche à ce peintre. Les têtes en sont belles, d'un grand caractère et bien coëffées. Au rapport des religieux, un peintre anglais entreprit de le nettoyer vers l'an 1725; et M. de la Condamine soupçonne qu'il l'avait repeint. En ce cas, on ne pourrait plus regarder que le trait, comme l'ouvrage de Léonard.

Madona di San-Celso, ou *Madona del Celso*, église que l'on trouve après être sorti de la première enceinte de la ville, et dont l'architecture d'Alesso Perugino, est très-estimée. La façade qui donne sur la rue, a trois portes, formées par des arcades, décorées de colonnes d'ordre corinthien. Elle est simple et d'un bon genre. On trouve ensuite, comme dans les anciennes basiliques, une cour environnée d'une belle colonnade; le portail vaut moins, étant trop divisé et chargé de parties qui s'accordent mal ensemble. L'autel de cette église est orné de pierreries et fort riche. Le pavé et les murs sont revêtus de marbre. L'autel de la Vierge est enrichi de quatre colonnes d'argent, dont la base et la corniche sont dorées. On y voit un grand nombre de lampes d'argent, d'un poids très-lourd, et d'un travail précieux. Il y a des tableaux de prix et de belles sculptures dans cette église; et l'on y montre un buste de Saint-Charles, moulé sur le saint même après sa mort.

L'église de *Saint-Lorenzo* est annoncée par un beau reste d'antiquité, par une colonnade antique, le seul ouvrage des Romains, qui soit demeuré debout. Cette église forme une espèce d'octogone en treffle d'un plan fort singulier, soutenu par de belles rangées de colonnes qui font un très-bon effet. C'est la cinquième basilique de Milan.

Saint-Alessandro était l'église des Barnabites, qui avaient un très-beau couvent et un collége, avec le titre d'université. Cette église est bâtie sur un assez beau plan. Le maître-autel,

et sur-tout le tabernacle, la chaire, les confessionnaux, sont ornés de pierres précieuses, telles que lapis, agates, etc., avec une profusion dont il n'y a point d'exemples dans le reste de l'Italie. Il y avait dans le couvent une bibliothèque, un cabinct d'histoire naturelle, beaucoup d'instrumens et de machines pour la physique et l'astronomie.

La ville de Milan possède plusieurs autres établissemens pour l'instruction de la jeunesse. On voit dans le collége de *Brera*, qui a le titre d'université, un superbe escalier, avec de belles galeries à deux étages, portées par des colonnes de granit groupées. Le premier ordre est dorique, et le second ionique. Peut-être que les travaux qui sont au fond des galeries nuisent à la simplicité de l'architecture. Cette colonnade devait être répétée de l'autre côté de la cour; mais telle qu'elle est, c'est un des plus beaux édifices de Milan. La bibliothèque du collége de Brera est une des plus belles de Milan. Le cabinet de médailles est le plus complet de la ville; il renferme trois parties principales; la première contient les médailles des empereurs et des villes. Il y en a une suite en grand bronze, et une en moyen et petit bronze. L'une et l'autre sont très-nombreuses, et l'on y trouve des pièces très-rares. La seconde partie contient les monnaies des villes et des princes dans le moyen âge. La troisième comprend les médailles frappées à l'honneur des grands hommes, et il y en a beaucoup. On conserve encore dans ce cabinet plusieurs médailles des papes, et des bas-reliefs antiques de bronze. L'observatoire du collége de Brera est un des plus commodes, des plus solides, des plus ingénieusement disposés et des mieux assortis que l'on connaisse.

Le *Collége Helvétique* est un des beaux établissemens de Saint-Charles Borromée. Le bâtiment en est magnifique, et Pelegrini en fut l'architecte. On trouve que la façade et la porte d'entrée en sont un peu lourdes. L'intérieur a deux grandes cours qui communiquent l'une à l'autre par un vestibule assez bien percé. Ces cours sont environnées de deux galeries à jour, l'une sur l'autre.

L'*Ospedela Maggiore* (l'hôpital), est un vaste bâtiment, dont l'air de grandeur et de noblesse n'annonce point un hôpital. On y reçoit 7 à 800 malades, et il y en a même eu 1,700 dans des tems d'épidémie. Il y a aussi des salles où l'on

fait travailler à différens métiers un grand nombre d'ouvriers. Le bâtiment fut construit du produit de la succession d'un riche Milanais.

Les *Carceri* (les prisons). On y entre par une grande et belle cour, et par un portail d'une belle architecture. Il n'est peut-être pas de prison dont les abords soient si magnifiques; c'est pourquoi l'on dit à Milan que cette façade fait mentir le proverbe français : *Triste comme la porte d'une prison.*

Le bâtiment qui renferme le *théâtre* offre une belle apparence. On y entre par un grand vestibule, qui conduit au parterre et à deux grands escaliers pour cinq rangs de loges. Il y a un sixième rang pour les domestiques; mais on y va par un autre escalier. Les loges communiquent à une grande terrasse où l'on peut aller prendre l'air. Elles sont vastes, commodes et bien éclairées. Vis-à-vis est un office où l'on sert les rafraîchissemens, et où l'on fait réchauffer les plats quand on veut souper dans la loge. On voit quelquefois 400 personnes et 40 chevaux sur le théâtre. On joue l'opéra à Milan, pendant le carnaval; la comédie succède à l'opéra; mais en automne il n'y a aucun spectacle. L'usage de tenir assemblée dans les loges, d'y recevoir des visites, d'y faire la conversation et d'y jouer, est aussi commun à Milan que dans le reste de l'Italie. On prend peu de part au spectacle, si ce n'est à l'instant de quelque ariette de préférence, que souvent l'on fait répéter trois ou quatre fois. Le parterre y fait un bruit scandaleux. En été, le spectacle commence à neuf heures du soir, et finit à une heure du matin.

Les rues de Milan ne sont point tracées; mais les demeures se désignent principalement au moyen des églises voisines, et ce secours est toujours prochain, car il y a environ 260 églises. Cette ville est pavée en pierres roulées et arrondies par l'Adda, ou par les autres rivières des environs. Ces galets sont toujours des granits, rouges, verts, gris ou d'autres couleurs, ou des pierres qui ressemblent au porphyre. Ce granit est très-commun à Milan, et il y en a sur-tout un qui tire sur le rouge; il y en a aussi un qui est blanchâtre. Le premier vient d'une carrière près de Baveno, village à 50 milles de Milan, aux environs du lac Majeur; le second se tire des environs de Margozzo, autre village, situé aussi sur ce lac, à la distance de 54 milles de la même ville. On en

fait des obélisques, des colonnes, des jambages de portes, des autels, des marches d'escalier; on le travaille très-bien, il est aisé à tailler, se durcit à l'air et prend un assez beau poli. Cette grande quantité de granit est un avantage considérable pour la bâtisse de Milan; et il en est de même du marbre blanc que l'on tire des montagnes du lac de Come. Ce marbre n'est pas aussi parfait que celui de Carrare; mais il ne laisse pas que d'être encore fort beau. La carrière en fut découverte dans le tems que les ducs de Milan entreprirent l'immense édifice de la cathédrale de cette ville; on continue à l'exploiter; et le marbre en est actuellement plus beau que jamais. C'est une veine que l'on dit avoir 5 milles de longueur, sur 15 à 20 pieds de profondeur.

Deux canaux font communiquer Milan avec l'Adda et le Tesin. L'un, appelé *Navilio di Gaggiano*, ou *Navilio grande*, fut commencé en 1179, et achevé en 1257, et tire son nom du canton de *Gaggiano*, par lequel il passe. L'autre, appelé *Navilio della Martesana*, du nom d'un canton d'où il vient, fut creusé sous François Sforce. Arrivé à un mille au Nord de la porte Neuve de Milan, il se trouve plus haut de 5 pieds que le canal du Tesin. Pour réunir l'un et l'autre dans la ville sans inondation et sans chute, on a bâti cinq ou six écluses, qui portent le canal supérieur dans le canal inférieur. Pour prévenir aussi les inondations que pourraient causer la Martesana, on a pratiqué au-dessus de la ville un *scaricatorio* (un *déchargeoir*), qui conduit les eaux au-dehors. Au moyen de diverses saignées, ces canaux servent à l'arrosement des campagnes. Non-seulement ils les fertilisent, mais on en tire encore un très-grand secours pour le commerce. Celui de l'Adda amène à Milan du bois et des vivres; et le grand canal apporte les marbres du lac Majeur, et établit une communication très-importante avec la même ville. La science de l'architecture hydraulique est employée dans toute l'Italie avec autant d'intelligence que de succès.

Ancien Gouvernement. — Avant la révolution, qui a transformé le Milanais en république Cisalpine, cette province avait pour gouverneur général un archiduc d'Autriche, qui résidait à Milan. Il y avait aussi un ministre ou commissaire plénipotentiaire de l'empereur et un sénateur de régence. Le sénat de Milan était composé d'un président et de

dix sénateurs. Comme les parlemens en France, il jugeait en dernier ressort de toutes les affaires civiles et criminelles. Le conseil de Vienne avait, il est vrai, le droit d'en casser les jugemens, mais cela n'arrivait que rarement. Le droit romain est modifié dans le Milanais, par des coutumes et des lois particulières. La plupart des statuts de Milan sont du roi de France, Louis XII, et peut-être s'observent-ils encore. Il y avait un corps de ville, composé de douze officiers municipaux et d'un conseil de 60 décurions. Milan avait le privilége de ne recevoir jamais de troupes. La milice bourgeoise gardait les portes en tems de guerre; mais elle n'était point obligée de soutenir un siége, la place n'étant pas en état de défense. Le gouvernement ecclésiastique était confié à un tribunal de prêtres, nommés par l'archevêque. On y jugeait en dernier ressort les causes civiles et criminelles des ecclésiastiques du diocèse. On prétend que l'on n'avait pas à se plaindre de cette autorité du clergé, parce qu'il était très-instruit et très-réglé.

Personnages illustres. — La ville de Milan a produit plusieurs personnages célèbres dans les lettres; elle fut surnommée nouvelle Athènes, et Virgile même y étudia. On compte parmi les anciens auteurs, dont elle fut la patrie, Cœcilius Statius, mort à Rome, 168 ans avant Jésus-Christ, et qu'Aulugelle cite comme le premier des poètes comiques; Latius, dans l'ordre chronologique; Valere Maxime; Virginius Rufus, général d'armée, dont les ouvrages de rhétorique sont cités par Quintilien, et qui mourut l'an 97; et Salvius Julianus, jurisconsulte, dont Adrien fesait grand cas. Parmi les modernes, on nomme principalement Alciat, célèbre jurisconsulte, auteur de la grande Glose, et le marquis *Cesar Beccaria Bonelano*, auteur du fameux *Traité philosophique des délits et des peines*, qu'il publia à l'âge de vingt-sept ans.

Luxe et Caractere des habitans. — Avant la guerre, il y avait une nombreuse société à Milan; et quelquefois on y voyait au cours 200 carrosses très-beaux. Un étranger était invité à manger dans les meilleures maisons, et l'on y servait de manière à ne point faire regretter la cuisine française. Enfin, il y avait de la magnificence et même du luxe dans cette ville. La moitié des dames de Milan n'ont point de

sigisbés, et celles qui en ont ne paraissent point extraordinaires. En général, elles ont un grand air d'aisance. La gravité espagnole domine encore un peu dans le moyen ordre. Le peuple passe pour avoir de bonnes mœurs, mais peu d'esprit. Les Milanais sont accusés d'être défians. On leur reproche aussi de pousser l'économie à l'excès; mais elle fait que chacun y est appliqué à son état, et que l'on y travaille plus que dans tout le reste de l'Italie. Par suite de cette disposition, une augmentation dans le prix des denrées met le peuple au désespoir, et peut causer une révolte générale.

Les *domaines de l'empereur* étaient considérables dans la Lombardie autrichienne (qui comprenait le Milanais et le Mantouan (et les impositions assez fortes. Du tems de l'impératrice reine, on y levait environ 10,000,000 de livres milanaises, ce qui fesait 6,000,000 et deux tiers de notre monnaie. Les trois cinquièmes de cette somme étaient imposés sur les terres, et le reste provenait des fermes. Quoique considérable, elle était presque toute employée au paiement des troupes et des autres charges de l'Etat. En tems de paix, on n'envoyait qu'environ 400,000 liv. de notre monnaie à Vienne, pour le paiement des chevaux, des armes et des habits. C'était le contraire en tems de guerre. Il paraît que les successeurs de Marie-Thérèse ont tiré du Milanais près de 13,000,000 liv. de notre monnaie, quoiqu'il ne s'y trouve pas 1,200,000 habitans.

Quelques-uns des droits domaniaux étaient concédés à une ferme générale, et d'autres à des fermes particulières. Quelques-uns étaient régis au nom du souverain, et d'autres aliénés à des corps ou à des particuliers. Les droits de la ferme générale étaient les plus étendus ; ils comprenaient les droits que l'on percevait à l'entrée, à la sortie, et à la circulation des marchandises, ceux de la vente et de la distribution du sel et du tabac, l'extraction du salpêtre, la fabrication et la vente de la poudre à canon, quelques autres droits locaux et les droits de douane. Les fermes particulières étaient celles des cartes à jouer, des spectacles, de la poste aux chevaux et des loteries. On affermait aussi le droit de donner à jouer des jeux de hasard ; mais ce droit a été supprimé en 1774.

Les différentes régies administraient les droits d'entrée et de sortie sur les toiles écrues, le droit de port d'armes pour

la

la chasse, le papier timbré et les sceaux des actes, un droit de dix sols pour les marchandises déposées au tribunal de santé, dans les tems où l'on craint la peste, et enfin les droits sur l'exportation des grains lorsqu'elle est permise.

Les droits aliénés étaient en plus grand nombre, et s'étendaient principalement sur l'entrée et la vente des consommations dans les bourgs et les villes. Il y en avait sur la farine, le vin, l'eau-de-vie, la viande, le gibier, la volaille, le poisson, le bois, le charbon, la paille, le foin, sur l'huile, sur la cuisson dans les fours. Il y avait encore parmi les droits aliénés des péages sur les chemins, à l'entrée des villes et de quelques villages, aux passages des ponts, des rivières et des canaux; et enfin, il y avait aussi divers octrois, obtenus pour un tems limité par des villes chargées de dépenses extraordinaires.

Les fermes étaient aussi odieuses à Milan que partout ailleurs. En 1754 et en 1766, toutes les villes du Milanais se soulevèrent contre la ferme du tabac, et contre les fermiers; on n'entendait que satires et menaces, on ne voyait qu'assemblées tumultueuses; mais on donna quelque satisfaction au peuple, et ces mouvemens cessèrent.

Les fonds de terre ont été évalués par des commissaires nommés en 1723, et qui en ont déterminé la valeur à tant la perche. En 1760, on a fixé la taille réelle par le cadastre, à 24 deniers par écu, et ensuite à 25, c'est-à-dire 25 sur 1440, ou $\frac{1}{57}$ de la valeur du fonds; ainsi en supposant que les fonds rendent 5 pour 100, ou un vingtième de la valeur totale estimée, on payait environ le tiers du revenu à l'impératrice reine, et à ses successeurs.

Une partie des entrées de Milan appartenait à une compagnie que l'on appellait *Banco di San-Ambrogio*. C'était une assemblée d'actionnaires, qui avaient prêté à la ville des sommes considérables. Le revenu de cette banque consistait en droits que l'on percevait, pour son compte, aux portes de la ville, sur la farine, la viande, le vin et l'huile; elle était administrée par le *Vicario di provisione*, qui était le chef du corps municipal, par le *Provicario del banco*, par un commissaire de l'empereur, et des gentilshommes du pays. Ses actions étaient appelées *Cartelle di banco*. On les vendait et on agiotait; les unes rendaient 2 pour 100 et les autres 4.

Il y a en faveur des pauvres, des établissemens considérables à Milan, appelés *Luoghi pü*, et qui étaient administrés par des compagnies de gentilshommes. Ces établissemens fournissent du pain, du riz, du bois, des habits, et même des dots pour le mariage des filles. Les hôpitaux étaient administrés de même, et fort bien tenus.

Le Mont-de-Piété roule sur un fonds de 100,000 liv. de Milan, (66,666 liv. de France). On y prête sans intérêt; mais pour trois mois seulement; au bout de ce tems-là, on fait avertir le propriétaire du gage, que l'on fait vendre ensuite si personne ne paraît pour le retirer.

Commerce. — On peut regarder Milan comme un des magasins les plus considérables de l'Italie. Cette ville a plusieurs branches de commerce. 1°. elle est la rivale de Turin pour le commerce de la soie. Elle est peuplée de maisons de riches commerçans, dont quelques-uns forment une espèce de confédération, pour donner à cette marchandise le prix qu'ils jugent à propos. 2°. les galons vrais et faux que l'on fabrique à Milan, sont spécialement destinés pour les ornemens des églises, des équipages ou des palais. Cette branche de commerce ne peut s'étendre qu'à l'Italie; mais Lyon la possédait autrefois. Cependant, pour le fin, la fabrique de Milan n'exclut pas totalement l'usage des galons de Lyon. Les broderies en or et en argent sont aussi à très-bon compte dans la première de ces deux villes. La sobriété des Italiens, le bas prix des denrées, et par conséquent le bon marché de la main-d'œuvre peuvent, ainsi que la facilité d'avoir l'or des ducats d'Espagne, avoir donné lieu à l'établissement de cette manufacture. Au reste, les broderies de Milan ne peuvent fournir que quelques spéculations pour l'Espagne et quelques ventes pour les étrangers qui passent, ou enfin pour la consommation de l'Italie. 3°. on fabrique à Milan des dentelles en fil, très-communes, qui ne peuvent nuire en rien aux fabriques françaises de même espèce. La plupart sont employées par les paysannes de la Lombardie; 4°. le riz; 5°. la descente des Alpes a dû introduire le commerce de voitures et d'équipages à Turin et à Milan. c'est ordinairement par ces deux villes que l'on arrive en Italie, et ce sont elles qui fournissent des voitures aux étrangers et à tout le pays. 6°. le voiturage de la marchandise

est commun à Turin et à Milan; mais cette dernière ville est la plus heureusement située pour être l'entrepôt de la France, de la Suisse et de l'Italie.

Le commerce de Milan fut autrefois plus considérable sous ses ducs. La noblesse ne rougissait pas de le faire. Sous la domination espagnole, les choses ont changé, et l'on a dédaigné tous ceux qui ne portaient pas les armes. La hauteur allemande entretint ensuite les idées contraires au commerce. La consommation intérieure de Milan se fait en draps de France et d'Angleterre. Toutes les toiles se tirent de Suisse et de Silésie. Il faut cependant en excepter quelques toiles communes de Bergame.

Presque toutes les monnaies d'or et d'argent, d'Italie, d'Espagne, de France, de Portugal, d'Allemagne et de Hollande, ont cours dans le Milanais. La livre impériale se divisait comme la livre courante, en 20 sols, et le sol en 12 deniers. Nous ne parlerons pas des poids et mesures qui doivent être les mêmes aujourd'hui qu'en France.

On comptait dans le Milanais et le Mantouan, environ 1,114,000 habitans; et le territoire de ces deux duchés contenait à-peu-près 2,000,000 d'arpens et 2,283 communautés. Les terres de cette contrée ne reposent jamais, et donnent deux récoltes par an, l'une de froment, l'autre de blé de Turquie, de millet ou de menus grains. Beaucoup de prés se fauchent trois fois l'an. Ceux qui ont de l'eau, et c'est le plus grand nombre, peuvent donner quatre coupes, et ceux qui n'en ont point, n'en fournissent quelquefois que deux. Les champs sont séparés par des alignemens d'arbres, et en même-tems couverts d'arbres fruitiers, de mûriers, de vignes, de légumes et de moissons. Ces riches cultures attirent principalement l'attention des voyageurs par l'art avec lequel on dirige les arrosemens. On rassemble les eaux près des sources dans de grands réservoirs, d'où on les distribue dans plusieurs autres successivement moins élevés, et au moyen de rigoles on les conduit dans tous les terrains inférieurs. Par ces nivellemens, toute terre susceptible de recevoir des eaux supérieures, en a par droit de propriété.

Le sol du Milanais, quoiqu'exposé à une température plus froide que celui du reste de l'Italie, ne laisse pas que

d'être très-favorable à la culture de toutes les espèces de fruits et de légumes. Le blé, le riz, le maïs, le lin, le chanvre et la vigne, sont cultivés avec le plus grand soin; il en est de même du cotonier, du caprier et de l'olivier. Les mûriers y produisent des feuilles deux fois l'an; les premières servent à nourrir quantité de vers à soie, et les secondes suppléent à la pâture des bestiaux. Malgré cette fertilité naturelle et la perfection de la culture dans le Milanais, on y éprouvait quelquefois des disettes. En 1763, le souverain s'est dépouillé, en faveur de l'agriculture, d'un de ses plus beaux droits, en supprimant les réserves de ses chasses, ainsi que celles de ses officiers. Peu de tems après, il fut fait un fonds de 200,000 florins, dont on prête à 2 pour 100 au pauvre cultivateur, une somme qui ne peut pas excéder celle de 1800 liv. On a formé en 1770, à Milan, un établissement pour instruire continuellement dans les principes de la meilleure culture, 220 enfans, que l'on établit en divers cantons. En 1775, un édit avait affranchi de toute augmentation d'impôt, les terres que l'on améliorerait, ainsique celles que l'on défricherait. Enfin, on était alors continuellement occupé à défricher les marais que forme le Pô, et à prévenir par des travaux considérables, par des digues et des chaussées, les ravages qu'occasionnent les inondations de ce fleuve.

La répartition de l'impôt territorial était faite avec beaucoup de soin dans le Milanais. On y a pour le cadastre, des règles qui expliquent la valeur des propriétés, les titres des propriétaires et les mutations. On a représenté sur des plans topographiques, toutes les circonstances locales du terrain, la figure et les rapports de leur étendue, les ruisseaux, les chemins, les rochers, les ravins, les positions respectives des riverains. On y voit les carrières, les mines, la population des lieux et les priviléges des habitans. Ce cadastre est peut-être le seul en Europe qui soit parfait et déterminé; mais il a exigé dans l'exécution une constance à toute épreuve, et jamais administration n'a essuyé tant de contradictions que celle de Milan, pendant cette opération, qui fut commencée, dit-on, lorsque Louis XII occupait le Milanais, et n'a été définitivement terminée qu'en 1760. L'étendue des terres étant déterminée et les propriétaires connus, on en

a fait l'estimation en les divisant, selon leur nature, c'est-à-dire, en prés, bois, vignes, jardins, etc. (1) que l'on a subdivisées en plusieurs parties, bonnes, médiocres, mauvaises, pires, etc. La valeur des maisons a été estimée relativement à leur étendue, à leur structure et à leur solidité. On a évalué le produit de tous les biens à 4 pour 100, déduction des frais de culture et de toute charge des propriétaires. Enfin, la répartition de l'impôt s'est faite à raison de tant de sols et tant de deniers par écu de six livres de ce produit. Toutes les propriétés, même celles du souverain et de l'église, étaient soumises à l'impôt.

Il y a beaucoup de belles maisons de plaisance aux environs de Milan. Une des plus remarquables est *Castellazzo*, situé dans une belle plaine, à deux lieues de la ville. On y trouve des jardins immenses, une ménagerie, de grandes allées couvertes, et une très-grande quantité de réduits en pleine terre. Les grilles des jardins sont dorées, et tous les ornemens sont aussi nobles que riches. Les appartemens offrent de belles enfilades, dont les diverses pièces sont décorées en stuc, avec des bas-reliefs, des moulures dorées, des fleurs et autres ornemens qui tiennent lieu de tapisseries, genre d'ameublement dont on ne fait pas grand cas en Italie. On remarque dans le même château une belle statue de Pompée plus grande que nature, apportée de Rome en 1627. Une inscription, en l'honneur de ce héros, porte que dans un âge peu avancé, il avait pris 1538 villes ou forteresses, et 846 vaisseaux. On voit aussi à Castellazzo, des bas-reliefs, qui étaient autrefois dans une église de Milan, et qui représentent les exploits de Gaston de Foix, neveu de Louis XII, et gouverneur de Milan. Ce jeune héros fut tué en 1512, à l'âge de 24 ans, après avoir gagné la bataille de Ravenne, et remporté sur les ennemis de la France d'autres avantages, qui le firent regarder comme un des plus grands capitaines de son tems.

A une lieue de Milan, du côté du Nord, est une maison de campagne, appelée *Casa Simonetta*, où il y a un écho des plus fameux, qui répétait plus de cent fois le mot. Les

(1) On distingue onze espèces de terrain.

dégradations et les reconstructions ont considérablement diminué ce nombre. Il y a quelques années, que le mot était répété 35 à 37 fois dans l'espace de 8 à 9 secondes, les deux premières fois lentement, et ensuite fort vîte. Quelque haut d'ailleurs que l'on parle, cet écho ne répète que la dernière syllabe, et le son se perd en cascade, toujours en diminuant.

2. *Pavie*, (en latin *Ticinum*, puis *Papia*, et en italien *Pavia*) est une ville d'environ 30,000 âmes, située à 7 lieues au Sud de Milan, sur une colline agréable, au bord du Tesin. Elle fut ville municipale avec droit de cité à Rome; et comme elle était réunie à la tribu *Papia*, elle en prit le nom. Charlemagne s'en rendit maître. Dans le douzième siècle, elle reprit sa liberté et se gouverna en république. Les comtes de Longoscout et de Beccaria, eurent successivement le pouvoir souverain à Pavie, et la gouvernèrent pendant 60 ans; mais en 1359, Galeas Visconti s'empara de cette ville, qui fit alors partie du duché de Milan. En 1706, l'armée impériale assiégeant Pavie, que défendait une garnison française, les habitans forcèrent celle-ci à rendre la ville, et depuis cette époque la maison d'Autriche l'avait toujours possédée.

La ville a environ 850 toises de longueur de l'orient à l'occident, et un peu moins du nord au midi, étendue qui la fait paraître déserte. Elle est entourée de vieilles fortifications que l'on détruisait peu à peu. La cathédrale était un ancien bâtiment en briques, comme le sont encore la plupart des édifices publics; mais on la rebâtit à présent, des contributions volontaires des habitans. Elle est le siége d'un évêque, qui ne dépend que du pape, et reçoit le *pallium*. On voit sur la place où se trouve cette église, une statue équestre de bronze, appelée *Regisole*, qui représente un empereur romain; mais on ne sait pas précisément lequel. L'église des Augustins n'a de remarquable que le superbe tombeau de marbre, qui renferme les restes de Saint-Augustin. Boëce y est aussi enterré. Les plus beaux édifices de Pavie sont les palais de Mezza-Barba, de Botta et de Bellosinni. L'université de cette ville a été fondée par Charlemagne et rétablie par Charles IV; elle comprend dix colléges, dont les principaux sont celui qui a été fondé par le pape Pie V, dont on voit la statue sur la place qui est au-devant de ce collége, et celui de Saint-Charles Borromée,

Marie-Thérèse a donné une nouvelle forme à cette université, la seule qui eût été conservée dans les États de l'empereur en Italie. On voit à Pavie des tours très-anciennes et très-hautes, et il y en avait tant autrefois qu'on l'appelait *Pavia turrita*. Il en reste encore douze : la plus remarquable a 172 pieds de hauteur. Il y en avait une dont le sommet était plus large que la base ; mais elle est tombée. On remarque dans cette même ville les égoûts ou aqueducs souterrains, qui sont anciens et très-bien construits ; il y passe un ruisseau. Le pont de Pavie est de marbre, et date de l'an 1351. Le château fut bâti par Galeas II, et, à la sollicitation de Pétrarque, ce prince y avait rassemblé une précieuse collection de manuscrits. Lautrec ayant pillé la ville, les emporta en France en 1526.

Le territoire de Pavie est fertile en riz et en vins, et l'on y recueille beaucoup de soie. Les fromages, dit de Parme, de Lodi et de Plaisance, viennent, en grande partie, du Pavesan. Le commerce des soies se fait avec Turin, Gênes et Lyon. On envoie les vins à Milan, à Lodi et à Rome ; et l'on expédie le riz dans toute l'Italie. Les fromages passent pour la plupart à Gênes, et toutes les villes maritimes les recherchent, parce qu'ils se conservent bien sur les vaisseaux. L'usage des rizières et des prairies arrosées, a rendu l'air de Pavie moins bon qu'il ne l'était autrefois.

Le *Tesin*, ou le *Tesano*, rivière qui prend une de ses sources au mont Saint-Gothard, et l'autre dans le bailliage de Bellinsone, et traverse le lac Majeur, va tomber dans le Pô, à une lieue de Pavie. Les eaux de cette rivière sont remarquables par leur limpidité et leur salubrité. Elles sont un peu purgatives et résolutives ; elles blanchissent parfaitement les toiles, et donnent une bonne trempe à l'acier. On pêche d'excellent poisson dans le Tesin ; on y trouve du sable aurifère et des pierres recherchées pour les verreries de Venise.

Certosa était un fameux couvent de Chartreux, à cinq milles italiens de Pavie. Les bâtimens qui le composent sont magnifiques, et l'on remarque sur-tout l'église qui est superbe, tant au dehors qu'au dedans, quoiqu'elle soit d'une architecture gothique. On y voit le tombeau de Jean Galeas Visconti, premier duc de Milan, et fondateur de ce couvent.

Les maisons de l'ordre de Saint-Bruno, ayant été supprimées, dans tous les États de la maison d'Autriche, en 1782, les biens de celle-ci, dont les revenus se montaient à plus de 500,000 liv., ont été administrés par le gouvernement, qui a fait desservir l'église par quatre prêtres. Les campagnes voisines de la Chartreuse de Pavie sont célèbres par la bataille du 24 février 1525, où François Ier. fut fait prisonnier par un français attaché au connétable de Bourbon, qui commandait les troupes de Charles-Quint. Ce fut après cette défaite que le monarque écrivit à la duchesse d'Angoulême, sa mère : *Madame, tout est perdu fors l'honneur.*

Belgiojoso, en latin *Belgiojosum*, ou Belle-Joyeuse, est un bourg renommé, très-ancien et très-peuplé, situé sur le Pô, à 4 lieues de Pavie, et sur le grand chemin de Crémone. Il se trouve dans un pays charmant, et qui ressemble à un jardin anglais. Ce fut Galeas II qui l'accrut. Il appartenait aux princes de la maison de Barbiano-Belgiojoso, princes d'Empire, grands d'Espagne de la première classe, qui le possédaient depuis le commencement du quinzième siècle. L'ancienne forteresse a été transformée en une habitation superbe, avec des jardins à perte de vue. Deux grandes allées, de six milles italiens, forment les avenues de ce château. François Ier. y passa la nuit qui suivit la bataille de Pavie.

3. *Monza* (en latin *Modoëtia*), est une ville ancienne, située sur le Lambro, à 3 lieues au Nord-Est de Milan, et à 8 au Sud-Ouest de Bergame. C'était autrefois une forteresse considérable. Elle n'est plus renommée aujourd'hui que par une foire qui s'y tient, par le commerce que l'on y fait en tout genre, et par l'église impériale de Saint-Jean Baptiste, où l'on conservait la couronne de fer, avec laquelle on couronnait les empereurs d'Occident, comme rois de Lombardie. On l'appelle couronne de fer, parce qu'elle est doublée d'un cercle de ce métal, et que l'on dit avoir été fait avec un des clous de la passion. D'ailleurs elle est toute d'or, et enrichie de pierreries. On voit aussi le trésor de la reine Théodelinde, où se trouve la fameuse *pulla aurea*, avec sept petits poulets, que l'on prétend avoir été l'emblême des sept provinces que possédait cette princesse. Dès

l'année 1250, Monza se gouvernait par ses propres lois. Galeas Visconti la conquit en 1324, et la rendit très-forte. Cette ville eût plusieurs seigneurs. La maison Durini l'a possédée depuis l'année 1652 jusqu'à nos jours.

A la distance de 4 lieues au Sud-Est de Milan, de 5 au Nord-Est de Pavie, et de 5 au Nord-Ouest de Lodi, est située sur le Lambro, la petite ville de *Marignan*, qui est connue par la victoire qu'en 1515 François Ier. y remporta sur les Suisses. Le combat dura trois jours. François Ier. en passa encore trois autres sur le champ de bataille, le premier pour rendre grâces à Dieu de sa victoire, le second pour faire enterrer les morts, et le troisième pour reconnaître ceux qui s'étaient distingués, et pour se faire armer chevalier de la main de Bayard. La victoire de Marignan rendit ce prince maître du Milanais. En 1524, les Français perdirent aussi une bataille dans le même lieu.

4. *Gallarato*, est une petite ville ou un bourg, qui avait le titre de comté, et qui fesait partie du duché de Milan.

IV. Le département DEL SERIO est ainsi nommé parce qu'il est arrosé par le *Serio*, rivière qui, ainsi que le Brembo, descend des montagnes de la Valteline.

Il est divisé en quatre districts. *Bergame* en est le chef-lieu.

Les chefs-lieux de districts sont : *Bergame*, *Clusone*, *Treviglio* et *Breno*.

Bergame (en latin *Bergomum*, et en italien *Bergamo*), est une ville d'environ 30,000 âmes, située entre le Brembo et le Serio, à la distance de 11 lieues au Nord-Est de Milan, de 11 au Nord-Ouest de Brescia, et de 15 au Nord-Ouest de Cremone. On ignore la date de la fondation de cette ville; mais il est hors de doute que sous la domination des Romains, Bergame fut une ville considérable. Elle fut prise par Attila, puis par les rois Lombards et par Charlemagne. Sous les successeurs de cet empereur, les divisions qui régnèrent en Lombardie, donnèrent lieu à la ville de Bergame de former une république dans le douzième siècle. Les factions des Guelfes et des Gibelins la déchirèrent. Elle fut ensuite gouvernée par des souverains particuliers. Les *Suardi*, dont la famille subsiste encore, y eurent quelque tems la principale autorité. En 1428, elle se donna aux *Vénitiens*. Louis XII s'en empara,

ainsi que de toutes les villes du Milanais; mais il la rendit en 1516.

Bergame a une demi-lieue de longueur, depuis le *Borgo-Canale* jusqu'au *Borgo-Palazzo*, qui est du côté de Brescia. Outre ces deux faubourgs et celui de *Santa-Catherina*, il y en a encore trois autres très-considérables, qui sont du côté de Milan. Tous sont environnés de murs et forment comme une espèce de ville plus grande que la première. Bergame est bâtie en amphithéâtre sur un côteau. Cette ville est enceinte de murailles, flanquées de bastions et entourées de fossés. Elle est dominée par un château qui est sur le Mont-Vigilio, où sont encore deux forts, savoir : ceux de *Fortino* et de la *Rocca*. Il y a dans ce dernier une école d'artillerie. Un passage couvert conduit de la ville au château. Les fortifications de Bergame sont dignes d'attention ; les plus habiles ingénieurs du seizième siècle y eurent part. Elles furent achevées vers l'an 1550.

Ce qu'il y a de plus remarquable à Bergame, est le bâtiment de la foire, construit en pierres de taille, et qui renferme plus de 600 boutiques. Cette foire commençait le 24 août.

La *cathédrale* (*il Duomo*), possède le corps de Saint-Alexandre, protecteur de la ville, et que l'on croit un des martyrs de la légion thébaine. On voit beaucoup de tableaux dans cette église.

Il y a plusieurs établissemens pieux à Bergame. On y compte sept hôpitaux, destinés aux malades, aux enfans-trouvés, aux orphelins, aux filles repenties, aux fous et aux mendians. Une confrérie y fournit du pain, du vin, de la viande et des habits aux pauvres prisonniers. On y trouve un Mont-de-Piété où l'on prête jusqu'à 1,800 francs pour une année, à 3 pour 100 d'intérêt ; on peut même, en fesant rafraîchir l'obligation, la prolonger à volonté.

Il y avait à Bergame une noblesse illustre et nombreuse ; la famille des comtes de *Calpio* remonte à l'année 918, et celle des Suardi date de l'année 996. Les habitans de cette ville et du Bergamasque ont toujours passé pour être actifs et industrieux. Ceux qui ne trouvent pas dans le pays les moyens d'exercer et de développer leurs talens, vont les porter ailleurs. Il y a 10,000 Bergamasques à Rome ; on en

trouve beaucoup à Naples, et ils y ont leurs églises nationales. Ils ont, dans toute l'Italie, la réputation d'être financiers : aussi en voit-on beaucoup dans les douanes, les fermes, les entreprises. Cela fait qu'ils ne sont pas aimés, et que souvent ils se disent de Milan; mais, à cet égard, il n'y a pas grande différence entre un bergamasque et un milanais. Il y a eu à Bergame des gens de lettres célébres. On y voit sur une place une statue du Tasse, dont le père, Bernardo Tasso, était de cette ville; et ce ne fut que par hasard que son fils naquit (en 1544), à Sorrento, près de Naples. Elle a produit aussi des artistes distingués. Enfin, elle est connue en Italie et ailleurs, par les arlequins, que l'on suppose contrefaire le patois et l'accent populaire de Bergame. Cependant, il ne paraît pas que cela ait grand fondement; mais le caractère fin et rusé, sous une apparence de simplicité et de bêtise, a quelque rapport avec celui des paysans qui habitent les vallees des environs. Les femmes, dans le Bergamasque, sont sujettes aux goîtres; cependant, elles en sont moins affligées aujourd'hui qu'autrefois.

La ville de Bergame était gouvernée par deux recteurs; savoir: un podestat et un capitaine, qui étaient envoyés de Venise. Le premier amenait avec lui un juge civil, un juge criminel et un juge en matière de finances. Ces trois assesseurs avaient voix avec le podestat. Le capitaine avait la jurisdiction militaire, et il était chargé de veiller aux intérêts des communautés de la province. On envoyait encore un gouverneur du château et deux trésoriers. Ceux-ci jugeaient tout ce qui avait rapport aux impositions. Les deux recteurs, le gouverneur et les trésoriers, étaient toujours des nobles vénitiens. Il y avait aussi un conseil de ville, composé de cent membres, choisis parmi les nobles de Bergame. Ce conseil nommait six députés ou représentans de la ville, deux desquels, alternativement pendant deux mois, assistaient les recteurs dans leurs fonctions. Il choisissait aussi des juges, qui allaient résider dans les différentes parties du territoire. Le jugement des grands procès se portait presque toujours à Venise. Les marchands nommaient dans leur corps trois juges consuls. Le territoire de Bergame formait un corps d'administration séparé de celui de la ville. Il était divisé en dix-sept parties; dix-sept syndics, élus par leur

division respective, formaient un conseil que présidait le capitaine.

Il y a quantité de manufactures à Bergame. Les principales sont des tapisseries de laine, de toutes couleurs, et qui ont conservé en France le nom de cette ville, où la fabrique en a été d'abord établie. On y fait aussi des étamines, des pous de soie, des ferrandines et des crêpes. Le principal commerce de Bergame est celui de la soie. Avant la guerre, on en exportait pour l'Allemagne, la France et l'Angleterre, plus de 1200 balles (1), que l'on évaluait à 6 millions de France. La soie de Bergame passe pour être aussi bonne que celle de Turin. Cette ville fournit du fer à toute la Lombardie, et fait passer des pierres à aiguiser jusques chez l'étranger. On y envoie des draps superfins d'Angleterre, de France et de Hollande; des camelots de Hollande, de Lille, et diverses marchandises d'Allemagne; des toiles ordinaires, des épiceries et des drogues. On y importait aussi des grains, le pays n'en produisant que pour six mois.

A quelques milles de Bergame, et près des ruines d'un grand pont, on voit un ancien temple, appelé Saint-Tomé, construit dans le goût du Panthéon, mais dont l'ouverture supérieure a été fermée. Il y a au-dedans des colonnes de deux ordres d'architecture. On ne connaît guères de plus ancienne église des chrétiens.

Le Bergamasque avait 16 lieues de longueur sur 12 de largeur. Il était borné au Nord par la Valteline, à l'Est par le Bressan, au Sud par le Cremonois, et à l'Ouest par le Milanais. Après Bergame, la seule ville qui mérite qu'on la nomme, est *Romano*. Elle est située sur une rivière qui coule entre l'Oglio et le Serio. On s'y occupe du commerce, et elle est peuplée.

Les deux vallées du Serio et du Brembo contiennent beaucoup de mines. On y a établi des forges, et l'on y fait de l'acier. Les pierres à fusil se tirent de Nembro, à 7 milles au Nord de Bergame. Le Serio charrie des paillettes d'or; on les ramasse avec des planches un peu rudes que l'on oppose au courant pour recevoir le sable. Les parcelles d'or les plus

(1) La moitié de cette soie est le produit de la province, et l'on achète l'autre moitié dans les environs.

pesantes y demeurent, et l'eau emporte le sable. On tire de Zandobbia, à 11 milles à l'Est de Bergame, des marbres blancs communs. Le marbre qu'on appelle *Occhiatino*, se trouve à Ardesia, à 13 milles au Nord de Bergame. Il est d'une belle variété. On a découvert près d'Albino, un marbre qui ressemble à du bois de noyer pétrifié, ou même à de l'écaille, mais il n'est pas dur. Les montagnes de ce même pays fournissent encore d'autres beaux marbres de diverses couleurs. Près d'Alzano, on en trouve un qui a presque la transparence de l'albâtre, mais qui est plus dur, et qui contient une multitude de cristaux blancs.

Les eaux minérales de *Trescorio*, à 10 milles à l'Est de Bergame, furent remarquées par les Français, du tems de Charlemagne. Quoique froides, elles sont sulfureuses ; elles contiennent aussi un sel alcalin. On les prend pour résoudre les tumeurs, guérir les paralysies, les faiblesses de nerfs, et les rhumatismes goutteux. On s'y baigne, et sur-tout on en applique les boues.

Les eaux de *San-Pellegrino*, à 14 milles au Nord de la même ville, sont presque négligées, parce qu'on les croyait dangereuses ; mais diverses expériences, assez récentes, en ont prouvé l'utilité. Elles sont tièdes, d'une saveur agréable comme celle du lait ; elles contiennent une matière aériforme, qui fait rompre les bouteilles, et qui s'évapore promptement ; elles sont diurétiques, stomachiques, et donnent de l'appétit; elles dissolvent la pierre, guérissent les maladies de la peau, et les affections scorbutiques et mélancoliques, ce qui fait présumer qu'elles contiennent de l'air fixe.

2. *Clusone* est une petite ville qui fesait partie du Bergamasque, et qui est à 3 lieues du lac d'Iseo. Il y a aux environs de cette ville quinze passages des Alpes pour entrer dans le pays des Grisons.

Un bourg du Bressan donne son nom au *lac d'Iseo*, sur le bord méridional duquel il est situé. Ce lac peut avoir 13 à 14 milles d'Italie dans toute sa longueur ; mais il n'est pas large à proportion. Il est formé par les eaux de l'Oglio, qui en sort au Sud-Est. C'est le *lac Sabinus* de Pline.

3. *Treviglio* est une très-petite ville, située à 12 lieues de

Milan, et à-peu-près à la même distance au Sud-Est de Bergame.

4. *Breno* est un bourg situé sur l'Oglio, entre Brescia et Bormio. Il fesait partie du Bressan.

V. Le département DELLA MELLA est ainsi appelé parce qu'il est arrosé par la rivière de ce nom, qui descend du *val Trompia*, passe à une demi-lieue de Brescia, du côté de Milan, et va se jeter dans l'Oglio, du côté de Cremone.

Il est divisé en quatre districts. *Brescia* en est le chef-lieu.

Les chefs-lieux de districts sont : *Brescia*, *Chiari*, *Verola-Alghisi* et *Salo*.

Brescia (en latin *Brixia*), est une ville forte, située au bord de la Garza, avec un château fort, bâti sur une colline. Elle est à la distance de 11 lieues au Sud-Ouest de Bergame, de 11 au Nord de Cremone, de 19 au Nord de Parme, de 15 au Nord-Ouest de Mantoue, et de 38 à l'Ouest de Venise. Brescia est une ville fort ancienne, sur la fondation de laquelle on n'est pas d'accord. Elle fut rebâtie par les Gaulois-Cénomans. Elle fut ensuite colonie romaine. Radagase, roi des Goths, la brûla en 412. Elle fut ruinée par Attila, rebâtie en 452, puis soumise aux Lombards, et ensuite à l'empire. En 936, Othon Ier, la déclara ville impériale et libre. Un tremblement de terre, arrivé en 1760, l'endommagea considérablement. Elle était déchirée par les Guelfes et les Gibelins, lorsque Martin *della Scalla*, ou Scaliger, s'en rendit maître. Vers le milieu du quatorzième siècle, elle passa sous la domination des Viscontis. En 1426, les Bressans se soumirent volontairement aux Vénitiens. Ceux-ci ayant perdu la bataille de Gerrardadda, livrée le 14 mai 1509, Louis XII fit son entrée à Brescia le 23 du même mois. On parvint, en 1512, à chasser de Brescia les Français; mais ils se retirèrent dans le château; et le 19 février de la même année, Gaston de Foix, venu de Bologne, reprit la ville. Il en abandonna le pillage à ses soldats; mais on épargna la maison où l'on avait transporté le chevalier Bayard, qui avait été blessé. Le 28 octobre 1512, les Français remirent Brescia au vice-roi de Naples, qui en prit possession au nom de l'empereur. Le 22 mai 1516, on la rendit à Fran-

çois I[er]. Ce prince la restitua aux Vénitiens, qui l'ont possédée jusqu'au renversement de la république de Venise.

La ville de Brescia a été affligée de toutes sortes de fléaux. En 1478, la peste y fit mourir, dit-on, plus de 25,000 personnes. Cette cruelle contagion s'y renouvela en 1524. La petite vérole y fit, en 1550, un si grand ravage, qu'il y mourut environ 12,000 personnes en cinq ou six mois. En 1577, et en 1630, il y eut encore de terribles épidémies. Le 18 août 1769, le tonnerre tomba sur la tour qui est à la porte de Saint-Nazaire, et qui renfermait 233 milliers de poudre. L'explosion qui en résulta fit sauter cette porte, 76 maisons et plusieurs églises ; la vingt-quatrième partie de Brescia fut détruite ; 500 personnes périrent, et 700 furent blessées. La commotion fut telle, que les portes furent enfoncées dans beaucoup d'églises et de palais assez loin du lieu de l'explosion. Depuis cet accident, qui causa une perte de plus de 10 millions, la république de Venise a fait placer des paratonnerres sur tous les bâtimens de cette sorte.

La *cathédrale* (*il Duomo*), est un édifice considérable, commencé en 1604. Le cardinal Quirini, évêque de Brescia, ayant contribué pour beaucoup à la construction de cette église, son buste y a été placé dans l'intérieur, en 1737, et sur la façade, en 1752. Le bâtiment est d'une belle pierre, tirée de Bottesino Mattina, qui est à 4 milles de la ville. Cette pierre est blanche, et approche du marbre, quoiqu'elle soit d'une pâte moins fine. Les plus grandes colonnes sont de trois morceaux. L'architecture est d'ordre corinthien, mais trop ornée. Il y a dans cette cathédrale beaucoup de statues, de bas-reliefs etc., et on peut la placer au nombre des principales églises de l'Italie. On y conserve un petit étendard, ou une oriflamme, d'un bleu céleste, avec une croix rouge dans le milieu. On l'appelle Croce del Campo, *orofiamma*, ou *labbaro* (1) *imperiale*. La tradition veut que cet étendard ait été fait aussi-tôt après l'apparition de la croix à Constantin. L'évêque de Brescia est suffragant de l'archevêque de Milan.

---

(1) Le *labarum*.

L'évêché est aussi un édifice considérable, où l'on voit une belle galerie de tableaux. La bibliothèque publique est placée dans un bâtiment voisin. En 1747, elle fut donnée à la ville par le cardinal Quirini.

Brescia est environnée de murs, de fossés et de remparts plantés d'arbres qui forment une promenade agréable. On y trouve de grandes places et de belles rues; elle est pourvue de fontaines publiques et particulières, qui sont en grand nombre. On voit hors des murs les restes considérables d'un ancien aqueduc.

Le château est une forteresse bâtie en pierres de taille, sur une montagne ou une colline, appellée *Colle Cicno*, ou *Rocca erculea*. Il fait la seule défense de la ville, encore n'est-il pas très-fort, parce qu'il est dominé par la montagne. Du haut de la tour de ce château, l'on jouit d'une vue délicieuse.

La ville de Brescia était gouvernée par deux recteurs, qui étaient toujours des nobles vénitiens, de l'ordre des sénateurs. C'étaient un podestat, chargé de maintenir l'ordre public, et un *Capitan grande*, pour le militaire et les finances. Quelquefois ces deux places étaient occupées par une seule personne; mais la ville avait beaucoup de priviléges et une administration particulière, composée d'un grand conseil d'environ 450 personnes, et d'un petit conseil qui veillaient à toutes les affaires. Il fallait pour entrer dans ces conseils, être d'une famille qui depuis cent ans n'avait exercé aucun art mécanique. Le collége des juges était composé d'environ 200 nobles gradués en droit. La ville entretenait toujours à Venise un *nunzio*, ou député, qui s'informait de toutes les délibérations qui pouvaient l'intéresser. Malgré ces précautions, les impôts s'étaient considérablement multipliés. On dit que le Bressan rendait à la république 2,130,000 liv. valeur de France. Parmi les priviléges du pays, il y en avait un fort singulier, mais fort utile: les nobles vénitiens nés hors du territoire de Brescia, ne pouvaient point acquérir ni même y posséder de biens-fonds.

On porte à 50,000 âmes la population de cette ville. Les habitans en sont plus industrieux et plus policés que dans la plus grande partie de l'Italie; cependant on les accuse de se livrer fréquemment à des actions de vengeance. Le langage du peuple de Brescia diffère, à certains égards, du

du vénitien. Il y a des terminaisons et même des expressions qui sont tout-à-fait françaises. Elles y sont en usage depuis le tems où les Français étaient maîtres de la ville.

Le Bressan, ou le comté de Brescia, était borné au Nord par le pays des Grisons et le Trentin, à l'Est par le lac de Garda, le Véronèse, et le duché de Mantoue, au Sud par ce duché et le Crémonais, et à l'Ouest par le Cremasque, le Bergamasque et la Valteline. Il avait à-peu-près 26 lieues de longueur sur 10 de largeur, et l'on y comptait environ 500,000 habitans. Le territoire en est très-fertile, quoiqu'un peu montueux, et l'on y sème la même année du froment, du lin et du millet. Cette fertilité provient principalement des eaux du Clisi, de l'Oglio, de la Mella et de la Susa, que l'on distribue avec beaucoup de soin. On les achète et on les amodie fort cher. La maison Gambara, l'une des premières du pays, tirait plus de 40,000 francs des eaux dont elle pouvait disposer.

On y engraisse souvent les terres, en semant des lupins au mois d'août. On les laisse pourrir et ils tiennent lieu de fumier. On recueille communément en blé, sept à huit fois la semence. Il y a de grands pâturages dans le territoire de Brescia, et jusque sur les montagnes. Beaucoup d'habitans de Bergame et de Lodi, se rendent dans cette contrée vers le commencement de novembre, et y amènent leurs troupeaux pour les y nourrir jusqu'à l'été, dans des écuries qu'on leur loue, et où ils font leurs fromages. On assure que l'exportation annuelle qui s'en fait, produit 130,000 liv. au pays Le vin de *Santo* est une des choses remarquables du Bressan. Il est d'une couleur d'or, et d'une douceur très-agréable. Pour le faire on conserve le raisin jusqu'au mois de février. Après l'avoir retiré de dessous le pressoir, on expose le vin quatre ou cinq jours au grand froid, pour qu'il fermente peu. Au bout de trois ou quatre ans il est délicieux.

On voit à Brescia plusieurs pressoirs pour l'huile de lin et pour l'huile de pepins de raisin *di venassolis di uva*. Cette dernière huile (on n'en fait point en France), est l'objet d'un commerce assez considérable dans cette ville. La soie y produit plus encore; on en tire chaque année 2,500,000 liv. tournois. Le commerce du lin rapporte 360,000 liv. et

celui du fer, 170,000 liv., aussi monnaie de France. On y fait un commerce de toiles et de laines, qui est assez considérable. L'Adda et l'Oglio ne donnent pas seulement du poisson, on y trouve encore de l'or. Ceux qui le recueillent en lavant le sable de ces rivières, gagnent ordinairement 12 sous par jour, et quelquefois jusqu'à 50 sous. Dans le *val-Camollien*, qui est au-dessus du lac d'Iseo, et où l'Oglio prend sa source, on trouve des topazes et des grenats. Il y a dans cette même vallée et dans le *val-Trompia* des mines de fer, et de grandes forges. La mine de fer de Trompia fournit ordinairement 550 milliers de fer par année. Il y a aussi dans les vallées des environs, du cuivre, du jaspe, de l'albâtre et de la pierre de touche, noire comme de l'ébène, et qui se polit comme une glace. Brescia a été célèbre pour la fabrication des armes; maintenant ce commerce y est fort déchu. On travaille dans le *val-Cammonica* des pots de pierre qui résistent parfaitement au feu. D'un seul bloc, on en tire un grand nombre, le plus petit étant pris dans le plus grand. On fait aussi à Brescia beaucoup de meules de moulins. Les petites sont d'un gris blanc, d'une pierre tendre, que l'on taille aisément, mais qui se durcit à l'air. Les plus grandes sont d'une substance composée, dans laquelle on voit des granits roulés, et d'autres pierres blanchâtres qui paraissent être calcaires. La pêche est un objet considérable pour le Bressan. Le lac d'Iseo et le lac de Garda, lui fournissent d'excellens poissons. Le premier donne de grosses truites, des brochets, de petites sardines et des *tiesche*. Il y a encore le *pesce-persico*, nouvellement arrivé, dit-on, ou du moins ignoré long-tems. Le lac de Garda donne des *carpioni*, poisson que nous décrirons ci-dessous. Le *ternel*, que l'on prend dans l'Adda, est aussi très-estimé. La Mella, qui passe à une demi-lieue de Brescia, fait qu'il y a dans cette ville et les environs beaucoup d'usines et de moulins. Les machines à filer la soie, qui sont en très-grand nombre, vont par le moyen de l'eau, et sont un objet de manufacture d'un million pour le pays. On compte plus de 30 papeteries dans le Bressan. On y trouve des marteaux pour travailler le fer et le cuivre, des meules de coutelier, qui tournent au moyen de l'eau, des moulins à scier les planches, des pilons pour le riz, et des

machines à forer les canons de fusil, Les manufactures de ces canons sont établies à Gardone, qui est à 4 lieues de Brescia.

En allant de cette ville à Bergame et à Milan, on remarque la plus grande industrie dans la distribution des eaux. Les rivières sont soutenues dans des lits élevés avec de bonnes digues. Il en sort des canaux qui ont plus ou moins d'élévation, selon la distance à laquelle ils doivent porter les eaux. Souvent ils passent les uns sous les autres, et vont, en différentes directions, arroser les terres et les prés.

2. *Chiari* est une petite ville située sur l'Oglio, à cinq lieues à l'Ouest de Brescia. Elle fesait partie du Bressan. Les Français, furent, en 1701, battus près de cette ville, par les Impériaux.

3. *Verola Alghisi.* Les cartes les plus détaillées n'indiquent point ce chef-lieu.

4. *Salo*, (*Sælodium*) fesait partie du Bressan. Cette ville est située sur le lac de Garda, à 4 lieues au Nord-Ouest de la ville du même nom, et à 7 au Nord-Est de Brescia. Toute la partie occidentale du lac de Garda, appelée *riviera di Salo*, est renommée pour la beauté des rivages, et pour la quantité des orangers et des citronniers qu'on y cultive.

VI. Le département DEL ALTO-PO, est ainsi nommé, parce que la branche supérieure de ce fleuve, le traverse.

Il est divisé en quatre districts. *Crémone* en est le chef-lieu.

Les chefs-lieux de district sont: *Cremone*, *Crema*, *Lodi* et *Cassal-Maggiore.*

1. *Cremone*, en latin et en italien *Cremona*, est située à 10 lieues de Lodi et à 6 de Plaisance. Elle est plus grande, mais moins peuplée que cette dernière ville. Il n'y a que de l'incertitude sur l'époque où elle fut fondée, et sur les peuples qui en furent les fondateurs; mais il est certain qu'elle fut créée colonie romaine 219 ans avant l'ère chrétienne. Crémone ayant pris le parti d'Antoine contre Octave, celui-ci livra la ville et son territoire à ses soldats. Elle fut ruinée plusieurs fois; mais elle se releva toujours avec une sorte d'éclat. Les Vénitiens la possédèrent long-tems. Louis XII en était maître en 1512, Le prince Eugène la surprit en

1702; mais il en fut chassé sur-le-champ par les Français et les Irlandais. Avant la dernière guerre, elle fesait partie du duché de Milan.

Cette ville a environ 2,800 toises de circonférence, et elle est défendue par un château fortifié que l'on appelle *Santa-Croce*. On voit à Crémone quelques beaux bâtimens, et les rues en sont larges et droites. Elle est traversée par un petit canal, appelé *Cremonella* ou *Seriola*. Ce canal passe par dessous les maisons et va tomber dans le Pô.

La cathédrale de Crémone (*il Duomo*) est une grande église, dont la façade est revêtue en marbre blanc de Brescia et en marbre rouge de Vérone, et décorée de beaucoup de figures. L'intérieur est orné de tableaux et de peintures, faits par plusieurs bons artistes de Crémone. Dans le baptistère qui est voisin de l'église, on remarque un vase immense d'une seule pièce, de pierre de Vérone, et qui sert pour les baptêmes. On vante beaucoup la tour qui est auprès de cette cathédrale, et d'où l'on voit tout le cours du Pô, et des campagnes, aussi agréables que vastes. Cette tour a 372 pieds de hauteur, y compris la croix. Pour aller jusqu'aux cloches on monte 498 marches. La partie carrée n'a que 247 pieds de hauteur. Elle est surmontée de deux parties octogones à jour, ornées de colonnes, la dernière desquelles supporte une partie conique, terminée par une croix, ce qui complète la hauteur totale. La manière dont l'aiguille est portée sur des colonnes, est surprenante. Cette tour passe, dans le pays, pour être la plus haute de l'Europe. On y voit une horloge singulière, où sont représentés les mouvemens du soleil et de la lune. L'évêque de Crémone est suffragant de l'archevêque de Milan.

Crémone fut la patrie de Jérome Vida, évêque d'Albe, excellent poète latin, qui vivait du tems de Léon X, et qui le premier, à l'exemple d'Horace, composa un *Art poétique*, en vers latins.

A quatre lieues au Nord-Est de Crémone, est située, sur le Serio, près de l'endroit où il se réunit à l'Adda, la petite ville de *Pizzigitone*, en latin *Piseleo*, dans le château de laquelle fut conduit prisonnier, en 1525, François Ier., roi de France. En 1706, les Impériaux enlevèrent cette place aux Français.

Le territoire de Crémone, ou le Crémonais, était borné au Nord par le Bressan, à l'Est par le duché de Mantoue, au Sud par le Parmesan, et à l'Ouest par le Lodesan et le Cremasque. Il est arrosé principalement par l'Oglio et par l'Adda; il est très-fertile; les vins y sont excellens, les fruits délicieux, et l'on y recueille beaucoup de miel et de lin.

2. *Creme*, en latin et en italien *Crema*, est une ville bien fortifiée, avec un château, qui est située dans une plaine fertile, à 8 lieues au Nord-Ouest de Crémone. Elle est bien bâtie et très-peuplée. C'est le siége d'un évêque suffragant de l'archevêque de Bologne; elle jouissait de grands priviléges. Le Serio qui la baigne, passe pour avoir un sable fort riche en paillettes d'or.

Le *Crémasque*, dont elle était la capitale ou le chef-lieu, appartenait à la république de Venise. Il avait au Nord le Bergamasque, à l'Est le Bressan, au Sud le Lodesan, et à l'Ouest le Milanais. Il fesait partie de la Lombardie. C'est un pays qui produit en abondance du blé, du vin et du chanvre.

3. *Lodi*, en latin *Abdua*, est une assez grande ville, située au bord de l'Adda. Elle se trouve à 5 lieues au Nord-Ouest de Creme, et à 8 au Sud-Est de Milan. Frédéric Barberousse la fit construire en 1158. Elle devint bientôt une ville considérable, conserva long-tems le gouvernement républicain, et fut en proie aux factions des Guelfes et des Gibelins, jusqu'à ce qu'elle fut contrainte de céder à la puissance des ducs de Milan. Elle est le siége d'un évêque suffragant de l'archevêque de Milan, et renferme environ 12,000 habitans. Le 21 floréal de l'an 4, les Français, commandés par le général en chef Bonaparte, entrèrent dans Lodi, après un combat livré sous les murs de cette ville. Le général Beaulieu, qui commandait les Autrichiens, avait rangé son armée en bataille, sur la rive gauche de l'Adda, et gardait le passage du pont, qu'il n'avait pas eu le tems de couper. Dans cette position il commandait la ville qu'il foudroyait vivement. Une colonne de 4000 grenadiers français, ayant à sa tête un bataillon de carabiniers, (le deuxième) se présenta devant ce pont, qui a cent toises de longueur, et que défendaient 10,000 hommes, tant de cavalerie que d'infanterie. Le feu que vomissaient les batteries et la mous-

queterie des ennemis, arrêta cette colonne, malgré son intrépidité. Les généraux Berthier, Massena et autres, sentant l'importance du moment, se mirent à la tête des soldats; tous se jettent sur les pièces des Autrichiens, qui furent enlevées en un instant. L'ordre de bataille du général Beaulieu fut ensuite rompu de tous côtés, et le général Augereau arrivant avec une division, acheva la déroute de l'ennemi qui, forcé dans toutes ses positions, abandonna son artillerie, ses bagages, et laissa le champ de bataille jonché de ses morts.

Lodi Vecchio, en latin *Laus Pompeii*, est à présent un lieu peu considérable, situé sur un bras de la rivière de Lambro, et à la distance de trois milles de la nouvelle Lodi. C'était autrefois une ville importante, qui devait son nom à Pompée, et qui avait été aggrandie par lui. Les Milanais la saccagèrent en 1158; mais Frédéric Barberousse ayant détruit Milan, donna un terrain aux habitans de Lodi pour rebâtir leur ville sur le bord de l'Adda.

Le *Lodesan*, ou le territoire de Lodi, était borné au Nord par le Crémasque, à l'Est par le Bressan, au Sud par le Plaisantin, et à l'Ouest par le Milanais. Cette contrée s'étend le long de l'Adda, et en outre, elle est arrosée par les rivières de Lambro et de Muzza. Le climat en est tempéré; l'air en est bon, l'eau saine et belle. Elle est fertile, mais un peu humide, et par-là sujète aux brouillards. Elle abonde surtout en bestiaux. Le fromage, connu en France sous le nom de *Parmesan*, se fait exclusivement dans le territoire de Lodi, à la gauche du Pô, dans le Pavesan, et le long de l'Adda. Ce fromage porte le nom de parmesan, parce que le commerce principal s'en fesait à Parme, ou parce que ce fut une princesse de Parme qui le fit connaître en France.

4. *Casal Maggiore* n'était autrefois qu'un bourg, que l'on a fortifié en 1754, et dont on fit une ville, qui est située sur le Pô, à 8 lieues au Sud de Crémone, et à 6 au Nord de Parme. Elle fesait partie du territoire de la première de ces deux villes.

VII. Le département DEL MINCIO est ainsi nommé parce qu'il est arrosé par cette rivière.

Il est divisé en quatre districts. *Mantoue* en est le chef-lieu.

Les chefs-lieux de district sont : *Mantoue*, *Revero*, *Vérone* et *Castiglione delle Stiviere*.

1. *Mantoue*, en latin *Mantua*, en italien *Mantova*, est une ville de plus de 20,000 âmes, située au milieu d'un lac, formé par le Mincio. Cette position, qui la rend très-forte, est cause aussi que l'air en est dangereux en été et en automne, quoique les habitans ne veulent pas en convenir. Cette ville fut, dit-on, fondée par les Toscans, 300 ans avant Rome. Après les Etruriens, les Gaulois-Cénomans occupèrent Mantoue; et lorsque ceux-ci eurent été défaits, cette ville fit partie de la Gaule Cisalpine, ou *Gallia Togata*. Du tems de César, elle avait voix dans les comices, et elle était de la tribu Sabatine. Dans le partage des triumvirs, elle échut à Antoine. Crémone ayant soutenu le parti de ce dernier contre Octave, celui-ci donna les terres des environs de Crémone à ses vétérans (31 ans avant l'ère chrétienne); et comme il ne s'en trouva pas assez, il y ajouta une partie du territoire de Mantoue. C'est à cela que Virgile fait allusion, en disant :

Mantua væ misera nimium vicina Cremonæ.
Eccl. 9, v. 28.

Mais la grande division des terres dans laquelle ce poète perdit son patrimoine, avait eu lieu dix ans auparavant. Mantoue souffrit beaucoup de l'irruption d'Attila, qui rencontra près de cette ville le pape Saint-Léon, à la sollicitation duquel il renonça au projet d'aller faire le siége de Rome. Elle fut prise par les Lombards. Les Grecs de Ravenne la leur enlevèrent; mais les premiers la reprirent. Charlemagne la fortifia, et l'on prétendit qu'il l'avait donnée au pape. Elle eut ensuite plusieurs souverains, puis elle se gouverna elle-même; mais, vers l'an 1274, un des capitaines de la république, Pinamonte Bonalcolsi, ou Bonacorsi, s'en rendit maître. Trois Bonacorsi gouvernèrent après sa mort; mais le peuple se souleva contre eux, et l'on choisit pour chef Louis de Gonzague, en 1433. L'empereur Sigismond donna le titre de marquis de Mantoue à Jean-François de Gonzague, et en 1530, Charles-Quint conféra celui de duc à Frédéric de Gonzague, qui transmit à sés descendans la souveraineté de Mantoue. Au commencement du 18e. siècle, le

dernier duc, Ferdinand Charles, s'étant déclaré contre la maison d'Autriche, ses États furent envahis et saccagés. Ce prince est mort en 1708, à Padoue, dépouillé de sa souveraineté. Il ne restait de l'illustre maison de Gonzague, il y a quelques années, qu'un enfant naturel, qui avait embrassé l'état ecclésiastique, et des branches collatérales, mais éloignées. Le duché est resté à la maison d'Autriche. Le 14 pluviôse, an 5, les troupes de la république française entrèrent dans la ville de Mantoue, qu'ils tenaient assiégée depuis plus de six mois; mais qui était défendue par une forte garnison, bien fournie de toutes sortes de munitions. La guerre ayant éclaté de nouveau entre la France et l'Autriche, les troupes autrichiennes et russes investirent cette même place le 22 germinal an 7, et elle se rendit le 10 thermidor suivant, c'est-à-dire, 18 jours avant la bataille qui fut livrée le 28 du même mois, sous Novi, qui en est à 8 journées d'étapes. La place était ouverte de toutes parts; il n'y avait plus que 3661 hommes capables de porter le fusil, et après avoir garni tous les postes, il restait à peine 260 hommes pour défendre la brêche. Une inondation très-extraordinaire et très-longue, avait mis les moulins hors d'état de moudre; et quoiqu'il y eût du grain, le soldat n'avait point de pain. L'artillerie et le génie manquaient des objets les plus essentiels. Enfin, l'ennemi avait sous Mantoue près de 40,000 hommes, et plus de 300 pièces de siége. Par la convention, conclue le 27 prairial an 8, le surlendemain de la célèbre victoire de Marengo, cette place fut remise au pouvoir des Français.

Mantoue est séparée de la terre par 200 toises de lac du côté de Crémone, et par 80 toises du côté de Vérone. Cette ville est tellement engagée dans les eaux, qu'on ne peut l'aborder d'aucun côté, que par d'étroites chaussées, ou avec des barques. Néanmoins elle paraît vivante et habitée, et l'herbe n'y croît point dans les rues, comme dans plusieurs autres villes de l'Italie. Elle a 3,144 toises de circonférence, ou en y comprenant les lacs, 5,600 toises. Le lac supérieur a six milles de longueur sur 800 toises environ de largeur, et il est séparé des lacs inférieurs par une digue de 320 toises. Celle qui est hors de la porte de Pradella, et qui soutient le même lac, est de 150 toises. Le lac de Paiolo est

retenu par une digue de 470 toises, qui commence à 900 toises de la ville; une écluse sert à le mettre à sec. Une autre grande écluse, qui arrête les eaux du lac inférieur à 10 milles de Mantoue, rend navigable jusqu'à la ville ce bras du Mincio.

La cathédrale (*il Duomo*, ou *San-Anselmo*) est une belle église, bâtie sur un plan de Jules-Romain. Elle a cinq nefs et de doubles collatéraux portés par des colonnes cannelées d'ordre corinthien, qui forment un beau péristyle. Le second ordre de la nef du milieu est en pilastres d'ordre composite, entre lesquels il y a alternativement des croisées et des niches. Tout ce dessin est chargé d'ornemens, et paraît un peu lourd; cependant l'ensemble de l'édifice offre quelque chose d'imposant. On voit de beaux tableaux dans cette cathédrale, ainsi que dans plusieurs autres églises de Mantoue.

Le palais ducal, (*la Corte*) est grand, mais ancien, et bâti sans symétrie et sans goût. Il s'y trouvait au commencement du dix-septième siècle un trésor et un cabinet fameux; mais les Impériaux ayant, le 18 juillet 1630, pris Mantoue d'assaut, la ville fut mise au pillage, et les choses curieuses qui avaient coûté des sommes immenses, tombèrent entre les mains des soldats qui n'en connaissaient pas le prix. Il y en eut un qui fit un butin de 8000 ducats; mais il perdit le tout au jeu dans la même nuit, et son général le fit pendre le lendemain matin. Les plus beaux tableaux de la galerie de Mantoue furent alors transportés à Prague. Christine, reine de Suède, les acheta et les fit porter à Rome, où ils ont demeuré jusqu'au tems où le duc d'Orléans (le régent) en fit l'acquisition. Ils furent sans doute du nombre de ceux que son arrière petit-fils, d'exécrable mémoire, a vendus en Angleterre. Il y avait de beaux tableaux de Jules-Romain, et d'autres célèbres artistes, dans ce palais.

L'académie, ci-devant impériale et royale, des sciences et des arts, tient ses assemblées dans un beau bâtiment. Depuis 1769 elle propose des prix chaque année. Il y a des professeurs de peinture et d'architecture, un théâtre, pour la classe philarmonique, et sur lequel on représente des pièces mises en musique, un amphithéâtre d'anatomie, une collection de bas-reliefs antiques et des modèles en plâtre

des plus belles statues de Rome. La bibliothèque, dont la formation ne date que d'un petit nombre d'années, ne peut être considérable. L'empereur fesait tous les frais de l'académie.

Le palais du *T*, ainsi appelé, à cause de son plan, qui approche de la forme de cette lettre, est situé dans une île, à une demi-lieue au Sud de Mantoue. L'architecture en est de Jules-Romain. La cour est entourée de quatre corps de bâtimens d'ordre dorique, et elle est séparée du jardin par un portique de même ordre; mais trop riche. Ce palais, qui est entouré de jolies promenades, est sur-tout remarquable par les tableaux de Jules-Romain. Dans une des salles on voit la victoire de Jupiter sur les géans. Ce seul sujet couvre les murs et le plafond, et c'est un poëme tout entier. La composition en est impétueuse et terrible, les groupes sont bien formés; mais il est de couleur rouge. Il y a peu d'intelligence du clair-obscur, et ce dessin est un peu incorrect, maniéré et de caractère trop chargé. Le Jupiter n'a point l'air noble. Ce morceau est néanmoins le triomphe de Jules-Romain, et s'il n'a pas les agrémens qui flattent, il a la force qui enlève. Cet artiste mourut à Mantoue, en 1546, et fut enterré dans l'église de Saint-Barnaba; mais on ne sait pas précisément à quelle place (1). Près de la même église, on voit la petite maison qu'il occupait. Elle est d'une architecture d'ordre rustique, de très-bon goût. Au-dessus de la porte, il y a une belle statue de Mercure. Jules-Romain eut soin de bâtir sa maison dans une agréable position; elle est en face du vaste palais de Gonzague, construit aussi sur ses dessins. La façade de ce palais est digne de cet artiste. Au-dessus d'un premier étage d'ordre rustique, il a placé, au lieu de colonnes, une longue suite de colosses grotesques, qui portent sur leur tête un ordre dorique, surmonté d'un entablement, ou d'une haute architrave. Il y a beaucoup de belles peintures dans ce palais.

On va voir encore, à un mille de Mantoue, une maison

(1) On ne lui a pas élevé le moindre monument dans une ville à la sûreté et à l'embellissement de laquelle il avait consacré ses talens.

ducale, appelée *la Favorite.* Ce fut sous les murs de ce château, que le 27 nivôse, an 5, les Français, commandés par le général en chef Bonaparte, enveloppèrent le général autrichien Provera, lequel était à la tête de 6000 hommes d'infanterie, et 700 de cavalerie, qui furent obligés de se rendre. Un bataillon de volontaires, des meilleures familles de la bourgeoisie de Vienne, auquel l'impératrice-reine avait donné un drapeau brodé de sa main, se trouva au nombre des prisonniers.

Mantoue est la ville la plus proche du village d'*Andès* (1), où naquit Virgile, et qui se nomme aujourd'hui *Petiole.* Les champs qui l'environnent, et dont on trouve la description dans les Églogues, sont ceux que l'auteur de l'Éneïde, reçut de la libéralité d'Auguste; on les appelle encore Champs Virgiliens. Après la prise de Mantoue, le général Bonaparte fit indemniser les habitans de Petiole de toutes les pertes que la guerre avait pu leur causer. Les Français y ont en même-tems, élevé en l'honneur du premier des poètes latins, un monument sur lequel on a gravé des vers tirés de ses immortels ouvrages.

Le Mantouan avait 22 lieues de longueur sur 14 de largeur. Le pays est arrosé par le Mincio, l'Oglio, la Secchia et la Tartaro, qui vont se jeter dans le Pô, et de la sorte procurent une communication jusqu'à la mer Adriatique. Le principal commerce de ce pays consiste dans les blés qu'il fournit aux États du duc de Parme et au Modénais. Il produit aussi du riz, de l'avoine et du maïs. Les fabriques de taffetas et d'autres étoffes de soie, même de velours, sont très-nombreuses dans le Mantouan, et alimentées par des soies du pays. On y travaille aussi des cuirs. Il y avait autrefois beaucoup de manufactures de laine, qui avaient de la réputation en Italie.

2. *Revero*, est une ville assez forte, située dans le ci-devant Mantouan, sur le Pô, et à 8 lieues au Sud-Est de Mantoue.

---

(1) *Andès*, fesant partie du territoire de Mantoue, Virgile regardait cette ville comme sa patrie. *Primus ideamus referam tibi, Mantua Palmas*, Georg. III, 12.

3. *Vérone*, en latin et en italien *Verona*, est une ville de près de 60,000 âmes, qui fesait partie des États Vénitiens. Elle est à la distance de 32 lieues de Milan, et de 25 de Venise, et elle est située à 8 deg. 35 min. de long. Est de Paris, et à 45 deg. 26 min. 26 sec. de lat. septentrionale. Cette ville est bâtie au pied des montagnes, sur les bords de l'Adige ; mais elle a une plaine du côté du Sud et de l'Ouest.

On ignore quels furent les fondateurs de Vérone; mais elle fit partie de l'empire romain. Ce fut près de cette ville que 110 ans avant l'ère chrétienne, Marius défit les Cimbres. Jules-César en fit une colonie romaine. A la décadence de l'empire, elle fut la proie des barbares. Elle reprit ensuite sa liberté, qu'elle ne put conserver. Charlemagne la prit d'assaut l'an 774. Pepin, son frère, étant resté en possession du royaume d'Italie, fit sa résidence à Vérone, et l'on croit qu'il y fut enterré. Elle eut ensuite le rang de ville libre. En 1440, elle était soumise aux empereurs ; mais les divisions des Guelfes et des Gibelins la déchirèrent. Vers l'an 1250, Ezzelin y commit toutes sortes d'excès. Après la mort de celui-ci, arrivée en 1259, Vérone élut pour podestat *Martino della Scala*, ou Scaliger, qui, en l'an 1260, fut fait capitaine perpétuel du peuple. Ses successeurs la tyrannisèrent jusqu'en 1387. Les Visconti y régnèrent jusqu'en 1405 ; et enfin pour se soustraire à la tyrannie, elle se donna à la république de Venise cette même année.

Ces guerres furent cause de l'inimitié qui subsista entre les familles des *Cappeletti* et de *Montecchi*, que nous appelons Capulets et Montaigus. Les amours de Romeo et de Juliette (*Giulietta*) ont passé pour des faits historiques, et même il en est parlé dans Muratori. Corté place l'histoire de ces deux amans, à l'année 1303 ; mais Biancolini soutient qu'elle n'est pas vraie. Les Capulets et les Montaigus formaient deux familles puissantes qui sont éteintes aujourd'hui, et l'on ignore même où étaient leurs maisons, quoique dans l'avant-dernier siècle on vît encore celle des premiers à Vérone. Shakespear a rendu cette aventure célèbre sur le théâtre anglais.

Lorsqu'après la ligue de Cambrai, les Vénitiens prirent le parti de fortifier à grand frais toutes leurs places, Vérone

fut entourée de bastions et de larges fossés, et l'on fortifia les trois châteaux bâtis plus anciennement. Ces ouvrages étaient d'assez bonne défense; mais on ne peut les regarder actuellement comme bien importans, d'autant plus que la situation de Vérone n'est point forte par elle-même. Le 15 prairial, an 4, l'armée française entra dans cette ville, qui avait, pendant quelque tems, servi de retraite à Louis-Xavier, autrefois connu sous le nom de *Monsieur*, comme l'aîné des deux frères du roi Louis XVI. A l'approche des Français, le sénat de Venise fit signifier à ce prince qu'il eût à sortir du territoire de la république, dans le plus bref délai. Louis-Xavier répondit : « Je partirai, mais j'exige deux conditions; l'une qu'on me présente le livre d'or, où le nom de ma famille est inscrit, afin que je raie ce nom de ma main; l'autre, qu'on me rende l'armure, dont l'amitié de mon aïeul, Henri IV, a fait présent à la république ». On sent bien que ces conditions n'étaient pas de nature à être exécutées. Le prince partit le 2 floréal, et se retira en Allemagne.

L'enceinte de Vérone est de six milles et demi. L'Adige divise la ville en deux parties (1) dont la communication était établie par quatre beaux ponts. Le plus remarquable des quatre est le *Ponte di Castel Vecchio*. Plusieurs marches en rendent l'accès impraticable aux voitures. Il ne s'ouvrait qu'une fois l'année, et il est peu nécessaire, si ce n'est pour une sortie en tems de guerre, aussi fut-ce à ce dessein qu'on le construisit. Ce pont a 359 pieds de longueur, sur trois arches de 72, 85 et 145 pieds d'ouverture. On vante beaucoup la dernière, qui est en effet plus grande que celle du fameux pont de Rialto, à Venise, laquelle n'en a que 89; mais elle n'égale pas celle du pont de Brioude, en Auvergne, qui en a 172.

Quoique l'Adige (2) ne paraisse pas considérable, il y a

---

(1) Celle qui se trouve sur la rive gauche, n'est guères qu'un faubourg, ainsi qu'on l'a dit ci-dessus, p. 116.

(2) Cette rivière, qui prend sa source au Sud du lac glacé, dans les Alpes, se jette dans la mer Adriatique, à 8 lieues, et au Sud de Venise.

des tems où il devient très-dangereux. En 1757, il inonda une grande partie de la ville, et renversa le pont *della Nevi.*

L'*arena* est ce qu'il y a de plus curieux à Vérone : c'est un amphithéâtre magnifique, construit dans le goût du colisée de Rome, et qui est parfaitement conservé. Cet édifice, qui est de forme ovale, a extérieurement 467 pieds de longueur, sur 367 de largeur. La circonférence prise extérieurement, est de 1331 pieds. L'arène, proprement dite, ou la place vide du milieu, a 225 sur 133 pieds. Elle est entourée de 45 rangs de gradins, faits de beaux blocs de marbre, et qui ont 18 pouces de hauteur sur 26 de profondeur. Vingt-deux mille spectateurs peuvent s'y tenir assis, en comptant un pied et demi par personne, et il y en avait davantage, le 12 mai 1782, lorsque le pape y vint. Cet édifice est entretenu avec soin, et aux dépens de la ville. On y donne de tems en tems des spectacles; et en 1769, il y eut pour l'empereur un combat de taureaux. Aux extrémités du grand axe de cette enceinte, il y a deux grandes portes, au-dessus de chacune desquelles est une plate-forme ou une tribune de 20 pieds sur 10, et qui est fermée par une balustrade. Il y a aussi un grand nombre d'issues dans la circonférence de l'amphithéâtre. L'extérieur de l'édifice est peu décoré. On voit, il est vrai, d'un côté, le commencement d'une enceinte à trois ordres d'architecture ; mais il paraît qu'elle n'a jamais été finie. Le marquis Maffëi (*Verona illustrata*), croit que cet amphithéâtre a été construit sous le règne de Domitien ou de Trajan, c'est-à-dire, vers la fin du premier siècle de l'ère chrétienne.

Le muséum de l'académie de Vérone est sur une grande place, appelée *la Bra.* On y entre par une cour environnée d'un portique, sous lequel est le *Lapidario*, collection curieuse d'inscriptions et d'autres monumens antiques, parmi lesquels on voit des bas-reliefs, des autels de marbre, des colonnes miliaires, des tombeaux, des inscriptions orientales, grecques, étrusques, latines, sur le bronze, le porphyre et le marbre. Ce même portique sert d'entrée à un théâtre, annoncé par un péristile de six grandes colonnes d'ordre ionique. Au-dessus de la porte qui conduit à la salle de l'académie, est le buste du célèbre marquis Maffëi, qui

fit tant d'honneur et rendit tant de services à sa patrie. Ce buste avait été placé de son vivant, il le fit ôter; mais on l'a rétabli à la même place, après la mort de cet illustre littérateur. Le *théâtre philarmonique* est dans le même édifice. Il est spacieux et très-beau. On y entend quelquefois d'excellens chanteurs.

Les églises de Vérone n'ont rien d'extrêmement remarquables. Dans la cathédrale (*il Duomo*), on voit le tombeau du pape Lucius III, qui fut chassé de Rome, l'an 1185. On y montre aussi un beau crucifix de bronze. Sur le portail de l'église on remarque des figures gothiques, qui sont celles de Roland et d'Olivier, son compagnon d'armes. Sur l'épée de Roland, on lit le mot *Durindarda*, qui en était le nom. La bibliothèque du chapitre, qui est à l'évêché, est riche en livres et en manuscrits; elle est publique et fréquentée. On voit sur les murs extérieurs du palais des recteurs, ou l'hôtel-de-ville, les statues de Pline, le naturaliste, de Vitruve, de Catulle et de Cornelius Nepos, qui, à ce que l'on prétend, naquirent à Vérone, qui fut aussi la patrie de Jules-César Scaliger et de Paul Véronèse, ainsi que l'indique le nom de celui-ci.

Cette ville est bien bâtie, et l'on y trouve de grandes places et de belles rues, qui, la plupart, ont des trottoirs. Presque toutes les maisons, les ponts et autres édifices, sont en marbre, parce qu'il est très-commun dans les environs, d'où l'on tire aussi une pierre blanche, semblable à la pierre d'Istrie, et une autre pierre, encore plus facile à travailler, qu'on appelle *mattone*, et dans laquelle on distingue des coquilles d'huîtres et d'autres pétrifications.

Les habitans de Vérone sont doux et passent pour hospitaliers. Les mœurs sont plus réglées et la religion plus respectée dans cette ville que dans beaucoup d'autres. Les amusemens du carnaval y ont beaucoup de vivacité. Les femmes y sont belles, et le sang est en général très-beau, soit à Vérone, soit dans les environs.

La ville était gouvernée par un podestat et par un capitaine, qu'envoyait la république, et qui changeaient tous les seize mois, par deux provéditeurs qu'élisait le conseil municipal, et par un magistrat appelé *Vicario di Mercanti*. Ces deux derniers étaient des nobles de Vérone. Les *Cavalieri di*

Comun, étaient chargés de l'approvisionnement; c'était aussi le conseil de la ville qui les nommait.

Le commerce de Vérone, comme celui de presque toute la plaine de Lombardie, roule principalement sur la soie; cependant on y fabrique aussi des étoffes de laine. Les productions naturelles du territoire de Vérone sont du riz que l'on envoie jusqu'à Constantinople. On y fait aussi un commerce d'huiles, de vins et de bestiaux. Ce pays abonde en toutes sortes de fruits. Il est arrosé par plusieurs rivières qui offrent des moyens de communications, et les campagnes sont très-agréables. Le Véronèse avait 14 lieues de longueur sur 11 de largeur. Il était borné au Nord par le Trentin, à l'Est par le Vénitien et le Padouan, au Sud par le Mantouan, et à l'Ouest par le Bressan. Il faisait aussi partie de la Lombardie.

Les environs de Vérone sont connus par plusieurs singularités d'histoire naturelle. Les eaux minérales de Caldiero sont très-estimées. La plus remarquable des montagnes du Véronèse est le mont Baldo, anciennement le *mont Pœninus*, où l'on trouve des plantes excellentes et des poissons de mer pétrifiés. On connaît la terre de Vérone, dont on tire une teinture d'un vert foncé, et de bonne durée. A quatre lieues de cette ville, dans les montagnes de Valpolicella, est une arcade naturelle, dont la corde est de 114 pieds de Vérone (1) d'un côté, et de l'autre de 154, avec 86 pieds de flèche et 20 d'épaisseur.

Le Véronèse rapportait par an plus de 560,000 ducats à la république de Venise.

A cinq lieues à l'Ouest de Vérone, et à neuf de Bresse, se trouve la forteresse de *Peschiera*. Elle coûta 33 millions aux Vénitiens, et elle est située à l'endroit où le Mincio sort du lac de Garda. Ce lac a 11 lieues de longueur et s'appelait autrefois *Benacus*. C'est celui que Virgile a célébré en même-tems que le lac *Larius*, ou le lac de Côme :

Te Lari maxime, teque
Flectibus et fremitu assurgens, Benace, marino.
Georg. II, 159.

(1) Le pied de Vérone a 12 pouces 7 lignes et un cinquième, mesure de Paris.

Il

Il est vrai qu'au moindre vent, le lac de Garda s'agite et promène ses flots comme une véritable mer. Catulle a célébré une presqu'île de ce même lac, laquelle était un lieu de délices pour lui, et qu'il appelait *Sirmis*. Il y a encore dans cette péninsule des masures qu'on appelle les grottes de Catulle.

La pêche du lac de Garda est un objet important; elle est libre, et consiste principalement en truites, en anguilles et en une espèce de poisson que l'on nomme le carpione. On prétend qu'autrefois on l'appelait pione, mais qu'étant devenu fort cher, il prit le nom de carpione. Pour exprimer combien il est exquis, on disait aussi qu'il se nourrissait avec de l'or. Linnée le place dans le genre du salmone. Le carpione ressemble un peu à la truite; mais il est plus large, et il a le ventre plus élevé. Il n'a pas plus d'un pied de longueur, les écailles sont petites, la couleur du dos est moins obscure que celle de la truite, mais il est parsemé de taches noires; le ventre et les côtés sont argentés, la tête est luisante et la gueule bleuâtre. Ce poisson est très-recherché dans toute l'Italie. On pêche aussi dans le lac de Garda des truites, de grosses sardines, et d'autres poissons que l'on envoie à Parme et à Milan. Les eaux de ce lac ont sur-tout la propriété de blanchir le fil.

La ligne de démarcation entre les États Vénitiens cédés à la maison d'Autriche, et la république Cisalpine, traverse le lac de Garda, sur la rive droite duquel est située une petite ville qui lui donne son nom, et qui fait partie des possessions autrichiennes.

4. *Castiglione* (1) *delle Stiviere*, (*Castiglio Stiverorum*, ou *Castrum Stiliconis*) est une petite ville de 4 à 5000 âmes, située à 10 lieues de Vérone, à 6 de Brescia, et à 8 de Mantoue. Cette ville appartenait à la maison d'Autriche, et c'était le chef-lieu d'une principauté d'environ trois lieues de diamètre, qui commençait à une lieue et demie au Sud du lac de Garda. Elle fut possédée auparavant par la maison de Gonzague. Une révolte des habitans ayant obligé le dernier prince de l'aban-

(1) Il y a beaucoup de petites villes nommées *Castiglione* en Italie.

donner, elle fut reçue comme un dépôt par l'empereur, qui finit par la garder, et elle est restée unie au duché de Mantoue. Les revenus en étaient régulièrement déposés pour être payés au prince ; mais celui-ci ne voulut jamais les recevoir. La guerre de 1745 ayant coûté des dépenses extraordinaires à l'Autriche, ces fonds y furent consacrés.

La ville de Castiglione n'a que de simples murs ; mais il y avait un château qui, au commencement du dix-septième siècle, fut renversé par les Français, contre lesquels le prince s'était déclaré. Ce fut dans ce château qu'en 1568, naquit Louis de Gonzague. Ce prince entra chez les jésuites dès sa plus tendre jeunesse, et y devint si célèbre par sa piété et sa vertu, qu'étant mort en 1591, il fut béatifié 14 ans après, pendant que son frère était ambassadeur de l'Empire, à Rome, et du vivant de sa mère. En 1618, le pape Paul V accorda la messe à l'honneur de Saint-Louis de Gonzague(1).

VIII. Le département del Crostoro.

Il est divisé en 2 districts. *Reggio* est le chef-lieu de département.

Les chefs-lieux de district sont : *Reggio* et *Massa di Carrara.*

1. *Reggio*, en latin *Regium Lepidi*, est une ville d'environ 15,000 habitans, située à six lieues de Parme et de Modène. C'était une colonie romaine. Elle fut plusieurs fois ruinée par les barbares. Charlemagne en fut le restaurateur. Ensuite elle recouvra sa liberté, et elle fut gouvernée par ses propres magistrats ; puis elle tomba comme Modène sous la domination des princes de la maison d'Est. Elle était la capitale, ou le chef-lieu du duché du même nom, et elle a quelques fortifications. Cette ville est sur-tout célèbre comme étant la patrie de l'Arioste, né en 1474. On fabrique à Reggio des étoffes de soie, et il s'y tient, au mois de mai, une foire qui est renommée. La campagne est belle entre Reggio et Modène. Les vignes s'y marient avec les arbres, ce qui offre un très-agréable aspect.

2. *Carrara* est une petite ville, ou un bourg de 3,500

(1) Le château de *Gonzaga*, qui a donné son nom à cette illustre famille, est à 4 lieues à l'Est de Gastalla.

habitans, située à une lieue de la mer, et à 35 lieues de Modène, de Gènes et de Florence. C'était le chef-lieu de la principauté de Massa. Carrare n'est remarquable que par les carrières qui l'environnent. On compte dans cette ville et dans le voisinage, 1,200 personnes employées à tirer le marbre, à le transporter, à le dégrossir, le scier, le polir ou le sculpter. Ces fameuses carrières étaient connues des anciens. On voit encore celles qu'ils ont ouvertes, et d'où on a tiré le marbre du Panthéon. Spallanzani s'est assuré qu'elles n'ont point été régénérées; il s'est formé seulement en quelques endroits une croûte de stallactite. La plus grande partie des montagnes de Carrare, sur une longueur de deux lieues, est en marbre, depuis la base jusqu'au sommet; et elles ont jusqu'à 400 toises de hauteur. Le marbre se tire d'en haut, ou seulement à 150 toises de profondeur; mais peu à peu les fouilles parviendront au bas de la montagne. La plus belle carrière est effondrée. Celle de Polvánio est la meilleure de toutes; celle de Betoglio donne un marbre très-blanc, mais qui a moins de consistance. Les trois gorges principales d'où l'on tire le marbre, sont à trois lieues l'une de l'autre. On extrait quelquefois des blocs de 9 pieds sur 6 et 4, ou de 40 milliers. On prétend même qu'on en a eu de 100 milliers, sur-tout en *chiaro ordinaro*, marbre qui tire sur le bleuâtre, mais qui devient blanc à l'air. Il suffit pour les figures destinées à des jardins, et ne coûte que la moitié du prix du beau marbre blanc. Il est sujet à jaunir, et les grands blocs sans aucune veine sont très-rares. On perd toujours trois fois plus de marbre qu'on n'en vend, soit en fesant les fossés de tranchées pour l'enlever, soit en équarrissant les blocs, et en ôtant le mauvais marbre qui se trouve à côté du beau. Aussi l'on bâtit des maisons en marbre dans le pays, et l'on en voit par-tout.

Le travail de ces carrières est dangereux et même pénible. Les ouvriers sont hardis. Ils gagnent jusqu'à 40 ou 50 sous par jour, et ne travaillent que jusqu'à deux heures. Le beau marbre statuaire de première qualité coûte sur les lieux trois liv. de France le *pan*, ou le palme cube romain, qui pèse à peu près 62 livres, car le pied cube pèse 190 livres. Ainsi il revient à 9 liv. le pied cube de France. On peut avoir pour 200 liv. le bloc nécessaire pour une figure

en pied de grandeur naturelle. On paie une livre le pan du blanc veiné ; 3 liv. le portor, ou noir veiné de jaune ; 5 liv. le marbre brèche violette ; 6 liv. la brèche de Furm, qui est un marbre violet, rouge, blanc et jaune. Le marbre qui coûte 6 liv. sur les lieux, revient à 60, rendu à Paris. Il y vient par Rouen, et il faut au moins trois mois pour le trajet. Il part chaque année environ 500 navires, chargés de marbre, et qui en portent chacun 1000 quintaux, tant brut que travaillé. On paie un droit de deux sous par pan de marbre brut, et deux livres par paire de bœufs qui transportent les ouvrages travaillés. Ce droit rapportait près de 50,000 liv. de France au duc de Modène.

Les principaux habitans de Carrare, nobles ou bourgeois, possèdent en propriété les carrières ou caves, et les font exploiter. Ils commercent avec toutes les nations de l'Europe, et même avec celles de l'Asie et de l'Afrique. La grande difficulté du choix, et celle du transport ont fait que plusieurs artistes ont été ébaucher leurs ouvrages à Carrare. Il y en a beaucoup aussi dans le pays, et l'on y fait beaucoup de copies des antiques, et sur-tout des Vénus. On peut avoir une figure de 5 pieds pour 250 liv., et des bustes pour 100 liv. Aussi, dans les églises, dans les maisons, par-tout enfin, on trouve des statues de marbre ; mais le travail n'en est pas précieux.

Les environs de Carrare sont cultivés. On y sème du froment, même sur des terrasses, les unes au-dessus des autres, jusqu'au sommet des montagnes. On y voit beaucoup d'oliviers et de châtaigniers. Du milieu de la vallée il sort une belle source, où l'on pêche de bonnes truites. Les orangers et les citronniers parfument l'air qu'on y respire.

La vallée de *Sarravèze*, à 4 lieues de Carrare, du côté de l'orient, et qui dépend de la Toscane, produit aussi du marbre blanc. Celui dont Michel Ange fit les statues des Médicis, à Florence, en a été tiré, parce que le grand-duc voulait se passer du prince de Carrare; mais les carrières sont difficiles à exploiter. On y trouve de la brèche violette.

La principauté de *Massa di Carrara*, ainsi que le duché de Reggio, avait pour souverain le duc de Modène.

IX. Le département DEL PANARO, est ainsi nommé, parce qu'il est arrosé par la rivière de ce nom.

Il est divisé en 2 districts. *Modène* en est le chef-lieu.

Les chefs-lieux de district sont : *Modène* et *Castel Novo di Garfagnana.*

1. *Modène*, en latin *Mutina*, et en italien *Modena*, ancienne capitale du Modénais, est une ville de 20,000 âmes, située par 8 deg. 52 min. 30 sec. de long. Est de Paris, et 44 deg. 34 min. de lat. bor., dans une plaine entre la Secchia et le Panaro, qui sont joints par un canal. C'était aussi une colonie romaine. Le siége de Modène, par Antoine, a été cité par Lucain, comme un exemple du plus terrible des fléaux. La ville était défendue par Brutus. Elle fut successivement soumise aux empereurs, aux papes, aux Vénitiens, aux ducs de Milan, de Mantoue, de Ferrare, et à quelques petits princes. Les factions la déchirèrent cruellement dans le dixième siècle. Les princes de la maison d'Est en acquirent la souveraineté dans le treizième, et ils l'ont possédée jusqu'en l'an 4, époque à laquelle les Français se sont emparés du duché de ce nom, dont ils ont formé une partie de la république Cisalpine. L'état de Modène avait environ 20 lieues de longueur sur 10 de largeur (1). Par le traité de Lunéville, le dernier duc doit avoir le Brisgaw pour indemnité.

La ville de Modène est agréable, bien bâtie et bien fortifiée. Le palais ducal en est le plus bel édifice. Il est isolé, et situé sur une grande place, dans la partie la plus ornée de la ville. L'architecture en est à la fois élégante et majestueuse. Il y a une vaste cour environnée de colonnades qui produisent le plus bel effet. L'escalier est très-beau, et les appartemens sont ornés de peintures, de sculptures, et richement meublés. Il est probable que ce palais a perdu la plupart de ses embellissemens. Même avant l'arrivée des Français, on regrettait beaucoup à Modène, le fameux tableau de la nuit de Noël, par le Corrége. Ce tableau, considéré comme un des chefs-d'œuvres de la peinture, et qui avait fait long-

(1) Le Modenais comprenait les duchés de Modène, de la Mirandole et de Reggio. Il était borné au Nord par le Mantouan, au Sud par la Toscane et l'Etat de Lucques, à l'Est par le Bolonais, et à l'Ouest par le duché de Parme.

tems l'ornement de ce palais, a été vendu au roi de Pologne. La galerie de Modène était remplie de choses curieuses dans tous les genres, et principalement en camées. La bibliothèque contenait 30 ou 40 mille volumes; on y comptait plus de 200 éditions du quinzième siècle, et environ 1500 manuscrits, parmi lesquels il y en avait de précieux ou qui n'avaient jamais été imprimés.

La cathédrale de Modène n'a de remarquable que la tour, que l'on appelle *Guirlandiana*. Cette tour est isolée, toute en marbre, de forme carrée, terminée en pointe, comme un clocher, et l'une des plus élevées de l'Italie. On va voir dans la partie inferieure de la Guirlandiana, la *Secchia rapita*, qui est un vieux seau de bois, de moyenne grandeur, et garni de trois cercles de fer, qui fut enlevé par les Bolonais. On sait que le Tasse en a fait le sujet d'un poème charmant.

Modène paraît située sur un immense réservoir d'eau, qui coule sous terre. C'est la source de ces puits qui se trouvent par-tout, soit dans la ville, soit dans les environs, et qui ne baissent pas, même dans les plus grandes sécheresses. Cette nappe, l'une des choses les plus singulières qu'il y ait dans l'histoire naturelle de l'Italie, est formée d'une eau très-pure et très-saine. Elle s'étend au moins à sept milles à l'Est, et à quatre au Nord. Quand on creuse un puits, on trouve à 23 pieds de profondeur, des restes d'anciennes constructions. Il jaillit aussi à la surface de la terre des eaux qui sont produites par les collines, situées à trois lieues de Modène. Elles forment différens canaux qui entrent dans la ville, et qui étaient autrefois à découvert, ce qui est cause que plusieurs rues s'appellent encore aujourd'hui *canal grande*, *canal chiaro*, etc. Leurs eaux se réunissant à quelque distance de Modène, forment le *canal naviglio*, qui aboutit au Panaro, d'où l'on passe dans le Pô, qui mène à Venise. Quoique Modène soit dans un très-beau climat, il y a quelquefois des pluies extraordinaires. Les environs de cette ville forment une belle plaine, fertile en blé et en vins. Le commerce en est à peu près le même que celui de Bologne. (*Voyez* ci-dessous, p. 203. l'article de cette dernière ville).

On prétend que le duc de Modène avait 8000 hommes

de troupes réglées, bien entretenues et bien disciplinées, et qu'au besoin, il pouvait en mettre 20,000 sur pied.

A sept lieues au Nord-Est de Modène, on trouve la petite ville de la *Mirandole*, qui était le chef-lieu d'un duché du même nom. Cette ville est le siége d'un évêque. Elle est fortifiée, et elle a une citadelle. Le duc de Modène était souverain du duché de la Mirandole, qui était un fief de l'Empire.

2. *Castel Novo di Garfagnana* est une petite ville qui fesait partie du Modenais. Elle a une bonne forteresse, et elle est située à 4 lieues au Sud de Parme. En fesant les 8 lieues qu'il y a de Modène à Bologne, on passe, sur des ponts, un grand nombre de rivières, et entr'autres le Panaro, qui est à une lieue et demie de la première de ces deux villes ; et une demi-lieue plus loin, on se trouve à la vue du fort *Urbano*, bâti par Urbain VIII, et qui était la première place de l'État ecclésiastique. *Castel Franco* en est à peu de distance, vers le même fleuve, et à l'endroit où, 40 ans avant l'ère vulgaire, Marc-Antoine remporta sur les consuls Fulvius et Pansa, un considérable avantage.

Vers le confluent du Lavino et de la Ghironda, du côté de Bologne, il y a une presqu'île, à l'endroit appelé Sonelli. C'est dans cette presqu'île, suivant Alberti, que, cette même année, fut formé le triumvirat d'Octave, de Marc-Antoine et de Lépide.

X. Le département DEL BASSO-PO, est ainsi nommé parce qu'il est arrosé par la branche inférieure du Pô.

Il est divisé en 3 districts. *Ferrare* en est le chef-lieu.

Les chefs-lieux de district sont : *Ferrare*, *Commachio* et *Rovigo*.

1. *Ferrare* est une ville d'environ 30,000 habitans, située à 10 lieues de Bologne, et à 20 lieues de Venise, à une lieue du Pô, et à 12 lieues de l'embouchure de ce fleuve. L'an 452, l'invasion d'Attila en Italie, et la ruine de l'ancienne ville d'Aquilée firent déserter quelques habitans du Frioul, qui remontèrent le Pô, et vinrent se réfugier parmi des marécages et des bois, à l'endroit où se trouve actuellement Ferrare. Vers l'an 585, l'exarque de Ravenne la fit entourer de murailles. Le pape Vitalien lui donna, en 658, le titre de ville, et y transféra l'évêché de Voghenza. Ferrare

fut comptée parmi les villes de la Romagne, à cause de sa fidélité envers les empereurs romains. Elle fut ensuite soumise aux exarques de Ravenne, aux rois Lombards et au Saint-Siége. Jean XXII la donna, dans le quatorzième siècle, à Obizza, marquis d'Est. Après la mort d'Alphonse II, que les papes regardaient comme le dernier duc de la maison de ce nom, Clément VII fit valoir les prétentions du Saint-Siége, sur Ferrare, et son neveu Aldobrandini en fit la conquête en 1598, malgré les prétentions d'une branche cadette de cette maison, celle des ducs de Modène, qui est reconnue par les empereurs et non par les papes. Il y avait à Ferrare un cardinal-légat, qui gouvernait, au nom du St. Siége, cette ville et son territoire. Les Français y étant entrés dans les premiers jours de messidor, an 4, firent prisonnier ce prélat. Par le traité de paix conclu le premier ventôse an 5, (19 février 1797) à Tolentino, entre le pape et la république française, la légation de Ferrare a été cédée à cette dernière puissance, qui elle-même en a fait don à la république Cisalpine.

Ferrare se présente d'une manière avantageuse. Quand on vient de Bologne (1), en entrant par la porte Saint-Benoît, on voit la rue du même nom, d'environ 1000 toises de longueur, et qui est alignée jusqu'à la porte Saint-Jean. La longueur totale de la ville est de 1,444 toises, depuis la première de ces deux portes jusqu'à celle de Saint-George. La citadelle est grande, forte et régulière. Le pape y entretenait 300 hommes de garnison, et il y avait un arsenal où étaient déposés 14,000 fusils et beaucoup d'artillerie.

On va voir au château de belles peintures à fresque, dans la salle du conseil. C'était l'habitation ordinaire du cardinal-légat. On remarque aussi le portail de l'église cathédrale, le plafond du chœur, le tombeau d'Urbain VIII, de beaux tableaux du Carrache, et un Saint-Laurent, du Guerchin, qui est noir et gâté. On voit, à Saint-Benoît, à droite du maître-autel, un grand mausolée en marbre, élevé à la mémoire de l'Arioste qui est enterré dans cette même église. Le buste de cet aimable poète a beaucoup d'expression. On va

(1) On peut se rendre de Bologne à Ferrare par eau.

visiter aussi l'hôpital de Sainte-Anne, où, en 1579, le Tasse fut enfermé sous prétexte de folie. C'est dans la maison *Qualengo*, à Ferrare, que fut représenté, pour la première fois, le *Pastor fido*. L'université est, ainsi que la bibliothèque publique, établie dans le palais *Paradizzo*. Cette université est ancienne et a beaucoup de célébrité. Clément XIV l'a rétablie et dotée, et Pie VI y a fait de nouvelles augmentations. L'académie *degli intrepidi* est, comme la plupart des autres académies de l'Italie, réduite à quelques assemblées chaque année.

Il n'y avait point en Italie de cour plus célèbre pour la littérature et l'esprit que celle de Ferrare, vers la fin du seizième siècle. On compte encore des gens de lettres dans cette ville.

2. *Commachio*, en latin *Comacula*, est une petite ville, située entre des marais, dont nous parlerons ci-dessous, et que l'on appelle les *vallées de Commachio*. L'air y est mauvais, et elle n'est presque habitée que par des pêcheurs. Il y a cependant un évêque suffragant de l'archevêque de Ravenne. Commachio fesait partie du Ferrarais.

Le Ferrarais, sous ses ducs, était très-peuplé et bien cultivé. Le revenu du prince était considérable; mais sous le gouvernement ecclésiastique, ce pays a été négligé, et le pape n'en retirait presque rien. Il y croît du blé de bonne qualité, que l'on connaît à Marseille sous le nom de blé de Goro. On y cultive beaucoup de chanvre. Le vin y est faible, parce qu'il croît en plaine, et qu'il n'y a pas même de collines dans la province. On y recueille de la soie; mais en petite quantité, et l'on trouve qu'elle se vend trop peu pour dédommager du travail. D'ailleurs, dans un pays plat et souvent fangeux, les mûriers ne réussissent pas parfaitement. Il y a dans la campagne beaucoup de bestiaux; mais soit que les pâturages n'y soient pas bons, soit qu'on n'y prenne pas assez de soins, on ne mange pas de bonne viande à Ferrare, et il n'y a que peu de bonnes laines. Le territoire est susceptible de toutes sortes de productions. On y cultive des fèves et des menus grains et du lin. On envoie des fruits du Ferrarais jusqu'à Venise. Les campagnes étant sujètes aux inondations, et les eaux ayant peu de pente, les années pluvieuses sont presque toujours mauvaises pour ce pays;

mais par la même raison, la pêche y est considérable. Celle des esturgeons se fait tout le long du Pô, et outre la consommation du pays, on en envoie à Parme, à Modène, à Bologne et même à Rome. La pêche des anguilles est très-abondante dans les vallées de Commachio. Ces vallées sont d'immenses marécages, terminés par trois étangs qui ont chacun une issue dans la mer. On les ouvre le 2 février, le poisson vient y frayer en abondance, et on les ferme au mois de mai. Dans les mois de septembre, d'octobre et de novembre, lorsque la lune commence à éclairer la nuit, que le vent vient de terre et que la fraîcheur de la mer détermine le poisson à se rendre dans les étangs, on ouvre les issues, et l'on y place de grandes claies de roseaux, faites en forme de prisme, tout ce poisson s'y rend, et l'on fait une pêche immense en peu de tems. La cour de Rome en retirait un revenu de plus de 300,000 liv. tournois. Aussi ne voulait-elle pas même que l'on proposât les projets qui tendaient à dessécher le pays aux dépens des vallées de Commachio.

Le Pô, qui de tous les tems a été redoutable par ses débordemens, passait, avant le douzième siècle, près de Ferrare, du côté du midi. Vers l'an 1155, il se forma un nouveau lit au nord de cette ville. Dès-lors la première branche, *primaro Pô*, ou la branche droite, devint journellement plus petite. Les cailloux, le sable et le limon que charrie ce fleuve, et qu'il dépose continuellement, l'auraient fait successivement changer de lit, et parcourir toute la largeur de la plaine, si l'on n'avait pris fort anciennement le parti de le resserrer entre des digues ; mais celles-ci se remplissant peu à peu, il a fallu les élever sans cesse, et elles sont si hautes actuellement qu'en certains endroits, le lit du fleuve est de 30 pieds au-dessus du niveau de la plaine. Ainsi le Pô est comme un aqueduc immense, qui menace les villages et les campagnes d'une terrible inondation, et l'on prend de grandes précautions pour prévenir ce danger. Dès qu'il est à trois pieds huit pouces au-dessus du niveau ordinaire des moyennes eaux, on le met *in guardia* (en garde), c'est-à-dire, qu'on rassemble des habitans pour garder les chaussées nuit et jour, les visiter et remédier au moindre accident. Quelquefois on est obligé de le mettre en *garde* deux ou

trois fois l'année; mais il arrive aussi qu'il se passe deux ou trois ans sans qu'on l'y mette. Cela dépend des pluies et des neiges qui viennent de toutes les montagnes de la Lombardie et du Piémont où il prend sa source dans le Mont-Viso, au marquisat de Saluces. Les gardes s'établissaient en vertu d'une commission du cardinal-légat. On construit des cabanes sur les digues du fleuve, à droite et à gauche, et à la distance de 100 à 120 toises l'une de l'autre. Il y a dans chacune trois hommes, munis de tous les instrumens nécessaires pour porter de la terre, enfoncer des pieux et reboucher des ouvertures. Des soldats font la ronde pour voir si quelqu'un n'abandonne par son poste, et pour empêcher qu'aucune barque ne navigue pendant la nuit et ne vienne heurter les digues. Les crues du Pô sont longues, et en conséquence le danger dure quelquefois 15 jours.

Le Pô se jette dans la mer Adriatique, par sept embouchures, et à 10 lieues au Sud de Venise.

3. *Rovigo*, en latin *Rhodigium*, est une petite ville, située sur la Digesto, dans une contrée que l'on appelait le *Polesin de Rovigo*, du nom de cette ville. Le Polésino avait 17 lieues de longueur sur 7 de largeur. Il était borné au Nord par le Padouan, à l'Est par le Dogado, ou duché de Venise, au Sud par le Ferrarais, et à l'Ouest par le Véronèse. Cette petite province était possédée en partie par le pape et en partie par les Vénitiens. Aussitôt que l'on a passé à Lagosturo le bras du Pô, qui formait la ligne de séparation, on trouve une diminution frappante dans la culture et la population; les villages sont déserts et les campagnes en friche. Les débordemens du Pô en sont principalement la cause. Le Polésien vénitien était bien peuplé, bien cultivé, et formait la partie la plus considérable de la province de ce nom.

XI. Le département DEL RENO tire son nom de celui de cette rivière, par laquelle il est arrosé.

Il est divisé en quatre districts, *Bologne* est le chef-lieu du département.

Les chefs-lieux de district sont : *Bologne*, *Imola*, *Cento* et *Vergato*.

Bologne (en latin *Bononia*, et en italien *Bologna*), était la capitale de la légation de ce nom, qui avait environ 20 lieues de longueur sur 12 de largeur, et était bornée au Nord

par le Ferrarais, au Sud par la Toscane, à l'Est par la Romagne, et à l'Ouest par le Modenais. C'était la seconde ville de l'Etat ecclésiastique, et l'une des plus célèbres de toute l'Italie. La population en est d'environ 74,000 âmes, et elle est située par 9 deg. 1 m. 15 sec. de long. est de Paris, et 44 deg. 40 m. 52 sec. de lat. boréal.

Pline dit que Bologne était la capitale des douze villes que les Toscans avaient bâties. Suivant quelques auteurs, les Gaulois-Boïens, ayant chassé les Toscans de la Gaule Cisalpine, donnèrent à cette ville le nom de *Boïona*, d'où est venu celui de Bononia. Dans son trente-septième livre, Tite-Live parle de la colonie romaine de 3000 hommes, qui fut conduite à Bologne, en vertu de l'ordre du sénat; et d'autres auteurs disent que l'abondance que ces colons y trouvèrent, la fit nommer *Bononia* de *Bona omnia*. Tacite (Annal. 12) nous apprend que Bologne ayant été brûlée, fut rétablie par l'empereur Claude. Cette ville fut saccagée sous Constantin ou sous Théodose; mais elle fut rétablie sous Théodose le jeune, l'an 433 de l'ère chrétienne, par les soins de Saint-Pétrone, qui la rendit plus considérable. Odoacre, roi des Hérules, qui, en 476, mit fin à l'empire romain, ruina encore la ville de Bologne; puis elle se releva de nouveau. Elle fut ensuite soumise aux empereurs d'Orient, jusqu'à Léon III, ou Léon l'Isaurien; puis elle passa sous la domination des Lombards, qui la possédèrent jusqu'à l'arrivée de Pepin, roi de France, qui força le roi Aistulf de la donner au Saint-Siége. Didier, roi des Lombards, ayant été fait prisonnier, l'an 744, toute l'Italie tomba sous le pouvoir de Charlemagne. Cependant ce prince confirma la donation de Pepin, mais en conservant une sorte de suzeraineté. Lorsque les forces de l'empire commencèrent à s'affaiblir, la plupart des villes de l'Italie se choisirent des magistrats, et se gouvernèrent en république. Bologne se déclara libre en 793. On prétend qu'elle résista à Louis, fils de l'empereur Lothaire, et l'obligea de prendre la fuite. L'empereur, irrité, vint assiéger Bologne, la prit par famine, et la traita fort mal. Elle fut alors soumise aux empereurs, du moins pendant quelque tems; puis les souverains de la Toscane s'en emparèrent. La comtesse Mathilde, célèbre par la donation qu'elle fit au Saint Siége, dans les années 1077 et 1102, régnait sur

Bologne et sur la Toscane. Après la mort de cette princesse, arrivée en 1115, l'état républicain prévalut dans la plupart des villes de sa domination. Ce fut vers ce tems que les habitans de Bologne, devenant plus riches de jour en jour, firent bâtir ces hautes tours, dont on voit encore des restes, et qu'ils s'emparèrent des villes voisines. Frédéric Barberousse les inquiéta; mais ils conservèrent leur liberté. Tantôt ils avaient un podestat, et tantôt des consuls, au nombre de cinq, six ou sept. Depuis 1118 jusqu'à 1274, ils formèrent un des plus puissans Etats de l'Italie. Après une guerre de trois ans contre Venise, ils firent une paix avantageuse, et augmentèrent pour la troisième fois l'enceinte de leur ville. En 1220, les Bolonais aidèrent à prendre Damiette, et, depuis cette époque, Bologne eut pour armes une croix rouge, sur un champ d'argent. Ils y ajoutèrent ensuite le mot *libertas*. En 1249, ils firent prisonnier Enzio, fils naturel de l'empereur Frédéric II, qui conduisait des secours aux habitans de Modène, avec lesquels ils étaient en guerre. Jamais ils ne voulurent le rendre à son père, quelques offres et quelques menaces qu'il leur fit. Ils le tinrent 22 ans en prison, où il mourut; mais ils le traitèrent toujours en roi. La ville de Bologne, parvenue à ce degré de puissance, il s'y forma de violentes factions. Celle des Lambertazzi et des Geremei, furent les premières. Les Geremei, qui étaient Guelfes, et du parti des papes, l'emportèrent; et après bien du sang répandu, les Gibelins, qui étaient du parti des Lambertazzi, furent (en 1274) impitoyablement chassés de la ville, au nombre de 15,000, y compris les femmes et les enfans. Ce fut la première époque de la décadence de cette république. En 1327, les habitans de Bologne se donnèrent librement et entièrement au pape Jean XXII, qui leur envoya comme légat le cardinal Bertrand. Celui-ci les ayant gouvernés despotiquement, ils se soulevèrent, et le contraignirent à prendre la fuite (en 1334). Depuis cette époque, Bologne perdit et recouvra plusieurs fois sa liberté; et sous le pape Léon X, elle rentra décidément sous l'obéissance du Saint-Siége. Ce fut dans cette ville que se fit, en 1515, entre ce pape et François Ier., le fameux concordat, par lequel il fut convenu que le roi de France nommerait aux grands bénéfices, et que le pape recevrait les annates, ou les revenus de la première

année des bénéfices vacans, sur le taux qui fut alors fixé. Ce fut aussi à Bologne que l'empereur Charles-Quint fut couronné (en 1530). Le pape Clément VII s'y trouva, et les deux cours logèrent dans cette ville, qui était déjà grande et bien bâtie.

En se donnant volontairement aussi, au pape Nicolas V, en 1278, et au pape, Jules II, en 1506, Bologne exigea la condition de ne pas payer d'impôts, et de n'être pas soumise à la confiscation des biens. Par cette cession volontaire, elle conserva une espèce de forme républicaine, un ambassadeur à la cour de Rome, un auditeur de rote et quelques autres prérogatives. Le pape ne se mêlait point des finances de Bologne, il n'y levait qu'un droit sur le vin ; les autres impôts étaient sous la main du sénat, et produisaient à la ville un revenu considérable. Les Bolonais étaient très-jaloux de leurs immunités; et comme les papes ont souvent essayé d'y porter atteinte, on a craint quelquefois qu'ils ne voulussent reprendre leur indépendance. Cependant, comme en 1523, ils prouvèrent, les armes à la main, leur fidélité au Saint-Siége, leur ville reçut le titre de *fidelissima et primogenita della Chiesa.* Nous ne déciderons pas si l'esprit d'indépendance l'emporta toujours sur la fidélité. Quoi qu'il en soit, les Français étant entrés, le premier messidor an IV, à Bologne, y firent aussi prisonnier le cardinal-légat, et 400 hommes des troupes du pape, qui, par le traité de Tolentino, cité ci-dessus, céda cette légation à la république française, laquelle en a fait don à la république Cisalpine.

Bologne a 1500 toises de longueur, depuis la porte St.-Félix, jusqu'à celle de San-Stefano, et 1073 depuis la porte Digaliera jusqu'à celle de *San-Momolo.* Elle est divisée en quatre quartiers, le premier à l'Est, le second au Nord, le troisième à l'Ouest, et le quatrième au Sud. Cette ville est arrosée par un torrent nommé *Avesá*, et elle a le *Reno* à deux milles de distance à l'Ouest. Elle est bien bâtie, mais l'aspect n'en est pas riant. On y a préféré la commodité à la décoration, en construisant dans presque toutes les rues, le long des maisons, des portiques, où les gens de pied peuvent se promener à l'abri du soleil et de la pluie, et qui, la plupart, sont pavés comme un appartement.

Quoique Bologne soit une ville très-ancienne, on n'y

aperçoit, pour ainsi dire, aucun vestige d'antiquité, à l'exception de quelques restes des bains de Marius, et de l'église de St.-Etienne, qui était un temple d'Isis. De tous les édifices de cette ville, le plus frappant, et celui que l'on voit de plus loin, est une tour de briques, appelée la tour *de gli Asinelli*, qui fut bâtie l'an 1119. Sans compter la coupole, elle a 307 pieds de Paris de hauteur, et elle est inclinée de 3 pieds et demi, même mesure. La tour *de Garisendi*, bâtie en 1110, qui se trouve à côté, et n'a que 144 pieds de hauteur, a 8 pieds 2 pouces d'inclinaison, et cela est si frappant, que l'on n'aperçoit pas la pente de l'autre. S'il arrivait à Bologne quelque tremblement de terre un peu fort, cette tour ne résisterait pas, et sa chute causerait un dégât immense dans la ville. Du haut de la première, on voit Ferrare, Modène, Imola et Cento.

Il y a un grand nombre d'églises à Bologne, mais nous ne ferons mention que de celles qui offrent quelque chose de remarquable.

Il Duomo, ou la cathédrale, est un bâtiment moderne, construit en 1600, sur les dessins du père *Mengenta*, Barnabite, qui en fut l'architecte. Benoît XIV l'orna de deux grandes chapelles que l'on voit en entrant, et fit faire la façade par Torregiani, architecte bolonais. Celui-ci a suivi pour l'intérieur les dessins de Magenta; mais il a composé lui-même le portail, qui a un air de grandeur, quoiqu'il soit d'un mauvais style. L'intérieur de l'église est vaste et beau, et l'architecture en est d'ordre corinthien. La nef et les chapelles sont de belle proportion, et le chœur est d'un bon genre. Il est exhaussé de quelques degrés, ce qui est assez ordinaire en Italie, et forme ce qu'on appelle la tribune. Cette partie est la plus ancienne, et fut bâtie par Dominique Tibaldi. Au-dessus du sanctuaire, on voit le dernier ouvrage de Louis Carrache. C'est une Annonciation peinte à fresque sur le mur, et dont les figures sont plus grandes que nature. Il règne dans tout ce tableau une manière grande qui distingue ordinairement les ouvrages de ce maître. C'est dans la cathédrale de Bologne que se font tous les baptêmes de la ville. On peut voir aussi l'église souterraine, qui est au-dessous du chœur; la voûte en est plate et très-hardie.

San Petriono est une église de 400 pieds de long, moins belle, mais plus célèbre et plus vaste que la cathédrale. Elle

est dédiée au patron de la ville, qui, vers l'an 430, vint de Constantinople à Bologne, dont il fut le bienfaiteur. Il avait fait bâtir à la même place une église, que l'on commença à reconstruire en 1390, mais qui ne fut achevée que dans le dernier siècle. C'est dans cette église que l'empereur Charles-Quint fut couronné par le pape Clement VII. On y trouve la fameuse méridienne de Dominique Cassini, dont le gnomon a 83 pieds de hauteur. Les marbres de cette méridienne étaient fort dégradés; mais en 1776, on les a rétablis, sous la direction de M. Zanotti. La lumière entre par une ouverture qui a un pouce de diamètre, et qui est élevee de 83 pieds 5 pouces, mesure de Paris. La longueur de la ligne est de 206 pieds, ce qui fait 2 secondes de degré et 10 tierces, ou la 600 millième partie de la circonférence de la terre, comme on le voit marqué sur un pilastre de l'église. La méridienne de Saint-Sulpice, à Paris, est, pour les observations du solstice d'été, préférable, selon l'astronome Lalande, à celle de Bologne, qui néanmoins sera toujours la plus célèbre par les recherches importantes et curieuses qu'y fit Cassini.

Corpus Domini est une église des religieuses de Sainte-Claire. Elle s'appelle aussi *la Santa*, parce que c'est celle de Sainte-Catherine de Bologne, religieuse du même ordre, et fondatrice de cette maison. On y fait voir, par une lucarne, ménagée à travers un autel, le corps de cette sainte, qui paraît assise dans un fauteuil élevé sur une table, au milieu d'une chapelle, derrière cet autel. Ses vêtemens sont des plus riches; elle a une couronne sur la tête, des bagues de diamans aux doigts; elle est environnée d'un grand luminaire; mais toute cette magnificence n'empêche pas que cela ne fasse une figure effrayante. On n'en découvre que la tête et les pieds, qui sont noirs et desséchés comme ceux d'une momie.

Santa Agnese. Le maître-autel de cette église est décoré d'un grand tableau, représentant le martyre de Ste.-Agnès par le Dominiquin, et l'un des plus beaux qu'il ait faits.

San Dominico, est une église célèbre dans l'ordre de St.-Dominique, qui mourut dans le couvent auquel elle appartient. Elle n'est point belle, mais on y trouve de belles peintures. On y voyait, à la cinquième chapelle, le *massacre des innocens*, par le Guide. Ce fut ce tableau fameux qui détruisit l'opinion

l'opinion où l'on avait été jusqu'à ce qu'il eût paru, que ce peintre n'était propre qu'à faire des madones et des sujets de demi figures. Ce tableau est aujourd'hui au muséum de Paris. Les peintures à fresque de la sixième chapelle sont encore du Guide. Elles représentent Saint-Dominique élevé dans le ciel, où il est reçu par Jésus-Christ et par la Vierge, au milieu d'un concert d'anges. Cette chapelle est belle et richement décorée. On y conserve le corps de Saint-Dominique dans une châsse de marbre blanc. La tête est dans une autre châsse placée dans le mur au-dessus de l'autel, et fermée sous plusieurs clefs. La chapelle du rosaire est vis-à-vis de celle de Saint-Dominique. Elle est remplie d'une quantité prodigieuse de présens en argenterie. Le couvent est un des plus beaux de la ville. L'inquisition était exercée à Bologne, comme dans le reste de l'Etat ecclésiastique, par les Dominicains.

San-Giovanni in monte est une église desservie par des chanoines réguliers. A la huitième chapelle à droite; est un grand tableau fort riche de figures, par le Dominiquin, et représentant la Vierge et le rosaire. Il est admirable dans les détails, et on le regarde comme un des meilleurs morceaux sur lesquels un peintre puisse étudier toutes les parties du dessin. La *Sainte-Cécile* de Raphaël était dans la huitième chapelle à gauche. Ce tableau fameux est en effet d'une très-grande beauté; les têtes en sont d'un dessin et d'un caractère admirables. Les figures en sont parfaitement drapées, et les plis bien exécutés. Enfin, il est peint admirablement, quoique la couleur en soit un peu bise. On assure que c'est ce tableau qui a formé, pour ainsi dire, l'école de Bologne. C'est à force de le voir et de l'étudier que les Carraches et leurs disciples sont devenus les plus grands maîtres. Plus on regarde la Sainte-Cécile de Raphaël, plus on l'admire. Il faut même la considérer long-tems pour en sentir tout le mérite, la pensée de ce tableau étant extrêmement fine. Toutes les figures sont debout, occupées à écouter un concert d'anges, qui se fait au ciel, dans le haut du tableau. Sainte-Cécile a des instrumens et des livres de musique à ses pieds; elle les a laissé tomber, le concert céleste qu'elle entend lui a fait perdre le goût terrestre. Cette pensée ingénieuse a fourni à Raphaël le

moyen de donner à ses figures une admirable expression. Ce tableau est maintenant au muséum de Paris.

Piazza Maggiore est une grande place où se trouve le palais public. On y admire une fontaine qui est une des plus belles de l'Italie. Toutes les figures sont en bronze, et du célèbre Jean de Bologne, qui finit cet ouvrage, en 1563. On y voit Neptune debout, un pied sur un dauphin, tenant d'une main son trident, et étendant l'autre main dans l'attitude où Virgile exprime si bien la fierté de ce dieu. Quatre enfans sont assis aux encoignures du plinthe, sur lequel pose Neptune, et ils tiennent des dauphins qui jettent de l'eau. Au bas des angles du piédestal, on voit quatre sirènes, assises sur des dauphins, et présentant leurs mamelles, d'où elles font jaillir de l'eau. Les quatre faces du même piédestal ont des coquilles dont l'eau tombe dans un grand bassin, exhaussé sur trois grandes marches. Le Neptune est dans l'attitude la plus majestueuse; le caractère en est grand, et il présente de beaux aspects, de quelque côté qu'on le regarde. Cette statue est très-célèbre en Italie, et il y en a des copies en plusieurs endroits. Les sirènes forment une savante opposition, tant par leurs airs de tête gracieux, leurs attitudes voluptueuses et vraies que par le grand caractère du dessin, et la délicatesse avec laquelle les chairs sont rendues. On trouve que le piédestal de cette fontaine est trop petit, et a l'air d'un mausolée. Il y a tant de sculpture en si peu d'espace, qu'elle en paraît un peu confuse, quoique la composition soit simple. Les enfans sont d'une nature trop formée, et n'ont pas des attitudes suffisamment variées. On désirerait voir aussi plus d'eau; tous ces petits filets, dont la figure principale est baignée, sont maigres, et ne produisent pas un grand effet.

Le *palais public*, ou le palais de la seigneurie, est un ancien bâtiment en briques, où logeaient le cardinal légat et le gonfalonier, et où se tenaient les assemblées du sénat. L'extérieur n'en est pas remarquable quant à l'architecture. Dans une grande niche, qui forme une espèce de tribune au-dessus de la porte, on voit la statue en bronze du pape Grégoire XIII, qui est représenté assis et donnant sa bénédiction. Les avis sont partagés sur cette statue. On trouve dans les appartemens du palais plusieurs belles peintures, et entr'autres un

tableau du Guide, représentant Samson, ayant un pied sur un Philistin, et se désaltérant de l'eau qui sort d'une dent de la mâchoire d'âne. Les figures en sont de grandeur naturelle. Celle de Samson a un tour admirable; elle est traitée dans le style le plus élégant, et il y a des finesses de dessin surprenantes. Le jardin de l'université dépend du palais public. On voit des plantes exotiques très-rares dans ce jardin, et l'on y trouve des serres chaudes, où l'on dépose celles qui ne peuvent résister aux hivers de Bologne, lesquels sont quelquefois aussi rudes que ceux de Paris.

L'*Université* de Bologne est la plus ancienne et la plus célèbre de toute l'Italie. Les écoles sont placées dans un beau bâtiment qui donne sur une place derrière Sainte-Pétrone. On y enseigne les humanités, le droit, la médecine, la théologie, la philosophie et les mathématiques. On y comptait autrefois 8000 étudians; mais, il y a quelques années, que le nombre en était réduit à 300. Il y avait cependant 72 professeurs, dont les appointemens étaient, il est vrai, des plus médiocres. Le théâtre d'anatomie est un des plus beaux qu'il y ait. On y voit des statues et des bustes en bois, lesquels représentent les anatomistes qui sont morts. Le baldaquin de la chaire est soutenu par deux figures d'écorchés, exécutées par Créole Lelli. Dans les murs du portique intérieur du bâtiment, on voit des monumens élevés à la mémoire des professeurs les plus célèbres. Les fresques de la chapelle sont du Celsi. Quoique faibles, elles ont cependant des beautés de détail. On y admire dans une encoignure de la voûte, une figure que l'on croit représenter la Religion. C'est une femme toute nue, sous un voile d'une transparence sans égale; la modestie y est exprimée d'une manière charmante. Le jardin de botanique de l'université est, ainsi que nous venons de le dire, au palais public.

L'*Institut de Bologne* est, relativement aux sciences et aux lettres, l'établissement le plus remarquable de toute l'Italie. Il est placé dans un vaste palais, bien décoré, tant au-dehors qu'au-dedans. On y trouve une salle pour les assemblées de l'académie des sciences, une bibliothèque, un observatoire très-bien monté, un grand cabinet d'histoire naturelle et un de physique; des salles pour la marine, pour l'art militaire, pour les antiquités, pour la chimie, pour l'anatomie, pour

les accouchemens, pour la peinture et pour la sculpture. Des professeurs habiles y donnent des leçons à des jours marqués. L'*académie des sciences* fait partie de l'institut, et n'est connue en Europe que sous le nom d'institut de Bologne. Eustache Manfredi, âgé seulement de seize ans, fut le premier auteur de cet établissement, en tenant chez lui des conférences où se rendaient tous ceux qui aimaient les sciences. La bibliothèque de l'institut est publique. On y compte environ 100 mille volumes. sur lesquels Benoît XIV en donna 20 mille. On y conserve aussi des manuscrits de ce même pape, ainsi que du célèbre Aldrovande (dont 14 vol. in-fol. de figures de plantes et d'animaux), et de Manfredi. On voit dans la salle des antiques beaucoup d'idoles, d'instrumens de sacrifices, et sur-tout la patère cospienne, qui représente la naissance de Minerve, et qui est une antiquité des plus estimées. Il y a aussi de grands vases étrusques, bien conservés, des bustes, des bas-reliefs, des lampes sépulcrales et différens meubles antiques. Benoît XIV a donné à ce même cabinet une collection de plus de 500 médailles, presque toutes d'empereurs. Cette collection commence à Pompée et à Jules-César, et finit à Héraclius. La galerie des statues renferme les modèles en plâtre de ce qu'il y a (ou de ce qu'il y avait) de plus célèbre à Rome et à Florence. Ce fut aussi Benoît XIV qui les procura. On voit dans la galerie de peinture des ouvrages des plus anciens maîtres de Bologne. L'*académie Clémentine*, qui est une académie de peinture, est aussi réunie à l'institut. Clément XI en a été, pour ainsi dire, le fondateur, quoique le comte Marsigli en eût jeté les fondemens, en 1710. Tous les soirs, pendant l'hiver, les élèves vont dessiner dans les salles de l'institut, en présence de l'un des directeurs. On leur distribue tous les ans seize médailles dans une assemblée publique. La salle de l'académie Clémentine est très-belle.

Les maisons des particuliers, à Bologne, ne sont pas moins riches en tableaux que les églises. Le palais Sampierri renferme le chef-d'œuvre de Guide, le *Saint Pierre en pleurs*. C'est même, au jugement de Cochin, le tableau le plus parfait de l'Italie par la réunion de toutes les parties de la peinture. Il est, dit ce célèbre artiste, d'une manière forte et vigoureuse, de grand caractère; et il offre les détails les plus

finement rendus. Les têtes en sont belles, et de la plus heureuse expression. La couleur en est précieuse et vraie, et il a le rare avantage d'être bien conservé. On voit aussi dans ce même palais un tableau de l'*Albane*, peint sur cuivre, où de petits amours dansent auprès d'un arbre. Il y a représenté l'enlèvement de Proserpine, dans le lointain, et Vénus dans les mers, qui, charmée du triomphe de son fils, lui donne un baiser. Les graces qui règnent dans les ouvrages de ce maître semblent prodiguées dans ce tableau.

On trouve dans le palais *Zambeccari*, l'un des plus grands de Bologne, et l'un des plus remarquables de l'Italie, par une collection de tableaux, une *Judith*, coupant la tête à Holopherne, par Michel-Ange de Caravage. Ce tableau, très-bien composé et très-beau, est traité d'une manière si terrible, qu'on ne peut le regarder sans une espèce de saisissement. Le peintre a choisi le passage de la vie à la mort, qu'il a rendu d'une manière effrayante. La Judith est belle, et paraît ressentir une certaine horreur de l'action qu'elle commet. Le caractère de la suivante est bien, et laisse dominer la figure principale. Ce tableau est vigoureux de couleur; c'est dommage que les dessins en soient ronds, et que les contours soient trop roides.

Il y a dans les appartemens du palais *Tanari*, un tableau admirable de l'Assomption de la Vierge, par le *Guerchin*, dont les figures sont grandes comme nature. L'ordonnance en est belle; il est bien groupé; la manière en est grande et forte, le dessin pur et le faire facile. Les têtes et les mains sont d'une vérité de nature admirable. On désirerait que le ton de ce tableau ne fût pas si monotone, et qu'il ne tirât pas tant sur le gris. Les ombres en sont obscures ou un peu noircies. On voit aussi dans le même palais une Vierge du Guide, allaitant l'enfant Jésus. Elle est assise, et plus grande que nature. Ce tableau est d'une rare beauté, et les teintes sont charmantes. On ne peut trop admirer le caractère de sagesse que porte la figure de la Vierge.

Les palais de Bologne n'approchent point de la magnificence de ceux de Gênes. Quelquefois on n'y trouve que les quatre murailles, couvertes d'une infinité de tableaux, dont la plupart sont des copies, au milieu desquelles on démêle quelques excellens originaux mal soignés, qui sont encore

dans leur première bordure, quelqu'ancienne qu'elle puisse être; car on n'y touche jamais, sous quelque prétexte que ce soit. Les Français perdent leurs tableaux à force de les nettoyer, et les Italiens les laissent dépérir, de crainte de les gâter. La seule attention qu'y apportent quelquefois ces derniers, est de tirer un rideau sur ceux qui passent pour être d'un grand prix.

Bologne est célèbre par le grand nombre d'hommes habiles nés dans ses murs, ou qui ont étudié à ses différentes écoles. On disait autrefois, pour la caractériser, *Bononia docet*, et c'était encore, dans les derniers tems, la légende de la monnaie avec le mot *libertas*. *Gratien* y composa le décret qui fait partie du corps de droit, et *Accurse*, la grande glose. *Aldrovande* y fit son immense collection d'histoire naturelle, et *Malpighi*, ses belles expériences d'anatomie et de physique. Dominique *Cassini* y jeta, vers l'an 1650, les fondemens du meilleur système d'astronomie. *Gugielmi*, célèbre par ses ouvrages sur l'hydraulique, était de Bologne. Cette ville est aussi la patrie du *Guide*, du *Dominiquin*, de l'*Albane*, des trois *Carraches*, dont on voit encore la maison dans *via larga St.-Domenico*, et de l'Algardi, sculpteur célèbre. On ne doit pas oublier parmi les hommes illustres qu'elle a produits, plus de cent cardinaux, et trente papes, au nombre desquels on compte Benoît XIV. Enfin, les académies des *Inquieti* et des *Otiosi*, ont fait la réputation de Bologne, en fait de poésie.

Cette ville était gouvernée par un légat, qui était toujours un cardinal. Il y avait aussi un vice-légat, qui était un prélat de distinction. Les causes civiles et criminelles étaient décidées par des juges étrangers, c'est-à-dire, que l'on envoyait de Rome. Lorsque l'on changeait de légat, tous les juges changeaient en même-tems. L'administration de la ville et de ses revenus, qui étaient très-considérables, était confiée au sénat, dont les membres étaient choisis par les papes. Tous les deux mois, ils tiraient au sort entre eux un gonfalonnier, et celui-ci choisissait huit conseillers, appelés *anzianni* (anciens). Le gonfalonnier était chargé de la police et de l'approvisionnement; mais il fallait qu'il prît, pour les dépenses, l'avis du sénat, qui était composé de la principale noblesse du pays, et portait le nom de *quaranta*,

quoique dans les derniers tems, ses membres fussent au nombre de plus de 60.

Le Bolonais est très-fertile (1), et le serait encore plus s'il n'était pas inondé. On a fait des tentatives inutiles pour le débarrasser de ses eaux. Les Vénitiens et les Ferrarais s'y sont opposés, de peur qu'elles ne refluassent sur leur territoire. Toutes les productions naturelles abondent dans le Bolonais. On y recueille de très-bon raisin, appelé *uva paradisa*, et *uva angola*. On cultive aux environs de Bologne, des melonnières immenses, dont les melons sont d'un goût excellent. Les olives de ce pays ont de la réputation. Il en est de même du tabac, quoiqu'en général celui de l'Italie soit mauvais. On y élève de très - beaux chiens que l'on vend fort cher. Le bois de noyer y est bon, bien veiné, et l'on en fait d'assez beaux ouvrages. Les chanvres de Bologne sont d'une hauteur extraordinaire, et l'on en voit de 12 à 13 pieds. C'est une des plus importantes productions de son territoire. Ce serait même la plus utile aux habitans si elle était employée par des manufactures du pays; mais on l'exporte presque toute au plus vil prix. A peine y sert-elle à la fabrication de quelques mauvaises toiles à l'usage du peuple. On trouve du cristal de roche aux environs de Bologne. Il y a aussi des mines d'alun et de fer, et une pierre grisâtre qui sert à fabriquer le phosphore. Le Bolonais est arrosé par un grand nombre de petites rivières.

Les habitans de Bologne sont labórieux. Le commerce et la fabrique des soieries y sont en grande activité depuis longtems. Le travail des batteurs d'or mérite d'être examiné à Bologne. L'art de faire le crêpe est encore remarquable dans cette ville. Les peignes pour les lisses s'y font mieux que partout ailleurs. On y fabrique des cartes à jouer et du papier qui a un œil bleuâtre assez agréable. Bologne est encore renommée en Italie pour les macaronis, pour les savonnettes odoriférantes, les fleurs artificielles en orfévrerie et en soie, les fruits imités en cire, dans lesquels on met quelquefois des gants blancs de peau de la plus grande finesse, pour les cervelas et les mortadelles, les liqueurs fines, les confitures

(1) Aussi l'on disait : *Bologne la grasse.*

et la thériaque. Il y a sur le Reno des moulins à papier, d'autres à scier les bois que l'on tire des Appenins, des martinets pour forger le fer, et polir les canons de fusil, pour piler les écorces employées à taner les cuirs, pour faire l'huile, pour broyer le chanvre et le lin, pour filer la soie, la tordre, la dévider, et pour moudre toutes sortes de grains. Le commerce d'exportation du Bolonais consiste principalement en chanvre, en soie, en cartes à jouer. Les crêpes et les gazes de Bologne passent presque tous en Allemagne. La France et l'Angleterre en emploient pour ainsi dire toutes les soies. Le chanvre passe chez les Vénitiens. Le commerce d'importation de draps, de toiles et de soieries, y est à-peu-près sur le même pied qu'à Modène et à Reggio. Les maisons de commerce s'occupent particulièrement des foires d'Italie, qu'elles suivent exactement. Tout le commerce de Bologne se fait par la voie de Gênes et de Livourne. C'est aussi par ces deux villes ou par Venise, qu'on y fait le change en tems de paix.

A une lieue de Bologne, sur la montagne della Guardia, on trouve la *Madona di S. Luca*, qui est une église de religieuses. On y va par une belle galerie en portiques, formée de 640 arcades, et qui rend cette sorte de pélerinage très-commode. Ce monument est dû à la générosité de toutes les classes d'habitans de Bologne. La galerie passe, à moitié chemin, sur une arcade, sous laquelle traverse la grande route. Il y a sur cette arcade un pavillon d'ordre ionique en-dehors, et d'ordre dorique en-dedans. Comme à cet endroit le chemin devient trop rude pour les voitures, on y a pratiqué des écuries où les pélerins peuvent laisser leurs chevaux, et continuer leur route à pied. On ne cesse ensuite de monter sous la galerie jusqu'à ce que l'on soit arrivé vers l'église, qui fut fondée en 1106, par une sainte fille de Bologne, qu'on appela l'*hermite*. On l'a reconstruite avec beaucoup de magnificence, vers l'an 1760. C'est une croix grecque avec une coupole au milieu. L'intérieur est décoré de grandes colonnes cannelées d'ordre composite. On y conserve, au-dessus du maître-autel, dans une châsse couverte de pierreries, le portrait de la Vierge, peint, à ce que l'on dit, par Saint-Luc. Les religieux dominicains, qui ont soin de l'église, ne font voir cette image qu'avec beaucoup d'appareil.

C'est une planche de moyenne grandeur, où la Vierge est peinte en buste; la tête est d'un noir brun, le nez est aquilin et long, et les traits sont grands; l'enfant Jésus est de même couleur. Le caractère de cette Vierge, quoique chargé, n'est pas absolument mauvais. Le mur, où la châsse est appliquée, est couvert d'*ex-votos* d'argent; et lorsque la surface ne peut plus les contenir, les religieux fondent au profit de l'église ceux qui sont les plus élevés.

2. *Imola* (en latin *Forum Cornelii*) est une petite ville qui fesait partie de la Romagne. Elle est située à sept lieues de Bologne, sur les bords du Santerno, et au commencement de la vaste plaine de Lombardie. On ne sait quel en fut le fondateur. Après l'expulsion des Lombards, elle tomba sous la puissance des Bolonais. Elle eut aussi quelques seigneurs particuliers. César Borgia s'en empara, et sous Jules II, elle passa sous la domination de l'Eglise.

Le chevalier Morelli, architecte que protégeait le pape, y a bâti plusieurs églises, un hôpital et un théâtre, qui sont d'une belle architecture. Cette ville est la patrie de plusieurs hommes illustres, et entr'autres de Jean d'Imola, célèbre professeur de jurisprudence à Bologne, et de Tartagno, son fils, qu'on appelait le monarque de la loi. L'académie d'Imola, qui fut célèbre en 1656, sous le nom des *Industriosi*, a produit des hommes célèbres.

3. *Cento* est une ville d'environ 4000 habitans, située à 6 lieues de Ferrare, et qui fesait partie du Bolonais. Le célèbre peintre, Jean-François *Barbieri*, surnommé *Guerchin*, parce qu'il était borgne, y reçut la naissance. Le Guerchin aimait sa patrie, et il y habitait volontiers. En 1616, il y établit une académie où les jeunes peintres venaient de tous les pays pour se former. Il refusa de la quitter pour être peintre des rois de France et d'Angleterre. Il mourut à Bologne, en 1666, comblé de gloire et jouissant d'une fortune considérable. Il n'y a aucun peintre qui ait plus travaillé que le Guerchin. On compte de lui plus de 106 tableaux d'autel, et 150 tableaux d'histoire, sans y comprendre les coupoles, les plafonds, les morceaux peints sur les murs des églises et les petits tableaux de chevalet. Il y en a plusieurs à Cento, en différentes églises, et ils forment encore toute la réputation

de cette ville. Le plus fameux de tous est Jésus-Christ ressuscité qui apparaît à sa mère.

4. *Vergato* est un lieu peu important, situé sur le *Reno*, et qui fesait partie du Bolonais.

XII. Le département du Rubicon est ainsi nommé parce qu'il est arrosé par le *Pisatello* et le *Fiumesino*, petites rivières, dont l'une est le Rubicon, mais on ne sait pas positivement laquelle.

Il est divisé en 6 districts. *Césène* en est le chef-lieu.

Les chefs-lieux de district sont : *Césène*, *Forli*, *Faenza*, *Ravenne*, *Rimini*. Le chef-lieu du sixième district n'est pas fixé. Il se trouvait précédemment à *Pesaro*, que la république Cisalpine avait enlevé au pape, à qui le gouvernement français vient de le faire restituer. (Exposé de la situation de la république Française, en date du premier frimaire an X, par le conseiller d'état Thibaudeau). Il est même probable que ce district sera supprimé.

1. *Césène* est une petite ville agréable, située sur la rivière de Savio, et bâtie au pied d'une montagne. On ignore qui sont ceux qui l'ont fondée. Elle se soumit aux Bolonais, l'an 1256. Elle eut ensuite des seigneurs particuliers, dont le dernier fut Malatesta Novello, qui la laissa au Saint-Siége, auquel elle fut toujours fidèle. Les vins de Césène étaient estimés dès le tems des anciens Romains. Le territoire de cette ville passe encore pour être fertile, et les habitans sont d'une gaîté qui annonce la salubrité du climat. L'infortuné Pie VI, qui naquit à Césène, y établit une université, qui nuit à celle de Bologne. C'est aussi le siége d'un évêché.

2. *Forli* est une ville de 12000 âmes, à 14 lieues de Bologne et à 5 de la mer Adriatique, sur l'ancienne voie Emilienne, et entre deux rivières, le *Ronco* et le *Montone*, qui vont se réunir auprès de Ravenne. Elle est située dans une vallée agréable, à une lieue des collines qui en sont les plus proches. Il paraît que c'était une colonie romaine. Après la translation du siége de l'empire romain à Constantinople, elle commença, comme beaucoup d'autres villes, à recouvrer sa liberté, les empereurs n'exigeant que quelques tributs annuels et quelques levées de troupes en tems de guerre. Elle fut soumise aux exarques de Ravenne, puis aux Lombards, et fut comprise dans la donation de la province Emi-

lienne, que l'on dit avoir été faite au pape par Charlemagne. L'enceinte de Forli est d'une lieue. Il y a dans cette ville des rues larges et belles, et sur-tout une place qui est une des plus grandes de l'Italie. On y voit aussi de belles églises. La cathédrale est remarquable sur-tout par une magnifique chapelle de la *Virgine del Fuoco*, dans laquelle on conserve une image miraculeuse de la Vierge, et qui, quoique sur du papier, passe pour avoir demeuré intacte au milieu des flammes, dans un incendie, arrivé en 1428. Cette chapelle est ornée des plus beaux marbres.

Les environs de Forli sont fertiles en lin, en chanvre en froment, en fèves et autres graines. On y recueille de la gaude, de l'anis, de la coriandre, du cumin, du safran, tant sauvage que cultivé, de la garance et d'autres denrées qui entrent dans le commerce. Les soies y sont d'une grande beauté, les vins et les fruits délicats, et l'huile y est d'une excellente qualité. On y trouve aussi des mines de soufre.

3. *Faenza* (en latin *Faventia*), est une ville ancienne, grande et bien située sur le Lamone, à 3 lieues de Forli, et à 11 de Bologne. Elle fut long tems soumise aux Manfredi, à qui le pape Alexandre VI l'enleva en 1500. Le lin qu'on y cultive était très-estimé du tems des Romains; mais Faenza, dans la suite, est devenue célèbre par le travail de la terre émaillée qu'on appelle *maiolica* en italien, et que les Français appellent faïence. Un italien, venu en France, avec un duc de Nevers, ayant aperçu à Nevers une terre argileuse, ou du moins de glaise et de sable, telle qu'on l'employait à Faenza, occasionna le premier établissement de faïence qu'il y ait eu dans le royaume. La place de Faenza est décorée de portiques et de galeries qui sont très-commodes. Cette ville est la patrie du célèbre Toricelli.

4. *Ravenne* est une ville ancienne et célèbre, qui contient 14,000 âmes; mais comme elle est grande, elle paraît déserte. C'était la résidence du cardinal-légat de la Romagne, l'une des plus grandes provinces de l'Etat de l'église. Selon Strabon, cette ville fut fondée par les Thessaliens. Les Sabins l'occupèrent ensuite. Les Gaulois-Boïens s'en emparèrent; mais ayant été défaits par Paul Emile, 225 ans avant l'ère chrétienne, ils ne purent conserver cette ville. Ravenne était à l'embouchure d'un vaste port, où l'empereur Auguste

avait placé les flottes de la mer Adriatique; mais les atterrissemens l'ont comblé. Le gouverneur, nommé Longin, que Justin II envoya pour commander en Italie, en 568, choisit Ravenne pour sa résidence, et il la fit fortifier pour qu'elle fût en état de mieux résister aux Lombards. Il prit le nom d'*Exarque*, ce qui fit nommer l'*Exarchat de Ravenne*, tout le territoire de cette ville, qui fut aussi appelé *décapole*, parce qu'il comprenait 10 villes. Charlemagne le donna au Saint-Siége, en 773. Lorsque sous les successeurs de ce prince, l'empire se subdivisa en une foule de républiques et de principautés, Ravenne jouit de sa liberté. Elle fut ensuite soumise aux Bolonais et aux Vénitiens; mais la bataille d'*Agnadel*, que Louis XII gagna le 14 mai 1509, procura au pape la restitution de cette ville qui a appartenu au Saint-Siége jusqu'au traité de paix de Tolentino, par lequel elle a été cédée avec son territoire à la république Cisalpine.

Ravenne est célèbre par la bataille, livrée sous ses murs, le jour de Pâques, 11 avril 1512, et dans laquelle Gaston de Foix, duc de Nemours, défit, à l'âge de 23 ans, les Espagnols et leurs alliés, mais où il fut tué.

Cette ville est maintenant à 2 lieues et demie de la mer : mais on ne peut avoir de doute sur la position de l'ancienne ville, que les monumens qui subsistent encore indiquent assez. On reconnaît la situation du phare, et même de la belle porte de marbre, ou *porta aurea*, que l'on dit avoir été bâtie par Tibere ou par Claude. On voit aussi des restes de l'ancien palais de Théodoric.

La *cathédrale* de Ravenne a été rebâtie presque en entier, depuis 1736 jusqu'en 1774. On y voit quatre rangs de belles colonnes de marbre grec, et de beaux tableaux. L'archevêché de Ravenne est un des siéges les plus distingués de l'Italie. On remarque près de l'église, une tour ronde de briques, qui est inclinée, et plus loin, il y en a une carrée, dont l'inclinaison est plus considérable.

San-Vitale est une église de bénédictins, bâtie vers le sixième siècle. Elle offre encore des restes précieux de l'ancienne magnificence de Ravenne. C'est un octogone, soutenu par de belles colonnes de marbre grec, apportées de Constantinople. Ces colonnes ont leur base dans un souterrain, qui est souvent inondé; les chapitaux ne sont d'au-

eun ordre, et offrent des formes extravagantes. Le baldaquin du maître-autel était autrefois soutenu par d'autres colonnes fort singulières, qui sont encore dans les murailles voisines. Elles semblent factices, quoique d'une pierre naturelle, qui est une espèce de brèche remplie de morceaux de porphyre, d'albâtre, de serpentine et de plusieurs autres espèces de marbre. Dans une cour du couvent, on voit une chapelle, revêtue de marbre gris de lin, qui fut bâtie par l'impératrice *Galla Placidia*, fille de Théodore-le-Grand, pour servir de tombeau à sa famille. On y voit en effet trois grands tombeaux en marbre, celui de cette impératrice et ceux des empereurs Honorius, son frère, et Valentinien III, son fils. Le tombeau de Placidie, plus grand que les autres, renfermait le corps de cette princesse, assis dans un fauteuil, et revêtu des ornemens impériaux. Mais il n'en reste plus rien depuis qu'on y a mis le feu, en introduisant une lampe dans ce tombeau, pour en examiner l'intérieur. Les religieux de San-Vitale dépendaient du Mont-Cassin, et devaient être nobles.

La *Rotonda*, ou l'église de Sainte-Marie de la Rotonde, qui est hors de la ville, tout près des murs, est le monument le plus remarquable de Ravenne. Il fut élevé à la mémoire de Théodoric, par la célèbre Amalasonde (1), sa fille. Ce monument a deux étages; mais celui de dessous est à moitié comblé et rempli d'eau. L'étage supérieur est couvert par un immense bloc de pierre d'Istrie, d'environ 34 pieds de diamètre, qui est taillé en coupole et terminé par des corniches et des moulures, formant un exhaussement de 9 pieds 10 pouces. On suppute qu'il doit peser au moins 940,000 livres. Au-dessus de cette coupole, est placé le sarcophage de porphyre qui contenait les cendres de Théodoric, que l'on voit actuellement au couvent de Saint-Apollinaire de la même ville. Il a 8 pieds de longueur sur 4 de hauteur, et il a dû servir autrefois dans une salle de bains. Il paraît que les Français l'abattirent en 1512; et l'on dit que ce fut pour avoir le bronze dont cette urne était garnie. Les statues qui étaient sur le pourtour du couronnement ont été enlevées par les Vénitiens, et sont aujourd'hui dans l'église de Saint-Marc.

(1) Elle était mère de Clovis. En 534, elle fut étranglée dans e église du lac de Bolsene.

Ravenne se glorifie d'avoir le tombeau du Dante (*Dante Alighieri*), qui mourut dans cette ville, en 1321. Ce tombeau est dans une petite rue, tout près du cloître des Franciscains. Le cardinal Gonzaga, légat en 1784, le fit décorer d'un monument.

5. *Rimini* ou *Rimino*, est une ville ancienne et célèbre, où se terminaient les deux voies Emilienne et Flaminienne. Elle est éloignée de la mer d'une demi-lieue, et y communique au moyen d'un canal qui est souvent à sec. C'était une colonie romaine. Elle forma aussi une république, et les Malatesti, célèbres en Italie, dans les treizième et quatorzième siècles, s'en rendirent maîtres en 1293. Cette ville, dont la population est de 14,000 ames, se trouve dans une plaine agréable, terminée au Nord-Est par la mer, et au Midi par des collines qui, s'élevant peu-à-peu, se réunissent à la distance de 4 à 5 lieues, à la grande chaîne des Appennins. En entrant à Rimini, par le chemin de Pesaro, on passe sous l'arc de triomphe d'Auguste, le plus ancien et le mieux conservé qui existe. La hauteur en est de 60 pieds. L'ouverture a 31 pieds sur 27 et demi de largeur (celle de la porte Saint-Denis à Paris n'en a que 24). Cet arc est décoré de colonnes d'ordre corinthien, hautes de 32 pieds. Il est de pierres blanches des Appennins, laquelle est semblable à celle d'Istrie, et reçoit le nom de marbre dans le pays. Le style de ce monument n'est pas également bon par-tout, et il offre quelque chose de singulier. A juger par l'étendue de l'inscription, que l'on voit encore du côté de la campagne, la masse générale en devait être grande et majestueuse. De cette porte, une grande rue conduit à un pont fameux, qui traverse le torrent de la *Marecchia*, lequel forme le port. Ce pont, qui tient au mur de la ville du côté de Bologne, fut commencé par Auguste et fini par Tibère. La longueur en est de 220 pieds. Des pierres de la même espèce que celles de l'arc dont nous venons de parler, ont servi à le construire. Il est composé de cinq arches, quatre desquelles ont 17 pieds de rayon, et à-peu-près autant de hauteur. Celle du milieu est un peu plus grande. Il y a sur les clefs des couronnes et des vases sculptés; la corniche est très-belle, et il y a des niches dont les détails sont très-remarquables. Les deux grandes inscriptions sont bien placées, et d'une bonne manière. En comparant ce pont aux préceptes

de Vitruve, qu'Auguste employait souvent, on serait tenté de croire que ce célèbre architecte en a donné les dessins. Les attérrissemens de la Marecchia ont couvert une partie des piles, lesquelles ont aujourd'hui plusieurs pieds en hauteur de moins qu'en 1570, où Palladio fit la description du pont de Rimini. De-là jusqu'à la mer, il y a environ un mille. Cette partie de la Marecchia forme le port, et la marée y est sensible jusqu'au pont. Ce port a toujours été fréquenté, surtout à cause de la pêche qui est très-abondante aux environs; car Rimini fournit du poisson à Bologne, à la Romagne, et même à une partie de la Toscane. Le faubourg de la Marina et les magasins qui bordent le canal annoncent de l'activité dans le commerce, qui ne se fait néanmoins qu'avec des barques peu considérables, parce que les attérrissemens ont sur-tout, depuis une trentaine d'années, rendu le port impraticable à des navires. Ce canal était bordé par un beau parapet de marbre d'Istrie, qui allait presque jusqu'à la mer; mais les crues extraordinaires, arrivées depuis 1760, en ont renversé une grande partie, et l'entrée du port est restée obstruée par des bancs de galets (1).

La ville de Rimini est bien bâtie. Les rues en sont alignées, et il y a beaucoup d'églises et de palais de marbre d'Istrie. Parmi ceux-ci, on remarque celui de *Gamba-Langa*, où l'on trouve une bibliothèque qui est publique. On voit sur une place rectangle, appelée *dc Signori Consoli*, une fontaine, où il y a plusieurs jets d'eau, une statue de Paul V, bienfaiteur de Rimini, le palais de la ville, celui du gouverneur, les magasins, et une grande poissonnerie, la plus belle de l'Italie. *Saint-Francesco*, église de cordeliers, que Sigismond Malatesta fit bâtir en 1450, est un des premiers édifices où l'on vit l'architecture gothique commencer à faire place à celle des Romains. Cette église est tout en marbre. Neuf arcades de briques, servant à soutenir une partie des dépendances du couvent des Capucins, sont les restes d'un amphithéâtre, construit par le consul Publius Sempronius. La *cathédrale* est une grande église à trois nefs, bâtie dans le dernier siècle. Auprès de cette église

(1) Les réflexions que fait, au sujet de ce port, le géographe Busching, sont mal fondées, et prouvent qu'il a été mal instruit pour son article de Rimini.

est une vieille citadelle, bâtie en 1446, sous Sigismond Malatesta, par Robert *Vallario*, connu par son ouvrage *de Re militari*, dans lequel il attribue à ce seigneur l'invention des bombes et des canons. Vallario était de Rimini, et on le regarde comme un des restaurateurs de l'architecture militaire.

Les villes de Césène, de Forli, de Faenza, de Ravenne et de Rimini, avec leur territoire, formaient la province de la Romagne (l'ancienne *Emilie*) qui était bornée au Nord par le Ferrarais, à l'Est par le golfe de Venise, au Sud par la Toscane et le duché d'Urbin, et à l'Ouest par le Bolonnais. Elle est fertile et produit du blé, de bons vins, d'excellents fruits et des huiles. On y trouve des pâturages, des mines et des salines qui en font le principal revenu. Ce même pays fournit encore du soufre, du moëllon, du plâtre, du marbre, des pierres à faire des meules, et d'autres pierres que les habitans appellent manguésie, et qui servent à vernir la poterie, qui est noire, à la vérité, mais très-belle. Les soies que l'on recueille dans la partie supérieure de la Romagne, étaient ramassées par les marchands de Pésaro et de Rimini, qui les remettaient aux Anglais, et ceux-ci leur donnaient en échange les choses de leurs manufactures, telles que des moires et de petites étoffes en coton et en soie. Cependant les Lyonnais, qui appellent ces soies, *soies d'outre-mer*, et qui en connaissent toute la bonté, partageaient ce commerce avec les Anglais. Les foires sont l'objet capital du commerce actif de la Romagne. Le commerce de consommation est en grande partie entre les mains des Juifs, auxquels il est très-avantageux. Les Anglais fournissent à ce commerce leurs draperies. Les Suisses fesaient dans la Romagne, au moyen de leurs toiles, une partie des fonds pour le coton qu'ils tiraient de Venise. Excepté celles de Lyon, les manufactures de France entraient pour peu de chose dans le commerce de cette province.

A l'instant où la description géographique de la république Cisalpine (1) a été livrée à l'impression, cette république

(1) Nous observerons ici que cette république n'a point de nom territorial, le mot *république* ne fesant qu'indiquer la forme du gouvernement, et l'adjectif *Cisalpine*, la position du territoire, relativement aux Alpes. La *république Ligurienne* est aussi une république Cisalpine; car la *Ligurie* était une des divisions de cette partie de l'Italie, jadis connue sous le nom de *Gaule Cisalpine*.

était.

était encore provisoirement administrée par une *Consulta* (assemblée législative), et par un comité de gouvernement. Sur la proposition de celui-ci, la première a décrété, le 21 brumaire an 10, qu'il serait formé une *Consulta* extraordinaire, dont les membres se rassembleraient le 10 nivôse de la même année, dans la ville de Lyon, en France, et qui serait composée des membres de la consulte actuelle, de ceux de la commission du gouvernement, d'une députation d'évêques et d'ecclésiastiques, de députés des tribunaux de justice, des sociétés académiques et d'instruction publique, des administrations de départemens, des principales villes, des gardes nationales, des corps militaires soldés, des notables de chaque département et des chambres de commerce. L'objet de cette convocation était de fixer les bases de toutes les lois organiques de la constitution, et de donner en même tems au premier consul de la république Française les renseignemens qu'il pourrait désirer pour nommer, conformément à l'acte législatif du 15 vendémiaire dernier, les membres qui devaient former les trois colléges électoraux, etc.

Constitution de la République Italienne. — Ce décret a eu son exécution, et le premier consul Bonaparte s'est rendu à Lyon, et y est arrivé le 21 nivôse même année (an 10). Le ministre de l'intérieur et celui des relations extérieures l'y avaient précédé. La consulte l'ayant prié de retenir la magistrature suprême de la République Cisalpine, il parut, le 6 pluviôse, au milieu de cette assemblée, et lui déclara qu'il adhérait au vœu qu'elle avait exprimé. Le discours qu'il prononça en cette occasion, fut interrompu par de nombreux applaudissemens, et suivi de la lecture de la *constitution*. A l'instant où on en lisait le titre, un mouvement unanime de l'assemblée indiqua le vœu de substituer le nom de République Italienne, à celui de *République Cisalpine*, et le premier consul parut y accéder.

Par cette constitution, la religion catholique, apostolique et romaine est déclarée religion de l'état (art. Ier.); il est reconnu que la souveraineté nationale réside dans l'*universalité* des citoyens (art. 2). Trois *colléges électoraux*, savoir, le collége des *Possidenti* (des proprietaires), celui des *Dotti* (des savans), et celui des *Commercianti* (des commerçans), doivent, sur l'invitation du gouvernement, se rassembler au

moins une fois tous les deux ans, pour se completter et pour nommer les membres de la consulte d'état, du corps législatif, des tribunaux de révision et de cassation, et les commissaires de la comptabilité. Ils approuvent ou rejettent les dénonciations qui leur sont faites par le gouvernement, la chambre des orateurs et le tribunal de cassation. Ils prononcent sur les réformes d'articles constitutionnels, qui leur sont proposées par la consulte d'état. Les membres de chaque collége doivent avoir au moins trente ans ; ils sont élus à vie.

Le collége des Possidenti est composé de 300 citoyens, choisis parmi tous les propriétaires de la république, qui ont en biens-fonds un revenu de 6,000 livres au moins. Il se complette lui-même, et choisit dans son sein neuf membres qui font partie de la censure. Il forme, à la majorité relative, une liste triple pour l'élection des fonctionnaires publics-constitutionnels, indiqués ci-dessus. Pendant les dix premières années, ce collége doit résider à *Milan*.

Le collége des *Dotti* est composé de 200 citoyens choisis parmi les hommes les plus célèbres dans les sciences, dans les arts libéraux et mécaniques, ou parmi les ecclésiastiques les plus distingués par leurs connaissances en théologie. A chaque session, il transmet à la censure une liste triple des citoyens qui ont les qualités précédentes, et d'après lesquelles la censure nomme aux places vacantes dans le collége. Il choisit dans son sein six membres qui font partie de la censure. Il forme, à la majorité relative des suffrages, une double liste pour l'élection des fonctionnaires publics indiqués ci-dessus. Pendant les dix premières années, il doit résider à *Bologne*.

Le collége des *Commercianti* est composé de 200 citoyens choisis parmi les négocians les plus accrédités et les fabricans les plus distingués. A chaque session il se complette lui-même. Il choisit dans son sein six membres qui font partie de la censure. Il forme, à la majorité relative des suffrages, une double liste pour l'élection des fonctionnaires publics, indiqués ci-dessus. Pendant les dix premières années, il doit résider à *Brescia*.

La *Censure* est composée de 21 membres. Elle nomme, à la pluralité des suffrages, aux emplois constitutionnels indiqués ci-dessus, et aux places vacantes dans le collége des *Dotti*. Elle se renouvelle à chaque session ordinaire ou extra-

ordinaire des corps électoraux. D'après les votes des deux collèges, elle examine les dénonciations portées par le gouvernement, par la chambre des orateurs et le tribunal de cassation; et lorsqu'elle croit l'accusation fondée, elle la renvoie au tribunal de révision, qui en décide sans appel et sans recours au tribunal de cassation. Elle peut aussi faire connaître directement, mais en secret, au gouvernement, qu'un fonctionnaire public a perdu la confiance de la nation, ou qu'il a dilapidé la fortune publique.

Le *gouvernement* est confié à un *président*, à un *vice-président*, à une *consulte d'état*, à des *ministres*, et à un *corps législatif*.

Le *président* reste en fonctions dix ans, et est indéfiniment rééligible. Il a l'initiative de toutes les lois; il est, seul, dépositaire de la puissance exécutive qu'il exerce par le moyen des ministres et agens qu'il choisit. Il nomme aussi le vice-président, qui le représente dans toutes les parties qu'il veut lui confier, mais qui, une fois nommé, ne peut être écarté durant la présidence de celui qui l'a élu. Il fait choix d'un secrétaire d'état, qui a le rang de conseiller, et constate la signature du président, des actes desquels il tient un registre particulier. Le traitement du président est de 500,000 livres de Milan, et celui du vice-président est de 100,000 liv. (1).

La *Consulte d'état* est composée de huit citoyens, âgés de 40 ans au moins, et élus à vie. Elle est présidée par le chef suprême de la république, lequel a exclusivement l'initiative et voix prépondérante dans toutes les délibérations. Un des membres choisis par lui est ministre des affaires étrangères, et préside en son absence. Ce conseil est spécialement chargé de tout ce qui a rapport aux relations extérieures de l'état. Lorsque la place de président vient à vaquer, il y pourvoit. Toute mesure extraordinaire que le gouvernement juge nécessaire, doit être autorisée par cette consulte. Le traitement de ses membres est de 30,000 livres.

Les *Ministres* sont choisis par le président, qui peut les révoquer, et aussi nommer un grand juge national, qui est

(1) La livre milanaise est moins forte que l'ancienne livre de France, dont elle ne fait guères que 15 ou 16 sous, vu qu'elle n'a pas eu une valeur fixe jusqu'ici.

de droit, ministre de la justice, et ne perd sa charge que par démission ou condamnation. Celui-ci a des attributions particulières, qui sont de faire des règlemens sur la manière de procéder dans les tribunaux, de suspendre tout juge négligent, ou dont la conduite ne répond pas à la dignité de ses fonctions; et enfin il préside, quand le gouvernement l'y invite, le tribunal de cassation avec voix prépondérante. Lorsque le gouvernement juge convenable de nommer un secrétaire d'état de la justice, et de lui confier ce département, le grand juge conserve son titre, mais cesse les fonctions de sa place. Le secrétaire d'état de la justice, remplit celles du ministre de la justice, sans jouir des prérogatives de grand juge.

Un ministre est spécialement chargé de l'administration du trésor public.

Le *Conseil législatif* ne peut être composé de moins de dix citoyens, âgés de trente ans, élus par le président, et qui peuvent être révoqués par lui, au bout de trois ans. Ils ont voix délibérative dans les projets de lois qu'il propose, de la rédaction desquels ils sont spécialement chargés. Le traitement de chaque conseiller est de 20,000 livres.

Le *Corps législatif* est composé de 75 membres, âgés de 30 ans; et la moitié en doit être prise hors des trois colléges. Il se renouvelle par tiers tous les dix ans. Le gouvernement le convoque et en proroge les séances, qui ne peuvent pas durer moins de deux mois par an. Il nomme dans son sein une chambre d'orateurs, dont le nombre ne peut pas être de plus de 15, et auxquels est communiqué tout projet de loi, transmis par le gouvernement. Cette commission l'examine, et porte au corps législatif son vote d'approbation ou de rejet. Le projet est discuté en présence du corps législatif, par deux orateurs et deux conseillers. Le corps législatif vote sans autre discussion, au scrutin secret, et à la majorité absolue des suffrages. Les orateurs ne votent pas. La promulgation de la loi est faite par le gouvernement, trois jours après qu'elle est rendue; mais, durant cet intervalle, elle peut être dénoncée comme inconstitutionnelle, ce qui en suspend l'exécution. Le traitement des membres du corps législatif est de 6,000 livres de Milan, et celui des orateurs de 9,000 livres.

Ordre judiciaire. Les différends entre particuliers peuvent être terminés par des arbitres, dont le jugement est sans ap-

pel et ne peut être cassé. Il y a des juges de paix, des juges ordinaires et des juges d'appel, nommés par le conseil législatif, sur les listes qui lui sont présentées par les tribunaux de cassation, de révision et d'appel. Tous les juges sont nommés à vie. Il y a des tribunaux criminels, dont les juges appliquent la loi, après la déclaration des jurés de jugement. Il y a aussi des jurés d'accusation. Le tribunal de cassation, entr'autres attributions, a le droit de dénoncer aux colléges, les actes du corps législatif ou du gouvernement qui seraient une usurpation du pouvoir judiciaire, ou en gêneraient l'exercice.

En vertu de *dispositions générales*, la loi ne reconnaît point de distinctions civiles, le commerce est libre, et chaque citoyen peut exercer son culte en particulier. La loi assigne sur les biens nationaux non-vendus, un revenu convenable aux ecclésiastiques et aux fabriques. Par une loi organique, publiée en même-tems que la constitution, la nomination des évêques appartient au gouvernement, et celle des curés aux évêques, avec l'agrément du gouvernement. Le clergé est dispensé du service militaire. Un curé ne peut être forcé par aucune autorité, à administrer le sacrement de mariage à quiconque est lié par un empêchement canonique.

Le dernier article de la constitution, porte que si après l'intervalle de trois ans, la consulte d'état juge nécessaire la réforme de quelque article constitutionnel, elle la propose aux colléges qui en décident.

Dans la même séance, on lut la liste des membres des trois colléges, de ceux du corps législatif, du conseil législatif, de la consulte d'état et du gouvernement.

Président de la République Italienne, Napoléon Bonaparte, Premier Consul de la *République Française ; Vice-Président*, Francisco Metzi ; *Secrétaire d'État*, Diegue Guicciardi ; *Grand Juge*, Spanocchi.

République de S. Marin. — Le territoire de cette république se réduit presque à une montagne, de 350 toises de hauteur, que Strabon appelle *Acer mons* ou *Titanus*, qui est enclavée dans le duché d'Urbin, sur les frontières de la ci-devant Romagne, et sur laquelle est bâtie la ville de *Saint-*

Marin (1) (en latin *Marinum*, et en italien *San-Marino*). Cette ville eut pour fondateur un maçon devenu hermite, qui, s'étant acquis une grande réputation de sainteté, obtint d'une dame, nommée Félicité, le terrain de cette montagne sur laquelle il s'était retiré. Dans la suite, plusieurs personnes y fixèrent leur demeure, et formèrent avec le tems un état particulier. En 1100, cette petite république acheta le château de *Penna-Rosta*, qui en est voisin, et en 1170, celui de *Casola*. Environ 290 ans après, elle donna des secours au pape Pie II, contre Malatesta, seigneur de Rimini, et reçut en récompense les quatre petits châteaux de *Serravalle*, de *Faetano*, de *Mongiardino* et de *Fiarentino*, ainsi que le village de *Piagge*. Ce fut là l'époque de sa plus grande splendeur. Elle est à présent réduite à ses anciennes limites, et n'a que deux lieues de diamètre. En 1739, sur la demande de quelques-uns des habitans, le cardinal Alberoni, légat du Saint-Siége à Ravenne, la soumit au pape, qui, en conséquence des plaintes que forma le sénat de cette république, lui rendit la liberté. Le général Bonaparte, étant entré sur le territoire de l'état ecclésiastique (en pluviôse an V), voulut tranquilliser la république de Saint-Marin, à laquelle il envoya un député chargé de lui offrir un agrandissement de territoire. Le conseil-général répondit que la république de Saint-Marin, contente dans sa médiocrité, craindrait d'accepter l'offre généreuse qui lui était faite, et qui, dans la suite, pourrait compromettre sa liberté, mais qu'elle croirait tout devoir à la république Française, si elle obtenait de resserrer ses rapports de commerce avec elle, et de conclure un traité qui assurât son existence. A son retour de Tolentino, le général Bonaparte lui fit présent de quatre pièces de canon, excepta de toute contribution les possessions de ses citoyens dans la Romagne, et lui fit délivrer gratuitement du blé. Peu de tems après, la république de Saint-Marin changea la forme de son gouvernement, et adopta une constitution modelée sur celle qui existait alors en France. Elle en attend sans doute une nouvelle aujourd'hui.

---

(1) Elle est située par 30 deg. 8 min. de long., et 43 deg. 58 m. de lat. Elle est à 4 lieues au Sud-Ouest de Rimini, et à 5 au Nord-Ouest d'Urbin.

Avant cette révolution, le pouvoir souverain résidait dans un conseil-général, appelé *Arengo*, ou chaque famille avait un représentant. On n'assemblait ce conseil que dans les cas extraordinaires. Un petit conseil, appelé le conseil des 60, quoique depuis long-tems il ne fût composé que de 40 membres, exerçait l'autorité de la république dans les affaires ordinaires. Il était tiré moitié des familles nobles, moitié des familles plébéïennes. Jamais il ne s'y trouvait deux personnes de la même famille; on n'y était point admis avant l'âge de 25 ans, et l'on n'y entrait que par élection. Ce conseil choisissait, tous les six mois, deux officiers, appelés *Capitanei*, qui avaient à-peu-près les mêmes fonctions que les consuls à Rome. On ne pouvait pas être porté deux fois de suite à cette place. — Le troisième officier de la république était le commissaire qui jugeait les causes civiles et criminelles, conjointement avec les capitaines. C'était toujours un étranger; et l'on avait soin de choisir un docteur en droit. On le nommait tous les six mois, mais il pouvait être continué pendant trois ans.—La quatrième personne de l'état était le médecin, qui devait être aussi un étranger, et qui était entretenu aux frais de la république. Il était obligé d'avoir un cheval pour faire ses visites. Il fallait qu'il eût au moins 35 ans, et qu'il fût docteur en médecine. On le choisissait tous les trois ans, de peur que l'on n'eût trop long-tems à souffrir de l'erreur d'un mauvais choix. — Le maître des écoles était aussi un personnage distingué.

La république de Saint-Marin a plus de 1300 ans d'existence. On y compte environ 7,000 habitans. La ville en contient 5,000, et l'on y trouvait 5 églises, 3 couvens et 3 petits châteaux. On y est souvent dans la neige, lors même qu'il fait chaud dans les environs. Il n'y a qu'un chemin pour y arriver, et il est défendu, sous les plus grandes peines, de chercher à y entrer par un autre côté. On avait soin d'y exercer les jeunes gens, afin qu'ils pussent prendre les armes au premier signal. Le peuple de ce petit état passe pour vertueux et attaché à la justice. Le commerce qu'il fait ne consiste guères qu'en productions du sol, c'est-à-dire, en bestiaux, en soie et en vins excellens et délicats, que l'on garde long-tems dans des caves extrêmement fraîches. Le territoire de Saint-Marin produit aussi une grande quantité d'arbres fruitiers.

ROYAUME D'ÉTRURIE,

CI-DEVANT GRAND DUCHÉ DE TOSCANE.

Situation, limites, étendue. — L'Etrurie ou la Toscane est bornée au nord par la république Italienne; à l'est, par le duché d'Urbin, par le Pérugin, l'Orviétan, le Patrimoine de Saint-Pierre et le duché de Castro; au sud, par cette partie de la mer Méditerranée, appelée autrefois *mare Tyrrhenum*, et aujourd'hui *mer de Toscane;* et enfin à l'ouest, par la Méditerranée, où elle possède une partie de l'île d'Elbe, et par la république de Lucques. Il est important d'observer qu'il y a encore quelques cantons détachés vers le nord-ouest, entre la république Ligurienne, le duché de Parme et la république Italienne. On estime la surface à 1,200 lieues carrées, ancienne mesure, ou 434 milles carrés géographiques. La Toscane a environ 100 milles d'Italie de côtes, depuis l'état de l'Eglise jusqu'à la république de Lucques. Les frontières de ce royaume forment beaucoup de sinuosités; et le point le plus rapproché de la mer Adriatique en est de 7 à 8 lieues au nord-ouest.

Air et température. — L'air de la Toscane est malsain en quelques endroits, et dans toute la partie du Siennois qui avoisine la mer, ce qui provient des marais, des eaux stagnantes et des plaines incultes que ces cantons renferment. Ce pays est néanmoins un des plus beaux et des plus féconds de l'Italie.

L'hiver ne dure que trois mois en Toscane, c'est-à-dire, qu'il commence dans les premiers jours de décembre, et qu'il finit au mois de mars. On n'y éprouve guères de grands froids, si ce n'est dans les montagnes. Ainsi que dans le reste de l'Italie, on voit peu de cheminées à Florence; et il n'y a pas plus de 100 ans que l'on est dans l'usage d'y mettre des vitres aux fenêtres.

Productions du sol, fertilité du pays. — Il y a de hautes montagnes, où l'on exploite des mines de fer et même d'argent. On y trouve aussi des carrières de marbre de toute espèce, de l'albâtre, et même une sorte de porphyre.

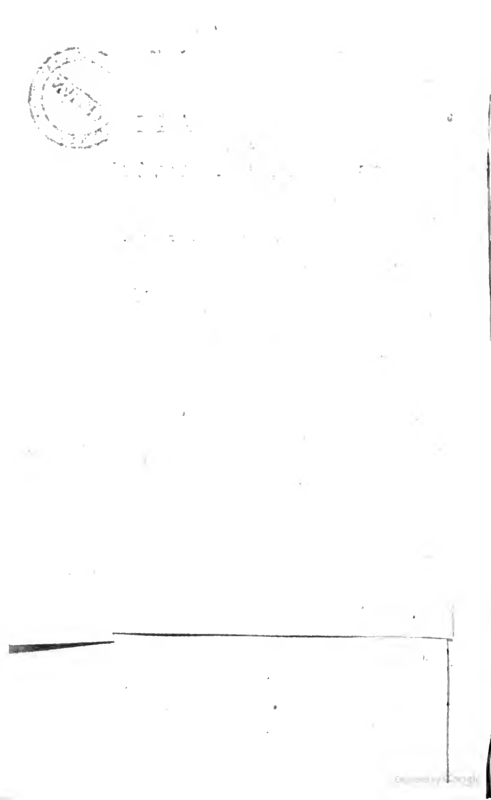
Les plaines de la Toscane sont fertiles en blés, en

ELS

SUR ROYAUME D'ÉTRURIE.

... ines de broussailles (20). » La magni-
instinct ou rica arboréa), se balance sur le rivage
cependant ineux y étale ses fleurs blanches (21).
toute l'ann s-peuplée et très-bien cultivée, s'est
C'est da ts ; une des plus grandes se trouve
et dans le onsiste en pins, hêtres et chênes. On
licate, et pays de vastes couches de charbon fos-
Dans le ormeaux, qui y sont assez abondans,
une haute nc, qu'on appelle *manne;* les abeilles
e reste s'emploie en Toscane comme
France on s'en sert pour lustrer les

Les me x tiers de mille d'*Arcidosso*, le voya-
Poncino, espèce de chêne-liége, qu'il regarde
Voyez pa mmée *quercus pseudo-suber;* en italien,
La vig st plus mince que celle du liége, mais
pousse tr use et crevassée; les feuilles sont lan-
es en-dessous; ses feuilles servent à
ourrir les chèvres; les porcs mangent
Dans l rbre, mais il n'en donne que peu (24).
champs d en italien *saracchio*, est une plante
es cordes, des filets pour prendre le
(1) *Voy* es, des nattes, des paniers, etc. (25).
(2) *Jag*
(3) *Id.* *M. C. B.*
(4) *Ibid*
(5) *Ibid*
(6) *Ibid* ing, tom. XII, p. 329 et 558.
(7) *Ibid*
(8) *Ibid*
(9) *Ibid.*
(10) *Id.*
kerton.
(11) *Ja* e moderne, tom. III, p. 552.
(12) *Id* p. 335, 634, etc.
deux esp
(13) *Id* e dans le Siennois, tome I, p. 141, cité
(14) *Id* aduction de Pinkerton.
grande l'



vins et en différentes productions. Elles sont parfaitement cultivées, et il y a des terrains qui donnent trois récoltes par an. On voit aux environs de Pise, de Florence, d'Arezzo et de Sienne, les guérêts ombragés par des figuiers, des citronniers et des mûriers, et garantis des vents par des bois d'amandiers ou d'ormes, auxquels se marient des pampres et des ceps. Les fruits de la Toscane sont excellens; les cédrats, et particulièrement ceux de Florence, sont fort estimés, ainsi que les melons d'eau (*cocomerie*) de Pistoie. Les vins de ce pays sont ceux d'Italie dont on fait le plus de cas. Le rouge est un peu lourd, et, pour le goût, il approche du vin de Bordeaux; le blanc est fin et délicat.

Les vents et les inondations nuisent quelquefois à la riche culture de la Toscane. Le *Libeccio*, ou le vent du Sud-Ouest, enlève les récoltes et les moissons. Le *Siroco*, ou le vent du Sud-Est, brûle les herbages, les feuilles et les tiges faibles. Les hommes et les animaux languissent en respirant les vapeurs brûlantes qu'il apporte. Les eaux qui descendent des montagnes ravagent les champs, déracinent les arbres, renversent les habitations, et charrient dans les plaines des sables, des graviers et des pierres, qui les privent long-tems de leur fertilité.

Parmi les grands arbres, ce sont les cyprès et les pins, qui sont les plus communs en Toscane. Ces derniers produisent un fruit rempli de petites graines que l'on mange. Les Italiens nomment ce fruit *pigna*, et nous l'appelons *pomme de pin.* On voit en Toscane beaucoup de jasmins et d'orangers, des fleurs desquels les Florentins font une grande consommation pour les odeurs qu'ils en tirent. On trouve dans ce pays de grandes plantations de mûriers et d'oliviers; et les soies et les huiles y sont deux considérables articles de commerce. On y élève deux familles de vers à soie par an, au moyen de ce qu'on y dépouille deux fois les mûriers de leurs feuilles. Il arrive même quelquefois que l'on emploie la troisième feuille à élever une troisième famille, lorsque quelqu'accident occasionne la perte des individus de la première ou de la seconde. Le gouvernement toutefois ne le permet qu'avec beaucoup de circonspection, parce que la troisième feuille du mûrier sert ordinairement à la nourriture des bestiaux, et supplée à la rareté des pâturages dans le pays.

Les vivres sont à bon compte en Toscane, et les particuliers y sont à l'aise avec peu de bien. On y voyage agréablement, les chemins, en général, étant beaux; mais il faut choisir la belle saison pour se mettre n route, à cause des torrens qui tombent des montagnes après les grandes pluies, et des débordemens qui en sont la suite. Ce pays est arrosé par un grand nombre de rivières, dont les principales sont l'*Arno*, la *Chiana* et l'*Ombrone*. L'Arno a sa source au mont Falterona dans le territoire de Florence; et depuis cette ville jusqu'à son embouchure, il porte de petites barques. Plusieurs fois il est sorti de son lit, et a fait un tort considérable aux campagnes voisines.

Gouvernement de la Toscane. — Le souverain de la Toscane est un monarque absolu. Le grand-duc Léopold avait partagé l'administration entre un conseil d'état et un conseil des finances, composés chacun d'un ou de deux directeurs-généraux et de plusieurs secrétaires. Lorsqu'il prit les rênes du gouvernement, les abus de la justice étaient tels que, dans la seule ville de Florence, on comptait jusqu'à 72 tribunaux, qui jugeaient tous en dernier ressort. En 1772, le nombre en a été réduit à 22; on en a réglé l'attribution, on a modéré les épices, on a pourvu par des lois sages à l'examen et à la réception des juges, et l'on a réformé la jurisprudence et le code civil. Le code criminel a éprouvé, sous le même prince, de considérables changemens. Le meurtre (1) non-prémédité n'est puni que par le bannissement; le vol l'est par l'esclavage; les banqueroutes, les concussions, par l'emprisonnement, et la contrebande par des peines pécuniaires. On ne connaît en Toscane, ni prison d'état, ni des tribunaux qui aient des attributions particulières. On s'assure de la personne des prisonniers sans les enchaîner, sans les priver d'air et de lumière, et le débiteur n'est pas confondu avec les malheureux que le crime avilit. Au reste, la paix dont jouissait depuis long-tems la Toscane, était favorable à ce système qui

---

(1) Le prince a voulu qu'un attentat commis sur sa personne, ne fût pas puni plus sévèrement que s'il l'avait été sur celle d'un simple particulier.

Le meurtre volontaire est puni de mort.

plaît à l'humanité, mais qu'on ne pourra bien juger qu'au cas où il continuerait à opérer d'heureux effets, après les commotions et les changemens que viennent d'éprouver et ce pays et toute l'Italie. Si l'on en croit des bruits fâcheux, on y sera bientôt contraint de punir le crime avec plus de rigueur.

L'*inquisition* n'a plus que le pouvoir de consoler, d'instruire et de pratiquer la charité et la tolérance. Voulant diminuer le nombre des religieux, le prince leur a permis de vendre leurs fonds, moyennant une taxe. Il a supprimé les couvens inutiles. On ne reçoit ni dot, ni présent; et celui qui fait profession, est obligé de donner le quart de sa fortune aux hôpitaux. Une partie des biens des moines a servi pour augmenter le revenu des curés, qui, de plus, ont été déclarés inamovibles. Il est défendu de prononcer des vœux avant l'âge de 24 ans pour les hommes, et de 20 pour les femmes. Plusieurs autres réglemens ont été faits à ce sujet; et pour y préparer les esprits, on représenta à Florence, le drame de *Mélanie*, que M. de Laharpe avait donné en 1770. Il eut 25 représentations de suite dans cette ville.

Revenus du prince. — On évalue les revenus de la Toscane à environ 2,500,000 écus. Ils sont le produit de la capitation, de la taxe sur les terres, du sel et du tabac, des douanes, des étapes, des droits sur le papier timbré, sur la mouture des grains, de l'impôt sur les cartes, des taxes sur les contrats et les successions, et de plusieurs droits d'entrée. Les biens domaniaux des grands-ducs étaient très-considérables.

Finances. — Le grand-duc Léopold a fait une considérable réforme dans les finances de la Toscane. Il a d'abord supprimé les fermes-générales, et les douanes ont été placées aux frontières de l'état. On a aboli beaucoup de priviléges et de droits. Tous les biens-fonds quelconques sont soumis à l'impôt. Ceux qui ne possèdent point d'immeubles, les artisans, les ouvriers, les journaliers, ne paient rien. La perception est confiée aux contribuables eux-mêmes. Léopold annonça, dès son avènement au trône, que la libération de l'état devait être la plus importante à la grandeur du souverain et à la prospérité publique. Il ne fut point effrayé de la masse considérable d'argent qu'exigerait le remboursement des créances étrangères; et au bout de huit ans, toutes les

dettes de cette espèce furent acquittées. La vente des domaines du prince a été une des principales opérations. La plupart formaient des terres vagues, peu fertiles, quoiqu'entourées de champs bien cultivés et d'un grand rapport. Tous furent aliénés à cens et à petites portions. Enfin, pour encourager l'agriculture, le grand-duc a adopté le système de la liberté générale. On a donc supprimé tous les droits, tous les priviléges, toutes les prohibitions sur le commerce des fruits de la terre. On a permis à toute personne d'acheter et de vendre des denrées, dans les rues, sur les places, dans les maisons, sur les chemins, et aux heures qu'elle voudrait.

État militaire. — Le grand-duc entretenait environ 6000 hommes de troupes réglées, y compris les invalides ; et ce corps, divisé en différens bataillons, ne formait qu'un régiment ; mais, en cas de besoin, la Toscane pourrait mettre 30,000 hommes sur pied.

Marine. — Les forces navales de la Toscane consistaient, sous les grands-ducs, en trois frégates, destinées à protéger le commerce de Livourne, où il y a une école de gardes-marine nobles, et une de cadets bourgeois. Au reste, la marine n'occupe essentiellement que les 400 chevaliers de l'ordre de Saint-Etienne, depuis que des traités entre la Toscane et les puissances barbaresques ont permis d'en supprimer la plus grande partie.

Population. — La Toscane est très-peuplée, à raison de son étendue. Cependant elle l'était bien plus autrefois ; car en 1299, le seul territoire de Florence pouvait mettre 100,000 hommes sous les armes. En 1766, le nombre des sujets se montait à 945,063.

Les hommes sont grands et bien faits dans ce pays. Il en est de même des femmes, qui de plus ont les plus belles couleurs et les plus beaux traits. Le caractère de leur physionomie a quelque chose de grand que l'on ne trouve en aucune autre partie de l'Italie. C'est proprement aux femmes de la Toscane que l'on doit appliquer l'idée que l'on se fait en France d'une beauté romaine ; car à Rome, elles ont beaucoup plus de délicatesse dans les traits.

Histoire de la Toscane. — Ce pays comprend environ les deux tiers de l'ancienne Etrurie, qui s'étendait depuis la Magra, borne de la Ligurie jusqu'au Tibre. Il s'appelait

Tyrrhenia, *Hetruria* et *Tuscia*. L'origine de ceux qui en furent les premiers habitans est si obscure, qu'on ne peut en rien dire de positif. Tite-Live et d'autres auteurs disent que les anciens Etrusques, auxquels ils donnent la qualité d'*aborigènes*, étaient, avant l'arrivée d'Enée, maîtres de presque toute l'Italie. Plusieurs écrivains prétendent que ces peuples y sont venus d'Egypte, dans les premiers siècles qui ont suivi le déluge. Ils fondent leur opinion sur la ressemblance et l'analogie qui se trouvait entre les Etruriens et les Egyptiens, quant aux coutumes, aux vêtemens, à la forme des armes, aux hiéroglyphes, à la manière de s'asseoir dans les festins, etc. etc. Les monumens étrusques que l'on trouve encore journellement dans toute l'Italie, attestent cette ressemblance; et ce qui, selon ces mêmes écrivains, offre la preuve la plus forte en faveur de cette opinion, c'est que les Etrusques témoignaient, ainsi que les Egyptiens, une inclination particulière pour les augures, les aruspices et les cérémonies religieuses. Dans les siècles qui suivirent la fondation de Rome, les Etrusques avaient encore, entre la Magra, l'Apennin et le Tibre, 12 villes capitales ou seigneuries, chacune desquelles était gouvernée par un chef, appelé *Lucumo*, qui n'était élu que pour une année, et auquel les écrivains romains donnent souvent le nom de roi. Lorsque toute la nation avait résolu la guerre, les lucumons choisissaient un chef, dont l'autorité était illimitée. Ce qui prouve jusqu'à quel point les Etrusques étaient considérés des Romains, c'est que ceux-ci ont pris d'eux la robe prétexte, celle qu'ils appelaient *trabea*, la toge, la robe couronnée de palmes, dont on revêtait les vainqueurs, les faisceaux de verges, la chaire curule, les marques de la magistrature, les ornemens des triomphes, les augures, les aruspices et la musique. L'an 474 de Rome, toute la Toscane fut soumise aux Romains, après une défaite où 60,000 Etrusques restèrent sur le champ de bataille. Cette partie de l'Italie demeura réunie à l'empire romain, jusqu'à l'invasion des barbares, au cinquième siècle. Dans le siècle suivant, elle fut déclarée duché et fief du royaume de Lombardie. Charlemagne qui détruisit ce royaume, soumit la Toscane à des comtes. Cette province eut ensuite des marquis; et peut-être les princes qui lui donnèrent des lois furent-ils maîtres de prendre, parmi

les titres de comte, de marquis et de duc, celui qui leur convenait le plus. En 1197, les villes de la Toscane se réunirent à Castel Fiorentino, et y formèrent contre l'empire une ligue puissante, à la tête de laquelle se trouva Florence, qui tenait alors le premier rang entr'elles; mais Pise se déclara du parti contraire. La noblesse qui gouvernait la république de Florence fut souvent divisée, et l'on ne vit en aucun endroit de l'Italie autant de troubles et d'agitation. Les blancs et les noirs formèrent deux factions qui déchirèrent la république. Les Bondelmonti et les Uberti en firent autant. Les Cerchi, sous le nom de Guelfes, et les Donati, sous celui de Gibelins, excitèrent de nouvelles dissentions, dans lesquelles l'empereur et le pape avaient alternativement le dessus. Ces continuelles divisions conduisirent Florence à la démocratie. On tirait tous les ans de chaque art, ou de chaque communauté, des magistrats appelés gouverneurs, et un gonfalonier qui changeait tous les deux mois. Les nobles se trouvèrent alors exclus du gouvernement, et n'eurent, pour y rentrer, d'autre moyen que de se faire recevoir dans les communautés d'artisans.

La célèbre maison de Médicis, qui a donné deux reines à la France (Catherine, femme de Henri II, et Marie, femme de Henri IV) avait acquis de grandes richesses par le commerce. Elle s'était tellement distinguée par les ouvrages qu'elle avait fait construire en faveur du public, qu'elle jouissait de la plus grande considération auprès du peuple. Côme de Médicis, surnommé le Vieux, ou le père de la patrie, fut pendant toute sa vie l'arbitre des affaires de la république. Sans avoir le titre de chef, il en avait l'autorité que lui avait acquise sa considération, sa fortune, son influence, ses amis, et les services importans qu'il avait rendus à sa patrie. Il mourut en 1464. Son fils, Pierre de Médicis, quoiqu'il fût d'une santé très-faible, et réduit par la goutte, à ne pouvoir faire usage de sa langue, jouit cependant à Florence de la même autorité que son père, jusqu'à sa mort, arrivée en 1472. Laurent, son fils, surnommé le Magnifique et le père des lettres, parce qu'il en prépara la renaissance, fut prince de la république de Florence, la conjuration des Pazzi qui assassinèrent son frère Julien, mais ne parvinrent pas à le faire périr lui-même, ayant augmenté son crédit. Lorsque la maison

de Médicis eut donné des papes à l'église, et que par leur médiation elle eut formé des alliances avec la France, son autorité s'accrut; et la bataille que Côme Ier. remporta contre les Strozzi, le mit au-dessus de tous ses ennemis. Ce prince, à qui le pape Pie V donna le titre de grand-duc en 1569, régna jusqu'à sa mort, qui arriva en 1574. Ses Etats passèrent à sa postérité qui en a joui jusqu'au tems où elle s'est éteinte dans la personne de Jean Gaston de Médicis, septième grand-duc de Toscane, lequel mourut en 1737. Il eut pour successeur François-Etienne, duc de Lorraine et de Bar, qui épousa Marie-Thérèse d'Autriche, et fut fait empereur en 1745. Par le traité de paix, conclu à Vienne en 1735, la succession au grand-duché de Toscane avait été assurée à ce prince, en échange de ses Etats qu'il céda au beau-père de Louis XV, roi de France, à Stanislas, roi de Pologne, après la mort duquel les duchés de Lorraine et de Bar furent réunis à la couronne de France, en vertu du même traité. La Toscane devant former une souveraineté séparée des Etats de la maison d'Autriche, l'empereur François en investit son second fils, l'archiduc Pierre Léopold, et mourut en 1765. Celui-ci ayant hérité de ces mêmes Etats, après la mort de l'empereur Joseph II, son frère, donna le grand duché à son second fils, *Ferdinand-Joseph-Jean de Lorraine*, archiduc d'Autriche, et frère de l'empereur François II, actuellement régnant.

Ce prince qui n'avait pris qu'une faible part aux opérations de la ligue formée, en 1792, par la plus grande partie des puissances de l'Europe contre la France, conclut, le 21 pluviôse an 3 (le 9 février 1795) avec la république française, un traité de paix, en vertu duquel la Toscane fut déclarée neutre. Le 22 ventôse an 7 (1799) lors de la seconde rupture entre la France et l'Autriche, le directoire exécutif ayant adressé au corps législatif un message dans lequel il disait que, d'après les preuves qu'il avait eues de l'intimité du grand-duc avec l'empereur, son frère, (ce sont les expressions du message) il n'était pas permis de séparer l'un de l'autre, la guerre fut aussi déclarée à ce prince. En conséquence, le 4 germinal an 7, les troupes françaises entrèrent en Toscane, prirent possession de la ville et du port de Livourne. Le lendemain, le grand-duc fit publier, à Florence, une proclamation, par laquelle il recommandait à ses sujets de maintenir

l'ordre, et de recevoir amicalement les Français qui devaient arriver incessamment. Le soir même, ceux-ci occupèrent la ville sans résistance. Le 7, au matin, le grand-duc, avec toute sa famille, et trois grands officiers, partit de Florence pour se rendre à Vienne.

L'article V du traité conclu à Lunéville, le 20 pluviôse an 9 (le 9 février 1801) entre la république française et l'empereur, porte : « Il est convenu que son altesse royale » le grand-duc de Toscane renonce pour elle et pour ses suc- » cesseurs au grand-duché de Toscane et à la partie de l'île » d'Elbe qui en dépend, ainsi qu'à tous droits et titres résul- » tant de ses droits sur lesdits états, lesquels seront possédés » désormais en toute souveraineté et propriété par son altesse » royale l'infant duc de Parme. Le grand-duc obtiendra en » Allemagne une indemnité pleine et entière de ses états d'Ita- » lie. Le grand-duc disposera à sa volonté des biens et pro- » priétés qu'il possède particulièrement en Toscane, soit par » acquisition personnelle, soit par hérédité des acquisitions » personnelles de feu sa majesté l'empereur François Ier., son » aïeul». Le duc de Parme n'ayant point accepté pour lui personnellement la souveraineté de la Toscane, l'a transmise à son fils, le prince héréditaire de Parme (1). Le 30 ventôse an 9, l'ambassadeur de la république française, et le prince de la Paix, ont signé, en vertu des pleins pouvoirs de leurs gouvernemens respectifs, une convention par laquelle la France et l'Espagne s'obligent de reconnaître et de faire reconnaître le prince de Parme en qualité de roi d'Etrurie ou de Toscane.

Louis Ier., né le 5 juillet 1773, a été proclamé roi d'*Étrurie*, à Florence, le 4 août 1801.

Ce prince a, le 25 août 1795, épousé *Marie-Louise-Joséphine*, infante d'Espagne, née le 6 juillet 1782.

Les trois princes de la maison de Lorraine qui ont régné sur la Toscane, se sont fait adorer de leurs sujets par leurs vertus et leurs bienfaits. Les heureuses qualités du nouveau roi d'Etrurie font présager que ce jeune prince marchera facilement sur leurs traces.

---

(1) C'est ce prince qui, dans le cours de l'été de l'an 9, a passé quelque tems à Paris, sous le nom de *Comte de Livourne*.

Division du Territoire. — La plupart des cartes de la Toscane la représentent comme partagée entre les trois territoires des trois villes principales de ce pays, Florence, Pise et Sienne; mais il vaut mieux la diviser, en *état ancien* et en *état nouveau*. Celui-ci est composé du seul état de Sienne, qui occupe vers le Midi un peu plus du tiers du royaume. L'*état ancien* est le reste de la Toscane vers le Nord, en suivant le cours de l'Arno et de la Cecina. C'est ce qui composait la république de Florence, lorsqu'en 1531, elle devint une principauté, sous le duc Alexandre de Médicis. D'après la loi de la nouvelle distribution des tribunaux de justice, émanée en 1772, il est à présent, y compris le territoire de Pise, divisé en 40 *vicariats* grands et petits. Il faut y ajouter la banlieue (*circondario*) de Florence qui est subdivisée en 6 bailliages ou siéges de *podestate*, comme les vicariats le sont en 65. Ces bailliages se partagent aussi en grands et petits, ainsi que les vicariats; mais cette différence ne provient que de celle de la population ou de quelqu'autre circonstance des lieux qui en sont le siége; et elle leur fait donner en plus ou moins grand nombre, des officiers de justice, revêtus de plus ou moins d'autorité. Les vicaires ont cela de particulier, qu'ils exercent la juridiction criminelle aussi bien que la juridiction civile. Les nobles qui possèdent des fiefs, ont enfin, en certains cas, droit de juger au civil et au criminel. *L'état nouveau* où le Siennois se divise en deux provinces, c'est-à-dire en Siennois supérieur et en Siennois inférieur. La première se partage en six capitaineries, et l'autre en 8 bailliages (ou *podesteries*, ce qui signifie ressort de la juridiction d'un podestat), qui ont la juridiction criminelle, et dont dépendent beaucoup d'autres petits bailliages qui n'ont que la juridiction civile.

La division ecclésiastique de la Toscane diffère infiniment de la division politique de ce pays. On y compte trois archevêchés, qui sont ceux de *Florence*, de *Pise* et de *Sienne*, et 15 évêchés qui sont ceux de *Calle*, de *Fiesole*, de *Pistoie*, de *Prato*, de *Saint-Miniato*, de *Borgo San-Sepolcro*, dont les évêques sont suffragans de l'archevêque de Florence ceux de *Chiusi*, de *Grossetto*, de *Massa* et de *Soana*, dont les évêques sont suffragans de l'archevêque de Sienne, et enfin ceux d'*Arezzo*, de *Cortone*, de *Montepulciano*, de *Pes-*

cia et de *Volterre*, dont les évêques relèvent immédiatement du Saint-Siége. L'archevêque de Pise n'a de suffragans que les évêques d'*Ajazzo*, d'*Aleria* et de *Sagone* en Corse. On compte en outre treize archevêques ou évêques, non-sujets du souverain de la Toscane, qui ont une partie de leur diocèse dans ce pays. C'est lui qui nomme aux archevêchés et évêchés qui se trouvent dans ses états.

Les villes principales de la Toscane sont *Pistoie*, *Prato*, *Florence*, *Pise*, *Livourne*, *Volterra*, *Sienne*, *Arezzo*, *Cortone*, *Massa*, *Porto-Ferrajo* dans l'île d'Elbe.

Pistoie est une ville considérable et très-ancienne, située près de la Stella, au pied de l'Apennin, à l'endroit où il commence à s'élever, et sur un emplacement qui de tous côtés commande une plaine très-vaste et très-fertile. Elle est elle-même dominée par des montagnes couvertes d'habitations, et l'on y respire un air salubre. La population de Pistoie est de 9 à 10,000 âmes, nombre trop faible pour une ville qui à deux milles et demi de circonférence. Les rues en sont larges, les places fort belles, et elle est bâtie en grande partie sur des souterrains. La cathédrale est incrustée au dehors en marbre blanc et en marbre noir; et l'un et l'autre n'ont point été épargnés au dedans. Il se trouve aussi à Pistoie plusieurs églises très-belles. Cette ville formait autrefois une république. Elle est à huit lieues au nord-ouest de Florence, et située par 28 degrés 23 minutes 5 secondes de longitude, et 43 degrés 36 minutes de latitude.

Prato est une ville d'environ 10,000 âmes, bâtie entre Florence et Pistoie, au bord du Bisenzio. Elle est entourée de fortes murailles flanquées de bastions, avec des fossés larges et profonds. On y voit un ancien château, construit en 1153; on y compte 20 places, et l'on y trouve de beaux palais. Pistoie est située par 29 degrés 10 minutes de longitude, et 43 degrés 34 minutes de latitude. Le terroir des environs de cette ville est très-fertile en grains, et particulièrement en maïs; mais les vins en sont faibles à cause de la trop grande humidité de la terre.

Florence, autrefois *Fleurence* (en latin *Fluentia* et *Florentia*, et en italien *Firenza*), est à 19 lieues au Sud-Est de Bologne, à 24 au Sud quart d'Est de Modène, à 34 au Sud-Est de Parme, à 36 au Sud quart d'Est de Mantoue, à 46 au

Sud-Ouest de Venise, et à 50 au Nord-Ouest de Rome, par 8 degrés 42 minutes de longitude Est de Paris, et 43 deg. 46 minutes 53 secondes de latitude boréale, selon Fabri, cité en l'an 9, par le citoyen Lalande (1). Cette ville, qui est la capitale du royaume d'Etrurie, paraît avoir tiré son nom de sa situation dans des campagnes fleuries. En effet, il y a peu de positions aussi délicieuses que la sienne; des plaines, des vallons, des collines, des eaux, des prés, des bois, des jardins, qui se présentent de loin, offrent l'aspect le plus riant, le plus agréable, le plus varié; et l'intérieur de la ville répondant parfaitement à cet avantage, l'a fait surnommer *la belle.*

Florence a 2 lieues de tour, et 1500 toises de longueur, depuis Porta S. Gallo, jusqu'à Porta S. Pietro. L'Arno la divise en deux parties inégales, et l'on y passe ce fleuve sur quatre ponts, dont le plus beau est celui de la Trinité. Elle est partagée en quatre quartiers, qui sont ceux de Saint-Jean, de Sainte-Marie nouvelle, de Sainte-Croix et du Saint-Esprit. Elle avait sous les Médicis trois fois plus d'habitans qu'aujourd'hui, quoique la population en soit encore de plus de 60,000 âmes. L'histoire de cette ville étant liée à celle de la Toscane, nous en avons parlé ci-dessus.

Edifices sacrés. La cathédrale de Florence (*il Duomo*, ou *Santa-Maria del Fiore*) a 426 pieds de longueur sur 363 de hauteur jusqu'à l'extrémité de la croix. Elle fut commencée en 1296, sur les dessins d'Arnolfe, disciple de Cimabué; et quoique construit avant le renouvellement des arts, le bâtiment de cette église n'est point dans le genre gothique et barbare du treizième siècle. Du milieu de l'édifice s'élève une superbe coupole octogone, qui a 78 brasses ou 140 pieds d'un angle à l'autre. L'architecture en est telle que Michel-Ange ne croyait pas qu'il fût possible d'en faire une plus belle. Elle fut construite par Brunellesco, le plus célèbre architecte du quinzième siècle, et l'un des principaux restaurateurs de l'architecture. L'église est tout incrustée au-dehors de marbre noir et blanc poli, ce qui la fait res-

(1) Dans son voyage en Italie, le citoyen Lalande place Florence à 43 d. 42 m. 30 s. de lat., et à 8 d. 42 m. à l'Orient de Paris, c'est-à-dire à 28 d. 42 m. de long.

sembler à un mausolée. Il y avait une façade ornée de marbres et de statues, qui fut démolie en 1586; et l'on a transporté dans l'intérieur de l'église les quatre évangélistes du Donatello qui décoraient cette façade. Au-dessus d'une des portes, il y a une statue de la Vierge, plus grande que nature, avec deux anges dans une attitude respectueuse. Ce groupe, tout en marbre, est un ouvrage de Jean de Pise, l'un des plus grands sculpteurs du quinzième siècle. En entrant dans l'église, on remarque d'abord le pavé de marbre, dessiné avec beaucoup d'art; et même la partie qui entoure le chœur fut faite sur les dessins de Michel-Ange. Des deux côtés, on a placé les hommes illustres de la république de Florence. A gauche, on remarque un ancien portrait du *Dante*, créateur de la poésie italienne; c'est là le seul monument qu'il eut dans sa patrie, son tombeau étant à Ravenne, où il mourut en exil. Le chœur est au-dessous de la coupole, et fut construit sur les dessins de Brunellesco. Il est orné de colonnes ioniques et de marbres de différentes couleurs, avec des bas-reliefs très-estimés. Il y a beaucoup de statues dans cette église. La *méridienne*, que l'on y voit, est le plus grand instrument d'astronomie qu'il y ait au monde. Le gnomon ou la plaque par laquelle passent les rayons du soleil, est élevé de 277 pieds 6 pouces 9 lignes et un dixième, mesure de Paris, au-dessus du pavé, lequel y répond perpendiculairement, à l'endroit où l'on a placé une croix de cuivre, qui est incrustée dans le marbre; et il a 277 pieds 4 pouces 9 lignes 68 centièmes, par rapport au niveau du marbre solsticial, sur lequel se font les observations de l'obliquité de l'écliptique au solstice d'été, et qui est un peu plus haut que le reste du pavé. Cette méridienne fut commencée vers l'an 1467, par Paul Toscanelli. M. Ximenès l'a refaite à la sollicitation de M. de la Condamine, qui obtint du comte de Richecourt que l'empereur en fît les frais. Ce grand et bel instrument d'astronomie servira, aussi long-tems que pourra durer la coupole, à la détermination exacte des solstices, et par-conséquent de l'équinoxe, tems auquel l'église a fixé la célébration de la fête de Pâques.

Il y a peu d'églises plus distinguées que la cathédrale de Florence dans toute l'Italie. Elle est desservie par 42 chanoines, 60 chapelains et 100 ecclésiastiques, appelés *eugé-*

niens, auxquels, dans les grandes solennités; se joignent plus de 60 séminaristes.

Aprés avoir examiné cette cathédrale, on voit le *Campanile* qui en est voisin. C'est une tour de 152 pieds de hauteur, sur 43 pieds en carré, tout incrustée de marbre noir, rouge et blanc, qui fut bâtie sur les dessins de Giotto. Le coup-d'œil en est très-agréable. Charles-Quint en était si enchanté, qu'il disait que c'était la prostituer que de la laisser aux yeux du public, et qu'elle méritait d'être dans un étui. On monte au haut de cette tour par un escalier de 406 marches, et l'on y jouit parfaitement de la vue de Florence et des environs.

Le *Baptistaire*, est une ancienne église dédiée à Saint-Jean-Baptiste. La forme en est octogone, et c'était celle des églises destinées à la cérémonie du baptême. L'édifice a 85 pieds d'un côté à l'autre. Il est isolé, tout incrusté de marbres polis, avec trois portes de bronze, si belles que Michel-Ange disait qu'elles devraient servir de portes au paradis. Cette église est la seule où l'on baptise les enfans mâles qui naissent à Florence et dans les environs. Les cérémonies du baptême sont des espèces de fêtes dans cette ville. L'usage est que le parrain tienne seul l'enfant; il n'y a d'exception que lorsque la cour est invitée, ou qu'une princesse est marraine.

L'église de *Sainte-Marie-Nouvelle*, bâtie en 1279, dans le goût antique, est d'une noble simplicité. Elle est desservie par des dominicains, dont le couvent est très-vaste, et elle fait le principal ornement de la place qui en porte le nom. On y voit des tableaux de plusieurs grands maîtres, et un cadran tracé par Ignace Danti. La *basilique royale de Saint-Laurent*, bâtie vers l'an 1420, a un chapitre dont les canonicats sont à la nomination du prince. On y trouve devant le maître-autel le tombeau de Côme-le-vieux; et l'on y remarque la sacristie neuve, qui renferme le tombeau de Laurent, duc d'Urbin, et de Jules de Médicis, avec sept statues des plus belles, de la main de Michel-Ange Buonarotti. Dans la sacristie vieille se trouvent les tombeaux des fils de Côme, avec des statues d'une grande beauté. La *Chapelle Royale des tombeaux* (*la Real Capella de depositi*) est une des choses les plus remarquables de toute l'Italie. Cet édifice fut commencé par le grand-duc Ferdinand Ier. en 1604, et continué

jusqu'au dernier grand-duc de la maison de Médicis. Il est d'ordre composite, de forme octogone, et tout incrusté de pierres dures jusqu'à l'entablement de la coupole. La largeur en est de 48 brasses sur 100 de hauteur. Les principaux pilastres sont de jaspe de Barga, avec des bases et des chapiteaux de bronze. Les tombeaux des grands-ducs Côme Ier. François-Ferdinand Ier., Côme II, Ferdinand II et Côme III, sont de granit, et portent des coussins enrichis de pierres dures, de pierreries et de bronze doré, sur lesquels repose une couronne d'or, parsemée de pierres précieuses. Au-dessus de chaque coussin est pratiqué une niche fort décorée et destinée à recevoir la statue de chacun des grands-ducs défunts. On y en voit actuellement quatre en bronze. Les murs de cette chapelle présentent le plan de différentes villes de la Toscane, exécuté en pierres fines rapportées, en lapis lazuli, en vert et en jaune antique, en pierre de touche de Flandres, en lumachella, en nacre de perles, en albâtre oriental, en jaspes de différentes espèces, etc. etc. Il est probable qu'elle n'est pas encore achevée, et que l'autel que l'on y destinait, et qui est tout en pierres précieuses, n'est pas encore placé. Sous cette église il s'en trouve une autre, où sont déposés les restes des princes, dont les cercueils sont immédiatement au-dessous des tombeaux que l'on voit dans la chapelle supérieure. *L'église de l'Annonciade*, desservie par des Servites, est remarquable par un grand nombre de tableaux des plus grands maîtres, et parmi lesquels nous ne compterons point une Vierge miraculeuse, peinte par un ange qui connaissait très-peu l'art de la peinture. L'église de *Sainte-Croix*, des pères conventuels de Saint-François, bâtie en 1294, est longue de 210 pas, et large de 70. On y remarque les tombeaux de Michel-Ange Buonarotti, de Léonard Aretin, de Galileus Galilei, et beaucoup de tableaux des meilleurs maîtres. L'église du *Saint-Esprit*, des pères Augustins, est une des plus belles de Florence, à raison de son architecture magnifique, quoique d'un genre particulier, du grand nombre de superbes colonnes d'ordre ionique, toutes en *pietra serena*, qui la soutiennent, du maître-autel, qui est en partie composé de masses de pierres précieuses, et en partie incrusté de semblables pierres, et enfin, à raison des statues et des tableaux que l'on y voit. Cette

église a 160 brasses de longueur sur 54 de largueur. Elle est très-élevée et très-bien éclairée. Entre la sacristie et l'église, il y a une galerie oblongue, couverte d'une voûte, qui a environ 16 pas ordinaires de longueur, et est d'une seule pierre, gravée en bosse. Le couvent des religieux est soutenu par des colonnes de la plus grande beauté, qui forment deux colonnades; et c'est un des bâtimens les plus superbes de Florence. L'église de *Saint-Marc* est ornée de beaux tableaux. On y voit les tombeaux du fameux Pic de la Mirandole et de *Politien* (Ange Bassi), qui fut le restaurateur des langues grecque et latine, en Italie. Ce sont des dominicains qui desservent cette église; et c'est dans leur couvent que vivait le fameux Jérome Sevonarole. On y montre deux cellules qu'il occupait, son portrait, et un tableau sur lequel il est représènté, ainsi que ses deux compagnons, au haut d'une croix, sur la place du Vieux Château, où il fut brûlé en 1498, pour avoir déclamé contre le pape Alexandre VI. Il y a encore beaucoup d'autres églises à Florence; mais elles n'approchent en aucune sorte de celles que nous venons de citer, quoique presque toutes renferment de beaux tableaux. Une chose assez singulière, c'est qu'il y a peu de ces églises qui aient un portail.

Hôpitaux. — On trouve plusieurs hôpitaux à Florence. A celui de *Sainte-Marie* neuve, il y a une école très-nombreuse, où l'on enseigne la médecine, la chirurgie, et l'art des accouchemens. On y trouve une superbe bibliothèque et un théâtre d'anatomie. Il y a aussi un *hôpital des convalescens*, un *hôpital des incurables*, et un hôpital des innocens, où on élève les enfans trouvés, et où plus de 2,000 personnes sont entretenues.

Le *Palais* qu'habitaient les grands-ducs de Toscane, et qu'habite aujourd'hui le roi d'Etrurie, a conservé le nom de *Luc Pitti*, gentilhomme florentin, qui le fit construire pour lui-même, vers l'an 1460. Ses héritiers ayant été obligés de le vendre, à cause du dérangement de leurs affaires, Côme Ier. en fit l'acquisition. Ce palais est situé sur une grande place, qui le laisse absolument à découvert. La façade qui est de Brunellesco, a 90 toises du côté de la place, et est percée de 23 croisées; elle est toute à bossages, à réfends

vermiculés (1), et en grosses pierres de taille (*pietra serena*) de couleur foncée et très-dures, ensorte qu'elle ressemble à un amas de rochers rassemblés avec art. Les deux ailes et le principal corps-de-logis sont intérieurement soutenus par des colonnes qui forment de larges portiques; et dans le milieu, est une cour terminée du côté du jardin par une terrasse élevée, sous laquelle règne une fort belle grotte, ornée de quelques statues de marbre. Au-dessus, on voit une fontaine avec un bassin très-large, de marbre blanc. Ce palais a trois étages très-élevés, et l'on y compte 900 appartemens. Derrière, il y a un jardin (dit *de Boboli*) qui a plus de 1,500 pas de longueur, et où l'on trouve une variété délicieuse. Ce qu'on y admire le plus, est une petite île, remplie d'orangers, du centre de laquelle s'élève un bassin de granit, qui a plus de 20 pieds de diamètre, avec une statue colossale de Neptune, aux pieds duquel le Gange, le Nil et l'Euphrate laissent couler leurs eaux. On voit aussi dans ce jardin une petite ménagerie, où l'on tient des oiseaux et divers animaux étrangers et rares. Les appartemens du palais Pitti sont décorés avec la plus grande magnificence. On y voit des lambris dorés, des tables incrustées en mosaïque avec la plus grande perfection, des statues antiques et sur-tout des tableaux. Au sud du palais, et dans le palais *Corregiani*, acheté par le grand-duc en 1772, se trouve le *Museum*, qui est une collection immense de tout ce qui a rapport à la physique, aux mathématiques et à l'histoire naturelle. La fameuse galerie de Florence est de l'autre côté, c'est-à-dire au nord du palais, auquel elle communique par un corridor couvert, de plus de 600 pas de longueur.

La galerie de Médicis, ou *la galerie de Florence*. Elle fut commencée par le cardinal Léopold de Médicis, fils de Côme II, et père de Ferdinand II, avant la formation du muséum de Paris, la collection la plus célèbre, la plus riche et la plus nombreuse qu'il y ait dans le monde entier. Le

(1) C'est ce qui a fait dire que la reine Marie de Médicis, qui avait quitté Florence en 1590, avait voulu imiter le palais Pitti, en fesant bâtir à Paris le Luxembourg: l'architecture de celui-ci est bien préférable à celle de l'autre.

bâtiment où elle se trouve, et qu'on appelle vulgairement *Gli Uffizzi*, parce que c'est au rez-de-chaussée, sous les portiques, que sont placés les différens dicastères ou offices, présente un très-agréable aspect. Une grande cour, ou plutôt une rue de 475 pieds de longueur, sur 58 de largeur, est ornée à droite et à gauche de bâtimens uniformes et de portiques par lesquels on se rend du palais à la rivière. On entre dans cette rue par la place du vieux palais; et l'autre extrémité est terminée par un grand arc appuyé sur deux entre-colonnemens. Les deux ailes de cet édifice offrent d'abord un rez-de-chaussée, décoré de colonnes d'ordre dorique, et surmonté d'un attique, au-dessus duquel est un grand étage où logent les artistes qui travaillent pour le prince. Le second étage est décoré à-peu-près de même que le rez-de-chaussée, et renferme dans trois corridors et vingt salles auxquelles on donne le nom de *Cabinetti*, la fameuse collection d'antiques et de chefs-d'œuvres des arts. Le corridor que l'on appelle proprement en français *la Galerie*, est composé de grandes ailes qui ont 430 pieds chacune, et d'une partie intermédiaire de 97 pieds, qui les réunit au Sud-Ouest. Cette vaste étendue est remplie de tableaux et de statues, les voûtes même sont chargées de peintures, où l'on remarque différentes époques et différens genres de l'école florentine. Une réunion de plus de 500 portraits d'hommes illustres, forme une des principales curiosités de cette fameuse galerie. Il y a aussi beaucoup de tableaux et de statues dans les deux autres corridors. Le Ier. cabinet contient le muséum étrusque, et par-conséquent les antiquités propres à la Toscane. Le IIe. cabinet contient les bronzes modernes; il est orné de stucs et de dorures. Le IIIe. cabinet contient les bronzes antiques, et renferme dans quatorze armoires, la plus belle collection de ce genre, après celle de Portici. Le IVe. est destiné aux peintures antiques des Grecs et des Romains, et aux peintures faites en Italie vers le tems de la renaissance des arts. Le Ve. renferme les seize statues antiques, connues sous le nom de *famille de Niobé*. On sait que, suivant Ovide, cette reine de Thèbes vit percer ses quatorze enfans par les flèches d'Apollon et de Diane. La plus jeune de ses filles se jette, comme dans un asile, entre les genoux de sa mère, qui étend sa draperie pour la garantir. Les autres enfans sont aussi dans des atti-

tudes qui expriment la crainte et l'effroi. La plupart de ces figures sont mauvaises, mais il y en a quelques-unes qui offrent de belles intentions et des attitudes assez naturelles, et qu'on a modelées plusieurs fois. Winkelman (histoire de l'art, tome II) en fait un pompeux éloge. Le Ve. cabinet renferme le bel hermaphrodite antique, de marbre blanc, couché sur une peau de lion. Cette statue a le visage et la gorge d'une femme ; le sexe masculin est bien indiqué, l'autre paraît à peine. Elle a été restaurée par Michel Ange. Le VIIe. cabinet contient des têtes en marbre et des inscriptions grecques et latines. On a placé au milieu de la salle, Hercule qui tue le centaure Nessus. On voit aussi dans cette pièce, des pierres sépulcrales apportées du Levant, des sarcophages, des urnes, des vases avec des titres ou des inscriptions. Il s'y trouve encore des bustes de grands hommes, antiques et autres ; et parmi ceux-ci, on remarque le buste de Brutus par Michel Ange ; le marbre en est à peine ébauché, et il semble plein de vie et d'un grand caractère. L'artiste laissa cette figure dans l'imperfection, par l'effet d'une inconstance qui lui a fait abandonner tant de choses commencées. Le VIIIe. et le IXe. cabinet sont remplis des portraits des grands peintres de tous les pays, faits la plupart de leur propre main. Cette collection de plus de 300 tableaux, présente non-seulement la figure de chaque peintre célèbre, mais encore un exemplaire de sa manière. Le Xe. cabinet contient les médailles, dont la collection est des plus célèbres. Les médailles des villes y sont en très-grand nombre, et les Césars en or, plus complets que dans aucun autre cabinet de l'Italie. Le XIe. cabinet est un sallon arrondi, orné de colonnes d'albâtre et de vert antique, entre lesquelles sont six armoires enrichies de colonnes d'agathe et de cristal de roche, avec des ornemens en pierres dures. On y voit un trésor de pierres précieuses, qui surpasse tout ce que l'on connaît en ce genre, et où l'on compte près de 4,000 pierres gravées. Il y a aussi des camées et des pierres gravées en creux, dont une trentaine sont estimées. Cette collection renferme encore un grand nombre de statues, de têtes et de vases en pierres dures ; il y a sur-tout une tasse de grenat, d'une grandeur extraordinaire. Le XIIe. et le XIIIe. cabinet contiennent des tableaux flamands ou d'autres du même genre, au nombre d'environ 350. Le XIVe. cabi-

net renferme les estampes et les dessins, qui, reliés, forment plus de 70 volumes; la collection des derniers est une des plus riches que l'on connaisse. Le XVe. cabinet est celui des vases étrusques ou romains, et même il y en a quelques-uns que l'on croit être venus de la Grèce. On a mêlé dans cette collection plusieurs vases imités des anciens, et auxquels on se tromperait, sans le poids qui les fait reconnaître pour modernes. Le XVIe. cabinet appelé la *tribune*, est le plus célèbre; car c'est là que se trouve la fameuse *Vénus de Médicis*. Cette Vénus antique, que l'on a cru celle de Gnide, par Praxitèle, mais dont on ignore absolument l'auteur, est au moins la plus belle que l'on connaisse. Elle a un peu plus de cinq pieds de haut; la tête en est tournée à gauche, elle est toute nue, elle porte la main droite au-devant de son sein sans y toucher; et de la gauche, elle couvre, à une certaine distance, ce que la pudeur ne permet pas de laisser voir. On ne peut imaginer une plus heureuse attitude, ni un plus beau choix de nature. Tout ce qui est antique dans cette statue est bien restauré; mais les bras sont modernes, quoiqu'on assure à Florence qu'ils sont antiques. Il est vrai qu'ils sont faits avec soin, mais ils ne répondent point à la beauté du reste de la figure. Cette admirable statue fut trouvée à Tivoli, dans la villa Adriani, ainsi qu'un grand nombre d'autres antiques de la plus grande beauté. Elle était cassée en cinq endroits, au col, aux cuisses, au dessus des jambes, au milieu des jambes, et au-dessus des pieds. Le même cabinet renferme encore d'autres chefs-d'œuvres, soit en sculpture, soit en peinture. On y voit le *Rotateur*, le *Rémouleur* ou l'*Espion* (*Arrotius Rotatore*), statue célèbre qui fut trouvée à Rome dans le dernier siècle. On croit communément que c'est un esclave qui découvrit la conjuration (1) des fils de Brutus pour rétablir les Tarquins. C'est une figure bien pensée, d'un mouvement simple et naturel, pleine d'expression, et dont le dessin a un caractère de vérité qui répond à l'état de l'ouvrier que l'on a représenté. On compare l'*Apollon appuyé*, à celui du Belvédère. Mengs dit que ce dernier offre l'idée du style sublime; et que le premier, de même que la Vénus dont il est voisin,

(1) D'autres auteurs disent celle de Catilina.

donne l'idée du beau et du généreux. Les *Lutteurs* (*la lotta*) forment un groupe fameux que bien des amateurs mettent au-dessus de toutes les statues qui sont à Florence, mais qui est du moins unique en son genre. On y voit la force, la tension des muscles et le gonflement des veines, comme dans le Laocoon. Les têtes qui manquaient autrefois, ont été ajoutées; et cependant elles ont tant d'expression, qu'on les croirait antiques, sur-tout celle du vaincu. Ce groupe a été trouvé en même-tems que la famille de Niobé; et Winkelman prétend qu'il fesait partie de ce dernier groupe. Le *Faune* est une figure du meilleur siècle de la sculpture antique; il joue des cimbales; le mouvement en est très-beau, et les membres en sont savamment contrastés; il respire la gaieté et la légèreté; cet antique n'est cependant pas du dernier fini. La tête et les mains en ont été restaurées par Michel Ange, mais avec tant de goût, qu'elles sont dignes du reste de la figure. Les tableaux de la tribune peuvent être placés près de la sculpture. Quoiqu'il y en ait beaucoup d'un grand mérite, nous ne citerons que la *Vénus du Titien*, qu'Algarotti considère comme égale à la Vénus de Médicis, vis-à-vis de laquelle elle est. On place cette Vénus parmi les ouvrages les plus remarquables de la seconde manière de ce peintre. On prétend que c'est le portrait de sa maîtresse, mais d'autres disent de la maîtresse d'un des Médicis. Elle tient des fleurs de la main droite, et la main gauche tombe négligemment sur ce que la modestie doit cacher. L'air de tête en est charmant, le regard voluptueux, et la couleur si parfaite qu'elle fait illusion. Ce morceau, dit M. Cochin, est d'une beauté digne de la plus grande admiration. Le XVIIe. cabinet contient les miniatures, les petits tableaux à l'huile, et les objets de sculpture qui, par leur petitesse, peuvent figurer à côté des miniatures, c'est-à-dire un grand nombre de petites statues antiques et modernes, dont plusieurs sont très-rares et de la plus grande perfection. La collection des petits tableaux est unique en ce genre. On voit dans le même cabinet une colonne précieuse, d'albâtre oriental, de six pieds et un quart de hauteur, et sur laquelle est une petite statue qui, selon M. de Saussure, est de marbre noir. Le XVIIIe. cabinet contient une grande collection de tableaux, et l'on y trouve aussi quelques statues antiques. Parmi les premiers, on remarque

une seconde *Vénus du Titien*, couchée ainsi que celle de la tribune, et connue de même dans l'histoire de la peinture, quoiqu'elle ne soit pas d'un si grand prix. Elle est peinte toute nue avec un amour derrière elle. Le pinceau en est vrai, gracieux; et la manière dont elle est dessinée a plus de fermeté, mais moins de finesse qu'on n'en trouve dans l'autre Vénus. On l'appelle la femme du Titien. Le XIXe. cabinet renferme une collection de statues antiques et de bas-reliefs. On y admire surtout le groupe de l'amour et de Psyché, qui fut autrefois trouvé sur le mont Cleluis à Rome. Le XXe. cabinet contient une collection de médailles modernes. Sur les murailles de la salle, on a dessiné la carte géographique de la Toscane. Le reste est garni de tableaux en mosaïque. Les monnaies sont disposées dans des armoires, par ordre géographique et chronologique, à commencer par l'Etrurie. Il y en a de toutes les parties de l'Europe; et l'on voit, dans ce seul cabinet, l'histoire suivie des monarchies et des républiques, le changement des gouvernemens, et la succession des différentes familles souveraines. Il s'y trouve même quelques monnaies orientales. La collection des médailles modernes est une des plus nombreuses et des plus remarquables. Elle commence par les papes. On y voit ensuite les souverains selon leurs différens pays, puis les savans par ordre alphabétique.

La *Bibliothèque Magliabecchi* est dans les appartemens qui sont sous la galerie. On y conserve des manuscrits curieux et des livres très-rares. Elle est publique. L'académie de peinture, de sculpture et d'architecture a aussi une salle au premier étage de ce même bâtiment. L'établissement est très-ancien. On donne les leçons de sculpture dans la maison de Jean de Bologne, qu'il a léguée à cet effet, et dans une autre maison, près de Saint-Marc, et de la ménagerie où est l'atelier de sculpture.

C'est dans les bâtimens de la galerie de Médicis que l'on voit le travail des tableaux en pièces de rapport, ou en mosaïque, qui se fait avec des pierres dures, et qui est célèbre dans toute l'Europe. L'incrustation est quelquefois si parfaite et si bien nuancée, qu'on est étonné de la patience et de l'adresse de l'ouvrier, sur-tout pour les petits objets, tels que les papillons et les insectes. Cependant les mosaïques

de Rome sont, en général, supérieures à celles de Florence. Il y a environ 40 ouvriers qui travaillent à ce genre d'ouvrage dans cette dernière ville, où il remonte à 110 ans de date. C'est le souverain qui les paie; ils ont chacun environ 100 sequins par an, et ne travaillent que pour lui. Chacun d'eux exécute un morceau sur le dessin qu'on lui donne, et le porte au lieu où l'on rassemble pour former les tableaux. Dans les momens de relâche qu'ils peuvent employer pour leur compte, ils font quelques petits tableaux, qui sont extrêmement chers. Un pied carré coûte de 25 à 30 louis, sans être de la première qualité. On peut avoir à la galerie de Florence des suites de 125 espèces de marbres, en petits échantillons de 2 pouces en carré, ou de 4 pouces de superficie. C'est ce qu'on appelle un *Studioso*.

La *Scagliuola* est un stuc fait avec la pierre spéculaire, qui sert à imiter admirablement la mosaïque et la peinture. On en voit des morceaux superbes dans le palais du grand-duc et en d'autres endroits.

Beaucoup de palais de Florence mériteraient d'être cités, principalement à cause des belles galeries de tableaux rares qu'ils renferment. Nous en désignerons quelques-uns.

Le *Palais Ricardi*, bâti vers l'an 1430, par Côme-le-Vieux, fut alors le siége et l'asile des beaux-arts. On y voit une riche collection de bustes, de bas-reliefs, d'inscriptions, de tableaux et de peintures à fresque, ainsi qu'une bibliothèque de manuscrits rares. Le *Palais Strozzi*, est plus grand, plus majestueux qu'il n'est commode. Il est construit dans le goût du palais Pitti, et les ornemens d'architecture, dont il est décoré, ont la simplicité de l'ordre toscan. Le *Palais Corsini* est agréablement situé sur un grand quai. Il est assez vaste, plus commode que le précédent, d'une architecture plus moderne, et renferme une collection de beaux tableaux. Le *Palais Gerini* est remarquable aussi par une galerie de superbes peintures.

La description des places publiques et des rues de Florence serait susceptible d'autant de détails que celle des palais, puisqu'on y compte 160 belles statues. C'est sur la *Place de Sainte-Croix* que se font, pendant le carnaval, les courses de masques. On y trouve une fontaine, dont l'eau passe pour être la meilleure de la ville. Nous avons déjà parlé de la

Place où l'on voit la statue équestre *du grand-duc*. On remarque sur la *Place Sainte-Marie-Nouvelle*, deux obélisques, autour desquels il se fait, la veille de la Saint-Jean, une course de quatre charriots, dont les conducteurs sont vêtus à l'antique. Le grand concours qui se trouve à ce spectacle le rend très-curieux. Les spectateurs sont assis sur des gradins, qui règnent tout autour de la place. La plus belle rue est celle qu'on appelle *Via larga*. Le *Cours*, où l'on fait trois fois par an des courses de chevaux barbes et anglais, a près de 2 milles de longueur; mais comme beaucoup d'autres rues de Florence, il a le défaut d'être tortueux et trop étroit en plusieurs endroits.

Cette ville ayant été ruinée plus d'une fois, il n'y reste presqu'aucun monument antique de quelqu'importance. Les rues de Florence sont pavées d'une manière agréable pour les gens de pied, avec de larges dalles de pierres; mais on n'y a point la ressource des portiques dont nous avons parlé aux articles de Bologne et de Modène. L'*Arno*, qui la traverse, a environ 70 toises de largeur. Il descend comme le Tibre, de la partie la plus élevée de l'Apennin, et va se jeter au-dessous de Pise, dans la mer de Toscane. Cette rivière produit de tems à autre des débordemens très-nuisibles à Florence. En septembre 1557, il y en eut un pendant lequel tous les habitans s'étaient retirés dans le haut des maisons; et l'on portait en bateau les vivres, que l'on distribuait par les fenêtres des premiers étages.

La ville de Florence est entourée d'une muraille, à l'extrémité nord de laquelle il y a une citadelle, de cinq bastions, qui porte le nom de *Fortezza basso;* et dans la partie méridionale et au-delà de l'Arno, on voit un autre petit fort, situé sur une montagne, et qu'on appelle *Belvedère*. Florence a sept portes, mais elles ne se ferment point. En-dehors de celle de Saint-Gallo, par laquelle on arrive de Bologne, on trouve un arc de triomphe, élevé en l'honneur de François Ier., lorsque (le 30 janvier 1739), n'étant encore que grand-duc de Toscane, il fit, avec son épouse Marie-Thérèse, son entrée en cette ville. On a planté près de là, en 1775, une jolie promenade pour les gens de pied. Le soir, les carrosses vont sur le chemin auquel conduit la même porte.

Mœurs et Coutumes. — Il y a quatre théâtres à Flo-

rence, où l'on donne quelquefois jusqu'à trois spectacles en même-tems ; mais ils sont tous fermés pendant l'avent et le carême. C'est une des villes d'Italie où les étrangers trouvent le plus d'amusement. On y tient en été des conversations ou assemblées brillantes, dans des appartemens au niveau du jardin qui est illuminé, et dont une partie est converte de tentes et de sophas pour ceux qui veulent prendre le frais. On voit dans ces assemblées 40 ou 50 femmes, la plupart jolies et parées avec goût et sans rouge. Les demoiselles sont gardées à Florence avec beaucoup de soin ; elles ne peuvent parler à personne. Aussitôt qu'elles sont accordées ou promises, elles ont la liberté de s'entretenir avec leur futur époux ; et celui-ci ne peut pas causer avec d'autres. Mais après le mariage, c'est tout le contraire, les deux époux ne peuvent plus se parler publiquement sans choquer le bon ton. Le sygisbéisme est dans son centre à Florence. Les bourgeoises portent des casaquins qui leur serrent la taille, et se boutonnent depuis la ceinture jusqu'au menton. Leur coiffure est une cornette en papillon pointu par les côtés, et très-long. Les filles ne sortent jamais qu'elles n'aient un petit voile de gaze noire, qui leur tombe jusqu'au bas du nez. L'ajustement des paysannes est très-galant. Elle portent des jupons courts, légers, ordinairement bleus, ou de couleur écarlate, et des corsets sans manches, dont les épaulettes sont garnies de longs rubans de différentes couleurs, qui voltigent au gré du vent. Elles n'ont que des fleurs sur les épaules, ou sur la gorge. Elles en mêlent quelquefois dans leurs cheveux nattés en rond et retroussés par-derrière, et que recouvrent des petits chapeaux de paille, placés un peu sur l'oreille, et qui ne servent guères que de parure. Depuis que des mœurs plus douces, plus sociables, ont succédé à l'humeur jalouse des Florentins du seizième siècle, on n'entend guère parler du goût dépravé qu'on leur reproche dans l'epitaphe du Dante à Ravenne, où on lit ces mots : *pravi Florentia mater amoris*. Ils disent qu'il faut lire *parvi*.

Hommes illustres de Florence. — Florence a donné six papes à l'église, savoir, Clément VIII de la famille Aldobrandini, Urbain VIII de la famille des Barberini, Clément XII de celle des Corsini, Léon X, Clément VII et Léon XI, de la maison de Médicis. Cette dernière maison a aussi

aussi donné deux reines à la France, l'une et l'autre célèbres dans l'histoire.

La renaissance des lettres en Europe, ayant, pour ainsi dire, commencé à Florence, c'est là qu'ont paru les premiers maîtres dans tous les genres, et les premiers restaurateurs des belles-lettres, des sciences et des arts. On y a vu s'élever le *Dante* et *Pétrarque* pour la poésie, *Machiavel* pour la politique, *Galilée* pour la physique, l'astronomie et la géométrie, *Michel-Ange Buonarotti* pour la sculpture, *Lulli* pour la musique, *Accurse* pour le droit, *Salvino Degli Armati*, l'inventeur des lunettes (1); et, enfin, c'est un Florentin, *Americ Vespuce*, qui a donné son nom au nouveau monde.

L'établissement des académies et des sociétés littéraires a commencé à Florence presque dans tous les genres. Vers l'an 1439, Côme-le-Vieux écoutait souvent et avec plaisir un philosophe grec, nommé *Gemistus Pletho*, qui dissertait sur la philosophie de Platon. Echauffé par de tels entretiens, il institua *l'académie Platonicienne*, à laquelle Laurent-le-Magnifique donna ensuite une meilleure forme. Les troubles de Florence coûtèrent la vie à quelques-uns des membres de cette académie et en causèrent la dispersion en 1521; mais elle fut rétablie dans le dix-septième siècle, par les soins du cardinal Léopold, frère du grand-duc Ferdinand II de Médicis. Celle de la physique expérimentale, connue sous le nom d'académie *del Cimento*, lui dut aussi son origine. Ni celle-ci, ni la première, n'existent plus; mais il y en a plusieurs autres dans la Toscane et à Florence. La plus célèbre de toutes, est sans contredit celle de la *Crusca*, qui a été établie en 1582. Elle est aussi appelée *Regina e Moderatrice della Lingua Italiana*. Le premier de ces deux titres veut dire du *son*, cette académie ayant pris pour emblême, du son et un blutoir avec cette devise: *il piu bel sior ne coglie*, la plus belle fleur de farine se tire d'une farine grossière, en en séparant le son. Les meubles de la salle répondent à cette devise. On y voit une chaire en forme de trémie, dont les degrés sont des meules de moulin. Le directeur est assis lui-même sur une meule, les siéges des académiciens sont en forme de

(1) Les Florentins sont sujets à perdre la vue de bonne heure.

hottes, et le dossier est une pelle à four. La table est un pétrin, les papiers qu'on lit sortent d'une trémie, et celui qui lit a la moitié du corps passée dans un blutoir. La réputation de cette fameuse académie a consacré son nom et ses attributs; mais il faut convenir que l'allégorie peut prêter à la plaisanterie. Elle a publié un grand dictionnaire de la langue italienne, dont la plus belle édition, donnée en 1729, est en six gros volumes *in-fol.* Il y en a un abrégé en cinq volumes *in-4°*. Les Toscans, en général, aiment la littérature; et il se trouve parmi eux des hommes d'une grande érudition.

Quant à la peinture, tout le monde reconnaît qu'elle doit ses premiers progrès à *Cimabué*, Florentin, qui naquit vers l'an 1230 ou 1240, et mourut en 1300. *Giotto*, né vers l'an 1276, près de Florence, et qu'a célébré Pétrarque, augmenta les progrès de cet art. Dans les siècles suivans, cette ville a produit des peintres et sur-tout des sculpteurs du premier mérite. Ce sont: *Masaccio*, *Fra Bartolomeo della Porta*, *Leonard da Vinci*, *André del Sarto*, *Bronzin*, *Cigoli*, *Ghiberti*, *Donatelli*, *Bandinetti*, *la Robia Brunellesco*, *Orgagna*, et *Leon Baptiste Alberti*. Ce fut aussi à Florence que naquit, le 2 mars 1695, le célèbre décorateur, *Jean-Nicolas Servandôni*, l'un des plus grands architectes qu'il y ait eu dans le siècle qui vient d'être terminé.

Baldinucci et Vasari disent que l'art de la gravure des estampes fut trouvé à Florence.

Commerce de Florence. — La république de Florence, dans le quatorzième siècle, se livra avec tant d'ardeur et de persévérance au commerce, qu'en peu de tems ses citoyens acquirent de grandes richesses. Mais comme les Florentins n'avaient point de port de mer commode, ils s'occupèrent principalement de la fabrication des étoffes de soie et des draps. Leurs relations en différentes parties de l'Europe les conduisirent naturellement à former une autre branche de commerce, la banque. Ils y acquirent bientôt une telle supériorité, que le commere d'argent de presque toutes les puissances leur passait par les mains. *Côme-le-Médicis* ou *Come-le-Vieux*, chef d'une famille obscure, et qui s'éleva par ses succès dans le commerce, passait, en 1450, pour le plus riche négociant que l'on eût connu en Europe; et, soit pour la protection qu'il accordait aux sciences, soit pour l'encou-

ragement qu'il donnait aux arts, aucun monarque de son siècle n'allait de pair avec lui. Son fils, et Laurent-le-Magnifique son petit-fils, continuèrent aussi à faire le commerce, quoiqu'ils fussent, de même que lui, chefs de la république. Tous les beaux palais de Florence furent construits par les riches négocians de ce siècle.

Il n'est pas aisé de savoir si les Médicis, dans leurs premières opérations de commerce, firent celui de l'Orient, qui était alors très-lucratif et très-étendu. Il est plus probable qu'ils se bornèrent aux mêmes objets que leurs concitoyens; mais dès que la république, par la conquête de Pise, se fut ouvert un débouché par mer, Côme-de-Médicis, qui avait la principale direction des affaires, s'efforça de donner à son pays une part à ce commerce, qui avait élevé Gênes et Venise si fort au-dessus des autres Etats d'Italie. En conséquence, on envoya des ambassadeurs à Alexandrie d'Egypte, pour obtenir du soudan que les ports de sa domination fussent ouverts aux sujets de la république de Florence, et qu'il les admît à la participation des priviléges commerciaux dont jouissaient les Vénitiens. La négociation fut suivie d'un tel succès, que les Florentins paraissent même avoir eu part au commerce de l'Inde; car peu de tems après cette époque, on trouve les épices au nombre des marchandises importées par eux en Angleterre. Le célèbre Leibnitz a conservé une pièce précieuse, qui contient les instructions données, en cette occasion, par la république à ses ambassadeurs.

Le sort de Florence suivit celui des autres Etats d'Italie. Les guerres qui survinrent, la conquête de l'empire d'Orient par Mahomet II, la prise de Constantinople par ce prince, et ensuite la découverte d'une nouvelle route aux Indes par le cap de Bonne-Espérance, ce qui changea la direction du commerce, réduisirent celui de Florence à ce qu'il est aujourd'hui, c'est-à-dire, à la vente des productions de son territoire, de ses soies, de ses étoffes, et de quelques objets de peu d'importance.

Les manufactures de soie ont toujours été très-célèbres dans cette ville. On y fait des taffetas, et principalement des taffetas légers, connus sous le nom de *taffetas de Florence* des damas, des satins, des étoffes de soie brochées, dont la première manufacture y fut établie par un dessinateur de

Lyon, des bas de soie, des armoisins, et même des étoffes mélangées d'or et de soie. Quant aux manufactures en laine, elles sont moins considérables à Florence. On y use beaucoup de draps anglais, qui viennent par Livourne. Le gouvernement fit élever, il y a 30 ou 40 ans, un troupeau de chèvres d'Angora, d'environ 150 têtes, lequel a considérablement augmenté, et fournit aujourd'hui un très-beau poil, dont on fait des camelots. La manufacture de tapisserie, que les grands-ducs ont établie à Florence, est une des plus parfaites qu'il y ait en Europe. Les manufactures de galons sont encore un objet de l'industrie des Florentins. Ils y réussissent assez bien; mais le débit n'en est plus aussi considérable que vers le milieu du dernier siècle. Tout l'or et l'argent qu'on y emploie, sont au même titre qu'en France. Il y a aussi une fabrique de galons faux, très-bien travaillés. Elle exporte ses ouvrages dans toute l'Italie, et sur-tout à Milan, pour les ornemens d'église et les habits de théâtre. On trouve à Doscia, à une lieue et demie de Florence, une manufacture de porcelaine, dont les ouvrages sont à la vérité inférieurs à la porcelaine de Sèvres et de Saxe, mais dont les dessins sont fort agréables. On y a exécuté des figures modelées d'après les plus belles statues de l'antiquité, de la hauteur de quatre pieds et plus, et formées de deux pièces seulement. Les pierres gravées occupent beaucoup de mains sans pouvoir être regardées commme une branche considérable. L'administration du commerce, des arts et des manufactures, a été changée en entier sous le règne du grand-duc Léopold. On lui a donné la plus grande liberté pour base. C'est en faveur du commerce que les lois de la Toscane laissent au mari la succession de sa femme, si elle meurt sans enfans, du moins à Florence et dans son territoire. A Arezzo, le mari n'hérite que de la moitié des biens de sa femme, et à Pistoie que d'un tiers. Il y a beaucoup de juifs parmi les négocians en Toscane, et ils n'y sont point assujettis à porter des distinctions humiliantes comme dans tout le reste de l'Italie. Cependant ils n'ont pas le droit de bourgeoisie.

La livre de Florence vaut 11 onces, 1 gros et 20 grains, poids de Paris. Elle se divise en 12 onces. Le poids est le même à Livourne, et dans la plus grande partie du reste de la Toscane. On conserve à Florence, le *Campione*, ou le

modèle de la livre de poids de cette ville, qu'on assure être celle des anciens Romains.

La brasse, ou le bras de Florence (*braccio da panno*), la seule mesure que l'on connaisse dans l'usage ordinaire de la vie, est de 1 pied 9 pouces 6 lignes $\frac{454}{1000}$. La *canna* vaut 4 brasses; elle sert à mesurer les étoffes. La *barile*, qui sert à la mesure du vin, pèse 140 liv. de Florence. Le *fiasco*, qui en est la vingtième partie, pèse 7 liv., qui font deux pintes et demie, ancienne mesure de Paris. On compte à Florence par paules ou *paoli*, qui valent chacun 11 sous et demi, ancienne monnaie de France, et quelquefois aussi par livres numéraire, qui reviennent à 16 sous. La livre se divise en 20 *soldi* et en 60 *quatrini*. Les *sequins* de Florence, qui font 20 paules, coûtent 11 liv. 10 sous de France, quand on les achète avec des louis d'or. Le *scudo*, qui est de 7 livres de Florence, revient à 5 liv. 12 sous, et le *rurpo*, qui en est le double, à 11 liv. 4 s. ou 21 paules de Florence. Quelquefois on parle du *francescone*, qui vaut 10 paules, ou 5 liv. 15 s., et du *franceschino*, qui en vaut la moitié.

Quant au change, Florence donne une piastre pour 100 s., à Paris et à Lyon.

Environs de Florence. — Il y a peu de princes qui aient autant de maisons de plaisance que celui de la Toscane; et cependant elles appartenaient presque toutes aux Médicis avant qu'ils fussent souverains. A une demi-lieue au Sud de Florence, on trouve *Poggio Imperiale*, maison royale, à laquelle on arrive par une large allée en pente douce, plantée d'yeuses et de cyprès, et de la longueur d'environ un mille. Cette maison est dans une situation charmante. Le bâtiment en est considérable, commodément distribué, et orné d'une grande quantité de tableaux précieux. Cependant l'extérieur en est très-simple. Le jardin a tout au plus un tiers d'arpent; et le potager n'est guères plus étendu. Le premier uniquement destiné pour les fleurs, est environné d'un bel espalier de citronniers. Les allées du parterre sont pavées de petits cailloux noirs et blancs, rangés en compartimens, selon l'usage en Italie. Il y a dans ce jardin une grotte de bon goût, avec des jets d'eau. A environ deux lieues, aussi au Sud, est une autre habitation royale, appelée *Pratolino*, que l'on vante spécialement, et dont Montaigne fait un grand éloge. L'exté-

rieur en est peu remarquable ; mais on ne peut rien voir en été de plus agréable que les jardins de cette maison. On y trouve des bassins, des jets d'eau, des fontaines, des statues, des grottes, des terrasses, des amphithéâtres, des allées d'arbres, toujours verts, des labyrinthes, et tout ce qu'on peut imaginer d'embellissemens. On y remarque sur-tout un colosse de pierre d'environ 60 pieds de hauteur, et par lequel on a voulu représenter l'Apennin. L'intérieur du corps forme une grotte ornée de coquillages et de jets d'eau ; cette figure est de Jean de Bologne.

A deux lieues au Nord-Est de Florence et dans le Florentin, est située la ville de *Fiésole* (en latin, *Fesulæ*, et en italien *Fiesoli*), dont l'origine se perd dans l'antiquité la plus reculée, et dont l'emplacement occupait jadis trois montagnes dans une position charmante. Les Florentins y possèdent un très-grand nombre de maisons de campagne délicieuses et fort recherchées à cause de l'air salubre qu'on y respire. Cette ville est le siége d'un évêché, l'un des plus considérables de toute la Toscane, et dont l'église de Sainte-Marie *in campo*, placée presque au centre de Florence, fait partie. Catilina se réfugia à Fiésole, lorsque sa conjuration fut découverte; et aidé des Fiésolans, il hasarda contre l'armée du consul C. Antonius, la bataille dans laquelle il fut tué.

Pise (en latin *Pisæ* et *colonia Julia*), est située à 4 lieues au Nord de Livourne, à 17 à l'Ouest de Florence, et à 4 au Sud-Ouest de Lucques, par 28 d. 7 m. 15 s. de longitude, et 43 d. 43 m. 7 s. de latitude, dans une très-vaste plaine, qui en porte le nom. Elle est la capitale du Pisan ; et c'est une des villes les plus anciennes de l'Italie. Elle était au nombre des douzes principales villes des Etruriens. Les Pisans furent toujours très-belliqueux; et, à la chute de l'empire, ils formèrent une république qui, dans le onzième siècle, devint maîtresse de la mer. Ils conquirent les îles de Sardaigne et de Corse. En 1030, ils s'emparèrent de Carthage, en firent le roi prisonnier, et l'envoyèrent au pape, qui lui fit recevoir le baptême. Ils prirent ensuite Palerme sur les Sarrazins. Ils secoururent les Français dans la conquête de la Terre-Sainte. Ils eurent souvent la guerre avec les Genois, sur-tout par mer, et remportèrent plus d'une fois l'avantage. Ils défirent le roi de Majorque, qui fut tué dans

la bataille. Ils envoyèrent quarante galères au secours d'Amaury, roi de Jérusalem, contre les Sarrazins qui assiégeaient Alexandrie, et leurs troupes furent victorieuses. La république de Pise armait alors jusqu'à deux cents galères. Les Pisans se signalèrent long-tems par leur zèle pour le Saint-Siége. L'empereur Frédéric Barberousse fut secouru par eux dans ses guerres contre les Milanais; et ils lui envoyèrent cinquante galères, lorsqu'en 1189, il voulut passer dans la Terre-Sainte. S'étant déclarés pour les empereurs contre les papes, ils firent prisonniers les cardinaux et les prélats qui allaient de France au concile de Latran, tenu par Grégoire; mais le pontife fut vengé de cet attentat par les Genois, qui, en 1284, battirent les Pisans, et leur prirent quarante-neuf galères. Cette défaite fut la première époque de la décadence de la république de Pise, à qui *Porto-Pisano* fut enlevé. Un des citoyens de cette ville, *Ugolino della Gheradesca*, chef du parti des Guelfes, se fit nommer comte de Pise en 1282. Il fut ensuite chassé; les Florentins le rétablirent; mais il fut enfin pris et enfermé dans une prison où il finit ses jours. On montre encore à Pise une tour où l'on assure qu'il mourut de faim, ainsi que ses enfans. Ce tyran eut des successeurs, l'un desquels vendit la ville de Pise à Galéas Visconti, premier duc de Milan. Ce prince y établit Gabriel, son fils naturel, qui voulut la vendre aux Florentins qu'il y fit entrer; mais les Pisans les chassèrent et reprirent leur liberté. Ils furent ensuite trahis par *Gambacorta*, qui, en 1406, après un long siége, livra sa patrie aux Florentins, qui furent maîtres de Pise jusqu'à l'année 1494. Alors Charles VIII, roi de France, traversant la Toscane avec une armée, rendit la liberté aux Pisans, qui la conservèrent jusqu'en 1500 ou 1509. Louis XII qui venait alors de remporter sur les Vénitiens la victoire de Ghiara d'Adda, secourut les Florentins, qui assiégèrent Pise, et cette ville fut obligée de se rendre. La plupart des Pisans, désespérés de la perte de leur liberté, abandonnèrent leur patrie.

La cathédrale de Pise (*il Duomo*), est un ancien édifice remarquable tant par la richesse des marbres et des ornemens, que par le goût avec lequel il a été construit. Elle est dédiée à l'assomption de la Vierge. Le bâtiment fut commencé en 1603, et achevé en 1672, sur les dessins de Banschetto,

ingénieur grec, qui était fort bon architecte pour le tems où il vivait. Cette église a beaucoup souffert par le feu, mais elle a été rétablie aux dépens des grands-ducs. Le portail n'a rien de beau; mais on admire trois belles portes de bronze, ornées de bas-reliefs, de Jean de Bologne, et qui représentent les mystères de la passion. L'église est tout en marbre et d'un goût gothique. Elle est un peu obscure, et l'étendue en est considérable. Elle a une nef et des doubles bas côtés, portés sur quatre rangs de belles colonnes, au nombre de 74, dont 62 sont de granit oriental, et les douze autres de beaux marbres. On ne peut pas douter que ces colonnes n'aient été tirées d'anciens édifices; car les chapiteaux en sont d'ordres différens. Une chose qui déprise beaucoup aussi la cathédrale de Pise, c'est qu'au lieu de voûte, elle n'a qu'un plafond, formé, il est vrai, de panneaux de bois doré. On voit dans cette église le tombeau de l'empereur Henri VII, qui fonda l'université de Pise, et donna plusieurs marques d'attachement à cette ville.

Le *Baptistaire* est une autre église, située près de la cathédrale, et dédiée à Saint-Jean. C'est, ainsi qu'à Florence et en plusieurs autres lieux où il y a des édifices de cette sorte, la seule où l'on baptise. Elle fut achevée en 1153. C'est une rotonde, toute de marbre, dans le goût gothique, mais d'une belle forme. La voûte en est si sonore, que pour peu qu'on frappe d'une canne sur le pavé, le retentissement dure aussi long-tems que le tintement d'une cloche; il y a un écho qui répète très-distinctement les mots; et si l'on parle bas d'un côté contre la muraille, on entend de l'autre tout ce qui a été dit. On prétend que c'est un effet de la voûte, qui est de forme elliptique.

Le cimetière de Pise, ou le *Campo Santo*, est une des choses singulières de cette ville. C'est une cour de 450 pieds de longueur, environnée d'un vaste portique, construit en 1278, sur les dessins de Jean de Pise. Ce portique a 60 arcades, qui sont d'un gothique très-léger. Il est bâti et pavé en marbre; il est orné de peintures anciennes et rempli de monumens funèbres. Le champ contient, dit-on, 5 brasses, ou 9 pieds de terre sainte, apportée de Jérusalem, en 1189, par les Pisans. Il sert de cimetière, et l'on assure que les corps y sont promptement consumés. Autrefois il ne fallait que 24

heures pour produire cet effet, et maintenant il en faut plus de 48.

Ce qu'on nomme le clocher de Pise (*Campanile Torto*), est une tour commencée en 1174, et qui n'est pas sans beauté. Elle a la forme d'un cylindre, et elle est environnée de huit rangs de colonnes, les uns au-dessus des autres, ayant chacun leur corniche; et le dernier rang qui forme le campanille est en retraite. Toutes les colonnes sont de marbre, et paraissent avoir été tirées des ruines d'anciens édifices. Chacune porte deux retombées d'arcs, et il y a une place suffisante pour passer entre les colonnes et le mur. La hauteur de cette tour, jusqu'à la plate-forme, sans y comprendre le campanille, est de 142 pieds; et si de ce point, on jette un plomb en bas, on trouve qu'il s'éloigne de 12 pieds de la base. On croit assez communément dans le pays que cet effet est le résultat de l'intention de l'architecte; mais Vasari, Soufflot, la Condamine, Bernouilli, le citoyen Lalande, et la plupart des savans, sont d'avis que c'est l'affaissement du terrain qui a produit cette inclinaison. Quand on est au-dessus du clocher de Pise, on voit les plus belles campagnes de tous côtés. On y découvre la mer, à la distance de cinq milles et à l'Ouest; et l'on y distingue même le fanal de Livourne, pendant la nuit, quoiqu'il soit à quatre lieues de là, vers le Midi.

Le siége épiscopal de Pise est un des plus distingués de l'Italie, et fut érigé en archevêché, en 1092. Plusieurs papes en ont déclaré l'archevêque, primat né en Sardaigne et en Corse. Tous les chanoines de la cathédrale de Pise sont nobles; et ils ont le privilége de porter l'habit de cardinal, au chapeau et à la barrette près. Trois conciles ont été assemblés dans cette ville. Ce sont ceux de 1134, de 1409 et de 1511. Ce fut dans le second, l'un des plus célèbres qu'il y ait eu dans l'église, que Pierre de Luna, anti-pape, sous le nom de Benoît XIII, et Ange Corario, sous le nom de Grégoire XII, furent déposés, et qu'on élut Alexande V.

Chiesa de cavalieri, ou *San-Stefano*, l'église principale et conventuelle de l'*ordre de Saint-Etienne*, est située sur une place, appelée la place des Chevaliers. La façade en est de marbre blanc de Carrare, et le maître-autel est en entier de porphyre oriental, aussi bien que les colonnes qui le

décorent. Au-dessus de cet autel, il y a un grand sarcophage de même matière, au milieu duquel on a placé un siége de bronze, que l'on appelle la chaire de Saint-Etienne, et qui fut donné en présent, par la cour de Rome, au grand-duc Côme II. On remarque dans cette même église une colonne de porphyre, sur laquelle il y a des lettres grecques, qui annoncent qu'elle a neuf pieds, et dont parle Phylander dans son Commentaire sur Vitruve. On y voit aussi beaucoup de dépouilles faites sur les Turcs par les chevaliers de Saint-Etienne. Le grand-prieur de l'ordre, qui tient la place de grand-maître *in spiritualibus*, est prieur de cette église.

Palazzo dè cavalieri, ou le palais de l'ordre, est situé sur la même place. L'architecture en est de George Vasari, et l'on voit sur la porte, les bustes de six grands maîtres, à commencer par celui du fondateur.

L'*ordre des chevaliers de Saint-Etienne, pape et martyr*, fut institué par le grand-duc Côme Ier., en 1561, en mémoire de la victoire remportée à Mariano, le 6 août, jour auquel on célèbre la fête de ce saint. Il fut approuvé par le pape Pie V, en 1572; et ce pontife accorda aux chevaliers les mêmes priviléges qu'à ceux de Malthe. Le souverain de la Toscane est le grand-maître de l'ordre. En l'instituant, Côme Ier. avait en vue de défendre les côtes de ses états contre les corsaires mahométans. L'ordre entretint d'abord cinq galères, et sous le dernier grand-duc, il en avait encore deux; mais depuis la paix entre la Toscane et les Barbaresques, les chevaliers n'ont plus eu d'emploi; et en 1755, on a dépecé leurs bâtimens. L'Italie y a perdu, car ces galères étaient utiles à la sûreté générale de cette contrée. Les chevaliers de Saint-Etienne portent un habit blanc, avec des revers rouges, et une croix rouge et octogone, sur le côté gauche. Ordinairement ils ne sont distingués que par une petite croix d'or, attachée à un ruban couleur de feu. Chaque chevalier a le droit d'arrêter tout citoyen qui trouble la tranquillité publique. Il lui suffit de dire: « Si vous faites cas des bontés du grand-duc (maintenant du roi), retirez-vous, et gardez les arrêts »; et l'on doit obéir sur-le-champ. Les chevaliers de Saint-Etienne peuvent se marier, mais font vœu de chasteté conjugale. Il faut faire des preuves de noblesse, tant de père que de mère, pour être admis dans cet ordre. Le grand-prieur

est obligé de résider à Pise, où les chevaliers tiennent tous les trois ans leur chapitre. L'ordre de Saint-Etienne est très-riche.

La ville de Pise est grande et bien bâtie. Les rues en sont larges, belles et garnies de trottoirs en dalles de pierre. L'Arno la divise en deux parties, et les quais entre lesquels cette rivière est renfermée, sont si agréables, qu'ils font la principale promenade, tant pour les gens de pied que pour les personnes en carrosse. On compte dans cette ville, trois ponts, l'un desquels, celui du milieu est tout en marbre, et n'a que trois arches, quoiqu'à l'endroit où il est placé l'Arno ait assez de largeur. C'est sur ce pont que s'était donnée jusqu'à nos jours cette fameuse joute, connue sous le nom de *giuco del ponte*. Les bourgeois des deux rives de l'Arno, revêtus de cuirasses, la tête couverte d'un casque doré, et armés de massues de bois, se formaient en deux bandes, et se portaient des coups très-violens. La première fois que le grand-duc Pierre-Léopold y assista, il y eut un homme de tué sous les yeux du prince, qui, en conséquence, défendit ce jeu, ou plutôt ce combat. Le souverain de la Toscane possède à Pise, un palais assez beau, situé sur les bords de l'Arno, mais qui n'est point assez grand pour contenir toute la cour. Le *palais archi-épiscopal* n'a rien de remarquable qu'une belle statue de Moïse, en marbre blanc, placée au-dessus d'une fontaine. La loge des marchands (*la bourse*), est un grand et magnifique édifice en marbre, élevé en 1606, mais devenu inutile depuis que le commerce de Pise a passé à Livourne. *L'hôpital général* occupe un vaste bâtiment où l'on reçoit tous les malades, et qui est riche en fonds. Pise possède une université qui fut fondée en 1343, en vertu d'un privilége du pape Clément VII. Côme I[er]. perfectionna cet établissement, qu'ont illustré Accurse, Bartole, César Piu, Alciat, et beaucoup d'autres personnages distingués, et qui jouit d'un revenu de 1,600 écus du pays, fesant près de 90,000 livres de France. Les professeurs sont au nombre de 42, et nommés par le prince pour trois ans seulement, mais souvent il les continue dans leurs places. Leurs appointemens sont de 840 à 2,800 livres, suivant l'ancienneté. Toutes les sciences sont enseignées dans cette université, qui a un jardin de botanique, un cabinet d'histoire naturelle, un

observatoire où l'on trouve des instrumens de prix, et une bibliothèque de plus de 1,800 volumes. Il y a aussi plusieurs colléges à Pise qui est même le centre des études de toute la Toscane. Cette ville a produit des hommes illustres dans l'église, dans les sciences et dans les arts. Les principaux sont le Pape *Engène III*, qui fut disciple de Saint-Bernard, se réfugia en France, et fit la consécration de l'église de Montmartre, l'an 1146, le physicien *Galilée*, et trois artistes célèbres, *Arnolfe*, *Nicolas* et *Jean de Pise*.

On voit dans la ville de Pise, beaucoup de grandes tours, qui étaient des marques de distinction, accordées à ceux qui avaient exercé la magistrature. Cette ville n'est plus entourée que d'un fossé et d'une ancienne muraille flanquée de vieilles tours. De ces trois châteaux, un seul a l'apparence d'une forteresse. Pise est considérée comme la seconde ville de la Toscane, quoique la population n'en soit guères que de 20,000 âmes, ce qui la fait paraître déserte, vu qu'elle pourrait en contenir trois fois autant. Dans le onzième siècle, pendant qu'elle se gouvernait en république, il y avait 150 mille habitans. Elle se relève à présent ; car, sous François I[er]., grand-duc de Toscane, il ne s'en trouvait que 8,000. On y respire un bon air, même en été, d'après les dessèchemens qu'on a faits dans les campagnes voisines. Un aqueduc que fit construire Ferdinand I[er]., apporte d'Asciano l'eau qu'on y boit, et qui est distribuée entre 14 fontaines publiques et plus de 120 fontaines particulières. Pise est la résidence du *commissariat* du prince, dont dépendent toutes les affaires tant civiles que criminelles de la ville et du capitanat du même nom, qui ne sont pas réservées à d'autres tribunaux. C'est aussi le siége de l'*office des canaux*, qui a non-seulement l'inspection sur les rivières et les canaux, mais qui juge encore tous les différends qui s'élèvent relativement à la navigation. Pise a aussi des consuls de mer, magistrats devant qui sont portées toutes les causes qui concernent les affaires maritimes et le commerce, et qui jugent, en seconde instance, les affaires maritimes de Livourne. On construit dans cette ville de petits navires, qui descendent l'Arno, et vont sur la côte de Toscane. En 1769, le général Orlow y passa quelques mois à faire préparer tout ce qui était nécessaire à la flotte russe, que l'on attendait dans la Méditerranée, et il y

laissa beaucoup d'argent. Il ne faut pas en conclure que la ville de Pise soit riche ; car il ne s'y fait que très-peu de commerce, depuis que l'on a creusé un port à Livourne, et l'on n'y compte pas 40 habitans qui aient un carrosse, quoique ce soit un objet de luxe peu coûteux en Italie.

Les *Bains de Pise*, ou du *Mont-Pisano*, à une lieue et demie au nord de la ville, sont les plus célèbres et les plus fréquentés qu'il y ait en Italie. Ce sont des eaux thermales, qui ont depuis 22 jusqu'à 38 degrés de chaleur. Elles sont douces, potables, tempérées, et contiennent de la terre, un sel alkali, de l'air, du feu et des exhalaisons minérales, qui ressemblent un peu au soufre, mais chacune de ces matières en très-petite quantité. On les prend pour les enflures, les ulcères, les abcès, la gangrène, les luxations, les fractures, la fièvre, les maladies chroniques et articulaires, l'hypocondrie, etc., etc. Pline fait mention de ces bains dans son histoire naturelle. Ils ont été long-tems négligés ; mais depuis l'année 1742, on les a parfaitement rétablis, par ordre de S. M. I. François Ier., grand-duc de Toscane. Ils sont devenus un séjour délicieux, et sont fréquentés par des personnes de tous les rangs et de toutes les nations.

Porto-Pisano, le port dont les Pisans se sont servis dans les tems les plus reculés, était à-peu-près à quatre milles et demi de Pise, mais on n'en sait pas précisément la situation. Quelques géographes le placent à l'embouchure de l'Arno, et d'autres à Livourne même. Cependant il est assez probable qu'il était au Nord dans un golfe entre Livourne et l'embouchure actuelle du Calembrone, et qu'il y avait à l'entrée la tour du Marzocco, la Torretta, la Torremagna et la Fraschetta, et qu'il s'étendait le long du rivage, vers le Levant, l'espace d'environ 1,000 perches (à cinq brasses la perche). A la suite des tems, ce port s'est rempli de sables. Les Genois le ruinèrent en 1285. De concert avec les Lucquois et les Florentins, en 1290, ils en remplirent, en grande partie, l'entrée avec de grosses poutres et des vaisseaux chargés de pierres ; et, par ce moyen, ils le rendirent inaccessible à de grands navires. Depuis cette époque, le port Pisan s'est comblé de plus en plus.

Livourne, (anciennement *Labro*, *portus Liburnus*, *castrum*

Liburni ou *Liborna*), ville célèbre par son commerce et son port, est située par 27 degrés 7 minutes 15 secondes de longitude, et 43 degrés 32 minutes de latitude, dans une plaine plus élevée que celle de Pise, qui en est séparée par une digue. Elle est à 4 lieues au sud de Pise, à 18 au sud-ouest de Florence, à 8 au sud quart-d'ouest de Lucques, et à 58 nord-ouest de Rome. Ce n'était autrefois qu'une méchante bourgade qui, en 1120, appartenait à l'archevêque de Pise. En 1272, elle n'avait pas encore de murailles. En 1404, Gabriel-Marie, fils naturel de Galéas Visconti, duc de Milan, et alors seigneur de Pise, consigna Livourne entre les mains du maréchal de Boucicault, général de Charles VI, roi de France. Boucicault était alors maître de Gênes, et rendit, en 1407, Livourne aux Genois. Ceux-ci, en 1421, la vendirent aux Florentins en-même-tems que le Port-Pisan.

Pierre de Médicis remit Livourne à Charles VIII, roi de France, en 1494; mais l'année suivante, elle fut rendue aux Florentins. La république de Florence ayant accordé beaucoup de priviléges aux marchands qui venaient s'y établir, Livourne fut bientôt une place considérable par son commerce. Le duc Alexandre de Médicis la fortifia sur un plan plus nouveau, et y fit construire la *Fortezza Vecchia*, qui a été augmentée depuis. Côme Ier. déclara Livourne port franc, y attira un grand nombre de Grecs, et accorda beaucoup de priviléges à ceux qui vinrent s'y fixer. Il aggrandit la ville, fit creuser le canal, et améliora le port. Ferdinand, son fils, augmenta considérablement Livourne. Ferdinad Ier., frère de François, fit construire le môle, (*Molo Ferdinando*), la forteresse nouvelle, commencée en 1604, plusieurs aqueducs et plusieurs fontaines, et accorda la liberté de conscience à tous les étrangers. Ferdinand II bâtit l'arsenal, la douane et une partie de la ville, que l'on appelle *Venezia Nuova*, ou la Nouvelle Venise, parce qu'elle est coupée par des canaux. Ainsi, Livourne doit toute sa splendeur à la maison de Médicis. Les Napolitains et les Anglais, au nombre de 6,000, s'en emparèrent au mois de frimaire an 7. Les Français s'en sont rendus maîtres le 4 germinal suivant. Cette ville a environ deux milles italiens de tour; mais elle est trop petite pour le nombre de ses habitans, que l'on porte à 40,000,

parmi lesquels il faut compter au moins 10,000 Juifs. Elle est fortifiée, du côté de terre, par des bastions et de larges fossés pleins d'eau, soutenus par différens ouvrages, et l'on y entretient 2,000 hommes de garnison. Livourne est bien bâtie, et les rues en sont droites et bien pavées. Elle a environ 350 toises de longueur et autant de largeur. Il y a une grande et belle place (*Piazza Grande*), de laquelle on voit les deux portes opposées, l'une regardant la mer, l'autre le continent; et à laquelle conduit une grande rue, appelée *Via Grande*. Sur la place dont nous venons de parler, se trouve le Dôme (*il Duomo*), église d'architecture gothique, où l'on remarque une belle voûte. Elle est desservie par des chanoines, soumis à un prévôt, qui lui-même dépend de l'archevêque de Pise, lequel tient à Livourne un vicaire général et les officiers nécessaires pour former un tribunal ecclésiastique. Le tribunal de l'inquisition ne regarde que les catholiques domiciliés dans cette ville, et il est très-modéré. On voit aussi sur la grande place, le *Palais du Prince*, et une fontaine dont l'eau n'est pas bonne, mais dont le peuple est obligé de se contenter. Les gens aisés font venir de l'eau de Pise. Il y a à Livourne un bâtiment où l'on enferme les esclaves pendant la nuit. Les édifices qui méritent d'être vus, sont le grenier à sel, les magasins de tabac et d'huile, l'arsenal et le lazaret. En allant au port, on voit une statue de marbre que Côme II fit élever au grand-duc Ferdinand Ier., son père. Elle est posée sur un piédestal, aux coins duquel sont enchaînés quatre esclaves de bronze, de forme colossale, et d'une grande beauté.

Le *port de Livourne* a environ 300 toises de longueur, et n'a pas plus de 36 brasses de profondeur. Il est sujet à des atterrissemens, auxquels on remédie assiduement au moyen de pontons qui servent à retirer le sable et les immondices. Les vaisseaux de guerre jettent l'ancre sur la côte qui est une espèce de rade, et n'entrent pas dans le port. Le grand-duc n'y avait guères que trois frégates un peu considérables; mais, en tems de paix, il s'y trouvait ordinairement plus de cent navires de toutes les nations, et principalement d'Angleterre et du Nord. La *Bocca* est une baie pour les petits bâtimens, où l'eau n'a pas plus de dix à douze brasses de profondeur. La

Darsena, ou la Darse (1), est comme un second port, qui se ferme avec une chaîne. Elle est partagée en deux par une digue qui a une ouverture pour laisser passer une galère. Sur deux rochers peu éloignés l'un de l'autre, et environnés de la mer, s'élèvent deux tours, dont la plus haute est celle de *Marzocco*, sous le canon de laquelle on fait faire quarantaine aux vaisseaux qui viennent du Levant. Du côté de l'Occident, il y a une autre tour, qui est avancée dans la mer, et ressemble à deux tours l'une sur l'autre. Elle sert de *fanal*, au moyen des lanternes qu'on y tient allumées pendant la nuit. A l'extrémité du môle, on voit l'île de Corse qui en est à 20 lieues.

On construit dans l'arsenal de Livourne des tartanes, des brigantins et d'autres petits bâtimens pour la pêche et le commerce, mais en petit nombre.

Le port de Livourne est le premier port de la Méditerranée qui ait été déclaré port franc.

Le commerce de Livourne est presqu'entièrement un commerce d'entrepôt ; celui des productions du territoire est peu de chose en comparaison du très-grand nombre de marchandises qui entrent dans cette ville, et qui en sortent annuellement. Ces marchandises sont : le coton filé, ou en laine, le café, le sucre, les épiceries, le soufre, l'alun, la lacque fine, le cacao, l'anis de Rome, les baies de laurier et toutes sortes de poissons salés. La vente des productions de la Toscane consiste en essences, en huiles, en vins, en chapeaux de paille, en étoffes de soie, en anchois, en crême de tartre, en peaux d'agneaux et de chevaux, en capotes de matelots, en liqueurs, en corail (2) travaillé, en fleurs artificielles, en toutes sortes de rossoli, de genièvre, en limons et en citrons. Le commerce le plus considérable que firent

---

(1) Les *darses* servent à retirer les galères. Elles sont presque toujours creusées de main d'homme, et répondent dans les ports de la Méditerranée, à ce que l'on appelle *bassins* dans les ports de l'Océan.

(2) On trouve à Livourne plusieurs manufactures où l'on travaille le corail que l'on tire en grande partie des côtes de Sardaigne et de Corse, et des environs de Tunis. Les coraux y passent par une infi-

autrefois



autrefois les Français à Livourne, était celui des draps; mais il a diminué de beaucoup, depuis que les Anglais en ont apportés en quantité, qui sont tout aussi bons et à moindre prix. Les premiers s'en dédommageaient par les gains qu'ils fesaient sur les étoffes de soie de Lyon, sur les modes, les quincailleries, le tabac, les vins, les eaux-de-vie, et quelquefois même sur les blés, avant la révolution. Il est à présumer que le commerce de la France avec Livourne, aura sous peu plus d'activité que jamais.

Entre cette ville et la Corse, se trouve, par 27 degrés 3 minutes de longitude, et 43 degrés 22 minutes de latitude, l'*île de Gorgonne*, (en latin *Gorgon*), qui a environ 3 lieues de circonférence, et est presqu'entièrement couverte de bois. D'un côté elle forme un escarpement horrible, que l'on nomme *i precipizi*. Au sommet de cette île, est une tour d'où l'on donne des signaux à Livourne, dès que l'on aperçoit des bâtimens de corsaires. Une autre tour garde la seule montée par laquelle on parvienne à l'île de Gorgonne, sur les côtes de laquelle on pêche les meilleurs anchois de la Méditerranée. Cette île appartient à la Chartreuse de Pise. Elle n'offre que quelques pâturages, et ne produit qu'une petite quantité de grains.

Volterre, (en latin, *Vollaterra*), est située sur une haute montagne, à 13 lieues au sud-est de Pise, et à 12 au sud-ouest de Florence, par 28 degrés 35 minutes de longitude, et 43 degrés 22 minutes de latitude. C'était une des 12 villes principales de l'ancienne Etrurie; et pendant le premier triumvirat, elle fut créée colonie romaine. Elle s'est aussi gouvernée en république. La population en était autrefois de 100,000 âmes, et elle n'en est guères à présent que de 4,000, la peste que cette ville essuya, en 1550, en 1630 et en 1633,

---

nité de marais. On les divise en 14 nuances différentes. On en fait de petites boules de différente grandeur, que l'on enfile comme des grains de chapelet. Celles qui sont tout-à-fait rondes, passent en Amérique, les oblongues en Afrique; et les plus grosses se vendent aux Turcs, qui en font des boutons. Ce commerce produit annuellement 1,200,000 livres. Une foire est destinée à la vente de cette marchandise que les Anglais achètent principalement.

l'ayant presqu'entièrement dépeuplée. Les anciens habitans de Volterre fesaient un commerce très-étendu, et leur port était *Vada*. Il y a dans cette ville une prison d'état, dite *del Mastio*, où, en 1682, Côme III fit enfermer *Lorenzini*, qui y composa un grand ouvrage sur les *sections coniques*. En 1509, *Daniel Ricciarelli*, peintre célèbre, plus connu sous le nom de *Daniel de Volterre*, naquit en cette ville.

Le territoire de Volterre est très-fertile, et le sol en est très-propre aux vignes, aux oliviers et aux grains en général. Il y a des salines renommées qui fournissent de sel la plus grande partie de la Toscane. Les principales se trouvent sur le penchant d'une montagne. Les couches de sel gemme y sont cachées sous les couches d'albâtre sur lesquelles les eaux coulent.

Sienne, (en latin *Sæna*, et selon Pline, *Colonia Senensis*), est située à 12 lieues au sud de Florence, à 20 au sud-est de Pise, à 17 à l'est quart sud de Livourne, et à 42 au nord quart d'ouest de Rome, par 28 degrés 47 minutes 15 secondes de longitude, et 43 degrés 20 minutes de latitude. Suivant quelques auteurs, c'était une ancienne ville des Etrusques. Auguste y a établi une colonie romaine. Sienne a été célèbre dans le moyen âge, par sa population, par l'industrie et le commerce de ses habitans; et par leur amour pour la liberté. Elle forma une république indépendante, qui se soutint contre celles de Florence et de Pise, et se signala souvent par des victoires. Cette république fut la proie des divisions intestines causées par l'ambition des plus illustres familles, sur-tout de celles des Malatesta et des Petrucci. L'un de ces derniers, *Pandolfo Petrucci*, que Machiavel représente comme le modèle des usurpateurs, devint le tyran de sa patrie. Ses descendans gouvernèrent quelque tems après lui; et sa race n'est pas encore éteinte. Les divisions entre la noblesse et le peuple favorisant les puissances étrangères, les Espagnols et les Français s'emparèrent successivement de Sienne. En 1555, le fameux Blaise de Montluc s'y défendit avec un courage extraordinaire; mais il ne put empêcher les Espagnols d'y entrer. Philippe II, roi d'Espagne, la céda ainsi que son territoire, à Côme Ier. duc de Florence. Le vicariat de l'empire dans Sienne était possédé par l'Espagne, comme un fief impérial. L'empereur Léopold ayant permis à

Charles II, de le conférer à quelqu'un comme un arrière-fief, ce monarque en investit le grand-duc de Toscane, dont les successeurs l'ont toujours conservé depuis. Néanmoins Sienne fait chaque année, à Florence, une protestation formelle contre la cession. La population et le commerce en ont disparu avec le gouvernement républicain. En 1326, on y comptait 35,127 familles, ce qui pouvait faire 150,000 âmes, et il n'y en a pas plus de 15,000 aujourd'hui.

La ville de Sienne est bâtie sur le penchant d'une montagne, où l'on a creusé des souterrains qui sont curieux. On n'y peut aller en voiture dans la plupart des rues, vu qu'on y monte et qu'on y descend continuellement. La disposition en est telle, qu'elles sont presque toutes dirigées vers le centre de la ville. Il y a beaucoup de maisons adossées à la montagne, et qui ont des jardins dans une situation agréable. La plupart sont d'architecture gothique; cependant il y a d'assez beaux palais. La cathédrale (*il Duomo*), commencée vers l'an 1250, est, au-dehors et en-dedans, tout en marbre noir et blanc. Elle a 330 pieds de longueur, et l'architecture en est gothique. Les piliers en sont légers, et la voûte en est azurée et parsemée d'étoiles d'or. La coupole est soutenue par des colonnes de marbre aussi bien que la voûte de l'église. Et colonnes et piliers sont chargés de feuillages et de fruits qui serpentent depuis la base jusqu'au sommet. Le pavé de la cathédrale de Sienne est une des belles choses de l'Italie. Il est tout en marbre, bleu, gris, noir, et en plusieurs autres pierres de prix. Il offre des ouvrages en marqueterie, qui représentent plusieurs traits de l'histoire sainte, et sont exécutés avec tant d'art qu'on les prendrait pour des peintures. Tout autour de la nef, sur une espèce de galerie, sont placés les bustes de tous les papes jusqu'à Alexandre III. On trouve aussi dans cette église les statues en marbre de six autres papes qui étaient natifs de Sienne. Le *Baptistaire* est une chapelle octogone de marbre, ornée de bas-reliefs et de statues. Cette chapelle, dédiée à Saint-Jean, est dans le goût des baptistaires de Florence et de Pise. C'est dans la cathédrale de Sienne que se tint (en 1060) le concile, dans lequel Nicolas II donna aux cardinaux le droit exclusif d'élire le pape. On y conservait une belle bibliothèque, que le pape Pie II avait enrichie de manuscrits précieux; mais les Espa-

gnols l'ont enlevée. Dans une espèce de sacristie, on voit les trois Grâces, en marbre, groupe antique des plus estimés, qui était autrefois dans l'église même. Les figures en sont moins grandes que nature, et il manque la tête à celle du milieu. Les dominicains ont une belle église, qui est célèbre par les reliques de *Sainte-Catherine de Sienne* (1). Une confrérie établie, en 1464, dans la maison même où habitait cette sainte, dote tous les ans, des filles de pauvres artisans. Le jour de la fête de l'octave de Sainte-Catherine, ces filles, voilées et vêtues de blanc, sont conduites processionnellement par la ville. Les jeunes gens qui les recherchent en mariage, se tiennent sur leur passage, et chacun d'eux présente à celle dont il a fait un choix, un mouchoir à l'un des coins duquel elle fait un nœud si le parti lui convient, ou qu'elle rend après l'avoir baisé, si celui qui le lui a offert ne lui convient pas. On voit encore dans la même procession deux criminels que la confrérie a délivrés, et l'un desquels a toujours mérité la mort Elle rend aussi la liberté à deux prisonniers pour dettes; mais ils ne sont point obligés de faire partie du cortége.

Piazza del Campo, la grande place, ou la place de l'hôtel-de-ville, a 1056 pieds de tour. Elle est dans un enfoncement si considérable, qu'on la prendrait pour un bassin destiné à des naumachies. Le pavé en est à compartimens de briques et de pierres blanches, de manière qu'elle ressemble à une coquille. Elle est entourée de bâtimens anciens et réguliers, qui sont ornés de petites colonnes gothiques. On y donne, tous les ans, des fêtes et des jeux. Il y a sur cette place une belle fontaine, où l'on voit les vertus théologales, et la création d'Adam et d'Eve. Les eaux en sont abondantes, de bonne

(1) Sainte-Catherine de Sienne, fille d'un teinturier de cette ville, naquit en 1347. Elle prit très-jeune l'habit de Saint-Dominique; et comme elle avait, dit-on, beaucoup d'esprit, d'éloquence et de zèle, elle fut choisie pour aller à Avignon, réconcilier les Florentins avec Grégoire XI qui les avait excommuniés. On assure que ce fut elle qui engagea ce pape à rétablir à Rome le trône pontifical. Une chapelle, sous l'invocation de cette sainte, occupe à Sienne l'emplacement où était la maison de son père.

qualité, et viennent de différentes sources (1). On la nomme *Fonte Blanda*, et le Dante la cite dans le troisième chant de son Enfer.

Palazzo dell' Eccelsi, le palais public, ou le palais de la seigneurie, est un grand édifice isolé, bâti en pierres de taille jusqu'au premier étage, et dont tout le reste est en briques. Ce palais est entouré de portiques où l'on se promène à couvert. La salle du conseil mérite d'être vue à cause des tableaux dont elle est décorée. Un théâtre, de forme elliptique, fait partie de ce palais. C'était autrefois la salle du conseil, qui fut transformée en salle de spectacle après la chute de la république de Sienne. En 1647, l'académie des *Philomati* y fit jouer *Statira*. Ce théâtre a été brûlé en 1751; mais on l'a reconstruit, et il est aujourd'hui plus beau que jamais.

Du côté gauche de la place, on voit une chapelle, ouverte en forme de portique, qui fut élevée et dédiée à la Vierge, à l'occasion de la peste de 1348. La grande tour à laquelle cette chapelle est adossée, passe pour avoir 270 pieds de hauteur. Au-dessus de cette tour, on découvre non-seulement la ville et les environs, mais aussi la chaîne des Alpes qui paraissent comme un nuage noir, dans le lointain.

La ville de Sienne conserve encore une ombre de liberté, en ce qu'elle a le droit d'élire elle-même son sénat, consistant en neuf sénateurs, qui ont le titre d'*Eccelsi*, mais dont le pouvoir se réduit presque à rien. Le gouvernement est nommé par le prince; et comme il ne réside pas, l'auditeur général de rote, qui le représente, est le chef de l'administration.

L'université de Sienne, fondée en 1321, est peu célèbre aujourd'hui quoiqu'il y ait encore 60 professeurs. Les Allemands y jouissent de certains privilèges qui leur ont été accordés par l'empereur Charles-Quint. La jeune noblesse est élevée dans le collége de Ptolomée. On trouve aussi à Sienne plusieurs académies qui portent des noms bizarres. Ce sont celles des *Intronati* (des étourdis), des *Rozzi* (des grossiers), des *Innominati* (sans nom), et des *Ardenti* (des ardens) qui

(1) Le plateau qui domine la ville de Sienne reçoit assez de pluie pour fournir à ces sources. Sans cela, il ne se serait jamais formé de ville sur une hauteur, à une lieue de la rivière.

s'occupent de botanique. Enfin l'académie *Physico-Critique* a publié un recueil de bonnes dissertations.

La ville de Sienne a produit plusieurs personnages célèbres dans tous les genres. Elle fut la patrie de sept papes, deux desquels sont ceux qui ont le plus contribué à élever la puissance temporelle du Saint-Siége, savoir, Grégoire VII et Alexandre III. Socin qui fut le principal chef de la secte des Sociniens, était de Sienne. Cette ville compte plusieurs familles illustres, parmi lesquelles on remarque celles des Piccolomini, des Borghesi, des Chigi, des Conti, des Tolomei, et des Cassini devenus si célèbres dans l'astronomie. Les Siennois passent pour avoir beaucoup d'esprit. Ils sont polis, obligeans et d'une grande délicatesse sur le point d'honneur. C'est à Sienne que se trouve véritablement *lingua Toscana in bocca Romana*, la pureté de la diction de Florence, unie à l'agrément de la prononciation romaine. Enfin, les hommes y sont bien faits et les femmes très-jolies.

Le *commerce* de Sienne était très-considérable autrefois, et il l'est encore aujourd'hui par rapport au petit nombre des habitans de cette ville. On y fabrique des draps, des rubans, des chapeaux, et des cordes d'instrumens pour une partie de l'Italie ; et l'on y tanne des cuirs. Le commerce des fers est pour le compte du prince. Le marbre appelé *brocatelle* de Sienne est fort recherché, mais la difficulté du transport en rend le commerce peu utile au pays. La livre de Sienne a une once de moins que celle de Florence.

Le *Siennois* a le titre de duché. Il est borné au Nord par le Florentin, au Sud par la Méditerranée et le duché de Castro, à l'Est par le Pérugin, l'Orviétan et le duché de Castro, et à l'Ouest par le Florentin et la mer de Toscane. La longueur en est d'environ 22 lieues sur 22 de largeur. Le grand-duc, Pierre Léopold, l'a divisé en province supérieure et en province inférieure. Le sol de la première, dont Sienne est la capitale, se trouve élevé de 167 toises au-dessus du niveau de la mer, et l'air qu'on y respire soutient la nature dans toute sa force, même en été. On y trouve des plaines fertiles en tous genres de productions, et des montagnes qui renferment des mines, des carrières, des eaux thermales et toutes les singularités qui peuvent les rendre remarquables. La *Maremma* (en français les Maremmes de Sienne) ou le Siennois

inférieur, est un espace d'environ 18 lieues de longueur sur 4 de largeur, situé sur le bord de la mer, au Midi de Sienne, entre l'île d'Elbe et la ville d'Orbitello. Ce pays qui passe actuellement pour très-mal-sain, était autrefois couvert de villes très-peuplées. Le mauvair air y cause en été des fièvres tierces et une maladie connue sous le nom de *Maremmana*, qui fait enfler le bas-ventre et pâlir ou jaunir la figure au point que les personnes qui en sont attaquées ressemblent à des spectres ambulans. Pierre Léopold, depuis le commencement de son règne, s'est occupé avec tout le zèle imaginable à dessécher la Maremma. Des canaux ont été élargis ou creusés, on a soutenu par des levées les rives de l'Ombrone, et des priviléges ont été accordés à ceux qui viendraient s'établir daus cette contrée. Mais pour réparer la négligence de sept à huit siècles, il faut sans doute bien du tems.

La capitale du Siennois inférieur est *Massa*, dite *di Maremma*, pour la distinguer de *Massa di Carara*. Elle est située sur le penchant d'une colline, par 28 d. 35 m. de long. et 43 d. 5 m. de lat. Elle a la mer à un peu plus de 2 lieues à l'Ouest, la ville de Piombino à 8 lieues, aussi à l'Ouest, et celle de Sienne à 10 au Nord-Est. L'insalubrité de l'air de cette ville a donné lieu au proverbe italien : *Massa guarda, e passa*, c'est-à-dire, *voilà Massa, regarde, et passe ton chemin*.

L'origine de Massa est incertaine. Cependant il est hors de doute qu'au commencement du quatrième siècle, il y avait en Toscane une ville nommée *Massa Veternensis*; et les savans présument que c'était *Massa di Maremma*, qui dut son accroissement, sinon son origine, à la destruction des villes de Vetulonia, de Populonia et de Roselle. Dans le neuvième siècle, elle avait pour seigneurs temporels les évêques de Populonia, dont le siége y avait été transféré, en 842. Elle fut brûlée par les Sarrazins, en 939. Au treizième siècle elle obtint sa liberté de ses évêques. Elle était dans sa plus grande splendeur au commencement du quatorzième siècle et battait monnaie. Les Siennois s'en rendirent maîtres par trahison, en 1335. Les troupes de Charles-Quint la prirent en 1555, et elle fut, en même-tems que Sienne, soumise à Côme Ier., alors duc de Toscane. Souvent la peste y exerça de grands ravages, et plusieurs fois une multitude de sauterelles en dévastèrent les environs. La cathédrale de Massa en est l'église

S 4

la plus remarquable. Elle est grande et même belle, quoique l'architecture en soit barbare. Il paraît qu'elle est du douzième siècle. Au-dessous du maître-autel, il y a une urne, contenant le corps de *Saint-Cerbone*, patron de cette église. Le palais du podestat, le palais public, ou l'hôtel-de-ville, la chancellerie, les fontaines et les murs du château méritent d'être examinés. Pendant l'hiver, Massa a environ 1000 habitans; en été, il n'en reste pas plus de 300. Dans cette dernière saison, elle est abandonnée particulièrement par le juge, et même par l'évêque auquel il est permis, dans ses bulles, de s'éloigner de ce lieu mal-sain. L'empereur François I[er]. voulant repeupler Massa, et dessécher les campagnes voisines, y fit passer une colonie de Souabes et de Lorrains, qui, en peu de tems, y moururent presque tous.

Arezzo (en latin *Aretium*), est une ville d'environ 8000 âmes, située à 11 lieues au Nord-Est de Sienne, et à 18 au Sud-Est de Florence, dans une belle plaine, quoique sur une montagne, et par 20 d. 38 m. de long. et 43 d. 25 m. de lat. Elle tire, à ce que l'on dit, son nom d'*Aretia*, surnom de Vesta, femme de Janus. C'était une des douze villes principales des Etrusques. Elle fut ravagée par Sylla, parce que dans la guerre sociale, les habitans de cette ville se joignirent aux ennemis de Rome. Elle eut beaucoup à souffrir des Lombards, et les Goths la démantelèrent. Dans le quatorzième siècle, *Guy Pietra-Mala*, qui en était évêque, la tyrannisa. *Saccone*, frère de ce prélat, la vendit aux Florentins. Dans la suite, les Arétins recouvrèrent leur liberté; et préposant 60 citoyens au gouvernement de leur république, ils vécurent quelque tems en paix. Arezzo fut depuis saccagée par les factions des Guelfes et des Gibelins, et par Enguerrand, capitaine de Louis, duc d'Anjou, aidé des fils de Saccone, qui en avaient été chassés. Ce général la vendit aussi aux Florentins pour 40,000 florins d'or. A deux reprises, elle secoua le joug de ceux-ci; et en 1529, elle se rendit à Charles-Quint, qui la donna en même-tems que Florence, à Alexandre de Médicis. La cathédrale d'Arezzo mérite d'être vue; l'évêque est prince d'empire, et a 45,000 l. de rente. Il y a dans cette ville une ancienne confrérie, appelée la *Fraternita*, qui a près de 100,000 liv. de revenu, qu'elle emploie à doter des filles, à distribuer du pain aux pauvres et à faire d'autres

œuvres de charité. La *Loggie* est un bel édifice, de Georges Vasari. Le bureau de la douane et le théâtre y sont placés, et il y a un portique de 400 pieds de long, sous lequel on se promène à couvert. Arezzo fut la patrie de *Mécène*, de *Pétrarque*, de *Guido*, qui a retrouvé les notes de musique, de *Pietro Bacci Aretino*, ou Pierre d'Arezzo, ou tout simplement l'Arétin, du *pape Jules II*, du *maréchal d'Ancre* (Concino Concini), de *Georges Vasari*, et de plusieurs autres personnages distingués.

A 3 lieues d'Arezzo, du côté de Florence, se trouvent les mofettes de *Laterina*, vis-à-vis desquelles, de l'autre côté de l'Arno, on respire des vapeurs sulfureuses, si pénétrantes, qu'en passant près de-là, souvent les animaux sont suffoqués. A 8 lieues plus au Nord de cette ville, on voit le fameux hermitage de *Camaldoli*, qui est près de la source de l'Arno (1), et à 12 ou 15 lieues de Florence. C'est là qu'en 1009, Saint-Romuald institua l'ordre des *Camaldules*. Il y a dans les environs de Camaldoli des montagnes de 12 à 1300 toises, d'où l'on a la vue des deux mers. En effet, des personnes ont, comme témoins oculaires, assuré au célèbre la Condamine, qu'il y a sur la frontière de l'état ecclésiastique, de la Toscane et du duché de Modène, plusieurs pointes de l'Apennin, d'où l'on aperçoit les deux mers. Le chemin d'Arezzo à Florence se fait le long des montagnes, par une route taillée en forme de corniche et soutenu par de la maçonnerie.

Dans la dernière guerre, lorsque les Français se rendirent maîtres de la Toscane, les habitans des environs d'Arezzo prirent les armes en faveur de leur prince, et ne les posèrent qu'après la conclusion du traité de paix de Lunéville.

Cortone (en latin et en italien *Cortona*), est une ville d'environ 4,000 âmes, située par 29 d. 50 m. de long. et 43 deg. 14 m. de lat., à 5 lieues au Sud d'Arezzo, à 8 au Nord-Ouest de Perouse, à 13 au Sud-Est de Sienne, et à 18 au Sud-Est de Florence. S'il était vrai que la fondation en fût due à *Corytus*, roi des Toscans, elle serait plus ancienne que Troie. C'était une des douze villes principales d'Etrurie. Elle

(1) L'Arno prend sa source dans l'Apennin, et se jette dans la Méditerranée à peu de distance de Pise.

fut alliée des Romains au tems d'Annibal, et ensuite colonie romaine. Au cinquième siècle, elle fut presqu'entièrement ruinée par les Barbares. Dans le onzième, le commerce la rendait florissante, et elle était très-peuplée. On l'appela le *nid des Gibelins*, parce qu'elle embrassa leur cause avec ardeur. En 1312, l'empereur Henri VII la déclara dépendante de la chambre impériale, et lui laissa la liberté dont elle jouissait déjà. Ranieri Casali fut, en 1325, élu par le peuple, prince ou seigneur de la ville, et il eut pour successeur six de ses descendans. Le règne de cette famille finit en 1109, que Cortone fut prise par Ladislas, roi de Naples, qui la céda, en 1411, aux Florentins.

Cortone est bâtie sur le penchant d'une montagne qui domine une assez vaste plaine, bordée par les agréables rivages du lac de Trasimène. Les murailles de cette ville sont des restes de l'antiquité la plus reculée. Les pierres énormes qui les composent ne sont liées ni par la chaux ni par aucun ciment. Les églises de Cortone, et principalement la cathédrale, renferment un grand nombre de tableaux précieux. Le palais du gouvernement, le palais public et celui de l'évêque, sont les plus beaux de la ville. Quoique très-petite, Cortone compte environ 60 familles de la meilleure et de la plus ancienne noblesse. Elle fut la patrie de beaucoup de gens célèbres, parmi lesquels on distingue *Pietro Berretini*, plus communément appelé *Pierre de Cortone*, qui fut un des plus grands peintres de l'Italie. Il naquit en 1595, et mourut en 1669.

L'*Académie de Cortone* ou l'*Académie des Antiquités Étrusques*, fondée en 1726, est ce qui, dans le siècle dernier, a le plus contribué à la célébrité de cette ville. L'abbé *Onuphre Baldelli*, oncle de *Marcello Ridolfino* et de *Filippo Venuta*, qui en furent les premiers fondateurs, lui fit présent, en 1728, d'un cabinet d'antiquités, qui s'accrut dans la suite, et dont, en 1750, on a publié à Rome une collection de gravures in-folio, sous le titre de *Museum Cortonense*. Le président de cette académie porte le titre de *Lucumon*. Il y a aussi, à Cortone, une académie de belles-lettres, dite *degli Uniti*. Cette ville est dans une partie de la Toscane où l'on trouve beaucoup d'antiquités étrusques, qui sont remarquables par la beauté du dessin et des formes, et sont plus

anciennes que la plupart des monumens grecs et romains. Les environs de Cortone sont agréablement plantés de vignes et d'oliviers. On y voit des carrières, d'où l'on tire un très-beau marbre jaspé de vert, de noir et de couleur d'améthyste.

A l'extrémité méridionale de la Toscane, se trouve l'*État de gli Presidii*, l'*État des Présides*, qui ne comprend que des cantons voisins de la mer, et fesait autrefois partie du Siennois. Philippe II, roi d'Espagne, en cédant cette dernière province à Côme Ier., se réserva la possession des Présides. En 1707, les Impériaux en occupèrent la plus grande partie, ainsi que le royaume de Naples. Dans les préliminaires signés en 1735, confirmés et mis à exécution l'année suivante, cet état fut accordé à Don Carlos, roi de Naples et de Sicile. S. M. S. a cédé l'état des Présides à la République Française, par le traité de paix conclu le 7 germinal an 9 (le 28 mars 1801) entre les deux puissances.

Cet état comprend principalement les villes ou places suivantes :

Orbitello (en latin *Orbitellum*) est une ville peu considérable, située à 23 lieues au sud quart d'ouest de Sienne, et à 34 lieues au sud de Florence, par 28 degrés 58 minutes de longitude, et 42 degrés 22 minutes de latitude, au bord d'un lac qui en porte le nom, et qui était autrefois connu sous celui de *Limno Salacta* (lac salé). Ce lac communique avec la mer. Orbitello a un port commode défendu par quelques forts. Les Espagnols s'en rendirent maîtres en 1552, et les Français l'assiégèrent inutilement en 1646. Le roi de Naples y entretenait une garnison.

En avant d'Orbitello est un grand isthme ou promontoire, qu'on appelle *Monte Argentorio*, et à l'extrémité duquel se trouve, par 28 degrés 50 minutes de longitude, et 42 degrés 35 minutes de latitude, *Port-Ercole* (*Portus-Herculis*), qui a un bon château et un port presque rempli et défendu par deux forts. De ce port qui est ancien, on voit la petite *Ile d'Ercole*. Il y a sur l'itshme de *Monte-Argentorio* plusieurs châteaux fortifiés, qui sont, *Monte-Filippo*, *S. Antonio* et *Porto S. Stefano*.

A quatre lieues au nord d'Orbitello, et dans l'état des Présides, est située, à l'embouchure du torrent d'Ossa, sur la

pointe d'un rocher escarpé, et par 28 degrés 50 minutes de longitude, et 42 degrés 37 minutes de latitude, la ville de *Telamone* (*Telamona* et *Portus Thelamonis*), laquelle, dit-on, tire son nom de celui du Troyen Telamon, qui vint aborder en cet endroit, après la guerre de Troie. Près de cette ville, les Romains remportèrent une grande victoire sur les Gaulois. Le port de Télamone est actuellement ruiné.

Vis-à-vis et à l'ouest de l'isthme de Monte-Argentorio, se trouve, à la distance de 5 ou 6 lieues, la petite *île de Giglio* (*Ægilium*), par 28 degrés 35 minutes de longitude, et 42 degrés 24 minutes de latitude. Il n'y a qu'un seul endroit habité; et l'on y tient une petite garnison. Cette île est tout hérissée de collines couvertes de bois, et dans lesquelles il y a des carrières de très-beaux marbres. Les habitans ne sont pas au nombre de plus de 900, et gagnent leur vie à cultiver la terre, à servir sur les vaisseaux, et à pêcher des anchois. Giglio donne beaucoup de vin. Elle appartient à la Toscane.

Au sud du même isthme, gît la très-petite île de *Gianuti*, autrefois *Dianium*, ou *Artemisia*, qui n'est habitée que par des pêcheurs.

A l'ouest de l'île de Giglio, et à-peu-près à moitié chemin entre la côte de Toscane et celle de Corse, est l'île de *Monte-Christo*, autrefois *Oglasa*. Ainsi que la précédente, elle n'est habitée que par des pêcheurs. Près de cette île est un îlot appelé le *Formiche*. Au reste, il y a dans la mer de Toscane et sur les côtes de cette contrée, une douzaine d'autres îlots du même nom.

Entre l'île de Monte-Christo et l'île d'Elbe, gît, à peu de distance de cette dernière, la petite île de *Pianosa*, autrefois *Planasia*; d'où l'on a tiré de grandes et belles colonnes de granit qui ont été transportées à Rome. Léandre Alberti dit qu'à chaque pas, on y trouvait parmi les pierres, des urnes pleines d'outils très-ingénieux, la plupart en cuivre, et avec lesquels il était facile de tailler les pierres les plus dures. On voit dans l'île de Pianosa les ruines d'un ancien temple de granit.

Possessions du prince de Piombino, ci-devant sous la suzeraineté du roi de Naples. Elles consistent dans la plus grande partie de l'île d'Elbe, et dans la ville de Piombino et ses dépendances.

L'*île d'Elbe* (*Æthalia* en grec , *Ilva* en latin , *ell' Elba* en italien) , est située dans la mer de Toscane, entre la terre-ferme de l'Italie et la Corse, à la distance d'environ 3 lieues de celle-ci et de 13 de l'autre. Cette île forme un triangle presque équilatéral ; et la circonférence en est de 60 milles d'Italie , à raison des enfoncemens et des recoins qu'en présentent les côtes. Elle produit toutes sortes de métaux ; et l'on y trouve même quelques mines d'or et d'argent qui sont abandonnées. La mine de fer la plus abondante est dans le territoire de Rio , et s'étend l'espace d'environ un mille dans les flancs d'une montagne. On l'exploitait dans les tems les plus reculés. Il y a aussi dans l'île des carrières de marbre , tant blanc que mixte, et de brocatelle. La côte de Campo contient du granit. L'île d'Elbe offre aussi une grande quantité de calamite, tant blanche que noire. On y trouve aussi beaucoup de pierres d'amiante. Il y a des simples qui ne croissent point ailleurs. On y recueille du grain en petite quantité , du vin, du sel, un peu d'huile, du lin et des fruits de toute espèce qui, à la vérité, ne sont pas en abondance, mais ont meilleur goût que ceux de la terre - ferme. On y fait un vin, connu sous le nom de *vermut*, qui est un composé de vin blanc et d'herbes; que l'on recherche par-tout. Les montagnes n'y sont guères couvertes que d'arbustes et d'arbrisseaux. Cette île n'est arrosée par aucune rivière ; mais elle a des sources d'eau, de bonne qualité, qui servent à faire aller les moulins, et qui ne tarissent en aucun tems ; elle en a aussi de minérales. Les animaux domestiques et privés, qui naissent dans l'île, ont, pour la plupart, un pelage rougeâtre et noir, et la chair en est exquise. Les animaux sauvages sont le sanglier , le lièvre, la martre et l'hérisson. La mer qui baigne les côtes de l'île d'Elbe, abonde en poissons de toute espèce. On y prend aussi des huîtres, dont quelques-unes contiennent des perles. On y pêche du thon dans le golfe de Porto-Ferrajo, qui appartient au roi d'Etrurie, et dans le golfe de Procchio, qui est au prince de Piombino. La pêche de ce dernier golfe est fort avantageuse.

Dans le treizième siècle, l'île d'Elbe était, ainsi que la ville de Piombino, soumise aux Pisans. Les Genois la leur enlevèrent et la vendirent aux Lucquois, toutefois en s'en réservant le domaine suprême. Peu de tems après les Pisans la

recouvrèrent. Gérard, fils et successeur de Jacques d'Appiano, qui avait usurpé la souveraineté de l'état de Pise, la vendit en 1399, à Jean Galeas Visconti, duc de Milan, mais il s'en réserva le domaine, ainsi que celui de Piombino. En 1548, Charles-Quint enleva l'île et la principauté à Jacques VI d'Appiano, sous prétexte que celui-ci était mineur, et que sa mère était veuve; mais il les lui rendit en 1558. Les princes de cette maison les conservèrent jusqu'en 1635. Elles passèrent depuis dans la maison de Buoncompagni, ou des ducs de *Sora*, famille napolitaine, qui dut sa fortune au pape Grégoire XII. Par l'article IV du traité de paix, conclu à Florence, le 7 germinal an 9, S. M. S. qui possédait la souveraineté (mais nom le domaine utile) de l'île d'Elbe, en a fait cession à la république française.

L'île d'Elbe renferme deux villes qui sont *Porto-Ferrajo* et *Porto-Longone*. L'une appartient au roi d'Etrurie, et l'autre appartenait (en pluviôse an 10) à la république française.

Porto-Ferrajo (*Portus-Ferratus*), est située, par 28 d. 12 m. de long. et 42 d. 55 de lat., sur une longue pointe de terre fort haute et fort escarpée, à l'Ouest de la baie du même nom. En 1537, Côme Ier., duc de Florence, en obtint l'emplacement des seigneurs de Piombino, et il y bâtit une ville et une forteresse qui, du nom de son fondateur, s'appela *Cosmopoli*; et celui de Porto-Ferrajo lui fut aussi donné à cause des mines de fer des environs. Tout le contour de la place, c'est-à-dire, la partie de l'île qui est à la Toscane, comprend une étendue de terrain de 1666 toises et 4 cinquièmes, la toise à raison de trois brasses. Cette place est une des meilleures forteresses de l'Italie. Elle a neuf bastions et beaucoup d'autres ouvrages. D'ailleurs elle est défendue par deux forts, la *Sletta* et le *Falcone*. Il y avait au-dehors un autre fort, dit de *Saint-Giov.-Battista*, qui a été démoli. Du côté de la mer, la place est fermée par le port, et elle est séparée du reste de l'île par un canal, sur lequel était un petit pont. Elle avait ordinairement une garnison de 500 hommes. Le gouverneur de la ville décidait des affaires civiles et militaires. Avant la dernière guerre, les habitans étaient au nombre de 1500. Dix jours après l'entrée des Français à Livourne, c'est-à-dire, le 22 messidor an 4, une flotte anglaise, forte de 17 bâtimens, et portant 2000 hommes de

troupes de débarquement, parut devant Porto-Ferrajo, qui n'étant pas en état de faire résistance, se rendit le lendemain. Lors de la signature des préliminaires de paix entre la république française et la Grande-Bretagne, les Anglais défendaient, conjointement avec les habitans, la place de Porto-Ferrajo, inutilement assiégée par une armée française. En conséquence, cette ville ne sera soumise au roi d'Etrurie qu'à la conclusion définitive de la paix.

Porto-Longone (*Portus-Longus* en latin), est une place bien fortifiée, dans laquelle le roi de Naples entretenait une garnison. On commença à la bâtir en 1611, par ordre de Philippe III, roi d'Espagne. Elle fut prise par les Français en 1646, et reprise par les Espagnols en 1650. La forteresse, proprement dite, est sur une montagne qui domine la mer. Au-dessous est une petite bourgade, dont les habitans vivent principalement de la pêche. Porto-Longone est située par 28 deg. 15 m. de longit. et 42 deg. 52 m. de lat.

Rio est une bourgade située dans un canton peu cultivé, attendu qu'on s'y occupe exclusivement du commerce des mines de fer. En 1534, elle fut saccagée par le corsaire turc Barberousse, qui en emmena les habitans.

Principauté de Piombino. Cette principauté, située sur la côte de la Toscane, entre le Siennois et le Pisan, abonde en toutes sortes de productions. La ville de *Piombino* (en latin *Plumbinum*), qui en est la capitale, est bâtie sur un rocher, au bord de la mer. L'origine en est due à l'ancienne ville de Populonia, qui en était à 3 milles. Piombino, dont le prince résidait à Rome, est en mauvais état. Elle a cependant une citadelle avec un château fortifié. Le roi de Naples avait le droit d'y tenir une garnison. Elle est située à 6 lieues au Sud-Est de Livourne, à 24 au Sud-Ouest de Florence, et à 17 au Sud-Ouest de Sienne, par 28 d. 18 m. de long. et 42 d. 57 m. de lat. Un golfe qui en est voisin porte aussi le nom de *Piombino.*

Sur un promontoire près de *Porto-Baratto*, lieu de peu d'importance, se trouvait l'ancienne ville de *Populonia* ou de *Populonium*, l'une des douze principales de l'Etrurie, et le centre des forces maritimes des Etrusques. Elle fut détruite dans le neuvième siècle par le patrice Nicée. On en admire encore les murs, qui sont de pierres de taille, d'une

grandeur démesurée, et jointes entr'elles sans le secours de la chaux, ni d'aucun ciment.

Entre la *Tour de Saint-Vincent* et le promontoire sur lequel était placée Populonia, et à 3 milles de la mer, on trouve, au milieu de broussailles épaisses, les débris d'une muraille, qui embrasse une grande étendue de pays. Elle est toute de pierres qui ont pour la plupart 4 à 5 pieds de longueur sur 10 de largeur, et qui sont jointes sans ciment. Dans l'enceinte qu'elle forme, on voit les ruines de plusieurs bâtimens, et entr'autres celles d'un amphithéâtre, et des fondemens d'édifices d'une masse énorme. La forêt porte le nom de *Velletta*. L'on donne celui de *Vetutulonium* à la ville dévastée qu'elle environne; ce serait le véritable, si en effet ces ruines étaient celles d'une ville; mais Léandre Alberti prétend que ce sont celles d'un temple très-vaste et très-magnifique, appelé *Itulonium*, et consacré à *Pupius*, prince et dieu des Populoniens, auprès duquel étaient de grands édifices occupés par les prêtres.

Scarlino est un château qui donne son nom à un golfe ou lac qui communique avec la mer. C'est dans ce golfe que se rend la *Pecora Vechia*, et qu'était autrefois le port de *Falesia*. Auprès du lac de *Castiglione della Pescaja*, commence un emplacement, qu'on appelle le *Territoire en commun*, où les habitans de la principauté de Piombino et ceux de la Toscane peuvent faire paître leurs bestiaux.

Le sort de cette principauté a toujours suivi celui de l'île d'Elbe; et par le traité de paix entre la république française et le roi de Naples, signé le 7 germinal an 9 (28 mars 1801), à Florence, S. M. S. a transporté à la France la souveraineté de cette principauté, mais non le domaine utile, qui, ainsi que celui de l'île d'Elbe, demeure au prince de Piombino.

République de Lucques. — Le territoire de cette république, qui a environ 10 lieues de longueur sur 8 de largeur, est borné au Nord par la République Italienne, à l'Est et au Sud par par la Toscane, et à l'Ouest par la Méditerranée. Il est montueux, mais on y trouve quelques vallées si fertiles, qu'elles rapportent 15 à 20 pour un. Les montagnes sont couvertes de vignes, d'oliviers, de châtaigniers et de mûriers. La partie qui s'approche de la côte, offre des prai-

ries

ries qui nourrissent une grande quantité de bestiaux. L'huile et la soie sont d'un très-grand profit pour cet état, du commerce duquel ils forment les deux principaux objets. Les lacs de Sesto et de Massaciuccoli, abondent en bons poissons. La population de la république de Lucques est telle, qu'on y compte plus de 120,000 hommes, dont 20 ou 30,000 sont en état de porter les armes.

Lucques était une des principales villes des Etrusques, et fut ensuite colonie romaine. Sous les Goths et les Lombards, elle éprouva les mêmes vicissitudes que le reste de la Toscane. Après la mort de la comtesse Matilde, en 1115, Lucques prit la forme républicaine, sans cependant se soustraire à l'obéissance des empereurs. En 1316, elle fut soumise à Castruccio del Castracani. En 1328, l'empereur Louis de Bavière l'enleva aux fils de Castruccio, y établit une forme de gouvernement à son gré, et imposa aux Lucquois un subside de 150,000 florins. En 1355, Charles IV les soumit à la juridiction civile et criminelle des Pisans, qui furent chargés de l'exercer au nom de l'empereur. En 1369, le cardinal légat de Bologne, établi vicaire de Lucques, par le même empereur, vendit la liberté aux Lucquois, moyennant cent mille florins d'or. En 1400, un simple citoyen, Paul Guinisi, s'empara de l'autorité et gouverna jusqu'en 1430 qu'il fut arrêté. Depuis cette époque Lucques a toujours formé une république qui était sous la protection de l'Empereur.

La République de Lucques ayant donné quelques sujets de plainte à la République Française, le général Serrurier entra à Lucques le 7 nivôse an 7, à la tête de 400 hommes de cavalerie, désarma les troupes lucquoises, rendit la liberté à tous ceux qui étaient détenus à raison de leurs opinions politiques, mit en réquisition l'argenterie des églises, et imposa une contribution de deux millions. Le 26 du même mois, le gouvernement abdiqua volontairement, et remit au peuple l'exercice de sa souveraineté. Les paroisses de l'état de Lucques furent convoquées et nommèrent cent députés qui furent chargés de rédiger une constitution démocratique. Ils allaient commencer leurs opérations, lorsque le Général francais, après avoir reçu de nouvelles instructions, nomma lui-même un gouvernement provisoire.

Lors de la seconde rupture de la France avec l'Autriche,

la République de Lucques éprouva le sort du reste de l'Italie. Selon le rapport, sur la situation de la République Française, fait au corps législatif de France, le 2 frimaire an 10, Lucques a expié dans les *angoisses d'un régime provisoire*, les erreurs qui lui méritèrent l'indignation du peuple français ; et l'on annonçait en même-tems qu'elle s'occupait à se donner une organisation définitive, dont nous parlerons ci-dessous.

Ancienne Constitution. La République de Lucques (1) était aristocratique. La puissance législative résidait dans un sénat composé de 150 patriciens, qui avait pour chef un gonfalonnier et neuf conseillers, nommés *Anzianni* (anciens), lesquels étaient changés tous les deux mois, et qui, pendant l'exercice de leurs fonctions, étaient entretenus dans le palais aux dépens de l'état. Le grand conseil était renouvelé tous les deux ans. L'autorité du gonfalonnier se réduisait à faire le premier les propositions au sénat. Il avait le titre de *Prince* de la République, et jouissait de tous les honneurs d'un souverain. La justice était administrée par cinq auditeurs, dont l'un avait le titre de *Podestat*, et jugeait les causes criminelles ; mais il fallait que ses jugemens fussent confirmés par le sénat, sur-tout quand c'étaient des arrêts de mort.

Le 26 décembre 1801 (5 nivôse an 10), le gouvernement provisoire de Lucques déclara que la *Nouvelle Constitution* était acceptée. Par cette organisation, le gouvernement est composé d'un collége ou grand conseil, d'un pouvoir exécutif et d'un conseil administratif. Le collége est chargé de la confection des lois, nomme les membres du pouvoir exécutif, du conseil administratif et des tribunaux. Il est composé de 300 citoyens, dont 200 sont choisis parmi les plus riches propriétaires, et 100 parmi les principaux négocians et gens de lettres. Il se renouvelle par tiers tous les cinq ans. Le pouvoir exécutif est composé de douze *Anziani*, qui président à tour de rôle, pendant deux mois. Le président porte le titre de *Gonfalonier*, et représente le gouvernement dans ses rapports avec les puissances étrangères. Les attributions du

---

(1) Cet état portait le titre de *Sérénissime République de Lucques*. Elle avait pour armoiries, deux bandes entre lesquelles était écrit sur un fond d'azur, et en lettres d'or, le mot *Libertas*.

pouvoir exécutif consistent à proposer les projets de loi au collége, à diriger les relations de l'état au-dehors, et à régler toutes les parties de l'administration intérieure. Le corps des anziani est renouvelé par quart tous les ans. Le conseil administratif est composé des anziani et de seize magistrats formant quatre magistratures, qui ont l'inspection des affaires de l'intérieur, de la justice, de la police, de la force armée, des relations étrangères, de la direction des eaux, des routes, des travaux publics et des finances. On y discute les projets de lois, ainsi que tous les actes qui doivent émaner du pouvoir exécutif. Les membres des quatre magistratures ont voix consultative, et restent en charge pendant quatre ans. Le *collége* se réunit de plein droit le premier janvier, choisit dans son sein, et renouvelle tous les ans une commission de vingt membres, chargée d'examiner les projets de lois. Après cet examen, chaque projet est discuté contradictoirement, en présence du collége, par un membre de la commission, et par un rapporteur choisi par le gouvernement dans une des quatre magistratures. Le pouvoir exécutif fixe l'époque de la discussion de chaque projet de loi; il en détermine aussi la durée, qui ne peut être de moins de trois jours. Celle des séances du collége est aussi réglée par la même autorité; mais elle ne peut excéder deux mois, ni être de moins de 15 jours. Dans l'intervalle des séances du collége, le pouvoir exécutif peut faire, en cas d'urgence, des règlemens qui ont provisoirement force de loi.

Le *territoire* de la république de Lucques est divisé en trois arrondissemens, qui sont, le canton du Serchio, le Littorale, et le canton des Apennins. Les chefs-lieux sont la ville de *Lucques*, *Via Reggio* et *Mozano*.

Lucques (en latin *Lucca*, et en italien *Luca*) est dans une belle situation, au bord du Serchio, par 27 degrés 57 minutes de longitude, et 49 degrés 49 minutes de latitude. Elle a 700 toises de longueur sur 400 de largeur, et est entourée de remparts solides et flanqués de onze tours de briques. On y voit beaucoup de maisons bien bâties. Les rues en sont larges et bien pavées, mais pour la plupart mal alignées. Le palais de la république est un vaste édifice, dans lequel il y a un arsenal où l'on peut armer plus de 20,000 hommes. L'évêché, qui dépendait immédiatement du Pape, fut érigé

en archevêché en 1726. La cathédrale est d'une architecture gothique, et l'on y trouve une chapelle fort ornée, où l'on révère un crucifix de bois, que l'on appelle *Volto-Santo*, ou le Saint-Suaire. La ville de Lucques contient environ 40,000 habitans, parmi lesquels il y a beaucoup d'ouvriers en soie.

Viaregio est un village qui jouit d'un petit port.

La république de Lucques tenait sur pied 500 hommes de troupes réglées et 70 Suisses, qui formaient la garde du *Gonfalonnier* et des *Anziani*. On en évalue les revenus à 40,000 écus.

ÉTAT DE L'ÉGLISE.

Limites, étendue et divisions. — Cet Etat, qui renferme, sur une étendue de 1,500 lieues carrées, environ 1,200,000 habitans, et dont le Pape *est le souverain*, est borné au nord par la république Italienne ; à l'est, par le golfe de Venise ; au sud, par le royaume de Naples ; et à l'ouest par la mer Méditerranée et la Toscane. On le divise aujourd'hui en dix petites provinces, qui sont, le duché d'Urbin, la Marche d'Ancône, le Pérugin, l'Orviétan, le duché de Spolette, la Sabine, le duché de Castro et le comté de Ronciglione, le patrimoine de Saint-Pierre, la campagne de Rome, et le duché de Bénévent. Les donations de Pépin-le-Bref, roi de France, et de son fils l'empereur Charlemagne, ont, ainsi que celles de la comtesse Mathilde, souveraine d'une partie de l'Italie (en 1102), formé la base de la puissance temporelle des papes. Nous indiquerons de quelle manière la plupart des provinces de l'état ecclésiastique ont passé sous la domination du Saint-Siége.

Sol et productions. — Quoique le sol de la plupart des provinces soit naturellement assez fertile, il ne produit pas aujourd'hui de quoi nourrir une faible population. Presque toutes les exportations de l'état de l'Eglise se réduisent à une espèce supérieure d'alun, qu'on extrait à Tolfa, près de Civita-Vecchia, d'une roche argileuse blanchâtre. Cependant les provinces situées sur les bords de la mer Adriatique se trouvent, même au jugement d'un protestant, dans un état florissant.

Topographie des provinces. — Nous allons considérer en détail chaque partie de cet état, en allant du nord au sud.

I. Le *duché d'Urbin* est borné au nord par le golfe de

Venise, au Sud par le Pérugin et l'Ombrie, à l'Est par la Marche d'Ancône, et à l'Ouest par la Toscane et la république Italienne. Il a environ 22 lieues de longueur sur 17 de largeur. C'est un pays mal-sain et peu fertile. Il a eu ses princes particuliers de la maison de Jules II, à laquelle il fut donné en fief par ce pape ; mais à la mort du dernier duc François-Marie de la Rovère, qui ne laissa point d'enfans mâles, il fut réuni à la chambre apostolique (en 1631). Ce duc avait, par son testament, en date de l'année 1626, fait une cession de ce pays au Saint-Siége. Le pape avait autrefois cinq gouvernemens principaux, à chacun desquels on donnait le titre de *Légation*. C'étaient ceux d'Avignon, de Ferrare, de Bologne, de Ravenne et d'Urbin. De ces cinq gouvernemens il ne reste plus au Saint-Siége que le dernier. En conséquence, le duché d'Urbin est le seul des états de l'église, qui soit gouverné par un Légat. Les principales villes de cette province sont *Pesaro*, *Urbin* et *Sinigaglia*.

Pesaro ou *Pisaro* (en latin *Pisaurum*) est située sur une hauteur, près l'embouchure de la Foglia (anciennement le *Pisaurus*), dans la mer Adriatique, par 30 deg. 35 m. 6 s. de long. et 43 deg. 55 m. 1 s. de lat., à la distance de 7 lieues au Nord-Est d'Urbin, et de 52 au Nord-Est de Rome. Cette ville est d'une grandeur médiocre ; elle est bien bâtie, et un peu fortifiée. La grande place est une des plus belles de l'Italie, et l'on trouve à Pesaro beaucoup de tableaux précieux. Plusieurs palais de la noblesse offrent de la grandeur et du goût. Un ancien aqueduc des Romains conduit en plusieurs endroits de la ville de l'eau en abondance. Avant qu'on eût desséché les marais circonvoisins, l'air de Pesaro était malsain pendant l'été. Les environs en sont très-agréables, et les figuiers qu'ils produisent passent pour les meilleurs de l'Italie. La République italienne s'était emparée de cette ville ; mais le gouvernement français la lui a fait restituer au Pape.

Une belle route d'environ 8 lieues de longueur et plantée de mûriers blancs conduit de Rimini à Pesaro.

Urbin (en latin *Urbinum Hostense* et en italien *Urbino*) est située sur une montagne entre les rivières de Metro et de la Foglia, à 8 lieues au Sud de Rimini, à 20 au Nord-Ouest d'Ancône à 23 à l'Est de Florence, et à 49 au Nord-Est

de Rome, par 30 deg. 22 m. 15 s. de long. et 43 deg. 43 m. 36 s. de lat. Cette ville, qui donne son nom au duché, en est la capitale. Le légat y fait son séjour. C'est aussi le siége d'un archevêché. On y trouve une académie connue sous le titre d'*Academia obsurdescentium* ou *assurditorum*, qui est la plus ancienne de l'Italie.

Sinigaglia ou *Sinigallia* (anciennement *Senogallia*) doit son nom aux Gaulois Senonois. Elle est située à 7 lieues au Sud-Est de Pesaro, à 7 à l'Ouest d'Ancône, et à 12 au Nord-Ouest d'Urbin, par 30 d. 53 m. 15 s. de long. et 43 d. 43 m. 16 s. de lat. Cette ville est entourée de murs et de quelques bastions, et a un château. Elle est le siége d'un évêque suffragant de l'archevêque d'Urbin. Sinigaglia jouit d'un port sur la mer Adriatique. Tous les ans on y tient une foire, qui attire des marchands de différentes nations. La Misa traverse cette ville dont l'air est mauvais.

Dans l'enceinte du duché d'Urbin, mais sans faire partie de cette province, se trouve par 30 d. 41 m. 23 s. de long. et 43 d. 51 m. de lat., la ville de *Fano* (en latin *Fanum fortunæ*, *Colonia Fanestris et Julia Fanestris*), qui a sur la mer Adriatique un port, où peuvent entrer de petits vaisseaux. Cette ville fut d'abord possédée par la maison de Malalesta, et ensuite par celle de Sforce. Elle se défendit toujours contre les ducs d'Urbin, puis se soumit volontairement au Saint-Siége. Elle a un évêque qui ne dépend que du pape. Elle a aussi un collége de nobles, qui obtint de Clément X, le privilége d'université. On y voit un théâtre très-vaste et d'une belle architecture. Ce qu'il y a de plus remarquable à Fano est un arc de triomphe érigé en l'honneur de l'empereur Auguste. Auprès de cette ville, dont les environs sont charmans, coule le Métaure, rivière fameuse par la défaite totale de l'armée d'Asbubal, père d'Annibal, pendant la seconde guerre punique.

II. *Marche d'Ancône.* — Cette province est bornée au Nord par le duché d'Urbin, à l'Est par la mer Adriatique, au Sud par l'Abruzze, et à l'Ouest par les duchés d'Ombrie et d'Urbin. Elle a 26 lieues de côtes, qui en font la longueur, et 16 lieues de largeur. Le territoire d'Ancône formait l'ancien *Picenum*. Du tems des Lombards, Ancône fut gouver-

née par un margrave; et c'est là ce qui lui a fait donner le nom de Marche d'Ancône. Ayant recouvré la liberté, elle la conserva jusqu'en 1532, que Louis de Gonzague, général de Clément VII, la réduisit sous l'obéissance du Saint-Siége. Les villes les plus remarquables de la province sont : *Ancône*, *Lorette*, *Recanati*, *Macerata*, *Fermo*, *Tolentino*, *Camerino* et *Ascoli*.

Ancône est, à cause de sa situation, ainsi nommée d'un mot grec qui signifie coude. Cette ville est au bord de la mer, à 20 lieues au Sud-Est d'Urbin, et à 47 au Nord-quart-d'Est de Rome, par 31 d. 10 m. 37 s. de long. et 43 d. 37 m. 54 s. de lat. Elle est bâtie sur le penchant d'une montagne, qui se trouve entre deux autres, sur l'une desquelles est une citadelle, et sur l'autre l'église cathédrale. La ville d'Ancône est assez grande, mais la population en est peu considérable, vu la position où elle est pour faire le commerce des villes de l'autre côté du golfe, presque au centre duquel elle est placée. Le port d'Ancône est de forme demi-circulaire; et deux môles le protégent contre les tempêtes. L'empereur Trajan l'ayant fait augmenter de beaucoup, on y éleva par ordre du sénat un bel arc de triomphe en marbre, en l'honneur de ce prince. Cet arc, qui est assez bien conservé, se trouve sur le môle qui s'avance le plus dans la mer. On a aussi érigé un monument du même genre au pape Benoît XIV, qui s'est occupé des moyens de faire fleurir le commerce de la même ville. Le port en est bon, et long-tems on a travaillé à le rendre meilleur encore. La bourse est un bâtiment vaste et très-beau. Chacun jouit à Ancône d'une grande liberté de conscience, mais la religion catholique est la seule dont l'exercice y soit public. On y compte au moins 5000 juifs. Ce sont eux qui font la plus grande partie du commerce, et ils y habitent un quartier séparé, où ils ont une synagogue. On les distingue des chrétiens par un petit morceau de drap rouge à leur chapeau. Ancône a un grand lazaret, où les vaisseaux font quarantaine, et qui est situé en partie dans la mer, et en partie sur la côte. Dans la dernière guerre, les anglais ont vainement bombardé cette ville, que défendaient les français.

A 5 lieues au Sud-Est d'Ancône, à 8 au Nord-Est de Fermo, et à 45 au Nord-Est de Rome, se trouve sur une

montagne, au bord de la mer Adriatique, et par 31 d. 16 m. 35 s. de long. et 43 d. 27 m. de lat., la ville de *Lorette* (en latin *Lauretum*), dont la célébrité est due à la maison que, dit on, la Sainte-Vierge habitait à Nazareth, à la *Santa-Casa*. On raconte qu'en 1291, au mois de mai, les anges apportèrent cette maison, à travers les airs, de Galilée à Tersato, en Dalmatie, d'où elle fut transportée de la même manière en Italie, au milieu de la nuit du 10 décembre 1294. Elle fut d'abord posée dans un bois des environs de Recanati, à 1000 pas de la mer. Huit mois après, elle fit encore 1000 pas vers cette même ville, et enfin, au bout de quelques autres mois, elle vint occuper l'emplacement où elle est aujourd'hui, et qui appartenait à une dame de qualité, appelée *Loretta* ou *Laurette*. La Santa-Casa est un petit bâtiment de briques et de pierres, assez mal disposées. La longueur en est d'environ 32 pieds, la largeur de 13 et la hauteur de 17. Elle n'a point de fondemens et pose sur la terre. Le pavé en est d'un beau marbre blanc et rouge, mais il est moderne. L'ancien plafond était de bois; et comme d'après la grande quantité de cierges et de lampes qui brûlent dans ce lieu, le feu eût pu y prendre, on y a construit une voûte sur laquelle on a peint l'assomption de la Vierge, que l'on a peine à reconnaître aujourd'hui, tant elle est ternie par la fumée. Dans la muraille qui regarde l'Orient, on voit la cheminée de la chambre. La statue de la Vierge est au-dessus dans une niche. On dit qu'elle est de bois de cèdre; mais quoiqu'il en soit, elle est très-noire. On n'en voit que le visage, tout le reste étant couvert d'une robe magnifique enrichie de pierreries. Au-devant de l'image sont suspendues 17 lampes d'or, toujours allumées, et dont les plus fortes sont du poids de 37 livres et demie. La muraille est, des deux côtés de la niche, couverte d'une infinité de petits enfans et d'anges, aussi en or. Tout auprès, il y a deux armoires qui servent à renfermer les différentes robes de la madone, l'une desquelles est de camelot rouge. On dit que c'est celle dont la statue était couverte à son arrivée en Dalmatie, et dont la Vierge se revêtait durant sa vie. Un peu plus loin, il y a une autre armoire, où l'on conserve quelques plats de terre que l'on prétend avoir servi à la sainte famille, et qui sont aujourd'hui recouverts de lames d'or et d'argent. Vis-à-vis de l'image, dans la muraille qui regarde l'Occident,

est la fenêtre par laquelle entra l'Ange-Gabriel. Elle a trois pieds de hauteur sur une largeur un peu moindre. Cette fenêtre est fermée par une espèce de grille d'argent. La Santa-Casa est extérieurement revêtue de marbre sculpté en bas-reliefs. Elle est précédée d'un assez grand espace, orné de 37 lampes d'argent, quelques-unes desquelles pèsent jusqu'à 125 livres. L'église qui contient ce monument est grande, mais n'a rien de remarquable. On conservait dans la sacristie de cette église le trésor de Notre-Dame de Lorette, et on l'évaluait à la somme de 3 millions. On assure que les revenus fixes de la Santa-Casa rapportent annuellement de 27 à 30,000 écus. Avant la réformation, le nombre des pélerins qui visitaient Notre-Dame de Lorette, était de 200,000 par année. De nos jours on l'a vu de 40 à 50,000, et probablement il est bien moindre aujourd'hui. Sur la place qui est en avant de l'église on voit une belle statue de Sixte-Quint, qui donna le titre de ville à Lorette. L'un des côtés de cette place offre le palais du gouverneur. L'évêque de Lorette n'est subordonné qu'au pape, et réside ordinairement à Recanati. On évalue à 7,000 âmes la population de Lorette, dont tout le commerce consiste à vendre des images et des reliques. Paul V et Sixte-Quint firent fortifier cette ville pour la défendre contre les incursions des corsaires.

Les troupes de la République française entrèrent dans la ville de Lorette, le 22 pluviôse an 5. A leur approche, le Commandant des troupes du Pape pril la fuite, emportant avec lui tout ce qu'il put du trésor, dont depuis deux jours on avait enlevé une grande partie. Les Français y trouvèrent encore pour la valeur d'un million en or et en argent. Ils s'emparèrent aussi de la statue de la Vierge (1), de la robe de camelot et des vases de terre, dont nous avons parlé plus haut. Le tout fut envoyé au Directoire Exécutif de France, qui fit déposer la statue au muséum d'antiquités de la bibliothèque nationale à Paris, où elle fut exposée aux regards du public. Les Consuls de la République française ont rendu ces reliques aux peuples pour lesquels elles sont un objet de dévotion.

(1) Elle est d'un bois noir, et du plus mauvais travail.

Entre Lorette et *Recanati*, on voit l'aqueduc que Paul V a fait construire pour fournir de l'eau à la première de ces deux villes.

Recanati est une ville médiocre, située sur une montagne stérile et assez élevée, et près de la Musone, à la distance de 2 lieues au Sud-Ouest de Lorette, et de 44 au Nord-Est de Rome, par 31 d. 12 m. 53 s. de long. et 43 d. 25 m. 44 s. de lat. Les environs, jusqu'à la mer Adriatique, sont très-fertiles et bien cultivés. L'évêché de cette ville a été uni à celui de Lorette.

Macerata est située par 31 d. 13 m. 30 s. de long. et 43 d. 18 m. 36 s. de lat., à la distance de 5 lieues au Sud-Ouest de Lorette et de 8 au Sud-Ouest d'Ancône, sur une montagne au bas de laquelle coule la rivière de Chienti. La principale porte de cette ville a la forme d'un arc de triomphe. Macerata est la capitale de la province, et le siége du gouverneur ou légat et de la chancellerie. Elle a une université, fondée en 1290 et rétablie en 1540, un gymnase noble, deux académies et un auditoire de la Sainte-Rote, tribunal où cinq assesseurs (*legali*) jugent toutes les causes civiles et ecclésiastiques de la Marche d'Ancône. Cette ville est mal peuplée.

L'évêché de Macerata a été réuni à celui de Tolentino.

Tolentino (en latin *Tolentinum*), est une petite ville située sur une colline, au bas de laquelle coule le Chienti, et à la distance de 3 lieues au Sud-Est de S. Severino, de 4 au Sud-Ouest de Macerata et de 35 au Nord-Est de Rome, par 30 d. 57 m. 45 s. de long. et 43 d. 12 m. 30 s. de lat. Les Français étant entrés dans l'État ecclésiastique, le général en chef Bonaparte établit son quartier-général à Tolentino, où, le premier ventôse an 5, il signa, ainsi que le citoyen Cacault, l'un et l'autre en qualité de plénipotentiaires Au directoire Exécutif, un traité de paix entre la République française et le Pape.

Fermo (en latin *Fermana* et *Firmum Picenum*) est située près de la mer Adriatique, sur laquelle elle a un port, par 31 d. 23 m. 11 s. de long. et 43 d. 10 m. 18 s. de lat., à la distance de 7 lieues au Sud-Est de Macerata, de 9 au Nord-Est d'Ascali, de 13 au Sud-Est d'Ancône et de 40 au Nord-Est de Rome. Elle est le siége d'un archevêque qui a pour

suffragans les évêques de Macerata et Tolentino, de Montalto, de Ripa-Transone et de S. Severino. Cette ville et celle d'Ascoli sont renfermées dans ce qu'on nomme la *Marca di Fermo*, qui est une partie considérable de la Marche d'Ancône.

Ascoli (en latin *Ascolum Picenum*) est située sur une colline entre les rivières de Tronto et de Castellano, par 31 d. 14 m. 15 s. de long. et 42 d. 51 m. 24 s. de lat., à la distance de 20 lieues au Sud d'Ancône, de 12 au Nord-Est d'Aquila et de 30 au Nord-Est de Rome. Elle est le siége d'un évêque qui dépend immédiatement du Saint-Siége.

Citta di Castello (en latin *Tiphernum Tiberinum*), est située au bord du Tibre par 29 d. 53 m. 41 s. de long. et 43 d. 28 m. 19 de lat., à la distance de 11 lieues au Sud-Ouest d'Urbin, de 10 au Nord-Ouest de Pérouse et de 40 au Nord de Rome. Elle est le siége d'un évêché qui dépend immediatement du pape, et le chef-lieu d'un comté situé au pied de l'Apennin, entre le duché d'Urbin, le territoire de Florence et celui de Pérouse.

III. *Le Pérugin* est borné au Nord par le duché d'Urbin, à l'Est par l'Ombrie et par l'Orviétan, et à l'Ouest par la Toscane. Cette petite province a environ 10 lieues de longueur sur à-peu-près autant de largeur. Le territoire en est des plus fertiles, et renferme un grand lac, anciennement connu sous le nom de *lac de Trasimène*, et qu'on nomme aujourd'hui *lac de Pérouse.* Ce lac contient trois îles dans l'une desquelles il y a plusieurs familles et un couvent de franciscains. Entre le lac de Trasimène et le pied des hautes montagnes du Florentin, vers l'endroit où est situé la ville de Gortone, il y a, dans un fond, une grande vallée qui n'a qu'une seule entrée étroite, où l'on croit que Flaminius fut défait par Annibal. Une partie de cette vallée porte le nom d'*Ossaja*, des ossemens que l'on y a découverts, et que l'on croit être ceux des guerriers qui succombèrent dans ce combat fameux.

Pérouse (en latin *Perugia*, et du tems des étrusques *Perusia*) est la capitale et la seule ville importante du Pérugin. Elle est située sur une montagne, entre le Tibre et la Genna, à 10 lieues à l'Ouest-quart-de-Nord de Nocera, et à 30 au Nord de Rome, par 30 d. 35 m. 45 s. de long. et 43 d. 33 m. 54 s. de lat. C'était une ville des Étrusques, et

sa domination s'étendait de la mer Tyrrhénienne à la mer Adriatique. Elle fut assiégée, prise et réduite en cendres par Auguste. Dans le cinquième siècle, les Goths s'en emparèrent après un siége de sept ans, mais Narsès la leur enleva. Elle fut comprise dans la donation de Pepin et de Charlemagne au Saint-Siége. Pendant le grand interrègne, elle recouvra sa liberté. En 1392, elle se soumit au Pape après lui avoir fait la guerre. Depuis 1416 jusqu'en 1424, elle obéit à *Forte Braccio*; et en 1442, elle rentra sous la domination du Saint-Siége. L'évêque de Pérouse ne dépend que du Pape. Cette ville a une université, qui fait remonter l'époque de sa fondation à l'an 1292. Elle a aussi deux académies, dont l'une, fondée en 1752, reçut le nom d'*Augusta bonarum artium academia*. La population de Pérouse est d'environ 16,000 âmes. L'eau y est amenée du mont Pacciano, au moyen de tuyaux de plomb qui, de la montagne, descendent dans la vallée, puis s'élèvent à la hauteur de 400 pieds jusqu'à la grande place de cette ville. Pendant les trois premiers jours de novembre, il s'y tient tous les ans une foire où l'on amène beaucoup de bestiaux. Pérouse est défendue par une citadelle.

IV. *L'Orviétan* ou la *province d'Orvielte*, est très-petite, et ne contient que deux villes, *Orviette* et *Acquapendente*.

Orviette (en latin *Urbiventani*) est située sur un rocher entièrement escarpé, pres du confluent de la Paglia et de la Chiana, à la distance de 3 lieues au Nord de Bolsene, de 6 au Nord de Viterbe et de 20 au Nord-quart-d'Ouest de Rome, par 29 d. 47 m. 31 s. de long. et 42 d. 49 m. 24 s. de lat. Elle est la capitale de la province et le siége d'un évêque, qui ne dépend que du Pape, et loge dans un magnifique palais. On voit dans cette ville un puits très-profond, où les mulets descendent par un escalier, pour prendre de l'eau, et remontent par un autre. L'espèce de composition médicinale, que l'on appelle de l'*orviétan*, est ainsi nommée parce qu'Orvielte est la première ville où on en a fait.

Acquapendente est située sur un rocher, d'où tombe une cascade; et c'est de-là que la ville a tiré son nom. Elle est le siége d'un évêque qui n'est soumis qu'au Pape. Il y a dans les environs des points de vue très-pittoresques.

V. *Le duché de Spolette.* Ce duché qui est une portion de l'ancienne province d'Ombrie, a environ 22 lieues d'étendue de l'Est à l'Ouest et du Nord au Sud. Il est borné au Nord par la Marche d'Ancône et le duché d'Urbin, à l'Est par l'Abruzze, au Sud par la Sabine et le Patrimoine de St.-Pierre, et à l'Ouest par l'Orviétan. Il fut soumis aux Lombards, puis fit partie du domaine suprême des rois de France, en Italie, et ensuite il passa sons la domination du Saint-Siége. Il contient les villes d'*Assise*, de *Nocera*, de *Foligno*, de *Spolette*, de *Narni* et de *Terni*.

Assise (en latin *Assilium*) est une petite ville bâtie sur le flanc d'une montagne, à 4 lieues à l'Est de Pérouse, à 8 au Nord-Ouest de Spolette, et à 28 au Nord de Rome, par 30 d. 16 m. 58 s. de long. et 43 d. 4 m. 22 s. de lat. Elle est le siége d'un évêque qui ne dépend que du pape. On y remarque une église que Grégoire IX déclara patriarchale et chapelle papale, ou plutôt ce sont trois églises bâties l'une sur l'autre et à la moderne, l'une desquelles est souterraine, et renferme le corps de *Saint-François*, dit *d'Assise*, parce qu'il naquit en cette ville. Les reliques de ce Saint font accourir beaucoup de pélerins. L'église est attenante à un monastère de frères conventuels très-nombreux. Assise a une espèce d'eau minérale qui porte le nom de *Nojano*.

A un mille de cette ville se trouve aussi un couvent de 140 frères mineurs observantins, avec une église superbe, connue sons le nom de *Madonna degli Angeli*, ou de *Sainte-Marie de la Portioncule*, où les pélerins accourent en foule, parce qu'elle renferme la chapelle dans laquelle Saint-François reçut, dit-on, la fameuse indulgence des mains de Jésus-Christ, miracle dont on célèbre la fête le 2 août. Côme de Médicis, dit le Grand, fit construire un aqueduc, qui apporte en ce lieu de l'eau, de plus de deux milles de distance. On y tient tous les ans une foire qui est fort fréquentée, et que l'on connaît sous le nom du *Pardon* (*del Pardonno*).

Nocera (en latin *Nuceria* ou *Nuceria Camellaria*) est située au pied de l'Apennin, à 7 lieues au Nord-Est de Spolette, par 30 d. 27 m. 17 s. de long. et 43 d. 6 m. 40 s. de lat. Elle est le siége d'un évêque qui n'est soumis qu'au pape, et dont le revenu est de 6,300 liv. En 1751, cette ville et ses

bains d'eaux chaudes souffrirent considérablement d'un tremblement de terre.

Foligno (en latin *Fulginæ* et *Fulgineum*) est située sur le penchant d'une montagne, près du Topino, à la distance de 5 lieues au Nord de Spolette et de 27 au Nord de Rome, par 30 d. 22 m. 32 s. de long. et 42 d. 57 m. 49 s. de lat. Cette ville est peu considérable, mais elle est dans une situation agréable, et les habitans en sont industrieux. Elle est le siége d'un évêque qui n'est soumis qu'au pape.

Spolette (en latin *Spoletum*) est située sur un terrain montueux, avec un château placé sur une hauteur, et qui communique avec la ville au moyen d'un pont. Elle est près de la rivière de Lesino, à la distance de 11 lieues au Sud-Est de Pérouse, de 12 à l'Est d'Orviette, et de 22 au Nord-Est de Rome, par 30 d. 24 m. 46 s. de long. et 42 d. 44 m. 50 s. de lat. Un aqueduc, consistant en 10 arches de pierres de taille, et de la hauteur de 4 à 500 pieds, qui est un superbe monument d'architecture gothique, conduit l'eau du mont Saint-François, qui est vis-à-vis de Spolette, d'abord dans le château et de-là dans la ville. L'évêque de Spolette ne dépend que du pape.

Narni (en latin *Narnia* et *Nequinum*) est agréablement située sur une haute montagne, à la distance de 8 lieues au Sud-Ouest de Spolette, de 9 au Nord de Rieti, et de 16 au Nord-Est de Rome, par 30 d. 11 m. 5 s. de long. et 42 d. 31 m. 17 s. de lat. Cette ville, quoique soumise au pape, a conservé la forme du gouvernement républicain. Elle a un Conseil-Général, composé de 70 nobles, qui élisent 12 députés. Ceux-ci, tous les deux ans, font choix de 6 nobles, parmi lesquels on prend trois *Priori*, qui administrent les affaires de la ville, et qu'on change tous les six mois. Narni est le siége d'un évêque immédiatement soumis au pape. Elle est la patrie de l'empereur Nerva, de Jean XIII et d'autres personnages illustres. Au-dessous de la ville, dans une vallée qu'arrose la Nera, on remarque les magnifiques ruines d'un pont en pierres de taille d'une considérable hauteur, bâti par Auguste, pour unir deux montagnes entre lesquelles coule cette rivière. Le jardin de l'évêque contient les ruines d'un amphithéâtre. On trouve, auprès de cette ville, une

fontaine, qu'on appelle la *Fontaine de famine*, parce que, dit-on, elle ne donne de l'eau que lorsque la récolte doit manquer l'année suivante.

La route qui conduit de Narni à Terni passe par une belle vallée qu'arrose la Nera, et plantée d'allées d'arbres, qui soutiennent des ceps de vignes, d'une beauté surprenante. Toute cette contrée est couverte de figuiers et couronnée d'oliviers. Les raves y acquièrent un tel degré de grosseur, qu'on en trouve qui pèsent 30 et 40 livres. Les melons, les pêches, les figues et les autres fruits y sont aussi plus gros qu'ailleurs.

Terni est une ville d'environ 7000 âmes, située entre deux bras de la Nera; et c'est à cause de cette situation qu'elle portait autrefois le nom d'*Interamnium* ou d'*Interamna*. Elle est à 6 lieues au Sud-quart-d'Ouest de Spolette, et à 18 au Nord-quart-d'Ouest de Rome, par 30 d. 19 m. 41 s. de long. et 42 d. 34 m. 25 s. de lat. Cette ville est le siége d'un évêché, dont l'évêque ne dépend que du pape. Le plus grand commerce de Terni consiste en huile; et ses bons vins lui rapportent beaucoup aussi. Elle est la patrie de l'empereur Tacite et de l'historien du même nom.

A-peu-près à trois lieues à l'Est de Terni, on trouve la *Cascate delle Marmore*, formée par le Velino, à l'endroit où cette rivière vient de sortir du lac de Marmora, d'où l'art a dirigé son cours. La montagne du haut de laquelle se précipite cette cascade, est assez élevée relativement à Terni, mais elle est dominée, des deux côtés, par d'autres montagnes. A la sortie du lac, la pente du terrain est si sensible, que la rivière coule avec une extrême rapidité, et forme trois cascades successives. La dernière, qui est la plus considérable, a environ 200 pieds de haut. On ne peut entendre, sans étonnement, l'horrible fracas des eaux, dont la chute produit un brouillard épais. A quelques centaines de pas de cette cascade, le Velino se joint à la Nera.

Norcia (en latin *Nursia*) est une petite ville située entre des montagnes, à la distance de 8 lieues au Sud-Est de Spolette, et de 11 au Nord-Est de Narni, par 30 degrés 46 m. de longitude, et 42 degrés 37 minutes de latitude. Quoique sujette au pape, elle est en quelque sorte gouvernée en république. Elle a un corps de magistrature composé de qua-

tre personnes, qu'on appelle les quatre *Illiterati*, parce que la loi a établi qu'ils ne devaient savoir ni lire ni écrire. Aussi, toutes les causes y sont-elles jugées sans aucune pièce écrite. Cette ville est la patrie de chirurgiens qui s'occupent à guérir les hernies.

VI. La *Sabine* tire son nom des anciens Sabins, dont le pays cependant comprenait aussi une partie du duché de Spolette. On y trouve les villes d'*Otricoli*, de *Malliano* et de *Rieti*.

Otricoli est une petite ville, à une demi-lieue du Tibre, et à 4 lieues au Sud-Ouest de Narni, dans le voisinage de l'ancienne ville d'*Ocrea* ou d'*Ocreculum*, dont on voit encore les ruines.

Près d'Otricoli, et sur le chemin de Rome, on trouve le grand pont du Tibre, appelé *Ponte-Felice*, l'un des beaux monumens de l'architecture moderne, et que fit élever Sixte-Quint.

Malliano ou *Magliano*, est une petite ville située sur une montagne près du Tibre, à la distance de 12 lieues au Sud-Ouest de Spolette, et de 12 lieues au Nord-Ouest de Rome, par 30 degrés 9 minutes 29 secondes de longitude, et 42 degrés 21 minutes 43 secondes de latitude. Elle est le chef-lieu de la province. Les magistrats de Rome en ont le domaine utile. Elle est le siége d'un évêché, que l'on confère toujours à un des cardinaux-évêques, et qui ne dépend que du Pape.

Rieti (en latin *Reate*) est une ancienne ville, située au bord du Velino, entre les rivières de Turano et de Salto; à la distance de 11 lieues au Sud-quart-d'Est de Spolette, et de 16 au Nord-Est de Rome, par 30 degrés 31 minutes 55 secondes de longitude, et 42 degrés 24 minutes 25 secondes de latitude. Elle est le siége d'un évêque qui ne dépend que du Pape.

VII. Le *duché de Castro et le comté Ronciglione* furent donnés par le pape Paul III à son fils naturel, Pierre-Aloïse Farneze, qui devint ensuite duc de Parme et de Plaisance. Ses descendans possédèrent l'un et l'autre, à titre de fief du Saint-Siége, jusqu'à ce qu'Odoard, l'un d'eux, les eût hypothéqués au Mont-de-Piété de Rome; et comme il ne payait ni le capital ni les intérêts, le pape Urbain VIII prit possession

possession du pays en se chargeant de la dette. Odoard trouva moyen d'y rentrer; mais le pape Innocent XI l'enleva au fils de ce prince. En 1732, don Carlos forma des prétentions sur ce duché et ce comté, et offrit de rembourser le capital pour lequel ils avaient été engagés; mais le pape ne voulut point y consentir. A la paix de 1736, l'empereur promit de ne plus chercher à les démembrer des domaines du Saint-Siége. Cependant le roi des Deux-Siciles renouvela ses prétentions en 1762.

Le *duché de Castro* est borné au nord par l'Orviétan, à l'est par la rivière de Marta, qui le sépare du patrimoine de Saint-Pierre, au sud par la Méditerranée, et à l'ouest par la Toscane. La ville de *Castro* (*Castrimonium*) en est la capitale. Cette ville est située près du torrent d'Ospada, à 4 lieues de la mer, à 10 au sud-ouest d'Orviette, et à 22 au nord-ouest de Rome, par 29 degrés 15 minutes de longitude, et 42 degrés 33 minutes de latitude. Elle était autrefois bien plus importante qu'elle ne l'est aujourd'hui; mais les habitans ayant, en 1649, tué l'évêque que leur avait envoyé Innocent X, ce pape transféra l'évêché à Acquapendente, et fit démolir les murs de la ville.

Les *Iles Bisentina* et *Martana*, formées par le lac de Bolsène, font aussi partie du duché de Castro. Chacune a une église. C'est dans une de ces îles qu'Amalazonte, fille de Théodoric, roi des Goths, fut détenue prisonnière, puis mise à mort par ordre de Théodat.

Le *comté de Ronciglione* est, de tous côtés, entouré par le Patrimoine de Saint-Pierre. La petite ville du même nom (*Ronciglio*) en est le chef-lieu. Elle est située sur la Teréia, à la distance de 5 lieues au sud de Viterbe, et de 11 au nord de Rome, par 29 d. 50 m. de longitude, et 42 d. 15 m. de latitude.

Vico est un village situé sur un lac nommé de même, et qui porte aussi le nom de *Ronciglione*. On prétend que ce lac s'appelait autrefois *Lacus Ciminus*. Quoique petit, il est fort orageux en certain tems de l'année.

VIII. Le *Patrimoine de Saint-Pierre*. Ce pays s'appelait autrefois *Tuscia Suburbicaria*. La comtesse Mathilde en fit présent au Saint-Siége. On prétend que cette donation fut faite, en 1077, sous le règne de Grégoire VIII, et qu'elle fut

renouvelée, en 1102, sous celui de Pascal II. On trouve, dans cette province, les villes et bourgs de *Bolsène*, de *Bagnarea*, de *Monte-Fiascone*, de *Viterbe*, d'*Orta*, de *Civita-Castellana*, de *Brassano*, de *Corneto*, de *Civita-Vecchia*, de *Bracciano*, de *Porto* et de *Fiumesino*.

Bolsène (en latin, *Volsinium*, en italien *Bolsena*) est une petite ville, située à 3 lieues au sud d'Orvielle, par 29 d. 33 m. de long., et 42 d. 37 m. de lat., sur le lac du même nom. Celui anciennement appelé *Lacus Vulsiniensis*, a 21 milles de tour, et abonde en oiseaux aquatiques et en poissons. Il est entouré, en grande partie, de montagnes couvertes de chênes, qui forment un superbe amphithéâtre. On dit que c'est à Bolsène qu'est arrivé le miracle qui a donné lieu à l'institution de la Fête-Dieu. A peu de distance de-là, sur une éminence, on trouve les ruines de l'ancienne ville étrusque de *Volsinium*.

Bagnarea (*Balneum Regium*) est une petite ville, située à mi-côte, sur une colline, à la distance de 2 lieues au sud d'Orviette, et de 5 au nord de Viterbe, par 29 d. 47 m. 37 s. de long., et 49 d. 33 m. 9 s. de lat. Elle est le siége d'un évêque qui n'est soumis qu'au pape.

Monte-Fiascone (en latin, *Mons-Fiasconus* ou *Fiasconus-Phisconus*) est une petite ville, située sur une montagne, à la distance de 5 lieues au sud-ouest d'Orviette, de 5 lieues au nord-ouest de Viterbe, et de 18 lieues au nord-est de Rome, par 29 d. 42 m. 14 s. de long., et 42 d. 32 m. 15 s. de lat. Elle est célèbre par son vin muscat, qui a quelque chose d'embaumé, mais qui est de peu de durée, parce qu'il est trop huileux. Quelques auteurs pensent que Monte-Fiascone se trouve à la place de l'ancienne ville de *Faleria*, et que le nom qu'elle porte, vient de *Mons-Faliscorum*. Elle est le siége d'un évêché, auquel a été réuni celui de *Corneto*, et qui dépend immédiatement du Saint-Siége. Le célèbre cardinal Maury en est évêque.

Viterbe (en latin, *Viterbum*) est située au pied d'une haute montagne, à 6 lieues au sud d'Orviette, à 14 au nord-quart-d'ouest de Rome, et à 3 au sud-ouest de Narni, par 29 d. 53 m. de long., et 42 d. 24 m. 54 s. de latitude. On prétend que cette ville est bâtie à l'endroit où était *Volturna*, ou bien *Etruria*, capitale de l'Étrurie. Plusieurs auteurs n'en font pas

remonter si haut la fondation, et l'attribuent à Didier, dernier roi des Lombards. Viterbe est la capitale de la province. Les rues en sont droites, larges et bien pavées, et les maisons bien bâties; mais la population n'en est pas de plus de 15,000 âmes. Elle est le siége d'un évêque qui ne dépend que du Saint-Siége; et l'on voit dans la cathédrale les tombeaux de plusieurs papes. Assez près de la ville, il y a des sources d'eaux chaudes minérales, à un quart de lieue desquelles se trouve un petit lac d'eau sulfureuse, appelé *Bullicame*, qui a la forme d'un bassin carré, et que l'on a entouré de murs. L'eau paraît y bouillir continuellement, et il en sort une fumée considérable, avec une forte odeur de soufre.

En sortant de Viterbe, le chemin de Rome conduit, en montant, à une espèce de grand bassin, d'où l'on descend, par une pente très-rude, sur le bord du *lac de Vico*, qui a une lieue de diamètre. Ce lac a l'air d'un entonnoir de volcan: les rives en sont formées d'une sorte de lave. Une ancienne tradition porte qu'à cet endroit il y avait une ville qui fut autrefois abîmée. (*Voyez* ci-dessus, *Vico*, page 305).

Civita-Castellana (en latin *Faliscæ*), est une petite ville située sur une roche escarpée, assez élevée, au bord de la Treja, à 7 lieues au nord de Rome, par 30 d. 4 m. 44 s. de longitude, et 42 d. 17 m. 7 s. de latitude. C'est probablement l'ancienne capitale des Falisques. Le pape Clément XI y a fait construire un pont d'une élévation extraordinaire, qui sert à joindre la ville au rocher qui est vis-à-vis, et en est séparé par une profonde vallée.

Brassano est un village, près duquel on trouve des mines de soufre qui appartiennent au pape. Ce village donne son nom à un lac, d'où sort la Valca, autrefois la Cremera, rivière que la défaite des 300 Fabiens a rendue fameuse.

Corneto (en latin *Cornuetum*) est située sur une colline, au pied de laquelle coule la Marta, à une lieue de la mer, à 8 lieues au sud-ouest de Viterbe, et à 15 au nord-est de Rome, par 29 d. 24 m. 45 s. de long., et 42 d. 15 m. 25 s. de lat. Elle prend son nom de ses armoiries, qui consistent en un cornouiller. A peu de distance de cette ville, on trouve des tombeaux taillés dans la pierre, et qui sont ceux de l'ancienne ville étrusque de *Tarquinium*.

Civita-Vecchia (en latin, *Centum Cellæ*), est située sur

la Méditerranée, à 14 lieues au nord-ouest de Rome, par 29 deg. 26 m. 15 s. de longitude, et 42 deg. 5 m. 24 s. de latitude. Elle est fortifiée, et elle a un port qui est un des meilleurs des Etats du pape. Cette ville est bien bâtie, mais l'air en est mal-sain, l'eau mauvaise et la population faible. Le port de Civita-Vecchia, bâti sous Trajan, passe pour un chef-d'œuvre des Romains; il a deux entrées et un beau bassin; cependant, quoiqu'il puisse recevoir les navires marchands les plus gros, et des frégates, les vaisseaux de guerre ne peuvent y entrer sans danger. Les étrangers fréquentent ce port. Ils y chargent des blés, des laines, des bois de construction, du charbon et du bois à brûler, de l'alun, de la porcelaine. Les Français y apportent des sucres et cafés, des draps, des étamines, des barracans, des étoffes de Lyon, des bas de soie, des blondes, des modes, des toiles, des siamoises, des dentelles, des vins, des eaux-de-vie, des liqueurs, des sirops et des confitures, du tabac, des huiles, de la morue, du papier à lettres, de l'indigo, du cacao et d'autres objets de peu de valeur. Les articles que les Anglais y apportent, sont, des salaisons de toutes sortes, des draps grossiers, des camelots, des serges, du plomb, de l'étain, de la quincaillerie, de la verrerie, de la bijouterie, etc., du beurre, des fromages et de la bierre. Les Hollandais y fournissent beaucoup d'épiceries et sur-tout du cacao, des draps, et principalement des noirs, des porcelaines de la Chine et du Japon, du tabac, du beurre, du thé, etc. Les Napolitains (1) y apportent des vins de Sicile et de Naples; les Génois, des huiles, des champignons, des dentelles, des citrons, des fruits verts, et sur-tout beaucoup de marchandises d'Espagne et de Portugal; les Espagnols, des vins, des cordes d'herbe, du tabac, des olives, du miel, et le tout en petite quantité; les Impériaux, du tabac de Hongrie, des planches et du fer travaillé, également en petite quantité; les Russes, au moyen de vaisseaux étrangers, des chargemens de cuirs, de fer, et d'autres marchandises du nord; et les Vénitiens, des fers travaillés de Brescia, et quelques autres marchan-

(1) Ce sont eux aussi qui approvisionnent de bois de charpente, de fruits verts et secs, de thon et d'anchois toute la côte méridionale de l'état de l'église.

dises. La livre de poids de Civita-Vecchia, est la livre romaine, qui est composée de 12 onces, et répond à 11 onces ½ gros 14 grains, poids de marc de France, et vaut par conséquent 338 grammes 942 milligrammes. L'once se divise en 24 deniers, et le denier en 24 grains. La livre, poids de balance, est de 2 pour cent, moins forte que celle-ci.

Bracciano (en latin *Bracenum*) est une petite ville située sur un lac auquel elle donne son nom, et à la distance de six lieues et demie au nord-ouest de Rome, par 29 deg. 45 m. de longitude, et 42 deg. 4 m. de latitude. Cette ville est le chef-lieu d'un duché qui appartient à la maison des Ursins. Il y a des bains d'eau chaude dans les environs.

A peu de distance de Bracciano, se trouve une auberge dans les environs de laquelle était la ville de *Veïes*, et où l'on voit encore les ruines d'une grande ville.

Porto-Portus n'est plus qu'un village de pêcheurs, situé près de l'embouchure du bras occidental du Tibre. Il y avait autrefois deux ports, l'un grand, et l'autre plus petit et plus enfoncé; le premier fut construit par Claude, et le second, par Trajan.

Fiumicino ou *Fiumesino*, est un bourg considérable, situé à l'embouchure du bras occidental du Tibre, près de l'ancien Porto-Trajano. Il a une tour fortifiée, où l'on tient une petite garnison. Le poisson que l'on vend à Rome, vient de cet endroit; et l'on y va manger de belles huîtres.

IX. *Campagne de Rome.* Les villes principales de cette province, sont: *Rome*, *Tivoli*, *Palestrine*, *Frascati*, *Veletri*, *Terracine*, *Ardée*, *Albano* et *Ostie*.

Rome (*Roma*), ville capitale des Etats du pape, et la plus célèbre de l'univers, est située sur le Tibre, qui la traverse en partie, à la distance de 277 lieues au sud-est de Paris, de 180 au sud-ouest de Vienne, de 350 au sud-quart-d'est de Londres, de 375 au sud-quart-d'est d'Amsterdam, de 250 au sud-quart-d'ouest de Cracovie, de 300 au nord-est de Madrid et de 300 au nord-ouest de Constantinople; par 10 deg. 9 m. 15 s. de longitude est de Paris, et 43 deg. 46 m. 53 s. de latitude boréale.

L'histoire de Rome est, pour ainsi dire, celle de l'univers pendant un grand nombre de siècles; et en conséquence, nous

nous bornerons à rappeler l'époque des révolutions et des faits principaux qu'elle offre.

ROME fut fondée par *Romulus*, 753 ans à-peu-près avant l'ère chrétienne. Il en fut le premier roi, et régna 37 ans.

Numa Pompilius, second roi de Rome, monta sur le trône la 38e. année de la fondation de cette ville, et régna 43 ans.

Tullus Hostilius lui succéda. Ce fut sous son règne qu'eut lieu le combat des trois Horaces et des trois Curiaces, et qu'*Albe* fut soumise aux Romains. Il régna 32 ans.

Ancus Marcus, quatrième roi de Rome, régna 24 ans.

Lucius Tarquinius, ou *Tarquin-l'Ancien*, cinquième roi de Rome, régna 38 ans.

Servius Tullius, sixième roi de Rome, régna 44 ans.

Lucius Tarquinius, ou *Tarquin le-Superbe*, fut chassé de Rome, après avoir régné 25 ans. Le gouvernement des rois dura 244 ans.

Les deux premiers *consuls* de Rome furent *L. Junius Brutus* et *L. Tarquinius Collatinus.*

L'an 253 de la fondation de Rome, fut créé le premier *dictateur.*

L'an 260 de la même ère, furent créés les premiers *tribuns du peuple* et les premiers *édiles.*

L'an 301, établissement des *décemvirs.*

L'an 309, établissement des *tribuns militaires.*

L'an 312, établissement des *censeurs.*

L'an 363 (18 juillet), prise de Rome par les *Gaulois*, commandés par *Brennus.*

L'an 478, les Romains remportent une victoire décisive sur *Pyrrhus*, roi d'Épire.

L'an 489, commencement de la *première guerre punique*, qui dura 24 ans.

L'an 534, commencement de la *seconde guerre punique*, pendant laquelle *Annibal* se signala, et qui dura 17 ans.

L'an 607, prise et destruction de *Carthage.*

L'an 647, premier consulat de *Marius.*

L'an 675, mort de *Sylla*, qui, trois ans auparavant, avait abdiqué la dictature perpétuelle, dont il s'était fait investir.

L'an 704, *Jules César* passe le Rubicon, et renverse le gouvernement républicain.

L'an 709, mort de *César.*

L'an 724, *Auguste*, demeuré seul maître de l'empire romain, reçoit du sénat le titre d'*empereur*. Parmi ceux qui régnèrent ensuite sur l'empire romain, on remarque, *Tibère*, *Caligula*, *Claude*, *Néron*, *Galba*, *Othon*, *Vitellius*, *Vespasien*, *Titus*, *Domitien* (c'est à ce dernier, qui mourut l'an 96 de l'ère chrétienne, que finit cette suite de princes que l'on nomme les 12 Césars). *Nerva*, *Trajan*, sous le règne duquel l'empire eut la plus grande étendue; *Adrien*, l'ami des beaux-arts, mort en 138; *Antonin-le-Pieux*, *Marc-Aurèle* ou *Antonin-le-Philosophe*, mort en 180; *Alexandre Sevère*, mort en 236; *Aurèlien*, qui mit un terme à l'anarchie universelle qui avait précédé son règne; *Probus*, qui répandit la culture de la vigne en France; *Dioclétien* et *Constantin*, qui, l'an 330 de l'ère chrétienne, transféra le siége du gouvernement à *Byzance*, qu'il nomma *Constantinople*. L'empire fut ensuite divisé en empire d'Orient, en empire d'Occident.

L'an 455 de l'ère chrétienne, la ville de Rome fut prise par *Genseric*, roi des Vandales, dont les soldats la pillèrent pendant cinq jours.

L'an 476, *Odoacre*, roi des Hérules, prend le titre de roi d'Italie.

L'an 495, ce prince fut tué par *Théodoric*, qui fonda le royaume des Goths en Italie, et mourut à Rome l'an 526.

L'an 546, *Totila*, roi des Goths, prend la ville de Rome, et la livre au pillage. Bélisaire la lui ayant enlevée, il la reprit en 549.

En 566, toute l'Italie rentre sous la domination des empereurs.

L'an 774, Charlemagne entre à Rome, et y renouvelle la donation faite par Pépin.

En 800, ce prince se fit couronner empereur par le pape Léon III, et donna par-là naissance à un nouvel empire d'Occident, qui n'eût rien de commun avec le premier.

L'an 1114, le peuple de Rome rétablit le sénat.

L'an 1309, le Saint-Siége est transféré à Avignon.

Le 20 mai 1347, Rienzi s'arroge le gouvernement de Rome. Le 8 septembre 1354 il est assassiné.

Le 17 janvier 1377, le Saint-Siége est rétabli à Rome par le pape Grégoire XI.

En 1500, le pape Alexandre VI acquiert l'empire absolu, dont ses successeurs ont joui depuis cette époque.

Ordre chronologique de l'exaltation des trente-sept derniers papes, et nom de leur maison.

Alexandre VI.	1492.	Borgia.
Pie III.	1503.	Piccolomini.
Jules II.	1503.	La Rovère.
Léon X.	1513.	Medicis.
Adrien VI.	1522.	Florent.
Clément VII.	1523.	Médicis.
Paul III.	1534.	Farnèse.
Jules III.	1550.	Del Monte.
Marcel II.	1555.	Cervino.
Paul IV.	1555.	Caraffa.
Pie IV.	1559.	Medicis.
S. Pie V.	1566.	Ghislieri.
Grégoire XIII.	1572.	Buoncompagno.
Sixte V.	1585.	Peretti.
Urbain VII.	1590.	Castagna.
Grégoire XIV.	1590.	Fondrato.
Innocent IX.	1591.	Fachinetti.
Clément VIII.	1592.	Aldobrandini.
Léon XI.	1605.	Médicis.
Paul V.	1605.	Borghèse.
Gréoire XV.	1621.	Ludovisi.
Urbain VIII.	1623.	Barberini.
Innocent X.	1644.	Pamphili.
Alexandre VII.	1655.	Ghigi ou Chigi.
Clément IX.	1667.	Rospigliosi.
Clément X.	1670.	Altieri.
Innocent XI.	1676.	Odescalchi.
Alexandre VIII.	1689.	Ottoboni.
Innocent XII.	1691.	Pignatelli.
Clément XI.	1700.	Albani.
Innocent XIII.	1721.	Conti.
Benoît XIII.	1724.	Orsini.
Clément XII.	1730.	Corsini.
Benoît XIV.	174[illegible]	Lambertini.
Clément XIII.	1758.	Rezzonico.
Clément XIV.	1769.	Ganganelli.

Pie VI.	1774.	Braschi.
Pie VII (1).	1800.	Chiavamenti.

La révolution française avait fait essuyer trop de pertes à Pie VI, pour qu'il ne prît pas quelque part à la coalition formée contre la France. Les Français ayant conquis la Lombardie, et s'étant emparés des légations de Ferrare et de Bologne, l'alarme fut extrême à Rome. Le 5 messidor an IV, il fut conclu, à Bologne, un armistice portant que le pape enverrait, le plutôt possible, à Paris, un plénipotentiaire, pour obtenir, du directoire exécutif, une paix définitive, en offrant les réparations nécessaires pour les outrages et les pertes que les Français avaient essuyés dans ses Etats, et notamment pour le meurtre de Basseville, à la famille de qui il serait payé des dédommagemens. Il fut stipulé que le pape livrerait des tableaux, des bustes, des vases ou statues, et 500 manuscrits, au choix des commissaires qui seraient envoyés à Rome par le gouvernement Français. Sa Sainteté était, en outre, tenue de payer à la République française, vingt-un millions de francs, de livrer passage aux troupes françaises, de fermer ses ports aux puissances en guerre avec la France, et de les tenir ouverts pour tous les bâtimens français.

Cet armistice ne fut pas de longue durée. Les Français ayant paru moins redoutables, quelque tems après, le pape se remit en possession de Ferrare, que bientôt néanmoins il fut contraint d'abandonner. En même tems, le général Bonaparte, ayant intercepté une lettre du cardinal Busca, secrétaire d'état, adressée au prélat Albani, de laquelle il résultait que sa Sainteté traitait avec l'Empereur, ordonna à l'agent de la République française, de quitter Rome, sur-le-champ, et publia, de son quartier général, de Bologne, une déclaration, portant que le traité d'armistice était rompu. Aussitôt une division de l'armée française s'empare d'Imola, de Faenza, de Forli, d'Ancône, de Lorrette, de Foligno, etc., etc.; tandis qu'une autre marche sur Rome, par Sienne et Cortone. Le 24 pluviôse an V, les Français se trouvaient à

(1) Barnabé Chiavamenti, né à Césène, dans la ci-devant Romagne, le 14 août 1742, a été élu pape à Venise le 13 mars 1800.

quarante lieues de la capitale du monde chrétien; et il ne restait plus, au pape, que la Sabine, le patrimoine de St.-Pierre et la Campagne de Rome. Sa Sainteté, instruite que, malgré ses avantages, le général Bonaparte persistait dans ses dispositions pacifiques, lui écrivit une lettre datée du 12 février 1797 (an V), où elle lui annonçait, que désirant terminer à l'amiable ses différens avec la République française, elle députait vers lui, comme plénipotentiaires, le cardinal Mathei, monsignor Galeppi, le duc Louis Braschi et le marquis Massimi. Le quartier général de l'armée française se trouvait à Tolentino; le traité de paix y fut signé le premier ventôse an V (19 février 1797). Les conditions en furent les mêmes que celles de l'armistice, si ce n'est que la somme totale, que le pape s'engagea à payer à la République française, fut portée à trente-six millions, sans compter les tableaux, les statues, etc., etc.

Un événement affreux détruisit bientôt la bonne intelligence entre la cour de Rome et le gouvernement Français. Le général Duphot, militaire français, fut assassiné dans un mouvement populaire. Pie VI, qui ne fut instruit de ce meurtre que quelques heures après qu'il fut commis, offrit vainement toutes sortes de satisfactions. Le directoire exécutif crut devoir saisir cette occasion de renverser un gouvernement qui avait pour chef, celui d'une religion, que les directeurs avaient juré de détruire, quoique ce fût celle de la nation qu'ils gouvernaient. Ils donnèrent ordre au général Berthier, qui était alors à la tête de l'armée française, en Italie, de se porter sur Rome; et le 22 pluviôse an VI, il occupa le château St.-Ange et le Capitole, dont on ne chercha pas même à lui disputer l'entrée. Dans la matinée de ce même jour, une assemblée de peuple se forma dans le *Campo-Vaccino*, l'ancien Forum, et y fit rédiger un acte solennel de reprise de sa souveraineté; elle nomma des consuls, des préfets, des édiles, pour former un gouvernement provisoire; et l'arbre de la liberté fut planté dans les places publiques. Le général Berthier, instruit du résultat de cette assemblée, déclara que la République française reconnaissait la République romaine, formée de tout le territoire qui était resté sous le domaine temporel du pape.

Pie VI demeura quelque tems à Rome; mais bientôt on

crut que sa présence nuirait au nouvel ordre de choses; et on le conduisit à Sienne en Toscane. Un tremblement de terre ayant ébranlé le couvent dans lequel il logeait, on le transporta dans une maison de campagne des environs. Il n'y resta pas long-temps, et on le mena dans une chartreuse, à deux milles de Florence. Un ordre du directoire, qui n'avait de droit sur sa personne, que celui de la force, l'arracha de cet asile, pour le transférer à Parme. Le directoire exécutif, qui paraissait jouir des souffrances d'un vieillard respectable, le fit conduire, de Parme à Briançon, et de Briançon à Valence, où, le 2 fructidor an VII (29 août 1799), la mort l'arracha à ses persécuteurs, qui, quelque tems auparavant, avaient donné l'ordre de le transférer à Dijon. S'il eût vécu quelques mois de plus, Pie VI eût probablement recouvré la liberté. Ses restes viennent d'être rendus à son successeur, et ont été déposés dans l'église du vatican, le 17 février 1802 (27 nivôse an X).

La nouvelle République romaine fut bientôt en proie aux troubles et aux séditions. Ayant eu quelques démêlés avec le roi de Naples, ce prince s'empara de Rome, qu'il ne conserva pas long-temps, il est vrai. Les Français ayant reçu des renforts, le contraignirent à reprendre la route de ses Etats, où ils le poursuivirent. L'évacuation de presque toute l'Italie, par les troupes françaises, pendant la campagne de l'an VII, termina l'existence de la République romaine. L'autorité temporelle du pape est aujourd'hui reconnue par le Gouvernement français.

Ancienne division de Rome. — Rome fut divisée, sous Auguste, en quatorze régions ou quartiers. La Ire. région était celle de la porte *Capène*, aujourd'hui porte St.-Sébastien, et renfermait le temple de Mars, situé hors des murs, sur la voie Appienne. La IIe., appelée *Cœlimontana*, parce qu'elle était située, presqu'en entier, sur le mont Cœlius, était à l'est de la première. Elle renfermait principalement l'ancienne *Suburra*, et comprenait tout le quartier de St.-Jean de Latran. La IIIe. région, appelée *Isis*, était au nord de la seconde, sur une partie du mont Esquilin. Elle renfermait le colisée, les thermes de Titus et le quartier de St.-Pierre-aux liens. La IVe. région, appelée *Via-Sacra* ou *Templum pacis*, s'étendait entre le Capitole et les monts Palatin, Quiri-

nal et Esquilin, jusqu'au *Forum*, qui est aujourd'hui le Campo Vaccino. Elle renfermait la voie sacrée qui lui donnait son nom. La Ve. région était appelée *Esquilina*, à cause de la montagne qu'elle occupait. Elle s'étendait vers la porte St.-Laurent, la porte majeure, et jusqu'aux environs de Ste.-Agnès, hors des murs. La VIe. région, appelée *Alta-Semita*, à cause d'une montée fort roide qui était dans l'emplacement qu'occupent aujourd'hui les jardins du palais Colonne, du côté des SS.-Apôtres, renfermait une partie du Quirinal, le terrain de la place où se trouve la colonne Trajane, le palais de Monte-Cavallo, les jardins du palais Colonne, et même une partie du Monte-Pincio, vers la Trinité-du-Mont. La VIIe. région était celle de *Via-Lata*, ainsi appelée du nom de la grande rue qui en faisait partie, et dont l'emplacement se trouve aujourd'hui dans le cours. Cette région était au pied du Quirinal, près du Champ-de-Mars. Elle contenait le terrain qu'occupe le quartier de la fontaine de Trevi, la place Grimana, le collège Romain, la Minerve et le cirque de Flore, autrefois très-célèbre. La VIIIe. région, appelée *Forum-Romanum*, était la plus remarquable de toutes, parce que le Forum (*le Campo-Vaccino*), la principale place de Rome, était le centre de la ville, et le lieu où se tenaient les assemblées du peuple; néanmoins elle était assez petite, et se réduisait presque au Capitole et au Forum. La IXe., appelée *Circus-Flaminius*, était bornée au sud par le Capitole, au nord et au sud par le Tibre, et s'étendait jusqu'à la porte du peuple. Elle était grande et célèbre par le nombre des édifices superbes qu'il y avait dans le Champ-de-Mars et dans le pré de Flaminius, quoiqu'ils fussent tous hors des murs. Cette neuvième région renfermait le portique d'Octavie, le Panthéon, le terrain qu'occupent aujourd'hui la place Navone, la voie Flaminienne et les jardins de Lucullus. La Xe. région s'appelait *Palatium*, à cause du palais des empereurs. Elle renfermait principalement le mont Palatin, et par conséquent elle était la région la plus ancienne et la plus célèbre, puisque c'était le berceau de l'ancienne Rome. La XIe. région, appelée *Circus-Maximus*, était comprise entre le mont Palatin, le mont Aventin et le Tibre. Elle renfermait aussi l'autel qu'Hercule avait élevé au pied du mont Aventin. La

XIIe. région, appelée *Piscina-Publica* (bassin où les jeunes gens allaient apprendre à nager), était toute renfermée entre le grand Cirque et les thermes d'Antonin. La Piscine était formée par l'*Aqua appia*. On ne sait pas précisément quelle était la situation de cette région, qui renfermait les thermes d'Antonin ou de Caracalla. La XIIIe. région était appelée *Aventinus*, parce qu'elle occupait principalement le mont Aventin. Elle renfermait aussi le *monte Testaccio* et la pyramide de Sestius, qui est auprès de la porte Saint-Paul. La XIVe. et dernière région était appelée *Trans-Tiberina*, parce qu'elle contenait toute la partie de Rome qui était au-delà du Tibre, c'est-à-dire, le Janicule, le terrain qu'occupe le Vatican et l'île de Saint-Barthélemy.

Les *Montagnes* ou collines que contenait l'ancienne Rome, étaient le mont Palatin, le mont Capitolin, le mont Cœlius, le mont Aventin, le mont Quirinal, le mont Viminal et le mont Esquilin. Le Janicule et le Monte-Pincio n'y étaient qu'en partie. Quant au Monte-Testaccio, c'est une montagne artificielle, formée long-tems après que celles dont nous venons de parler eurent reçu leurs différentes dénominations. Les sept montagnes de Rome donnèrent lieu à l'établissement d'une fête que l'on célébrait au mois de décembre, et qui s'appelait *Dies Septimontium*. Par cette même raison, on qualifiait cette ville de *Septicollis*, et c'est ainsi qu'elle est désignée dans le prophète *Daniel*. Les décombres ont tellement rempli les vallées qui séparaient ces monts, qu'on a peine à les distinguer aujourd'hui.

La première enceinte de Rome ne renfermait que le mont Palatin. Les murs en furent tracés avec une charrue, en forme de carré, au pied de la colline. Cette enceinte se trouvant bientôt trop petite, Romulus établit, pour les étrangers, un asile sur le Capitole, qui fut environné de murs. Le mont Cœlius fut joint ensuite à la ville par le roi Tullus Hostilius; Ancus Marcus y ajouta le mont Aventin; Servius Tullus, le Quirinal; et ainsi, peu-à-peu, Rome devint la plus grande ville de l'univers. Elle renferme actuellement douze collines dans son enceinte, qui est à-peu-près la même que du tems d'Aurélien. D'un côté elle s'est étendue, et de l'autre, plusieurs quartiers sont restés inhabités. Elle est entourée d'une muraille de briques, qui, cependant, ne

remonte pas au-delà du tems de Bélisaire et de Narzès. On lui donne dix petits milles d'Italie de circuit, et il faut trois ou quatre heures pour en faire le tour : mais il n'y a pas la moitié de cet espace qui soit couvert de maisons ; car on y trouve des jardins, des champs, des prés et des vignes, et des maisons de plaisance (1). On compte dans cette ville 82 paroisses et plus de 30 hôpitaux. La plus grande partie des maisons ordinaires sont bâties en briques, à l'exception des portes, des fenêtres et des piliers, qui sont en pierres de taille. On prétend que plus des deux tiers des maisons appartiennent aux églises, aux couvens et aux hôpitaux, qui en achètent encore tous les jours. Les rues sont, pour la plupart, pavées en briques ; mais on n'a pas soin de les tenir propres, et pendant la nuit il n'y a ni fanaux ni lanternes.

Le *Tibre* (en latin *Tiberis*, et en italien *Tevère*). Ce fleuve célèbre, qui prend sa source dans l'Apennin, dans la partie orientale du Florentin, vers les confins de la Romagne, a 50 lieues de cours, et se jette dans la mer de Toscane, à Ostie. Il ne commence à être navigable qu'à Pérouse. La largeur en est de 385 pieds, aux environs de Ponte-Molo, c'est-à-dire, à 2 milles au-dessous de Rome ; mais, à la place où se trouve ce pont, il n'a pas 200 pieds. Il est réduit à 296 pieds à Rome, au pont Saint-Ange, où il est le plus rétréci. L'eau en est toujours trouble et jaune, et, dans cet état, elle n'est point salubre ; mais, quand on la laisse reposer, elle se clarifie, et devient très-bonne. Le Tibre est renommé pour l'excellent poisson qu'il fournit. Ce fleuve était autrefois plus large, et beaucoup plus sujet à inonder la ville, qu'il ne l'est aujourd'hui. Tarquin-l'Ancien fut le premier qui le contint dans son lit naturel, et il dessécha les marais qu'il formait entre le Capitole et le mont Palatin. Auguste en fit nettoyer le lit, qui était embarrassé par les immondices. Trajan et Aurélien y firent travailler aussi ; mais la navigation du Tibre a toujours été fort difficile au-dessus de Rome, parce que la pente en est trop considérable, dans cette partie de son cours. Au-dessous de Rome, au contraire, il n'a pas assez d'écoulement ; et c'était de-là que provenaient les terribles inondations

(1) Une maison de plaisance un peu considérable forme ce qu'on appelle une *villa* ; et quand elle est petite, c'est une *vigna*,



auxquelles cette ville a été si souvent exposée. Cette pente suffirait toutefois, si des vents impétueux, et sur-tout le Lebeccio, ne repoussaient pas les eaux, et n'accumulaient pas des sables à l'embouchure du Tibre, et si les affluens de ce fleuve n'y portaient pas d'énormes masses d'eau. Aussi les débordemens, autrefois si fréquens et si ruineux, le sont bien moins, depuis les travaux que Clément VIII fit faire au confluent du Velino avec la Nera, à 17 lieues au nord de Rome.

Il y avait autrefois huit ponts à Rome, et il n'y en a plus que quatre actuellement. Le plus ancien de tous, et le premier, en remontant le Tibre, était le *Pont Sublicius*, qui fut fait par Ancus Marcus, quatrième roi de Rome, et rompu l'an 246 de la fondation de Rome, pendant qu'Horatius Coclès y résistait seul aux troupes de Porsenna. On le rétablit ensuite, mais de manière à pouvoir le démonter promptement; et l'on n'y fit entrer ni ferrure ni clous. Il était encore en bois, 24 ans avant l'ère chrétienne, qu'il fut renversé dans une grande inondation. On le reconstruisit, mais toujours en bois, et il fut encore emporté sous l'empereur Othon. Il fut ensuite bâti en pierres, on ne sait pas sous quel empereur. Ce nouveau pont fut renversé, vers l'an 780, par un débordement; et l'on en voit encore de légers restes à fleur-d'eau, vis-à-vis de Ripa-Grande. Ce fut de dessus ce pont, qui s'appelait aussi *Emilius*, que l'on précipita le corps de l'empereur Héliogabale, attaché à une grosse pierre, afin qu'il ne pût jamais recevoir les honneurs de la sépulture. Chaque année trente statues de jonc était jetées de-là dans le fleuve. Cette cérémonie s'exécutait, dit-on, en vertu du conseil d'Hercule, et avait remplacé la coutume d'y précipiter des hommes vivans. Ce pont était spécialement fréquenté par les mendians.

Les eaux du Tibre n'étant ni assez pures ni assez faciles à distribuer dans la ville, les Romains, à qui il en fallait une quantité considérable, surent en tirer de loin, au moyen d'aqueducs, dont on admire encore les restes. Ces aqueducs ne sont plus aujourd'hui qu'au nombre de trois : ce sont ceux qui amènent *l'acqua Felice*, *l'acqua di Trevi* et *l'acqua Paolina*; et ils suffisent pour donner à la ville un nombre considérable de fontaines et une immense quantité d'eau.

Division de Rome moderne. — Rome moderne est divisée en quatorze *rioni*, ou quartiers, qui néanmoins diffèrent des anciennes régions.

Le Ier., *Rione de' Monti*, est ainsi nommé parce qu'il contient les monts Quirinal, Viminal et Esquilin. Il commence vers l'extrémité du cours, à l'endroit appelé *Riprera-Barberi*, et renferme toute la partie orientale et méridionale de Rome, depuis la porte St.-Laurent jusqu'à St.-Jean de Latran. On y remarque les monumens suivans :

Au milieu d'une place moderne, petite, mais régulière, se trouve la *Colonne Trajane*, l'un des plus beaux restes de l'ancienne Rome. L'inscription qu'elle porte, annonce qu'elle fut élevée par ordre du sénat, après la victoire que Trajan remporta sur les Daces, l'an 101 de l'ère chrétienne. Le piédestal de cette colonne a 19 pieds de haut, la base, le fût et le chapiteau en ont ensemble 92, le piédestal de la statue, 9, et la statue, 23, ce qui fait en tout 141 pieds. Le diamètre inférieur de la colonne est de 11 pieds 2 pouces 6 lignes, et le diamètre supérieur, de 10 pieds. Ce monument a été construit avec 34 blocs de marbre. L'histoire militaire de Trajan est représentée tout autour du fût, en suivant une ligne spirale, qui monte jusqu'au chapiteau. Les bas-reliefs paraissent être tous de la même main. On y compte jusqu'à 2500 figures ou demi-figures humaines. Le dessin en est correct, la sculpture est estimée, les figures en sont d'un bon style, et l'on remarque sur-tout une tête de Jupiter qui se trouve dans le milieu de la colonne. On a grossi les figures, à mesure qu'elles s'éloignent de la vue; et de la sorte, on en distingue facilement tous les détails. Le piédestal est chargé de trophées d'armes; et quatre aigles romaines, une à chaque angle, supportent des guirlandes d'un très-beau travail. Comme il était fort enterré, on a creusé tout au tour, mais avec soin, un espace assez grand pour qu'on puisse y descendre, et admirer de près la plus belle partie de la plus belle colonne qui soit au monde. La statue de Trajan terminait ce monument, mais aujourd'hui l'on y voit celle de St.-Pierre, que Sixte-Quint y fit placer en 1588. On monte jusqu'à cette statue, par un escalier de 184 marches, pratiqué dans le roc vif de chaque bloc, et qu'éclairent 43 jours qui ne paraissent point extérieurement. Un entablement carré, posé sur le chapiteau

piteau de la colonne, est entouré d'une balustrade, et l'on en peut faire le tour pour jouir de l'aspect de Rome, dans toute son étendue. Il n'y avait rien de plus magnifique que la place de l'empereur Trajan (*forum Trajani*). Elle se trouvait à l'extrémité de la huitième région, et la situation en est encore indiquée par la colonne même. Elle était décorée de temples, de palais, d'arcs de triomphe et de portiques, les uns et les autres avec des corniches en bronze doré, et un grand nombre de statues. On y remarquait une basilique (un *forum*), où les consuls donnaient audience, et le temple de Trajan, dans lequel il y avait une bibliothèque appelée *Ulpia*, qu'ensuite Domitien transféra dans ses thermes. De tant de magnifiques monumens, il ne reste plus que la colonne Trajane, sous laquelle furent placées, dans une urne d'or, les cendres de Trajan (1), le seul empereur qui ait eu les honneurs de la sépulture dans la ville même.

La *Place de Nerva* (*forum Nervæ*) était, ainsi que la place de Trajan, au pied du mont Quirinal. C'était aussi le *forum Palladium* de Domitien; il en reste encore deux belles colonnes cannelées. La *Nunziatella*, couvent de religieuses de St.-Dominique, offre de beaux restes du palais de Nerva. La *Place de Néron* (*forum Neronis*) était près de celle de Nerva; il en reste trois colonnes cannelées et deux pilastres lisses d'ordre corinthien, qui paraissent avoir fait partie de l'une des faces latérales du temple qui était sur cette place. On voit encore, vis-à-vis de ces colonnes, une partie des murs de la nef et de ceux de la cour de ce temple. Il n'y a point, à Rome, de restes de monumens anciens, aussi beaux que ceux-là. Le magnifique *Temple de la Concorde*, bâti par Livie, femme d'Auguste, se trouvait dans la rue *Carinæ*, qui, aujourd'hui, fait partie de la rue appelée *Strada Bonnella*. *Torre de Coreti* est une vieille tour de briques, construite par Innocent III, qui était de cette maison. Près de là, se trouvait le *Tigillum-Sororum*. Ce n'était autre chose qu'une poutre mise en travers de la rue, et sous laquelle on fit passer Horace, pour expier le meurtre de sa sœur. Elle subsistait encore du tems de Tibère. Dans l'enceinte du couvent de

(1) Quelques auteurs disent que l'urne qui contenait les cendres de Trajan fut placée au-dessus du chapiteau.

Ste.-Marie la neuve, on voit les restes de deux salles carrées, qu'on appèle le *temple du soleil* et le *temple de la lune;* elles sont terminées chacune par une grande niche, et adossées l'une à l'autre. L'entrée de l'une de ces salles regardait le temple de la Paix, et l'autre était en face du Colisée. Elles sont décorées toutes deux de la même manière. Selon Nardini, ce pourraient être les restes du temple de Vénus et de Rome, ou, si l'on veut, des deux temples réunis sous ces deux noms, qui avaient été bâtis par Adrien, avec une très-grande magnificence. *Arco di Tito*, ou l'arc de Titus, est un monument qui fut élevé en l'honneur de ce prince, après sa mort, et par ordre de Trajan. Il consiste en une arcade avec deux colonnes cannelées, d'ordre composite, qui portent un entablement au-dessus duquel est une table d'inscription qui regarde le Colisée. Cet arc étant extrêmement ruiné, on ne peut juger de la masse générale. La partie du milieu, où est la porte, est élégante. Les deux bas-reliefs qui sont dans l'arcade, sont les plus beaux qui soient restés à Rome. Le premier représente le triomphe de Titus. Le second offre le chandelier à sept branches, fesant partie des dépouilles du temple de Jérusalem; l'action des hommes qui le portent, est des plus naturelles; les têtes qui en restent sont belles, et font regretter celles qui ont été brisées.

Il Colosseo, le *Colisée*, est un amphithéâtre superbe, qui était destiné principalement aux combats des gladiateurs. Il fut bâti par Vespasien, la 71e. année de l'ère chrétienne, après que cet empereur eut triomphé des Juifs. Titus en fit la dédicace. Ce bel édifice forme un ovale de 581 pieds de longueur, sur 481 de largeur; la circonférence extérieure en est de 1616 pieds. L'arène ou la place vide qui était au milieu, est à moitié comblée par les débris des voûtes sur lesquelles les gradins étaient posés. Au haut de ceux-ci, paraît un mur percé de fenêtres, derrière lequel il y en a un autre beaucoup plus élevé, qui entoure extérieurement tout l'édifice. Le dernier mur est, en dehors, décoré de quatre ordres d'architecture, savoir : un Dorique, qui est enterré de moitié, un Ionique et deux Corinthiens l'un sur l'autre. Les trois premiers sont en colonnes, et le quatrième en pilastres. Entre les colonnes qui sont engagées dans le mur, presque de la moitié de leur diamètre, il y a 80 ar-

cades, lesquelles donnent entrée dans un double portique qui entoure l'édifice. Les pillastres du quatrième ordre sont peu saillans; et dans les intervalles qu'ils offrent, sont percées de petites fenêtres carrées. Chaque ordre a un entablement; celui de l'ordre Dorique est Ionique, et dans la corniche de l'ordre Corinthien le larmier est supprimé. Quant au quatrième ordre, qui est le plus grand, il n'a aucune proportion avec les trois autres, et semble avoir été ajouté après coup, pour donner à l'édifice une élévation convenable. Cet ordre a un entablement que l'on a rendu plus mâle que les autres, par des moëllons qui occupent toute la hauteur de la frise, et qui soutiennent une espèce d'architrave servant de corniche (1).

Arco di Constantino. L'arc de Constantin est encore entier; mais le piédestal en est à moitié enterré. Les huit colonnes de l'arcade donnent à l'ensemble une richesse qu'augmentent encore les figures de Daces qu'elles soutiennent. Les parties sculptées du tems de Constantin sont mauvaises, ainsi que les ornemens, qu'on ne peut trouver dans les débris de l'arc de Trajan.

Sur la place de la *Navicella* on voit une barque antique de marbre, de 10 pieds et demi de longueur, avec une proue en hure de sanglier, dont la forme est bonne, mais dont la sculpture ne vaut rien. Cette barque est sur un piédestal de marbre, dont une des faces porte cette inscription: *Papa Leone X.*

Le *Baptistaire de Constantin* (*S. Giovanni in Fonte*) est une église aussi célèbre par son ancienneté que par la beauté de ses ornemens. Quoiqu'il ne soit point vrai que l'empereur Constantin y ait été baptisé, c'est néanmoins le monument le plus ancien de la religion chrétienne. Les huit colonnes de

(1) Pour rendre la description générale de Rome aussi complète qu'il nous a été possible, nous avons répété celle de quelques monumens dont un de nos collaborateurs a donné une idée dans l'article intitulé : *Antiquités et curiosités naturelles et artificielles de l'Italie*, page 70 du présent volume. D'ailleurs, les mesures que nous indiquons ici sont tirées d'un ouvrage français, du *Voyage* de M. *Delalande en Italie.* La garantie de ce savant nous paraît plus sûre que celle des voyageurs anglais.

porphyre que l'on y voit sont les plus belles qu'il y ait à Rome ; mais elles sont inégales, les unes ayant 6 pieds et les autres 7, et les chapitaux en sont différens. Au-dessus de chacune était, suivant quelques auteurs, posé un vase d'or avec une lampe, où l'on fesait brûler des parfums. La fontaine placée dans le milieu était surmontée par un agneau d'or, qui versait les eaux du baptême. C'était-là que le pape conférait ce sacrement, la veille de Pâques et de la Pentecôte. Les fonts baptismaux qu'on y voit actuellement sont formés par une belle urne ovale de basalte, qui a 5 pieds de longueur et 2 pieds et demi de largeur, dans la partie supérieure. Il est probable qu'elle y fût portée du tems de Constantin.

L'église de *Saint-Jean-de-Latran* (*S. Giovanni in Laterano*) est appelée la première église du monde chrétien. On la nomme aussi *Basilique du Sauveur*, ou *Basilique de Constantin*, parce que ce prince en fut le fondateur (vers l'an 324), et *Basilica-Aurea*, à cause des grandes richesses qu'on y avait rassemblees. Le portail de cette église est orné de colonnes en pilastres d'ordre composite. On lui reproche d'être trop percé. Il impose cependant par la grandeur dont il est, et par la beauté de l'exécution. La loge supérieure, d'où le pape donne sa bénédiction solemnelle, est soutenue par quatre colonnes en granit rouge oriental. L'intérieur de l'église est très-grand : on y compte 336 colonnes, dont plusieurs sont de la plus grande beauté. La nef est décorée de grands pilastres d'ordre composite, qui s'élèvent depuis le pavé jusqu'à la voûte. Autour du grand autel il y a quatre colonnes de granit qui portent une galerie; et derrière des grilles on conserve le chef de S.-Pierre et celui de S.-Paul, renfermés dans des bustes d'argent enrichis de pierres précieuses, et qui ont chacun sur la poitrine une fleur de lys en or et en diamans, dont Charles V, roi de France, fit présent à l'église. Le cloître qui joint la sacristie mérite d'être vu. On y conserve plusieurs anciennes inscriptions hébraïques, grecques et latines. On y voyait aussi deux siéges, percés dans le milieu, que l'on a tirés des bains de Caracalla, et l'un desquels est de porphyre. Le chapitre de Saint-Jean-de-Latran est un des plus illustres de Rome. Henri IV, roi de France, lui donna, en 1608, l'abbaye de Clérac; et les chanoines, pour marquer leur reconnaissance, élevèrent à ce prince une statue

de bronze. Le 11 décembre, jour de sa naissance, le chapitre célèbre une messe solemnelle pour lui. L'église de Saint-Jean-de-Latran est l'église épiscopale du pape, comme évêque de Rome. Il s'y est tenu douze conciles, tant généraux que provinciaux.

La *place de Saint-Jean-de-Latran* est décorée d'un obélisque, chargé d'hiéroglyphes, qui fut fait en Égypte par ordre de Ramsès, roi de Thèbes, lequel, selon l'opinion commune, vivait 1,300 ans avant Jésus-Christ. On l'avait élevé dans le temple du Soleil, et ce fut le seul qui fut épargné par Cambyse. Constantin le fit transporter à Alexandrie, dans l'intention de le faire servir à l'ornement de sa nouvelle ville de Constantinople, mais son fils Constance le fit conduire à Rome, et placer dans le grand cirque, l'an 357. Il fut renversé par les Goths, puis relevé par les empereurs, et ensuite abattu de nouveau. Il était de 15 à 16 pieds sous terre dans les ruines du grand cirque; Sixte-Quint le fit déterrer, et élever dans la place de Saint-Jean-de-Latran, devant le palais qu'il avait fait bâtir. Il fut mis en place, le 10 août 1588, par Dominique Fontana, au bruit de l'artillerie, et avec toutes les marques de réjouissance que l'on pouvait donner pour le succès d'une si belle entreprise. Cet obélisque, le plus grand que l'on connaisse, est porté par le massif d'une fontaine. La hauteur totale en est de 140 pieds, dont 56 et demi appartiennent à la croix. Selon le calcul du P. Kircher, il pèse 907,789 livres poids de marc. Il y a aussi sur la même place un autre obélisque, qui était autrefois dans les jardins de Salluste, et qui, il n'y a pas un grand nombre d'années, était encore couché. Clément XII voulait le faire relever, lorsque la mort le surprit. Cet obélisque est chargé d'hiéroglyphes, ainsi que le précédent, et ceux de la Porte-du-Peuple.

Scala-Santa est une autre église célèbre, située aussi sur la place de Saint-Jean-de-Latran. Sixte-Quint y fit placer vingt-sept marches de marbre blanc, qui passent pour celles du palais de Pilate, que l'on aurait transportées à Rome. Les personnes dévotes ont coutume de les monter à genoux, les regardant comme sanctifiées par Jésus-Christ. Il y a deux autres escaliers, un de chaque côté, sur lesquels on monte à l'ordinaire. Dans la chapelle qui est au haut de celui du milieu, on révère une image du Sauveur, laquelle, suivant la tra-

dition, fut commencée par Saint-Luc, et achevée par les anges.

A côté de l'église patriarchale de *Santa-Croce in Gerusalemme*, où l'on conserve beaucoup de reliques de la passion, et où l'impératrice Helène fit transporter une grande quantité de terre de l'endroit même où Jésus fut crucifié, on voit un ancien amphithéâtre en briques, d'environ 40 toises de diamètre. Il paraît que c'était l'*Amphitheatrum Castrense*, où l'on exerçait les soldats à combattre différens animaux. Entre Sainte-Groix et la Porte-Majeure, du côté du levant, où les murs de la ville commencent à se trouver dans la plaine, on aperçoit le commencement des remparts de Tarquin-le-Superbe, qui acheva l'enceinte de Servius-Tullius, mais avec plus de magnificence. La grande rue qui va de Sainte-Croix à Sainte-Marie-Majeure, vers le nord-ouest, a 900 toises de longueur en ligne directe, dans cette seule partie. Elle s'appelle *strada Felice*, du nom de *Félix* que portait Sixte-Quint, lorsqu'il était cordelier, et se prolonge 800 toises au-delà, entre Sainte-Marie-Majeure et la Trinité-du-Mont, toujours sur le même alignement et sous le même nom. La *Porte-Majeure* s'appelait anciennement *Porta-Nevia*. Elle présente une inscription, par laquelle on voit que l'empereur Claude la fit bâtir lors de la construction de son aqueduc. Elle fut restaurée par Vespasien et Titus. Le bas a deux portes; et, sur les trois piliers, sont les restes de trois niches, ornées de colonnes. Le tout est d'ordre rustique.

Le *Campus-Esquilinus*, grande place de 1,000 pieds de longueur sur 300 de largeur, était situé dans cette partie de la ville qui se trouve entre la Porte-Saint-Laurent et la Porte-Majeure. On y enterrait les esclaves, et c'était là que l'on exécutait les criminels.

Santa-Maria-Maggiore (Sainte-Marie-Majeure), église patriarchale, l'une des plus grandes de Rome, et ainsi nommée, parce qu'elle est une des plus considérables de celles qui sont consacrées à la vierge. Elle fut bâtie sur un emplacement où était un temple de Junon. Le portail en est trop découpé. L'intérieur de l'église est majestueux, et présente une belle suite de colonnes d'ordre ionique et de marbre blanc. Il est très-bien éclairé; mais la nef, au lieu d'avoir une voûte, est couverte d'un plafond écrasé. L'autel

pontifical est sous une couronne que tiennent quatre anges de marbre placés sur des colonnes de porphyre. Il est formé par une belle urne antique du même marbre; c'était le tombeau de Pattus, fondateur de l'église. La *Chapelle de Sixte-Quint* et la *Chapelle Borghèse* sont de la plus grande magnificence.

On voit sur la place de Sainte-Marie-Majeure un *Obélisque* de 43 pieds de hauteur, élevé sur un piédestal qui en a 22. Claude, qui l'avait fait venir d'Egypte, le plaça vis-à-vis du mausolée d'Auguste, pour en accompagner un qui était de l'autre côté. Ce bel édifice ayant été dégradé par les barbares, l'obélisque fut renversé et brisé, et demeura couché par terre jusqu'en 1587, que Sixte-Quint le fit relever et placer où il est. Il y manque la pointe; mais on y a suppléé par des ornemens de bronze qui portent une croix. On n'y voit point d'hiéroglyphes.

Dans l'église de *Saint-Pierre-ès-Liens* on remarque le mausolée du pape Jules II, fait par Michel-Ange, et l'un des monumens les plus célèbres de l'Italie. Cependant il n'y a de bon que la figure colossale de Moïse, que l'on peut regarder comme le chef-d'œuvre de ce grand maître, et comme un prodige de sculpture. Le chemin qui de cette église conduit au Campo-Vaccino, est, dit-on, le *Vicus Sceleratus*, où Tullie, femme de Tarquin-le-Superbe, fit passer son char sur le corps de son père. Aux environs de la même église on voit les vestiges du palais et des thermes de Titus. Le fameux groupe du Laocoon fut trouvé près de-là. *S. Martino a Monti* est, par l'ancienneté et les monumens, une des églises les plus remarquables de Rome. On y voit vingt-quatre colonnes de très-beau marbre, posées sur des piédestaux noirs; et les murs des bas-côtés sont décorés de paysages du *Poussin*. L'église souterraine est d'une bonne architecture, et renferme, dans une urne élevée sur l'autel, le corps de Saint-Sylvestre, pape. Dans le même quartier de Rome, se trouve la *Villa Aldobrandini*, qui est célèbre dans toute l'Europe, à raison de la peinture antique, appelée la *Noce Aldobrandine*. Cette peinture est à fresque, et on la conserve dans une espèce d'armoire. Elle fut trouvée, du tems de Clément VIII, près de Sainte-Marie-Majeure, dans l'endroit où était anciennement le jardin de Mécène,

ou, selon d'autres, dans les thermes de Titus. On remarque aussi plusieurs statues antiques dans la même villa.

Santa-Maria degli Angioli (Sainte-Marie des Anges) est une grande et fameuse église des Chartreux, bâtie dans les thermes de Dioclétien, par Michel-Ange. Elle n'a point de portail. On entre d'abord par une rotonde de 70 pieds de diamètre, et l'on trouve ensuite une grande salle en carré long, qui sert de nef principale. La *méridienne* des Chartreux est une des plus grandes et des plus belles que l'on ait faites, et certainement la plus riche et la plus ornée.

La grande fontaine de Termini, qui est sur le mont Viminal, près des Chartreux, est une des trois fontaines prodigieuses que l'on admire à Rome, et l'un des plus grands ouvrages de Sixte-Quint. La figure principale est une statue demi-colossale, représentant Moïse, qui, frappant le rocher, en fait sortir un fleuve d'eau. Cette figure est d'un grand caractère, et la tête en a beaucoup de majesté. Les eaux sortent en abondance, et tombent dans de belles conques de marbre, sur le bord desquelles sont quatre lions, deux en marbre blanc et deux en basalte, jetant aussi de l'eau. Ces derniers sont égyptiens et très-beaux.

Sant'-Agnese est une ancienne église qui fut élevée par Constantin à la prière de sa sœur Constance. Elle est soutenue par de belles colonnes antiques de marbre cannelé; et la nef a deux ordres l'un sur l'autre. Pie V y fit élever un autel enrichi de pierres dures, sous lequel repose le corps de la sainte dont cette église porte le nom. Le tabernacle de cet autel est orné de quatre colonnes du plus beau porphyre. On voit dans une chapelle un beau candelabre, dont les ornemens sont très-précieux. La statue de Sainte-Agnès est d'un albâtre oriental, qui ressemble à de l'agathe; on y a fait une tête, des pieds et des mains de bronze doré, qui sont modernes. On descend dans l'église par un escalier de trente-deux marches de beau marbre, ce qui montre combien elle est ancienne, et jusqu'à quel point les ruines ont exhaussé le terrain qui l'entoure.

La *Villa Albani* est une belle maison de campagne, construite de nos jours par le cardinal Alexandre Albani, et en partie sur ses dessins. Le portique du rez-de-chaussée est soutenu par des colonnes de granit d'Egypte, et orné de

bas-reliefs et de statues d'empereurs, parmi lesquelles on remarque celle de Domitien, la seule de ce prince qui se soit conservée entière à Rome. Deux grands vases d'albâtre fleuri, de sept pieds de diamètre, sont placés près de ce portique. Du milieu de la colonnade on entre dans un temple rempli de statues, de bas-reliefs et d'inscriptions; et l'on passe de-là dans une chapelle couverte de marbres précieux et d'ornemens en or, et dont l'autel est formé par un tombeau de granit rouge, dans lequel repose le corps de St.-Anticole, martyr. Parmi les nombreux chefs-d'œuvre en tout genre qui enrichissent cette belle maison, on admire sur-tout une Pallas antique et l'Apollon Sauroctonon, ou guettant un lézard. Les bosquets et les parterres des jardins, quoique dans un espace peu étendu, renferment plus de deux cents antiques, statues, colonnes, autels, tombeaux, ainsi que plusieurs pavillons, plusieurs bassins, et même un obélisque égyptien.

II. *Rione di Trevi.* Ce quartier est au nord de celui que nous venons de décrire, et tire son nom de la grande fontaine de Trevi, qui est composée de trois corps d'architecture, et d'un soubassement posant sur une masse de rochers. L'eau sort d'entre les pierres, et par la bouche pratiquée sous la conque de Neptune. Elle tombe dans un grand bassin, autour duquel est un trottoir enfoncé de six à sept marches, au-dessous du niveau de la rue, mais fermé par de grandes bornes et par une barrière qui occupe presque toute la place, où l'on trouve le soir une fraîcheur délicieuse pendant l'été. La masse générale de cet édifice est belle, et l'abondance des eaux y donne un grand air de majesté.

La *Villa Ludovisi*, qui appartient au prince de Piombino, dont nous avons décrit les possessions à la suite de l'article de la Toscane, touche aux murs de Rome, et fut bâtie par le cardinal Ludovisi. Le bâtiment, construit sur les dessins du Dominiquin, est orné au-dehors, de statues et de bas-reliefs antiques, et renferme une collection de morceaux précieux. Les jardins ont plus d'un mille de circuit, et ont été plantés par Le Nôtre. On y voit un labyrinthe, un bassin, des jets d'eau, de grandes allées et beaucoup de statues; les percées en sont agréables, et les points de vue gracieux.

La *Vittoria*, Ste.-Marie de la Victoire, est remarquable,

parce que ce fut en creusant les fondemens du portail de cette église que l'on trouva le fameux Hermaphrodite de la villa Borghèse, que le cardinal Scipion Borghèse acquit en payant 27,000 scudis, c'est-à-dire, les frais de la construction tout entière de ce portail. Dans la croisée à gauche on voit la Ste.-Thérèse du Bernin, l'un des chefs-d'œuvres de ce grand artiste. Elle est représentée dans l'extase de l'amour divin, et l'expression en est très-animée. Un ange, qui ressemble à un amour, et la regarde en souriant, tient d'une main une flèche, et de l'autre semble lui découvrir un peu le sein. La tête de cet ange est d'une finesse singulière, et la tête de la sainte est parfaitement belle.

Piazza Barberini est une place qui tient au palais de ce nom, du côté du nord. Elle est décorée par deux fontaines, dont l'une représente quatre dauphins qui soutiennent une grande coquille, au-dessus de laquelle s'élève un triton, qui de sa conque jette de l'eau. L'autre est composée d'une simple coquille ouverte, sur la charnière de laquelle sont posées trois abeilles, qui lancent de l'eau ; ce sont les armes de la maison Barberini. Ces deux fontaines sont du Bernin. Le *Palazzo Barberini* est un des plus beaux et des plus vastes de Rome. Il forme, avec les jardins, une île de plus de cent toises en tout sens, quoique dans le sein de la ville et sur le mont Quirinal. L'architecture en est du Cavalier Bernin, et il fut construit vers le tems du pape Urbain VIII, qui était de la maison Barberini. On y admire un grand nombre de chefs-d'œuvres, et l'on y trouve une copie exacte et parfaite du fameux tableau de la Transfiguration, par Raphaël, faite par Carle, Napolitain. Un seigneur français voulut l'acheter, mais on lui en demanda 7000 sequins, ou plus de 75,000 liv., en prétendant la donner à bon compte. La bibliothèque du palais Barberini est publique. On y compte plus de 60,000 volumes, outre plusieurs milliers de manuscrits précieux.

La place du palais pontifical de *Monte Cavallo* est dans une belle situation. Les points de vue en sont grands, les bâtimens nobles, mais la forme en est irrégulière, et la fontaine qui est dans le milieu n'est pas bonne. Il y a sur cette même place deux groupes de marbre de proportion colossale : ce sont deux chevaux, tenus chacun par un jeune homme qui semble les dompter. Le palais de Monte Cavallo porte aussi

le nom de palais Quirinal, parce qu'il est construit sur le sommet du mont Quirinal. Le pape l'habite ordinairement l'été. La porte pricipale de ce palais est ornée de deux grandes colonnes de marbre qui soutiennent une tribune, destinée aux bénédictions publiques du S. Père. Elle donne aussi entrée dans une grande cour oblongue, de 323 pieds de longueur sur 164 de largeur, et qui est environnée d'un portique très-large. La forme générale de cette cour est élégante, et la décoration en est simple et de bon goût, mais sans aucune magnificence. Un escalier majestueux, dont les marches sont d'une grandeur extraordinaire, conduit au premier étage, où, sur la gauche, se trouvent les appartemens du pape, et sur la droite, la salle Pauline ou la salle royale, qui est pavée de beaux marbres, et ornée de peintures représentant différens traits de l'ancien testament. Les appartemens de ce palais sont meublés de simples tentures de velours cramoisi, avec des chaises de bois, le tout aux armes du pape. La chapelle est grande, et pavée de beaux marbres. Il y a des stales pour le sacré collége, qui y entend la messe toutes les fois que le pape tient chapelle. Les murs sont couverts de damas violet galonné en or; et il n'y a que six cierges sur l'autel, qui est dépourvu de tout ornement. Il est inutile de dire que le palais de Monte-Cavallo renferme aussi de beaux tableaux. Le jardin de ce palais a près d'un mille de tour; c'est un assemblage d'allées, de parterres et de potagers, dont les formes sont simples. Il est en général bien entendu, mais n'offre rien de magnifique.

Palazzo-Colonna est un des plus vastes et des plus riches palais qu'il y ait à Rome; et la place des SS. Apôtres sur laquelle il est situé est une des plus belles de cette ville, dont la famille Colonne est la plus illustre. Il fut commencé par le pape Martin V, qui était de cette maison, et il a été augmenté à diverses reprises par les cardinaux et les princes Colonne. Cependant l'extérieur n'en a rien de remarquable quant à l'architecture. La collection de tableaux et d'antiques de ce palais n'est pas aussi considérable que celle de quelques autres palais de Rome, mais c'est le plus richement meublé. La bibliothèque répond à tout le reste par l'étendue et la magnificence. De la galerie on passe de plain-pied dans les jardins, qui sont disposés en terrasse jusqu'au sommet du mont, et

en face des bâtimens, ce qui offre un superbe aspect. On y remarque quelques restes des thermes de Constantin.

Le *Palazzo Bracciano*, situé sur la même place que le palais Colonne, et vis-à-vis de l'église des SS. Apôtres, renfermait autrefois une foule de superbes tableaux. Monsieur le régent en acheta un très-grand nombre, qui long-tems firent l'ornement du Palais-Royal, à Paris. Le cabinet de médailles, qui appartenait à Christine, reine de Suède, est une des curiosités de ce palais.

A peu de distance de la place des SS. Apôtres on entre dans le cours, le *Corso*, qui est la principale rue de Rome, et qui sert de promenade publique. Elle est assez étroite, quoiqu'elle s'élargisse insensiblement vers la porte du Peuple. La plupart des grandes familles y logent, et les façades de leurs palais donnant sur cette rue, la rendent la plus belle de la ville. Le cours est situé au même endroit que la rue de l'ancienne Rome, appelée *Via-Lata*. On y remarque l'*Academia di Francia*, qui est un grand palais, sur lequel on voyait autrefois les armes de France. L'ensemble de ce palais n'est ni beau ni laid. L'établissement de l'Académie de France à Rome date de 1666. Il est composé d'un directeur et de douze élèves, qui ont remporté les prix de peinture, de sculpture et d'architecture à Paris. Il coûtait environ 35,000 liv. par année au roi. Louis XIV en fut le fondateur. Le *Palais Doria Pamphili*, situé sur le cours, est un des plus vastes et des plus remarquables de cette rue magnifique; mais l'architecture en est bizarre. On y voit une immense collection de tableaux. Le *palais Verospi*, qui est à côté, est rempli de statues.

III. *Rione di Colonna*. Ce quartier tire son nom de la colonne Antonine, qui est au milieu d'une des plus belles places de Rome. La *Villa Borghese*, qui est dans ce quartier, est la plus belle et la plus vaste de toutes les maisons de campagne des environs; l'enceinte en a une lieue de tour. Ce fut le cardinal Scipion Borghèse, neveu de Paul V, qui la fit bâtir. Le *Gladiateur* et l'*Hermaphrodite* en sont les deux statues les plus célèbres. Le premier est représenté debout, parant du bras un coup qu'on lui porte. C'est une très-belle figure antique, d'une nature d'environ 30 ans. Elle porte le

nom d'Agasias d'Ephèse. Winkelmann juge que c'est la plus ancienne de toutes les statues caractérisées à Rome, par le nom du statuaire. L'Hermaphrodite fut trouvé dans les thermes de Julien. (*Voyez* ci-dessus, la *Vittoria*, ou Ste. Marie de la Victoire). Cette figure, en marbre blanc, est représentée nue, couchée sur le devant et endormie. Les grâces des deux natures y sont réunies, cependant elle a plutôt l'air d'une belle femme.

La *Piazza Colonna* est une place d'environ 40 toises en carré, dans le centre de Rome, sur le bord du cours, dans le milieu de laquelle s'élève la *colonne Antonine*. Cette colonne a 116 pieds de hauteur et 11 pieds de diamètre. Elle est tout en marbre, et ornée de bas-reliefs qui forment vingt spirales autour du fût. On monte jusqu'au sommet de la colonne par 189 marches, sans en compter 7 ou 8 qui sont enterrées, et plus bas que le piédestal. Elle est surmontée d'une statue de Saint-Paul; et l'intérieur en est éclairé par 40 fenêtres. Les ornemens en sont d'ordre Dorique; mais elle ne produit pas un bon effet; elle paraît même plus grosse en haut qu'en bas, et le piédestal est en mauvais. Les sculptures en sont inférieures à celles de la colonne Trajane. Il est probable qu'elle fut élevée en l'honneur de Marc-Aurele et non d'Antonin-le-Pieux. Sixte-Quint la fit restaurer en 1589.

Monte-Citorio est une petite colline qui touchait au champ de Mars; c'était là que les candidats se plaçaient pendant les comices. On y a bâti un palais de justice, qui est percé de trois grandes portes, de 120 fenêtres, et décoré d'un balcon sur lequel se fait le tirage de la loterie. La place de Monte-Citorio est vaste. Benoît XIV y a fait élever le piédestal d'une colonne d'Antonin-le-Pieux. Ce piédestal, qui est de marbre blanc, a onze pieds de hauteur sur douze de largeur. Il offre des sculptures de trois côtés, et une inscription sur le quatrième. Le côté qui regarde Monte-Citorio représente l'apothéose d'Antonin et de Faustine.

Piazza della Rotonda est une petite place qui se trouve devant le Panthéon, le plus beau reste de la magnificence de l'ancienne Rome, et le seul temple de cette ville qui se

soit conservé dans son entier (1). Le portique de cet édifice est superbe; il est formé par seize grandes colonnes de granit, d'ordre Corinthien, et couronné d'un fronton porté sur huit colonnes. Le vestibule, qui est d'une belle proportion, a 98 pieds 10 pouces de longueur, entre les axes des colonnes, lesquelles ont 15 pieds 10 pouces de circonférence. Il annonce avec majesté la grande porte qui donne entrée à la rotonde, et qui s'ouvre sur des pilastres antiques de bronze. L'intérieur de l'édifice a 137 pieds 2 pouces de diamètre entre les axes des colonnes, et 158 pieds en y comprenant les murs. Comme cette rotonde était consacrée à tous les dieux, et qu'elle devait être une image du ciel, on y a donné autant de hauteur que de largeur. La voûte en est un hémisphère parfait, dont le sommet est ouvert par un œil de bœuf, qui sert à l'éclairer sans le secours d'aucune fenêtre. Cette ouverture a 27 pieds 5 pouces de diamètre. L'ordre Corinthien dont l'édifice est intérieurement décoré, est d'une belle proportion, mais un peu petit. On trouve dans cette église le tombeau de Raphaël et celui d'Annibal Carrache. On monte au haut de la rotonde, par un escalier triangulaire, et l'on arrive, sur la calotte, par des degrés, jusqu'au cercle de l'ouverture.

IV. *Rione di Campo Marzo.* Ce quartier a retenu le nom du Champ de Mars dont il occupe l'emplacement, et il forme la partie la plus septentrionale de la ville, depuis la porte *Pincicana* et la place d'Espagne jusqu'au port de Ripetta et à *S.-Lorenzo in Lucina* dans le cours. Le champ de Mars s'étendait du nord au sud, depuis le Panthéon jusqu'au mausolée d'Auguste, près de Ripetta, et jusqu'au pont S.-Ange, c'est-à-dire qu'il avait plus de 250 toises de longueur. Il comprenait le terrain qu'occupe aujourd'hui la place Navonne, et tout ce qui est au nord de cette place, jusqu'au bord du Tibre. La largeur de ce champ était, d'orient en occident, renfermée entre la Via Flaminia, vers l'orient, et la Via Recta, qui conduisait au pont triomphal, et est aujourd'hui

(1) Nous en avons déjà parlé à la page 72 du présent volume. La différence de mesure qui se trouve entre la dimension de l'une et celle de l'autre description n'est guère qu'apparente, la première ayant été prise avec le pied anglais, et la seconde avec le pied français, qui est un peu plus long que le premier.

la *Strada-Giulia*, vers l'occident. Il était environné de portiques, de temples, de théâtres, d'amphithéâtres et d'autres édifices. Les principaux étaient le portique d'Europe, les *Septa*, le Panthéon, le Cirque, appelé *Equirie*, qui servait aux courses de chevaux, les thermes de Néron, et le portique de Gratien. La partie où l'on s'exerçait à la course était couverte de gazon. L'*obélisque horaire*, qui fesait un des ornemens du champ de Mars, se voit actuellement brisé et abandonné, avec son piédestal et son inscription, dans une cour qui est derrière *S.-Lorenzo in Lucina*. Il servait de méridienne pour marquer les ombres du soleil à midi, en divers tems de l'année, et par conséquent les différentes longueurs des jours qui dépendent de la longueur des ombres. Cet obélisque est d'une belle forme. Il est chargé d'hiéroglyphes où l'on aperçoit des hommes, des sphynx, des oiseaux et d'autres animaux d'une belle et grande manière; mais un des côtés en est absolument effacé. La longueur en est de 67 pieds. Le piédestal est aussi dans la même cour. On y voit l'inscription qu'Auguste y fit graver, en consacrant cet obélisque au soleil.

Le *Mausolée d'Auguste* est une vieille tour ronde, qui est dans le palais *Corlea* de la rue *Pontefici*. Il ne reste plus rien des colonnes et des marbres dont cette tour était enrichie par dehors. On a construit en dedans un amphithéâtre en bois, avec un rang de loges au-dessus, et l'on y donne des concerts et des combats de taureaux.

Piazza d'Ispagna. Cette place est ainsi nommée parce que le palais de l'ambassadeur d'Espagne y est situé. Elle est ornée d'une belle fontaine, qu'Urbain VIII y fit faire sur les dessins du Cavalier Bernin. Cette fontaine est appelée en italien *Baraccia*, parce qu'elle a la forme d'un vaisseau. C'est à la place d'Espagne que commence le grand et bel escalier qui conduit à la Trinité-du-Mont, sur le Monte-Pincio. On voit par une inscription de 1725, qu'il a été construit en grande partie aux dépens du roi de France, par les soins du cardinal de Polignac.

Trinita del Monte est une église de minimes Français, que Charles VIII, roi de France, fit bâtir en l'honneur de S.-François de Paule, fondateur de l'ordre. Paul V la consacra le 9 juillet 1595. Elle est ornée de belles peintures, parmi

lesquelles on remarque un tableau à fresque, de Daniel de Volterre, représentant une descente de croix, et qui est un des deux ou des quatre principaux de Rome.

La *Villa Medici* est une grande et belle maison des grands ducs de Toscane, située dans la partie nord de Rome, sur le Monte-Pincio. Quoiqu'elle soit dans l'intérieur des murs, l'enceinte, y compris les jardins, en a presque une demi-lieue de tour. Cette villa est remplie de statues antiques et de beaux marbres. Les jardins sont dans une belle situation et en bon air, et les vues en sont pittoresques de tous côtés.

La *Porta del Popolo* est ainsi nommée d'un bois de peupliers qui en était voisin. Elle est la porte la plus septentrionale de Rome, et annonce cette ville de la manière la plus brillante aux voyageurs qui arrivent par la route de Florence. Caïus Flaminius avait fait élever, vers cet endroit, une porte à laquelle il donna son nom. Pie IV la fit reconstruire sur les dessins de Michel-Ange. On y lit cette inscription : *Felici Faustoque ingressu.* Au-dessus de l'attique sont les trois montagnes qui représentent les armes du pape Alexandre VII.

Au-devant de cette porte il y a une grande place dont les maisons ne sont pas belles, mais au milieu de laquelle se trouve un obélique égyptien que Sixte-Quint y fit élever en 1589, et dont la hauteur est de 81 pieds 9 pouces, depuis le pavé jusqu'au sommet de la croix dont il est surmonté. Cet obélisque est d'un granit singulier, et il est chargé d'hiéroglyphes. Psemmis le fit placer à Héliopolis, environ 600 ans avant Jésus-Christ. Auguste le fit venir pour le mettre au centre du grand cirque.

Immédiatement à côté de la porte du Peuple, se trouve la *Madonna del Popolo*, église des augustins qui fut bâtie en 1227 par le peuple romain. Elle est fort ornée et renferme de belles peintures. En sortant de cette église, on en voit deux autres d'une architecture uniforme, chacune desquelles a une coupole, et qui accompagnent les côtés de la grande rue ou du cours. Ce sont celles de *Santa-Maria-de-Miracoli*, qui appartient aux tiercelins, et de *Santa-Maria-di-Monte-Santo*, qui appartient aux carmes. Deux autres rues, tirées également au cordeau, aboutissent au centre de la place du Peuple. Celle de gauche est la *Strada del Babuino*, et

et l'autre à droite, la *Strada di Ripetta*, qui conduit au port du même nom, où abordent toutes les barques qui descendent de la Sabine et de l'Ombrie, et qui portent à Rome les denrées de consommation journalière.

Le tombeau de la famille Domitia était au bas de la colline qui est vers la porte du Peuple, et près de la Madonna del Popolo. Néron y fut enseveli par ses nourrices et par sa maîtresse. Son tombeau était orné de marbre de Toscane et de marbre grec. Il subsista long-tems ; mais on prétendit que les démons, sous la forme de corbeaux, s'assemblaient près de ce monument ; et en conséquence, le pape Pascal, fit, vers l'an 1101, jeter dans le Tibre les cendres de cet empereur.

Le *palais Borghèse*, situé un peu au sud de Porto di Ripetta, est un des plus beaux et des plus riches palais de Rome. On prétend qu'il s'y trouve jusqu'à 1700 originaux de tous les plus grands maîtres de l'Italie, dont treize de Raphaël.

V. *Rione di Ponte.* Ce quartier tire son nom du pont Saint-Ange qui en fesait partie avant le pontificat de Sixte-Quint, mais qui est actuellement compris dans celui de *Borgo.* Il commence à la place du Pont-Saint-Ange, et s'étend le long du Tibre et de la *Strada Giulia*, qui va vers *Ponte Sixto.* Ce quartier s'étend aussi du côté de la place Navone. Les environs du pont Saint-Ange étaient autrefois une des parties les plus ornées de la ville de Rome, mais on y trouve actuellement plus de peuple que de noblesse.

VI. *Rione di Parione.* Ce quartier s'étend sur la place Navone et les environs, dans *Strada papale*, *Campo di Fiore* et jusqu'au près de *S.-Andrea della valle.* Il occupe une partie de l'ancienne région du cirque de Flaminius et du champ de Mars. Le nom qu'il porte, vient, par corruption, de l'ancien nom des huissiers, *apparitores*, qui, à ce que l'on croit, y avaient leur habitation.

On y trouve le *Campo di Fiore* dont, vraisemblablement, le nom vient d'une courtisanne nommée *Terrali*, qui laissa cet emplacement au peuple romain, et institua des jeux floraux. On tient un marché de grains dans cette place, et tous les lundis et les samedis, le marché aux chevaux. Sur le terrain qu'occupe aujourd'hui le *Pallazzo Pio*, se trouvait le *théâtre de Pompée*, qui fut le premier théâtre fixe qu'il y eût

à Rome, et qui était si vaste qu'il pouvait contenir 80,000 spectateurs. Le palais appelé *Curia Pompeii*, où le sénat était assemblé le jour que César fut tué, était situé au devant du même théâtre. Le *Pallazo della Cancelleria* est un grand et superbe bâtiment, où habite le cardinal vice-chancelier. La façade principale, qui donne sur le Campo di Fiore, est tout en marbre. La cour de ce palais forme un carré, qui est environné de portiques à deux étages, soutenus par des colonnes de granit.

A 20 toises seulement à l'orient de la place Navone, dont nous parlerons ci-dessous, se trouve la place de *Pasquino*, célèbre par la statue de Pasquin, à laquelle on attache toutes sortes de plaisanteries. On prétend qu'elle a pris son nom d'un certain tailleur fort enclin à la satyre. C'est un torse ancien d'un assez beau travail, mais qui a été mutilé par le tems. Au-dessus de cette statue il y a une inscription qui marque le point auquel s'élevèrent les eaux dans l'inondation de 1530, et qui rappelle à ce sujet le sac de Rome, arrivé trois ans auparavant, lors de l'assaut livré à cette ville par le connétable de Bourbon.

Piazza Navona, ou la place Navone, est la plus belle et la plus grande qu'il y ait dans la partie habitée de Rome. Elle a 125 toises de longueur, et conserve encore pour ainsi dire la forme du cirque d'Alexandre Sévère, qui était appelé plus anciennement *circus Agonalis*, à cause des fêtes Agonales qu'on y célébrait en l'honneur de Janus; et l'on croit même que le nom de Navone est venu, par corruption, de celui d'*Agone*. Grégoire XII fit agrandir et décorer cette place, et il y fit construire deux fontaines. Innocent X en fit élever une troisième au milieu. Celle-ci, qui est du Bernin, représente les quatre parties du monde, le Danube, le Gange, le Nil et la Plata, dont les figures en marbre sont assises sur les quatre extrémités d'un rocher de pierre tiburtine, servant à porter un obélisque de granit rouge. Ce rocher, percé des quatre côtés, laisse jaillir quatre grands fleuves d'eau. De cette espèce de caverne sortent un lion et un cheval qui viennent s'abreuver, et forment les attributs de l'Afrique et de l'Europe. L'obélisque a 50 pieds de hauteur, est chargé de caractères égyptiens, a été fait sous Ramsès, et placé à Héliopolis 1500 ans avant Jésus-Christ. Il fut transporté

d'Egypte à Rome, par ordre de Caracalla, l'an 249. La grande quantité d'eau que donnent les trois fontaines de la place Navone, y procure en été un spectacle singulier. Tous les dimanches du mois d'août, après les vêpres. on ferme les issues des bassins. L'eau se répandant dans la place, qui est un peu concave, l'inonde sur presque toute sa longueur, dans l'espace de deux heures, et s'élève enfin, vers le milieu, à la hauteur de deux ou trois pieds. On vient alors s'y promener en carrosse; et les chevaux marchent dans l'eau, dont la fraîcheur se communique, même à ceux qui sont dans la voiture. Les fenêtres de la place sont garnies de spectateurs; et l'on croirait voir une naumachie antique.

La place Navone est un des plus grands marchés de Rome, sur-tout le mercredi. Elle est ornée de plusieurs beaux édifices, et l'église *Sainte-Agnès* en fait le principal ornement. Le *Palazzo Pamfili*, bâti par Innocent X, est le plus beau palais de cette place.

VII. *Rione delle Regola.* Ce quartier s'étend le long du Tibre, depuis les prisons neuves, jusqu'au *Ghetto*, ou quartier des Juifs, et vers l'orient jusqu'à *S. Carlo à Catinari*, et à *S. André della Valle.* Il s'appelait *Arenula*, à cause de la quantité de sable que le Tibre jette sur ses bords, dans la principale partie de ce quartier; on en a fait par corruption *Argola*, puis *Regola.*

L'église de *S. Girolamo delle Carita*, qui s'y trouve, était sur-tout remarquable à cause de l'un des quatre tableaux les plus célèbres qu'il y eut à Rome, la *communion de S. Jérôme*, du Dominiquin, que l'on y voyait au-dessus du maître-autel et que l'on admire aujourd'hui au Muséum de Paris.

Le *Palazzo Farneze*, situé sur la même place du même nom, est considéré comme le plus beau de tous les palais de Rome. Paul III, qui était de la maison Farneze, fit enlever les marbres et les pierres de taille du Colisée et du théâtre de Marcellus, pour la construction de cet édifice; et l'on ne parle encore de cette spoliation qu'avec horreur. Ce magnifique palais a passé au roi de Naples avec tous les biens de la maison Farnèze, et est occupée par son ministre à la cour de Rome. C'est un carré dont les quatre faces sont égales et percées chacune de trois rangs de croisées. De la porte extérieure on entre dans un vestibule, orné de colonnes d'ordre

dorique et de granit. La cour est carrée et décorée dans son pourtour de trois ordres l'un sur l'autre, le premier, d'ordre dorique; le deuxième, d'ordre ionique, et le troisième, d'ordre corinthien. Sous les arcades de cette cour, il y a différentes statues antiques, parmi lesquelles se trouve l'*Hercule-Farnèse*, l'une des plus belles statues grecques qu'il y ait à Rome. La *Flore antique*, est une autre célèbre statue de ce palais. On y voit aussi une des plus fameuses pièces de sculpture ancienne, qui forme un groupe où six figures plus grandes que nature, et plusieurs autres moindres, sont tirées d'un seul bloc de marbre, avec le rocher sur lequel elles sont placées. Ce groupe connu sous le nom de *Taureau-Farnèze*, représente Amphion et Zéthus, au moment où ils préparent le supplice de Dircé, leur belle-mère, pour venger Antiope leur mère. Dircé est attachée par les cheveux aux cornes d'un taureau indompté que deux hommes retiennent encore. La galerie du palais Farnèse a 62 pieds de longueur sur 19 de largeur. Elle renferme beaucoup de peintures d'Annibal, Carrache et d'autres maîtres fameux. La place qui est au-devant du palais Farnèse, est assez vaste, et ornée de deux fontaines.

Monte di pieta est un grand bâtiment isolé près de la rue qui conduit au pont de Sixte. Ce palais sert à la banque et au dépôt des gages. On y prête jusqu'à 30 scudis ou 150 liv., sans intérêt, moyennant un gage suffisant, pour le terme de dix mois seulement; mais pour les sommes plus considérables on paie 2 pour 100 d'intérêt par année. Si, au bout de 18 mois, on ne fait pas renouveller, les effets sont vendus à l'encan, et le surplus se place au profit du propriétaire du gage vendu.

VIII. *Rione di S. Eustachio.* Ce quartier, qui tire son nom de l'église paroissiale de S. Eustache, s'étend au midi vers la place S. Marc, et au couchant vers *S. Carlo di Catinari.* Il comprend la *Sapience*, *S. Andrea della Valle*, le gouvernement, le palais Giustiniani, et quelques autres édifices remarquables.

Palazzo Giustiniani, situé dans la rue qui conduit de S. Eustache à S. Louis-des-Français, est remarquable par un nombre immense de bas-reliefs et de statues antiques. On y en compte près de 600, d'une certaine grandeur, trouvés la

plupart dans les thermes de Néron, sur les ruines desquels a été bâti ce palais. On y admire aussi beaucoup de tableaux, et entr'autres, le *Massacre des innocens*, par le Poussin, qui passe pour un des plus beaux qu'il y ait à Rome.

S. Luigi de Francesi est l'église nationale des Français. Elle est intérieurement décorée de pilastres d'ordre ionique, revêtus de jaspe de Sicile; et elle est ornée de marbres, de stucs et de dorures. Cette église était desservie par vingt-six chapelains français, qui vivaient en communauté dans une maison voisine. L'hôpital de S. Louis qui est attenant à l'église, fut établi en 1480, pour les pélerins de France, de Lorraine et de Savoie. On les y logeait et on les y nourrissait pendant trois jours, et on leur donnait quelque aumône, quand il s'en retournaient. Cet hôpital était sous la protection du roi, et administré par une confrérie de 24 personnes, qui étaient des Français, des Lorrains ou des savoyards, et que présidait toujours l'auditeur de rote français. On y donnait aussi des dots à de pauvres filles de France, de Lorraine et de Savoie.

La *Sapience* est un célèbre collége que l'on appelle à Rome *Archiginnazio della Sapienza*, à cause des mots suivans, qui sont gravés sur la porte : *Initium sapientiæ timor Domini.* C'est un établissement du même genre que celui du collége royal de France, où l'on professe des matières d'érudition et de science pour les étudians qui ont déjà appris, dans les colléges ordinaires, les élémens qu'on y enseigne. Le bâtiment est un grand carré long, sans ordre d'architecture, mais d'un bon genre. L'église est très-singulière. Le Borromini a pris pour modèle de son plan, le triangle, symbole de la trinité. Elle est décorée de pilastres d'ordre composite, et a une coupole. *S. Andrea della Valle,* est une grande et belle église des théatins. On trouve deux théâtres dans le huitième quartier, l'un nommé *Teatro d'Argentina*, et l'autre *Teatro Valle.* Celui-ci est petit.

IX. *Rione della pigna.* Ce quartier s'étend depuis la place *Cesarini* et la place S. Marc jusqu'à la Rotonde, et tire son nom d'une pomme de pin, qui, probablement était autrefois une enseigne remarquable. Il renferme le collége Romain, la Minerve, le *Gesu* et le Palais de Venise.

S. Ignazio est l'église du collége Romain, le plus grand et

quartier occupe toute la partie méridionale de Rome, depuis la place S. Marc jusqu'à la porte Latine, et depuis le Colisée jusqu'au Tibre. Le Capitole est encore le chef-lieu de Rome moderne, et la résidence des magistrats municipaux. La montagne ou colline, ainsi nommée, n'a guère que 100 toises de largeur du nord au sud, et 200 de l'est à l'ouest, en y comprenant même les montées par lesquelles on y arrive. Elle a deux sommets, entre lesquels est une place un peu moins élevée, qu'on appelait *Intermontium*. La Roche Tarpeïenne se voit encore à l'occident du Capitole. Elle est toujours très-élevée, quoiqu'en aient dit certains voyageurs.

On monte à la place du Capitole par un bel escalier construit sur les dessins de Michel-Ange, et bordé de deux balustrades, au bas desquelles sont deux sphinx de basalte, jetant par la gueule, de l'eau qui tombe dans deux cuvettes. Au haut de l'escalier, en suivant la ligne de ces sphinx, sont deux piédestaux sur chacun desquels il y a une statue de marbre, représentant, l'une Castor, et l'autre Pollux, tenant chacun un cheval par la bride. Les hommes sont trop grands pour les chevaux, et les groupes trop forts pour l'emplacement. L'escalier n'occupant point toute la largeur de la place, qui est entièrement découverte dans cette partie, on a prolongé de chaque côté une balustrade pour fermer la place sur la droite et sur la gauche. On a placé sur les deux premiers piédestaux de cette balustrade deux trophées, qui passent pour être les plus beaux que l'on ait faits. Sur les seconds piédestaux, se trouvent les statues, en marbre, des fils de Constantin; et la balustrade est terminée de part et d'autre par une colonne milliaire. Celle de gauche était la première sur la voie appienne. Celle de droite est surmontée d'un globe de bronze doré.

La place du Capitole est presque carrée. La façade du *Palais du Sénateur* est vis-à-vis de l'escalier. A droite se trouve le *palais des Conservateurs*, et à gauche le *Muséum*, ou le cabinet des antiques. Ces deux derniers bâtimens sont du dessin et de l'exécution de Michel-Ange. Ils sont moins élevés que les premiers, et n'annoncent point des monumens publics. Au milieu de la place, est la fameuse *statue équestre de Marc-Aurèle*, en bronze doré. C'est la plus belle de ce genre, qui soit restée de l'antiquité. Le cheval en est bien

plus petit que ceux des statues équestres de Paris; il est un peu ramassé; on lui trouve le cou trop court; mais il a beaucoup d'action et un beau mouvement. La figure de Marc-Aurèle est représentée tenant d'une main la bride, et étendant l'autre main comme pour commander. Elle est vêtue d'un grand manteau. Le *palais des Conservateurs* est enrichi de tableaux et de statues; et l'on y remarque parmi celles-ci le *buste* de *Junius Brutus*, premier consul de Rome, qui est d'un beau caractère. Les salles et les galeries du Muséum contiennent une quantité prodigieuse d'antiquités, qu'y firent rassembler Clément XII et Benoît XIV. Le sallon des Empereurs mérite sur-tout une attention particulière; on y voit sur deux rangs de gradins, une longue suite de bustes d'albâtre et de marbre, qui représentent les anciens empereurs avec leurs épouses. On y admirait aussi le gladiateur mourant, et le groupe de l'Amour et Psiché, qui se trouvent actuellement au Muséum de Paris. La galerie des tableaux est aussi très-riche. En face de la grille d'entrée, on voit au fond de la cour, la célèbre statue, à laquelle on faisait faire les demandes, dont on trouvait les réponses à celle de *Pasquin*, dont nous avons déjà parlé (*Voyez* le 6e. quartier). Elle a été tirée d'une place voisine, qui était le *Forum Martis*, d'où lui est venu le nom de *Marforio*. C'est une figure colossale, couchée, représentant l'Océan, ou un fleuve, qui tient une coquille de la main droite. Elle n'est point bonne.

Les cordeliers observantins ont une église appelée *Aracœli*, placée au sommet de la partie orientale du Capitole, à l'endroit où était autrefois le temple de Jupiter Capitolin. On y arrive par un escalier de 124 marches de marbre, qui ont été prises dans les ruines d'un temple de Romulus sur le mont Quirinal. Cette église est divisée en trois nefs, par 22 colonnes antiques de beau marbre. Le couvent duquel elle dépend, est le chef-lieu de l'Observance; on y compte 200 religieux, et c'est là qu'habite le général des trois ordres.

Près de la montée méridionale du Capitole, se trouve *S. Pietro in Carcere*, S. Pierre-èz-Liens, église qui fut élevée par les premiers chrétiens sur les ruines de la prison, appelée *Carcer Tullianus*, ou *Mamertinus*, dans laquelle S. Pierre et S. Paul furent enfermés sous le règne de Néron, vers

l'an 66 de l'ère chrétienne. On descend encore dans les anciens souterrains de cette prison, qui fut faite d'abord par Ancus Marcius. La partie souterraine s'appelait *Tullianum*, parce qu'elle fut faite par Tullus Hostilius. C'était là que l'on renfermait les criminels jugés ; et les complices de Catilina y furent mis à mort.

Campo-Vaccino est une grande place, ou une espèce de champ où l'on tient le marché aux vaches. L'emplacement du lieu le plus fameux de l'univers, du *Forum Romanum*, en fait partie. On a planté dans le milieu, des arbres, qui forment une charmante promenade, depuis l'arc de Septime-Sévère, jusqu'à celui de Titus. Il s'y trouve une fontaine avec un beau bassin de granit. Il y a aussi quelques façades d'églises modernes ; mais la plus grande partie de ce vaste terrain ne présente que des ruines, qui attestent quelle était la magnificence des édifices qui le décoraient.

L'arc de Septime-Sévère subsiste encore en entier. Il est de marbre blanc, et percé de trois portes. Sur les piles ou les massifs, sont quatre colonnes cannelées, d'ordre composite, qui, ainsi que leur entablement, font saillie sur la masse générale de l'édifice. Cet arc est couvert jusqu'au-dessus des bases des colonnes ; la grande porte est enterrée de la moitié de sa hauteur, et les petites portes le sont des deux tiers de la leur.

XI. *Rione di Sant'-Angiolo.* Ce quartier, qui tire son nom de l'église Saint-Ange, est le plus petit des 14 quartiers de Rome. Il commence au pont *Quatro capi*, passe à la place *Montanara*, à la pêcherie, et va jusqu'à l'extrémité septentrionale de la place du Capitole. Il comprend, en grande partie, la neuvième région de l'ancienne Rome, qui était appelée *Circus Flaminius.* Ce qu'il y a de plus remarquable, est le *palazzo Mattei*, qui est situé sur le mont Celio, et orné des plus belles décorations en marbres ainsi que de bas-reliefs et de tableaux précieux. Il y a une belle fontaine sur la place qui est en avant de ce palais. C'est dans ce même quartier qu'est situé le *Ghetto*, où résident 9,000 juifs qui vivent dans l'indigence. Ils sont distingués des chrétiens par un morceau de drap rouge qu'il portent sur leur chapeau, et ils sont obligés d'envoyer tous les jours de sabat, cent hommes et cinquante femmes dans une église, pour y assister

à un sermon sur quelque point de doctrine de la religion catholique.

XII. *Rione di Ripa.* Ce quartier appelé *Ripa*, parce qu'il se prolonge en grande partie sur le rivage du Tibre, commence à l'île Saint-Barthélemi, et va par *Ponte Rotto*, le long des murs de Rome jusqu'à la porte Saint-Sébastien, ou porte Capene, et revient au grand cirque, à *Saint-Nicolas in carcere.* Il comprend le mont Aventin et toute l'île de St.-Barthélemi.

Le pont qui conduit à cette île s'appelle *Ponte de Quatro Capi*, à cause de la figure d'un terme ou d'un janus à quatre faces, reste d'une ancienne statue plantée, depuis longtems dans la terre à l'entrée de la petite place voisine. Ce pont, qui s'appelait jadis *Pons Fabricius*, fut bâti peu de tems après la conjuration de Catilina. On y voit une inscription qui annonce qu'il fut construit par les soins du censeur Fabricius. Il est d'un beau style. Le pont Saint-Barthélemi, qui jadis était appelée *Pons Cestius*, est vis-à-vis. L'île Saint-Barthélemi a à-peu-près la forme d'un vaisseau, et 100 toises de longueur et 40 de largeur. Ce qu'il y avait de plus célèbre dans cette île du tems des romains, était le temple d'Esculape. Les personnes, d'un certain rang, que l'on condamnait à mort étaient transportées dans l'île Saint-Barthélemi, en vertu d'une ordonnance de l'empereur Tibère, pour y demeurer pendant dix jours avant de subir leur supplice. *S. Bartolomeo all' isola*, église de cordeliers observantins, est la plus remarquable de toute cette île, à qui elle donne son nom. Il y a sous le maître-autel, un grand vase de porphyre qui servait autrefois dans des thermes, et où l'on a placé le corps de Saint-Barthélemi.

Le pont Sainte-Marie, ou *ponte Rotto*, tire le premier de ces noms de l'église Sainte-Marie égyptienne, qui en est voisine, ou d'une ancienne image de la vierge, réputée miraculeuse, à laquelle on avait fait une chapelle dans le milieu du pont. Le nom de *Ponte Rotto* lui a été donné parce qu'il fût à moitié rompu en 1598; et il s'appelait autrefois *pons Palatinus*, parce qu'il était en face du mont Palatin. Sur les bords du Tibre, vis-à-vis de ce pont, il y a une vieille masure, d'un mauvais goût, que l'on dit avoir été la maison de Rienzi.

Santa-Maria égiziaca ou Sainte-Marie égyptienne,

église des arméniens, est un ancien temple converti en une église. Les reliques de Sainte-Marie égyptienne y reposent sous le maître-autel.

Madonna del sole est une petite église toute ronde, qui est sur la place de la *Bocca della verita*, et près de Sainte-Marie égyptienne. C'est un ancien temple environné, par dehors, de vingt colonnes d'ordre corinthien, cannelées, et par-dedans, d'une muraille faite de marbre blanc très-bien assemblé. On ne sait pas positivement à quelle divinité il était consacré.

Santa Maria in Cosmédin, cest-à-dire Sainte-Marie reine du monde, est une église collégiale, appelée aussi *Scuola greca*. La tradition porte que ce fut là que Saint-Augustin enseigna publiquement la rhétorique. Cette église fut bâtie par les premiers chrétiens, sur les ruines du temple de la Pudicité. L'image de la vierge, que l'on y conserve, fut apportée de la Grèce dans le huitième siècle, lors de la persécution des iconoclastes. La nef est supportée par douze colonnes, qui diffèrent entr'elles par le marbre et par la grosseur, et dont les chapiteaux ne sont point semblables. L'urne qui est sous l'autel ainsi que les quatre colonnes, qui portent un baldaquin en mosaïque, sont d'un superbe granit. L'urne renferme plusieurs reliques. Tout le pavé du sanctuaire est formé par de beaux compartimens de marbre et de porphyre. Derrière l'autel il y a une chaise antique. A l'un des bouts du porche, il y a, du côté gauche, un mascaron ou médaillon du plus mauvais travail. On dit qne c'était la tête de Jupiter-Ammon qui se voyait dans le temple d'Hercule, ou une bouche par laquelle on rendait des oracles. Le peuple y fesait mettre la main à ceux dont on exigeait un serment, persuadé que cette bouche se rèfermerait à l'instant et retiendrait la main de celui qui oserait se parjurer : c'est pourquoi l'on appelle encore l'église et la place, *Bocca della verita.*

Santa Sabina. C'est une ancienne et célèbre église des dominicains, située sur le sommet du mont Aventin. Le couvent qui en dépend est la troisième maison de l'ordre. L'église de *S.-Alessio*, également situé sur le sommet de ce mont, appartient aux hiéronimiens. On y voit, dans une chapelle à gauche, la statue de Saint-Alexis, et un ancien escalier de bois renfermé sous un vitrage, et sous lequel mourut ce

saint, après y avoir passé dix-sept ans. Le couvent de Saint-Alexis est placé dans la plus belle situation, pour jouir de la vue de Rome, dans toute son étendue. Au-delà et à peu de distance du mont Aventin, se trouve le *Monte-Testaccio* (en latin, *Mons Testaceus* ou *Doliolum*), lequel est formé par une quantité de vases, d'urnes et de cruches, qui provenaient du travail des potiers, des décombres de la ville et des tombeaux que l'on vidait. Cette colline a plus de 100 toises de longueur et près de 150 pieds de hauteur. La quantité de terre cuite que l'on employait à Rome à divers usages, était prodigieuse. Il y a sous le Monte Testaccio, un grand nombre de caves d'une fraîcheur extraordinaire. Les marchands de vins y tiennent leurs provisions, et en font venir tous les matins, le vin qu'ils veulent vendre dans l'intérieur de la ville.

La pyramide de *Sestius*, qui est près de la porte St.-Paul, est le seul tombeau de particulier, qui soit resté à Rome dans son entier. Elle est posée sur un socle, qui a exactement 86 pieds 3 pouces en carré, et elle a environ 113 pieds de hauteur, indépendamment de celle du socle. L'épaisseur de la maçonnerie est de 25 pieds, le noyau est de briques; et il est revêtu de dalles de marbre blanc. Dans le bas du socle, on trouve une petite porte fort-basse, avec un corridor qui conduit dans une petite chambre de 18 pieds de longueur sur 11 de largeur, placée sous le milieu de la pyramide. Cette chambre est revêtue d'un stuc très-dur. On y voit des compartimens de différentes couleurs, mais dont les peintures sont presque entièrement effacées.

Au dehors de *Porta S.-Paolo*, une des portes qui sont au midi de la ville, se trouve *S.-Paolo fuori della mura*, grande et fameuse église des bénédictins, l'une des cinq églises patriarchales de Rome, et des quatres basiliques, dont la visite est ordonnée pour l'année sainte. Elle fut élevée par Constantin-le-Grand, et restaurée plusieurs fois. Le portique extérieur a sept ouvertures décorées en colonnes, et le haut de la façade est orné de mosaïques. L'église a 244 pieds de longueur, sans compter la tribune où l'autel est placé, et 140 pieds de largeur. Elle est divisée en cinq nefs, dont celle du milieu est soutenue par quarante colonnes d'ordre corinthien, cannelées et rudentées au tiers de leur hauteur. Ces

colonnes sont en marbre grec, et ont 34 pieds de haut. Les doubles bas-côtés en présentent un nombre égal en marbre presque brut. Le grand arc de la nef est porté par deux colonnes immenses, d'ordre ionique et de marbre blanc. On en remarque encore beaucoup d'autres de diverses sortes de marbre. Dans cette église, il y a aussi une porte sainte que l'on ouvre dans l'année du jubilé, avec les mêmes cérémonies que celles des trois autres grandes basiliques.

S. Paolo alle tre fontane est une église bâtie à l'endroit même où S. Paul fut décapité. On y voit une colonne de marbre blanc, à laquelle il fut attaché, dit-on, pour subir le martyre. Les autels de cette église sont ornés de colonnes de porphyre. Il y en avait à celui de la décolation deux admirables, d'un vert noirâtre, avec des taches blanchâtres, et qui ont été transportées au Vatican. Elles sont uniques, et l'on ne sait pas de quel pays elles ont été tirées.

S. Sebastiano alle Catacombe est une église de l'ordre de Cîteaux, qui fut fondée par Constantin le Grand. On y conserve les reliques de S. Sébastien; et l'on y montre aussi la pierre où Jésus-Christ imprima la trace de ses pieds, lorsqu'il rencontra S. Pierre, suivant une ancienne tradition, à l'endroit où est actuellement la petite chapelle, appelée *Domine quo vadis*. Les *catacombes* qui se trouvent sous cette église, sont les plus célèbres et les plus vastes qu'il y ait à Rome. Ce sont des galeries souterraines, qui ont plusieurs milles d'étendue, et sont creusées dans la pierre ou dans le sable, à une grande profondeur. On les appelle *tombe*, *catacombe*, *grotte*, *are*, ou *arenarie*, à cause du sable qu'on en tirait. C'était là que les chrétiens se réfugiaient la nuit durant les persécutions. Ils y fesaient leurs exercices de piété, et ils y enterraient leurs morts. Les auteurs disent qu'il y eut 13 papes et 74,000 martyrs, dont les corps y furent déposés, et l'on y voit, à droite et à gauche, les niches où ils étaient placés. On y va chercher les reliques des saints qu'accorde le pape. Quelquefois on trouve des corps assez bien conservés pour que l'on puisse en reconnaître la forme; mais dès qu'on y touche, ils se réduisent en une poussière humide. On assure que l'on peut faire vingt milles de chemin dans ces souterrains, et il y en a en plusieurs endroits de Rome et des environs.

Le *Cirque de Caracalla* est situé entre la porte S. Sébastien et *Capo di Bove*, entre la voie Appienne et le chemin actuel d'Albano. C'est le mieux conservé de tous les cirques. *Capo di Bove* est une grande tour, qui servait de tombeau à Cécilia, fille de Metellus Cretius, et femme du Triumvir Crassus. Au haut de cette tour, dont on fit un fort, dans le bas âge, est une corniche avec une frise ornée de têtes de bœuf et de guirlandes. Ces têtes ont fait donner au monument le nom qu'il porte aujourd'hui.

La *Porta S. Sebastiano* est située à-peu-près à l'endroit où était autrefois la porte Capène. Elle est du tems d'Aurélien, et flanquée de deux grosses tours; mais il y a, du côté de la ville, uneporte intérieure, qui est un ancien arc. La *Porte Latine*, qui est à 200 toises de la porte S. Sébastien, tirait son nom de l'ancienne route du Latium. *S. Giovanni a porta Latina*, S. Jean-Porte-Latine, est une église voisine de cette porte, et qui fut bâtie sur les ruines du temple de Diane, vers l'an 772. Une chapelle ronde, qui est contiguë à cette église, s'appelle *S. Giovanni in Oleo* parce qu'on croit que c'est l'endroit même où S. Jean fut plongé dans l'huile bouillante.

Terme Antoniane, ou les Thermes de Caracalla, dont il y a des restes considérables au pied du mont Aventin, étaient un des plus beaux et des plus grands édifices de Rome. La plus grande longueur en est, intérieurement, de 198 pieds ½.

S. Gregorio Magno est une église des calmadules, bâtie sur le mont Célius, à l'endroit qu'on appelait *Clivus Scauri*, et sur l'emplacement même de la maison paternelle de S. Grégoire le grand, pape et docteur de l'église latine. Elle est précédée d'une cour entourée de portiques; et l'on y trouve de beaux marbres et des tableaux estimés. On y voit, dans la chapelle de Ste.-Barbe, une grande table de marbre, sur laquelle S. Grégoire servait tous les jours, à dîner, d'abord à douze pauvres pélerins, puis à treize.

Le mont Palatin, qui est situé entre le Tibre et le Campo-Vaccino, appartient aussi au 12e. quartier. Les *Orti Farnesi* occupent la plus grande partie de ce mont et de l'emplacement de l'ancien palais des Césars, dont on trouve encore des ruines.

Santa-Maria Liberatrice est une église située au pied du mont Palatin, à l'entrée du Campo-Vaccino. On dit que le nom de cette église est venu de ce que S. Silvestre, pape,

délivra la ville, par ses prières, d'un monstre qui se tenait près de là dans une profonde caverne.

Près de l'église de *Santa Anastasia*, se trouve l'emplacement qu'occupait le *grand Cirque*, commencé par César et achevé par Auguste. Ce cirque offrait trois galeries couvertes, dans lesquelles 150 mille personnes pouvaient se placer. Il était joint aux palais des empereurs par une arcade qui passait au-dessus de la rue qui sépare le mont Aventin du Mont Palatin. Douze charriots pouvaient y courir de front; et il était bordé d'un ruisseau, large de dix pieds, qu'on appelait *Euripe*. Dans le milieu, il y avait une espèce de séparation, appelée *spina* (l'épine), qui était ornée d'obélisques, de colonnes et d'un grand nombre de statues.

Arco di Giano, ou temple de Janus, est un gros arc, à quatre faces, ou un bâtiment carré, élevé pour la commodité de ceux qui trafiquaient dans les places publiques. *L'arc de S. Georges*, ou des Orfèvres, qui est auprès, est un petit arc de triomphe, qui fut élevé en l'honneur de Septime Sévère, par la communauté des orfèvres et des négocians de Rome. *S. Giorgio in Velabro* est une église des augustins déchaussés, qui, à ce que l'on croit, a été bâtie sur les ruines de la Basilique de Sempronius. Elle a été restaurée plusieurs fois. A côté de cette église, il y a une ruine en briques, et de forme carrée, que l'on dit avoir fait partie de la maison de Numa. *Fontana di S. Giorgio*, qui était la célèbre fontaine de Juturne, est près de S. Georges, et va, par-dessous terre, se rendre dans le Tibre.

Cloaca Massima est une voûte antique de la plus belle construction, que l'on voit aussi près de S. George, et qui va jusqu'au Tibre, sur une longueur de 125 pieds. Cette voûte est formée de gros blocs de pierre, joints à cru, sans chaux ni ciment. Elle est si large et si haute, que la plus grande voiture pourrait y passer aisément. Elle est aujourd'hui fort encombrée (Nous en avons déjà parlé, à la page 74 de ce volume).

Le *Théâtre de Marcellus* par lequel nous terminons la description du 12e. quartier, est entre *Ponte Quatro Capi* et l'église *Santa-Maria in Portico.* Les ruines en sont dans les dépendances du *Pallazzo Orsini.* Ce théâtre avait 378 pieds de diamètre. Auguste le fit bâtir sous le nom de Marcellus, son

neveu. La partie qui subsiste encore, consiste en deux rangs d'arcades, le premier avec des colonnes d'ordre dorique, et le second avec des colonnes d'ordre ionique. Les unes et les autres sont d'une proportion élégante et gracieuse. Quoiqu'il soit difficile d'en reconnaître le plan général, on juge que ce théâtre a été construit dans le meilleur tems de l'architecture romaine.

XIII. *Rione di Transtevere.* Ce quartier doit son nom à sa situation au-delà du Tibre, qui le sépare du reste de la ville, à l'ouest de laquelle il se trouve. Il s'étend depuis la porte du S. Esprit, qui est au nord du côté du pont S. Ange, jusqu'au port de Ripa-Grande, qui est dans la partie méridionale de Rome. Ce quartier, dont le Janicule occupe la plus grande partie, est aujourd'hui, comme il l'était autrefois, celui du bas peuple.

Une grande rue droite et bien percée, appelée *Strada della Longara*, qui a 600 toises de long, y règne le long du Tibre; et va depuis la porte du S. Esprit, jusqu'à un arc de Jules II, appelé *Porta Settimina.* Cette rue est au pied d'une colline, et fait partie de la *Cité Léonine*, formée par Léon IV, vers l'an 850.

S. Onofrio, ou S. Onuphre, est une église des religieux de S. Jérôme, où le Tasse est enterré. Il n'y a sur le tombeau qu'une courte épitaphe; mais on lit, sur la muraille, une longue inscription en l'honneur de ce grand poète.

La *Farnesina*, ou la *villa Farnèze*, est une maison de plaisance, qui appartient actuellement au roi de Naples, et dont les jardins s'élèvent le long du Tibre. Elle est célèbre par de belles peintures de Raphaël. On l'appelle aussi *Palazzo Farneze alla Longara*, pour la distinguer du grand palais Farnèze, qui est près de *Strada Giulia.* Le *Palazzo Corsini* est vis-à-vis de la Farnésine, et dans la même rue. L'architecture de ce palais a de la magnificence, et il renferme une grande collection de tableaux, principalement de l'école flamande.

Ponte Sisto est un pont situé entre ce palais et le Palazzo Spada. Ce pont a quatre arches et est construit à la manière des ponts antiques. Il a conservé le nom de Sixte IV, qui le fit reconstruire en 1473.

S. Petro in Montorio est une église des récollets, située sur

sur le Janicule. Elle était célèbre par un tableau que l'on regarde comme le premier de l'univers, celui de la *Transfiguration de Jésus-Christ*, par Raphaël. Cet admirable ouvrage était placé au-dessus du maître-autel, et il fait aujourd'hui partie de la collection du Muséum de Paris.

Acqua-Paola, ou la fontaine Pauline, est une des trois grandes fontaines de Rome. L'édifice est composé de trois grandes arcades et de deux petites. Des trois premières sortent trois fleuves d'eau, qui se dégorgent dans un bassin. On aperçoit cette fontaine des extrémités de Rome, et il semble que l'on voie descendre trois torrens de la montagne.

Giardino de Simplici est un jardin de botanique, situé derrière l'Acqua-Paola.

La *villa Pamfili* est une grande et belle maison de plaisance du prince *Doria*, située sur la voie aurélienne, hors la *porte S.-Pancrace*. On la regarde comme la plus considérable de Rome, après la Villa Borghèse. Tout le pourtour du bâtiment offre deux ordres d'architecture, l'un corinthien et l'autre composite, en pilastres d'une belle proportion, avec un attique au-dessus. La façade est entièrement ornée de bas-reliefs, de statues placées dans des niches, de trophées et de médaillons antiques. Les jardins de cette villa ont été, dit-on, dessinés par le Notre.

Santa-Cecilia in Transtevere est un belle église des bénédictines, bâtie à l'endroit même où l'on prétend qu'était la maison de Sainte-Cécile, vierge et martyre. Le grand autel de cette église est de marbre de Paros. Il est orné de quatre colonnes de marbre antique, blanc et noir. La statue de la sainte, en marbre blanc, est couchée et drapée de la même manière que l'on a trouvé son corps dans son tombeau. Ce corps repose, dans une châsse d'argent, sous l'autel de la chapelle de la confession. Il y est en entier, et dans la même posture que la statue. De la première chapelle à main droite, on passe dans une chambre du bain, où le préfet de Rome voulut faire étouffer la sainte, et où elle reçut le coup mortel. On y voit encore le tuyau de plomb, qui portait les eaux dans la chambre souterraine, et les tuyaux de briques, par lesquels on faisait venir de plusieurs côtés, la vapeur qui échauffait l'étuve.

Santa-Maria in Transtevere est la première basilique

que l'on ait consacrée à la vierge, dans Rome. L'église a été restaurée par divers papes, et paraît avoir été construite avec des fragmens d'antiquités. La place qui est au-devant, est une des plus belles de Rome, et la fontaine qui se trouve au milieu, est une des plus abondantes qu'il y ait dans cette ville.

XIV. *Rione di Borgo.* Ce quartier, qui est le dernier, porte le nom de *Borgo* (faubourg), parce qu'autrefois on ne le considérait pas comme fesant partie de la ville. Ce fut Sixte-Quint qui lui en donna le titre pour imiter le nombre des quatorze régions de Rome ancienne. Ainsi que le 13e. il est sur la rive occidentale du Tibre. Il renferme principalement le *château S.-Ange*, *l'église* de *S.-Pierre* et le *Vatican.*

Le *Rione di Borgo* ne communique à la partie orientale de Rome que par le pont Saint-Ange; mais on voit encore, cent toises plus bas, près du pont Saint-Esprit, les vestiges du *pont Triomphal.*

Le *Ponte S. Angelo*, le plus septentrional des quatre ponts de Rome, a 300 pieds de long. Il s'appelait autrefois *Pons Ælius*, parce qu'il fut bâti par *Ælius Hadrianus*, en face du beau mausolée que se fit élever cet empereur; et il a pris le nom de *Ponte S. Angelo*, lorsque, au VIe. siècle, ce mausolée fut appelé *Castel S. Angelo*, ou *Angiolo*. Ce pont a cinq arches, et il est orné de dix grandes figures d'anges en marbre, qui tiennent les instrumens de la passion. Les statues de Saint-Pierre et de Saint-Paul se trouvent à l'entrée du pont.

Adrien fit construire son mausolée (appelé en latin *Moles Hadriani*), vis-à-vis du petit champ de Mars. Cet édifice formait un carré, au milieu duquel s'élevait une tour ronde, tout incrustée de marbre de Paros, et qui était couronnée par des statues, des chars, des chevaux, et la pomme de pin en bronze qui est au Vatican. On montait intérieurement jusqu'en haut, par une pente douce en spirale, où les voitures pouvaient aller. Ce qui en reste occupe un quart de la tour dans sa partie inférieure. Du tems de Belisaire, le mausolée d'Adrien devint une citadelle qui fut prise plusieurs fois. Les Romains qui s'y défendaient, en brisaient les statues pour en jeter les morceaux sur les assiégeans. Lorsqu'après une vision de S. Grégoire, pape, il eut été nommé *Château S.-Ange*, on y plaça pour servir de couronnement,

une statue d'ange en marbre, qui depuis a été remplacée par une de bronze. C'est dans ce château que l'on garde les tiares et les bijoux du pape, les archives secrètes et les trésors de l'état. On y conservait, mais particulièrement, trois millions d'écus romains que Sixte-Quint y avait déposés, et auxquels on ne devait toucher qu'en cas de famine, et à charge d'en rétablir promptement les sommes qu'on en aurait tirées. On croit cependant qu'avant les dernières révolutions de Rome, ce dépôt n'existait plus en entier. Les prisonniers d'état sont détenus dans le château S.-Ange. Du haut de ce château, la vue de Rome offre un superbe coup-d'œil. Une galerie couverte le fait communiquer au Vatican, qui en est à près de 500 toises de distance.

L'église de Saint-Pierre de Rome est, sans contredit, la plus grande et la plus belle qu'il y ait au monde; il n'existe aucun édifice, qui l'égale soit pour la grandeur, soit pour la richesse, soit pour le goût; c'est le chef-d'œuvre de l'Italie, et l'on pourrait l'appeler la merveille de l'univers; tous les arts enfin y ont épuisé leurs ressources, et les plus grands artistes en tout genre y ont déployé leurs talens.

Cette église est située au pied du mont Vatican, vers l'endroit où étaient les jardins de Néron et l'ancienne voie triomphale. Constantin le grand fit, vers l'an 313, bâtir sur une partie de l'emplacement qu'elle occupe, une église considérable, dont on a vu vu les restes jusqu'à l'année 1505. On s'aperçut dans le 15e. siècle que celle-ci menaçait ruine, et Nicolas V, élu en 1447, fut le premier qui forma le projet de la reconstruire. Jules II posa, le 13 avril 1506, la première pierre de cet édifice, qui fut achevé sous Paul V, en 1621. Les dessins sont du Bramante, et ont été corrigés par Michel-Ange. Le Cavalier Bernin est aussi du nombre des architectes qui travaillèrent à la construction de cette église. On en fait monter la dépense totale à 247 millions, ancienne monnaie de France. L'espace qu'elle couvre est de plus de cinq arpens et demi. Celui de la place et de l'église en fait vingt.

Une autre grande place, qui n'a rien de remarquable, mais qui a 41 toises de longueur sur 34 de largeur, précède celle qui est proprement dite, la *place de S.-Pierre.* Cette dernière est divisée en deux parties, l'une ovale et l'autre rectangle. La partie ovale a une grande ouverture en

face et à l'opposite de l'église, et c'est par là que l'on arrive sur la place. Elle est environnée, des deux côtés, de portiques en colonnades, qui vont se joindre à la partie rectangle, laquelle s'étend ensuite jusqu'à la façade. La longueur totale de la place jusqu'au chevet de l'église, y compris l'épaisseur des murs est de 1690 pieds, en supposant l'ovale fermé. Cette place a été pavée en pierres sous Benoit XIII, vers l'an 1725; et cette seule dépense fut de 88 mille écus romains. Le milieu est orné d'un obélisque égyptien, d'un seul morceau de granit oriental, qui a 74 pieds de longueur et qui pèse 675 milliers, poids de marc. La hauteur totale y comprenant le piédestal et la croix, est de 124 pieds au-dessus du pavé. Cet obélisque n'a point d'hiéroglyphes, et c'est une partie de celui que l'on attribue à Phéron fils de Sésostris. Caligula le fit transporter à Rome, pour le placer dans le Cirque du Vatican, appelé ensuite Cirque de Néron. Du tems de Pétrarque, il subsistait encore près de la sacristie de Saint-Pierre, posé comme à présent, sur des lions de bronze. Il était surmonté d'une boule aussi de bronze, où l'on croyait qu'étaient les cendres d'Auguste. Sixte-Quint le fit porter sur la place, le 10 septembre 1586. Cet obélisque est orné d'une croix de bronze. Les aigles, les festons dorés, avec la balustrade qui l'environne, y ont été ajoutés en 1713, par Innocent XIII. A droite et à gauche on a construit deux belles fontaines qui jettent de l'eau en abondance (1), chacune par une gerbe, qui sort d'un double guéridon, placé au milieu du bassin.

La colonnade fut commencée en 1661, sous le pape Alexandre VII, qui en posa la première pierre, le 25 août. Le célèbre Cavalier Bernin en fut l'architecte. Elle est formée par deux superbes portiques de 56 pieds de largeur. Chaque côté de l'ovale est divisé en trois avant-corps. Quatre rangs de colonnes d'ordre dorique forment trois routes, dont celle du milieu est assez large pour les carrosses. Il y a, dans chacune de ces deux colonnades, 24 pilastres qui font 140 colonnes de pierres de taille. Ces colonnes posent sur trois degrés, et ont 40 pieds de haut, y compris

(1) La quantité d'eau que donne chacune de ces fontaines suffirait pour faire aller un grand moulin.

les chapiteaux et les bases. Elles supportent un entablement d'ordre ionique surmonté d'une balustrade, au-dessus de laquelle on a placé 98 statues de saints et de saintes. Ces figures ont 16 pieds et demi avec leur base, et donnent au total de l'édifice 65 pieds de hauteur au-dessus du pavé de la place.

La seconde partie qui est de forme rectiligne, commence aux extrémités de la colonnade, par deux bâtimens qui vont jusqu'à la façade de S.-Pierre. Ces deux portiques latéraux vont s'ouvrir dans les percées qui sont aux extrémités du portique de l'église; et au-dessus sont placées 48 statues que fit faire Clément XI. On évalue la dépense de la colonnade et des corridors à plus de 4 millions et demi. Le *portail de S.-Pierre* est élevé sur un vaste perron, composé de trois rampes, et est décoré d'un grand ordre corinthien, surmonté d'un attique. On voit au-dessus la coupole, qui se montre sur un plan plus reculé. Au pied de l'escalier sont les statues des apôtres *S.-Pierre* et *S.-Paul*. Les marches sont en marbre. Au-dessus du second ordre de degrés, il y a un grand pallier de 194 pieds de largeur et de 99 pieds de longueur. C'est là que l'on vient recevoir le pape, les empereurs ou les rois, quand ils vont en cérémonie à l'église de S.-Pierre. En montant cet escalier on admire une façade de 366 pieds de longueur, dont les proportions sont telles que les colonnes paraissent d'une grandeur fort médiocre. Ce n'est qu'en approchant que l'on s'aperçoit de leur énorme grosseur. Le diamètre en est de 8 pieds 3 pouces. Avec leurs bases et leurs chapiteaux, elles ont 86 pieds et demi de hauteur. L'entablement en a 18, l'attique 31 et demi, la balustrade 5 et demi, et les statues 15, de sorte que la hauteur totale de la façade est de 157 pieds et demi. Elle est percée de cinq grandes ouvertures, sans compter les deux qui répondent aux deux colonnades, et elle est ornée de belles niches. Dans le milieu, est un bas-relief, qui représente Jésus-Christ donnant les clefs à Saint-Pierre. Il y a un portique supérieur avec des balcons, des colonnnes et des niches, et au-dessus est élevé l'attique ou le second ordre, sur lequel sont les statues de Jésus-Christ et des apôtres, à l'exception de S.-Pierre auquel on a substitué S.-Jean-Baptiste. On reproche à la décoration extérieure de cette église de n'être point assez mâle.

On entre dans le *vestibule* de S.-Pierre par cinq grandes ouvertures, en face desquelles sont les portes qui donnent entrée dans l'église. La longueur en est de 219 pieds dans œuvre, la largeur de 39, et la voûte, qui est très-riche, en a 98 de hauteur. Il y a dans ce vestibule des piscines formées par deux petites fontaines, qui vont continuellement. On y voit les statues de *Constantin* et de *Charlemagne* que l'on regarde comme les premiers bienfaiteurs temporels de l'église. Auprès de la figure de Constantin, c'est-à-dire, au nord, on trouve le bel escalier, par lequel on monte à la galerie ou à la tribune, et qui conduit au Vatican. A main droite, est la *Porte-Sainte*, ou *Dorée*, qui ne s'ouvre que de 25 ans en 25 ans. Lorsque l'année du jubilé commence, le pape, accompagné des cardinaux, donne, avec un marteau d'or, quelques coups sur la maçonnerie qui la bouche; et l'on abat le mur sur-le-champ. Cette porte demeure ouverte pendant toute l'année du jubilé. Au-dessus du portique dont nous venons de parler, il y en a un autre, qui est décoré de colonnes, de pilastres et de balcons. C'est au balcon du milieu, appelé la *Loggia*, que se fait, à la vue de tout le peuple, le couronnement solennel du pape, après son élection; et c'est aussi de-là que, dans les grandes fêtes, il donne la bénédiction apostolique, *urbi et orbi.* Ce portique supérieur sert encore à l'usage du conclave; mais alors les ouvertures en sont murées, pour que toute communication au dehors soit interceptée.

Quoique colossales, toutes les parties de l'église de Saint-Pierre ont entre elles une relation si naturelle, une proportion si juste, que rien n'y paraît ni long, ni large, ni élevé, parce qu'il n'y a aucun objet de comparaison qui puisse le faire paraître tel. Cette église a, cependant, 565 pieds de longueur dans œuvre, et 136 pieds de hauteur sous voûte. L'intérrieur en est superbement orné. La nef en est bien proportionnée, et la coupole belle et grande. Le grand dôme est soutenu par quatre petits, un peu trop hauts par rapport à leur largeur. Toute l'église est décorée de très-grands pilastres d'ordre corinthien, dont les bases portent sur le pavé, et dont l'entablement monte jusque sous la naissance du cintre de la voûte. La hauteur de cet ordre est de 96 pieds, et celle de la corniche de 6 pieds 9 pouces sur 5

pieds 11 pouces de saillie. Le pavé de l'église est en compartimens de marbre. En entrant on voit de chaque côté un bénitier formé de marbre jaune antique, et ajusté sur une draperie de marbre bleu-turquin qui sert de fond. La coquille est soutenue par des enfans en marbre, qui, lorsqu'on est encore sur le seuil de la porte, paraissent de la petitesse naturelle à l'âge de cinq ou six ans, mais qu'on voit s'agrandir à mesure qu'on en approche, et auxquels enfin, on trouve six pieds de haut. Dans la dernière niche à droite, il y a une ancienne statue en bronze, représentant S.-Pierre, et qui est en grande vénération. Elle pose sur une base d'albâtre, et est assise sur un fauteuil de marbre. Piazza dit qu'elle fut faite dans le Ve. siècle, avec le bronze d'une statue de Jupiter Capitolin; d'autres auteurs prétendent que c'est la statue même de Jupiter.

A l'extrémité de la grande nef, se présente, avec une majesté que rien n'égale, le *maître-autel*, que l'on appelle aussi la *confession de S.-Pierre*. Le baldaquin de cet autel est le plus grand ouvrage de bronze, que l'on connaisse. Le dais ou le couronnement est porté sur quatre grandes colonnes torses d'ordre composite. Ces colonnes sont cannelées jusqu'au tiers de leur hauteur, et les deux autres tiers sont ornés de festons, de feuillages, et d'abeilles qui étaient les armes d'Urbain VIII. Elles posent chacune sur un piédestal de marbre. Quatre grandes figures d'anges, debout sur la corniche du couronnement, et directement au-dessus des colonnes font un très-bel effet. Il y a aussi deux autres anges, l'un desquels soutient une tiare. Le plan de ce baldaquin est carré. La hauteur en est de 122 pieds, depuis le pavé de l'église jusqu'au sommet de la croix, ce qui fait 24 pieds de plus que la façade du Louvre à Paris. L'autel se trouve entre les deux premiers piédestaux. Il est réservé pour le pape, quand il officie pontificalement; et alors il est décoré de chandeliers d'or, et de tiares couvertes de diamans. Le jeudi-saint on y élève une croix de bronze très-poli, et qui réfléchit vivement la lumière des lampions qu'on y attache. Quand on est près de ce bel autel, on voit la croisée de l'église qui a 417 ou même 428 pieds de longueur dans œuvre.

Ce qu'on nomme proprement la *confession de S.-Pierre* est le tombeau où sont les reliques de cet apôtre. On y des-

cend par un escalier de marbre, à deux rampes, qui est immédiatement devant le baldaquin, et dont la balustrade est ornée de cent lampes toujours allumées. L'intérieur de la chapelle est revêtu de marbres précieux. Dans la partie antérieure on a placé quatre colonnes d'albâtre du plus grand prix. Dans les murs de côté il y a deux portes fermées par des grilles de bronze, qui conduisent aux saintes grottes, c'est-à-dire, à l'ancienne église.

Le grand autel et le baldaquin sont immédiatement sous la *coupole*, qui est la partie la plus étonnante de cet immense édifice. Le tambour est formé de seize grands pilastres, distribués sur la circonférence de la base. L'intérieur a 363 pieds de hauteur sous voûte, au-dessus du pavé, et 125 pieds de diamètre, intérieurement pris. La corniche sur laquelle pose le dôme a, dans l'intérieur, 6 pieds 9 pouces un quart de hauteur, et 5 pieds 11 pouces de saillie. La frise au-dessous est de 6 pieds 6 pouces un quart. L'inscription *Tu es Petrus*, etc. qui est dans le courant de cette frise, est en lettres d'or, qui ont 4 pieds 5 pouces de hauteur. L'architecture en a 5 pieds 2 pouces, et l'entablement, 18 pieds 5 pouces 2 tiers. Toute la concavité est ornée de mosaïques. Au sommet de la voûte, on voit le père éternel; et les six ordres de figures, qui sont au-dessus, représentent les anges, la vierge, les apôtres et différens saints. Dans les pendentifs, ou dans les triangles des pilastres, se trouvent, aussi en mosaïque, les quatre évangélistes avec leurs attributs. Dans les quatre niches de ces mêmes pendentifs, il y a quatre grandes figures colossales de marbre, qui sont celles de Sainte-Véronique, de Sainte-Hélène, de Saint-Longin et de Saint-André (1). Ces quatres figures font allusion aux quatre principales reliques de cette église, c'est-à-dire, au S.-Suaire, à la lance, au bois de la croix, et à la tête de S.-André. Les trois premières de ces reliques sont placées dans la niche supérieure du pilier de Sainte-Véronique, et la quatrième dans la niche du pilier de Sainte-Hélène. Au-dessus de chacune de ces niches, il y a une tribune.

Au fond de l'église, et à la distance de 214 pieds du bal-

(1) Celle-ci est la plus belle figure qui soit à St.-Pierre.

daquin, se trouve un grand et superbe monument que l'on appelle la *Chaire de S.-Pierre*, ou *Cathedra*, parce qu'il renferme dans une chaise de bronze doré, une chaise de bois, actuellement ornée de bas-reliefs en ivoire et en or, et qui, dit-on, servit autrefois à S. Pierre et aux papes de la primitive église. Ce trône de bronze est soutenu par quatre docteurs, deux de l'église latine, S.-Ambroise et S.-Augustin, et deux de l'église grecque, S. Athanase et S. Jean Chrysostôme. Ces figures sont de 10 pieds de proportion. Au-dessus de la chaire on voit la tiare pontificale surmontée d'une gloire (1), au milieu de laquelle est un Saint-Esprit entouré d'anges et de chérubins. Au-dessous, il y a un autel, et de chaque côté, un mausolée, celui de Paul III, de la maison de Farnèze, mort en 1550, et celui d'Urbain VIII. Le premier est à gauche, et les Italiens le considèrent comme un de leurs plus beaux monumens de ce genre. Alexandre Farnèze le fit élever par Jacques della Porta, aidé des conseils de Michel-Ange. Ce fut Urbain VIII, lui-même qui, cinq mois avant sa mort, chargea le Cavalier Bernin de travailler au sien, qui est à droite. La figure de ce pontife est en bronze, et on la regarde comme la plus belle figure de pape qu'il y ait à S.-Pierre. On admire aussi les deux grandes statues de marbre, représentant la justice et la charité, qui font partie du même monument.

L'église de Saint-Pierre contient un grand nombre de chapelles, dont quelques-unes sont si grandes qu'elles pourraient passer pour des églises. On y remarque sur-tout la *chapelle Clémentine*, et la *chapelle Sixtine*. C'est dans celle-ci que les chanoines font l'office.

La sacristie de *Saint-Pierre* est un vaste édifice, bâti, par Pie VI, sur le terrain qu'occupait le cirque de Néron. La longueur totale en est d'environ 200 pieds, et la plus grande largeur de 140. La construction en est de briques, revêtues de travertin. Le plan général de ce bâtiment est vicieux. On y voit une quantité prodigieuse de marbres précieux, employés sans goût. On dit qu'il a coûté un million d'écus romains.

L'*église souterraine de Saint-Pierre* est l'espace compris entre le sol ou le pavé de la basilique de Constantin, et celui

(1) Cette gloire est éclairée par la croisée qui est derrière.

de la nouvelle église. Une partie en est formée par les anciennes grottes, dont le sol fut consacré par le sang d'une quantité prodigieuse de martyrs, et par la sépulture de beaucoup de saints et de papes. On y descend par quatre escaliers, chacun desquels est placé au-dessous des grandes statues qui sont dans les niches des quatre piliers principaux de l'église supérieure. On y remarque le tombeau de la reine Christine de Suède, qui mourut à Rome en 1689.

Quoique le chapitre de Saint-Jean-de-Latran ait la préséance sur celui de Saint-Pierre, cependant l'église de Saint-Pierre a la prééminence sur celle de Saint-Jean. Il n'y en a aucune où l'on revère autant de reliques fameuses. Ce sont la tête de Saint-André, celle de Saint-Luc, les corps de Saint-Simon et de Saint-Jude, de Saint-Mathias, de Saint-Jean Chrysostôme, de Saint-Grégoire de Naziance, le Saint-Suaire, le fer de la lance de la passion (1), et deux grands morceaux de la vraie croix, dont l'un y était depuis le cinquième siècle, et pesait dix livres, mais qui est fort diminué actuellement.

Les cérémonies de l'*église romaine* sont les plus augustes, les plus majestueuses et les plus imposantes qu'on puisse voir. La procession de la fête-dieu sur-tout offre un spectacle des plus magnifiques, et les étrangers disposent souvent leur marche de manière à se trouver à Rome ce jour-là. Le cortège commence par les officiers de la chancellerie. Viennent ensuite les notaires, les acolytes, les prélats-clercs de la chambre, les auditeurs de Rote, dont l'un porte la croix, les pénitenciers, les abbés, les évêques, les archevêques, les cardinaux, et enfin le pape, placé sur une espèce de trône, au-dessus duquel flotte un vaste et superbe dais, à fond blanc, brodé en or, et dont l'impériale n'est point étendue. Le pontife tient le Saint-Sacrement devant lequel il paraît être comme à genoux, à raison de la forme que l'on a donnée au fauteuil et à la table, quoique véritablement il soit assis (2). Il

(1) Cette relique fut envoyée à Innocent VIII, en 1492, par Bajazet, fils de Mahomet II, qui voulait se concilier le pape, afin que son frère Zizime, qui était à Rome, n'en reçût pas des secours pour s'établir sur le trône de Constantinople.

(2) C'était ce que les Romains, du tems de Pie VI, appelaient *il bellissimo gruppo del santissimo padre*; sans doute à raison de la beauté singulière de toute la personne de ce pape.

est assisté de deux cardinaux diacres. Le dais, environné des officiers du palais et précédé de quatre acolytes, deux avec des encensoirs, deux avec des torches, est porté par les gardes et soutenu par les membres les plus distingués de la noblesse, par les ambassadeurs, les conservateurs, etc., etc., et suivi d'un grand nombre de prélats, de protonotaires apostoliques, de généraux d'ordres et de prêtres en habits de cérémonie. On expose, le même jour, sous la colonnade de Saint-Pierre, de belles tapisseries, exécutées d'aprés les dessins de Raphaël, et représentant l'histoire du nouveau testament, et afin de la mettre à l'abri dn soleil ou de la pluie on couvre aussi de tentes, les rues par où la procession doit passer.

Les cérémonies de la semaine sainte attirent également un grand concours d'étrangers. La *bénédiction des palmes*, se fait soit au Vatican, soit à Monte-Cavallo, quand le pape y réside. Les ténèbres du mercredi saint sont chantées dans la chapelle Sixtine, en petit chant et d'une manière fort ordinaire; mais à la fin on exécute un beau *Miserere*, fait par *Allegri*, dont alternativement on chante et l'on psalmodie un verset. Il n'y a rien de plus pathétique que la musique de ce morceau, qui est exécuté par tous les musiciens de la chapelle papale ; il y a des instans où l'on croirait qu'une orgue se mêle aux voix, quoiqu'il n'y en ait point du tout, ni aucun autre instrument. Les autres jours, on chante d'autres *miserere*; il y en a un de *Jomelli*. Le jeudi saint, l'office se fait avec pompe à St.-Pierre. Le pape, ou le doyen du sacré collége, officie. Après la messe on porte le Saint-Sacrement, en procession, à la chapelle Pauline, où il y a pour lors plus de mille cierges allumés. Tous les cardinaux le précèdent en chasubles ou en tuniques très-riches, tenant chacun un gros flambeau à la main. Au sortir de la chapelle, l'officiant passe dans la salle du lavement des pieds, où, vêtu d'une aube simple, avec une étole et la mitre en tête, il lave les pieds à treize pauvres prêtres de différentes nations et qui ont des soutanes blanches. Après la cérémonie, on fait passer ces prêtres dans une autre salle, où on les fait asseoir sur une même file, à une table pour diner. Lorsque le pape est présent, ce sont les cardinaux qui servent. Ce que les prêtres ne peuvent manger ils l'emportent ; on leur fait aussi un présent ; et le tout peut aller à dix écus romains pour chacun. Au sortir de ce diner,

on assiste à celui des cardinaux, dans une salle du Vatican. Ils sont tous assis dans des fauteuils autour d'une table couverte de grands surtouts de fleurs, d'arbres et de figures d'anges en sucre. A l'égard du dîner, ils demandent chacun ce qu'ils veulent, et on le leur apporte, en particulier, sur une petite assiette. Le *vendredi saint* le service se fait dans la chapelle Sixtine, et tous les cardinaux y assistent, puis ils vont dîner ensemble, de même que la veille, avec cette différence seulement qu'il n'y a point de surtout sur la table, et qu'ils sont tous assis sur la même file. Après-midi, l'on chante les ténèbres dans la même chapelle; mais on ne voit pas les musiciens; ils sont cachés dans la tribune, ce qui a un air plus mystérieux, et inspire plus de recueillement et de respect. Depuis cinq heures du soir jusqu'à la nuit close, le *grand cardinal pénitencier*, assis sur le tribunal de la pénitence, qui est une espèce de trône de bois, entouré d'une balustrade pour empêcher le peuple d'approcher de trop près, écoute ceux qui veulent se confesser à lui, et touche avec une grande baguette les personnes qui se présentent, lesquelles en conséquence, obtiennent une indulgence de cent jours. Les cent lampes de l'autel de Saint-Pierre, sont éteintes le vendredi saint, et l'on y supplée le soir par la croix illuminée dont nous avons déjà parlé. Le *jour de pâques*, le pape donne la bénédiction solennelle, du haut de la tribune extérieure de la même église. La tiare sur la tête et vêtu de blanc, il monte sur un trône placé sous un dais cramoisi, et qu'entourent tous les cardinaux. Après avoir lu quelques prières dans un rituel, le pontife se lève et donne au peuple prosterné trois bénédictions. A l'instant, le canon du château Saint-Ange répond à un signal, puis un cardinal jette au peuple les indulgences accordées aux églises et le pape se retire. Immédiatement après, défilent les troupes qui ont assisté à la cérémonie.

Le *palais pontifical* du *Vatican* est attenant à l'église de Saint-Pierre. Quelques auteurs disent qu'il occupe l'emplacement de celui que Néron avait bâti au haut de ses jardins. Ce palais immense a 180 toises de longueur sur 120 de largeur, et l'on y compte 1146 chambres au moins. La cour d'entrée est vaste, carrée, et appelée la cour des loges, ou des galeries, parce qu'elle est décorée de trois rangs d'arcades,

l'un sur l'autre, et d'un autre rang en colonnes formant le péristile. Ces loges ou galeries ouvertes ne règnent dans la cour que sur trois côtés. Le quatrième côté qui est vers la colonnade de la place, est occupé par des maisons particulières très-basses, et qui laissent au palais le beau coup-d'œil de la ville de Rome. La chapelle de ce palais, appelée *chapelle Sixtine*, est décorée d'une manière très-riche; et le fameux *tableau du jugement dernier*, peint à fresque, par Michel-Ange, en occupe tout le fond. C'est dans la seconde loge, ou au second étage des galeries que se trouvent les fameuses peintures de Raphaël, avec des inscriptions de Léon X. La première, et la plus belle de ces peintures, est celle où le père éternel débrouille le chaos. Ce qu'on appelle *Stanze Rafaello*, est une grande enfilade d'appartemens qui est sous les portiques, et dont les principales pièces sont célèbres par les chefs-d'œuvres de Raphaël. C'est dans la cinquième pièce, que se trouvent les deux morceaux, peut-être les plus célèbres de cette collection, *l'école d'Athènes* et *la dispute sur le saint-sacrement.*

Du côté du nord, se trouve un bâtiment séparé du Vatican, auquel il communique néanmoins par deux longues galeries, et qui est appelé *Belvedère*, à cause de la belle vue dont on y jouit, et quelquefois *Torre di venti* parce que le vent s'y fait sentir plus qu'ailleurs. La collection de statues antiques est placée dans ce bâtiment. On y conservait les statues grecques les plus parfaites que l'antiquité nous ait laissées, le *Laocoon*, l'*Apollon*, l'*Antinoüs* et le *Torse*. Les deux premières et la dernière se trouvant aujourd'hui au muséum national, à Paris, nous renvoyons le lecteur à la description de cette dernière ville. L'Antinoüs, que les français appellent quelquefois le *Lantin*, est considéré comme un chef-d'œuvre pour la beauté des proportions, et plusieurs fois on a choisi cette statue comme le modèle de la plus belle nature. Winkelman prétend que c'est un Méléagre.

Le jardin du Belvedère a environ 55 toises de longueur. Le parterre est environné de galeries composées d'arcades, ornées de pilastres, d'ordre corinthien. Dans un bassin, se trouve une cascade en forme de petit vaisseau, d'où sortent, par les agrès et les canons, plus de 500 jets d'eau, avec un bruit semblable à celui de l'artillerie, mais proportionné à la

grosseur des pièces. Le jardin du Vatican est remarquable par les allées couvertes, les bosquets, les perspectives et les fontaines. Néanmoins il n'est conçu sur aucun plan.

La *Bibliothèque* fut commencée dans le cinquième siècle par Saint-Hilaire pape, qui, le premier, rassembla beaucoup de livres saints dans le palais de Saint-Jean-de-Latran. Saint-Zacharie y ajouta beaucoup de manuscrits grecs et latins, vers l'an 750. Nicolas V ayant transporté cette bibliothèque au Vatican, vers l'an 1450, envoya des savans en différens pays, pour y rassembler de bons livres. A la prise de Constantinople, Calixte III acquit une grande partie de ceux qui formaient la bibliothèque impériale. Sixte IV y ajouta quantité de livres et de manuscrits originaux. Maximilien de Bavière donna à Grégoire XV la bibliothèque des électeurs palatins. Alexandre VII réunit à la bibliothèque du Vatican, celle des ducs d'Urbin, et Alexandre VIII celle de la reine Christine. Clément XVII y fit venir beaucoup de manuscrits arabes, arméniens et syriaques. Sixte-Quint la plaça dans la galerie du Belvedère, qu'elle occupe actuellement, et la salle où elle se trouve a 196 pieds de long sur 40 de large. La voûte est ornée d'arabesques et de grands tableaux où sont représentées d'anciennes vues de Rome. Tous les livres sont dans des armoires, dont les portes sont ornées de différentes peintures, et l'on y compte environ 70,000 volumes, dont 40,000 sont des manuscrits. On y voit sur-tout beaucoup de bibles hébraïques, syriaques, arabes et arméniennes. On y remarque aussi beaucoup de livres écrits sur l'écorce du papyrus d'Égypte; mais on n'y trouve aucun monument des premiers essais de l'imprimerie. Le cabinet des médailles consiste en médailles grecques et romaines qui, pour la plus grande partie, sont en cuivre.

L'*Armeria* ou l'arsenal du Vatican, est placé dans la première cour, au milieu de laquelle se trouve la belle fontaine d'Innocent X. On assure qu'il y avait, dans cet arsenal, des armes en nombre suffisant pour 18,000 hommes. On y fait voir différentes curiosités, et entr'autres l'armure du connétable de Bourbon tué à la prise de Rome en 1527.

Le quatorzième quartier communique à la campagne par trois portes, qui sont la *Porta di Castello*, ainsi nommée parce qu'elle est voisine du château Saint-Ange, la *Porta Angelica*,

qui est à côté du Vatican, et la *Porta Fabrica*, qui fut ouverte pour le service de l'église de Saint-Pierre. La première et la seconde sont au nord, et la troisième est au midi.

Election du pape. On annonce la mort du pape, au peuple de Rome, en sonnant la grosse cloche du Capitole, et en tirant les canons du château Saint-Ange. Dix jours après, les cardinaux se renferment dans une enceinte, appelée le *Conclave*, et de laquelle il ne peuvent sortir que lorsque le nouveau pape est nommé. C'est depuis longtems le palais du Vatican qui sert à cet usage, et l'on y consacre tout le premier étage, depuis la loge ou tribune des bénédictions, et depuis la salle royale et la salle ducale jusqu'à celle des paremens et des congrégations. On y construit autant de cellules qu'il y a de cardinaux vivans. Chacune de ces cellules a douze pieds et demi de longueur sur dix de largeur. Elles sont faites avec des planches tapissées en drap, et elles sont numérotées sur la porte. Toutes les issues du conclave sont murées à l'exception de la porte qui du grand escalier conduit à la salle royale. Il y a huit tours, semblables à ceux des couvents, et par lesquels, après en avoir fait la visite, on reçoit le manger et les choses nécessaires aux cardinaux et à leurs conclavistes. Le premier jour les cardinaux reçoivent dans leurs cellules les visites de la noblesse, des prélats, des ambassadeurs; le soir, le cardinal doyen fait sonner la cloche pour la clôture, et le cardinal camerlingue, assisté des trois cardinaux chefs-d'ordre, fait une visite exacte dans toutes les parties de l'intérieur de l'enceinte. Les personnes qui restent sont deux ou trois conclavistes pour chaque cardinal, les maîtres des cérémonies, le secrétaire du sacré collége, qui est aussi le secrétaire du conclave, le sacristain, le sous-sacristain, le confesseur, les deux médecins, le chirurgien, l'apothicaire, quatre barbiers, trente-cinq domestiques, un maçon et un menuisier. Dès le premier jour, aucun de ceux qui viennent d'êtres désignés ne peut plus sortir de l'enceinte, à moins que ce ne soit par suite d'accident, et même dans ce cas, on n'y rentre plus, afin qu'il n'y ait point de correspondance secrette du dedans au dehors (1). Le majordome du pape défunt est gouverneur né du conclave, et toutes les

(1) Lorsqu'il meurt un cardinal, ses conclavistes sont obligés de rester dans le conclave jusqu'à la fin.

troupes de la garde pontificale sont disposées dans les environs du Vatican. Les trois cardinaux chefs-d'ordre donnent audience au gouverneur de Rome, et à celui du conclave, au sénateur et aux ambassadeurs, au nom du sacré collége, mais seulement par les tours ou derrière le rideau de la fenêtre pratiquée à la grande porte, qui reste ouverte, et ils reçoivent les mêmes honneurs que le pape.

Lorsque l'on doit procéder au scrutin, les maîtres des cérémonies avertissent les cardinaux d'aller à la chapelle Sixtine, en leur adressant ces paroles : *ad capellam domini.* Le premier jour, le cardinal doyen y dit la messe du Saint-Esprit, et il y communie tous les cardinaux, puis leur fait une petite exhortation, et ensuite on lit les bulles et le cérémonial relatifs à l'élection. Chaque cardinal donne son suffrage en écrivant le nom de celui en faveur duquel il vote sur un morceau de papier qu'il signe de son nom, qu'il replie et qu'il cachete(1). Il faut avoir les deux tiers des voix pour être élu pape. Si les cardinaux allemands, français ou espagnols voyent que le nombre nécessaire approche, et qu'il se porte sur un sujet que leur cour n'agrée pas, ils le déclarent avant que le nombre soit complet; car ensuite il ne serait plus tems. Lorsque l'élection est terminée, le dernier cardinal diacre fait entrer les maîtres des cérémonies et le secrétaire du sacré collége, puis on ferme la chapelle. Le cardinal doyen ou premier évêque, avec le premier prêtre, le premier diacre et le camerlingue vont devant le cardinal élu pour lui demander s'il accepte, et, dans ce cas, quel est le nom qu'il veut prendre. Lorsque le premier maître des cérémonies a dressé l'acte d'acceptation, le nouveau pape se rend à l'autel, accompagé des deux premiers cardinaux diacres, il y fait une courte prière, puis il passe derrière et prend les habits de souverain pontife, c'est-à-dire qu'on lui met des bas blancs, des mules de velours rouge avec la croix brodée en or, une soutane blanche, une ceinture à franges d'or, un rochet, une calotte et une étole. Cela fait, il retourne à l'autel, et, assis sur un trône, il donne la première bénédiction au sacré collége. Le camerlingue lui passe au doigt l'anneau du pê-

(1) Les cardinaux qui sont malades dans l'intérieur du conclave déposent leurs suffrages dans une boëte fermé à clef qu'on leur porte.

cheur

cheur (1), et le pape le donne au maître de cérémonies pour y faire graver son nom pontifical. Les cardinaux viennent ensuite à l'adoration, et baisent la main de celui qu'ils ont nommé leur maître. Le pape les embrasse tour-à-tour. Après cette cérémonie, le premier cardinal diacre se porte à la tribune, qui est au-dessus du portique de l'église de S.-Pierre, et proclame le résultat de l'élection. Aussitôt l'artillerie du château Saint-Ange, la mousqueterie, les trompettes et les tambours se font entendre, et l'on sonne toutes les cloches de la ville. La publication faite on laisse entrer tout le monde, et le pape retourne dans sa cellule. Après dîner, le nouveau pontife, en chape et en mitre, est porté sur l'autel de la chapelle Sixtine. Là, les cardinaux viennent à la bénédiction pour la seconde fois, et lui baisent le pied, la main, la poitrine et le visage. On porte ensuite sa sainteté à l'église de Saint-Pierre, dans une chaise à brancards, précédée de la croix et des musiciens qui chantent : *Ecce sacerdos magnus.* Lorsqu'il a fait sa prière à l'autel du Saint-Sacrement et devant la confession des Saints-Apôtres, on l'élève sur le grand autel, et les cardinaux viennent à l'adoration pour la troisième fois, après quoi on conduit le Saint-Père au Vatican. Les feux de joie et les illuminations commencent le même soir et durent pendant deux nuits. Le *couronnement* se fait huit jours après l'élection (2). Pendant cette cérémonie, on brûle devant le pape des étoupes, en chantant : *Sancte pater, sic transit gloria mundi.* Le soir, les illuminations et les feux de joie recommencent ; et l'on couvre toute la coupole de Saint-Pierre, de lampions qui en dessinent l'architecture. Ce beau spectacle se renouvelle tous les ans, la veille et le jour de la Saint-Pierre, ainsi que la veille et le jour de l'anniversaire du cou-

(1) Cet anneau est ainsi appelé, parce que Saint-Pierre était pêcheur.

(2) Ce n'est que le jour de son couronnement que le pape porte la tiare, cet emblême de la puissance pontificale ; c'est la mître épiscopale qu'il a dans les autres cérémonies ; et pour l'ordinaire il a la tête couverte d'un bonnet rouge bordé en or. Lorsqu'on le porte en public, on tient de chaque côté du pape un grand éventail fait avec des plumes de paon, dont les cent yeux sont destinés, dit-on, à lui rappeler combien il doit en avoir pour veiller sur toute l'étendue de l'église catholique.

ronnement du pape. Il en est de même du feu d'artifice que l'on tire du haut du château Saint-Ange, lequel est remarquable par une grande gerbe appelée la *girande*, et qui est composée de 4,500 fusées, qui partent tout-à-la-fois et se répandent en parasol. Le jour où le pape va prendre possession de l'église de Saint-Jean-de-Latran, comme évêque de Rome, est encore un des jours les plus solemnels du nouveau règne. Sa sainteté est montée sur une haquenée blanche, dont la bride est tenue d'abord par un des princes du trône, et ensuite par les conservateurs de Rome. Les cardinaux sont montés sur des mules qui sont conduites par deux palfreniers.

La dénomination de pape (*papa* en latin et en italien) vient d'un mot grec, qui signifie père. Ce nom était autrefois commun à tous les évêques; mais depuis le huitième ou le neuvième siècle, il est reservé au souverain pontife. La dignité du pape exige une grande circonspection; jamais il ne mange en public, il ne joue ni ne va à la chasse, et n'assiste à aucun spectacle. Sa voiture est attelée de six chevaux, et les étrangers trouvent assez singulier de voir en rabat son cocher et son postillon. Par-tout où il passe, on sonne les cloches et l'on se met à genoux pour recevoir sa bénédiction. On l'appelle le *Saint-Père* ou sa *Sainteté*. L'usage de lui baiser la mule est un hommage que l'on rend à la divinité dans le premier ministre du culte. Les cardinaux et les ambassadeurs n'ont en sa présence qu'une escabelle de bois, les princes et les princesses d'une maison royale ont un coussin de plus, les chevaliers de Malthe ont le droit d'y garder leur épée, et leur grand-maître a le rang de cardinal.

Des cardinaux. Les cardinaux sont, après le Saint-Père, les personnages les plus distingués de la cour de Rome, et portent le titre d'*éminentissime*, ou d'*éminence*. Ils forment le conseil ordinaire du pape, et sont les ministres de son autorité. Non-seulement ils choisissent le souverain, mais ils le choisissent entr'eux. Depuis Sixte-Quint, le nombre en est fixe à soixante et dix; et ce même pape ordonna qu'il y en aurait toujours quatre, tirés des ordres religieux mendians. Parmi les soixante et dix cardinaux, il y en a six qui ont le titre de cardinaux-évêques, cinquante qui ont le titre de cardinaux-prêtres, et quatorze celui de cardinaux-diacres.

Les premiers sont les évêques de Porto, d'Albano, de Magliano, de Frascati, de Palestrine et de Veletri ou d'Ostie. Cinquante églises principales de Rome servent de titre aux cardinaux-prêtres. Les quatorze *diaconies* des cardinaux-diacres étaient autrefois des oratoires, ou des chapelles réunies à des hôpitaux, dont les diacres avaient la juridiction. Les cardinaux de ce dernier titre ont sur leur église une juridiction presque épiscopale. Tous les cardinaux portent la soutane, le camail et le chapeau (ou le bonnet) rouge.

Les charges les plus importantes de la cour de Rome sont occupées par des cardinaux; et lorsqu'il y a un cardinal neveu du pape, il est presque toujours le premier ministre de l'état. Les cardinaux prétendent avoir le pas sur les électeurs de l'Empire, et veulent marcher de pair avec les têtes couronnées. Le titre de cardinal ne rapporte rien, et ceux qui en sont décorés n'ont ordinairement d'autres revenus que ceux que leur procurent leurs fonctions de légats, de protecteurs des nations catholiques, leurs bénéfices ou leur patrimoine. Il est presque inutile de dire que c'est le pape qui nomme les cardinaux.

Gouvernement pontifical. L'autorité du pape est absolue, mais paternelle et douce. Il l'exerce au moyen des ministres et des tribunaux, et offices indiqués ci-dessous.

Le cardinal *Camerlingue* (Camerlingo), est ainsi appelé parce qu'il est à la tête de la chambre apostolique, ou des finances. Il jouit d'une grande autorité lors de la vacance du S. Siége, et l'on bat alors monnaie à son nom et à ses armes.

Le cardinal *Secrétaire d'état* est chargé de la correspondance des nonces apostoliques et des légats, à qui il adresse les ordres du pape. Il rend compte à sa Sainteté des affaires ecclésiastiques et politiques, et il est à la tête de l'administration.

Le cardinal *Dataire* est celui qui préside à la nomination des bénéfices et à l'expédition des provisions. Il est chargé des dispenses de mariages et de tout ce qui concerne les annates.

Le cardinal *Vicaire* est celui qui exerce les fonctions épiscopales dans Rome. Il connaît des contestations entre mari et femme, des attentats contre les mœurs et de ce qui concerne les femmes de mauvaise vie. Il juge des affaires qui re-

gardent les juifs. Il est aidé dans ses fonctions par un évêque *in partibus*, qui a le titre de *vice-gérent*.

Le cardinal *Chancelier* étant autrefois considéré comme la première personne de l'état. Ses fonctions répondent à celles que remplissait le garde des sceaux en France.

Le cardinal *Auditeur* est regardé comme le chef de la justice. Il représente le pape dans les affaires contentieuses ; car le mot d'auditeur signifie assez généralement en Italie, le commissaire qui écoute les raisons des parties, et qui en fait son rapport au chef, ou qui les décide en son nom. Le cardinal auditeur examine aussi le mérite de ceux que l'on propose pour l'épiscopat.

Le cardinal *Secrétaire des brefs* est chargé des affaires qui n'exigent pas le sceau en plomb de la chancellerie et de la daterie, mais qui s'expédient par des brefs, telles que les dispenses d'âge, de tems et de capacité. Il est secondé par deux prélats.

Le *Consistoire* est une assemblée des cardinaux, qui se tient en présence du pape. Il y a le consistoire *ordinaire* ou secret, que le pape assemble pour des affaires importantes et délicates, auquel il appelle un petit nombre de cardinaux. C'est dans cette assemblée que le pape traite de la création des membres du sacré collége, de la nomination des nonces, des légats ou des évêques, des unions ou créations d'églises, etc. etc. Le consistoire *public* ou *extraordinaire* est une assemblée publique et générale des cardinaux, qui ordinairement a lieu tous les mois, pour donner le *pallium* à un archevêque, pour conférer le chapeau à quelque nouveau cardinal, pour déclarer la béatification de quelque saint, ou enfin pour quelque autre grâce ou privilége accordé par le Saint-Père.

Les *Congrégations* sont des assemblées composées d'un ou de plusieurs cardinaux et de *prélats*. Ceux-ci sont les officiers ecclésiastiques de la cour de Rome, qui après les cardinaux remplissent les charges soit ecclésiastiques, soit civiles. Il suffit pour entrer en prélature de faire preuve d'une naissance honnête et d'un revenu de 7,500 liv. C'est le premier grade nécessaire pour arriver au cardinalat, et les étrangers l'obtiennent lorsqu'ils s'établissent d'une manière fixe à Rome.

Une congrégation *Consistoriale* est composée de plusieurs

cardinaux et de prélats choisis, qui discutent les affaires avant qu'elles soient portées au consistoire. La congrégation de *l'immunité ecclésiastique* est celle où l'on examine le procès de ceux qui réclament le droit d'asyle et d'impunité, après s'être réfugiés dans une église pour avoir commis quelques crimes. (1) On y examine aussi les plaintes des ecclésiastiques en matière d'impôt. Un cardinal est président de cette congrégation. La *consulte* est la congrégation la plus importante pour le gouvernement de l'état ecclésiastique. Elle reçoit les plaintes des peuples contre les gouverneurs et officiers des villes et celles des vassaux contre les barons ou les seigneurs. Elle examine les qualités de ceux qui demandent la noblesse, et les procès criminels faits dans toutes les provinces. On y dresse les réglemens pour le bien des peuples en cas de peste, ou pour la tranquillité publique en cas de soulèvement. Le cardinal secrétaire d'état est préfet de cette congrégation, dans laquelle entrent plusieurs autres cardinaux. La congrégation *del buon governo* exerce des fonctions à-peu-près semblables pour la partie économique, c'est-à-dire, pour les revenus, les dettes et les dépenses des communautés, les octrois des villes et toutes les causes civiles ou criminelles qui y ont rapport hors de Rome.

L'*Inquisition*, ou le S. Office, est une des principales congrégations. Elle est composée de douze cardinaux et d'un cardinal secrétaire. Il y a aussi un commissaire, ou un inquisiteur, qui est un dominicain; un prélat assesseur, des consulteurs qui sont des jurisconsultes et des théologiens séculiers et réguliers, parmi lesquels sont toujours le général des dominicains, le maître du sacré palais, qui est un religieux du même ordre, et un cordelier conventuel. L'inquisition est plus douce à Rome qu'en beaucoup d'autres états. Elle connaît généralement de tout ce qui concerne la religion et la foi. La congrégation de *l'index* a été établie pour aider la congrégation du S. Office, relativement aux livres défendus. Elle est composée de plusieurs cardinaux, de théologiens et de religieux.

(1) Benoît XIV a supprimé le droit d'asyle pour assassinats prémédités. Les palais des cardinaux et des ambassadeurs ont aussi des franchises.

La congrégation *des Rites* est celle qui fixe les cérémonies ecclésiastiques dans toute l'étendue de la catholicité, qui forme les rituels, les missels, les bréviaires, etc. C'est aussi dans son sein que l'on traite de la canonisation; et en pareille occasion l'on tient des assemblées extraordinaires, où assistent des cardinaux, des prélats, des théologiens, trois auditeurs de rote, le promoteur de la foi (vulgairement appelé *l'avocat du diable*, qui est un avocat consistorial, chargé de proposer des objections et de contester les preuves de sainteté que l'on produit), plusieurs médecins et chirurgiens, chargés de vérifier ce qu'il peut y avoir de naturel et de physique dans les faits que l'on produit comme miracles, et enfin plusieurs théologiens que l'on appelle consulteurs.

Il y a encore beaucoup d'autres congrégations moins importantes que celles que nous venons de désigner; et le pape en établit aussi pour des objets spéciaux.

Tribunaux. Les tribunaux ordinaires de Rome sont ceux de la rote, de la signature, des auditeurs, du gouverneur et du sénateur.

La *Rote* (*sacra ruota*) est un tribunal qui connaît de toutes les causes civiles au-dessus de 500 écus romains (environ 2,666 liv.), soit entre les sujets du pape, soit entre ceux des autres états, qui en certains cas sont obligés de recourir au jugement du S. Siége. Les auditeurs de rote sont ainsi nommés, ou parce qu'ils sont placés autour d'un grand bureau rond, ou parce qu'ils sont chargés tour-à-tour du rapport des causes. Ils sont au nombre de douze, parmi lesquels il n'y en a que trois qui soient de Rome. Les neuf autres sont un Allemand, deux Espagnols, un Français nommés par leur gouvernement, un Vénitien qui était nommé par la république de Venise, un Milanais, un Bolonais, un Ferrarois, et un habitant de la Toscane ou de Perouse, pris alternativement, ou au choix du pape. Les uns et les autres tiennent un rang distingué, et jouissent de beaucoup de priviléges. Les décisions de la rote sont citées comme des lois et sont en grande réputation parmi les canonistes. On éprouve à Rome, autant et plus qu'ailleurs, les calamités des longs procès. Lorsque la rote a jugé, la partie condamnée peut demander la révision du procès; et comme il n'y a pas de prescription, une pareille révision peut se renouveller

éternellement. Cependant on ne va guère au-delà de trois jugemens.

La *Signature* de justice est un tribunal chargé de faire les réglemens de juges, de prononcer sur les récusations, de permettre ou de rejeter les appellations, de déléguer les juges, ou d'en accorder d'autres aux parties. Ce tribunal est composé d'un cardinal-préfet, d'un auditeur, de douze prélats, appelés *votanti*, parce qu'ils ont voix délibérative, et de plusieurs autres, appelés *referendi*, ou *ponenti*, parce qu'ils ne sont que rapporteurs et n'ont pas droit de voter. L'auditeur de la signature en exerce ordinairement seul les fonctions; mais il est permis d'appeler de ses jugemens au cardinal-préfet, ou au tribunal même. Il y a un autre tribunal, appelé *segnatura di grazia*, qui se tient plusieurs fois l'année en présence du pape, et qui est composé de plusieurs cardinaux et de plusieurs prélats. On y répond aux requêtes contenant des demandes de grâces, adressées au pape.

Le *Gouverneur* de Rome est le principal juge en matière criminelle; il est aussi chargé de la police, et l'on peut même se pourvoir devant lui, en matière civile, dans plusieurs cas. Il a un auditeur pour le seconder, et plusieurs compagnies de sbirres pour exécuter ses décrets. Le *Barigel* (bargello), est un officier qui lui est immédiatement soumis, et dont les fonctions répondent à celles de commandant du guet.

Le *Sénateur* est sur-tout chargé de veiller à l'observation des statuts de la ville. Il a quatre lieutenans, deux desquels donnent tous les jours audience dans la grande salle du Capitole, et l'on peut appeler de leur décision devant les deux autres. Le sénateur à la tête de ces quatre juges forme un tribunal laic, appelé *Assetamento*, qui examine les affaires majeures.

Avant l'an 1100 le sénateur du peuple romain était indépendant de l'empereur et du pape. En 1263, le roi de Naples avait le titre de cette charge, et de là est venu que le sénateur est étranger.

Les *Conservateurs* de Rome sont des magistrats municipaux que le pape nomme ou confirme tous les trois mois, et qui sont toujours tirés du corps de la noblesse. Leurs noms sont gravés sur la pierre dans une salle du Capitole, à la suite des fastes consulaires de l'ancienne Rome. Il y a encore

un magistrat municipal, qui étant à la tête des capitaines de quartier, prend le titre de *Priore de' Caporieni*. Il porte le même habit que les conservateurs, et marche après eux.

La *Chambre Apostolique* (*Reverendissima Camera*) est un tribunal préposé à l'administration des revenus du souverain, et qui est chargé de juger les causes qui y sont relatives. Le cardinal camerlingue en est le chef. Les autres membres sont le gouverneur de Rome, l'auditeur de la chambre et le trésorier qui est un prélat très-distingué. Il y a aussi douze prélats qui font à-peu-près les fonctions des anciens intendans des finances en France, et qu'on appelle *Chierici di camera*. A la tête de ceux-ci se trouve le *Préfet de l'Annone*, qui est chargé de l'approvisionnement de Rome et doit veiller à la culture et à la conservation des grains. Depuis un siècle et demi, le fiso fait une grande monopole sur cette denrée, ainsi que sur l'huile, et il paraît que c'est là une des causes les plus réelles de la ruine de l'agriculture dans l'état ecclésiastique. Le fermier, forcé de vendre au gouvernement sa récolte, à vil prix, ne cultive, dit-on, que le terrain absolument nécessaire à sa subsistance.

Revenus du pape. Il nous est impossible d'indiquer, même par approximation, la quotité des revenus du pape, qui doivent être fort diminués aujourd'hui, à raison des mesures prises par l'empereur Joseph II, et par l'effet de la révolution française, qui a privé le S. Siége des sommes qu'il tirait de France pour les annates et les dispenses, et lui a enlevé le comtat d'Avignon et les plus riches de ses provinces, les légations de Ferrare, de Ravenne et de Bologne. Il paraît que vers l'an 1780, ils se montaient à deux millions de scudis, ou à *dix millions tournois*, qu'on levait sur la vente des terres, sur le bled, sur le sel, sur les douanes et les octrois de Rome. Plus de la moitié de cette somme était déjà affectée au paiement des dettes (1) de l'état, qui consistent en actions que les papes ont créées lorsqu'ils ont eu besoin d'emprunter. Les émolumens du palais, le produit de la douane de terre et celui des dispenses sont affectés à trois hôpitaux. Quant aux sommes que le pape tirait de la France, on prétend qu'elles n'allaient

(1) En 1741, ces dettes se montaient à 56,000,000 écus romains.

pas, année commune, à 400,000 liv. tournois, car l'évaluation des revenus des bénéfices était ancienne et sur un taux très-bas. Les contributions que le pape a payées aux Français, dans la dernière guerre, ont achevé la ruine des finances de l'état ecclésiastique; et pour y suffire, il a fallu dépouiller les églises d'une grande partie de leurs richesses.

Le *Commissaire-général* de l'armée, est en quelque sorte un ministre de la guerre. Il peut même condamner à mort les soldats coupables; mais pour l'ordinaire, il les renvoie à d'autres juges. L'*état militaire* du pape était évalué à 7700 hommes; il n'était guère composé que de milices et 5000 hommes effectifs. Les troupes de Rome sont divisées en neuf compagnies de soldats qu'on appelle *Rossi* (les rouges). La cavalerie consiste en deux compagnies, l'une de cuirassiers et l'autre de chevaux légers. Une compagnie de gardes suisses est aussi attachée à la garde du palais. Enfin il y a une petite compagnie de gardes corps, qu'on appelle *Lance spezzate*. Elle est composée de gentilshommes, dont deux accompagnent toujours le pape, et montent la garde chez lui, avec un habit noir, à l'antique. Les portes de Rome et le château S. Ange sont gardés par un autre corps de troupes qu'on appelle les *Corses*, parce qu'en effet, on les tirait autrefois de l'île de Corse. Le *Commissario del mare* est à la tête de la marine et de la navigation. Les troupes de mer, les vaisseaux, les galères et les ports qui se trouvent dans l'état ecclésiastique, sont dans le département de ce commissaire, qui est un prélat. Enfin il y a un président des *monnaies*, un président des *chemins*, un président des *eaux*, un président des *archives* et un président des *prisons*, qui sont chargés du département qu'indique leur titre. Ce sont aussi des prélats, qui ont sous eux des auditeurs ou des juges subalternes.

Population, mœurs et coutumes. La population de Rome peut aller de 150,000 à 180,000 habitans, sur le nombre desquels il y a environ 17,000 ecclésiastiques tant séculiers que réguliers. La noblesse n'a aucune importance politique à Rome. Les quatre maisons les plus illustres sont celles des *Colonne*, des *Orsini* (des *Ursins*), des *Conti* et des *Savelli*; celle-ci est maintenant fondue dans la maison *Sforza-Cesarini*. Dans le second rang des grandes maisons, on compte celles de *Santa-Croce*, qui prétend descendre de

Valérius Publicola, celles de *Barberini*, de *Borghese*, de *Chigi*, de *Rospigliosi*, de *Crescenzi*, de *Justiniani*, d'*Altieri*, d'*Albani*, de *Bracciano*, de *Buoncompagni*, de *Corsini*, etc., qui ont été pour la plupart illustrées ou enrichies par les souverains pontifes qu'elles ont donnés à l'église. Leur magnificence consiste principalement à avoir des vastes palais, beaucoup de pages, de coureurs, de laquais, de chevaux, de carrosses, des tableaux précieux et de belles statues antiques et modernes. On ne donne à manger que dans les grandes occasions, et les maisons riches sont rares, même parmi les princes. La ville de Rome, quoique grande, n'offre point l'aspect tumultueux d'une capitale, et les habitans y vivent d'une manière assez uniforme et à bon marché. Les Romains ont l'esprit très-délié, et très-enclin à la satire. Pasquin et Marforio font souvent, sur les gens les plus distingués, les épigrammes les plus sanglantes; et quelquefois il y en a eu de si violentes qu'elles ont conduit le plaisant à l'échafaud. Le caractère des Romains est cependant fort doux; c'est le résultat de l'habitude que tout le monde a de faire sa cour à quelqu'un de plus élevé que soi, et celui de la société continuelle des étrangers. On cultive la politique à Rome, plus qu'on ne serait tenté de le croire. La conduite des négociations les plus difficiles accoutume les Romains, ou plutôt les prélats et les cardinaux, à s'occuper de toutes les affaires des pays étrangers. Les plus belles assemblées que l'on puisse voir à Rome, sont celles qui ont lieu à l'occasion d'un mariage. Quelque tems après la célébration, on choisit un jour pour le *Ricevimento*, c'est-à-dire, pour recevoir les visites. On s'y rend sur le soir, après la siesta ou la méridienne, et là un étranger peut passer en revue tout ce qu'il y a de plus élégant dans la ville. Les femmes d'un certain rang ne vont point dans les grandes *Conversazioni* (assemblées); elles se réunissent entre elles pour faire leur partie. La coutume d'avoir un sigisbé est très-commune à Rome. Les Romains mettent beaucoup de grâce dans leurs manières et dans leur langage. Le cérémonial et les complimens vont toujours en croissant, à mesure qu'on avance en Italie : dans la Lombardie, le peuple, pour répondre : oui, monsieur, se contente de dire : *signor si*; et à Rome il répond toujours : *illustrissimo si*. Dans cette dernière ville, on accueille les étrangers, sur-tout les

Anglais et même les Français, lorsque ceux-ci veulent quitter ce ton dédaigneux et tranchant qu'on leur reproche.

Il n'y a pas de peuples plus charitables en Europe que les différens peuples de l'Italie. Il y a dans plusieurs églises des fondations pour distribuer aux pauvres filles des dots, soit pour prendre le voile, soit pour se marier. Il ne se passe presque point de jour où, dans quelques-uns des principaux couvens de religieux, on ne distribue de la soupe à la porte à tous les pauvres qui viennent en demander. Les charités et le grand nombre d'hôpitaux (1) qu'il y a dans Rome, y entretiennent l'oisiveté et la mendicité, sources de corruption pour les mœurs.

On exige à Rome des billets de communion qu'on distribue à la sainte table. Le lundi d'après le dimanche de Quasimodo, le curé passe dans les maisons, et ceux qui ne lui rendent pas leurs billets sont excommuniés et voient leurs noms affichés à la porte de l'église. Les Romains qui habitent sur la rive occidentale du Tibre (les *Transteverins*), ont conservé un caractère de rudesse qui en fait, pour ainsi dire, une nation à part, chez laquelle se retrouvent les mœurs romanesques des siècles passés. L'amour s'y traite encore comme l'affaire la plus grave, et l'on y punit l'infidélité par l'assassinat. Dans les villes éloignées et dans les villages qui sont situés dans les montagnes de l'état ecclésiastique, la férocité est encore plus sensible; et anciennement il y avait souvent à Rome même, deux mille assassinats par an. Les coups de couteau y sont très-fréquens. Lorsqu'un homme tombe assassiné, à peine le secoure-t-on; s'il est mort, la justice fait enlever le corps, et tout est dit. Cependant les vols sont très-rares, et les querelles ne sont communes parmi les gens du peuple que lorsque le *Siroco* (2) (chiroque) règne; car alors ils s'enivrent, ce qui les rend presque fous; et en pareille circonstance, on a vu quatorze hommes de tués en un jour. Il est rare que l'on pende ou qu'on massole (3) à Rome. Quelquefois on y condamne aux galères; mais le supplice le plus commun est l'estrapade.

Dans un état où le prince est ecclésiastique, il est naturel

(1) On y en compte au moins trente.
(2) C'est le vent du sud-est.
(3) Massoler, c'est assommer le criminel avec une massue.

que chacun veuille en avoir l'apparence. Le petit manteau et le rabat sont l'habit ordinaire des *Curiali* ou gens de robe, des médecins et de tous les gens d'affaires. Les jeunes gens qui n'ont point de ressources, et qui servent dans les églises, dans les couvens, chez les cardinaux, et souvent ailleurs, ont aussi le même habit. Les autres personnes sont vêtues à-peu-près comme on l'est en France et dans le reste de l'Europe. On accuse cependant les femmes de manquer de propreté; et elles mettent, dit-on, du blanc, mais point de rouge.

Les *Spectacles* n'ont lieu à Rome que depuis Noël jusqu'au dernier jour du carnaval. Chaque représentation commence à cinq heures de nuit et dure pendant quatre ou cinq heures. Les principaux acteurs de l'opéra sont des castrats, et jamais il n'y a d'actrices. Ce sont ces mêmes castrats déguisés qui y jouent les rôles de femmes; et ils s'en acquittent quelquefois de manière à faire illusion tant pour la voix que pour la figure; et il en est de même des ballets. Il y a plusieurs théâtres à Rome. Tous les billets de parterre et les clefs de loges qui ne sont pas louées, se vendent le matin pour le compte des entrepreneurs de spectacles, au plus offrant et dernier enchérisseur. Les adjudicataires vont ensuite les crier sur les places et courent le hasard d'y perdre ou d'y gagner. Le carnaval commence aussi à Noël ou aux Rois; et s'il y a quelques exécutions à faire, on les réserve pour cette époque, afin d'avertir le peuple d'éviter les désordres auxquels peut conduire la licence. Environ une heure aprèsmidi l'on sonne la cloche du Capitole, et il est permis à tout le monde de sortir en masque de sa maison. On se rend au cours, et là, les masques se promènent le plus souvent conduisant une dame masquée par la main. Les carrosses, ordinairement attelés de deux chevaux, ornés de rubans et de grelots, forment deux files dont l'une va et l'autre revient. Les cochers sont masqués, et les laquais pour la plupart le sont en arlequins. La mascarade la plus commune est celle de polichinel. On voit souvent un prince, déguisé de la sorte, assis à côté de sa femme habillée en bergère, qui reçoit les dragées qu'on lui jette de dessus les balcons, et qui en jette d'autres d'un petit panier qu'elle tient à la main. Les masques qui se rencontrent en font quelquefois autant. Il y a aussi de très-brillantes mascarades dans lesquelles on voit des chars

couverts de masques en domino, escortés d'ungra nd nombre de domestiques, masqués uniformément. A la même époque on rencontre des processions de pénitens qui quelquefois se croisent avec les masques. Le carnaval de Rome se distingue encore par des courses de chevaux qui se font pendant huit jours dans la rue du cours. Les chevaux courent en liberté, personne ne les monte, et on leur attache sur la croupe des plaques de cuivre, garnies de petites pointes qui, se fesant sentir à chaque instant, les forcent à précipiter leurs pas. Il leur faut environ vingt minutes cinquante et une secondes pour parcourir 865 toises. Quand un cheval peut atteindre celui qui le devance, il le mord, le frappe, le pousse, et emploie toutes sortes de stratagêmes pour le retarder dans sa course. Le prix est toujours une pièce d'étoffe fournie par les juifs de Rome.

Belles-lettres et beaux-arts.—On trouve à Rome un grand nombre d'académies et de sociétés, qui ont pour objet le progrès des lettres et des arts. Telles sont l'académie de géographie et d'histoire, celles de l'histoire romaine, de l'histoire ecclésiastique, des recherches des antiquités romaines, de la liturgie et des conciles; celles de peinture, de sculpture et d'architecture : mais la plus célèbre de toutes est celle des *arcades*. Cette académie a la poésie italienne pour objet. Elle a pour symbole la flûte à sept tuyaux, qui est celui de la musique champêtre, et l'emblême du souffle qui anime l'univers. L'étude des langues, des antiquités, des monumens, des médailles, a été, de tout tems, beaucoup plus cultivée à Rome que dans toute autre ville, et les sciences n'y ont point été oubliées. Dans la partie des beaux-arts, cette ville a été aussi la capitale du monde, et le centre des efforts et de la réputation des plus grands peintres, même de ceux que l'en ne compte point parmi les maîtres de l'école romaine, tels que Michel-Ange, les Carrache, le Guide, le Dominiquain et le Guerchin. Aujourd'hui, c'est toute autre chose. On ne cite actuellement que *Battoni*, comme peintre, et *Canova*, comme sculpteur; Canova est le plus grand homme, dans son art, de nos jours, mais il est natif de Venise. Quant aux savans et aux érudits, Rome n'en possède aujourd'hui aucun de célèbre. Les antiquaires même, tant de Rome que d'Italie en général, sont très-peu estimés. *Zoëga* est célèbre, mais c'est un natif de Holstein.

Vivres, industrie et commerce. — Les vivres sont abondantes et de bonne qualité à Rome. On y vend du veau de lait et du porc, dont la chair est excellente, et l'on y a du chevreau et de la venaison de bête fauve ou de chevreuil, mais elle est très-maigre. La volaille et les oiseaux y abondent aussi et sont très-bon. On y mange de toute sorte de petits oiseaux, jusqu'aux roitelets, des faucons, des gr[illegible]is, des pies, et des piverts. On y a des poissons de différentes espèces, soit d'eau douce, soit de mer. Le pain y est [illegible]é, et le vin et la viande n'y sont point chers.

Quant à l'industrie, voici principalement en quoi elle consiste : on y fait beaucoup de vases sacrés, et sur-tout des reliquaires ; on y fabrique des chapeaux de castor et de soie ; on y apprête des peaux d'agneau passées à l'alun ; on y fait des gants blancs et brodés ; on y prépare des cordes à boyau ; on y compose des perles fausses ; on y vend des terres colorées pour la peinture de la poterie, que l'on envoie en Corse, en Sardaigne, et même jusqu'à Naples ; on y fabrique une poudre très-agréable qu'on appelle *cyprio* (1), parce que le secret en est venu de l'île de Chypre ; on y fait de la pommade à odeur, qui est une des meilleures que l'on puisse avoir, et enfin des fleurs artificielles, qui sont très-estimées. Il se fait aussi à Rome un grand commerce de tableaux, d'antiques, de médailles, de pierres gravées et d'empreintes, et l'on y vend beaucoup de marbres antiques et orientaux. Il circule très-peu d'argent dans l'état ecclésiastique, et les valeurs de six écus romains et au-dessus se paient en papier. Il y a à Rome plusieurs maisons de banques considérables, qui tiennent le change fort haut.

Valeur des *monnaies* en circulation dans l'état de l'église :

	fr.	c.
Le double-sequin d'or, de 1748, vaut.	21	2
Le sequin et ducat du pape, 2 écus 5 bayocs. .	10	91
Le quatrin, 5 jules.	2	67
L'écu romain, 10 jules.	5	42
La livre, 20 sous ou 20 bayocs.	1	8
Le paolo, 10 bayocs.	0	52

(1) Cette pomade a une odeur délicieuse, que lui communique une *lychen* ou une mousse très-commune qui croît sur les arbres, et qui acquiert elle-même cette odeur par la macération dans l'eau.

Le bayoc, ou 5 quatrins. . . . . o fr. 5 c.
Le teston, 3 jules. 1 71

La monnaie de Rome est divisée en fractions décimales.

On est étonné de voir à quel point sont abandonnées et incultes les vastes campagnes, jadis si florissantes et si peuplées, dont Rome est entourée (1). De cette ville jusqu'à Frascati, qui en est à quatre lieues, au sud-est, on ne trouve qu'une plaine aride et brûlante, et l'on ne remarque aucun bosquet pour tempérer la chaleur du climat, aucun village, aucun pré, naturel ou artificiel, de quelque étendue. Cette misère vient du défaut de population et de travail, et non du vice de la nature qui, au contraire, est pleine de force et de vigueur, mais on n'ensemence les terres que tous les trois ou quatre ans, et il y en a beaucoup d'incultes.

Le défaut de culture dans un pays entraîne ordinairement le défaut de salubrité de l'air, aussi le *climat* des environs de Rome passe-t-il pour être mal-sain. L'été y produit souvent des fièvres tierces, putrides, ardentes, etc.; mais quelquefois il arrive aussi que, quoique très-chaud, il se trouve coupé par des pluies et de la grêle, par des tourbillons et des vents du nord. C'est moins l'intensité que la longue durée de chaleur qui incommode à Rome, où l'on a presque toujours sur le midi, un vent agréable et rafraîchissant. On dort ensuite; mais il tombe sur le soir un serein qui empêche de se promener pendant les deux premières heures de nuit. Le tonnerre est fréquent, on l'entend même au mois de janvier; les montagnes et les exhalaisons sulfureuses y contribuent. Le *Siroco*, ou le vent du sud-est, qui vient des marais Pontins est considéré à Rome comme la cause de la chaleur accablante que

(1) Depuis long-tems on se plaît à attribuer au gouvernement du pape la stérilité actuelle des environs de Rome. Nous n'examinerons point ici jusqu'à quel point on a eu raison de le faire, mais nous observerons que ce n'étaient pas les environs de Rome ancienne qui nourrissaient cette immense capitale aux époques où elle fut le plus peuplée; maîtresse de l'univers, elle en recevait les contributions; et la Sicile et l'Afrique y versaient leurs abondantes récoltes. En outre, Buffon remarque que le climat de Rome est changé par l'effet des défrichemens de l'Allemagne, et que par cette raison il y pleut moins, et qu'il y fait beaucoup plus chaud qu'autrefois.

l'on y éprouve souvent. Il semble lorsque ce vent y souffle que l'on ait les bras et les jambes rompus. On prétend avoir remarqué qu'il y rend bien des gens fous, et que les chevaux même le deviennent. Il ne pleut ordinairement à Rome que dans les mois de novembre et de décembre; mais alors la pluie est presque continuelle, et elle tombe en abondance. Le froid est quelquefois jusqu'à douze degrés au-dessous du point de congellation, mais seulement pendant la nuit et dans les grands hivers.

Les chevaux sont très-beaux à Rome, étant presque tous de race napolitaine. Les animaux, tels que les chiens et les chats, y sont doux, ainsi que dans tout le reste de l'Italie. Les bœufs, dans la campagne de Rome, sont plus grands, plus forts, et ont les cornes beaucoup plus longues et plus torses que ceux de France; ils servent aux charrois. Il y a aussi une grande quantité de buffles dans ce pays.

Tivoli (en latin *Tibur*) est une ville située à 7 lieues au nord-est de Rome, à 5 au nord-est de Frascati, et à 4 au nord-ouest de Palestrine, sur une montagne escarpée et couverte d'oliviers, dont l'huile passe pour être d'une excellente qualité, et par 30 degrés 28 minutes 18 secondes de longitude, et 41 degrés 57 minutes 49 secondes de latitude. Cette ville, fondée par une colonie Argienne, fut connue avant Rome même, et forma long-tems un état libre. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une misérable bourgade; tout ce qu'elle conserve de son ancienne splendeur est le titre de *superbum*, et les quatre lettres de *S. P. Q. T.* (le sénat et le peuple de Tibur) dont elle pare encore ses inscriptions. Elle est sur-tout célèbre parce que Horace possédait une maison de campagne aux environs. Outre la cathédrale, qui s'élève sur les ruines de l'ancien temple de Neptune, on y compte sept paroisses, douze couvents de religieux et deux de religieuses. L'évêque dépend immédiatement du pape. Il y a sur la place du marché deux grandes idoles égyptiennes de la déesse Isis, qui sont de granit oriental.

Le monument le plus remarquable de Tivoli est un temple rond, qui paraît avoir été bâti dans les plus beaux siècles de Rome. Quoiqu'appelé dans le pays, *Temple de la Sybille*, on croit que c'était un temple de Vesta. Il est placé sur l'extrémité d'une colline, ayant d'un côté les maisons de Tivoli,

et

et la grande cascade en face. Ce temple est du nombre de ceux que Vitruve appelle *diptères*, c'est-à-dire, qui ont des colonnes autour de la nef. Les six qui en restent sont d'ordre corinthien et cannelées; elles font à-peu-près le quart de ce qu'il y en avait autrefois, mais le mur de la nef est encore presque tout entier. Le haut du temple, où était la partie du couronnement ne subsiste plus. Les feuilles des chapiteaux des colonnes tirent sur l'artichaut. L'entablement a, dans la frise, des guirlandes soutenues par des têtes de bœuf. On entre dans la nef par une grande porte, à côté de laquelle sont deux croisées. Toutes les parties du plan sont bien proportionnées. Cet édifice est de pierre tiburtine, ou de Tivoli (1), que le tems a rendu d'une belle couleur, et il est revêtu de stuc.

La cascade de Tivoli est formée par les eaux du *Teverone*, autrefois l'Anio, qui prend sa source au mont de Trévi, vers les frontières de l'Abruzze, ou de l'ancien pays des Herniques, et sépare la Sabine de la campagne de Rome. Arrivée au-dessus de Tivoli, cette rivière est resserrée entre deux collines, et trouvant un roc taillé en pic, elle se précipite dans un vallon qui a près de cinquante pieds de profondeur. La chute de ce torrent fait un bruit, qui retentit dans tous les environs, et elle remplit l'air d'une vapeur, qui offre le spectacle de l'arc-en-ciel, toutes les fois qu'elle est frappée par les rayons du soleil. Il y a sur la droite, quatre autres petites chutes, qui mêlent leurs eaux avec un grand fracas à l'énorme bouillon que forme la grande nappe, et vont, par un sentier étroit, se glisser sous des rochers, pour aller former plus loin ce qu'on nomme les Cascatelles. Celles-ci font aller des moulins et des usines. Les trois premières ont plus de cent pieds de haut, et sont ainsi beaucoup plus élevées que la grande cascade, mais bien plus étroites.

Sur la même hauteur que Tivoli, se trouve la *Villa-Es-*

(1) La pierre de Tivoli est une pierre calcaire, tirant un peu sur le jaune, et renfermant des coquilles. Elle est tendre au sortir de la carrière, mais elle devient ensuite fort dure. C'est la plus belle des environs de Rome; le Colisée, le théâtre de Marcellus et tous les temples anciens et modernes de cette ville en ont été construits. Le nom de *travestino* qu'elle porte aussi, se donne, dans le reste de l'Italie, à la plus belle pierre de taille.

tense, belle maison de campagne qui, vers l'an 1542, fut bâtie, avec une magnificence royale, par le cardinal Hyppolite d'Est II, fils d'Alphonse duc de Ferrare et de Lucrèce Borgia. La position de cette ville, la quantité de terrasses, de fontaines, de bassins, de jets d'eau, de parterres, de labyrinthes, d'orangers, de fleurs, de fruits et de statues que l'on y voit, forme un assemblage des plus agréables et des plus rares. Au pied de la hauteur, et dans les environs, on reconnaît les ruines, ou du moins les traces des maisons de campagne des anciens Romains, parmi lesquelles la plus remarquable et celle sur laquelle on est le plus d'accord, est celle d'*Adrien*. Les auteurs disent que l'enceinte de cette maison de plaisance et de ses dépendances avait trois milles de longueur, et que la largeur en était de la cinquième partie.

Ce qu'on appelle la *Solfatarre-de-Tivoli*, est un lac de 30 à 40 toises de diamètre, qui est extrêmement profond dans le milieu. On y voit de petites îles flottantes, qui paraissent avoir été formées par le terrain que les eaux ont miné, et qui s'est détaché du rivage. Ces îles sont de différente grandeur, et couvertes de joncs. Les vents les chassent alternativement d'une rive à l'autre, mais au moyen d'une barre de fer, on peut les en séparer. Les eaux du lac sont imprégnées de chaux et de soufre. A peine sont-elles tièdes à la surface, mais au fond elles bouillonnent continuellement. On s'y baigne pour se guérir de la gale, des ulcères, des rhumatismes et de la phthisie. Il en sort un ruisseau qui se jette dans le Teverone, et qui exhale une odeur de soufre, qui lui a fait donner le nom d'*Acqua solfa*.

Palestrine, l'ancienne *Præneste*, est une petite ville située sur une montagne isolée, et d'un difficile accès, à 8 lieues à l'est de Rome, par 30 deg. 24 min. de longit. et 41 deg. 50 min. de lat. Elle est le siége d'un évêché, que possède toujours un des six cardinaux-évêques, et qui n'est soumis qu'au pape. C'est aussi le chef-lieu d'un duché qui, par un mariage, a passé de la maison Barberini, dans la maison Colonne. Il y avait autrefois à Préneste un temple de la Fortune, qui avait un oracle, et dont on voit encore des ruines.

Frascati (*Tusculum novum*) est une petite ville, située au pied d'une montagne, dans une contrée agréable, à 5

lieues au sud-est de Rome, et à 4 lieues au sud-ouest de Palestrine, par 30 deg. 21 min. 19 s. de longit., et 41 deg. 48 m. 22 s. de latit. Elle est dans le voisinage de l'ancienne ville de *Tusculum*, détruite en 1191. A cette époque, les habitans sans asyle, bâtirent la nouvelle, et s'y établirent. L'évêché de Frascati ne dépend que du pape, et est toujours conféré à l'un des six cardinaux-évêques. La ville n'a d'autre église que la cathédrale, et un couvent de religieuses; mais hors des murs on trouve un collége et six couvens d'hommes. Le nom de Frascati lui vient de la fraîcheurs de l'air qu'on y respire. En conséquence on a construit dans les environs, un grand nombre de maisons de campagne, dont la principale est la *villa-Aldobrandini*, ou *Belvédère*, qui appartient à la famille Pamfili. Les jardins de ces maisons offrent de beaux jets d'eau, pour le jeu desquels la surface montueuse du pays, présente beaucoup de facilités. Les anciens Romains, notamment Cicéron (1), César et Crassus, avaient aussi des maisons de plaisance aux environs de Tusculum, qui, dit-on, fut fondée par Télégone, fils d'Ulysse et de Circé.

Veletri ou *Velitri* (anciennement *Velitræ*, ville des Volsques) est située à 5 lieues de la mer, à 9 au sud-est de Rome, et à 3 au sud-est d'Albano, par 30 deg. 27 min. de longit. et 41 deg. 41 min. 16 s. de latit. Elle est bâtie sur le penchant d'une montagne, dans une station agréable. L'évêché de Veletri est uni à celui d'Ostie et n'est soumis qu'au pape. L'évêque est seigneur de la ville. Après la cathédrale, la plus belle église est celle de *Santa-Maria-della-Piazza*. Sur la place du marché qui est auprès, on remarque la statue de bronze du pape Urbain VIII. C'est à Veletri qu'était la maison de plaisance de l'empereur Auguste. En 1744, le roi d'Espagne, alors roi de Naples, faillit y être fait prisonnier par les troupes antrichiennes.

Terracine (*Terracina* en italien), l'ancienne *Anxur*, est située sur le penchant d'une montagne, à 20 lieues au sud-est de Rome, et à 22 au nord-ouest de Naples, par 30 d. 54 m. 52 s. de longit., et 41 d. 18 m. 14 s. de latit. Elle est le siége d'un évêché uni à celui de Piperne, et qui ne dépend que du pape. L'évêque réside la plupart du tems à Piperno

(1) Celle de Cicéron s'appelait *Tusculanum*.

et à Sezza. Sur la place de Terracine, qui est grande et belle, on voit plusieurs statues, des colonnes milliaires et des inscriptions. Cette ville avait autrefois un port, qui avait été construit par l'empereur Antonin-le-Pieux, mais qui est devenu impraticable. On remarque sur la même montagne que Terracine les ruines d'un palais de Théodoric, roi des Goths.

La ville de Terracine est mal peuplée (1); et le peu d'habitans que l'on y trouve, sont pâles, maigres, et presque tous valétudinaires, ce qui est l'effet du voisinage des *Marais-Pontins* (en italien *Paludi-Pontine*). Ces marais s'étendent sur un espace d'environ 8 lieues de longueur et de 2 de largeur. Ils sont terminés au midi par la mer, ou par des lacs d'eau salée qui communiquent à la mer; à l'est par le *Monte-S.-Felice*, ou le *Monte-Circello* (qui est un cap ou une presqu'île formée par un rocher élevé, sur lequel était le palais de l'enchanteresse Circé, où, selon Homère, les compagnons d'Ulysse furent métamorphosés en pourceaux), par la côte de Terracine, près de la montagne de la même ville, et par celles de Sonnino, de Piperno, de Sezze et de Sermoneta, au nord par les collines de Veletri, et à l'ouest par les campagnes de Sisterna. Le nom de *Pomptina-Palus* (Marais-Pontins), vient de *Suesse Pometia*, qui était celui de l'ancienne capitale des Volsques. Le territoire de cette ville s'appelait *Ager-Pometinus*, et on en a formé la dénomination de *Palus-Pometina*, *Pomptina*, et enfin *Pontina*. Denis d'Halicarnasse parle des Lacédémoniens, qui, rebutés de la sévérité de Lycurgue, vinrent s'établir sur cette côte, et y dédièrent un temple à la déesse Feronia, ainsi appelée, parce qu'elle présidait aux productions de la terre (*a ferendis arboribus*), ou parce que les Lacédémoniens y avaient été portés par les dieux. Le pays devint ensuite si peuplé, qu'au témoignage de Pline, on y compta 23 villes, parmi lesquelles étaient celles d'*Antium*, aujourd'hui Nettuno et le *Forum Appii* (le marché d'Appius) qui était un petit bourg. Les anciens géographes et les historiens parlent tous de l'existence des Marais-Pontins. Il paraît que l'Ufante (*Ufens*), et l'Amazeno (*Amazenus*), portèrent par leurs débordemens le ra-

(1) Les paysans des environs de Terracine sont chaussés comme les anciens romains.

vage dans quelque partie de ce pays. Des montagnes qui sont au nord et à l'est, s'écoule une quantité presque innombrables de grands et de petits ruisseaux, dont les sources sont intarissables, et, qui se réunissant au pied de cette chaîne, y forment plusieurs rivières, dont le lit se trouve resserré par le sable et le limon qu'ont entraînés les eaux. Celles-ci dès-lors trop abondantes pour être contenues par les rives, surtout dans les saisons des pluies, s'enflent, franchissent les bords déjà peu élevés, et se répandent dans la plaine, où elles ne trouvent plus d'écoulement. Ce fut trois ans avant notre ère que parut le premier restaurateur de cette contrée, le censeur *Appius Claudius*, qui construisit le chemin que, de son nom, on appelle la voie Appienne, laquelle traversait ces marais. Un siècle et demi plus tard, le consul *Cornelius Cethegus* les dessécha. De nouvelles inondations ayant détruit les anciens ouvrages, César voulut recommencer les travaux, mais la mort l'en empêcha. Marc-Antoine, et surtout l'empereur Auguste poursuivirent l'exécution de ce plan. Ce dernier fit creuser parallèlement à la voie Appienne un large canal qui recevait les eaux surabondantes des rivières et des marais. Horace (1) décrit la navigation sur ce canal dans le plaisant récit qu'il fait de son voyage à Brindes. Boniface VIII, élu en 1294, fut le premier pape qui s'occupa du desséchement des Marais-Pontins. Plusieurs de ses successeurs en firent l'objet de leurs soins, mais nul n'y attacha plus d'importance que Pie VI. Leurs efforts ont été à-peu-près vains; mais le dernier de ces pontifes est parvenu du moins à dégager la voie Appienne, qu'il rétablit et qui est maintenant une des plus belles de l'Italie. Les Marais-Pontins produisent en été des exhalaisons si dangereuses, qu'on les regarde à Rome comme la cause du mauvais air qu'on y respire alors, quoique cette ville en soit à la distance de 14 ou 15 lieues. Le petit nombre de pêcheurs qui habitent aux environs ont le teint verdâtre, les jambes enflées, des obstructions au foie, et sont sujets à beaucoup de maladies et sur-tout à la fièvre en septembre et en octobre. On avertit les voyageurs qui traversent ces marais de ne point y dormir la nuit, en plein air, pendant les chaleurs de l'été; car ils pour-

(1) *Lib.* 1 *sat.* 5.

raient ne se réveiller jamais. La chasse est considérable dans ce marécage, et l'on y trouve des sangliers, des cerfs, des bécasses; et les buffles y pâturent en quantité. Les joncs qu'il produit servent à soutenir les vignes des côteaux voisins; les paysans en font aussi des torches.

Le promontoire d'*Anzio* ou d'*Anzo*, que l'on trouve au nord et un peu avant les Marais-Pontins, du côté de Rome, tire son nom de la ville d'Antium, dont les ruines sont encore remarquables, et est gardé par une tour fortifiée. On voit auprès un port que Benoît XIV a fait rétablir.

Ardée n'est plus qu'un bourg, situé au bord de la mer. C'était la capitale des états de Turnus. Le mauvais air a rendu ce lieu presque désert.

Albano (*Albanum*) est une petite ville bien bâtie, et située au pied des monts Albani, à 4 lieues au sud-est de Rome, à 6 au nord-est d'Ostie, et à 4 au sud-ouest de Palestrine, par 30 deg. 15 min. de longit., et 41 deg. 43 min. de latit. L'air qu'on y respire y attire beaucoup de monde au printems. Il est probable que l'époque de la fondation de cette ville ne remonte qu'au tems de Pompée, et qu'elle n'occupe point la même place qu'Albe-la-Longue. Elle est le siége d'un évêché qui est toujours conféré à un cardinal-évêque, et qui ne dépend que du pape. On y compte quatre couvens de religieux et un de religieuses. Autrefois Albano appartenait à la maison Sarelli sous le titre de duché. Le pape Clément VIII en fit l'acquisition en 1697. Près d'une des portes de cette ville, on voit un grand mausolée de 45 pieds en carré, qui était orné de 5 pyramides de 10 pieds de diamètre, et que le peuple appelle le tombeau des Horaces.

La ville d'Albano donne son nom à un lac, de 7 à 8 milles de circonférence, dont la forme est très-irrégulière, et qui est environné d'assez hautes montagnes, à travers l'une desquelles les anciens Romains lui ont pratiqué un écoulement. A peu de distance de ce lac, il s'en trouve un autre (*Lago-Nemorense*), auquel *Nemi*, village avec un château appartenant au prince Cesarini, donne son nom. Il est situé dans un canton fort bas; et comme il est aussi de toutes-parts environné de montagnes et de forêts, la surface n'en est jamais agitée par les vents. Il est possible, ainsi que le soupçonne Addisson, que ce soit cette circonstance, jointe à la clarté

des eaux, qui lui ai fait donner anciennement le nom de Miroir de Diane (*Speculum Dianæ*).

Castel-Gandolfo est un château, situé à un mille d'Albano, au bord du lac du même nom, à 4 lieues au sud-ouest de Rome, et qui sert de maison de plaisance aux papes. Il y a beaucoup de logement et plusieurs galeries; mais le tout est de la plus grande simplicité. Néanmoins l'église est très-belle. Elle est du Bernin. Près de Castel-Gandolfo, se trouvent la *Villa-Barberini*, dont le jardin est beau, et la *Villa-di-Cibo*, qui est digne d'attention à cause des belles statues de marbre que l'on y voit.

Ostie (*Ostia*)(1) est une ville située, à 5 lieues au sud-ouest de Rome, par 29 deg. 58 m. 5 s. de long., et 41 d. 45. m. 35 s. de latit., sur le bras oriental du Tibre, qui manque d'eau depuis que ce fleuve a formé un autre bras, par lequel il se rend dans la mer, ce qui a fait perdre au port d'Ostie une grande partie de l'importance qu'il avait anciennement. Cette ville fut fondée par Ancus Marcius, quatrième roi de Rome, et fut le premier établissement maritime des Romains. Les Sarrasins la ruinèrent. L'insalubrité de l'air en a de beaucoup aussi diminué l'étendue. Elle se réduit presque à un petit nombre de maisons qui entourent la cathédrale. L'évêché d'Ostie, auquel est uni celui de Veletri, est le premier de toute l'église romaine: car il est toujours conféré au cardinal-doyen, qui n'y réside cependant pas, et se contente de faire desservir son église par un simple prêtre. Il y a dans cette ville, ou plutôt dans ce bourg, des salines qui appartiennent à la chambre apostolique.

X. *Duché de Bénevent* (2). Ce qu'il y a de plus probable sur ce duché, qui se trouve dans le pays des Samnites, c'est qu'il fut érigé en 571, par les Lombards en faveur de Zolus, un de leurs compatriotes. Il était alors plus considérable que ceux de Spoletto et Frioul; car il s'étendait vers le nord beaucoup au-delà des limites actuelles du royaume de Naples, dont

(1) Le nom d'Ostia fut donnné à ce lieu, comme étant la porte du Tibre et de Rome.

(2) Nous croyons pouvoir placer ici ce duché, quoiqu'il soit situé au royaume de Naples, dans la principauté ultérieure.

neuf provinces en faisaient partie. Depuis l'année 787, le duché de Bénevent est demeuré sous le domaine suprême des empereurs et des rois francs et allemands, et jusqu'en 1053, il a presque toujours eu des ducs particuliers; mais à cette époque, l'empereur Henri III le donna, à certaines conditions, au pape Léon IX. Il ne comprend qu'un district de quelquelques milles, outre la ville qui lui donne son nom.

Bénevent (*Beneventum* en latin, et *Benevento* en italien) est à la distance de 10 lieues à l'est de Capoue, de 12 au nord-est de Naples, et de 48 au sud-est de Rome, par 32 degrés 27 min. de longit., et 4 deg. 6 min. de latit. Cette ville portait anciennement le nom de *Maleventum*, parce qu'elle est exposée à des vents mal-sains; mais les Romains y ayant envoyé une colonie, lui donnèrent celui de *Beneventum*, comme étant d'un plus heureux présage. Elle est située sur le penchant et à la pointe d'une colline, entre deux vallées étroites, et au confluent des deux rivières de Sabato et de Calore. Elle est le siége d'un archevêque. Outre la cathédrale, on y compte huit églises paroissiales, douze couvens d'hommes et deux de filles. Excepté Rome, il n'y a point de ville en Italie, où l'on trouve autant de restes de sculpture ancienne qu'à Bénevent. L'arc de triomphe qui y fut érigé en l'honneur de l'empereur Trajan, et que l'on appelle actuellement *Porta-Aurea*, est d'une belle architecture, et orné de morceaux de sculpture qu'on admire.

A quelques milles de Bénevent, se trouvait, sur la voie Appienne, la ville de *Caudium*, près de laquelle était un étroit défilé, appelé les *Fourches-Caudines* (aujourd'hui, *Forchia-d'Arpaia*), où l'an de Rome 433, Caius Pontius, général des Samnites, enferma deux armées romaines, dont il fit passer tous les soldats sous le joug, après avoir remis leurs armes, et vêtus d'une simple tunique.

ÉTATS DU ROI DES DEUX-SICILES.

ROYAUME DE NAPLES.

Ce royaume occupe la partie méridionale de l'Italie. La superficie en est comprise entre 15 degrés 2 min. de latit., et 5 degrés 10 minutes de longitude. La plus grande

longueur de cette contrée, à partir de l'embouchure du *Tronto* qui la sépare de l'état de l'église, est jusqu'au *Cap-Spartivento*, la pointe la plus méridionale de l'Italie, de 350 milles communs de ce pays, évalués 950 toises le mille (1). La plus grande largeur en doit être prise des environs de *Lecce*, au bord du golfe Adriatique jusqu'au *Cap-de-Misène*, sur la Méditerranée; et elle est de 18 milles. Le circuit de ce pays, mesuré sur les meilleures cartes, donne à peine 1000 milles communs. En calculant sur ces mesures, la surface du royaume de Naples n'est pas, à beaucoup près, de 3,500 lieues carrées, comme l'a prétendu Swinburne (2).

L'Apennin (3) traverse le royaume de Naples du nord au sud. Une des branches de cette chaîne forme, à l'ouest, le promontoire de Sorrento, et une autre à l'ouest, le Mont-Gargano sur la mer Adriatique. Monte-Barbaro, le Cap-de-Misène et le Vésuve sont des montagnes isolées.

Les *Rivières* navigables sont celle de Voltorno, de Tronto,

---

(1) Quelques géographes donnent au royaume de Naples 100 lieues de longueur sur 27 de largeur.

(2) Voyage dans les Deux-Siciles.

(3) L'Appennin, que l'on peut considérer comme une chaîne des Alpes, se détache de celles-ci entre Gênes et Turin, et descend de-là jusqu'à l'extrémité méridionale de l'Italie, en s'approchant plus de la côte occidentale que de la côte orientale. Il est, comme les Alpes, bordé par le bas, de collines, composé de sable, de grès et d'autres débris, mais moins abondans et d'un moins grand volume que ceux des Alpes. Les montagnes de l'Apennin sont presque toutes de seconde formation, calcaires, ollaires et schisteuses; cependant il y a quelques places où le granit perce. On peut regarder comme une branche de l'Apennin les collines du Mont-Ferrat, qui commencent auprès de Turin, passent à l'ouest de Parme et de Plaisance, et vont se réunir à cette même chaîne dans le duché de Modène. Leur nature est en général la même que celle de l'Apennin; et l'on y trouve, comme dans celui-ci et dans les Alpes, des mines et des marbres. Dans toutes ces montagnes et ces collines on rencontre en abondance un genre de pierre que la nature a prodiguée en Italie plus que par-tout ailleurs, c'est la *Serpentine* ou la *pierre Ollaire*. Cette pierre, qui est la matrice de l'amianthe, y est ou pure ou mélangée avec la pierre calcaire; et les variétés en sont innombrables, soit pour la couleur, soit pour la dureté.

d'Aterno, de Sangro, de Fortore, d'Ofento, de Basiento, d'Agri, de Crati, de Metramo, de Silari et de Sarno.

Les *lacs principaux* sont ceux de Celano, d'Agnano, d'Averno, de Licola, de Fusaro, de Patria, de Lesina et de Fondi.

Les *Iles* qui dépendent du royaume de Naples, sont, dans la Méditerrannée, celles de Ponza, de Ventotia, d'Ischia, de Procida, de Nisida, de Capri, de Galli, de Licosa, et de Dino; dans la mer d'Ionie, celles de Calipso, de Monte-Sardo, de S.-Andrea, et de Santa-Pelagia; et dans la mer Adriatique, celles de Tremiti et de Pelasosa.

Climat et productions. Le climat de ce pays est très-chaud. L'hiver se fait très-peu sentir dans la partie inférieure de l'Italie; il gèle rarement dans les plaines, et la neige y est une chose extraordinaire; elle l'est beaucoup moins dans les montagnes. L'ardeur du soleil commence déjà à être sensible au mois d'avril, mais les nuits sont fraîches. Le sol est d'une grande fertilité, et produit différentes sortes de blés et d'excellens fruits, des oranges, du jardinage pendant toute l'année, des oliviers, des vignes qui donnent un vin exquis, du riz et du lin. La Terre-de-Labour, en particulier, produit deux ou trois récoltes. On recueille une grande quantité de manne dans la Calabre, et l'on y cultive, ainsi que dans plusieurs cantons, du safran, que l'on croit aussi bon que celui des pays orientaux. On trouve aussi, dans le royaume de Naples, de l'alun, du vitriol, du soufre, du crystal de roche, des carrières de marbre, et différentes sortes de minéraux. Le bétail y est très-abondant, et les chevaux napolitains ont de la réputation. La laine y est fine et de bonne qualité, et l'on y recueille assez de soie et de coton, pour avoir à en exporter une très-grande quantité. Une chose remarquable, c'est qu'on y a trouvé moyen de faire avec une espèce de toile ou de duvet, attaché à certain coquillage (1), et dont la couleur est à-peu-près olivâtre, diverses sortes de vêtemens, qui sont plus chauds que ceux de laine, et qui, sans avoir le moelleux de la soie, conservent cependant un lustre particulier. La *Pietra frigia*, qu'on appelle aussi *Pietra fungifera*, ou *Pierre*

(1) La Pinne-Marine (*Lanna-Penna*).

spongieuse (1), est également une des curiosités du pays. Elle n'a ni la dureté de la pierre ordinaire, ni la propriété de la terre, mais consiste en un mêlange concret de matiéres terreuses de bois de hêtre pétrifié et de filamens de différentes plantes. Quand on la place dans un lieu humide et à l'abri du soleil, il en sort, au bout de quelques jours, deux ou trois champignons, ou même plus. La semence subtile qui produit cette excroissance, est cachée dans l'intérieur de cette pierre, et l'on ne peut la distinguer de la poussière qu'à l'aide d'un mircoscope. On accélère cette végétation au moyen de l'eau.

Un des grands inconvéniens au royaume de Naples, ce sont les tremblemens de terre auxquels il est sujet, et qui sont très-violens, sur-tout dans la partie inférieure de ce pays, où l'on voit avec effroi les ruines d'un grand nombre de villes autrefois fameuses. Une autre incommodité qu'il a de commun avec les autres parties de l'Italie, c'est une quantité prodigieuse de lézards, parmi lesquels on en remarque une espèce de couleur verte. Ces animaux courent çà et là, le long des murailles, et entrent dans les maisons quand ils en trouvent les portes et les fenêtres ouvertes; mais ils ne font aucun mal. Nous parlerons de la *Tarentule* à l'article Tarente. Quelquefois il vient de l'Afrique, dans le royaume de Naples, des nuées de sauterelles, qui rasent les campagnes. En un moment elles détruisent toute la moisson. Souvent aussi ce sont des espèces d'oies très-grandes, qui y font beaucoup de mal. La nielle y est très-commune, et on l'attribue à certains brouillards, qui déposent sur les épis le germe de cette maladie. D'après cette idée, lorsqu'on a vu le brouillard formé, deux hommes à cheval, chacun de l'un des côtés du champ, traînent une grande corde, dont le mouvement secoue les épis.

Histoire. — Le royaume de Naples a été célèbre dès l'aurore de la littérature des Grecs, et illustré par plusieurs faits mémorables des Dieux et des héros du paganisme. Quelques auteurs parlent même de la Campanie, comme ayant été le théâtre de la guerre des Géans, et prétendent le prouver par la fable des Titans enterrés sous les îles voisines. Ce

(1) C'est la pierre à champignon.

qu'on peut inférer de-là, c'est que les aventuriers qui ont débarqué les premiers sur cette côte, ont rencontré une résistance vigoureuse de la part des indigènes qui étaient d'une taille gigantesque. Comme ceux-ci habitaient des cavernes obscures et des vallées environnées de volcans, les nouveaux arrivés les nommèrent *enfans de la terre*, et représentèrent les lieux où ils résidaient comme l'entrée des enfers. Tout ce que nous en savons est très-imparfait. Il est probable que les vainqueurs les chassèrent dans l'intérieur des montagnes, et que ce fut d'eux que descendirent les Lucaniens et d'autres nations belliqueuses. Diverses troupes de Grecs établirent des colonies le long des côtes de la mer Adriatique et de la Méditerrannée. Diomède passe pour avoir fondé *Arpi*, et Idomenée *Salente*, immédiatement après la prise de Troie; enfin le nombre de ces colonies fut tel dans la partie méridionale de l'Italie, qu'elle en eut le nom de *Grande-Grèce*.

Ces colonies républicaines éprouvèrent différentes révolutions. Tantôt elles firent la loi aux habitans de l'intérieur, et tantôt elles la reçurent d'eux. Alexandre, roi des Molosses, passa en Italie au secours de ses compatriotes; mais après quelques campagnes, il perdit la vie dans une bataille contre les *Lucaniens*. Peu après les *Brutiens*, peuples descendus d'une troupe de bandits, soumirent tout le pays et donnèrent leur nom à la province connue aujourd'hui sous celui de Calabre ultérieure. Enfin Rome jugea cette superbe contrée digne d'éprouver sa domination. Envain les Brutiens se défendirent-ils avec le courage le plus obstiné; envain Pyrrhus roi d'Epire et le fier Annibal arrêtèrent-ils les progrès des Romains à diverses époques; le bonheur de ceux-ci surmonta tous les obstacles, et la grande Grèce subit le joug ainsi que le reste de l'Italie.

Les vainqueurs l'ayant partagée suivant la diversité des nations qui l'habitaient, il s'y trouva autant de formes de gouvernement que de peuples différens. Quelques villes obtinrent le droit de colonies; d'autres furent gouvernées par des magistrats envoyés de Rome; plusieurs conservèrent leur constitution républicaine en payant un tribut; mais enfin l'usage d'envoyer des gouverneurs eut lieu par-tout.

Adrien forma quatre provinces de ce qui compose aujourd'hui le royaume de Naples. Constantin y fit quelques

changemens de peu d'importance, et ce pays, après avoir joui d'un tranquillité plus durable qu'aucun autre, fut envahi par les Visigoths sous le règne d'Honorius. Ceux-ci n'y firent point d'établissement, mais ils le dévastèrent; et les habitans eurent à peine réparé leurs pertes, que Genseric, roi des Vandales, vint les désoler et ruiner plusieurs de leurs villes les plus florissantes.

Les secousses violentes qu'éprouvait l'empire romain étaient trop violentes et trop générales pour que l'Italie n'eut pas beaucoup de part à la détresse commune. Le règne aussi long qu'heureux de Théodoric, roi des Ostrogoths, laissa respirer quelque tems les habitans de ce malheureux pays; mais le trône des Goths ayant été renversé après la bataille de Nocera (en 553), Naples et les provinces voisines rentrèrent sous l'obéissance des empereurs de Constantinople.

En 558, l'eunuque Narsès, mécontent de l'empereur Justinien, appella les Lombards en Italie; mais ils ne pénétrèrent pas dans le royaume de Naples, avant l'an 589, qu'Autharis, leur roi, s'en empara presque entièrement et fonda le duché de Bénevent.

Les ducs de Bénevent devinrent des princes redoutables et étendirent leur domination sur toutes les provinces méridionales, à l'exception d'un petit nombre de ports dont les habitans demeurèrent fidèles à l'empire grec, et qui, sous sa protection, se gouvernèrent en républiques. Bénevent échappa à la destruction, lorsqu'en 774, les Lombards furent vaincus par Charlemagne; et 228 ans après, les princes Lombards régnaient encore dans cette ville, ainsi qu'à Salerne et à Capoue; mais la Pouille et la Calabre obéissaient aux empereurs grecs.

Au commencement du onzième siècle (en 1002), quarante gentilshommes normands revenant de visiter la terre sainte, s'arrêtèrent à Salerne où ils furent reçus avec beaucoup d'hospitalité, par Guimar prince de la race des Lombards. Pendant le séjour qu'ils firent à sa cour, une flotte de Sarrasins parut devant le port; et ceux-ci firent demander à Guimar une grosse somme d'argent, le menaçant de dévaster entièrement ses états s'il la refusait. Pendant que ce prince la rassemblait, quelques-uns de ces pirates ayant débarqué sur la plage, commirent toutes sortes d'excès. Les Normands peu

accoutumés à voir souffrir tranquillement de pareilles insultes, et regardant comme un déshonneur d'en être les lâches spectateurs, sautèrent sur leurs armes, et se jetèrent sur les infidèles avec tant de fureur, qu'une grande partie en fut passée au fil de l'épée. Le peu qui se sauvèrent regagnèrent leurs vaisseaux et mirent à la voile. Les habitans de Salerne, pénétrés de reconnaissance du service qu'ils venaient de recevoir, eussent bien voulu retenir leurs braves défenseurs; mais les voyant résolus de retourner dans leur patrie, ils les comblèrent de présens. La vue de ces trésors, et tout ce que ceux auxquels on les avait donnés, dirent du beau climat de l'Italie, excitèrent la cupidité de plusieurs autres Normands, et les engagèrent à aller chercher fortune dans ce pays. Ranulphe, chef de la première migration, ayant rendu plusieurs services signalés aux princes Grecs et aux princes Lombards, en obtint la permission de fortifier *Averse*, petite ville de la Campanie, qui durant plusieurs années, servit de lieu de rendez-vous et d'asile aux Normands.

Après Ranulphe, arrivèrent les fils aînés de Tancrède de Hauteville, dont la gloire éclipsa celle de leurs compatriotes. Toujours invincibles et toujours vainqueurs des Italiens efféminés, ils étaient recherchés et caressés par tous les petits souverains dont les dissentions déchiraient la Grande-Grèce. *Manassès*, général des troupes grecques, les ayant engagés à l'aider dans son expédition contre la Sicile qui était alors au pouvoir des Sarrasins, remporta une victoire complette sur ceux-ci qu'il eut probablement chassés de l'île, s'il eut su reprimer son avarice et sa perfidie. Pendant que leurs auxiliaires poursuivaient l'ennemi, les Grecs s'emparèrent de tout le butin, et le partagèrent entr'eux, sans en rien réserver à ceux qui le leur avaient procuré. Ardouin, que les Normands leur députèrent pour leur représenter l'injustice de ce procédé, fut reçu par eux de la manière la plus ignominieuse. Ils le conduisirent dans tout le camp, en le frappant de verges, et le renvoyèrent vers les siens, tout couvert de sang. A cette vue les Normands entrent en fureur; et poussant des cris de rage, ils allaient se précipiter sur les Grecs, lorsqu'Ardouin trop indigné pour se contenter d'une vengeance commune les arrête; et leur ayant communiqué son projet, il les engage à repasser sécrètement le détroit

qui sépare l'Italie de la Sicile. Ils n'eurent pas plutôt débarqués en Calabre, qu'ils attaquèrent les principales villes grecques; et pour exécuter leur plan avec plus d'ordre, ils formèrent une confédération et élurent un chef. Le premier qu'ils nommèrent était de la race des Lombards; et ensuite ils choisirent Guillaume surnommé *Bras-de-fer*, fils aîné de Tancrède de Hauteville. Après la mort de celui-ci, ils furent successivement gouvernés par ses deux frères Dreux et Onfroi qui en augmentèrent considérablement les possessions. Mais le véritable fondateur de la dynastie des Normands, fut Robert surnommé *Guiscard*, à cause de sa grande finesse, et qui était quatrième fils de Tancrède. Ses conquêtes furent aussi rapides que ses plans bien conçus; et ses talens pour le cabinet ne le cédaient en rien à ceux qu'il avait pour la guerre. Le pape Nicolas II lui accorda l'investiture perpétuelle de la Pouille, avec le titre de duc, y ajoutant celle de la Sicile, s'il pouvait s'en rendre maître, ce qu'il fit; et en peu de tems, il régna sur toutes les provinces qui composent aujourd'hui le royaume de Naples.

Roger son fils, du second lit, lui succéda, malgré les réclamations de Boemond son aîné; mais hors d'état de faire tête à son frère qui était soutenu par leur Oncle Roger, comte de Sicile, il accepta les conditions qu'ils jugèrent à propos de lui offrir. La ville d'*Amalfi* ayant voulu profiter des divisions qui régnaient parmi les princes normands et recouvrer son indépendance, fut investie par les forces réunies des trois princes. Pierre l'Hermite étant venu à ce siége, pour y prêcher la première croisade, Boemond partit ponr la Palestine à la tête de la fleur de l'armée, laissant devant la place son frère et son oncle avec des forces à peine suffisantes pour assurer leur retraite. Guillaume fils de Roger, succéda à son père, mais étant mort sans enfans, tous les états que les Normands possédaient dans les deux Siciles, appartinrent à Roger, fils du premier comte de Sicile du même nom.

Ce prince dédaignant le nom de duc osa prétendre à celui de roi. Le pape alarmé appella l'empereur Lothaire qui fit tout plier devant lui, pendant que le prudent Roger se retirait pour se donner le tems de rassembler ses forces. L'ardeur des Allemands s'étant bientôt rallentie, leur armée fut promptement détruite par l'inaction et les maladies. Roger saisit cet

instant, les chassa du royaume, et ayant fait prisonnier le pape Innocent II, le força à reconnaître son titre et à lui en donner l'investiture. Alors il anéantit les restes d'indépendance dont jouissaient encore quelques villes maritimes; il envahit l'Afrique, se rendit maître de Tunis, et fit une descente dans la Grèce.

A sa mort arrivée en 1154, Roger avait mis un si bon ordre dans le royaume, qu'il pouvait se flatter d'avoir établi son trône sur une base immuable; mais la négligence de Guillaume son fils et son successeur, fit bientôt voir comment la mauvaise conduite peut, en un court espace de tems, détruire l'effet des plans les mieux concertés. Quoiqu'il fut brave, l'indolence naturelle de Guillaume le livra à des ministres mal intentionnés. Majone, son favori, gouverna avec tant de hauteur et de dureté, qu'il obligea les barons à conspirer contre lui. Ils assassinèrent le ministre, renfermèrent le roi et placèrent sur le trône son fils encore enfant. Le jeune prince ayant éte par hazard tué d'un coup de flèche, les rebelles perdirent courage, Guillaume remonta sur le trône, s'abreuva du sang des conspirateurs, et passa le reste de ses jours dans une paix qui ne put dissiper la noire mélancolie dont il était miné. Il tomba dans une telle apathie, qu'il défendit à ceux qui l'entouraient de lui parler de rien qui put troubler son repos; et ses ministres sûrs de l'impunité, commirent les cruautés les plus atroces. Guillaume mourut enfin en 1167, accablé de l'odieux surnom de *Mauvais*.

Les factions des grands troublèrent les premières années du règne de son fils Guillaume II; mais aussitôt que ce prince eut atteint l'âge d'homme, tous les troubles cessèrent. La sagesse et la douceur de son administration, lui firent donner le surnom de *Bon*. Se voyant sans enfans, il crut empêcher une guerre civile, en donnant Constance, fille posthume du roi Roger, en mariage à Henri de Souabe, roi des Romains. Peu de tems après il mourut, ayant régné 23 ans dans une paix profonde. A la mort de ce bon roi, le successeur qu'il avait désigné étant absent, les Siciliens mirent sur le trône Tancrède comte de Lecce, fils naturel de Roger frère aîné de Guillaume I.er. Le règne de ce prince fut agité, mais court; la douleur immodérée que lui causa la mort d'un

d'un fils accompli, détruisit en un moment les flatteuses espérances qu'il avait conçues, et abrégea ses jours.

Guillaume son fils étant trop jeune pour résiter à la puissance de Henri devenu empereur, se mit à la discrétion de son rival qui, au mépris de la foi qu'il lui avait jurée, le priva de la liberté, de la vue et de la virilité.

Henri VI fit mourir tous les partisans de Tancrède; et fit même exhumer le corps de ce prince, pour l'exposer aux oiseaux de proie. La Sicile fut dévastée et teinte du sang de ses plus illustres citoyens. Mais les Siciliens s'apperçevant que l'empereur se proposait d'exterminer toute la race normande, coururent aux armes. Constance même se mit à leur tête, ne pouvant plus suporter l'inhumanité de son époux. Henri fut chassé de l'île et réduit à souscrire aux conditions les plus humiliantes. Il ne survécut pas long-tems à cette disgrâce: l'impératrice le suivit de près, laissant la couronne à Fréderic leur fils unique qui était encore enfant.

La minorité de Fréderic fut remplie de désordres; mais par les sages mesures d'Innocent III, qui fut tuteur du jeune roi et régent du royaume, ses états lui furent conservés en entier; et aussitôt qu'il fut majeur, il obtint la couronne impériale par l'influence de son tuteur. Mais cette bonne intelligence ne dura guères entr'eux; et l'animosité qu'ils eurent dans la suite l'un contre l'autre, fut d'autant plus violente, que leur amitié avait été plus vive. Fréderic mourut environné d'ennemis domestiques et poursuivi par les anathêmes des papes. On soupçonna Mainfroi son fils naturel de l'avoir empoisonné.

A peine le pape fut-il informé de cette mort, qu'il recommença ses attaques; mais Conrad, fils et héritier de Fréderic, sut rendre vains tous les projets formés contre lui. Ce jeune prince écrasa les rebelles, prit d'assaut la ville de Naples et exerça de grandes cruautés contre ses ennemis. Les historiens ecclésiastiques attribuent aussi sa mort à Mainfroi.

Conradin, fils unique de Conrad, étant en Allemagne, à l'instant de la mort de son père, le pape s'empara du royaume; mais il en fut chassé par Mainfroi qui en était régent. Sur ces entrefaites, le bruit de la mort de l'héritier du trône s'étant répandu, Mainfroi prit en son nom les rênes du gouvernement. Le pape offrit alors la Sicile à celui qui chasserait

de l'Italie ce prince. Le premier qu'il jugea digne d'exécuter ce projet, fut *Charles d'Anjou*, père de S. Louis, roi de France, qui accepta l'offre, pénétra dans le royaume de Naples et gagna une bataille, dans laquelle Mainfroi perdit la vie. Constance fille de celui-ci, épousa Pierre, roi d'Arragon.

Charles ne se crut pas plutôt affermi sur le trône, que s'abandonnant à sa férocité naturelle, il gouverna ses sujets avec un sceptre de fer. Ce traitement les engagea à inviter Conradin à s'emparer de l'héritage de ses pères; mais ce jeune prince fut battu, trahi, pris, et enfin décapité. Sa mort fut bientôt vengée: Charles et ses compatriotes rendirent leur joug si insupportable aux Siciliens, qu'en 1282, le troisième jour de Pâques, le peuple de Palerme leva l'étendard de la révolte. L'île entière suivit l'exemple de la capitale; on fit main-basse sur les Français dont il n'échappa qu'un seul (le chevalier de Porcelet). L'histoire nous a transmis cet événement sous le nom de *Vêpres Siciliennes* (1). Les rebelles offrirent la couronne à Pierre, roi d'Arragon, qui l'accepta; et Charles, après une longue guerre, mourut de chagrin.

Charles II était prisonnier à la mort de son père; mais ayant recouvré la liberté, il fit la paix avec les Arragonais. Doux et bienfesant, ce prince employa tous ses soins à faire le bonheur des Napolitains. Robert, son second fils, lui succéda; quoique son aîné, Charles Martel, roi de Hongrie, mort avant son père, eut laissé des enfans. Charibert ou Charles fils de Charles Martel, réclama ses droits; et il fut convenu qu'on se soumettrait à l'arbitrage du pape dont le jugement fut favorable à Robert. Ce prince ayant survécu à son fils unique, et voulant prévenir les querelles que sa succession devait produire, donna Jeanne I.ère sa petite fille et l'héritière de ses états, en mariage à André de Hongrie, prince sans mérite. Les malheurs que Robert prévoyait, causèrent sa mort.

André devint bientôt si odieux à la reine et à ses sujets, qu'on forma une conspiration contre lui, et il fut assassiné à Averse. Le veuvage de la coupable Jeanne ne fut pas de longue durée; elle épousa *Louis de Tarente*, prince du sang royal, qui était doué des plus belles qualités. Bientôt

(1) Cette dénomination fut donnée au massacre dont il est question, parce que le premier coup de vêpres en fut le signal.

après, tous deux furent obligés de fuir, pour éviter la colère de Louis, roi de Hongrie, qui vint venger la mort de son frère André; mais ce monarque ayant été rappelé dans ses états par des troubles domestiques, Jeanne revint en Italie. Cette princesse ayant, dans l'intervalle, perdu son second mari, épousa *Jacques d'Arragon*, puis enfin *Othon de Brunswick*.

Se voyant avancée en âge, et sans espoir d'avoir des enfans, Jeanne désigna pour son héritier, *Charles de Duras*(Durazzo), ou le prince de la paix, son parent, qui suspectant bientôt les projets d'Othon, rassembla des troupes, s'empara de Naples, et fit mourir la reine en prison.

Lorsque Charles attaqua Jeanne, elle n'avait aucun chef de distinction à lui opposer; ce fut ce qui l'engagea à appeler à son secours et à adopter *Louis d'Anjou*, fils de Jean, roi de France; mais il arriva trop tard, tomba malade et mourut. Ayant envahi la Hongrie, Charles en fut proclamé roi; mais peu de tems après, il y fut assassiné dans son palais.

Ladislas, son fils, hérita du seul royaume de Naples, et pendant sa minorité, le désordre fut extrême dans ce pays. Lorsqu'il fut en âge de gouverner, il trouva le parti du duc d'Anjou, maître des trois quarts du royaume; et il eut besoin de tout son bonheur et de tout son courage pour triompher de ses ennemis. Il fit la la loi aux papes et aux petits souverains de l'Italie, et essaya de conquérir la Hongrie. Le pape effrayé appela à son secours *Louis II d'Anjou*, qui battit Ladislas à *Ceparano*. Louis n'ayant pas su profiter de la victoire, donna à son ennemi le tems de rassembler de nouvelles forces trop supérieures pour qu'il pût y résister. Ladislas n'ayant plus personne à redouter, abrégea ses jours par les excès et la débauche.

Jeanne II, sa sœur unique, lui succéda. Cette princesse la plus impudique que l'on ait connue depuis Messaline, fut à l'âge de quarante-sept ans, forcée par les clameurs de son peuple, de contracter un nouveau mariage avec le *Comte de la Marche*, qui voulut la gouverner en maître. Jeanne ayant conspiré contre lui, reprit son autorité et le renvoya en France. Mais bientôt *Louis III d'Anjou* l'attaqua avec tant de vigueur, qu'elle fut forcée de demander du secours à Alfonse III, roi d'Arragon et de Sicile, qu'elle adopta. Dès

qu'elle fut délivrée des Angevins, elle révoqua l'acte d'adoption et désigna pour son successeur, ce même Louis qu'elle venait de chasser de l'Italie. Mais après la mort de Jeanne et de ce prince, Alfonse renouvella ses prétentions que confirma la victoire. Les deux Siciles furent alors gouvernées par un seul monarque.

Alfonse mourut sans enfans légitimes, après avoir survécu 23 ans à Jeanne II. La Sicile et l'Arragon revinrent après sa mort à Jean son frère, roi de Navarre; et par un accord fait entr'eux, Ferdinand son fils naturel régna sur les Napolitains.

Le règne de Ferdinand I.er fut long, mais troublé par deux révoltes qui ébranlèrent fortement son trône. Cependant il mourut en paix, et eut pour successeur son fils Alfonse, prince cruel qui ne régnait que depuis quelques mois, lorsque Charles VIII, roi de France vint, comme héritier de la maison d'Anjou, attaquer le royaume de Naples, à la tête d'une armée formidable. Alfonse fut si consterné qu'il abdiqua la couronne, laissant à son fils le soin de la défendre; et il se sauva en Sicile où, bientôt après, il mourut de honte et de désespoir.

Ferdinand II, au lieu de faire face à l'orage, se retira prudemment pendant que Charles entrait triomphant dans Naples. Mais ce monarque étant retourné dans ses états, *Gonsalve de Cordoue*, surnommé le *Grand-Capitaine*, replaça sur le trône Ferdinand, qui ne vécut pas assez long-tems pour rétablir la fortune chancelante de sa maison.

Son oncle Fréderic lui succéda. Ce prince éclairé et digne d'un meilleur sort, fut accablé d'une ligue formée par Louis XII, roi de France, et Ferdinand le catholique, roi d'Espagne, qui prétendait que tout le royaume lui appartenait, en sa qualité de fils et de successeur de Jean II, roi d'Arragon et de Sicile, frère d'Alfonse I.er. Les deux rois partagèrent les états de Fréderic avant de les avoir conquis; et ce prince accepta le duché d'Anjou, avec une pension de trente mille ducats que Louis lui donna, à condition qu'il demeurerait en France.

Louis et Ferdinand s'étant bientôt brouillés, se firent la guerre. Ferdinand fut vainqueur, et réunit à sa couronne la totalité du royaume des Deux-Siciles. A sa mort, il le laissa

avec ses autres états à son petit-fils Charles d'Autriche, qui fut depuis l'empereur Charles-Quint.

Sous le règne de ce monarque et sous celui de tous les princes de la maison d'Autriche, ses successeurs, les royaumes de Naples et de Sicile furent gouvernés par des vice-rois, et jouirent rarement de la présence de leurs souverains. Cependant la tranquillité publique ne fut fortement troublée que par la fameuse révolte de Mazanielle, (1) qui éclata en 1647. Ce simple pêcheur anima le peuple de Naples, à l'occasion de quelques nouveaux droits, força le vice-roi de s'enfermer dans le château, et fut pendant quelques jours maître absolu dans la capitale. Ayant à-peu-près perdu la raison, il fut assassiné et tout rentra dans l'ordre.

Vers le même tems, le duc de Guise vint à Naples et s'efforça de se faire roi; mais son entreprise n'eut point de succès, parce qu'il ne reçut point de France les secours qui lui avaient été promis.

L'extinction de la branche espagnole de la maison d'Autriche, arrivée en 1700, ouvrit un nouveau champ à l'ambition. La grande querelle pour la succession de Charles II, changea totalement le système politique de l'Italie. Naples eut d'abord pour roi Philippe duc d'Anjou; mais en 1706, ce prince en fut chassé par les Autrichiens, et la possession de ce royaume fut confirmée à l'empereur Charles VI, par la paix d'Utrecht conclue en 1713.

En 1734, Elisabeth Farnèse, seconde femme de Philippe V roi d'Espagne, voulant procurer un établissement à son fils Don Carlos, engagea son époux à déclarer la guerre à l'empereur. L'Infant conquit le royaume de Naples dont il conserva la souveraineté, sous le titre de roi des Deux-Siciles.

En 1759, Ferdinand VI, roi d'Espagne étant mort, son frère Don Carlos, lui succéda au trône d'Espagne, et donna le royaume de Naples à son troisième (2) fils, le prince ac-

(1) C'était un jeune homme de vingt-quatre ans, qui s'appelait Thomas Annello, noms que le peuple prononçait comme *Mas' Aniello.*

(2) L'état d'imbécillité du fils aîné de don Carlos ayant été constaté par les gens de l'art, et après différentes épreuves, le fit déclarer incapable de régner; en conséquence le frère cadet de celui-ci devint l'héritier présomptif de la monarchie espagnole, et règne aujourd'hui.

tuellement régnant; et en même tems il établit une loi de succession, en vertu de laquelle il fut règlé que Naples et la Sicile ne seraient jamais unis à la monarchie espagnole.

Ferdinand IV, *Infant d'Espagne*, né le 13 janvier 1751, est monté sur le trône des Deux-Siciles, le 5 octobre 1759, et a épousé le 7 avril 1768, *Marie-Caroline-Louise de Lorraine*, *archiduchesse d'Autriche*, née le 8 avril 1752.

Sa majesté Sicilienne était entrée dans la ligue formée par les princes de l'Europe contre la France; mais après la conquête de la Lombardie par les troupes françaises, et l'évacuation de l'île de Corse par les Anglais, elle montra des dispositions pacifiques, et envoya le prince de Bellemonte-Pignatelli, en qualité de ministre plénipotentiaire, à Paris, où le traité de paix fut conclu le 19 Vendémiaire an V (le 10 Octobre 1796). L'effet n'en fut pas de longue durée. Le 7 frimaire de l'an VII, le directoire exécutif adressa au corps législatif un message, dans lequel il prétendit que la cour de Naples s'était opposée à ce que les états du Pape formassent une république; qu'elle avait augmenté ses armemens, et fait marcher des troupes destinées à envahir le territoire romain, alors conquis par la liberté; qu'elle avait fomenté des troubles dans Rome; qu'elle avait entouré d'espions l'agent français à Naples; que lors de la conquête de l'île de Malte, cette même cour avait osé faire revivre ses prétentions sur un pays (1) qui n'était soumis ni à ses lois, ni à ses armes; qu'elle avait retardé la publication du traité de paix, et fait remettre dans les fers, les Napolitains que leurs opinions politiques fesaient soupçonner d'attachement envers les Français; que quoique par un article du traité de paix, S. M. S. se fut engagée à ne point permettre l'entrée de ses ports à plus de quatre bâtimens armés en guerre, appartenant à quelqu'une des puissances belligérantes, elle avait reçu sept frégates anglaises dans le port de Naples; que l'amiral Nelson avait été comblé d'honneurs dans cette même ville, après son retour d'Aboukir; et qu'enfin, toutes sortes d'insultes avaient été prodiguées aux Français. En consé-

(1) La cession de l'île de Malte aux chevaliers de St.-Jean-de-Jérusalem fut faite par Charles-Quint, sous condition d'une redevance envers la couronne de Naples.

quence, la guerre fut déclarée au roi des Deux-Siciles. Ce prince qui s'attendait à cette rupture, avait fait ses préparatifs et se rendit maître de Rome. Les Français l'en délogèrent bientôt, et pénétrèrent dans le royaume de Naples, d'une grande partie duquel ils s'emparèrent, sous les ordres du général Championnet; mais les avantages remportés par les Autrichiens et les Russes, dans l'Italie moyenne, leur firent perdre promptement cette conquête. La victoire de Marengo leur ayant rendu leur supériorité, la cour de Naples demanda de nouveau la paix; et le traité fut signé à Florence, le 7 germinal an IX (le 28 Mars 1801) (1).

Sa majesté sicilienne ajoute à son titre de *Roi des Deux-Siciles*, celui de *Roi de Jérusalem et de Prince d'Antioche*, etc., Marie, fille du prince d'Antioche ayant cédé tous ses droits sur ses états, à Charles d'Anjou, premier du nom. L'*investiture* que les rois de Naples recevaient du pape, remontait au milieu du onzième siècle. Pour se mettre en sûreté contre les empereurs d'Orient et d'Occident, les princes normands se soumirent volontairement au S.-Siége, en qualité de vassaux. Le roi des Deux-Siciles, en se reconnaissant vassal du pape, lui envoyait annuellement une haquenée blanche, avec une bourse de 6000 ducats. Le prince régnant s'est soustrait à cette obligation, dans les dernières années du règne de Pie VI; et la cour de Rome n'ayant pas le pouvoir de le contraindre à la remplir, a été réduite à faire une protestation.

Les *Armes* du roi des Deux-Siciles sont un champ d'azur semé de fleurs-de-lis d'or, avec un lambel de cinq pointes d'or. L'*Ordre de S. Janvier* fut institué en 1738, par Don Carlos, lorsqu'il était roi de Naples. Les chevaliers ne doivent pas être au nombre de plus de trente, et ont pour décoration l'image du patron de l'ordre, attachée à un ruban ondé couleur de chair, placé en forme de baudrier, de droite à gauche. Ils portent en outre à gauche, sur la poitrine, une croix brodée en argent. Ils doivent prouver 400 ans de no-

(1) Pour les cessions faites à la France par ce traité, voyez ci-dessous l'article de *l'état des Présides*, page 283, celui de la *principauté de Piombino*, page 286, et enfin celui de l'*île d'Elbe*, page 288.

blesse ; et on leur donne le titre d'excellence. Le roi est grand-maître de l'ordre.

Population. En 1669, les habitans du royaume de Naples montaient au nombre de 2,500,000; en 1765, à 3,953,098; en 1773, à 4,249,430; et en 1779, à 4,651,293, sans compter les troupes de terre et de mer. Suivant un état produit en 1783, il y en avait, à cette époque, 4,675,376, divisés de la sorte, 2,187,086 hommes, 2,230,262 femmes, 85,203 garçons, 81,633 filles, 45, 525 prêtres séculiers, 24,694 religieux, et 20,973 religieuses (1).

Le royaume de Naples est divisé en 12 provinces, appelées *Giustizierati*, et qui tiennent entre elles le rang suivant :

1. La Terre de Labour.
2. La Principauté Citérieure.
3. La Principauté Ultérieure.
4. La Basilicate.
5. La Capitanate.
6. Le Comté de Molise.
7. La Terre de Barri.
8. La Terre d'Otrante.
9. La Calabre Citérieure.
10. La Calabre Ultérieure.
11. L'Abruzze Citérieure.
12. L'Abruzze Ultérieure.

Le gouvernement ecclésiastique consiste en 21 *archevêchés* et 110 *évêchés*, dont 8 archevêques et 20 évêques sont nommés par le roi. Les autres le sont par le pape.

Description du Royaume de Naples selon l'ordre géographique.

Ier. *Abruzze* (*Aprutium*) *Ultérieure.* Cette province, anciennement habitée par les Marses, les Vestini et les Praëtutiens, est bornée à l'est par la mer Adriatique, au nord par la marche d'Ancône, à l'ouest par l'Ombrie, la Sabine et la Campagne de Rome, et au sud par la Terre de Labour et l'Abruzze Citérieure. Elle est arrosée par le Tronto qui la sépare de l'état ecclésiastique, par la Librata, par le Salinello, par le Trontino, par la Vomana, par la Piomba, par le Salino, par la Pescara, l'ancien *Aternus*, qui la sépare en partie de l'Abruzze citérieure, par le Solto et par le Velino. Elle renferme aussi le lac Celano. L'Apennin la traverse. Cette province est fertile en blé, en riz, en bons fruits, et anciennement en bon safran. Les bois sont remplis de loups, d'ours et de gibier. Elle est gouvernée par deux

(1) Il est probable que les pertes essuyées par les Napolitains, lors de l'invasion des Français, et que les troubles qui en furent la suite, ont porté un coup sensible à la population du royaume de Naples.

présidens. On y compte cinq *évêchés*, qui sont ceux d'Acquilée, de Teramo, de Pescina, de Civita-Ducale, et d'Atri (réuni à celui de Penne). En 1779, ou en 1780, le nombre des habitans se montait, selon Swinburne, à 345, 825.

Les villes et les lieux les plus remarquables de cette province, sont: *Teramo*, *Atri*, *Citta-Ducale*, *Aquila*, *et Celano*.

Teramo (*Teranum* en latin, et anciennement *Interamnia*) est une petite ville, située à 10 lieues au nord-est d'Aquila, et à 4 au nord-ouest d'Atri, par 31 deg. 28 min. de longit., et 42 deg. 37 min. de latit. Elle a pour prince et seigneur, l'évêque, qui relève immédiatement du Saint-Siége. Elle est aussi la résidence de l'un des deux présidens de l'Abruzze Ultérieure.

Atri (anciennement *Adria*) est une petite ville située sur une montagne escarpée, à 2 lieues de la mer Adriatique, et à 4 au sud-est de Teramo, par 31 deg. 38 m. de long., et 42 deg. 35 min. de latit. Elle a le titre de duché, et appartient à la maison Acquaviva. C'est la patrie de l'empereur Adrien.

Citta-Ducale (en latin *Civitas Ducalis*) est une ville qui doit son origine et son nom à Robert, duc de Calabre, qui la fonda en 1308. Elle est le siége d'un évêque, qui ne dépend que du pape. En 1703 elle souffrit beaucoup d'un tremblement de terre.

Aquila (anciennement *Avia*, ou *Avella*) est une ville située sur une montagne à 14 lieues de la mer Adriatique, à 21 au nord-est de Rome, et à 40 au nord-ouest de Naples, par 31 deg. 40 min. de longit., et 46 deg. 5 min. de latit. Elle est la capitale et le siége du tribunal de la province. Elle a un évêché, dont le titulaire ne relève que du pape. On y compte, outre la cathédrale, 24 paroisses. Les fortifications d'Aquila en ont été démolies. Cette ville fait partie des domaines royaux. On prétend qu'elle est sortie des ruines de *Furconium*. Elle est sujette aux tremblemens de terre, et en a beaucoup souffert.

Celano (en latin *Celanum*) est une petite ville située à-peu-près à une lieue et demie du lac du même nom, par 31 deg. 30 min. de longit., et 42 deg. de lat. Elle est le chef-

lieu d'un comté, dont la maison Savelli porte le titre, et qui comprenait autrefois presque tout le pays des Marses.

Le *Lac Celano* s'appelait anciennement *Lacus Fucinus*. Le circuit en est de 47 milles, la plus grande largeur de 10, la moindre de 4, et la profondeur moyenne de 12 pieds; mais ces dimensions ont beaucoup varié. Lorsque le vent est fort, ce lac ressemble à une mer agitée. Toutes les fois qu'il se déborde, il submerge et ruine une grande étendue de très-bonnes terres. Il abonde en poissons de diverses espèces; et les oiseaux sauvages s'y rendent en foule en différens tems de l'année. Cette superbe nappe d'eau est entourée de très-hautes montagnes, dont quelques-unes sont les plus élevées qu'il y ait en Italie après les Alpes, et dont les flancs sont couverts de belles forêts. Les environs du lac sont bien plantés. L'empereur Claude fit creuser un canal pour en conduire les eaux dans le fleuve Liris, qui coule dans une vallée profonde, de l'autre côté des montagnes. Il employa pendant 11 ans, 30,000 hommes aux travaux nécessaires; et lorsque tout fut prêt pour cet écoulement, il fit donner sur le lac une superbe représentation d'un combat naval. On força un grand nombre de criminels condamnés à mort, à s'embarquer sur deux flottes ennemies, et à se battre à outrance, pour amuser la cour et les nombreux spectateurs qui regardaient de dessus les hauteurs. Lorsque ce barbare spectacle fut fini, on procéda à l'ouverture du canal, et peu s'en fallut que l'empereur ne fût enlevé et noyé par la violence des eaux au moment où elles commencèrent à sortir du lac. Cet ouvrage cependant ne réussit pas comme on l'avait espéré. Néron l'abandonna par jalousie. On dit qu'Adrien fit écouler les eaux depuis. Ce qu'il y a de certain c'est qu'il ne s'en écoule plus aujourd'hui, si ce n'est par des canaux souterrains, creusés par la nature, et qui, étant sans doute sujets à se boucher, produisent des débordemens.

A peu de distance et au nord du lac de Celano, se trouve l'ancienne ville d'*Alba*, où l'on enfermait les princes captifs, après qu'on les avait traînés dans les rues de Rome, à la suite d'un triomphateur. Persée, roi de Macédoine, et Syphax, roi des Numides, y moururent. La situation de cette ville entre des montagnes d'un accès difficile et au centre de l'I-

talie, offrait peu de moyens d'évasion, et on l'avait entourée de fortification solidement construites.

Lucius-Vitellius, frère de l'empereur du même nom, avait auprès d'Alba, une maison de campagne, fameuse à raison de la diversité des arbres fruitiers, dont il avait apporté les plants du fond de la Syrie. Ses jardins furent la pépinière d'une grande partie de ceux qui produisent ces fruits à noyau, si communs aujourd'hui en Europe. Sans doute il a fallu soigner extrêmement des arbres transplantés d'Asie à Alba, pour les faire parvenir à une certaine perfection, vu la rigueur du climat de ce pays élevé, où, pendant l'hiver, le froid dure long-tems, et est accompagné de grand vents et de beaucoup de neige. Le lac même gêle quelquefois.

II. *Abruzze (Aprutium) Citérieure.* Cette province qu'habitaient anciennement les Peligni, les Marucini, les Caraceni, et une partie des Fretans et des Samnites, est bornée à l'est par la Mer Adriatique, au nord par l'Abruzze Ultérieure, à l'ouest par la Campagne de Rome et la Terre de Labour, et au sud par le Comté de Molisse. Elle est arrosée par la Pescara, par la Lenta, par le Foro, le Moro, le Feltrino, le Sengro, le Sente, l'Asinella, le Trigno et la Merola. L'apennin la traverse; et cette chaîne y offre deux montagnes remarquables, qui sont celles de Cavallo et de Majella. Le sommet de la dernière est toujours couvert de neige. Les productions de cette province sont les mêmes que celles de l'Abruzze Ultérieure. On y compte deux *archevêchés*, Chieti et Lanciano, et deux *évêchés*, ceux de Sulmona et d'Ortona. Le nombre des habitans, selon l'auteur, et à l'époque cités ci-dessus, en est de 232,256.

Les villes et les lieux les plus remarquables de cette province, sont: *Pescara*, *Chieti*, *Ortona*, *Lanciano*, et *Sulmona*.

Pescara anciennement *Aternus*, est une forteresse, située à 3 lieues au nord-est de Chieti, et à 40 aussi au nord-est de Naples, par 31 d. 55 m. de long., et 42 d. 22 m. de lat., à l'embouchure de la rivière du même nom, dans la mer Adriatique. Elle a le titre de marquisat; et c'est la maison d'Avalo qui porte ce titre.

Civita-di-Chieti ou *Teti* (anciennement *Teate*), ville située par 32 d. 28 m. de long., et 42 d. 42 m. de latit., est la ca-

pitale de la province et le siége du Tribunal. Elle fait partie du domaine royal, et a un archevêque, dont l'évêque d'Ortona est suffragant. Outre la métropole, on y trouve trois églises paroissiales, sept couvens d'hommes et deux de filles. C'est de cette ville que prend son nom l'ordre des *Théatins*, fondé en 1524, par J. P. Caraffa, lequel devint ensuite pape sous le nom de Paul IV, et avait été auparavant archevêque de Chieti.

Ortona a Mare (en latin *Ortonium*) est une petit ville épiscopale, située sur la mer, à 4 lieues au nord-est de Chieti. On y voit, sur la place, le palais de Marguerite d'Autriche, fille naturelle de Charles-Quint, et duchessse de Parme. Un éboulement arrivé en 1783, a laissé à découvert les fondemens des maisons à côté du goufre.

Lanciano (anciennement *Anxanum*), est une petite ville située à 7 lieues au sud-est de Chieti, et à 35 au nord-est de Naples, par 32 d. 40 m. de long., et 42 d. 12 m. de latit. La rivère du même nom s'y jette dans la mer, en formant un petit port. Cette ville fait partie du domaine royal, et est le siége d'un archevêque, qui n'a point de suffragant.

Sulmona (anciennement *Sulino*), est une ville assez considérable, située à 9 lieues au sud de Chieti, par 31 d. 38 m. de long., et 42 d. 3 m. de latit. Elle a le titre de principauté, titre que la maison Borghèse ajoute aux siens. Elle a un évêché auquel est uni celui de Valva, petite ville qui en est à peu de distance, et dont le titulaire ne dépend que du pape. Outre la cathédrale, on y compte 10 paroisses, 8 couvens d'hommes et 4 de filles. C'est le lieu de la naissance d'Ovide.

Les *deux Abruzze* ont ensemble, environ 35 lieues de longueur sur 25 de largeur.

III. *Comté de Molise* (*Contada di Molisi*, ou *Contea Molise*). Cette province, la plus petite du royaume de Naples, a environ 13 lieues de longueur sur 11 de largeur, et est située entre l'Abruzze citérieure, la Capitanate et la Terre-de-Labour. Elle était autrefois habitée par une partie des Samnites, et par les Pentri. Elle est arrosée par les rivières ou torrens de Biferno, de Fortore et de Trigno. Les habitans en sont compris parmi ceux de la Basilicate. On y compte quatre *évêchés*, qui sont ceux de Bojano, dont l'évêque réside à *Campo-Basso*, de Guardia, d'Alfiero, d'Isernia et

de Trivento. *Trivento*, *Molise* et *Bojano* en sont les villes principales.

Trivento est une ville située sur une colline, à 4 lieues au nord-est de Molise, et à 25 au nord-est de Naples, par 32 dégrés 12 minutes de longitude, et 41 degrés 48 minutes de latitude. Elle a le titre de comté. L'évêque de cette ville relève immédiatement du Saint-Siége.

Molise n'est qu'un bourg qui donne son nom au comté, et se trouve à la distance de neuf lieues au nord de Capoue.

Bojano (en latin *Bovianum*), est une petite ville située au pied de l'Apennin, à 4 lieues au sud de Molise, à 15 au nord-ouest de Bénevent, et à 18 au nord-Ouest de Naples, par 32 degrés 8 minutes de longitude, et 41 degrés 30 minutes de latitude. Elle a le titre de duché, que porte la maison Caraffa. L'évêque de Bojano est suffragant de l'archevêque de Bénevent. Outre la cathédrale, on compte dans cette ville sept paroisses et plusieurs couvens.

IV. *Terre-de-Labour* (anciennement *Campania felix* (1), nom qu'elle devait à sa fertilité). Cette province est bornée au nord par l'Abruzze, à l'est par le Comté de Molise et par la Principauté Ultérieure, au sud par le golfe de Naples, et à l'ouest par la mer de Toscane et la Campagne de Rome. Elle est arrosée principalement par les rivières de Garigliano (l'ancien *Liris*), de Voltorno, de Saone, de Clani et de Sebeto. Elle renferme les lacs d'Agnano, d'Averno, de Fusaro, de Licola, de Patria et de Fondi. Elle offre deux volcans, le *Vesuve* et la Somma. Les îles d'Ischia, de Procida, de Ponza, l'île Ventotieno, celles de Santa-Maria, de Botte et de Nisida en dépendent. En 1779, on y comptait 1,210,989 habitans.

Les villes et lieux principaux de cette province sont: *Sora*, *Arpino*, *Aquino*, *Fundi*, *Itri*, *Mola*, *Gaetta*, *Germano*, *Cassino*, *S.-Venafro*, *Sessa*, *Calvi*, *Capoue*, *Caserte Averse*, *Acerra*, *Nola*, *Naples*, *Pouzolles*, *Portici*, *Sorrento* et *Nocera*.

---

(1) Pline l'appelle *Campus laborinus*; et dans le moyen âge elle portait le nom de *Castel terria di capna*, qui est celui qu'on lui donne encore dans les actes publics. Elle reçut ensuite le nom de *Terra di Lavoro*, terre de labour, parce que le sol en est très-propre à l'agriculture.

Sora est une petite ville sur la rivière de Garigliano, et sur les frontières de la Campagne-de-Rome, située à 22 lieues au sud-est de Rome, et à 26 au nord-ouest de Naples, par 31 degrés 14 minutes de longitude, et 41 degrés 47 minutes de latitude. C'est le siége d'un évêque qui ne relève que du pape. Elle a le titre de duché et appartient à la Maison Buoncompagno, qui a dans cette ville un beau château. C'est le chef de cette maison qui est le prince de Piombino, des possessions duquel nous avons parlé à la fin de la description de la Toscane.

Arpino (*Arpinum*), est une petite ville à 22 lieues au sud-est de Rome, et à 3 lieues au nord d'Aquino. A une lieue de cette ville se trouve, dans une île que forme le Fibrino, un couvent de Dominicains, situé sur l'emplacement de la maison où naquit *Cicéron.* Ce fut aussi le lieu de la naissance de Marius.

Aquino est une petite ville qui était plus considérable autrefois. Elle est située à une lieue du Mont-Cassin, à 8 lieues au nord-est de Gaette, et à 14 au nord-ouest de Capoue. Elle a un évêque qui, pour le spirituel, n'est soumis qu'au pape; et elle est célèbre pour avoir donné son nom à un docteurs de l'église latine, à Saint-Thomas, qui y prit naissance. Aquino a le titre de comté.

Fondi (*Fundi*) est une petite ville sur la voie Appienne, qui en forme la principale rue, et près d'un lac auquel elle donne son nom. Elle est située à 22 lieues au sud-est de Rome, à 17 au nord-ouest de Capoue, et à 20 au nord-ouest de Naples. En 1534, elle fut fort maltraitée par le fameux amiral turc Hariaden Barberousse. Cette ville qui appartient actuellement à la maison de Sengro, sous le titre de principauté, est le siége d'un évêque qui, pour le spirituel, ne relève que du pape.

Le lac de Fondi est très-poissonneux. Il est sujet à s'enfler par certains vents, et rend l'air de la ville mal-sain. La campagne des environs abonde en orangers, en citroniers et en cyprès.

Itri est une petite ville à 3 lieues de Fondi, et à deux lieues de la Méditerranée. La voie Appienne la traverse; et elle est située entre des collines sur lesquelles il croit beaucoup de

figuiers, de vignes, de Lauriers, de myrthes et de lentisques. La position en est très-agréable.

Mola, ou *Mola-di-Gaeta* (*Formia*), est un gros bourg situé à deux lieues et demi d'Itri, à une lieue du golfe de Gaette. Elle est bâtie sur les ruines de l'ancienne *Formie*, A Castellone, entre Mola et Gaette, est une belle maison du duc de Marjaguolagni, située au même endroit que la maison de Cicéron, appelée Formianum, et près de laquelle il fut tué par les émissaires d'Antoine, 44 avant J. C., et à l'âge de 64 ans.

Gaette ou *Gajetta*, anciennement *Gajeta*, est une ville située à 12 lieues au nord-ouest de Capoue, à 28 au sud-est de Rome, et à 15 au nord-ouest de Naples, par 31 degrés 12 minutes de longitude, et 41 degrés 30 minutes de latitude. Elle est bâtie sur le penchant d'une montagne, au bord de la mer qui l'entoure presque de tous côtés, de sorte qu'elle ne tient au continent que par une langue de terre. Strabon dit qu'elle fut fondée par des Grecs venus de Samos. Elle s'est long-tems gouvernée en république, et elle a eu des ducs particuliers. Charles-Quint fit entourer cette ville de murailles; et elle a un château très-fort, où l'on conservait le corps du connétable de Bourbon (1), tué au siége de Rome, l'an 1528. Ce corps était debout, dans une sorte d'armoire de verre. On l'avait vêtu de velours vert, avec des galons d'or; il avait l'épée au côté, était botté et éperonné; et l'on avait placé à côté, ses armoiries exécutées en broderie. On lisait sur l'armoire ou la niche, l'inscription suivante :

Francia me dio la leche,
Spagna fuerza y ventura;
Roma me dio la muerte,
Y Gaeta la sepoltura.

On voyait encore ce squelette en 1757; mais depuis cette époque, dom Carlos ne voulant pas qu'un prince de sa maison fut plus long-tems privé de la sépulture, le fit enterrer avec pompe.

Gaette a un évêque qui, pour le spirituel, n'est soumis

(1) Le Connétable étant excommunié, on ne l'avait pas mis en terre sainte.

qu'au pape. La cathédrale de cette ville est remarquable par la hauteur et le travail du clocher. On y voit deux tableaux de prix, dont l'un est de Paul Véronèse ; et l'on y conserve l'étendard que Pie V donna à Jean d'Autriche, général de l'armée chrétienne contre les Turcs. La *Trinita* est l'église la plus célèbre de Gaette, ainsi que le couvent de Bénédictins qui en dépend. Elle est située près d'un rocher, lequel, selon la tradition, se fendit en trois parties, à l'honneur de la Sainte-Trinité, le jour de la mort de Jésus-Christ. Un gros bloc, tombé dans la principale fente, et qui s'y est arrêté, sert de base à une chapelle de la *Trinité*, fort petite, mais fort élevée. Tous les vaisseaux qui passent devant, saluent le crucifix et tirent le canon. Les pélerins accourent de toutes parts à cette chapelle. On reconnaît aisément que la fente où elle se trouve, a été faite par une rupture violente, arrivée probablement dans le bas-âge ; car les anciens n'ont pas fait mention de cette singularité.

Le port de Gaette est commode. Il fut construit ou du-moins réparé par Antonin-le-Pieux. Le golfe sur lequel il se trouve, est une espèce d'anse, qui sert encore pour les vaisseaux, et au fond de laquelle est un faubourg considérable. Les bords de ce golfe sont délicieux, et étaient autrefois couverts de belles maisons de plaisance. On apperçoit encore dans les rues, les ruines d'anciennes constructions.

A douze ou quinze lieues de Gaette, se trouve l'île de *Ponza* qui fournit beaucoup de sel, et où il y a un bourg avec un petit fort. Elle est entre trois autres îles très-petites, qui sont celles de *Santa-Maria,* de *Senonia* et de *Botte.* Entre l'île de Ponza et l'île Procida, et à égale distance de l'une et de l'autre gît l'*île Ventotieno* (1).

S.-Germano est une petite ville située au pied du Mont-Cassin ; et elle appartient à l'abbé de ce monastère. Elle fut fondée vers l'an 866 par l'abbé Certario. Il y a un château bâti sur une éminence au-dessus de cette ville. Ce fut à S.-Germano, que se conclut la paix entre l'empereur Fré-

(1) Les cartes les plus détaillées séparent en deux parties très-distinctes, ou en deux terres, chacune des îles *Botte* et *Ventotieno.*

deric

deric II et le pape Gregoire IX; et Mainfroy y fut battu pour la première fois, par Chales d'Anjou.

Le district de cette ville ne comprend plus aujourd'hui, que le village de Caira.

C'est à peu de distance de S.-Germano qu'était ancienneciennement la ville de *Cassinum*, qui subsistait encore dans le XIV[e]. siècle, sous le nom de *S.-Pietro-in-monasterio*. On en voit encore les ruines, et l'on y reconnaît celles d'un amphithéâtre.

Mont-Cassin (*Mons-Cassinus*) est une célèbre abbaye de bénédictins, située à 9 lieues au nord de Gaette, par 31 degrés 25 minutes de longitude, et 41 degrés 35 minutes de latitude. Elle fut fondée en 528 ou en 529, par S.-Benoît. En 589 les Lombards la détruisirent; et elle ne fut rétablie qu'en 718. Les Sarrasins la rasèrent en 884; et en 886, l'abbé Anglerio la releva. Un tremblement de terre la renversa en 1349. Cette abbaye est sur une montagne, comme l'indique son nom, et jouit de considérables revenus. L'église en est très-belle, et décorée de peintures de Solimène et de Luc Giordano. Le corps de Saint-Benoît et celui de Sainte-Scholastique, sont placés sous le maître-autel qui est remarquable par la richesse des marbres et des pierres précieuses dont il est composé. L'abbé du Mont-Cassin a la juridiction épiscopale. Il est aussi le premier baron du royaume, et a la première place dans l'assemblée générale des états. On le change tous les six ans, et il est élu par le chapitre général que forment tous les abbés de la congrégation du Mont-Cassin, qui comprend soixante et douze maisons, et tous ceux qui ont été abbés, leur caractère étant indélébile. On compte environ 35 religieux dans l'abbaye; et il y en a une trentaine d'autres qui sont distribués ailleurs.

Plusieurs papes ont été tirés du Mont-Cassin; et cette abbaye a été la retraite de plusieurs rois. Elle s'est distinguée dans la religion, mais plus encore dans les belles-lettres. On lui doit la conservation des études dans le royaume de Naples, et le goût même de la physique. Elle possède une belle bibliothèque.

A un quart de lieue de ce couvent, il y en a un petit nommé *Albanetta*, où les religieux du premier vont prendre l'air, ou passer un tems de convalescence. S.-Ignace y

habita pendant 40 jours, en 1538, et l'on croit qu'il y composa la règle de son ordre.

Du haut de la montagne de *Cairo*, qui est près du Mont-Cassin, on peut voir les deux mers.

Venafre (en latin *Venafrum*, et en italien *Venafro*) est une petite ville située à 4 lieues à l'est du Mont-Cassin, et à 11 à l'ouest de Capoue, près des sources du Vulturne. Elle est le siége d'un évêché dont le titulaire est suffragant de l'archevêque de Capoue; et elle a le titre de principauté qui appartient à la maison Savelli.

Sessa, anciennement *Aurunca*, pour la distinguer de *Suessa-Pometia*, est une ville située sur une hauteur très-escarpée, à 8 lieues au nord-ouest de Capoue, et à 13 au nord-est de Naples. Elle était autrefois très-considérable. L'évêque de cette ville est suffragant de l'archevêque de Capoue. Les églises de Sessa méritent d'être vues, à cause des tombeaux et des tableaux qu'elles renferment. Cette ville a le titre de duché, et ce titre appartient à la maison Boena. Sessa se trouve à trois ou quatre lieues de l'embouchure de Garigliano, (le Liris) rivière sur laquelle était située *Minturne*, ville, dont on voit encore les ruines, et que rendit célèbre un marais voisin où se cacha Marius pour échapper à Sylla.

Calvi (*Calvium*, anciennement *Cales*) est une petite ville à 3 lieues au nord de Capoue, ville à laquelle elle fut incorporée en 1460. Elle a un évêque suffragant de l'archevêque de Capoue.

Theano (anciennement *Theanum*) est une petite ville à-peu-près à mi-chemin entre Sessa et Capoue. Elle a le titre de duché, et un évêque suffragant de l'archevêque de Capoue. Près de cette ville, se trouvait l'*Ager Falernus*, célèbre par ses vins.

Capoue (en latin et en italien *Capua*) est une petite ville située à 38 lieues au sud-est de Rome, à 10 à l'ouest de Bénevent, et à 6 au nord de Naples, par 31 degrés 36 minutes 15 secondes de longitude, et 41 degrés 7 minutes de latitude. Elle est à une demi-lieue de l'ancienne ville du même nom, et sur le Vulturne, à 4 lieues de l'embouchure de cette rivière. Elle fut fondée en 856, par les Lombards qui choisirent l'emplacement de l'ancienne *Cassinum* si célèbre par la résistance qu'elle opposa à Annibal. La population en est

de 7 à 8000 âmes. C'est une jolie ville fortifiée à la moderne; elle a aussi un vieux château, et l'on peut la regarder comme la clef du royaume de Naples; car quoique fort éloignée de la frontière, c'est réellement la seule place qui couvre la capitale. Les Français l'assiégèrent en nivôse an VII, et elle se rendit le 21 du même mois.

Les rues de la nouvelle Capoue sont généralement plus larges que celles des autres villes du royaume de Naples; et les maisons en sont plus belles. La cathédrale en est petite, mais jolie; et l'on y voit de beaux morceaux de sculpture et de beaux tableaux. L'archevêque de Capoue est le premier métropolitain du royaume.

Strabon dit que l'ancienne Capoue fut bâtie par les Tyrrhéniens chassés des bords du Pô par les Gaulois, environ 524 ans, avant J. C. Selon Tite-Live, elle tirait son nom de *Capys*, chef des Samnites, qui avait été l'un des compagnons d'Enée. Mazzocchi croit qu'elle fut fondée par les anciens Étrusques, et nommée *Camba*, qui dans leur langue signifiait vautour. En effet, on l'appela d'abord Vulturne. Strabon dit que le nom de Capoue venait de *caput*, parce que c'étoit la capitale des villes. Florus comptait Rome, Carthage et Capoue, pour les trois premières villes du monde.

L'emplacement de l'ancienne Capoue est dans une plaine agréable et fertile, qu'entourent des montagnes qui produisent d'excellent vin. A raison de sa situation, et du caractère des habitans de cette ville, Virgile l'appelait *Capua dives* et *Capua amorosa*. Les soldats romains qui avaient hiverné à Capoue 343 ans avant J. C., furent si charmés de l'abondance et du luxe de cette ville, qu'ils formèrent un complot pour s'en rendre maîtres; et ils furent sur le point de réussir. Mais les délices de Capoue eurent un effet bien plus important; elles amollirent l'armée d'Annibal qui passa l'hiver dans cette ville, après la bataille de Cannes, et perdit un tems précieux pendant lequel il eût pu s'emparer de Rome. (1) Les Romains se vengèrent cruellement de ce que les habitans de cette ville avaient prétendu s'élever sur les débris de la leur,

(1) Montesquieu (*Grandeur et décadence des Romains*, chap. 4), justifie Annibal de ce reproche. Il est probable que ce grand capitaine attendait des renforts à Capoue.

en prenant parti pour les Carthaginois. Cinq ans après, ils s'en emparèrent à la suite d'un long siége; et ils la saccagèrent. Les simples citoyens furent réduits en esclavage, les nobles dispersés, et les sénateurs battus de verges et décapités. Vibius Virius qui avait engagé ses compatriotes à se déclarer en faveur d'Annibal, s'empoisonna avec les principaux chefs de son parti, après un grand repas qu'il leur avait donné. Les vainqueurs épargnèrent les édifices, et Capoue devint le séjour des laboureurs de la campagne, un entrepôt pour les marchandises, et un magasin pour les blés. Mais une situation si avantageuse ne pouvait être long-tems négligée. On y envoya des colonies, et cette ville recouvra une partie de son ancienne splendeur. Elle avait le privilège exclusif de faire ces brodequins parfumés dont se servaient les empereurs; et des quartiers tout entiers, étaient occupés par des marchands de parfums.

Genseric, roi des Vandales, acheva de détruire Capoue, l'an 455. Il en extermina les habitans, et réduisit la ville en cendres. Narsès la rétablit; mais en 841, elle fut saccagée de nouveau par une armée de Sarrasins, et les habitans furent forcés de chercher un asile dans les montagnes. Deux petits villages, *Sainte-Marie-de-Capoue* et *Saint-Pierre-del-Corpo*, occupent maintenant une partie de la vaste enceinte de cette ville, qui était le point central où les *voies Appienne*, *Domitienne*, *Latine* et plusieurs autres se réunissaient, pour se diriger ensuite vers différentes parties de l'Italie. On voit dans les environs de ces deux villages, beaucoup de ruines de palais, de temples et d'autres édifices, parmi lesquelles on remarque celles d'un amphithéâtre.

Caserte (en latin et en italien *Caserta*) est une petite ville située au pied d'une chaîne de montagnes élevées, à 3 lieues au sud-est de Capoue, et à 5 au nord-est de Naples. Elle doit son origine aux Lombards, et son nom vient d'un ancien château qu'on appelait *Casa-Erta*, maison élevée. Elle est le siége d'un évêque suffragant de Capoue, et le chef-lieu d'une principauté qu'en 1749, Don Carlos (depuis Charles III, roi d'Espagne) acheta de la maison Gaetano. En 1752, ce prince y fit jetter les fondemens d'une maison royale, l'une des plus grandes qui aient jamais été construites. C'est un vaste rectangle qui a 731 pieds de longueur de l'est à l'ouest,

et 569 du nord au sud, sur 106 de hauteur. Intérieurement, il est partagé entre quatre cours de 162 pieds sur 244. L'épaisseur des corps-de-logis est de 80 pieds, y compris les murs qui, en certains endroits, ont jusqu'à 15 pieds d'épaisseur. Les deux grandes façades ont chacune 34 croisées. Trois portes qui se correspondent, forment trois ouvertures qui traversent le château en entier, du nord au sud, et qui communiquent des cours aux jardins. Sur chacune des grandes faces, il y a deux pavillons et un avant-corps, qui sont indiqués par des colonnes qui n'ont que peu de relief; et chaque face a 12 colonnes de 41 pieds et demi de fût. L'ouverture du milieu donne entrée à un superbe portique qui traverse tout le bâtiment, du nord au sud, et sous lequel on passe en carosse. Dans le milieu et au centre même de l'édifice, on trouve un grand vestibule octogone, dont 4 côtés s'ouvrent sur les cours, 2 sur les portiques, 1 sur l'escalier; et le 8e. offre une statue d'Hercule. Le grand escalier est sur la droite en arrivant de Naples. Il est éclairé par 24 croisées; l'architecture en est belle; il est composé de cent marches, chacune d'un seul morceau de marbre, et terminé par une voûte à jour, au-dessus de laquelle on en voit une autre. Le vestibule supérieur est aussi de forme octogone, et entouré de 24 colonnes d'un marbre jaune, et qui ont 18 pieds de fût. De ce vestibule on va, par quatre portes, dans les appartemens. Celui du roi, prenant une partie de la façade méridionale et une partie de la façade occidentale, se trouve le mieux exposé, parce qu'on y jouit à-la-fois de la vue de la mer et de celle de la plaine de Naples et de la plaine de Capoue. L'appartement de la reine est dans la partie du nord-ouest. La séparation de l'un à l'autre est formée par une galerie de 138 pieds de longueur sur 42 de largeur et 52 de hauteur. Don Carlos fixa lui-même là grandeur du bâtiment à 900 palmes, et la forme à quatre cours égales et semblables. Il ne voulait point de théâtre, mais la reine ayant été d'avis contraire, Vanvitelli en construisit un qui est très-beau. On compte dans le château de Caserte cinq étages habitables, le rez-de-chaussée, les entresols, le premier étage, le second étage, et l'attique placé dans l'entablement. La cour la plus nombreuse pourrait y loger sans avoir besoin de bâtimens accessoires. Les offices et les cuisines sont plus bas que

le rez-de-chaussée; et il y a plusieurs ordres de souterrains.

Les marbres les plus précieux ont été employés dans la construction du château de Caserte; et presque tous ont été tirés des carrières du royaume.

Les jardins ont 500 toises de longueur; ils sont dans le goût français, et de la plus grande beauté. La grande place elliptique qui est en avant du château, et d'où l'on jouit de la vue des principales rues de la ville, est très-agréable.

Le château de Caserte reçoit l'eau de l'aqueduc Carolin, qui a 16,000 pas de longueur. Près du mont Garzano, cet aqueduc traverse une vallée au moyen d'un pont qui a trois rangs d'arches placés les uns au-dessus des autres, et 1,618 pieds de longueur sur 178 de hauteur. Quant à l'art et à la magnificence que l'on y a déployés, il ne le cède aucunement aux anciens monumens de ce genre. C'est aussi un des grands ouvrages de Vanvitelli.

Averse (*Aversa*) est une petite ville à 3 lieues au sud de Capoue, et à 3 lieues au nord de Naples. Elle fut bâtie en 1030, par Ranulfe, l'un des premiers chefs normands, qui vinrent chercher fortune au service des princes d'Italie. André, roi de Naples, y fut assassiné en 1345, par ordre de la reine Jeanne, son épouse. Averse fut détruite par Charles Ier., de la maison d'Anjou. Elle s'est relevée, et paraît vivante et riche. Elle dépend du domaine royal, et elle est le siége d'un évêché, qui, pour le spirituel, n'est soumis qu'au pape. Il y a aussi un couvent de bénédictins fort riche et fort ancien. On trouve dans les environs de cette ville un grand nombre de maisons de campagne; et la plaine qui s'étend de-là jusqu'à Naples est couverte d'orangers.

On voit, à deux milles au sud d'Averse, dans un lieu appelé *Sant'-Arpino-di-Attella*, les ruines d'*Atella*, ancienne ville des Osques. Cette ville était célèbre chez les Romains par les bons mots que l'on y disait, par les spectacles obscènes que l'on y donnait, et les débauches auxquelles on s'y livrait.

Acerra est une petite ville située à deux lieues au nord de Naples, dans un canton mal-sain. Cette ville a le titre de comté, qui est porté par la maison Cardènas. L'évêque d'Acerra est suffragant de l'archevêque de Naples. C'est la patrie de Polichinel (*Punchinello*). Les personnages bouf-

sons ainsi nommés sont aussi communs dans le royaume de Naples que les Arlequins dans le reste de l'Italie.

Nole (*Nola*) est une petite ville située à 5 lieues au nord-est de Naples. Elle fut plus considérable autrefois ; et c'était une colonie romaine. L'évêque de Nole est suffragant de l'archevêque de Naples.

Marcus Agrippa et l'empereur Auguste moururent à Nole, l'un, l'an 12 avant l'ère chrétienne, et l'autre, le 19 août de l'an 14 de cette même ère.

Les cloches, nommées en latin *nola et campania*, semblent avoir pris leur nom de la Campanie et de la ville de Nole, soit qu'il y ait eu autrefois dans les environs quelque mine de cuivre ou quelque fonderie célèbre. Quintilien est le premier auteur qui se soit servi du mot *nola* pour exprimer une cloche. Avant lui, *tintinnabulum* était le mot que l'on employait. C'est du tems de Saint-Jérôme qu'on a commencé à se servir de celui de *campana*. Les habitans de Nole ne peuvent se vanter aujourd'hui d'être de bons fondeurs ; et il faut avouer qu'un carillon bien fait est une chose dont on n'a point d'idée dans le royaume de Naples. Avant Saint-Paulin, les chrétiens faisaient usage de crécelles de bois pour assembler les fidèles, les payens ne permettant pas à une secte proscrite l'usage des cloches, vu qu'ils s'en servaient eux-mêmes.

Lucius Jordanus, qui fit revivre la philosophie électique, laquelle n'admet que la loi naturelle, naquit à Nole. Ce prétendu philosophe, résida long-tems à la cour de la reine Elisabeth ; mais ayant eu l'imprudence de retourner en Italie, il fut livré à l'inquisition et brûlé à Venise.

Naples (*Napoli* en italien, *Neapolis* en latin, et anciennement *Parthenope*), capitale du royaume de ce nom, est située à 43 lieues au sud-est de Rome, à 70 au nord-quart-d'est de Palerme, à 90 au sud-est de Florence, et à 120 au sud-est de Venise, par 31 dég. 52 min. 30 secondes de longitude, et 40 dég. 50 min. 15 secondes de latitude. Strabon dit qu'elle fut fondée par la sirène Parthenope ; et d'autres auteurs prétendent qu'une princesse du même nom, fille d'Eumelus, roi de Thessalie, et petite-fille d'Admète et d'Alceste, y amena une colonie des états de son père. Selon Pline, les habitans de Cumes formèrent un établissement

dans la baie de Naples, environ 300 ans après la guerre de Troie, et lui donnèrent le nom de *Neapolis*, ou de nouvelle ville. Tite-Live est le seul auteur qui fasse mention d'une ancienne ville qui était fort près de-là, et qu'il nomme *Paleopolis*. Naples devint bientôt riche et peuplée. Elle fut quelque tems le théâtre de la guerre des Romains contre les Carthaginois, commandés par Annibal; et celle des esclaves lui causa de grands dommages. Mais depuis cette époque elle jouit d'une profonde paix sous la protection de Rome. Les voluptueux Napolitains ne pouvant faire ombrage aux conquérans, ceux-ci leur laissèrent quelque liberté, leur permirent de vivre sous leurs propres lois, d'honorer leurs dieux particuliers, et de conserver leurs anciennes coutumes et leur langage. Vespasien en fit une colonie; et les Napolitains devinrent plus guerriers. A la division de l'Empire, Naples appartint à Constantinople, mais fut gouvernée presque en république. Elle eut des ducs qui tantôt furent absolus, et tantôt soumis à un gouvernement municipal. Au neuvième siècle, cette ville fut prise par les Sarrazins, qui en massacrèrent un si grand nombre d'habitans, que l'on fut obligé d'offrir des femmes et des maisons à tous les aventuriers qui viendraient s'y établir. Naples ouvrit volontairement ses portes au roi Roger; et alors le gouvernement des ducs fut aboli. Frédéric II, voulant en faire la capitale de son royaume, l'embellit, et y transféra l'université de Bologne. Charles Ier. y fixa sa résidence, et y plaça les tribunaux de justice. Bientôt Naples put le disputer aux premières villes de l'Europe par la beauté, la richesse et la population. Mais plus elle s'étendait, moins elle était en sûreté; et ordinairement elle se soumettait au vainqueur. Cependant il y a quelques exemples qui prouvent que des généraux victorieux ont été repoussés de devant les murailles de cette ville. L'an 1528 en offre un mémorable, par la destruction de toute l'armée française, qui, sous les ordres de Lautrec, assiégeait étroitement Naples depuis long-tems. Sous l'administration des vice-rois, les émeutes y devinrent fréquentes. Nous avons déjà parlé de celle de Mazaniello, qui fit craindre le démembrement de cette portion précieuse de la monarchie espagnole. Depuis cette époque les annales particulières de Naples n'offrent aucun événement mémorable, jusqu'à la

réduction de cette ville par les troupes de la république française; réduction qui eut lieu le 3 pluviôse an 7, après trois jours de combat dans les rues de la ville même, qui eut beaucoup à souffrir de ses propres habitans, les uns appelant et les autres repoussant les français. Quelque tems auparavant le roi, la reine, la famille royale, et toute la cour s'étaient embarqués, pour se rendre en Sicile (1), sur le vaisseau de l'amiral anglais Nelson. Les Dames de France, tantes du roi Louis XVI, se sauvèrent aussi sur un vaisseau portugais. Les Français donnèrent à leur conquête le nom de *République Parthénopéenne*, d'après celui de la Sirène ou de la princesse que l'on dit avoir fondé cette ville; mais les événemens de la campagne dans l'Italie supérieure les ayant contraints à évacuer le royaume de Naples, la cour revint dans la capitale, et fit périr sur les échafauds ou emprisonna ceux qui s'étaient déclarés pour un changement de gouvernement, et parmi lesquels il y avait beaucoup de gens de qualité.

La ville de Naples est bâtie, en grande partie, sur le penchant d'une montagne, à l'extrémité d'un bassin (*cratère*) de deux lieues et demie de largeur et d'autant de profondeur, que forme l'île de Caprée, qui se présente au sud, et qui, quoiqu'à la distance de 7 lieues, termine agréablement la vue. Le contour de ce bassin est orné, à l'est, par le palais de Portici, et par des villages et des maisons de plaisance qui se suivent presque sans interruption; et le Vésuve s'élevant au delà, ajoute infiniment à la beauté du tableau. A l'ouest sont les maisons agréables et la grotte singulière du Pausilippe, le prétendu tombeau de Virgile, la solfatarre et la grotte du Chien. *Vedi Napoli e poi muori!* Voir Naples et mourir! disent les habitans de cette ville (2) aux étrangers qui viennent la visiter. En effet, la situation en est admirable; et il n'y a que celle de Constantinople qui puisse la surpasser.

La plus grande longueur de Naples, du nord au sud, est de 2,300 toises, depuis le château de Capo-di-Monte jus-

(1) Un des fils du roi mourut pendant la traversée.

(2) Ils disent aussi : *un pezzo di cielo caduto in terra*, un morceau du ciel tombé en terre.

qu'à la pointe du Château-de-l'Œuf. L'enceinte, non compris les fauxbourgs, en est de plus de 3 lieues.

De tous les palais qu'on voit à Naples, celui du roi (*Palazzo-Reale*) est le plus beau et le plus dans le goût de l'architecture moderne. Ce palais donne d'un côté sur la mer, dont il est très-proche, et de l'autre sur une grande place. Sa façade a près de 100 toises de longueur, et est percée de vingt-deux croisées et de trois portes d'égale hauteur, ornées de colonnes de granit, supportant des balcons. La décoration de cette façade consiste en trois rangs de pilastres des trois ordres, dorique, ionique et corinthien, placés l'un au-dessus de l'autre; et le tout est terminé par une balustrade alternativement garnie de pyramides et de vases. La cour n'est pas grande, mais elle est environnée de très-beaux portiques. L'escalier est magnifique, commode et d'une grandeur prodigieuse; et les appartemens sont très-beaux. Le palais du roi communique à l'arsenal de la marine par un pont couvert, et au Château-Neuf par une galerie portée sur des arcades.

Le *Château-Neuf* (*Castel-Nuovo*) est une grande forteresse située sur le bord de la mer, et vis-à-vis du môle, auquel elle sert de défense. Il ne consiste guères qu'en de fortes murailles, mais il a des voûtes souterraines d'une bonne construction, et il est miné. On voit à l'entrée un arc de triomphe, orné de belles sculptures. On arrive à ce château par une grande place appelée *Largo-del-Castello*, où il y a plusieurs fontaines.

Le *Port de Naples* est à peu de distance et à l'est du Château-Neuf. C'est un carré d'environ 150 toises en tout sens, lequel est défendu par un grand môle qui le ferme au sud et à l'ouest, et par un petit qui le protège à l'est. Le grand môle est terminé par un petit fort appelé *Fortino-S.-Gennaro*. L'autre môle est aussi défendu par un fort. Ce port ne pourrait contenir que quatre vaisseaux de 80 canons; mais la rade en est très-bonne, entre le Château-Neuf et le Château-de-l'Œuf. Il y a dans le golfe de Naples un courant singulier qui vient de Portici, passe près du port et va rejoindre le Pausilippe. C'est peut-être une suite de celui qui fait le tour des côtes de la Méditerrnnée.

Le *Château-de-l'Œuf*, (Castel-dell'Ovo) situé sur un ro-

cher, à l'ouest du port, fait une saillie de 230 toises dans la mer, et est joint à la ville par un grand pont. Il est assez bien fortifié, et tire son nom de sa forme ovale. On dit qu'il y avait autrefois au même endroit, une ville appelée *Megaris*, du nom de la femme d'Hercule. On croit aussi que le riche Lucullus y avait une maison de plaisance. Ce fut sur l'emplacement qu'occupe le Château-de-l'Œuf, qu'en 476, le jeune Augustule, dernier empereur de Rome, fut confiné par Odoacre, roi des Herules, et premier roi d'Italie.

Le *Château S.-Elme* ou *S.-Erasme* (*Castello S.-Elmo*) est situé sur la montagne des chartreux, montagne qui domine toute la ville de Naples. C'est un hexagone d'environ 100 toises de diamètre, avec des fossés creusés dans le roc, des mines, des souterrains et une grande citerne. *S.-Martino*, couvent des chartreux, est au pied de ce château, dans la plus belle exposition. Du jardin de ce couvent, on a sous les yeux toute la ville de Naples, dont les plus beaux édifices sont disposés de manière qu'on ne perd rien de leur aspect (1). On y voit le port et le bassin en entier, le Vesuve et le Pausilippe; et la vue s'étend même dans la plaine de la Campanie, jusqu'au château de Caserte qui est à cinq lieues dans les terres.

Le *Capo-di-monte* est un château royal qui fut bâti en 1738. Ce château a 17 croisées de face, sur 9 de profil. Il est orné de pilastres d'ordre toscan et d'ordre dorique. L'architecture en est lourde et le goût mesquin. Au premier étage, il y a 24 pièces de plein-pied, remplies de tableaux précieux que Don Carlos, comme héritier de la maison Farnèse, fit transporter de Parme à Naples.

Vescovado est l'église cathédrale de Naples, qu'on appèle quelque fois *S.-Gennaro*, S.-Janvier, parce que la chapelle de ce Saint en forme la partie la plus remarquable. C'est une vieille église gothique, bâtie sur les ruines d'un temple d'Apollon. On y compte jusqu'à 110 colonnes en granit, ou en marbre d'Afrique. Au-dessous du maître-autel, reposent le corps de S.-Agripinus, celui de S.-Eutiches et celui de S.-Acutius, compagnons de S.-Janvier. La confession qu'on appèle à

(1) Les toits sont en terrasse.

Naples *Soccorpo*, est une petite chapelle souterraine, revêtue de marbre blanc, et soutenue par des colonnes de marbre, d'ordre ionique, qui passent pour des restes du temple d'Apollon. C'est-là que repose le corps du patron de l'église. Le *Trésor*, ou plutôt la chapelle de S.-Janvier, fut élevée en conséquence du vœu fait par la ville de Naples, en 1526. C'est un vaisseau rond, porté par 42 colonnes de brocatelle et environné de niches, dans lesquelles sont les statues en bronze de 19 Saints dont on conserve les reliques, dans des bustes ou de petites statues d'argent placées au-dessous. Le trésor que l'on voit dans la sacristie voisine est immense. Dans une niche à porte d'argent qui est derrière l'autel, on conserve précieusement un ostensoir, ou un reliquaire dans lequel sont deux ampoules, ou deux phioles de verre, qui contiennent, dit on, du sang coagulé de S.-Janvier, qu'à l'instant du martyre de ce saint, recueillit une dame romaine. Le 19 septembre, jour de la fête du Saint, on approche une de ces phioles de la tête de S.-Janvier, condition sans laquelle le miracle de la *liquéfaction* ne peut s'opérer. Si le sang devient fluide, on en conclut que l'année sera bonne; mais si le sang ne se liquéfie pas, le peuple redoute quelque disgrace, pousse des cris lamentables, et même devient quelquefois turbulent. Un témoin oculaire de cette cérémonie rapporte qu'il était à côté même du prêtre qui tenait le reliquaire; que ce prêtre l'appliqua sur sa poitrine en recitant le *credo*; qu'il le retourna un grand nombre de fois, et que dans l'espace de huit minutes, la matière devint fluide sans changer de couleur. Il y a dans plusieurs autres églises de Naples, du sang de S.-Janvier, qui se liquéfie aussi. Ce miracle est un objet perpétuel de dévotion et d'étonnement pour les Napolitains, (1) parmi lesquels cependant il se trouve quelques incrédules.

---

(1) Les Napolitains croyent être redevables à ce saint d'avoir été sauvés des ravages du Vésuve. La peur est superstitieuse; mais ceux qui ont trouvé le moyen de tranquilliser un peuple immense sur un danger si redoutable, sont bien loin d'être coupables. Il n'en est certainement pas ainsi de ces hommes qui font tous leurs efforts pour substituer une inquiétude continuelle à la tranquillité dont la confiance de ce même peuple le fait jouir.

Les chanoines de la cathédrale de Naples jouissent de plusieurs prérogatives, comme de porter le rochet, la mitre, la crosse et la chappe épiscopale. L'église de S.-Janvier est ornée de beaux tableaux de différens maîtres, et notamment de Luc Giordano et de Solimène. On y remarque aussi les tombeaux de plusieurs papes et de plusieurs princes.

On voit sur une place qui est devant la petite porte de la cathédrale, un obélisque qui ressemble à un pied d'ancien chandelier d'église, et qui est surmonté d'une statue de S.-Janvier. C'est un ouvrage du plus mauvais goût.

L'église des S. S. *apôtres* passe pour la plus belle de Naples, à cause des tableaux et des décorations magnifiques dont elle est ornée. *Sainte-Claire* tient le premier rang aprés celle-ci. Un monastère voisin, celui des *Filles-Nobles*, est peut-être le plus grand qu'il y ait au monde, puisqu'il contient plus de 350 religieuses, sans compter les domestiques des deux sexes. Le collége qui appartenait aux Jésuites, est un des plus superbes bâtimens de la ville, et est accompagné d'une belle église,

On compte à Naples 149 couvents, 34 maisons destinées à recevoir les pauvres, (*conservatori de' poveri*) 11 hôpitaux, 5 séminaires, 4 basiliques, 43 églises paroissiales, 70 autres églises de prêtres séculiers, et enfin 130 oratoires de confréries. La plus grande partie des églises n'ont ni beaux tableaux, ni belles façades; les mausolées de marbre n'y sont pas aussi vastes qu'à Rome; mais la beauté et la richesse des ornemens, surpassent tout ce qu'on peut voir en ce genre, dans quelque pays catholique que ce soit. On évalue à plusieurs millions, les pierreries et les ornemens d'autels.

On ne doit point passer sous silence les *Catacombes de Naples*. Elles ont plusieurs entrées; elles sont bien plus grandes et beaucoup plus belles que celles de Rome, et passent pour avoir deux milles de longueur. Elles sont pratiquées au nord de Naples, à travers une montagne, et offrent trois étages de souterrains creusés en partie dans la pierre, dont on se sert pour bâtir, et en partie dans une espèce de sable rougeâtre et très-dur. Dès l'entrée, on trouve une longue allée en ligne droite, qui a 18 pieds de largeur, et dont la voûte peut avoir dans sa plus grande élévation, 14 pieds de hauteur.

Cette voûte devient ensuite irrégulière, et semble avoir été percée au hasard dans la montagne; et il en est de même de plusieurs autres plus petites ou plus ou moins élevées, avec lesquelles elles communiquent. Ces souterrains ressemblent assez, pour la distribution, aux fouilles des carrières. Dans toute la largeur des murs, on voit des deux côtés, une quantité prodigieuse de cavités creusées horisontalement; et quelquefois, il y en a jusqu'à sept, les unes au-dessus des autres. Selon toute apparence, on ne les fesait que sur la grandeur de ceux que l'on devait y placer, tant les mesures en sont variées; et il s'en trouve même de si petites, qu'elles n'ont pu servir qu'à des enfans. Lorsque le corps était dans la niche, on en fermait l'entrée avec une longue pierre plate, ou avec plusieurs grandes tuiles rapprochées et scellées à chaux et à ciment. En beaucoup de parties des catacombes, on rencontre des chambres avec des niches où l'on dressait les corps, et dans lesquelles il y a presque toujours au fond et par terre, un ou deux cercueils en forme d'auge; c'étaient peut-être des sépultures particulières de certaines familles. On voit aussi dans ces souterrains, des tombeaux dont plusieurs sont revêtus de mosaïques du bas-âge Il y en a même qui n'ont point été ouverts. Quant aux ossemens que l'on trouve encore en certains endroits, ce sont les restes des corps que l'on y a déposés, lors de la dernière contagion.

L'opinion la plus probable sur la destination précise des catacombes, est qu'elles formaient des cimetières publics, dans lesquels on enterrait indistinctement les morts, de quelque religion qu'ils fussent. Il est vrai que les Romains ont eu pendant quelques siècles, l'usage de brûler les corps; mais dans les premiers siècles de Rome, on les enterrait, et l'on revint, sous les empereurs, à cet ancien usage, dont peut-être on ne s'est jamais départi pour les gens du peuple.

Il est d'usage à Naples, d'ouvrir tous les charniers le jour des Morts, de les éclairer de flambeaux et de les orner de fleurs. On y court en foule pour visiter les cercueils, et même les corps de ses parens et de ses amis. Ces cercueils sont disposés dans un ordre régulier; et le sol étant parfaitement sec, car c'est plutôt de la pierre pulvérisée, que de la terre, les chairs s'y consument entièrement en l'espace d'un an. Au bout de ce tems, on exhume les squelettes, on les couvre

d'un habit de religieux, on les place comme des statues dans des niches; et plusieurs conservent d'une manière effrayante, la forme qu'ils avaient de leur vivant.

La ville de Naples offre de beaux *Palais*, qui cependant ne sont pas aussi magnifiques que ceux de Rome et de Gênes. La rue de Tolède est la plus belle et la plus large des rues de cette ville. Elle court du nord au sud, et a 540 toises de longueur. La plupart des maisons en sont hautes, construites en pierres, et couvertes en terrasses garnies de balustrades. Cependant, le grand nombre de petites boutiques et de balcons environnés de grillages d'un mauvais goût, y produit un désagréable effet. Le pavé de Naples est excellent, car il est formé de morceaux de lave du Vésuve. La quantité de fontaines que l'on voit dans cette ville, sert infiniment à l'embellir, quoique l'eau en général en soit assez mauvaise. La plus superbe de toutes est celle de Médicis, qui se trouve en face du Castel-Nuovo. On remarque aussi un aqueduc assez beau, qui y conduit des eaux en abondance, du pied du mont Vésuve. Le *Sebeto*, petite rivière qui descend des collines, située du côté de Nole, fertilise les environs de Naples, et se jette dans la mer, sous le pont de la Madelaine qui est à la partie la plus orientale de la ville. Cette rivière était célèbre dans l'antiquité. La plus grande partie des eaux qu'elle roulait, a disparu dans une éruption du Vésuve.

Il y a plusieurs *Théâtres* à Naples. Celui de *S.-Charles*, communique au palais du roi. La magnificence y est unie au goût et à la simplicité dans les ornemens. Le bâtiment a 270 pieds de longueur, sur 108 de largeur. La salle forme un ovale très-étendu. La hauteur en est de 66 pieds, et le plafond est de niveau. Elle est entourée de six rangs de loges, assez grandes pour contenir commodément douze personnes. Chacune de ces loges est garnie, à hauteur d'appui, d'une glace d'environ 5 pieds de longueur, sur 2 de hauteur, en avant de laquelle il y a une girandole où l'on place deux fortes bougies que l'on allume lorsque le roi vient au spectacle, les jours de gala. Chaque cloison de séparation, est ornée aussi en avant, d'une autre glace d'environ 4 pieds de hauteur, sur 8 à 10 pouces de largeur. La loge du roi est en face du théâtre, et occupe l'espace de trois loges au premier et au second rang.

On est assis au parterre. Le théâtre proprement dit, a environ 50 pieds de largeur, autant de hauteur, et 114 de profondeur, avec une rampe douce dans le fond, pour y faire monter des chevaux. Il n'y a pas d'avant-scène; mais le bord avance vers la salle, par une portion circulaire. Il y a dans les trois premiers rangs, 84 loges qui appartiennent aux principales familles de Naples, qui ne peuvent les vendre sans la permission du roi. Indépendamment du prix de l'acquisition, on paie une somme annuelle à l'entrepreneur du spectacle. Dans les trois derniers rangs, il y a 90 loges qui se louent. En général, les places et les abonnemens ne sont pas chers. Il y a chaque année quatre opéras nouveaux, qui ont chacun 12 ou quatorze représentations. On joue depuis le commencement de Novembre, jusqu'au mois de septembre.

Naples est la ville la plus célèbre de l'Italie, et conséquemment du monde, pour l'habileté des compositeurs et le talent des chanteurs. Il s'y trouve différens *Conservatoires* où l'on élève des enfans destinés à la musique. Presque tous les *Castrati* qui chantent en Italie, et dans le reste de l'Europe, ont subi l'opération dans cette ville, où elle se fait plus habilement qu'en tout autre lieu.

Les *faubourgs* de Naples sont très-agréables et très-grands. Celui de Chiaja qui est à l'ouest, est décoré par de beaux hôtels. Il forme un quai de près de mille toises de longueur, planté de trois allées d'arbres en berceaux, garni de parapets et de grilles, et orné de fontaines, de statues, de treillages, de gazon, de parterres et d'orangers. On a construit dans cette promenade, l'une des plus belles de l'univers, des terrasses, des casins et des cafés. La rue qui est à droite sert pour les carrosses; et il s'y en rend un grand nombre tous les soirs. Les jardins qui sont du même côté, sur la colline, forment un coup-d'œil admirable. Les autres faubourgs sont ceux de *Sainte-Lucie*, de *S.-Antoine*, de *Franciulle* et de *Loretto*.

La *Population* de la ville de Naples est au moins de 300,000 âmes. La noblesse y est répartie en cinq grandes classes ou départemens que l'on appelle *Piazze*; et le peuple a sa classe particulière. La police de la ville est administrée par six députés, choisis, chacun, par une des six classes. L'administration du royaume est confiée à des colléges royaux, qui sont

sont le *conseil d'état* (1), *le conseil de guerre et de marine*, *le conseil de la Sicile*, *le tribunal royal de Sainte-Claire* (tribunal suprême qui a à-peu-près les fonctions qu'avait le parlement de Paris, et qui publie les lois, mais sans aucune forme d'enregistrement), *le magistrat royal du commerce*, *le tribunal de la grande-cour-de-justice*, *dite de la Vicairerie*, *et le tribunal des affaires ecclésiastiques*.

Les lois civiles du royaume de Naples sont très-multipliées et très-différentes d'un endroit à l'autre. On y retrouve quelques parties de celles des Grecs, des Romains, des Goths, des Sarrasins, des Lombards et des Normands. Ces derniers y établirent le droit féodal qui s'y observe encore à la rigueur, et qui exclut les puinés et les filles, des successions aux fiefs. Les procès y durent à l'infini; souvent ils y coûtent plus que les objets contestés, et finissent quelquefois par l'impossibilité, où l'on est de les poursuivre. Le roi nomme à toutes les charges de judicature; mais il faut être docteur en droit, et approuvé par trois des principaux magistrats. Chaque ville a un juge, duquel on appelle au tribunal de la province, et ensuite à la vicairerie de Naples. La peine de mort ne s'inflige que rarement.

L'*université* de Naples fut fondée en 1224, par l'empereur Frédéric II. Le palais des *Études*, bâti dans le 17.e siècle par le comte de Lemo, un des vice-rois, serait peut-être le plus bel édifice académique du monde entier, s'il était achevé. On élève 50 gentilshommes dans le collége royal. Les quatre bibliothèques, les plus belles de Naples, sont celles de *Capo-di-monte*, de *S.-Angela-à-nido*, des *Hiéronimites* de S.-Philippe-Neri, et du *prince* de *Teosia*.

Mœurs et coutumes.— Pour contenir la populace de Naples, il faut trois choses : du pain, des exemples de sévérité et des spectacles (*farina*, *furca*, *festini*). Il y a dans cette ville 40,000 individus appelés *Lazaroni*, c'est-à-dire gens pauvres, dont un grand nombre n'ont point d'état et ne veulent point en avoir. Il ne leur faut que quelques aunes de toile pour s'habiller, et deux sous pour se nourrir. Plusieurs couchent sur des bancs, quand ils n'ont point de lit, et on les appelle en conséquence, *Banchieri*. Quelques heures de travail par

(1) Ce conseil est composé de neuf conseillers et de quatre secrétaires.

semaine, suffisent pour leur faire gagner de quoi pourvoir à leur subsistance. Lors de la prise de Naples par les Français, les Lazaroni ont fait voir beaucoup d'attachement et de fidélié pour leur prince; mais aussi ils se sont livrés à de grands excès contre plusieurs citoyens.

La jalousie et la vengeance ne se signalent plus à présent à Naples ni dans les environs, comme dans les derniers siècles. Les grands se livrent aux plaisirs de la société entr'eux; et le peuple s'est humanisé à leur exemple. Cependant les femmes des bourgeois aisés, sont encore dans l'usage de ne pas sortir seules à pied. La foule de peuple qu'il y a dans Naples, fait qu'on y a des domestiques à peu de frais. Aussi les gens riches ont une quantité de pages et de valets-de-pied, ou de laquais; et il n'y a point de dame qui, à la promenade, n'ait des *volanti*, des coureurs à côté de son carosse. Il y a deux fois la semaine, un rendez-vous de la noblesse, appelé *academia de cavaglieri*, où l'on fait de la musique, où l'on danse, et où l'on joue. Les grandes maisons de Naples sont très-riches; le luxe y est porté très-loin, et les chevaux et les voitures en sont les principaux objets. La manière de s'habiller, est à-peu-près la même qu'autrefois à Paris. Il y a peu de Sigisbés à Naples; et les femmes de qualité vont indifféremment avec tous les hommes, admis dans leur société. La politesse qui va toujours en croissant, à mesure qu'on avance en Italie, est au dernier période à Naples; tout étranger de quelque considération, y est traité d'excellence, du moins par les gens du peuple.

Le clergé de Naples est en général fort régulier. Autrefois il y avait beaucoup de désordres dans les couvens; mais le goût des entreprises romanesques et galantes, a fort diminué depuis que la jalousie a fait place au goût de la société. Quant à la dévotion du peuple, elle est toute en démonstrations. Aussi les ornemens des églises, les reposoirs, les niches, les autels que l'on construit dans les rues, sont d'une richesse et d'une magnificence que l'on ne voit point ailleurs. Les préparatifs de la fête de quelque saint, durent quelquefois plusieurs mois, et coûtent souvent des sommes considérables. Plusieurs processions ne sont que de saintes mascarades, composées d'une foule de pénitens qui accompagnent une énorme machine portée en grande pompe, et chargée de musiciens

en habits de théâtre. Vers l'an 1730, il était encore très-commun de voir un prédicateur se donner la discipline à nu, sur le dos, et traverser ainsi l'église, au milieu d'une assemblée qui fondait en larmes. La veille de Noël, on tire des fusées devant les madones qui sont dans toutes les rues; on fait dans les maisons des crèches pour lesquelles on dépense quelquefois jusqu'à 60,000 francs; des joueurs d'instrumens viennent de la Calabre; tout le monde danse et chante plus qu'en tout autre tems; on voit des tas de viandes dans les rues, et le peuple mange avec excès. Enfin, les Napolitains ont toujours le nom de Dieu à la bouche; *per amor di Dio* est leur expression la plus familière. Après la dévotion, les deux principaux traits du caractère des Napolitains, sont l'indolence et le penchant à la volupté. Ces vices sont l'effet du *climat* de Naples qui est extrêmement chaud, non seulement à cause du degré de latitude où est cette ville, mais encore à raison des montagnes qui l'environnent, et peut-être aussi, des feux souterrains de la Solfatarre et du Vésuve. Cependant le thermomètre de Réaumur n'y monte guère au-dessus de 24 degrés, et bien des gens trouvent l'été de Naples plus supportable que celui de Rome. L'hiver y est délicieux; et s'il y a des cheminées dans quelques grandes maisons, c'est plutôt par mode que par besoin. Cependant on passe quelquefois très-subitement du froid au chaud, à Naples; et le vent du nord y cause des maladies de poitrine. Aussi les Napolitains aiment mieux le *Sirocco*, ou le vent du sud-est, dont nous avons déjà parlé. Enfin il ne neige presque jamais à Naples; et il y pleut moins souvent qu'à Paris; mais la quantité de pluie qui y tombe, est plus considérable.

La ville de Naples fut autrefois plus célèbre pour les *sciences* et pour les *lettres*, qu'elle ne l'est actuellement. Cicéron et Sénèque l'appelaient *la mère des études*. Il y naquit plusieurs poètes, et entr'autres, *Stace*, auteur de la Thébaïde, et *Sannazar*. Le roi Robert-le-sage, protégea les lettres, et fit lui-même en vers latins, un traité qui fut imprimé avec les œuvres morales de Plutarque. Dans ces derniers tems, Naples a produit *Filangieri*, auteur d'un ouvrage estimé, intitulé: *Scienza della legislazione*. Ferdinand IV l'honorait de sa confiance et de son amitié. C'est sur-tout pour l'érudition et les antiquités, que l'on trouve des personnes

distinguées à Naples; mais les gens de lettres n'y sont pas en aussi grand nombre qu'à Rome et dans plusieurs autres villes de l'Italie; et l'on y imprime peu. Les *improvisateurs* y sont communs; et l'on en trouve même parmi le peuple. Les *arts* n'y ont pas été non plus aussi cultivés qu'à Florence et à Rome. Néanmoins cette ville a été le lieu de la résidence, ou la patrie de plusieurs artistes célèbres. L'Espagnolet *Joseph Ribera* y travailla presque toujours. *Luca-Giordano*, que nous appelons Jordans, y naquit et y fit la plus grande fortune. Le Calabrois, ou le chevalier *Mattia Preti*, est le plus grand dessinateur qu'il y ait eû à Naples; mais il avait peu de coloris et de gracieux. *Salvator Rosa*, qu'il suffit de nommer, naquit aux environs de cette ville; mais il n'y travailla pas long-tems. *François Solimène*, mort en 1747, à l'âge de 90 ans, a été le dernier peintre napolitain qui ait eu une grande réputation. Il y a eu des sculpteurs de mérite à Naples; et le Cavalier *Bernin* y a pris naissance. Il y a eû aussi d'habiles architectes; et de nos jours, on y a vu *Vauvitelli* et le chevalier *Fuga*.

Les productions qui forment la base du *commerce* de la ville de Naples, sont celles du royaume même, mais particulièrement les huiles de la Pouille et de la Calabre, des soies, des laines de la Basilicate et de la Pouille, du jus de réglisse, de la manne, des vins, des eaux-de-vie, du blé, de l'orge, de l'avoine, des graines, des fruits et des légumes secs. Il s'en exporte une quantité considérable, à l'exception du blé, dont la sortie a été rarement permise, et toujours limitée depuis la disette de 1764. On fait à Naples des soies à coudre, des rubans, des étoffes et des mouchoirs de soie. On y fabrique des draps ordinaires, des couvertures de laine, des couvertures de coton, des mousselines, des basins ordinaires, des toiles de chanvre et de lin, du linge de table, des bas de soie au tricot et au métier, des papiers, des savons, des savonettes, des esprits-d'orange et de limon, du suc de limon; on y prépare de la tartre et de la crême de tartre, du macaroni, du vermicelli et d'autres pâtes; et on y fait des vinaigres, etc. etc. Quoiqu'une bonne partie des productions et des objets qui sortent des fabriques du royaume, soient achetés et chargés dans les provinces, presque tout le commerce s'en fait par les maisons de commission de la

capitale. Les États avec lesquels cette ville est principalement en correspondance, sont la France, l'Angleterre, la Hollande, la Suisse, l'Allemagne, l'Espagne, le Portugal, la Russie, le Dannemark et la Suède.

La *France* fournit à Naples, sur-tout par les voies de Marseille et de Nantes, des sucres en grande quantité, des cafés, du cacao, de l'indigo, des indiennes ordinaires, des cuirs tannés, des sirops et toutes sortes de marchandises du Levant, des bas de soie, de petites étoffes et des peaux chamoisées de Nismes, des étoffes de soie unies et en or, des chapeaux, des gases, des galons d'or et d'argent, des articles d'horlogerie, toutes sortes de bijouteries, de merceries et d'ouvrages de modes, des draps de Louviers, de Sedan, d'Abbeville, d'Elbeuf, de Rheims et d'Amiens, des camelots de Lille, des étamines du Mans, des siamoises, de petites étoffes et des toiles imprimées de Rouen, des toileries de S.-Quentin et de Valenciennes, des épingles de l'Aigle, des blondes de Caen et du Puy, des gants et des peaux chamoisées de Grenoble, des vins de Bourgogne, de Champagne, de Bordeaux, de Frontignan, et du tabac de Dunkerque. L'*Angleterre* y fournit aussi des draperies, des étoffes de coton, des merceries et des bijouteries, du poivre, des bois de teinture, de l'étain, du fer-blanc, du plomb, du poisson salé, des toiles des Indes, des chapeaux, des bas et des tricots de laine, des mouchoirs peints, des souliers, des bottes etc. La *Hollande* y fournit de la cochenille, de l'indigo, de la canelle, des épiceries, des drogues, du poivre, des fanons et des os de baleine, des toiles imprimées, des poils de chameau, des rubans de fil, des toiles des Indes, du tabac, etc. La *Suisse* : des toiles de Constance, des toiles de coton imprimées, des mousselines, des basins, des toiles façon de Roanne et de Laval, des crépons, de petites étoffes soie et coton, des peaux chamoisées, etc. L'*Allemagne* : du cuivre, du plomb, du fer-blanc, des toiles de Silésie, des chapeaux, des toiles à matelats, des peaux de veau, de daim, de cerf, des merceries, du tabac, de la cire, etc. etc. L'*Espagne* et le *Portugal* : des suifs, des drogues, des bois de teinture, du plomb, du tabac, de la cochenille, de l'indigo, du poivre, du cacao, des cuirs en poil, et quelques toileries de Lisbonne. La *Russie*, le *Dannemark* et la *Suède* : des vaches de Russie, des salaisons

et des pelleteries. Le commerce du fer est affermé à Naples. Les négocians qui en recevraient, seraient obligés de le vendre à la ferme.

Valeur des monnaies de Naples, en argent de France, plus ou moins, suivant le change.

Ducat (espèce d'or), 4 liv. 6 s. 5 den. et demi. Pièce de 6, de 4, de 2 et un demi ducat, à proportion. Ecu de Sicile, 5 l. 10 s. et un demi denier. Tarin, 16 s. 8 d. Carlin, 8 s. 4 d. Grain, 10 d.

L'usance pour les lettres de change tirées de France, est, pour celles de Paris et de Lyon, de soixante-cinq jours de date, et pour celles de Marseille, de 50 jours. Pour celles de Venise, de Livourne, de Rome et de Sicile, elle est de 21 jours, après l'acceptation; pour celles de Gênes, elle est de 22 jours de vue, et du royaume, de 15 jours de vue, après l'acceptation. Il n'y a point de jour de grâce pour les lettres-de-change à vue.

Il y sept banques publiques à Naples: ce sont celles de S.-Jacques, du S.-Esprit, des Pauvres, du Mont-de-Piété, (1) de S.-Elisée, du Peuple et de S.-Sauveur. Elles prêtent toutes sur gages, à six pour cent par an. Tous les paiemens au-dessus de 10 ducats, qui ont lieu dans cette ville, doivent être faits par une des banques, à peine de nullité.

A peu de distance et à l'ouest de la ville de Naples, se trouve la montagne ou colline de *Pausilippe*, qui est située près du bord de la mer. Cette montagne fut ainsi appelée, d'un nom grec qui signifie que l'aspect dont on y jouit, appaise tout chagrin. Lorsqu'on va du faubourg de Chiaja à Pouzzoles, on passe par une espèce de souterrain, percé en ligne droite, à travers les rochers et les veines de pierres arenaires du Pausilippe, et que l'on nomme *Grotta di Pozzuolli*. A l'entrée et à la sortie, cette grotte a de 800 à 960 pieds de haut; et elle est moins élevée vers le milieu. La largeur en est de 24 à 30 pieds, et la longueur, d'environ 960 pas. Quoique pavée, elle est ordinairement remplie de poussière. Strabon en fait mention, et Celano dit que ce furent les habitans de Cumes qui la creusèrent. Les personnes riches ne traversent ce passage qu'avec des torches; mais les gens de la campagne et les

(1) Cet établissement a plus de 50,000 ducats de revenu.

piétons y marchent sans peine, à l'aide de la lumière qui y pénètre par les deux extrémités, et par deux trous percés du haut en bas de la montagne, vers le milieu du souterrain. C'est sur le Pausilippe que l'on place ordinairement le tombeau de Virgile; mais il est certain que le corps de ce grand poète, repose de l'autre côté de la ville de Naples, vers le Mont-Vésuve. Il y a sur le Pausilippe plusieurs couvens; et l'on y recueille d'excellent vin. On double le cap qu'il forme, quand on va par mer à Pouzzoles et à Baies. Cependant il est curieux d'y aller aussi par le côté de la Solfatarre et du lac d'Agnano.

Le *Lac d'Agnano* est dans une vallée, et a environ un mille d'Italie de circonférence. En beaucoup d'endroits, l'eau s'y élève, en bouillonnant, à la hauteur d'environ deux pouces, et cependant, elle n'a pas le moindre degré de chaleur. Cet effet est produit par un fluide aëriforme, qui se fait jour à travers. Sur le bord du même lac, se trouvent les étuves de S.-Germain, *Stuffa*, ou *Sudatori di S.-Germano*, qui sont des allées voutées. Il y en a deux où il sort de la terre, par une ouverture, une vapeur chaude qui suffit pour procurer des sueurs abondantes et salutaires. La chaleur y est de 39 à 40 degrés, sur le thermomètre de Reaumur, suivant l'observation de M. de la Condamine, qui éprouva qu'une douleur de rhumatisme qu'il avait, y était suspendue. On emploie ce bain de vapeurs contre la paralysie, la goutte, l'affaiblissement des membres, contre les ulcères intérieurs, et sur-tout, contre ce qu'on appelle en France, le mal de Naples, et à Naples, le mal français. Il y a un endroit où la vapeur est plus condensée, et qui sert pour les maux de jambes. On trouve dans les trous par où se font les exhalaisons, une matière saline, jaune, en aiguilles, et qui est alumineuse.

La *Grotte-du-Chien* est près des étuves dont nous venons de parler. Cette grotte est creusée dans un terrain sabloneux, à la profondeur de dix pieds; elle n'a que neuf pieds de haut à l'entrée, et beaucoup moins dans le fond, sur environ quatre pieds de largeur. Le nom qu'on lui donne, (*Grotta-de-Cani*) vient de l'usage immémorial, d'en faire éprouver le danger par des chiens. Lorsque l'on prend un de ces animaux par les pattes, et qu'on le tient la tête dans la vapeur qui s'élève à-peu-près à un pied de terre dans cette petite caverne, il

s'agite, puis en deux minutes de tems, il perd le mouvement. Si on l'en retire immédiatement, il revient à lui; et si on l'y laisse, il expire. Il en est de même, en plus ou moins de tems, de tous les animaux. Ceux qui y meurent ont les poumons remplis de sang. Quand le même chien a subi l'épreuve douze ou quinze fois, il lui prend des vertiges ou des convulsions qui lui donnent la mort. Enfin, quand on plonge dans la même vapeur, un flambeau allumé, il s'éteint sans aucun bruit. On s'est assuré que cette vapeur est de l'air fixe, ou de l'acide crayeux.

L'*Acqua-di-Pisciarelli* est une eau qui sort près du lac d'Agnano, derrière la Solfatarre, et paraît provenir des pluies ou des neiges qui s'amassent dans le bassin de cette montagne brûlée. Ces eaux traversant la terre de la Solfatarre, y acquièrent la chaleur et contractent le goût salin qu'on leur trouve au sortir de la montagne, et qui en font la vertu. Elles sont alumineuses et sentent le foie de soufre. On s'y baigne pour les maladies de la peau. M. de la Condamine a trouvé qu'elles fesaient monter le thermomètre à 68 degrés, ce qui n'en fait que 12 de moins qu'il n'en faut pour l'eau bouillante.

A 1300 toises à l'ouest du lac d'Agnano, et à 800 toises de Pouzzoles, se trouve une vallée jadis connue sous le nom de *Phlegra* (plaine de feu), ou de *Forum Vulcani* (parvis de Vulcain), et que l'on nomme aujourd'hui, la *Solfaterra* ou la *Solfatarra*. C'est un volcan à demi éteint, qui forme une petite plaine ovale d'environ 150 toises de longueur, laquelle est couverte d'une argile de marne, aussi blanche que de la craie, et est percée d'un grand nombre de trous, d'où s'exhale une vapeur sulfureuse et très-chaude, qui décolore le papier et les métaux. Si l'on place des tuiles au dessus de ces trous, il s'y attache différentes sortes de sel et du soufre. (1) Lorsque l'on marche sur cette terre, elle tremble et résonne sous les pas; et en y appliquant l'oreille, on entend le bruit que produit le bouillonnement d'eaux cachées qui trouvent une issue, vers le côté nord des collines dont est entouré ce cratère. De mémoire d'homme, la Solfatarre n'a point vomi de flammes; mais lorsque le tems est humide, il en sort une plus grande

(1) On tire de la solfatarre, du souffre, du vitriol, de l'alun et du sel ammoniac.

quantité de fumée, que lorsqu'il est sec; et cette fumée donne une petite lueur dans l'obscurité.

La Solfatarre ne paraît point avoir de communication avec le Vésuve. On a cependant observé que plus la fumée de cette plaine volcanique est épaisse, plus le Vésuve est tranquille, et que la fumée n'est jamais moins sensible dans la Solfatarre, que lorsque ce volcan est le plus en fureur. Un peu au sud, il y a un couvent de capucins, où se trouvent aussi des indices de feux souterrains. Dans une des chapelles de l'église, il sort de la muraille une vapeur soufrée; il y a aussi une chapelle sépulcrale; où les corps se conservent presque entiers. L'église a été bâtie en 1580, par la ville de Naples, à l'honneur de S.-Janvier; et l'on y fait voir la pierre sur laquelle, à ce qu'on croit, il fut décolé. On y conserve aussi d'autres reliques de ce saint.

Tout le pays que nous allons décrire, s'appelait autrefois *Campus-Phlegreus*, champ de feu. En effet, sur une longueur de deux à trois lieues, on remarque un grand nombre de traces de volcans éteints.

Pouzzoles est une ville située à dix lieues et demie et à l'ouest de Naples, sur le golfe, anciennement appelé *Sinus Puteolanus*. On dit que le nom de Pouzzoles, lui est venu de la quantité des sources minérales qui s'y trouvent. Ce fut une colonie romaine; et à présent, ce n'est qu'une petite ville qui fait partie des domaines du roi. Elle fut extrêmement endommagée par le tremblement de terre de 1538. L'église cathédrale est bâtie sur les ruines d'un temple qui était dédié à Auguste. L'évêque est suffragant de l'archevêque de Naples. Le port de Pouzzoles est excellent; et l'on y voit encore 14 pilastres de briques qui sont dans la mer, et qui étaient réunis par des arches. Ils servaient de défense contre l'impétuosité des flots. On leur donne à tort le nom de *Pont-de-Caligula*.

La *Pouzzolane*, que l'on tire en plusieurs endroits du golfe de Pouzzoles, est une espèce de gravier volcanique, qui a la propriété de faire avec la chaux, un ciment de la plus grande dureté, et qui résiste à toute sorte d'humidité. Ce ciment était connu du tems des Romains.

L'amphithéâtre de Pouzzoles, qu'on appelle dans le pays *Colosseo*, était en effet presque aussi grand que le Colisée de Rome; et c'est la partie la moins ruinée des antiquités de

la ville. Cet amphithéâtre dont l'arène forme aujourd'hui un jardin, et a 250 pieds de longueur, avait deux étages, dont l'un était bâti avec des laves, et l'autre avec des briques. On trouve à une demi-lieue de la même ville, du côté du nord, plusieurs tombeaux, les uns carrés, les autres ronds, ceux-ci à plusieurs étages, et ceux-là dans lesquels on descend avec des échelles. Les bords du golfe de Pouzzoles, étaient autrefois aussi délicieux et aussi peuplés que l'est aujourd'hui le rivage de Naples. C'était sur ce rivage, et du côté de l'ouest, que Cicéron avait une vaste maison de campagne appelée *Cumanum* et *Academia*. Le golfe de Pouzzoles a une lieue de longueur et autant de largeur.

Monte-Nuovo est une colline qui peut avoir de 2 à 300 pieds de hauteur, et qui est située à 1500 toises de Pouzzoles et de Baies. Cette colline est sortie des eaux du *lac Lucrin* le 30 septembre 1538, avec un bruit horrible. Un village fut abîmé par cette éruption; et une partie de ce lac si célèbre par la pêche qu'on y fesait autrefois, fut desséchée et remplie par cette nouvelle montagne.

Le *Lac Averne* est près de Monte-Nuovo, et forme une espèce de bassin d'environ 500 toises de diamètre. Il est entouré de collines qui interceptent, pour ainsi dire, les rayons du soleil. En quelques endroits, ce lac a 180 pieds de profondeur. Les eaux n'en ont pas conservé la propriété que leur attribue Virgile, de suffoquer par des vapeurs empoisonnées les oiseaux qui volent au-dessus. Auguste fit détruire les bois qui l'avoisinaient; et c'est ce qui a rendu le canton moins mal-sain. Les environs produisent de bon blé et de l'excellent vin. On croit que d'anciennes murailles que l'on voit sur les bords de ce lac, sont les ruines d'un temple d'Apollon.

La vallée où se trouve l'Averne, conduit à la *grotte de la Sybille de Cumes*, qui est une caverne taillée dans le roc, où l'on n'entre qu'en se courbant. Cette grotte a quelques centaines de pieds de longueur, sur 10 de largeur et 12 de hauteur; mais à cause des terres éboulées qui la bouchent, il n'est pas possible d'y faire plus de cinquante pas en ligne directe. On rencontre ensuite à droite, un petit sentier tournant; et après avoir fait cinquante autres pas, on entre dans une petite chambre carrée que l'on prétend être le lieu où la

Sybille rendait ses oracles. Au reste, rien n'est plus fabuleux que le séjour d'une Sybille dans cette grotte. Il est possible que quelque carrière ait donné occasion de poursuivre l'excavation souterraine, jusqu'à ce qu'il en soit résulté une communication entre deux endroits actuellement détruits, *Baies* et *Cumes*. La dernière de ces villes fondée par les Grecs, 1000 ans avant Jésus-Christ, fut ruinée en 1207.

La côte qui règne autour du golfe sur le bord duquel était la ville de Baies (*Baja*), était couverte d'édifices magnifiques, comme l'attestent les ruines que l'on y voit encore. Il ne reste plus du palais de Néron, que des bains chauds qui ont été taillés dans le roc, avec un art admirable. Les vapeurs qu'en exhalent les eaux, sont telles que personne ne peut avancer plus de 20 pas dans le chemin qui y conduit. On en fait aujourd'hui le même usage que des bains sudorifiques de S.-Germano. Au pied de la montagne où ils sont situés, on en trouve d'autres d'eau tiède, qui portent le nom de *S.-Giorgio*. On remarque aussi les ruines d'un palais de Jules-César, d'un temple de Diane, d'un temple de Vénus, etc., etc. Au bord de la mer, de l'autre côté du château de *Baja*, que Charles-Quint fit construire sur un rocher, dans une position malsaine, on voit aussi beaucoup d'antiquités, et spécialement, les ruines d'un temple d'Hercule, qui sont dans la mer; et les monumens funèbres élevés à Agrippine, mère de Néron, existent encore sur la terre ferme. Le canton qui est au-delà du château, s'appelle *Baula*; et un peu plus avant dans le pays, on rencontre beaucoup d'habitations isolées. C'est dans les environs qu'est situé le lac des Morts (*Lago de Morti*) qui a 500 toises de longueur, et qui est très-poissonneux. Ce lac communique à la mer, par le moyen d'un petit canal; et il en est séparé par une digue faite de main d'homme. Le *lac Fusaro*, qui était à un mille de celui-ci, du côté du nord, était appelé l'*Achéron*. C'est celui où, selon les poètes, Caron passait dans sa barque les âmes des morts. Il sert à faire rouir du chanvre, et à nourrir du poisson qui y réussit très-bien. On trouve tout auprès *les Champs-Elisées* (*Campi Elisii*), qui sont un séjour agréable pendant l'été.

La pointe occidentale du golfe de Pouzzoles, forme le *promontoire de Misène*, sur lequel était bâtie la ville du même nom, et qui a, dans toute son étendue, des voûtes souter-

raines. Au pied de ce promontoire, il y a un port où les Romains tenaient une flotte. On voit encore quelques restes de la ville de de Misène, que les Sarrasins détruisirent en 890.

A peu de distance de la rive orientale du même golfe, se trouve l'île de *Nisida*, qui ressemble à un grand jardin composé de plusieurs éminences. On prétend qu'elle rapporte 8000 ducats par an. Vers le sud, elle a un petit port, qu'on appèle *Porto Pavone*; et sur un rocher attenant à ce port, il y a un lazaret, où font quarantaine les équipages des vaisseaux du levant qui vont à Naples.

L'île de *Procida* est à peu de distance de celle de *Nisida*. Elle a environ 6 milles d'Italie de circonférence; et l'on y compte à-peu-près 4,000 habitans. Elle est fertile, et donne de bons vins. La petite ville du même nom est située sur l'éminence de la pointe méridionale; et il y a aussi un bourg au bord de la terre ferme.

A deux milles de la précédente (1) se trouve l'île d'*Ischia* (anciennement *Ænaria* et *Pitecusa*), qui a environ 10 milles d'Italie de circonférence, en y comprenant les sinuosités que forment plusieurs petits promontoires. Elle est très-montueuse, mais fertile, sur-tout en bon vin. Elle abonde en gibier. On y trouve des mines de fer, des bains chauds et des grottes sudorifiques. La petite ville d'Ischia est située vers le nord, au bord de la mer, sur un rocher extrêmement élevé, et est jointe à l'île par un pont. Outre l'église cathédrale, il y a trois paroisses et un couvent de religieuses. L'évêque d'Ischia est suffragant de l'archevêque de Naples. Autrefois trois collines de cette île jetaient des flammes; et ces petits volcans l'incommodèrent beaucoup en 1031.

Torre-del-Greco est un village bâti sur le bord de la mer.

Portici est un village situé à 7 ou 8 milles de Naples. Don Carlos y a fait bâtir un château, dont les appartemens sont pavés en mosaïques grecques et romaines, qui ont été tirées des ruines d'Herculanum. Le cabinet d'antiquités que l'on

---

(1) Entre l'île de Procida et l'île d'Ischia il y a un îlot auquel on ne donne point de nom, et qui probablement n'est qu'une dépendance de l'une ou de l'autre.

voit dans ce château, contient une incomparable collection de statues, de bas-reliefs, de vases précieux, qu'ont fournis les restes des villes d'Herculanum, de Pompeia et de Stabbia. En 1755 on érigea une Académie de Belles-Lettres, destinée à examiner les antiquités de ces trois villes. Depuis cette époque jusqu'en 1768, cette société a publié six volumes in-folio, imprimés aux frais de sa majesté Sicilienne.

Ce qu'on admire principalement dans le château de Portici, ce sont deux statues équestres, l'une de Marcus-Nonius Balbus, et l'autre de son fils. Ces statues sont extrêmement précieuses par la beauté du travail; et ce sont les seules de ce genre que nous ait laissées l'antiquité.

Entre Torre-del-Greco et Portici était située la ville d'*Herculanum* ou d'*Heraclum*, dont nous avons parlé dans l'introduction de cette description de l'Italie (*Voyez* ci-dessous, page 74). Au moyen des fouilles que l'on a faites à cet endroit, on a découvert des édifices considérables, d'où l'on a tiré des antiquités d'un grand prix, des tableaux, des statues, des bustes, differentes sortes de vases et d'instrumens, des candelabres, toutes sortes de meubles, des bouteilles de verre, des ouvrages de parure pour les femmes, des instrumens de musique et de chirurgie, des armes, des médailles, des pierres gravées, des livres écrits sur des feuilles de roseaux collées ensemble, et entr'autres quatre manuscrits grecs, qui forment un traité de la philosophie épicurienne, un autre de morale, un poème sur la musique, un livre sur la rhétorique, etc., etc. Les fouilles se continuent encore. Il y a quelques personnes qui doutent que cette ville soit celle d'Herculanum.

A peu de distance de celle-ci se trouvait la ville de *Pompeia*, dont nous avons parlé aussi (*Voyez* ci-dessous, pag. 75 et 76).

Le *Vesuve* est une montagne volcanique d'environ 600 toises de hauteur, et d'une forme pyramidale, située à 3 lieues à l'est de Naples, et à une lieue de la mer. Elle est séparée du reste de l'Appennin. La base de cette montagne a 3 lieues de circonférence, et le sommet 850 toises seulement (*Voyez* ci-dessous, page 77).

Au nord du Vesuve se trouvent les montagnes de *Somma* et d'*Attaiano*, qui tiennent à ce mont par leur base. On croit

que ce sont les restes d'un volcan plus étendu, qui occupait les trois montagnes.

Sorrento (*Surrentum*) est une ville d'environ 15,000 âmes, située sur la côte septentrionale du promontoire qui borne le golfe de Naples au sud. Elle est à la distance de 7 lieues au sud-est de cette capitale, et à 4 lieues à l'ouest d'Amalfi, au fond d'une baie spacieuse. Le climat et la position en sont délicieux. On y trouve une eau excellente, des fruits, des poissons, du lait, du beurre, les meilleurs veaux, du vin excellent, et presque toutes les choses nécessaires à la vie, à très-bon marché. Elle tire son nom de la résidence ou du culte des Sirènes. Quelques inscriptions et des réservoirs sont les seuls restes d'antiquités qu'on y voie. Sorrento est la patrie du Tasse. Cette ville jouit aussi d'un autre genre de gloire qui mérite qu'on en fasse mention : les Turcs l'ayant saccagée en 1558, emmenèrent avec eux 12,000 captifs ; mais préférant l'argent à un si grand nombre d'esclaves, ils envoyèrent à Naples proposer de les rendre moyennant une bonne rançon. Soit méfiance, soit insensibilité ou consternation, leur offre fut rejetée, et les infidèles mirent à la voile avec leurs prisonniers. Peu après, ce qui restait d'habitans à Sorrento, par une générosité dont il y a peu d'exemples dans l'histoire, vendirent leurs terres, et rachetèrent leurs concitoyens

A 3 milles du promontoire sur lequel est située la ville de Sorrento, se trouve l'île *Capri* ou de *Caprée* (1). Cette île, qui a deux lieues de longueur sur trois-quarts de lieue de largeur, est montueuse, et l'accès en est difficile. Auguste y séjourna souvent, pour s'y délasser des travaux de l'empire ; et Tibère y passa les sept dernières années de sa vie. On y voit encore les ruines des nombreux monumens qu'y avait élevés celui-ci. Il y a dans cette île deux petites villes, dont l'une est celle de *Capri*, et l'autre celle d'*Anacapri*. La première est la plus considérable, et est située dans la partie ouest de l'île. La seconde est le lieu de la résidence de l'évêque,

(1) Selon les cartes les plus détaillées, l'île de Caprée fait partie de la province connue sous le nom de Terre de Labour, ce qui convient mieux à sa position, et non de la principauté citérieure, avec laquelle la décrivent quelques voyageurs et le géographe Busching.

qui est suffragant de l'archevêque d'Amalfi, et que l'on appelle, par plaisanterie, *l'évêque des Cailles*, parce que la plus grande partie de ses revenus se compose du produit de la vente des oiseaux de cette espèce, et d'autres oiseaux de passage, qui traversent cette île au printems et à l'automne. Capri est à 8 lieues au sud de Naples, par 31 deg. 41 min. de longitude, et 40 deg. 35 min. de latidude, dans un canton étroit et bas, mais agréable et fertile, qui traverse obliquement les montagnes de l'est et de l'ouest. La population réunie des deux villes de Capri et d'Anacapri est, dit-on, d'environ 9,000 habitans. Du côté du sud, et à très-peu de distance de l'île de Caprée, il y a deux ou trois rochers pointus, qui sont les *Sirenum scopuli* dont parlent Virgile et Ovide.

V. *Principauté ultérieure.* — Cette province, qui a environ 17 lieues de longueur sur 10 de largeur, est située au milieu de l'Appennin, et est borné au nord par le comté de Molise et la Capitanate, à l'est par la Capitanate et la Basilicate, à l'ouest par la Terre de Labour, et au sud par la principauté citérieure. Elle était anciennement habitée par une partie des Samnites et des Hirpins. La population en est de 250,136 âmes. Ce pays est arrosé principalement par les rivières de Calore, de Sabato et de Taboro, et renferme le lac Amasancto. On y compte un archevêché et cinq évêchés.

Conza en est la seule ville de quelqu'importance. Un canton, appelé autrefois *Valle-Beneventina*, dont *Bénévent* était la capitale, se trouve enclavé dans la principauté citérieure (1).

Conza est située sur le bord de l'Ofanto (*Aufidus*), à 21 lieues à l'est de Naples, à 12 au sud-est de Bénévent, et à 13 au nord-est de Salerne, par 32 deg. 55 min. de long., et 40 deg. 50 min. de latit. Cette ville est la capitale de la province, et le siége d'un archevêché. Elle a le titre de duché.

VI. *Principauté citérieure, ou principauté de Salerne.* -- Cette province qui a environ 25 lieues de longueur, sur 17 de largeur, est bornée au nord, par la principauté ultérieure; à l'est, par la Basilicate; à l'ouest et au sud, par la mer Adria-

(1) *Voyez* le duché de Bénévent, à la fin de l'Etat de l'Eglise.

tique. Elle était jadis habitée par les Picentins et par les Lucaniens. La population en est de 447,465 habitans. Elle est arrosée par plusieurs rivières, et l'on y trouve deux ports de mer, Castel-à-mare-di-Stabia et Salerne. On y compte trois archévêchés et quinze évêchés. Les villes principales, ou remarquables de cette province, sont *Nocera*, *Salerne*, *Amalfi*, *Pœsti* et *Policastro*

Nocera de' Pagani (*Nucerea Paganorum*) est une ville située à la distance de 4 lieues au nord-est de Salerne. Elle est divisée en *citta soprana* et en *citta sottana*, en ville haute et en ville basse. Le palais épiscopal et quelques couvens ombragés de bois de cyprès, couvrent d'une manière très-pittoresque la pointe d'une montagne isolée, et composent la première. Les bâtimens qui s'étendent le long de la côte, forment la seconde. L'évêque de Nocera est suffragant de l'archevêque de Salerne. Si l'on en croit Swinburne, la population de cette ville est de 30,000 âmes. Quoiqu'il en soit, on y compte, sans la cathédrale, 11 paroisses, 4 couvens d'hommes et 2 couvens de filles. La paroisse de Sainte-Marie-Majeure, est un ancien monument qui a dû servir de temple, de bain, ou de baptistaire. Le plan en est rond, et il est composé de 42 colonnes acouplées et du plus beau marbre. Au milieu, il y a un bassin revêtu en marbre blanc, avec deux gradins circulaires, et un canal par où l'eau s'échappait. Nocera a le titre de duché, que porte la maison Caraffe.

Salerne (*Salernum* en latin, *Salerno* en italien) est la capitale de la principauté, et est située à 11 lieues au sud-est de Naples, et à 12 au sud de Bénévent, par 32 deg. 19 min. de long., et 40 deg. 35 min. de latit. Une partie de cette ville, s'étend le long du bord de la mer, et l'autre s'élève en amphithéâtre jusqu'au château, qui n'a de remarquable que sa situation sur une hauteur entièrement isolée de la grande chaîne des montagnes. Salerne est entourée de murs assez forts. Elle a, à l'extrêmité intérieure d'un golfe profond, auquel elle donne son nom, un bon port, qui est cependant négligé. L'histoire de cette ville occupe une place considérable dans l'histoire générale de l'Italie, au moyen âge. Avant ce tems, il en a été fort peu question, quoique ce fût une colonnie romaine. Les rois de la maison d'Anjou faisaient prendre à leurs fils aîné, le titre de prince de Salerne.

Le

Le siége épiscopal de cette ville fut établi en 994, et devint un archevêché en 1099. La cathédrale fut bâtie sur les fondemens d'un ancien monument; mais elle est d'un style gothique et lourd. On y remarque le tombeau du pape Grégoire VII, qui mourut à Salerne. Il y a sous cette cathédrale, une chapelle, où, dit-on, l'on conserve, dans une châsse d'argent, les reliques de Saint-Mathieu l'évangéliste. Au-devant de l'église, il se trouve une cour assez spacieuse, qui est environnée d'un portique de colonnes antiques de porphyre, de granit et de marbres précieux. Ces colonnes soutiennent une suite d'arcades en briques, que firent construire les Normands, et dont la coupe annonce plutôt le style des Sarrasins que celui des Golhs ou des Grecs. Dans le centre de la cour est un bassin de granit, de 15 pieds de diamètre, qui est toujours rempli d'une eau excellente. Sous la colonnade sont placés plusieurs tombeaux anciens. *L'école de Salerne* acquit une grande réputation sous le règne du dernier prince Lombard. Les Arabes y étant accourus en foule, y enseignèrent la philosophie, et sur-tout la médecine, dans laquelle ils excellaient alors. En 1100, les médecins de cette école publièrent leur fameux recueil, intitulé : *de Sanitate Tuenda*, lequel fut composé en vers léonins. Roger Ier. donna des lois et des statuts à cette école; et elle obtint dans la suite différens priviléges. Enfin, elle fut érigée en université.

Il se tient, chaque année, plusieurs foires considérables à Salerne.

Amalfi (*Amalphis*) est située sur la côte occidentale du golfe de Salerne, à 5 lieues au sud-ouest de cette ville, et à 4 à l'est de Sorrento, par 32 d. 7 m. de long., et 40 d. 35 m. de latit. On croit qu'elle fut fondée en 600. Elle était anciennement considérable, puissante et très-commerçante. Elle se gouvernait en république, et avait un duc pour chef. En 1075, elle fut saccagée par les Pisans, qui y trouvèrent les *Pandectes* (1), appelés *Pisanes*, puis *Florentines*, qu'un marchand y avait apportées de la Grèce par simple curiosité; car le code théodosien était en vigueur dans cette ville. Amalfi est bâtie sur des rochers inaccessible aux bêtes de

(1) Le *Digeste*.

somme. Elle tire son blé, deux fois par semaine de Salerne; et lorsque la mer est agitée, on est en danger d'y mourir de faim, les chemins par terre étant impraticables. Cette ville a le titre de principauté, titre qui appartient à la maison Piccolomini. Elle est le siége d'un archevêque; et il n'y a point d'autre église paroissiale que la cathédrale, ouvrage gothique et lourd, dans lequel on a fait entrer des ruines d'antiquités.

On fait à Amalfi quelques serges et du papier.

Pesti (anciennement *Pæstum* et *Posidonia*) est à la distance de 22 lieues au sud-est de Naples. C'était autrefois une ville considérable et le siége d'un évêché; mais elle est située dans une contrée mal-saine. Elle fut dévastée en 1080, et les habitans l'abandonnèrent successivement. En 1745, on y a découvert de beaux restes d'architecture ancienne, et en particulier trois temples, dont il existe encore des colonnades entières, un théâtre et un amphithéâtre.

Policastro (*Palæocastrum*) est une petite ville ville presque ruinée, située à 22 lieues au sud-est de Naples, par 33 deg. 15 min. de long., et 40 deg. 7 min. de latit., sur la côte septentrionale d'un golfe auquel elle donne son nom. Elle a le titre de comté, et est le siége d'un évêque suffragant de l'archevêque de Salerne.

VII. *Capitanate* (1). Cette province est bornée au nord et à l'est par la mer Adriatique, à l'ouest par le comté de Molise, et au sud par la principauté ultérieure. Le nom qu'elle porte, vient par corruption de *Catapanata*, district d'un Catapan, ou d'un gouverneur suprême, nommé par l'empereur d'Orient. Elle renfermait une partie de l'ancienne Apulie, la Daunie et le pays des Frentans. La Capitanate est arrosée par plusieurs rivières, et l'on y trouve deux ports de mer, Viesti et Manfredonia. Elle a de bons pâturages et des terres fertiles en blés, mais presque point de bois. Les îles Tremiti en dépendent. On y compte un archevêché et neuf évêchés. On fait du sel dans quelques-uns des cantons maritimes de cette province.

Les villes et les lieux remarquables de la Capitanate sont:

---

(1) La Capitanate, la terre de Bari et la terre d'Otrante sont désignées quelquefois comme une seule province, à laquelle on donne le nom de *Pouille* (la).



Lesine, *Lucera*, *Viesti*, *Monte S.-Angelo*, *Manfredonia*, *Foggia* et *Ascoli*.

Lesine (*Lesina*) est une petite ville située au bord d'un lac, à qui elle donne son nom, et qui est peu éloigné de la mer. Elle est le siége d'un évêque suffragant de l'archevêque de Bénévent.

A peu de distance de la côte voisine du lac de Lésine, se trouvent les *Iles de Santo-Domingo*, de *Santo-Nicolo* et de *Capraria*, qui forment un groupe connu sous le nom d'*Iles de Tremiti*. Il y a un couvent dans la première. La seconde, que l'on appelle aussi *Ile de Tremiti*, a un château et un couvent de bénédictins, qui ont le droit d'y entretenir 25 soldats pour leur défense. La Capraria n'est point habitée.

Lucera (anciennement *Luceria*, puis aussi *Nuceria* ou *Nocera*), est une ville épiscopale, située à 12 lieues à l'ouest de Manfredonia, par 32 degr. 59 min. de longit., et 41 deg. 28 min. de latit. C'était une des principales villes des Samnites. Le consul Lucius Papirius l'ayant assiégée, la força bientôt à capituler; et entre autres conditions, il exigea que tous les hommes en état de porter les armes passassent sous le joug, ayant à leur tête, leur général Pontius, celui qui, aux Fourches Caudines, avait imposé aux Romains cette flétrissante loi. Cette condition fut exécutée. Quelque tems après, les Lucériens livrèrent aux Samnites, leur ville avec la garnison romaine; mais leur trahison fut bientôt punie. Les Romains prirent Lucera d'assaut, en tuèrent tous les habitans, et y envoyèrent une colonnie de 2,500 citoyens. Lucera fut détruite en 600 par l'empereur Constance. Frédéric II, de la maison de Souabe, la rebâtit vers l'an 1240.

L'épithète de *noble* qu'Horace a donnée à cette ville, ne doit en désigner que l'antiquité; car Strabon dit qu'elle avait beaucoup perdu de sa splendeur au tems d'Auguste. Le seul reste d'architecture romaine qu'on y trouve aujourd'hui, est une tour placée au milieu du château. Presque tous les cabinets renferment des médailles de Lucera. Cette ville a le titre de duché; elle est le siége du tribunal de la province. L'évêque de Lucera est suffragant de l'archevêque de Bénévent.

Viesti (*Bestia*) est une petite ville fort pauvre, située au pied du mont Gargan, sur la mer Adriatique, à l'extrémité

de cette prolongation de la terre ferme, qui forme ce qu'on nomme l'éperon de la botte de l'Italie. Elle est à 10 lieues au nord-est de Manfredonia, et à 47 au nord-est de Naples. C'est une ville du domaine royal; et elle est le siége d'un évêque suffragant de l'archevêque de Manfredonia.

Monte-S.-Angelo (*Angelopolis*) est une petite ville située à 2 lieues au nord de Manfredonia, par 33 deg. 38 min. de longit., et 41 d. 43 m. de latit. Elle est bâtie sur le sommet d'une montagne du même nom, plus connue, toute fois, sous celui de *Monte-Gargano* (*Garganus-Mons*), dont parlent Virgile, Horace, Strabon et d'autres auteurs anciens. Le mont Gargan est une chaîne de montagnes, presque entièrement composées de marbre, et formant un grand promontoire qui s'avance dans la mer Adriatique. Il y fait toujours froid. La population de Monte-S.-Angelo est d'environ 8,000 mille âmes. On rend à Monte-S.-Angelo un culte particulier à l'archange S.-Michel, dans une église que l'on a bâtie dans une caverne creusée par la nature au sein d'un rocher. Les pélerins accourent en foule à cette église, qui avait anciennement un trésor que les Turcs pillèrent plusieurs fois. Celui que l'on y voit aujourd'hui est très-peu considérable.

Manfredonia est une petite ville, située sur un golfe de la mer Adriatique, auquel elle donne son nom. Elle est à la distance de 20 lieues au nord-ouest de Bari, et de 40 au nord-est de Naples, par 34 deg. 25 min. de longit., et 31 d. 58 min. de latit. Cette ville fut bâtie en 1256, par Mainfroi, avec les ruines de la ville de *Sipuntum*, dont l'archevêché y fut tranféré. Elle a un château qui est à l'abri d'un coup de main. Une jetée naturelle y forme un port, qui, par son peu de profondeur ne peut être appelé qu'une rade, laquelle est assez sûre par sa situation, et est garantie des vents du nord par le Mont-Gargan. Il y aborde beaucoup de vaisseaux vénitiens, qui y apportent des toiles, de petites merceries, et y chargent du blé, de la laine, etc. La ville est jolie, bien bâtie, bien percée et peuplée de 4000 habitans. Les Turcs la prirent et la détruisirent en 1620. Elle a un lazaret, à cause du commerce direct qu'elle fait avec la Grèce.

Foggia est une ville située à 5 lieues au sud-ouest de Manfredonia, au milieu d'une vaste plaine. Elle n'a ni murs d'en-

ceinte, ni citadelles, ni portes, quoique ce soit une des principales villes de la Capitanate. Cependant les maisons en sont assez bien bâties, et il y a deux ou trois belles rues. La douane est un assez bel édifice. En 1732, Foggia fut, ainsi que plusieurs autres villes de la côte, ruinée par un tremblement de terre; on la rebâtit ensuite avec plus d'élégance et de régularité. Pendant l'été, l'air en est mal-sain, ce qui fait que durant cette saison, les personnes aisées se retirent ailleurs; mais en hiver, elle contient environ 20,000 habitans, en y comprenant les étrangers. Sous les places et les principales rues de cette ville, on a construit des voûtes, où l'on dépose le blé, qui s'y conserve parfaitement d'une année à l'autre. Les Français y achètent aussi beaucoup de laines. Il est peu question de Foggia dans l'histoire, avant l'arrivée de la maison de Souabe en Italie. Dans les environs, on voit les ruines de l'ancienne ville d'*Arpi*, bâtie par Diomède.

Ascoli de Satriano (anciennement *Appulum Asculum*) est une ville située sur une montagne, à 15 lieues à l'est de Bénévent, et à 28 à l'est de Naples, par 33 deg. 15 min. de longi., et 41 deg. 8 min. de latit. Elle a le titre de duché et un évêque suffragant de l'archevêque de Bénévent.

VIII. *Terre de Bari.* Cette province est bornée au nord par la Capitanate, à l'est par la mer Adriatique, au sud par la terre d'Otrante, et à l'ouest par la Basilicate. Elle était jadis habitée par les Peucétiens, par les Pédiculi, et par une partie des Apuliens. Elle est arosée principalement par l'Ofante; et elle a quatre ports de mer, qui sont : Barletta, Trani, Molfetta et Bari. La population en est de 281,048 habitans. On y compte deux archevêchés, Bari et Trani.

Les villes principales et les lieux remarquables de cette province sont : *Canosa, Barletta, Trani, Bisseglia, Molfetta, Bitonto, Bari, Mola-di-Barri, Polignano; Conversano et Gravina.*

Canosa (*Canusium*) est une petite ville qui a le titre de principauté. Elle était le siége de l'archevêché qui se trouve actuellement à Bari, mais elle a un prévôt, qui, pour le spirituel, ne relève que du pape. C'est une ancienne ville grecque, qui fut fondée par Diomède, et les champs qui l'environnent ont conservé le nom de *Campi Diomede.* Horace en appelle les habitans *Bilingues*, parce qu'ils parlaient grec et latin, ainsi que ceux de plusieurs autres villes de cette

contrée. Les ruines de Canose prouvent combien cette ville était considérable autrefois. Un aqueduc y apportait des eaux de plus de vingt milles. Auprès de ce qui en reste, on aperçoit les ruines d'un grand amphithéâtre, sur les gradins duquel on laboure actuellement, et dont les corridors sont entièrement comblés de terre. Cependant la forme en est encore si distincte qu'on peut le mesurer, et que M. de Non le trouva de la longueur de 450 pieds, sur 375 de largeur. C'était un ovale très-arrondi. Plus loin, sur le chemin qui conduit au pont de Canose sur l'Ofante, il y a un arc de triomphe en briques, qui porte le nom de *Terentius Varron*, chose assez singulière, puisque ce consul fut l'unique cause de la défaite des Romains à la bataille de Cannes. Ce monument est très-simple, et n'a qu'une seule arcade. Il est décoré de pilastres et d'une corniche; mais cette corniche est détruite de manière à ne pouvoir en distinguer le profil. L'église appelée *Chiesa-Madre*, que l'on voit dans la ville, a été presque entièrement construite avec des restes de l'antiquité. Elle est décorée de magnifiques colonnes de brèche, et de six autres colonnes de marbre vert antique, de deux pieds de diamètre. On voit adossé à cette église un magnifique tombeau de Bœmond, prince d'Antioche, et fils de Robert Guiscard, celui dont parle le Tasse dans la Jérusalem délivrée. Ce tombeau, revêtu de marbre en dehors, l'était aussi en dedans. Il fait honneur au goût et à la magnificence du tems où il fut élevé. Les portes en sont de bronze et d'un travail parfait. En fouillant près de la même église, on a trouvé une table d'airain sur laquelle sont gravés les noms de tous les Romains qui furent envoyés pour former la colonie de Canose, selon leur rang et l'emploi qu'ils devaient avoir. Ce morceau est fort intéressant pour faire connaître l'ordre et la disposition des colonies romaines.

La ville de Canose est célèbre par la honte de l'empereur Henri IV, qui ayant été excommunié par le pape Grégoire VII, vint en 1077, y mendier son pardon, nu-pieds au milieu de l'hiver, devant la porte du palais du pape; et ce ne fut qu'après avoir recommencé trois jours de suite cette humiliante démarche que l'excommunication fut levée.

Le pain de Canose a toujours le défaut que lui reprochait Horace; il est plein de gravier. Les meules de pierre

molle et friable, dont se servent les meuniers de ce pays, en doivent être la cause, plutôt que la poussière de l'aire où l'on bat le grain.

A six milles à l'est de Canose, se trouvait la ville de *Cannes*, près de laquelle Annibal remporta sur les Romains, l'an 536 de la fondation de Rome, une célèbre victoire. On écrivait le nom de cette ville au pluriel, *Cannœ*, probablement parce qu'elle avait été composée de parties séparées, bâties sur différentes éminences; mais les Grecs le mettaient au singulier. Cannes était bâtie sur des monticules, à l'extrémité d'une vaste plaine. Il y avait un château dont on voit encore les ruines, ainsi que quelques fragmens d'autels, de corniches, de portes, de murs, de souterrains et de voûtes qui servaient de magasins à blé. Cette ville fut ruinée, l'année avant la fameuse bataille qui se livra auprès; mais ayant été rebâtie, elle devint le siége d'un évêché, dans les premiers siècles du christianisme. Elle fut ruinée de nouveau dans le sixième siècle; cependant il paraît qu'elle a existé ensuite, sans éclat, pendant cinq ou six cents ans.

Du haut du château de Cannes on pouvait voir le champ de bataille où furent vaincus les Romains. C'est une plaine immense, occupée par des marais, des pâturages et quelques terres labourées. Les Romains et les Carthaginois étaient campés au sud de l'Aufide (*Aufidus*, aujourd'hui l'Ofanto) que les Romains traversèrent les premiers(1). Ainsi le champ de bataille était au nord de cette rivière, dans une plaine qui en a pris le nom, qu'elle conserve encore, de *Pezzo-di-Sanguine* (champ du carnage). On a diversement interprêté le passage où Tite-Live, décrivant la position des deux armées, dit que les Romains faisaient face au nord, et les Carthaginois au sud; mais la difficulté cesse en examinant et la place où fut livré le combat et le cours de l'Aufide, qui, après avoir coulé quelque tems à l'est, tourne-là brusquement au sud, et décrit un très-grand demi-cercle. Les Romains furent fort incommodés par la poussière que fit voler de leur côté, un vent de sud-est, appelé *vulturne*, qui est fréquent

(1) Il coule à travers cette plaine un ruisseau que l'on appelait le *Vergellus*, dont le lit fut tellement rempli des corps des Romains, qu'ils servirent de pont à Annibal.

dans cette brûlante contrée. Ceux d'entr'eux qui échappèrent au carnage, se réfugièrent à *Canusium*, où ils furent reçus de la manière la plus hospitalière. Le commandement de cette ville fut conféré à P. Scipion, depuis surnommé l'*Africain*, qui était encore très-jeune et à Appius Claudius. Scipion ayant appris que quelques jeunes patriciens, croyant tout perdu, se proposaient de quitter l'Italie, se rendit au lieu de leur assemblée, tira son épée et leur déclara qu'il traiterait en ennemi celui qui refuserait de jurer de ne point abandonner sa patrie, et tous en firent le serment.

Barletta (*Barulum* ou *Barduli*) est une ville située sur la mer Adriatique, à 40 lieues à l'est, quart-nord de Naples, et à 10 à l'ouest de Bari, par 34 deg. 2 min. de longit., et 41 deg. 30 min. de latit. C'est une des quatre villes que l'on appelle les *quatre Châteaux de l'Italie*. Effectivement celui de Barletta a de la réputation, mais ce n'est qu'un ouvrage carré, défendu par de mauvais fossés secs, qui n'a de recommandable que la beauté et la dureté des pierres dont il est bâti, ainsi que la ville et le port. Ce port n'est qu'un môle fort bas, avec un ouvrage isolé et en demi-cercle, qui laisse entrer les vaisseaux de côté, comme à Civita-Vecchia. Barletta commerce en grains que l'on vient chercher de Trieste, et la population en est d'environ 18,000 âmes. On y voit sur la place du marché, une statue colossale de bronze, de 17 pieds 3 pouces, que l'on suppose être celle de l'empereur Heraclius, dont le règne commença en 610. Cette ville est le siége d'un métropolitain qui a le titre d'archevêque de Nazareth, et d'évêque de Cannes et de Monte-Verde. Ce prélat a le droit de porter le pallium dans toute la catholicité.

Trani (*Tranum*) est une ville située à 50 lieues à l'est, quart-nord de Naples, et à 8 à l'ouest de Bari. C'est le siége du tribunal de la province et celui d'un archevêché. La ville est assez bien bâtie en pierres, sur un terrain inégal. Le port est entouré par la ville; et à peine y a-t-il assez d'eau pour faire flotter un bateau. La cathédrale est un édifice de mauvais goût. A l'ouest de cette église est le château qui consiste en quelques tours sombres, bâties par Frédéric de Souabe, qui, pour se venger des déprédations commises par les Vénitiens sur ces côtes, fit pendre *Pierre Tiepolo*, fils du doge, à l'une de ces tours et à la vue des galères vénitiennes qui croisaient dans

le port. En 1502, il y eut sous les murs de Trani, un combat de onze Espagnols contre autant de Français, pour soutenir l'honneur de leur pays. Les Vénitiens étaient juges du camp. On combatit jusqu'à ce qu'il ne restât plus que six Espagnols et quatre Français. Ceux-ci mirent alors pied à terre, et se battirent derrière leur chevaux jusqu'à ce que la nuit mît fin au combat. L'exportation du blé est considérable à Trani, et les vivres y sont abondans et de bonne qualité.

Bisseglia est une petite ville située à 4 milles de Trani. L'aspect en est riant, les maisons y ont la plus belle apparence et dominent les murs de la ville qui sont bien entretenus; mais les rues en sont étroites; et le port n'est point en bon état.

Molfetta (*Melfictum*, *Melficta*, *Melfita* ou *Melfitum*) est une ville d'environ 12,000 âmes, située sur la mer Adriatique, à 3 lieues à l'est de Trani, et à 4 au nord-ouest de Bari. L'extérieur en est agréable, mais les rues en sont étroites et sales. Cette ville a le titre de principauté, que porte la maison Spinola; et elle est le siége d'un évêque, qui ne relève que du pape. Elle fait quelque commerce en huile et en amandes. A peine est-on sorti de Bisseglia qu'on aperçoit Molfetta; car les rives de la mer Adriatique sont si habitées et si plattes que presque toujours, de la ville que l'on quitte, on voit celle où l'on va. Le pays est fertile en vins, en grains, en huiles et en fruits, et produit sur-tout beaucoup de caroubiers.

Bitonto ou *Botonto* (*Budruntum*) est une jolie petite ville du domaine royal, qui est située dans une plaine, à 3 lieues au sud de la mer Adriatique, et à 4 au sud-ouest de Bari. Elle est le siége d'un évêque suffragant de l'archevêque de cette dernière ville. Ce fut dans les environs de Bitonto, qu'en 1734, les Impériaux furent battus par les Espagnols.

Bari (*Barium*), capitale de la province, est située sur la mer Adriatique, à quatre lieues au nord de Bitonto; à 8 à l'est de Trani; à 20 au nord-est d'Acerenza; à cinquante à l'est quart-nord de Naples, par 34 degrés 41 minutes de longitude, et 41 degrés 31 minutes de latitude. Cette ville qui est défendue par une double muraille et par un vieux château, forme une péninsule composée de rochers triangulaires. La circonférence en est d'environ un mille. Les maisons qui, en

général, sont mesquines, et sans aucun ornement d'architecture, sont bâties sur un sol élevé par les ruines des anciens édifices, à près de trente pieds au-dessus du niveau de la mer. Les rues sont raboteuses, étroites, tortueuses et sales. Le nouveau rempart au-dessus du port, est la seule promenade qu'il y ait à Bari; mais il en est peu de plus agréables. A chaque détour, on jouit d'un point de vue différent. Depuis les monts du Gargan, jusqu'à ceux d'Ortuni, les villes bâties le long de la côte, étant de différentes teintes, font le plus bel effet; et l'on ne saurait rien voir de plus pittoresque, que le grand nombre de bateaux pêcheurs qui regagnent leur port à l'approche de la nuit.

On ne trouve que peu de chose dans les auteurs anciens, sur la fondation et sur l'histoire de Bari. Les Lombards, les Grecs et les Sarrasins s'en disputèrent la possession dans le neuvième siècle. C'était la résidence des gouverneurs que les empereurs de Constantinople tenaient dans la Pouille et dans la Calabre. Ferdinand I.er d'Arragon, enleva à un prince de Tarente, la ville et le duché de Bari, ainsi que toutes les autres possessions de ce prince, et donna le tout en 1465, à François Sforce, duc de Milan. La princesse Bonne, qui hérita de ce duché et de la principauté de Rossano, épousa en 1517, le roi de Pologne, Sigismond, et après la mort de ce prince, vint s'établir à Bari. Ce fut-là, que par son testament, elle institua le roi Philippe II, héritier de Bari et de Rossano.

Il y a lieu de croire que l'ancienne Bari s'étendait plus avant dans les terres, que ne fait la ville actuelle. La cathédrale (1) n'a rien de beau à l'extérieur; et le dedans en a été depuis peu arrangé à la moderne, aux frais de l'archevêché, dont cependant les revenus ne passent pas six mille ducats. Le clocher de cette église est un des plus élevés du royaume de Naples, et a 263 pieds de hauteur. Le *Prieuré de S.-Nicolas*, est célèbre par la châsse de cet évêque de Myra, dont les reliques y furent apportées de Lycie, en 1087, par des marchands. Au-dessous de l'église actuelle, il y a une chapelle où le pape Urbain II, assembla un concile général de l'église latine, où l'on décida en 1097, la proces-

(1) Le siége archi-épiscopal de Canosa a été uni à celui de Bari par le patriarche de Constantinople.

sion du S.-Esprit, et où l'église grecque fut anathématisée. Il y a à Bari plusieurs maisons de religieux (1), quelques-unes desquelles ont de très-belles églises ornées de bons tableaux. Les meilleurs sont un *Noli me tangere*, de *Pierre de Cortonne*, une *descente de croix* de *Carle Cignani*, et une *invention de la croix*, par Paul Veronèse. Il y a dans la cathédrale, quelques grands morceaux, par *Luc Giordano* et ses élèves. Le couvent des Jésuites a été converti en un collége où l'on élève de jeunes gentilshommes.

Le hasard a fait découvrir dans un endroit que l'on dit avoir servi de cimetière à l'ancienne ville de Bari, quantité de vases funéraires, connus des antiquaires, sous le nom de vases étrusques, quoique pour un de ces vases fait en Toscane, il y en eût mille de faits dans la Campanie, où la même poterie était d'un usage habituel. La grande vogue que ces vases ont eu depuis un certain nombre d'années, a fait imaginer aux Italiens de les contrefaire; et il n'est pas rare de voir aujourd'hui, un jeune amateur acheter un vase moderne pour un vase antique.

A l'extrémité de la péninsule, il y a une espèce de port qui offre un abri passable aux petits bâtimens. Ce port était meilleur autrefois; mais les Vénitiens l'ont gâté. Il fut un tems où le commerce de Bari fut très-florissant, comme étant à-la-fois le marché des Dalmates et des Levantins. Aujourd'hui, il consiste principalement, en huile et en amandes; et l'on y fournit beaucoup de potasse, de savon, d'anis et d'ail, aux îles ci-devant vénitiennes. Les habitans de Bari se montent à près de 17000, et sont laborieux et actifs.

Mola-di-Bari est une ville épiscopale située sur la mer Adriatique, à 15 milles au sud de Bari.

Polignano (*Polinianum*) est une petite ville épiscopale qui a le titre de marquisat. Elle est bâtie sur le haut d'un énorme rocher qui s'élève à pic au-dessus de la mer, à la distance de 8 lieues au sud-est de Bari. Sous ce rocher, il y a une grotte d'environ 250 pieds de profondeur, et qu'on appèle Grotta-di-Palazzo, nom qui pourrait lui venir de ce qu'autrefois, il y aurait eu un palais construit au-dessus; et en effet, on y voit

---

(1) On trouve dans cette ville 12 couvens d'hommes, 5 couvens de femmes et 3 hôpitaux.

encore quelques ruines. Cette grotte est très-belle. A deux milles au nord de Polignano, se trouve, au milieu d'un bois d'oliviers, et sur une langue de terre qui s'étend au loin dans la mer, le superbe couvent de *Capo-San-Vito*, qui est fort riche, et appartient à des récollets.

Conversano (*Cupersanum*) est une petite ville avec le titre de comté, qui est située entre des montagnes, à 4 lieues de la mer Adriatique, à 3 au sud-ouest de Polignano, et à 6 au sud-est de Bari. Elle est le siége d'un évêque, et se trouve à peu de distance d'un lac.

Gravina est une ville située à 13 lieues au sud-ouest de Bari, et à 10 à l'est d'Acerenza, par 34 degrés 10 minutes de longitude, et 40 degrés 54 minutes de latitude. Elle a le titre de duché que porte la maison Orsini (*des Ursins*). Elle est le siége d'un évêque suffragant de l'archevêque d'Acerenza.

IX. *Terre-d'Otrante* (*Terra Hydruntina*). — Cette province est bornée au nord par la Terre de Bari et la mer Adriatique, à l'est par cette même mer, et au sud et à l'ouest par le golfe de Tarente. C'est l'ancienne Messapie ou Yapygie, et une portion de l'ancienne Calabre. Elle est arrosée par plusieurs rivières, et renferme le lac Limina. La population en est de 290,915 habitans. On y compte trois archevêchés et dix évêchés.

Les villes et lieux principaux de cette province sont *Matera, Tarente, Oria, Brindes, Lecce, Otrante, Santa-Maria-di-Leuca et Gallipoli.*

Matera (*Mateola*) est une ville assez considérable, située à 14 lieues au nord-ouest de Tarente, à 13 à l'est d'Acerenza, et à 11 au sud ouest de Bari, par 34 degrés 18 minutes de longitude et 40 degrés 51 minutes de latitude. C'est la résidence de l'archevêque d'Acerenza, qui prend aussi le titre d'évêque de Matera.

Tarente (*Tarentum*) est une ville forte située à 58 lieues à l'est de Naples, à 16 au sud-est de Bari, et à 24 au nord-ouest d'Otrante, par 35 degrés de longitude et 40 degrés 45 minutes de latitude. Cette ville est bâtie sur l'angle nord-est d'un golfe qni en porte le nom. On dit qu'elle fut fondée par Taras, fils de Neptune qui en était la divinité tutélaire. Le Lacédemonien Phalante, s'étant emparé de Tarente, y établit une colonie de ses compatriotes, appelés Partheniens,

à cause de leur naissance (1). En conséquence, cette ville fut nommée Lacedemonium Tarentum. Elle eut aussi le nom d'Œbalia, d'Œbalus, roi de Lacédémone, père de Tyndare et ayeul d'Hélène. Tarente florissait long-tems avant que Rome fut connue, et dut sa prospérité au commerce. Phalante y établit un gouvernement aristocratique, modelé sur celui de Lacédémone. Mais la plupart des nobles ayant peri dans une guerre contre les Yapigites, la démocratie fut rétablie. Sous cette forme de gouvernement les Tarentins devinrent très-puissans, et la population de leur cité était, dit-on, de 300,000 âmes. Trentes ville considérables étaient sous leur domination. Leur flotte était la plus forte qu'il y eût dans ces mers, et ils entretenaient une armée de 30,000 hommes de pied, et de 3,000 cavaliers. Ils embrassèrent la philosophie de Pythagore, et furent long-tems gouvernés par un de leurs concitoyens, Architas, qui était célèbre comme politique et comme astronome. Les richesses enfantèrent le luxe et la mollesse à Tarente, qu'en conséquence Horace qualifie de *molle* et d'*imbelle*. Les Tarentins avaient fondé plus de festins qu'il n'y avait de jours dans l'année; et la lâcheté ayant succédé à la bravoure, ils se virent dans la nécessité d'employer des troupes mercenaires et des généraux étrangers. Ayant été attaqués par les Romains, ils implorèrent le secours de Pyrrhus, roi d'Epire, comme auparavant ils avaient réclamé celui d'Alexandre, ayeul de ce prince. Dans la seconde guerre punique, Annibal prit Tarente par stratagème, et par la trahison de quelques-uns des citoyens de cette ville; mais elle fut reprise de même par Fabius-Maximus. Les Tarentins perdirent alors leur liberté, et reçurent une colonie romaine. Après la chûte de l'empire romain, cette ville éprouva le sort du reste de l'Italie.

(1) Issus des femmes non-mariées. Les Spartiates, assiégeant Messène, jurèrent de ne point rentrer dans leur patrie qu'ils n'eussent pris cette ville; mais après une absence de dix ans, ils craignirent que la population n'en souffrît, et ils renvoyèrent à Sparte ceux des jeunes gens qui avaient rejoint l'armée après la prestation de ce serment. Les enfans de ces derniers étant en grande partie nés d'un commerce illégitime, furent traités avec mépris par les Spartiates à leur retour de Messène; ils formèrent une conspiration avec les ilotes; mais leur projet ayant été découvert, ils furent chassés de Sparte.

L'ancienne Tarente était construite sur une péninsule, et la citadelle, qui ne tenait à la ville que par une bande de terre, s'avançait dans la mer. A l'est de cette péninsule est une baie que l'on appelle *Mare-Piccolo*, ou la Petite-Mer; et à l'ouest se trouve la pleine mer, que l'on appelle *Mare-Grande*. Lorsqu'Annibal entra dans la ville, les Romains se réfugièrent dans la citadelle, et demeurèrent par-là maîtres du port qui est sur la Petite-Mer, ainsi que de la flotte des Tarentins. Pour remédier à cet inconvénient, le général carthaginois fit conduire ses galères à travers la ville, sur des trains de chars, jusqu'à la Grande-Mer.

La ville actuelle n'occupe guères que l'emplacement de l'ancienne citadelle, et forme une ile, l'isthme ayant été coupé et joint au continent du côté du nord par un grand pont de sept arches, sur lequel passe l'aqueduc qui fournit à la ville une eau qui vient de douze milles. De tous les temples, de tous les gymnases, des théâtres et des autres monumens de l'opulence de Tarente, il ne reste pas une seule colonne. Du tems même de Strabon cette ville était extrêmement diminuée. Le port, qui jadis était excellent, n'est plus guères praticable que pour des barques de pêcheurs. Il y a dans le golfe même une source d'eau douce qui sort du fond; et l'on prétend que, dans un tems calme, on peut puiser de cette eau à la superficie même de la mer. On a comparé Tarente à un vaisseau. Le château qui est à l'extrémité représente la proue; la grande église le grand mât; la tour de Raymond Orsini, le beaupré; et le pont, le cable. Les habitans de Tarente montent à-peu-près au nombre de 18,000, et vivent spécialement de la pêche, le golfe étant très-abondant en coquillage et en poissons de diverses espèces; et, autant que leur pauvreté le leur permet, ils imitent la molesse de leurs ancêtres. Cette ville est défendue par un château. Elle fait partie du domaine royal, et a le titre de duché. C'est le siège d'un archevêque.

La teinture de *pourpre de Tarente* était très-célèbre autrefois. On la tirait de deux espèces de poissons à coquille, le *Murex* et le *Purpurin*. Le premier donnait une couleur de bleu foncé; celle de l'autre était plus claire, et approchait de l'écarlate. Comme la dernière, celle du Murex ne pouvait se soutenir toute seule, et les teinturiers y mêlaient toujours une

certaine quantité de liqueur purpurine (1). On lit dans quelques auteurs, qu'on teignait les toisons sur le corps des brebis; mais nous n'avons aucun renseignement des procédés ni des avantages de cette méthode. Les coquillages bivalves, connus sous le nom de *Pinne-Marine*, s'attachent en grand nombre aux rochers de la côte de Tarente; et l'on travaille dans cette ville, l'espèce de soie qu'ils fournissent.

Près de Tarente, coulait le *Galesus*, rivière fameuse à cause des moutons que l'on nourrissait et que l'on nourrit encore sur ces bords. Ces animaux qu'on appelle aujourd'hui *Piccore-Gentili*, ont une laine très-fine, et d'une couleur jaunâtre. L'introduction de la soie a diminué le prix de cette laine. Les auteurs modernes ne sont point d'accord sur la position de l'ancien Galesus. Quelques-uns supposent que c'est un ruisseau appelé *Cervaro*, qui se jette dans le Mare-Piccolo, à-peu-près à cinq milles de Tarente. D'Anville et Zacconi en font une rivière qui a son embouchure dans la Mare-Grande, à quatre milles à l'ouest de cette même ville.

Les environs de Tarente étaient et sont encore fameux pour la bonté de l'huile et du miel; quant au vin, on n'en fait plus de cas.

La *Tarentule* est ainsi nommée de Tarente où elle est commune. On la trouve aussi dans la Pouille, dans la Campagne-de-Rome, dans la Toscane, dans la Lombardie, et en d'autres parties de l'Italie. On dit que cette araignée est très-vénimeuse, et que la piqûre qu'elle fait, occasionne différens symptômes qui paraissent aussi singuliers que le remède qui en procure la guérison. De ceux qui en sont piqués, les uns pleurent, d'autres rient, ceux-ci sont assoupis, ceux-là chantent, ou ne cessent de crier. Enfin on prétend que ce qui, dans ce cas, soulage le plus le malade, c'est de le faire danser à outrance. A cet effet, on lui fait entendre les symphonies qui lui plaisent le plus; on essaie divers instrumens, on joue des airs de différentes modulations, jusqu'à ce qu'on en trouve un qui le flatte. Alors, dit-on, le *Tarentulé* saute brusquement hors du lit, et se met à danser jusqu'à ce qu'il soit en nage et

(1) Cette liqueur servait aussi d'encre aux empereurs romains. On l'appelait alors *sacrum encaustum*, et nul autre qu'eux ne pouvait s'en servir sans commettre un crime de lèze-majesté.



hors d'haleine, ce qui le guérit. Malgré tous ces détails, la plupart des auteurs et des naturalistes, n'en considèrent pas moins le *Tarentisme* comme fabuleux.

Oria ou *Oira* (*Uria*) est une petite ville située au pied de l'Apennin, à 8 lieues au nord-est de Tarente, et à 8 au sud-ouest de Brindes. Cette ville fondée par une colonie de Crétois, est bâtie sur trois collines, au milieu d'une vaste plaine fertile en blé, en huile et en coton. Oria a le titre de marquisat, qui appartient à la maison *Impériale*. Il est le siége d'un évêque suffragant de l'archevêque de Tarente. Au sud de cette ville, se trouve *Casalnuova*, jadis *Manduria*, dont les habitans mangent de la chair de chien. Il y a près de celle-ci, une sorte de puits naturel, dont l'eau ne s'élève ni ne s'abaisse jamais au-dessus ni au-dessous d'une certaine marque, quand même on y jette des décombres, de manière à le remplir à moitié (Voyez *Swinburne*, 1. S. 27).

Brindes (en latin *Brundusium* et en italien *Brindisi*) est une ancienne et célébre ville d'Italie, située à 13 lieues à l'est de Tarente, à 15 au nord-ouest d'Otrante, à 22 au sud-est de Bari, et à 8 au nord-ouest de Lecce, par 35 degrés 40 minutes de longitude, et 40 degrés 52 minutes de latitude. Elle fait partie du domaine royal, et est le siége d'un archevêque qui a pour suffragant l'évêque d'*Ortuni*, petite ville qui en est à quelque distance, au nord-ouest.

On ignore à quelle époque et par qui Brindes fut fondée. L'an de Rome 485 (26 ans avant J.-C.), les Romains l'enlevèrent aux Salentins; et l'an 509 de la même ère, ils y envoyèrent une colonie. C'était ordinairement là qu'ils s'embarquaient pour la Grèce. On dit que cette ville tire le nom qu'elle porte, de la ressemblance qu'il y a entre la forme du hâvre sur lequel elle est bâtie, et celle d'une tête de cerf, *Brunda* signifiant la tête de cet animal, dans l'ancien langage de la Messapie. Le port de Brindes était le meilleur de la mer Adriatique, et même un des plus beaux qu'il y eût au monde. Il est double. La partie extérieure est fermée par deux promontoires qui, à mesure qu'ils s'avancent dans la mer, s'éloignent l'un de l'autre, comme les deux côtés d'un angle. Entre ces deux caps, gît une petite île, anciennement appelée *Pharos*, parce qu'il y avait un phare, et nommée aujourd'hui *île S.-André*. Des vaisseaux de ligne peuvent jetter l'ancre dans cette

cette rade, que l'île dont il vient d'être question, et sur laquelle Alphonse I.er fit construire un fort, défend de la fureur des vagues. Dans l'enfoncement de la baie, les collines se replient en forme de demi-cercle, pour laisser place au port intérieur, au tour duquel la ville est bâtie. Ce dernier a deux milles et demi de longueur; et la plus grande largeur en est d'environ 1100 pieds. On croit que le port de Brindes a été produit par un tremblement de terre. Jules César voulant y bloquer Pompée et sa flotte, fit enfoncer des pilotis dans toute la partie basse qui sépare les deux chaines de collines, et y fit jeter des arbres, de la terre et des décombres de toute espèce. Cette opération était presque achevée, lorsque Pompée força le passage et s'enfuit dans la Grèce. Dans le 15.e siècle, le prince de Tarente fit couler bas quelques vaisseaux dans le milieu du chenal, pour empêcher ses ennemis d'entrer dans le port. Le sable arrêté par-là, s'accumula bientôt, ferma l'entrée du hâvre, et le rendit impraticable à tout navire. En 1752, l'amoncèlement s'était élevé jusqu'au point d'intercepter le passage des vagues, excepté lorsque le vent d'est soufflait avec force, ou que la pluie avait fait élever les eaux du bassin intérieur. Depuis cette époque, le port est devenu un lac fétide, l'asile d'insectes dangereux. Il ne peut y vivre que des anguilles; et il n'y a que des espèces de pirogues faites d'un seul tronc d'arbre, qui puissent y louvoyer. A chaque extrémité, les terres basses se sont changées en marais dont, tous les étés, les vapeurs engendraient une véritable peste qui, dans le cours de quelques années, enleva ou fit fuir la plus grande partie des habitans, de-sorte que, de 18,000 âmes qu'elle était auparavant, la population de Brindes n'allait plus en 1766, qu'à 5000. En 1775, il y mourut 1500 personnes pendant l'automne. Anciennement, l'air de cette ville était si salubre, que les couvens de Naples y envoyaient pour s'y rétablir, ceux des religieux qui étaient attaqués de maladies de poitrine. Les habitans de Brindes ayant fait des représentations, on a essayé de rouvrir le port; mais on n'a obtenu que peu de succès. Brindes serait une très-grande ville, si l'on n'en considérait que l'enceinte; mais les maisons habitées en remplissent à peine la moitié, les rues en sont mal alignées, et les bâtimens pauvres et mesquins. En nettoyant le chenal, les ouvriers ont trouvé quelques médailles et des

cachets ; et l'on a arraché quelques-uns des pilotis que César y avait fait enfoncer. C'étaient de petits chênes dépouillés de leur écorce, et qui étaient aussi sains que s'ils avaient été coupés depuis un mois.

Il ne reste de l'ancienne *Brundusium*, que quelques arches rompues, des ruines d'aqueducs, des angles d'édifices, etc. En 1456, une grande partie de cette ville fut détruite par un tremblement de terre.

De Brindes à Lecce, le pays est mal peuplé et mal cultivé.

Lecce (*Aletium*), capitale et siége du tribunal de la province, est située à 4 lieues de la mer Adriatique, à 8 au nord-ouest d'Otrante, à 8 au sud-est de Brindes, et à 78 à l'est de Naples, par 35 degrés 55 minutes de longitude, et 40 degrés 38 minutes de latitude. On ignore en quel tems cette ville fut fondée; mais à la grande quantité de vases de forme étrusque, que l'on y trouve, on ne peut douter que l'emplacement qu'elle occupe, n'ait été celui de quelque grande cité où les arts étaient cultivés. C'est une des plus belles villes du royaume, et la plus considérable après Naples ; mais peut-être aussi, celle qui est bâtie avec le plus mauvais goût. Le plus ancien des édifices de cette ville, est du tems de la reine Jeanne I.ère. Le nombre des habitans de Lecce ne monte pas à plus de 13,000, ce qui est peu, eu égard à l'étendue dont elle est. On prétend qu'il est facile de distinguer des autres natifs du royaume de Naples, ceux de cette ville, par leur pesanteur et leur stupidité. Toutefois il s'y trouve une académie de belles-lettres. L'évêque de Lecce est suffragant de l'archevêque d'Otrante. Outre la cathédrale, et trois églises paroissiales, on y compte 18 couvens d'hommes et 10 de filles. Celui des Dominicains est remarquable par une cour qui forme un carré long, entouré de galeries portées par de grosses colonnes accouplées. Les femmes de Lecce sont occupées à faire une dentelle commune, dont probablement elles fournissent tout le royaume; car chaque maison y a l'air d'une manufacture.

La ville de *Lupia*, qui était une colonie romaine, se trouvait dans les environs de Lecce.

Otrante (*Hydruntum*) est une petite ville située sur la mer

Adriatique, à 15 lieues au sud-est de Brindes, et à 24 au sud est de Tarente, par 36 degrés 10 minutes de longitude, et 41 degrés 21 minutes de latitude. Cette ville habitée d'abord par les Candiotes, fut une colonie romaine, et devint successivement la proie des Goths, des Sarrasins et des Turcs (ceux-ci la prirent en 1480). Elle donne son nom à la province, fait partie du domaine royal, et est bâtie sur une île un peu élevée, et entièrement composée de rochers. Cette île communique par un pont à une autre petite île, qui tient elle-même à la terre ferme par un autre pont. Otrante est entourée de hautes murailles et de bastions, et a un château pour sa défense. Elle ne contient que 3000 habitans, et est le siége d'un archevêque. La cathédrale est un bâtiment gothique, dont le sanctuaire est sous terre, comme c'est la coutume dans toute la Pouille. On y voit des colonnes de granit et du plus beau marbre. Otrante se glorifie de posséder une chapelle nommée *de San-Pietro*, où l'on prétend que S.-Pierre, allant d'Antioche à Rome, prêcha l'évangile et dit la première messe qui fut célébrée en Europe. Ce qu'il y a de certain, c'est que cet apôtre passa par cette ville, et se rendit dans la capitale du monde romain.

Le port d'Otrante est petit, d'une mauvaise forme, et les vaisseaux ne peuvent actuellement en occuper que l'entrée. Par sa situation, ce port pourrait être le meilleur et le plus florissant de la mer Adriatique, dont il est la clef. On y embarque la plus grande partie des huiles destinées pour l'Allemagne, par la voie de Trieste.

A la distance d'environ une lieue, et au sud d'Otrante, le pays s'élève, et l'on voit distinctement les monts Acérauniens, situés en Albanie (l'ancienne Épire), et dont les sommets sont chargés de neige. Le golfe de Venise, ou la mer Adriatique, n'ayant de cette ville à la côte d'Albanie, qu'environ 50 ou 60 milles de largeur, Pyrrhus, roi d'Épire, conçut, dit-on, le projet insensé de faire un pont de bateaux, pour passer de l'un à l'autre côte. Avant d'arriver à Otrante, on descend dans un vallon qui donne une idée du paradis terrestre, ou des champs-élisées. On y voit des arbres de toute grandeur, plantés l'un sous l'autre dans des champs de blé, où des vignes trouvent encore le moyen de devenir superbes, sous cette ombre à triple étage. Ces arbres sont des pins, des

citronniers, des orangers et des figuiers si hauts, qu'on les prendrait pour de gros noyers.

En sortant d'Otrante, du côté du sud, on remonte l'ancien fleuve *Hydrum*, qui se perd et reparaît à chaque instant, dans des jardins qu'il arrose et qu'il vivifie. On peut par-tout le sauter à pied, et c'est cependant le plus grand fleuve que l'on trouve dans le talon de la botte de l'Italie. Quelques inscriptions sont les seuls restes de l'ancienne *Hydruntum*.

Santa-Maria-di-Leuca est une petite ville épiscopale située sur un promontoire qui portait autrefois le nom de *Promontorium Japygium* et *Salentinum*. Sur la plupart des cartes de l'Italie, une branche de l'Apennin s'étend jusqu'à ce cap; mais c'est une erreur. Sur toute la longueur de la péninsule, il n'y a pas une seule montagne d'une élévation un peu considérable; et c'est par cette raison que Virgile dit: *humilemque videmus Italiam* (Æneid. lib. III. v. 522). Sans rivières et presque sans ruisseaux, cette contrée est singulièrement fertile, ce qui, à ce que l'on suppose, doit être attribué aux vapeurs qui s'élèvent des lacs souterrains ou des réservoirs d'eau. Cette assertion est prouvée par le peu de profondeur des puits, et par les étangs qui se trouvent par-tout où le sol est bas. Toute la pluie qui tombe est engloutie par de fortes et profondes crevasses, que présentent des rochers que l'on appelle *Voraggini*, c'est-à-dire abîmes.

Nardo (anciennement *Neritum*) est une ville située à 2 lieues au nord de Gallipoli, et à 10 au nord-ouest d'Otrante. La population en est de 8000 âmes. Cette ville est le siége d'un évêque qui, pour le spirituel, n'est soumis qu'au pape; et elle a le titre de duché que porte la maison Conversano.

Gallipoli (*Gallipolis*) est une petite et forte ville située sur le golfe de Tarente, à la distance de 18 lieues au sud-est de cette dernière ville, et de 11 à l'ouest d'Otrante, par 35 degrés 45 minutes de longitude, et 40 degrés 30 minutes de latitude. Cette ville termine une plaine riante couverte d'oliviers abondans. Elle est bâtie dans une île entièrement composée de rochers, et qui communique à la terre-ferme, par le moyen d'un pont. Les murs qui l'entourent bordent les rochers, de manière que la mer en baigne la base. C'est dans la roche et sous les maisons de la ville, que sont creusées ces caves excellentes qui clarifient l'huile en très-peu de tems, et lui donnent

une qualité qui la fait préférer à toutes les autres, pour les manufactures de draps. Il passe les deux tiers de cette huile en France et dans le nord de l'Italie. Le reste va à Naples et dans les autres parties du royaume. Il paraît qu'il en sort pour environ un million de ducats. Le commerce de coton en rapporte 30,000 dans cette même ville. On y fabrique aussi de bonnes mousselines et des bas de coton qu'achettent les Provençaux. Jadis on en exportait beaucoup de soie et de safran. Le vin du pays est bon; mais on n'en fait que peu, à cause de la sécheresse du climat, et du peu de profondeur du sol. Les habitans tirent de la Sicile, celui dont ils ont besoin pour leur consommation. Le nombre de ceux-ci n'excède pas 6000; mais ils sont très-aisés, vifs, enjoués, et en général fort instruits. Les crachemens de sang et les maladies de poitrine sont très-fréquens à Gallipoli; on les y attribue à la grande vivacité de l'air. Le port de cette ville n'est point en bon état; mais les maisons en sont assez belles; et l'on y voit quelques tableaux qui sont estimés.

On ne trouve aucune antiquité à Gallipoli; mais à quelques milles plus au sud, et dans les terres, on voit les restes des murailles d'une très-grande ville dont on ne peut reconnaître la forme. Néanmoins les tombeaux, les vases et sur-tout les médailles d'or, d'argent et de cuivre qu'on y trouve, ne laissent aucun doute que ce ne fut une ville grecque, où les arts furent portés à leur perfection. Peut-être était-ce-là, qu'était située cette ville célèbre perdue depuis si long-tems, Salente, que chacun veut placer à sa fantaisie, et pour laquelle on a submergé toute la *Yapygie*, afin de lui trouver un port au milieu des terres. M. de Non assure que la vérité de cette conjecture lui est démontrée. De plus, il existe dans le pays une tradition selon laquelle Gallipoli se serait autrefois trouvée sur l'emplacement dont il s'agit.

Les environs de de cette ville sont cultivés avec beaucoup de soin, quoiqu'il y ait fort peu de terre sur les rochers dont ils sont couverts.

Remarques sur les trois provinces qui forment ce qu'on appelle la Pouille..

Comme il n'y a, pour ainsi dire, pas une seule montagne dans la Pouille, et principalement dans la Capitanate et dans

la terre de Bari, on n'y trouve que peu de sources et de ruisseaux, ensorte que l'on n'y boit que l'eau de pluie conservée dans des citernes. Les bestiaux mêmes ne s'abreuvent que de l'eau de celles que la nature a formées dans les rochers qui couvrent le terrain de quelques cantons. La rosée que le voisinage de la mer rend plus forte, humecte les grains et les vignes, et tient lieu d'arrosement. Quant aux plantes des jardins, on les arrose jour et nuit, dans les grandes chaleurs, avec une eau saumâtre et puante que l'on tire des puits. Dans les environs de Manfredonia, vers le Monte-Gargano, on trouve des puits d'eau douce d'une excellente qualité. La côte maritime qui s'étend de Manfredonia à Barletta, n'est que du sable que la mer a probablement déposé là, pendant le cours de plusieurs siècles. En quelques endroits, ce sable a une profondeur de plusieurs toises; et il n'y croit que des buissons de myrthes, et une espèce d'herbe dont les racines pénètrent si avant, qu'elles arrivent jusqu'à l'eau. Néanmoins, on tire parti de plusieurs manières de ce terrain naturellement désert. Dans la partie de la mer qui y touche, et qui est peu profonde, on fait pendant les mois d'avril et de mai, une pêche fort avantageuse de ce poisson qu'on appelle *Calemar*. Les troupeaux de buffles viennent paître dans ce canton; et pendant les chaleurs, ils se couchent dans l'eau la plus grande partie de la journée, sans même redouter le tems de la plus haute marée; ils empêchent seulement, en secouant la tête, que l'eau ne séjourne dans leurs oreilles. On a, sur-tout vers Barletta, des jardins et des vignes sur ce sol sabloneux. Celles-ci se plantent à une telle profondeur, que les racines parviennent jusqu'à la mer. Le vin que l'on recueille est un peu saumâtre, parce que l'on taille la vigne trop près de terre. On enfonce aussi à la même profondeur, la semence des fruits de jardin, comme les citrouilles, les melons et les concombres. Ces derniers sont très-délicats, et aussi doux que du sucre, sans doute parce que leur tige est plus haute que celle de la vigne, et qu'ils ont une grande quantité de feuilles qui absorbent l'eau salée. On les transporte jusqu'à Naples, où ils sont un rafraîchissement délicieux pendant les grandes chaleurs. On trouve aussi sur le *golfe de Tarente*, des cantons assez vastes, qui sont stériles et déserts, et ne consistent qu'en amas de sable, où il ne croit que du genièvre

marin à baies rouges, et quelques autres sortes de buissons et d'herbages.

X. *Basilicate* (*Lucania*). Cette province est bornée au nord par la Capitanate, à l'est par la Terre de Bari, et par la terre d'Otrante, au sud-est par le golfe de Tarente, au sud et à l'ouest par la Calabre citérieure. L'Apennin s'y divise en deux branches principales. Elle est arrosée par plusieurs rivières, et elle renferme le lac Negro et le lac Olmo. Il paraît que la dénomination sous laquelle elle est actuellement connue, date de la fin du 10e. siècle, et qu'elle vient, soit du nom de l'empereur d'Orient, Basile II, soit de quelqu'autre personnage qui le portait aussi. On en compte la population avec celle du comté de Molise, ainsi que nous l'avons dit à l'article de ce comté; et l'une et l'autre réunies, forment un total de 325,688 habitans. On trouve dans la Basilicate, un archevêché et huit évêchés.

Les principales villes de cette province sont: *Melfi*, *Venosa*, *Muro*, *Acerenza*, *Potenza* et *Tursi*.

Melfi (*Melphis*) est une ville ancienne située à la distance de 10 lieues au nord-est de Conza, et de 29 au nord-est de Naples, par 33 degrés 25 minutes de longitude, et 41 degrés 3 minutes de latitude. Cette ville a le titre de principauté, que porte la maison Doria; et elle est défendue par un château construit sur un rocher. Elle est le siége d'un évêque qui, pour le spirituel, n'est soumis qu'au pape.

Melfi est célèbre pour avoir été la première place dont les Normands s'emparèrent. Cette ville servait de rendez-vous et de lieu de retraite à tous les chefs de la confédération, qui y déposaient leur butin dont on formait une masse commune.

Venosa ou *Venouse* (*Venusia*) est située à la distance de 5 lieues au nord-ouest d'Acerenza, et de 32 au nord-est de Naples. Cette ville est bâtie sur un plateau fort élevé, d'environ neuf milles de circonférence, et bordé de précipices qui forment des fortifications naturelles. Cette énorme masse est le produit de deux souterrains, ainsi que l'attestent et la nature du sol, et une solfatarre qui en est à la distance d'un mille. On croit que le nom de Venouse, vient de Vénus qui y avait un temple. Cette ville a le titre de principauté, que porte la maison Ludovisio; et elle est le siége d'un évêque suffragant de l'archevêque d'Acerenza. C'était autrefois une république;

et sur le sceau de la ville, on lit encore ces mots: *Respublica Venusina.*

Après le désastre de Cannes, les débris de l'armée de Varron, se réfugièrent à Venouse; et ils reçurent de la part des habitans, le traitement le plus généreux.

On ne trouve que peu de restes de l'antiquité à Venouse. Le morceau antique dont les Venousiens se font le plus d'honneur, est un buste de marbre, placé sur une colonne dans la grande place. Ils prétendent que c'est la tête d'Horace, leur compatriote; mais la chose est peu vraisemblable. Comme ce poëte se disait tantôt Lucanien, et tantôt Apulien, il est probable que Venouse était sur les confins de la Lucanie. On lit dans cette ville beaucoup d'épitaphes en langue hébraïque, et du neuvième siècle.

A peu de distance de Venouse, se trouve au pied du mont *Vultur*, le bourg de *Barile*, lequel est situé sur une élévation qui paraît avoir été formée par un volcan. Ce produit volcanique occupe une étendue d'environ 30 milles de circuit; et cet espace est couvert de toutes les espèces de pierres, de terres et de minéraux, que l'on voit ordinairement sur les montagnes de ce genre. Il en sort de tous côtes des eaux minérales, que les médecins ordonnent dans plusieurs maladies. Le sommet du Vultur ressemble à celui de tous les volcans. Dans le cratère, il y a deux lacs d'une grande profondeur, l'un desquels a près d'un mille, et l'autre deux milles de circonférence. L'eau de ces lacs est claire, douce et fraîche, du moins près de la surface; mais on assure que le goût et l'odeur en sont insupportables, lorsqu'on l'a puisée à une certaine profondeur.

Muro (*Murus*) est une petite ville située sur une éminence, à 5 lieues au sud-est de Conza, et à 9 au sud-ouest d'Acerenza. Elle est le siége d'un évêque suffragant de l'archevêque de Conza.

Acerenza ou *Cirenza* (*Acheruntia*, *Acheruntio*) est une petite ville située au pied de l'Apennin, à la distance de 14 lieues à l'est de Conza, et de 5 au sud est de Venosa, par 33 degrés 40 minutes de longitude, et 40 degrés 48 minutes de latitude. Cette ville a le titre de duché, titre qui appartient à la maison Caracciolí. Elle est le siége d'un archevêque qui

ordinairement séjourne à Matera, dans la Terre d'Otrante. Acerenza est en mauvais état.

Potenza (*Potentia*) est une petite ville située dans l'Apennin, à la distance de 3 lieues au sud-ouest d'Acerenza, par 33 degrés 30 minutes de longitude, et 40 degrés 40 minutes de latitude. C'est un duché dont la maison Ofredi porte le titre. Potenza est le siége d'un évêque suffragant de l'archevêque d'Acerenza. L'ancienne ville de ce nom, fut détruite en 1250; et l'on bâtit la nouvelle à peu de distance de l'autre emplacement.

Potenza a été presque ruinée par un tremblement de terre arrivé en 1694.

Tursi (*Tursium*) est située à 16 lieues au sud-ouest d'Acerenza. Cette ville a le titre de duché que porte la maison Doria. C'est le siége actuel de l'ancien évêché d'*Anglona*, bourg de peu d'importance; mais qui autrefois était une ville considérable. L'évêque de Tursi est suffragant de l'archevêque d'Acerenza. Il y a dans son diocèse, quatre villages habités par des grecs d'Albanie, qui suivent leur rit particulier. Au nord de cette ville, se trouve l'embouchure du *Casiento* (l'ancien *Metapontus* ou *Casuentum*), près de laquelle quelques colonnes qui sortent de dessous des monceaux de sable, marquent l'emplacement de l'ancienne *Métaponte*, ville dans laquelle Pythagore passa les dernières années de sa vie. Elle était située au bout d'une plaine de 25 mille de longueur, dont la fertilité était remarquable, et qui à présent, est couverte de marais et n'est presque pas habitée.

Entre la rivière d'*Aciris* (maintenant l'*Agri*) et celle de *Siris* (aujourd'hui le *Sinno*), était la ville d'*Heraclée*, dont quelques morceaux de décombres indiquent encore la position, à la distance d'environ trois milles de la mer.

XI. *Calabre Citérieure.* — Cette province est bornée au nord par la Basilicate, à l'est par le golfe de Tarente, au sud par la Calabre ultérieure, et à l'ouest par la Méditerrannée. Elle fit autrefois partie de la Lucanie et du pays des Brutiens. Le nom qu'elle porte lui a été donné par les empereurs grecs, pour perpétuer le souvenir de l'ancienne Calabre qu'ils avaient perdue. L'Apennin la sépare de la Calabre ultérieure. Elle est arrosée par plusieurs rivières ou ruisseaux. La population en est de 315,330 habitans. On y compte deux archevêchés

arbres fruitiers. Cette ville est assez bien bâtie; et c'est un duché appartenant aux Saluzzi.

A la distance d'environ 8 milles de Corigliano, et sur une péninsule formée par la rivière de *Sybaris* (le *Coscile*), et celle de *Crathis* (le *Crater*) s'élevait à 3 lieues de la mer, la célèbre ville de *Sybaris*, l'un des plus anciens établissemens des Grecs en Italie. Une autre ville ancienne, celle de *Thurium*, était peu éloignée de Sybaris. On ne voit plus que des ruines peu importantes de l'une et de l'autre.

Rossano (*Roscianum*) est une ville située à une lieue de la mer Adriatique, à 12 lieues au nord-est de Cosenza, à 18 au nord quart-d'ouest de S.-Severina, et à 56 au sud-est de Naples, par 34 deg. 25 min. de long., et 39 deg. 45 min. de latit. Cette ville est bâtie dans un fond, environnée de montagnes fertiles; elle est le siége d'un archevêque qui n'a pas de suffragans, et elle a le titre de principauté que porte la maison Borghèse. Rien n'y mérite l'attention du voyageur. Les habitans de cette ville sont au nombre de 6,000, et vivent du commerce, de leur huile, qui occupe toute leur attention, quoique le pays produise beaucoup de vin et de blé de la meilleure qualité.

Il y a lieu de croire que Rossano doit son origine aux empereurs romains, qui l'auront regardée comme un poste également avantageux par sa force naturelle et par sa situation pour le commerce.

Cosenza (*Cusentia*) est une petite ville située à 4 lieues de la mer Méditerranée, à 12 au sud-ouest de Rossano, et à 60 au sud-quart-d'est de Naples, par 34 degrés 10 minutes de longitude, et 39 degrés 22 minutes de latitude. C'est la capitale de la province et le siége du tribunal, ainsi que celui d'un archevêque dont les revenus sont considérables, quoiqu'il n'ait qu'un seul suffragant, l'évêque de *Martorano* (*Martoranum*, proprement dit *Ramertum*) petite ville située à la distance de 6 lieues, au sud de Cosenza, et de 3 lieues à l'ouest de la mer.

Cosenza a infiniment souffert du tremblement de terre du 5 février 1783, dont nous parlerons à la suite de la description de la Calabre ultérieure.

Le *Cap-d'ell-Alice* est le promontoire le plus oriental de toute la côte de Calabre, excepté celui de Cortone. Ce promontoire

fut jadis célèbre par le temple d'*Apollon Helius*, dont on ne découvre plus aucun vestige. Sur toute cette partie de la côte de la Calabre, il y a des tours construites à l'effet d'empêcher l'approche des corsaires barbaresques. Ces tours sont carrées, grosses et peu élevées; la porte en est à-peu-près à la moitié de la hauteur; et l'on entre au moyen d'une échelle qu'on retire en haut dès qu'il fait nuit. Le dessus est une terrasse sur laquelle il n'y a qu'un seul canon destiné plutôt à donner l'alarme, qu'à repousser l'ennemi.

Strongoli ou *Stromgli* (*Strongylum*) est une petite ville située sur une haute montagne entre des rochers, à une lieue de la mer, et à 3 au nord-est de S.-Severina. On croit que c'est l'ancienne *Petilia*, ville dans laquelle Philoctète établit la première colonie grecque, et qui devint dans la suite la capitale de la Lucanie. Strongoli a le titre de principauté, et appartient au prince Pignatelli, qui entretient un haras assez considérable dans les landes, sur le bord de la mer. Les chevaux calabrois sont jolis et pleins de feu, mais petits et vicieux. Néanmoins, ils supportent bien la fatigue, et peuvent faire pour le moins 15 lieues par jour. L'évêque de Strongoli est suffragant de l'archevêque de S.-Severina.

XII. *Calabre Ultérieure.* — Cette province est bornée au nord par la Calabre citérieure, et de tous les autres côtés par la mer. C'était jadis le *Brutium*; et elle eut aussi le nom de *Terra Jordana*. L'Apennin en traverse toute la longueur. Elle est arrosée par plusieurs rivières ou ruisseaux; et l'on y trouve deux ports de mer, Cortone et Reggio. Les productions en sont les mêmes que celles de la Calabre citérieure. La population en est de 460,392 habitans. On y compte deux archevêchés et 12 évêchés.

Les villes et lieux principaux de cette province sont (en descendant la côte à l'est, et en doublant le cap Spartivento, puis en remontant la côte occidentale) *S.-Severina*, *Cortone*, *Catanzaro*, *Squillace*, *Stilo*, *Gierace*, *Bova* près du *cap Spartivento*, *Reggio*, *Sciglio*, *Oppido*, *Nicotera*, *Mileto*, *Tropea*, *Monte-Leone*, *S.-Eufemia* et *Nicastro*.

S.-Severina (*Siberina*) est une petite ville située sur une éminence à trois lieues de la mer, à 18 lieues au sud-est de Rossano, et à 15 au au sud-est de Cosenza, par 34 degrés 55 minutes de longitude, et 39 degrés 15 minutes de lati-

tude. Cette ville est le siége d'un archevêché fondé par le patriarche de Constantinople, et auquel, en 1571, fut réuni l'évêché de la ville détruite de S.-Leon. On y compte sept paroisses, et deux couvents.

Cortone, l'ancienne *Crotone* (*Cotro*) est située sur le golfe de Tarente, à 5 lieues au sud de S.-Severina. Cette ville fut fondée, dit-on, par Myscellus, chef des Achéens, l'an du monde 3295, 709 ans avant l'ère chrétienne. Avant d'arriver à la Crotone moderne, on passe sur les ruines de l'ancienne, qui était bâtie en demi-cercle au fond du golfe, et sur le fleuve Esarus (aujourd'hui l'*Esaro*), qui était autrefois considérable, et n'est plus qu'un misérable ruisseau bourbeux. Les murailles de cette ville célèbre, ont 12 milles de circuit, et la ville moderne n'occupe qu'un emplacement très-petit, qui sans doute était celui de la citadelle. Enfin, cette même Crotone, qui pouvait mettre 100,000 hommes sur pied, ne contient plus que 4 à 5000 habitans, qui ne tiennent en rien de la force de leurs ancêtres. On sait que dans une assemblée des jeux olympiques, il y eut sept Crotoniates parmi les vainqueurs; et le nom de Milon était devenu presqu'aussi fameux que celui d'Hercule. On attribuait la force des hommes et la beauté des femmes de Crotone, à l'influence du climat que l'on supposait extrêmement favorable à la constitution humaine. Les habitans de cette ville suivaient la philosophie de Pythagore, qui lui-même leur en avait donné des leçons. Les Romains s'emparèrent de Crotone, l'an 475 de la fondation de Rome, ou l'an 279 avant l'ère chrétienne.

On a construit à Crotone un port qui est très-sûr, où l'on charge une grande quantité de grains et de fromages. Cette ville a été considérablement endommagée par le tremblement de terre du 5 février 1783.

Au sud de Crotone, et à la distance d'environ deux lieues, gît le *Cap-delle-Colonne*, l'ancien promontoire lacinien, lequel avec le promontoire de *Santa-Maria-di-Leuca*, forme l'ouverture du golfe de Tarente, qui a 70 milles de largeur. Le temple de Junon Lacinienne était bâti à l'extrêmité du cap, et dominait sur une grande étendue de terre et de mer. Quoique détruit presqu'entièrement, on peut juger, et par la position où il était, et par les ruines colossales que l'on en voit encore, du grand effet qu'il devait produire. Il y a 60 ans

que deux colonnes de cet édifice étaient encore debout ; mais il n'y en a plus qu'une aujourd'hui. Celle-ci est posée, et sert de point de reconnaissance aux navigateurs. C'est probablement de-là que provient le nom qu'on donne au cap.

A l'est de ce promontoire gît une petite île que l'on suppose l'île de Calypso ; île qu'Homère appelle *Ogygia*, et qui, maintenant n'est guère qu'une roche pelée. Au sud de celle-ci, et à la distance de dix milles de la côte, se trouve l'île de Castor et Pollux (*Insula Discurum*). Il y en a aussi quelques autres, mais qui sont si petites qu'elles ne méritent aucune attention.

Catanzaro (*Catatium*) est une ville située par 34 deg. 35 min. de longit., et 38 deg. 58 min. de latit. Elle est bâtie sur le sommet d'une montagne, entourée d'autres plus élevées, et ceintes de deux torrens qui se joignent au bas de la ville, et arrivent à la mer par une vallée large et profonde et d'une extrême fertilité. Catanzaro est la capitale de la province, le lieu de la résidence du gouverneur, le siége du tribunal, et celui de l'évêque, qui est suffragant de l'archevêque de Reggio. L'air en est très-sain, la population en est de 12 à 13,000 âmes, et les femmes y sont très-belles. Il s'y fait grande quantité de soie qu'on y file et qu'on y travaille. On en exporte aussi beaucoup d'huile. Cette ville a beaucoup souffert du tremblement de terre, du 5 février 1783.

Squillace (en latin *Scillacium* ou *Scylletitium*, et en italien *Squilaci*) est située à une lieue de la mer, dans l'enfoncement d'un golfe qui en porte le nom, et à la distance de 12 lieues au sud-ouest de S.-Severina, et de 25 au nord-est de Reggio, par 34 deg. 40 min. de longit., et 38 deg. 53 min. de latit. Cette ville a le titre de principauté, et la population n'en est que de 2000 habitans. Elle a un évêque qui est suffragant de l'archevêque de Reggio. Elle a beaucoup souffert à la même époque que les villes citées ci-dessus. L'ancienne Scyllacium était la patrie de Cassiodore.

Stilo (*Stilus*) est une petite ville, située à 10 ou 12 lieues au sud de Squillace, et à une ou deux lieues du cap qui en a reçu le nom qu'il porte. Ce cap forme avec le promontoire Lacinien, ou *Delle-Colonne*, l'ouverture du *Sinus-*

Scyllacius, ou du golfe de Squillace, et la baye de Locres, avec le *Cap Spartivento*.

Gierace (en latin *Hieracum*, et en Italien *Gieraci*) est une ville située à 13 lieues au nord-est de Reggio, par 34 d. 18 min. de longit., et 38 deg. 15 min. de latit. Cette ville fut bâtie dans le neuvième siècle, des ruines de *Locres*, sur une montagne très-escarpée. Elle a le titre de principauté, qui appartient à la maison Grimaldi, et est le siége d'un évêque suffragant de l'archevêque de Reggio. Gierace a été à-peu-près détruite par le tremblement de terre du 5 février 1783. On y fait un vin jaune qui est particulier à ce canton, et qui joint la maturité des vins cuits à la légèreté des vins de France.

A trois milles de Gierace se trouvent les ruines de Locres, parmi lesquelles on remarque les reste d'un temple, et qui attestent que cette ville était immense. Elle était dans une position aussi agréable que belle, et dans une plaine entourée de montagnes fertiles.

Bova est une petite ville, située à l'extrêmité de l'Apennin, et à 8 lieues au sud-est de Reggio. Elle est bâtie sur le sommet d'une haute montagne. Les habitans en sont pauvres, la plupart sont Grecs d'origine, et suivent le rit grec.

Bova est à peu de distance du *Cap-Spartivento*, qui forme l'extrêmité méridionale de l'Italie, quoique tourné vers le sud-est. Ce cap portait autrefois le nom d'*Hercolis*. Il est environné de plusieurs petites îles, et de beaucoup d'écueils contre lesquels la mer vient se briser avec fureur. Le cap Dell 'Armi est au sud-ouest, à la distance d'environ deux lieues de Reggio. On l'appelait autrefois *Leucopetra*, à cause de la pierre blanche dont il est composé, et *Finis-Apennini*, parce que de ce cap, la chaîne principale de l'Apennin s'enfonce dans la mer pour reparaître ensuite dans une direction oblique sur le rivage de la Sicile, près de Taormine. Les vagues, en battant le pied de la montagne, l'ont tellement découverte, depuis la base jusqu'au sommet, qu'elles y ont formé un escarpement perpendiculaire de 250 pieds. Après qu'on a passé cette pointe, qui a 200 pas de diamètre, le terrain s'élargit, les montagnes s'éloignent, et la campagne, devenant fertile, est couverte de mûriers et d'habitations où l'on élève des vers à soie. On découvre de-là le beau bassin

que forment la Calabre et la Sicile. Ce détroit offre l'aspect d'un immense et superbe lac, couvert de bâtimens, bordé en amphithéâtre par les montagnes les plus belles et les mieux cultivées, et par les deux villes de Reggio et de Messine. Plus on approche de la première, plus le paysage devient agréable. Ce ne sont que maisons séparées par des bois de citronniers et d'orangers en taillis, percés par de longs berceaux impénétrables au soleil et d'un vert prononcé, sur lequel se détache si richement la couleur d'or des fruits qui, suspendus à la hauteur de main, semblent inviter à les cueillir. Le fleuve Calensie qui, qui par des saignées arrose et fertilise tous ces jardins, coule dans un canal sur le côté du chemin. Ce chemin est couvert de treilles élevées, et conduit jusqu'à Reggio. Tels étaient du moins les environs de cette ville avant le tremblement de terre du 5 février 1783, qui les a considérablement endommagés.

Reggio (*Regium julii*) *nella Calabra* (en Calabre) est située sur une colline, à 5 lieues au sud-est de Messine, à 80 au sud-quart-d'est de Naples, et à 34 au sud-quart-d'ouest de Cosenza, par 33 d. 38 m. de longit., et 38 d. 6 min. de latit. Selon Strabon, ce fut une colonie de Chalcidiens, qui jeta les fondemens de cette ville. Comme elle se trouve à la pointe où la Sicile est séparée du continent, les Grecs lui donnèrent, par allusion, le nom de *Rhegion*, qui, dans leur langue signifie crevasse. Anaxilaus en fut le tyran. Denis l'ancien s'en rendit maître, et en fit mourir la plupart des principaux habitans, parce qu'ils avaient refusé son alliance. En 1543, cette ville fut réduite en cendres par Barberousse. Quinze ans après, Mustapha la saccagea; et enfin elle fut, pour la troisième fois, pillée par les Turcs en 1593.

Reggio ne peut se vanter d'avoir de beaux édifices ni de bonnes fortifications. La cathédrale, qui est un bâtiment gothique, mérite seule d'être vue; encore n'offre-t-elle rien de particulier en fait d'architecture. L'archevêché de Reggio a été établi par le patriarche de Constantinople. Outre la métropole, on compte dans cette ville qui, avant le tremblement de terre avait une population de 10 à 12,000 âmes, une église collégiale, dite *Catholica*, 10 paroisses, 6 couvens d'hommes, un de religieuses et deux colléges. Les habitans de Reggio font un commerce considérable avec les

Français

Français et les Gênois, en essences d'orange, de citron et de bergamote. Avant que les Sarrasins fussent chassés de l'Italie, les environs de Reggio étaient ornés de beaux bocages de palmiers. En partant, les infidèles en coupèrent tous les palmiers mâles, à l'exception de ceux qui se trouvaient renfermés entre des murs. Les figues ont un goût exquis dans ce canton. Le premier platane qu'on ait vu en Italie, fut apporté de Sicile, par Denys le tyran, qui le fit planter dans son jardin à Reggio. Le musc et les ananas croissent très-bien en pleine terre dans ce pays. Enfin les hauteurs qui touchent aux sommets des grandes montagnes, abondent en chataignes de la meilleure qualité. Il y a près de Reggio un cap qui porte le nom de cette ville.

Sciglio est une petite ville fortifiée, située à 7 ou 8 lieues au sud de Reggio, sur un rocher qui forme un promontoire du même nom. Ce rocher connu jadis sous le nom de *Scylla*, est vis-à-vis de *Charibde*, qui est sur les côtes de la Sicile, dans le détroit de Messine. Les voyageurs modernes rapportent que dans les tempêtes, le bruit des lames qui se brisent dans les cavités du rocher, est effrayant. On sait que les poètes faisaient de cette caverne, la demeure d'un monstre femelle qui attirait les marins pour les dévorer.

Oppido (*Oppidum*) est une petite ville, située au pied de l'Apennin, à 10 lieues au nord-est de Reggio, et à 7 au sud-est de Nicotera. Elle est le siége d'un évêque suffragant de l'archevêque de Reggio (*Voyez* ci-après l'article du tremblement de terre du 5 février 1783).

Nicotera ou *Niciodra* (*Medrama*) est une petite ville, située sur la mer, à la distance de 14 lieues au nord-est, et de 74 au sud-est de Naples. Elle est le siége d'un évêque suffragant de l'archevêque de Reggio.

Mileto (*Miletus*) est une petite ville, située sur le Metrano, à 2 lieues au-dessus de l'embouchure de cette rivière. Elle a le titre de principauté que porte la maison Orsini (des Ursins); et elle est le siége d'un évêque, qui, pour le spirituel n'est soumis qu'au pape. Cette ville et les environs furent bouleversés par le tremblement de terre du 5 février 1783.

Tropea (*Trophœa*) est une ville, située près de la mer, au haut d'un rocher, à la distance de 4 lieues au nord-quart-

d'ouest de Nicotera, de 17 au nord-quart-d'est de Reggio, et de 16 au nord-est de Messine. On prétend que cette ville prend son nom des trophées qui y furent élevés par Scipion à son retour de Carthage, ou par Sextus Pompée, après la victoire navale qu'il remporta près du cap qui en est voisin. La population en est d'environ 4,000 âmes, et elle est le siége d'un évêque suffragant de l'archevêque de Reggio. Elle a beaucoup souffert du tremblement de terre cité ci-dessus.

Monte-Leone est une ville, située à 4 lieues à l'est de Tropea, et de 9 à l'ouest de Squillace. Elle est bâtie sur la cime d'une montagne, du côté qui fait face au midi, et dans le plus beau site du monde. Le château en occupe la partie la plus élevée, et est ombragé par de charmans bosquets. La ville couvre le reste du penchant d'une manière très-pittoresque. Monte-Leone est un duché dont la maison Pignatelli porte le titre. Cette ville est le siége d'un évêque. Elle a été bouleversée par le tremblement de terre du 5 février 1783. A 5 ou 6 milles de Monte-Léone, se trouvent près de la mer, quelques ruines de la ville d'*Hippone*, qui devint une colonie romaine sous le nom de *Viba-Valentia*.

Santa-Eufemia n'est plus qu'un village, situé à-peu-près à la distance de 10 lieues de Monte-Leone. Ce fut jusqu'en 1638, une ville considérable, qui a donné son nom au golfe sur lequel elle était située. A cette époque elle fut engloutie par un tremblement de terre, et remplacée par un lac fétide. Le célèbre père Kircher fut témoin occulaire de ce bouleversement.

Nicastro (*Neocastrum*, anciennement *Sicania*) est une ville, d'environ 10,000 âmes, située à 8 lieues au sud de Cosenza. L'aspect en est très-pittoresque. Cette ville est le siége d'un évêque suffragant de l'archevêque de Reggio. Tout auprès de la ville il y a des bains chauds.

Tremblement de terre, arrivé en Calabre, le 5 février 1783.

Ce désastre commença à midi trois quarts, sans que les habitans y eussent été préparés par les signes qui précèdent ordinairement les tremblemens de terre. Les premières secousses ne durèrent que deux minutes, et suffirent pour porter le ravage dans toute la plaine montueuse de la Ca-

labre ultérieure. Les oscillations de la terre furent aussi violentes que diversifiées. Par-tout où elles se firent sentir, rien n'y résista, ni les ouvrages des hommes, ni ce que la nature elle-même semblait avoir destiné à durer autant que le globe. Tantôt c'était une suite rapide de secousses, un frisson (*trepidazzione*) de la terre à sa surface, tantôt la terre même se soulevait par un mouvement lent d'ondulation comme les vagues de la mer. Quelquefois des coups violens partant d'une grande profondeur, détachaient le terrain des fondemens sur lesquels il était placé, l'élevaient en ligne verticale, et le laissaient ensuite retomber; quelquefois le sol se berçait à droite et à gauche; et d'autrefois enfin, la terre après s'être reposée quelques instans, se soulevait tout-à-coup et s'agitait comme les eaux d'un gouffre. Les édifices s'écroulèrent et furent violemment dispersés; des murailles se penchèrent de différens côtés, et demeurèrent ainsi inclinées, jusqu'à ce qu'une nouvelle secousse les renversât; les fondemens les plus solides furent lancés en l'air, et l'on vit des colonnes, faites de plusieurs morceaux, retourner sur leurs piédestaux, et s'y tenir ensuite debout dans une direction opposée à la première; des collines sortirent du sein de la terre et s'affaissèrent en tout ou en partie; des montagnes s'ouvrirent, et les débris en comblèrent les vallons; des champs situés sur la pente des collines glissèrent vers la plaine avec les arbres et les maisons, et quelques-uns des habitans furent entraînés avec leur habitation sans être dangereusement blessés; des villages entiers roulèrent en ruine du haut des montagnes; d'autres furent entièrement rasés ou ensevelis sous des débris de rochers; ici la terre se déchirait; là, des fleuves dont les lits s'élevaient ou se comblaient, étaient forcés de changer leur cours; et ailleurs enfin des lacs ou des marécages se formaient au milieu d'une plaine, jusqu'alors fertile.

Dans la nuit suivante, et pendant plusieurs mois, le tremblement de terre continua, et les secousses (1), quoique moins terribles que les premières, désolèrent encore d'autres parties de la Calabre et de la Sicile. On estime à 40,000 le

(1) Les secousses des 5 et 7 février, et celle du 28 mars furent les plus désastreuses.

nombre des individus qui périrent pendant le cours de cette calamité. La princesse *Gérace Grimaldi* et toutes les personnes qui habitaient avec elle, furent ensevelies sous les ruines de son château, à *Casalnuovo*. Les habitans des côtes souffrirent autant que ceux de l'intérieur. La mer soulevée, inonda le pays, et engloutit les malheureux qui avaient cherché leur salut sur le rivage ou sur les vaisseaux. Le prince de Sciglio fut du nombre. Le rocher (l'écueil de *Scylla*) de ce nom s'ouvrit, la ville bâtie au-dessus fut en grande partie détruite; et les matériaux dont étaient composées les maisons écrasèrent 2,700 vassaux de ce prince, que la frayeur avait rassemblés sur la côte. Outre les 40,000 personnes mortes pendant ce désastre, on prétend que 20,000 autres furent victimes des maladies contagieuses, qui en furent la suite. Au milieu de la dévastation générale, des flammes s'échappèrent des maisons en ruine, et pénétrant jusque dans les tombeaux où les vivans étaient ensevelis avec les morts, elles dévorèrent tout. Ce qui avait échappé aux secousses et à l'incendie devint la proie des brigands qui, au milieu des menaces de la nature, se mirent à piller et à égorger sans épargner ni les propriétés, ni même la vie de leurs parens et de leurs amis.

Enfin toute la côte et l'intérieur du pays, depuis *Squillace* jusqu'au *Cap-Spartivento*, et de ce cap jusqu'au-dessus du golfe de *Sainte-Euphémie*, ont été presqu'entièrement ravagés. Il paraît que le mont *Aspro*, situé presque à l'extrémité de l'Apennin, et à 3 ou 4 lieues au-dessus de la ville d'Oppido a été le centre de cet ébranlement, dont le contre-coup s'est fait sentir jusqu'à Naples pendant les plus fortes secousses.

Hamilton croit que ce tremblement a été occasionné par un volcan nouveau, dont le foyer est placé au fond de la mer entre l'île de Strohboli et la côte de la Calabre, vers *Oppido* et *Terranova*. Probablement ce cratère aura été bouché par l'eau qui se sera engloutie dans le goufre, et qui, ayant produit un effet semblable à celui d'une pompe à feu, aura produit ces secousses si violentes et si destructives.

Mœurs et coutumes particulières des Calabrois. — Les Calabrois ont coutume de ne se marier jamais hors de la banlieue de leur ville ou de leur village. La dot d'une fille

dépend de la richesse et du nombre de ses parens. A la campagne elle consiste ordinairement en une pièce de vigne, et quelquefois en un seul arbre fruitier. La nature a formé les femmes assez fécondes en Calabre, et elles y accouchent sans la moindre douleur. On y regarde comme une tache d'avoir été nourri par une autre femme que sa propre mère, et ce cas arrive rarement. Les paysans calabrois pensent aussi que l'enfant doit ressembler à son père; mais il n'est pas difficile de les tromper là-dessus.

La manière ordinaire d'affermer les biens ecclésiastiques et ceux des barons dans toute la Calabre, est de les prendre à bail pour deux ans, sous plusieurs clauses et restrictions. Les propriétaires roturiers font des baux pour six ans, et accordent aux fermiers la permission de couper une certaine quantité de bois, sous la condition d'en planter autant sur une égale étendue de terrain. On labourre les terres quatre fois.

Bohémiens de la Calabre. Ces vagabonds, qui sont très-nombreux dans ce pays, ne contractent jamais d'alliance avec une autre classe d'habitans, et se marient toujours entr'eux. N'ayant point d'habitation fixe et ne possédant ni terres ni biens, ils établissent leur camp dans les endroits où ils jugent à propos de faire quelque séjour. Leur principale industrie consiste à troquer des chevaux et des ânes, et à travailler en ferraille de toute espèce. Leurs vêtemens sont très-misérables. Les hommes se rasent, mais laissent croître leurs cheveux, de toute leur longueur, sans jamais les peigner. Ils sont d'une excessive saleté, et couchent, hommes, femmes et enfans, pêle-mêle. Quant à leur religion, c'est un mystère qui n'est connu que d'eux. Ils paraissent n'avoir aucune vénération pour la vierge, quoiqu'ils croient en Jésus-Christ. Cependant ils se conforment, en quelques occasions, aux cérémonies de l'église catholique, pour les mariages, pour les enterremens; mais pour peu que les prêtres leur fassent de difficultés, ils trouvent le moyen de se passer d'eux, et ils remplissent les formalités selon leurs coutumes, qui, à beaucoup d'égards, ressemblent à celles du paganisme. Ils font usage de torches dans les cérémonies du mariage, et ce sont des paranymphes qui remettent la mariée entre les mains de son époux. En général, ils passent pour être fripons, voleurs, sans foi, sans pudeur et livrés aux mœurs les plus dissolues.

Ils disent aussi la bonne aventure, et jouent des gobelets. En 1560, ils furent bannis du royaume comme voleurs et comme ayant été les espions des Turcs. L'ordonnance fut renouvellée en 1569 et en 1585; mais elle n'a jamais été mise à exécution.

ILE ET ROYAUME DE SICILE.

La Sicile est située entre l'Afrique et l'Italie, et n'est séparée de cette dernière contrée que par le détroit ou le phare de Messine. C'est la plus grande de toutes les îles de la Méditerrannée, et elle contient environ 576 milles géographiques carrés. Cluvier prétend que, mesurée intérieurement elle a 600,000 pas de circuit. Elle a la forme d'un triangle, ce qui lui avait fait donner anciennement le nom de *Trinacria* et celui de *Triquetra*. Le côté septentrional de ce triangle a, depuis le *Cap-Faro*, ou le *Cap-della-Tore-di-Faro* (autrefois le *promontoire Pélore*) sur lequel est un fanal, jusqu'au *Cap-Marsalla*, ou *di-Boco* (anciennement le *promontoire de Lilybée*), 265 milles. Le côté sud-ouest a, depuis ce dernier cap jusqu'au *Cap-Passaro* (*Pachynum-Promontarium*), 190 milles; et enfin le côté de l'est a 154 milles, à partir du *Cap-Passaro* jusqu'à celui de *Faro*.

Le phare de Messine (*Fretum-Siculum*), appelé aussi le *Pharo*, a si peu de largeur en quelques endroits, que d'une rive à l'autre, on entend, dit-on, aboyer les chiens et chanter les coqs. L'opinion qu'avaient les anciens que la Sicile avait été séparée de l'Italie par un tremblement de terre, a été répétée par beaucoup d'auteurs modernes, parce qu'ils n'avaient pu trouver d'angles correspondans ni de couches homogènes des deux côtés du détroit; mais leur peu de succès dans cette recherche n'est venu que de ce qu'ils avaient mal jugé la direction des montagnes : ils en ont nié la continuité parce qu'ils n'en ont trouvé aucune trace entre le *Cap-d'ell-Armi* et les hauteurs qui sont derrière le *Cap-Pelore*; mais une recherche plus exacte leur aurait appris que les montagnes de *Taormina* répondent par leur composition et leurs formes à l'extrémité de celles de l'Apennin, et que les terres

élevées du *Cap-Vaticano* correspondent aux hauteurs qui sont au nord de *Messine* (1).

Les modernes ne sont pas d'accord sur la situation du gouffre de *Charybde*, que les poètes placent presque à l'opposite du rocher de Scylla. Swinburne croit qu'il est sur la côte orientale du Cap-Pélore, à quelques milles au nord de Messine, comme l'indique Homère. Quoiqu'il en soit, il est peu redoutable aujourd'hui.

Dans les siècles reculés, la Sicile s'appelait *Sicania*, du nom de ce ceux qui en étaient les habitans, des Sicaniens (*Sicani*). Mais les Siciliens, ou plutôt les Sicules (*Siculi*), y ayant abordé et s'étant rendus maîtres de la plus grande partie de l'île, lui donnèrent le nom de Sicile (*Sicilia*).

Les premiers habitans de la Sicile furent les *Cyclopes* et les *Lestrigons*, espèce de sauvages. Cette île fut ensuite peuplée par différentes nations, et principalement par les Grecs. Elle fut gouvernée par un grand nombre de petits princes, appelés *Tyrans*, parmi lesquels ceux de Syracuse, et notamment les deux Denys, sont les plus célèbres. Tous ayant été chassés, la Sicile jouit pendant quelque tems de la liberté. Les Carthaginois et les Romains se la disputèrent, et elle tomba au pouvoir des derniers. Les Sarrasins l'envahirent aussi; et depuis la chute de l'empire romain, elle suivit presque toujours la fortune du royaume de Naples. En retraçant l'abrégé de l'histoire de ce dernier royaume, nous avons indiqué les époques où elle en fut séparée.

Climat et productions du sol. La Sicile est un pays assez chaud; mais l'air en est pur et sain. On aime à y trouver de l'ombre dès le commencement de janvier; mais au mois de mars il y a des vents froids, qui exigent un peu de feu. L'hiver ne se fait sentir qu'au sommet de l'Etna. Il y tombe de la neige, que les habitans conservent avec soin pour rafraîchir leurs boissons.

L'île est très-fertile quoiqu'elle ne pasaisse composée que de rochers; et à raison de sa fertilité, on l'appelait autrefois le *grenier du peuple romain.* Aujourd'hui la quantité de blé qu'on y recueille surpasse de beaucoup celui qu'on y consomme, et cependant la Sicile est bien moins peuplée et

(1) Swinburne, tome 1, sect. 45.

moins cultivée qu'autrefois; car elle renferme beaucoup de cantons déserts, principalement vers l'extrémité occidentale. Les productions en sont à-peu-près les mêmes que dans le reste de l'Italie. Tout le bétail y est d'une belle espèce; et toutes sortes de gibier, de quadrupèdes et de volailles y abondent. La culture de la soie y fut introduite en 1130; et c'est de-là qu'elle se répandit dans le royaume de Naples, à Milan, en Espagne et en France. La Sicile renferme des pierres précieuses, des mines d'or, d'argent, de cuivre, de fer et d'alun; et elle a de l'étain et du plomb. On y trouve des bains salutaires et des eaux minérales. Sur toutes les côtes de cette île, la pêche, principalement celle du thon, est d'un grand profit. Il en est de même du corail que l'on prend sur la côte de Trapani. Enfin les habitans de la Sicile sont à l'aise, quoiqu'ils paient beaucoup d'impôts.

Population. En 1714 et en 1715, on fit en Sicile un dénombrement, qui donna pour toute cette île, 1,123,163 âmes. Nous n'en connaissons pas de plus récent; mais il est probable que depuis cette époque, la population s'est infiniment accrue.

Division territoriale. La Sicile est divisée en trois provinces, que l'on désigne par le nom de vallées. Ce sont, selon l'ordre géographique, le *Val-di-Mona*; le *Val-di-Noto*; et le *Val-di-Mazara.*

On y compte 42 villes appartenant au domaine royal, et 310, qui ont des seigneurs particuliers. Toutes les autres sont libres. Celles qui sont situées dans l'intérieur du pays sont bâties sur de hautes montagnes.

Gouvernement. La Sicile est gouvernée par un vice-roi, qui, en cas d'absence, est remplacé par l'archevêque de Palerme. Il y a une assemblée de la nation, composée de 66 membres de l'ordre ecclésiastique (tant archevêques, qu'évêques, abbés et prieurs) de 58 princes, de 27 ducs, de 37 marquis, de 27 comtes, d'un vicomte, de 79 barons, et de 43 membres, représentant les villes libres: total 338 personnes. On choisit 4 députés de chaque ordre pour conduire les affaires publiques; mais le vice-roi, le prince de Butera et le préteur de Palerme sont toujours les trois premiers. Il faut observer qu'il y a beaucoup de personnes qui n'ont pas séance dans les états-généraux; savoir: 62 princes, 55

E LA SICILE,

Suivan Extrait d'une brochure intitulée : *Essai sur le commerce* , 1801).

EX	Onces de Sicile.
	2,400
Blés. . .	
A 2 o	0,000
Orge. .	
A une	
Féves. .	
A une	1,000
Haricots	
A 3 o	
Pois-chi	5,000
A 3 o	
Autr	1,133-10
Petits p	50,000
de l	8,000
A 2 o	
Pistache	
A 7 c	
Aveline	10,000
A 3 c	
	18,000
Huile d	21,666-20
qui	
A 5 o	
Amande	
dan	
A six	75,000
Caroube	
A 10	
Figues	20,000
A une	
Sumac	
A une	
Souffre.	10,000
A 10	
Vieux c	
du	
A 10	
Soude p	
von	
A un	
Chanvre	
A 7 o	
Suc de r	
A 3 o	120,000
Canthari	
A 50	022,200
Huiles	783,050 l. t
De 100	u carlins de

Les endroits de la Sicile d'où l'on exporte ses productions sont. — *Palermo*, pour les blés, les légumes, soies, mannes, huiles de lin, sumac, poil de lapin, peaux d'agneaux et de chevreaux, cantharides, tartre, chiffons, anchois et thon mariné. — *Castel-à-Mare ;* blés, féves, huiles de lin, vin, anchois. — *Trapani ;* sel et thon mariné. — *Castel-Vetrano ;* vin. — *Marsala ;* blés, féves, orge, vin, graines et huiles de lin. — *Sciacca ;* blé, orge, féves, légumes, huiles d'olive et de lin. — *Girgenti ;* blé, orge, féves, légumes, amandes, pistaches, cendre de soude, souffre. — *Siculiana ;* blé, souffre. — *Licata ;* blé, féves, orge, pistaches, soude, pois-chiches, haricots, amandes, souffre. — *Terranova ;* blés, orges, féves, soude et souffre. — *Scoglitti, e Mazzarelli ;* blé, orge, chanvre, caroubes, soude. — *Pozzallo ;* blé, orge, soude, caroubes, chénevils. — *Capopassero ;* thon mariné. — *Avola ;* vin, huile, amandes. — *Vindicari ;* blé, orge. — *Siracuse ;* vins muscats et autres de liqueur, chanvre et huile d'olive. — *Agosta ;* vin, chanvre, huile d'olive, soude, sel, sardines, anchois. — *Catania ;* orge, soude, avelines, amandes, vin, réglisse, huile de lin, soies, étoffes de soies. — *Taormina ;* vin, chanvre. — *Messina ;* soies, citrons, oranges, jus de citrons, essences de bergamotte, tartre, réglise, huile de lin, étoffes de soie. — *Melazzo ;* huile d'olives et vin. — *Lipari ;* vins muscats, malvoisie, raisins et figues sèchées, etc. — Entre *Messina* et *Milazzo ;* les vins du Faro. — *Tusa ;* blé, huile d'olive, anchois. — *Cefalà ;* manne, huile, anchois. — *Termini ;* blé, féves, pois-chiches, sumac, cantharides, tartre, chiffons.

Les *Caricatori* ou magasins royaux destinés pour la conservation des fromens sont au nombre de sept ; savoir : *Termini*, *Palermo*, *Castel-à-Mare*, *Sciacca* *Girgenti*, *Licata* et *Terra-nova*.



ducs, 87 marquis, 1 comte et 282 barons. Dans le cours de cette année (1802), le roi, qui depuis long-tems réside en Sicile, a présidé cette assemblée en personne. D'après ce que nous venons de dire, on doit juger que le système féodal existe dans toute sa force dans cette île.

On compte 3 *archevêchés* et 7 *évêchés* en Sicile. Il y a dans ce royaume un tribunal ecclésiastique qui juge souverainement toutes les causes ecclésiastiques, et dont le président porte le titre de juge de la monarchie de Sicile, et a toute l'autorité d'un légat *a latere*. La cour de Rome a fait de grands efforts pour borner les pouvoirs de ce tribunal, et le roi n'en a pas moins fait pour le soutenir.

I. *Val di Mona.* — L'étimologie du nom de cette province est incertaine. La circonférence en est de 313 milles. Elle renferme l'Etna. On y compte deux ports de mer; et elle est arrosée par plusieurs petites rivières ou ruisseaux. Il y a un archevêché et quatre évêchés.

Les villes principales ou remarquables de cette province sont: *Messine*, *Taormine* et *Céfalu*.

Messine (*Messana*) est située à 114 lieues au sud-quart-d'est de Rome, à 75 au sud-quart-d'est de Naples, et à 44 à l'est de Palerme, par 32 degrés 30 minutes de longitude, et 38 degrés 58 minutes 21 secondes de latitude. Plusieurs chronologistes assurent que cette ville fut fondée 530 ans avant la prise de Troie, ce qui ferait 1814 ans avant l'ère chrétienne. Elle fut d'abord nommée *Zancle*, mot qui dans l'ancienne langue du pays, signifie faucille. Selon quelques auteurs, cette dénomination fut donnée à cette ville, par allusion à la forme qu'en a le port. Anaxilas, tyran de Regge, s'en étant emparé par le secours des Messéniens, la nomma Messène, ou Messana que nous prononçons Messine. Cette ville qui dispute à Palerme, le titre de capitale de la Sicile, est bâtie sur la pente d'une grande chaîne de hautes montagnes couvertes de superbes forêts, entremêlées de bocages et de champs en culture. Elle est défendue par une citadelle située à l'est, et par deux forts. La citadelle est presqu'imprenable; et l'on ne peut l'attaquer par mer, à cause des courans et de la difficulté de l'ancrage. Rien ne la domine du côté de la terre, et elle commande la ville et le port. Au-delà s'avance une langue de terre, sous laquelle est pratiqué un

chemin par lequel on communique au fort de la *Lanterne*, qui tire sur le canal de la côte de Calabre, et à celui de *San-Salvador*, qui défend l'entrée du port, et l'empêche d'être bombardé, le mouillage hors la portée du canon, étant de plus de 200 brasses de profondeur, sur des courans impraticables. Le port, un des plus beaux qu'il y ait au monde, est de forme elliptique, et a quatre milles de circonférence. Il est bordé d'un quai magnifique que termine, sur une espace d'environ un mille, une suite régulière de belles maisons fort élevées, suite qu'entrecoupent 19 arcs qui répondent à autant de rues, et qu'on nomme la *Palazzata*. Au fond du port est le palais du roi, où habite le gouverneur de la ville, et devant la porte duquel viennent mouiller les bâtimens de la marine royale. Tout auprès, est une promenade couverte, chose rare dans ce pays, où cependant l'ombre est si nécessaire. Le lazaret est attenant à la langue de terre, sur un rocher qui s'élève du sein de la mer.

On trouve à Messine un grand nombre d'églises et de couvens, qui tous sont bien bâtis et richement fondés. La cathédrale est un édifice d'un gothique assez bon. Elle est tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, richement décorée. Le palais de l'archevêque est vaste et beau. L'hôpital général, connu sous le nom de *Loggia*, est un des beaux édifices publics de la ville qui a aussi un autre grand hôpital fort riche, à côté duquel est un mont-de-piété bien administré, et dont le bâtiment est considérable et très-beau. Enfin, cette ville offre de belles rues, de belles places, de belles fontaines en marbre, des statues équestres et pédestres en bronze, et des hôtels assez bien bâtis. On prétend que la peste de 1743 et 1744, en réduisit la population de 100,000 âmes à 30,000. On y compte un assez grand nombre de Grecs, lesquels ont un pasteur spirituel, qui porte le titre de *Protopape*, et que nomme le pape. Ces Grecs sont censés s'être conformés au rit latin; et un certain jour de l'année, ils sont tenus d'assister au service divin dans la cathédrale, et d'y chanter des cantiques qui décident les points contestés.

Telle est, ou du moins telle était Messine, avant le tremblement de terre de 1783, qui s'y est fait vivement sentir, tout le sol en ayant été fortement secoué.

La superbe *Palazzata* s'est totalement écroulée. 1000 per-

sonnes furent victimes de ce désastre, et l'on a estimé à plus de 30,000,000, la valeur des bâtimens détruits, sans compter celle des effets volés, la ville ayant éte pillée par des scélérats. Le village de *Torre-del-Faro*, ou l'antique Pelore fut renversé, et deux lacs qui étaient dans les environs, ont été comblés.

Le commerce de Messine est encore considérable, sur-tout depuis 1728, que le port en a été déclaré franc. On y fabrique beaucoup d'étoffes de soie pour la Turquie, la Russie et la Tartarie. Il se tient tous les ans, au mois d'août, dans cette ville, une grande foire où l'on envoye beaucoup de marchandises de l'étranger. Le district de Messine fournit abondamment aussi du vin, des citrons et des oranges, qui forment des objets d'exportation.

Taormina (*Tauromenium*) est une ville d'environ 3000 âmes, située au sud de Messine, sur le bord de la mer, et sur une montagne composée de rochers, et qu'on nommait autrefois *Taurus*. Un tremblement de terre l'endommagea considérablement en 1693. L'ancienne ville étoit plus étendue que la ville moderne, et renfermait la cime du promontoire de S.-André, où l'on avait construit, entre deux rochers élevés, un théâtre dont la vue dominait sur une superbe plaine, dans laquelle coule la rivière de *Cantara*, et que termine l'*Etna*. Une partie considérable de cet édifice a échappé aux ravages du tems, et offre un échantillon rare de la partie du théâtre où se tenaient les acteurs, ce que l'on trouve assez difficilement dans les autres ruines de ce genre. On dit que dans les environs de cette ville, les eaux de la mer font quelquefois au-dessous de la montagne un fracas épouvantable. Taormine est célèbre par les beaux marbres que l'on tire de son territoire, et par le bon vin qu'il produit.

Le *mont Etna* (Voyez l'art. *Antiquités et Curiosités naturelles*, p. 82.

Catane (*Catana*) est une célèbre ville, située sur un golfe et au pied du mont Etna, à la distance de 21 lieues au sud-ouest de Messine, et de 15 au nord de Syracuse, par 32 degrés 54 minutes de longitude, et 37 degrés 30 minutes de latitude. Elle fut fondée par une colonie de Chalcidiens, peu après la fondation de Syracuse, et jouit d'une paix profonde, jusqu'au moment qu'Hiéron en chassa les habitans, y envoya

une nouvelle colonie, et lui donna le nom d'Etna. Immédiatement après sa mort, la ville reprit son ancien nom, et les citoyens expulsés rentrèrent dans leur demeure. Ce fut, dans la Sicile, une des premières conquêtes des Romains qui y élevèrent des édifices somptueux dans tous les genres. Cette ville a été renversée deux fois, la seconde en 1639. Elle s'est relevée avec un grand éclat. Les principales rues en sont larges, bien alignées et bien pavées en laves. Au centre de la grande place, qui est formée, par la maison de ville, par la cathédrale et le séminaire, s'élève un obélisque de granit rouge, placé sur le dos d'un éléphant antique d'aimant. Le port de Catane était aussi commode que spacieux, avant que des matières volcaniques l'eussent comblé; et ce n'est aujourd'hui qu'une petite anse à peine capable de contenir une felouque. Cette ville dont la population est de 30,000 âmes possède une université, la seule qu'il y ait dans la Sicile. L'évêque de Catane est suffragant de l'archevêque de Mont-Reale. Catane est dans un territoire abondant en blé, en vins et en fruits. Elle à au sud, la *Giaretta*, rivière profonde et vaseuse, et la plus considérable de l'île. Après avoir traversé une plaine très étendue, cette rivière tombe dans la mer, à l'extrémité intérieure de la baie de Catane. Près de son embouchure, elle jette sur ses bords, une grande quantité de bel ambre.

Cefalu ou *Cefaledi* (*Cephaledis*) est une ville de 1460 feux, située sur la côte septentrionale de la Sicile, à 30 lieues à l'ouest de Messine, par 31 degrés 53 minutes de longitude, et 41 degrés 5 minutes de latitude. Elle est le siége d'un évêque suffragant de l'archevêque de Messine; elle est défendue par un château, et elle a un port.

II. *Val-di-Noto*. — Cette province est ainsi nommée à raison des villes considérables qu'elle renfermait. La circonférence en est de 260 milles. Elle est arrosée par plusieurs petites rivières ou ruisseaux. On y trouve un archevêché.

Les villes et lieux principaux de cette province sont: *Augusta*, *Syracuse et Noto*.

Augusta est une ville située près de l'emplacement qu'occupait l'ancienne *Mégare-Hybléenne*, à la distance d'environ six lieues de Syracuse par terre, et de 3 seulement par mer. Cette ville a un très-beau port bien abrité, et dont l'entrée est défendue par trois forts bâtis sur trois petites îles, et par

une citadelle à la porte de terre. Plus du tiers des habitans d'Augusta furent écrasés sous leurs maisons pendant le tremblement de terre de 1693. La ville paraît s'être relevée, et l'on y compte environ 18,000 âmes.

Syracuse ou *Syracossa* (*Syracusa*) est à 29 lieues au sud-quart-d'ouest de Messine, à 29 au sud-ouest de Reggio, et à 44 à l'est de Palerme, par 33 degrés de longitude, et 37 degrés 4 minutes de latitude. Cette célèbre ville, anciennement la capitale de la Sicile, fut fondée par une colonie de Corinthiens, sous les ordres d'Archias. Elle devint si considérable, qu'elle avait 180 stades d'enceinte, c'est-à-dire, environ huit lieues. La forme en était triangulaire, et elle consistait en cinq quartiers séparés. Le premier, celui d'*Ortygie*, était bâti sur une île appelée Nasos, et communiquait par un pont à celui de l'*Acradine*, qui faisait face à la mer. Celui de *Tycha* ou de *Tyche*, se joignait à ce dernier, du côté de l'est. Celui de *Neapolis* ou de la nouvelle ville, prolongeait le grand port; et enfin celui d'*Epipole* se trouvait à l'extrémité orientale, mais n'était que faiblement habité. Au centre de l'île, coulait ou jaillissait la fameuse fontaine d'Aréthuse, dont l'eau était excellente; mais qui n'est plus maintenant qu'une mare d'eau saumâtre, les flots ayant trouvé passage à travers les rochers fendus par l'effet des tremblemens de terre réitérés.

Nous ne nous étendrons point sur l'histoire de Syracuse; nous nous contenterons de dire que la prise de cette ville par les Romains, sous les ordres de Marcellus, est à jamais célèbre par la mort du géomètre Archimède, dont les machines ingénieuses la défendirent si long-tems.

La moderne Syracuse est bornée à l'île seule, qui est de forme oblongue, a environ deux milles de circonférence, et gît entre deux baies, qui forment le grand et le petit port. Le quart des habitans de cette ville périrent sous les ruines de leurs maisons, dans le tremblement du 11 janvier 1693. La terre fut agitée l'espace de quatre minutes; presque toutes les villes situées sur la côte orientale de la Sicile furent renversées, et il périt plus de 6000 personnes.

La population de Syracuse est de 18,000 âmes; et cette ville est le siége d'un évêque.

Les principaux restes de l'antiquité à Syracuse, sont plu-

sieurs temples (l'un desquels, celui de Minerve, est converti en une église), un théâtre, un amphithéâtre, plusieurs sépulcres, des catacombes plus régulières que celles de Naples, les latomies ou les prisons, et l'oreille de Denys, qui, selon Swinburne, est une caverne de près de 17 pieds de longueur, et d'environ 55 pieds de hauteur, creusée dans une colline, sous la forme d'une S. Les côtés en sont parfaitement polis; et le dessus qui est plafonné, se retrécit graduellement, dans la forme d'une arcade gothique. Sous l'arche de cette arcade, est une rainure que l'on suppose avoir servi à recueillir les paroles de ceux qui parlaient dans la voûte, et à les conduire dans un tuyau qui, venait se rendre à une petite loge placée au-dessus, où elles se répétaient fort distinctement. Mais ce lieu ayant été trop ouvert et étant trop délabré, a perdu cette vertu, ainsi que l'ont vérifié ceux que l'on y a descendus par une corde. Il y a au milieu de la caverne dont le bout est arrondi, un espace qui ressemble à une chambre. A l'entrée de la grotte, l'écho est très-fort. Le déchirement d'un morceau de papier, y fait autant de bruit, que si l'on avait frappé fortement avec un bâton sur une planche, et l'explosion d'un coup de fusil semble être un coup de tonnerre; mais en allant plus avant, ces effets cessent. M. De-Non pense que cette grotte n'avait point la destination que nous venons d'indiquer.

Noto-Nuovo (*Netum*), capitale de la province, est située à 9 lieues au sud de Syracuse, par 32 degrés 45 minutes de longitude, et 36 degrés 50 minutes de latitude. C'est une ville de 1958 feux, qui fut bâtie après le tremblement de terre de 1693, pendant lequel fut détruite l'ancienne ville de *Noto*, qui était située à la distance d'environ deux lieues de la côte, et à l'ouest.

III. *Val-di-Mazara.*—Cette province est ainsi appelée, du nom de la ville de Mazara. La circonférence en est de 302 milles. Elle est arrosée par plusieurs rivières ou ruisseaux. On y trouve un archevêché et plusieurs évêchés.

Les villes et lieux principaux de cette province sont: *Termini*, *Palerme*, *Mont-Réal*, *Mazara*, *Crapani*, *Marsalla*, *Girgenti et Sciacca.*

Termini (*Thermæ-Himerenses*) est une ville de 1859 feux, située sur la côte septentrionale de la Sicile, à l'embouchure d'une rivière du même nom, et à la distance de 8 lieues au

sud-est de Palerme. Cette ville est défendue par une citadelle, et le territoire en est fertile, tant en bons vins qu'en blé. Tout auprès, il y a des bains chauds, qui étaient connus dans l'antiquité.

Palerme (*Panormus*) est située sur la côte septentrionale de l'île, au sud d'un golfe, qui en prend le nom, et à la distance de 44 lieues à l'ouest de Messine, de 70 au sud-quart-d'ouest de Naples, et de 98 au sud de Rome, par 30 deg. 55 min. 15 secondes de longitude, et 38 degrés 9 minutes de latitude. Cette ville qui est la capitale actuelle de la Sicile, fut, dit-on, fondée par les Phéniciens. Les Grecs s'y établirent ensuite. Pendant quelque tems, elle fut la principale ville des Carthaginois dans l'île. Les Romains s'en rendirent maîtres pendant la seconde guerre punique, et ils en demeurèrent en possession. L'an 821, elle tomba au pouvoir des Sarrasins, dont elle devint la ville principale; et l'an 1071, les Normands l'enlevèrent aux Infidèles et en firent la capitale de leur empire. Palerme est entourée de murs; et la forme en est presque circulaire. Deux rues qui se coupent à angles droits, la divisent en quatre parties presqu'égales. Ces rues sont ornées de statues, de fontaines et d'autres monumens. L'endroit où elles se rencontrent, forme une petite place octogone, près de laquelle il y en a une plus considérable. Le centre de celle-ci est occupé par une fontaine dont les proportions sont beaucoup trop grandes pour la place. La cathédrale est un édifice gothique qui menace ruine. La plupart des églises de Palerme, sont fort riches en argenterie, en pierres précieuses et en marbres. Peu d'édifices publics offrent une belle architecture. Le palais du vice-roi est une masse énorme dont les parties ne sont point d'accord, et ont été construites à différentes époques. Les salles en sont très-vastes, les tribunaux s'y tiennent au rez-de-chaussée, et les avenues sont défendues par des batteries de canon, dont on s'est servi dans les séditions sans nombre des habitans de Palerme. Le *vice-roi* affecte tout le faste de la royauté. Son train est magnifique, et sa garde nombreuse et bien tenue. Il jouit de beaucoup de prérogatives; et le 31 décembre de chaque année, il fait la visite des prisons, et a le droit de donner la liberté à autant de criminels qu'il veut, quelques crimes qu'ils aient commis; mais il en use sobrement. La population de Pa-

lerme est d'environ 100,000 âmes, sans compter les personnes employées au service du roi, tant militaires qu'officiers civils, et les ecclésiastiques. Les hommes en général y sont d'une belle figure, et les dames peu favorisées de la nature. Lorsque celles-ci sortent, elles portent un voile noir.

Palerme fut extrêmement endommagée par les tremblemens de terre de 1693 et de 1726. On n'y trouve aucun monument remarquable des Grecs ni des Romains; mais on y voit deux inscriptions chaldéennes très-curieuses. La première, découverte il y a six cents ans, est du tems d'Isaac, fils dAbraham; et la seconde, que l'on a placée sur une des portes de la ville, date du tems de la cinquième génération du premier patriarche des Hébreux. Il se fait un considérable commerce à Palerme.

Mont-Réal (*Mons Regalis*) est située à la distance de 3 milles à l'ouest de la capitale de la Sicile. C'est une ville d'environ 8000 âmes, qui est bâtie sur une haute montagne, que d'autres plus élevées encore environnent de toutes parts, excepté au nord, où la vue, qui est aussi vaste que belle, s'étend jusquà Palerme et vers la mer, sur des forêts d'oliviers et d'orangers qui couvrent la pente des monts. On y arrive de ce côté par une avenue de gros arbres, qui traverse la plaine depuis les portes de Palerme, jusqu'au pied des montagnes, où elle se réunit à un chemin magnifique, construit par l'archevêque *Testa*. Ce chemin monte en serpentant doucement; il est soutenu par des massifs de maçonnerie, et est garni de parapets et bordé d'arbrisseaux à fleurs, d'urnes, de fontaines et d'inscriptions. Vers le milieu de la montagne, et tout auprès du chemin, s'élève un énorme rocher, d'où sort en bouillonnant et avec une grande violence, un ruisseau limpide et très-abondant. On en a rassemblé toutes les eaux dans un réservoir formé de gros quartiers de rocher, d'où elles se précipitent dans un vaste bassin couvert de grandes feuilles de lotus, de roseaux et de lys aquatiques. Sur le sommet du rocher, il y a une statue représentant un jeune homme armé d'une hache, et guettant un serpent qui se traine vers l'eau, une autre figure de jeune garçon qui tient une pierre à la main, et une petite fille dont la figure exprime l'effroi, et qui se cache derrière un tronc d'abre.

Mont-Réal doit son origine à un couvent de bénédictins, fondé

fondé en 1174, par Guillaume II. Sous le même règne, cette abbaye fut érigée en archevêché. A la mort de l'archevêque Testa, celui qui fit faire le chemin dont nous venons de parler, le roi régnant obtint une bulle du pape, pour la réunion des siéges de Palerme et de Mont-Réal, et destina la majeure partie des grands revenus de celui-ci, à l'entretien d'une escadre qui doit toujours croiser contre les Infidèles. La cathédrale est un mauvais édifice gothique. L'intérieur de cette église est richement décoré. Les entrailles de Saint-Louis, roi de France, qui, en 1270, mourut de la peste devant Tunis, y sont déposées.

La ville de Mont-Réal est propre et agréablement bâtie.

Trapani ou *Trapano* (*Drepanum*) est située sur la côte occidentale de la Sicile, à 10 lieues au nord-est de Mazare, et a 18 au sud-ouest de Palerme, par 30 degrés 20 minutes de longitude, et 38 degrés 5 minutes de latitude. Cette ville se trouve sur une presqu'île, et elle a un bon port, que défend une forteresse construite sur une île voisine, nommée la *Colombara*. Lorsque le vent du midi règne, la plage de cette presqu'île est entièrement couverte des eaux de la mer. On fait sur la côte de Trapani, une pêche considérable d'excellent corail et de thon; et il y a dans les environs des salines royales. La ville est composée de 4356 feux. Les habitans passent pour de bons marins. Tout près de la Colombara, vis-à-vis d'une pointe de rocher, sur laquelle est une tour, il y a une roche à fleur d'eau, qu'on appelle *Scoglio-di-mal-Consiglio*, sur lequel, dit-on, fut tenu le conseil terrible où l'on résolut le massacre connu sous le nom de Vêpres Siciliennes (Voyez ci-dessus, l'article de l'histoire générale du royaume de Naples).

Au nord de Trapani, se trouve une montagne jadis connue sous le nom d'*Erix*, sur le sommet de laquelle il y avait un temple dédié à Vénus; et un peu au-dessous était bâtie une ville appelée aussi Erix, et qui était très-forte. Il y a aujourd'hui un château que l'on appelle *Trapano-del-Monte*. Au nord-est du Mont-Erix, était située la ville d'*Égeste* ou de *Ségeste*, que l'on dit avoir été fondée par Énée. Il en reste un temple d'ordre dorique, conservé presqu'en entier. Cet édifice est un carré long de 177 pieds 2 pouces 6 lignes, sur 74 pieds 10 pouces de largeur, formé de six colonnes de face,

sur quatorze de profondeur. Toutes les colonnes sont entières, à l'exception d'une seule qui a éte endommagée par le tonnerre. Elles ont 6 pieds 4 pouces 6 lignes de diamètre, sur 28 pieds 6 pouces de hauteur. L'entablement a 10 pieds 10 pouces 9 lignes, et est d'un effet admirable. Le fronton est surbaissé et très-simple; et le temple a en tout 58 pieds 2 pouces d'élévation, y compris trois degrés au pourtour. Il est construit en pierres de tuf, et l'intérieur en est vide.

Marsalla est située près de la mer, à 21 lieues au sud-ouest de Palerme, et à 5 au nord de Mazara. C'est l'ancienne *Lilybée*, qui était la principale place des Carthaginois en Sicile. Ce fut la seule ville qui résista à Pyrrhus. Les Romains l'assiégèrent cinq ans sans pouvoir s'en rendre maîtres; et elle ne leur fut cédée, qu'après la victoire navale qu'ils remportèrent derrière l'île Ægades, aujourd'hui Maretimo, qui se trouve vis-à-vis de Marsalla, et semble être la clef du port. Ce port immense est formé par des rochers, par des îles basses, des langues de terre et des bancs de sable qui se croisent, brisent la vague de toutes parts, et forment un vaste demi-cercle où la mer est toujours tranquille. La beauté dont il est, le fit appeler *Marsalla* par les Sarrasins, ce qui dans leur langue, signifie Port-de-Dieu. L'enceinte de la ville est considérable et fortifiée. On y compte 25,000 âmes.

Mazara (*Mazaris*) est une ville qui donne son nom à la province, et qui est située sur la côte, à la distance de 10 lieues au sud-ouest de Trapani, et de 22 au sud-ouest de Palerme, par 30 degrés 14 minutes de longitude, et 37 degrés 42 minutes de latitude. On y compte 1875 feux. Cette ville est fortifiée, et est le siége d'un évêque suffragant de l'archevêque de Palerme. Elle a quelque apparence à l'extérieur. Quoiqu'il en soit peu question dans l'histoire de la Sicile, il paraît qu'il y demeurait beaucoup de Romains; car on y trouve une grande quantité de leurs monumens funèbres et de leurs inscriptions.

Sciacca (anciennement *Thermæ Selinuntiæ*) est une ville d'environ 13,000 âmes, située sur la côte méridionale de la Sicile, à 12 lieues à l'ouest de Mazara, et bâtie sur un rocher très escarpé, qui se projette au-dessus de la mer, et dans lequel on a de toutes parts creusé des magasins d'une grandeur prodigieuse, où l'on dépose pour l'exporter, le blé

du territoire voisin qui est extrêmement fertile. Cette ville jouit d'un port. A la partie orientale de la colline, il y a plusieurs sources d'eaux minérales très abondantes, dont une est impregnée de soufre, et est assez chaude pour faire cuire un œuf. Les eaux de celle-ci sont salutaires dans les cas de maladies de peau, de scorbut et de paralysie. On trouve encore dans ce lieu, d'anciens fragmens de conduits, de tuyaux de bains, et d'édifices.

A l'est, et très-près de Sciacca, non loin de l'embouchure de l'Hypsa, rivière maintenant appelée *Maduine*, était située la ville de *Salinus*, fondée par des habitans de Mégare. Ce qui en reste, annonce quelle était la grandeur de cette ville, et forme le plus extraordinaire assemblage de ruines qu'il y ait en Europe. Ce sont plusieurs masses énormes, du milieu desquelles s'élèvent des colonnes, ce qui donne à tout l'ensemble l'apparence d'une grande ville, avec un nombre infini de clochers. On y remarque sur-tout les ruines de trois temples d'ordre dorique, l'un desquels a, dit-on, à-peu-près 830 pieds de longueur, sur 39 de largeur.

Girgenti ou *Giorgenti*, anciennement *Akragas* et *Agrigentum*. Cette ville est située sur la côte méridionale de la Sicile, à peu près à 12 lieues à l'ouest de Sciacca. Elle fut fondée par une colonie de Rhodiens ou d'Ioniens, et, selon Thucydide, par une colonie venue de Gela. Ses fondateurs lui donnèrent le nom d'Akragas, de celui d'un ruisseau voisin; mais la citadelle fut long-tems auparavant, dit-on, bâtie par Dédale, à la demande de Cocalus, roi de Sicile. Les Agrigentins firent long-tems un peuple libre et florissant. Celui qui le premier les réduisit en servitude, fut *Phalaris*, simple collecteur des deniers publics, qui conduisit son projet avec beaucoup d'art, et exerça la plus grande cruauté sur ses sujets. Un artiste Athénien, nommé *Périllus*, apporta à ce tyran, un taureau d'airain d'un travail exquis, et si ingénieusement imaginé, qu'en y enfermant un homme ayant la langue coupée, les gémissemens de celui-ci devaient produire l'effet du mugissement de l'animal qui était représenté. Périllus ayant suggéré l'idée de placer le taureau sur le feu, et d'y faire entrer un criminel, Phalaris enchanté fit faire l'essai sur l'artiste même, à la grande satisfaction de tout Agrigente. Néanmoins le tyran se servit fréquemment de cette machine,

pour immoler ses ennemis. A la fin, ses sujets se soulevèrent contre lui, et le mirent à mort en le lapidant, ou, comme le dit Ovide, au moyen du supplice qu'il avait tant de fois infligé. Amilcar ayant pris Agrigente, en transporta le fameux taureau à Carthage. Le second Scipion l'Africain, ayant détruit cette dernière ville, 260 ans après, le rendit à Agrigente, où on le voyait sous le règne d'Auguste. Pendant la lutte entre les Romains et les Carthaginois, cette ville fut prise et reprise, et eut beaucoup à souffrir de l'un et l'autre parti.

L'ancienne Agrigente était bâtie sur le sommet d'une montagne, à la distance de quatre milles du port, et à la hauteur de 1000 à 1100 pieds, au-dessus du niveau de la mer. C'était la plus grande ville de l'île, après Syracuse; et l'on y compta, dit-on, jusqu'à 200,000 habitans. Les Agrigentins étaient renommés pour leur hospitalité, leur luxe et leur magnificence. Platon disait d'eux qu'ils bâtissaient comme s'ils devaient toujours vivre, et qu'ils soupaient comme s'ils ne devaient plus manger. Lorsqu'avec Gelon, tyran de Syracuse, ils battirent les Carthaginois à Himère, ils firent un grand nombre de prisonniers, qu'ils employèrent à tailler des pierres pour construire des temples, à pratiquer des conduits souterrains, et à creuser dans le roc vif, un réservoir de sept stades de circonférence, et de trente pieds de profondeur, qui maintenant est tout-à-fait à sec, et est converti en un jardin. Le temple de Jupiter olympien avait 340 pieds de longueur, 60 de largeur, et 120 de hautenr. C'était le plus vaste qu'il y eût dans l'île. La sculpture qu'en offre une partie des murs, ressemble à la description que Virgile fait des peintures du temple de Junon à Carthage.

La moderne Agrigente ou Girgenti, occupe cette partie de la montagne sur laquelle était la citadelle; et l'on y compte 20,000 âmes. On y trouve des restes de l'antiquité, plus considérables qu'en aucune autre partie de la Sicile. Ces ruines sont à la distance d'environ un mille de la ville moderne, et consistent principalement en temples, en catacombes et en sépultures. Les mieux conservés des temples, sont celui de Vénus et celui de la Concorde (1); et parmi les tombeaux,

(1) Ce temple est d'ordre dorique, et, dit-on, le plus ancien édifice grec qu'il y ait au monde.

celui de Théron. La pierre de ces édifices, est la même que celle de toute la montagne, c'est-à-dire, une concrétion de sable et de coquilles de mer, d'un grain dur et solide, d'un rouge brun très-foncé; et elle est extrêmement perforée. Les murs de l'ancienne ville étaient en grande partie taillés dans le roc vif. Girgenti est le siége d'un évêque.

Iles dépendantes de la Sicile.

Iles de Lipari. — Ces îles forment un groupe très-étendu, qui est placé vers la côte septentrionale de la Sicile, du côté de la Calabre. Elles sont au nombre de dix: *Vulcano*, *Lipari*, *Panaria*, *Stromboli*, *Salina*, *Alicuda*, *Felicuda*, *Baziluzza*, *Lisca-Bianca* et *Datoli*. On prétend que depuis quelque tems, il s'en est formé quatre où cinq nouvelles. Les anciens ne connaissaient point celles de Baziluzza, de Lisca-Bianca et de Datoli. Ils nommaient les autres *Iles-Eoliennes*, du nom d'Eole qui en fut le roi, et îles de Vulcain, parce que plusieurs de ces îles lançaient des flammes, ce qu'elles font encore. Elles doivent toutes leur formation à des feux souterrains; mais les éruptions qui les ont produites, ensemble ou successivement, sont certainement antérieures aux tems de l'histoire.

Vulcano. Cette île a 12 milles de circonférence, et jadis elle avait un petit port qui a été comblé par les éruptions du Volcan dont elle est le produit. Un coup de marteau donné sur la première pierre qu'on trouve dans la vallée, fait retentir un bruit si effrayant, qu'il est clair que l'on est alors sur une croute très-mince, qui couvre un abîme immense. On recueille dans cette vallée, des morceaux de soufre qui sont de la plus grande beauté. Au haut de la montagne, est le cratère le plus beau qu'on puisse voir. Sa profondeur est d'environ un (1) mille, et le diamètre, d'un demi-mille. Celui de l'Etna est, il est vrai, plus large, mais moins profond et moins régulier.

Le fond du cratère du Vulcano, contient deux petits lacs de soufre fondu, qui se subliment sans cesse; et il est impossible d'y descendre, cet enfoncement ayant absolument la forme d'un entonnoir. La montagne où il se trouve a été formée dans le cratère d'une montagne bien plus grande; et il y a long-

(1) La mer qui les environne s'est quelquefois trouvée en ébullition.

tems que ce dernier ne jete plus de feux; car il est couvert de chênes d'une grandeur prodigieuse, et qui sont les seuls arbres que l'on y voie. Presque sur la plage, il y a une grotte ouverte du côté de l'ouest. Cette grotte a vingt pas de profondeur, et l'on y trouve une mare d'eau chaude à 55 degrés, qui a un mouvement violent d'ébullition. Il s'en exhale une forte odeur de soufre et beaucoup de fumée. L'eau en est salée et contient de l'alun et du soufre; et toutes les parties de cette grotte sont revêtues d'un beau sel alumineux, soyeux, blanc et jaunâtre, de deux pouces d'épaisseur. Au-delà de cette montagne, on arrive au *Vulcanello*, qui est sorti de la mer, 204 ans avant l'ère chrétienne. Autrefois c'était une petite île séparée de celle de Vulcano, par un petit bras de mer; mais l'éruption de 1550, a comblé le canal étroit qui les séparait.

Lipari. Cette île est à un mille de celle de Vulcano. C'est la plus grande de toutes celles qui forment le groupe qui en prend le nom; et la circonférence en est de 18 milles. Elle contient plusieurs montagnes, dont la plus élevée, *Monte-Sant-Angelo*, a environ le double de hauteur de *Monte-Vulcano*, et offre les vestiges d'un petit cratère, au-dessous et sur les bords duquel on a bâti une petite église. En parcourant l'île de Lipari, on reconnaît dans une infinité d'endroits, des cratères plus ou moins grands. Les étuves sont une singularité remarquable de cette île. Elles sont très-élevées au-dessus du niveau de la mer, dont cependant elles se trouvent peu éloignées. Tout le terrain sur lequel elles sont placées, est pénétré par des vapeurs brûlantes, les unes sèches et les autres humides. Il y en a cinq dont trois sont abandonnées, parce qu'elles sont trop chaudes; et il n'est pas aisé de demeurer long-tems dans les deux autres, quoique la chaleur n'y soit qu'à 45 ou à 46 degrés. A-peu-près à 300 pieds au-dessous, il sort de la montagne une eau presque bouillante, qui fait mouvoir trois moulins, et qui, lorsqu'elle est refroidie, sert de boisson aux habitans qui n'ont point d'autre eau. A un mille des Etuves, il y a des bains dont parle Diodore de Sicile, et dont les eaux sont aussi chaudes que celles d'Aix-la-Chapelle. L'île de Lipari est l'immense magasin qui fournit de pierres-ponce toute l'Europe. Il y a long-tems qu'elle n'est plus sujette aux éruptions. Elle est très-fertile et produit une grande quantité d'excellens fruits. Les figues y sont délicieuses, et en si grand nombre, qu'on

en fait sécher pour les exporter. Il y croit du blé; mais surtout beaucoup de raisins, dont on fait d'excellent vin de plusieurs espèces, et entr'autres, celui de Malvoisie, dont on boit dans toute l'Europe. Cependant la végétation n'y a pas cette vigueur que l'on admire sur le Mont-Etna.

L'île de Lipari contient une ville du même nom (*Lipara*), située sur un roc escarpé, par 33 degrés de longitude, et 38 degrés 35 minutes de latitude. Cette ville est petite et mal bâtie. Elle est défendue par un château assez fort pour en imposer aux barbaresques, et elle a deux petits ports exposés à tous les vents. Cependant les petits navires peuvent se réfugier sous le château. Lipari est la résidence d'un gouverneur, et le siége d'un évêque qui ne relève que du pape. La population de l'île est de 14,000 âmes, dont les trois quarts habitent la ville. Les Liparotes sont braves, actifs, affectionnés à leur pays, prompts, vindicatifs et superstitieux. Leurs femmes sont fécondes et si précoces, qu'elles se marient ordinairement avant douze ans.

Panaria. Cette île n'est qu'à 15 milles de Salina. Elle n'a que 8 milles de tour, et n'est qu'une portion d'un vaste cratère. Elle est habitée par 300 personnes; et l'on y cultive du blé, des vignes, des légumes et du coton. Au nord de celle-ci, il se trouve un grand nombre d'îles plus petites, qui ne sont que des rochers à fleur d'eau, et qui ont été produits par la même cause. Le diamètre du cratère qui réunissait toutes ces îles, devait être de 6 milles au moins.

Stromboli. Cette île est éloignée de Panaria, d'environ 12 milles. Elle est escarpée et inabordable sur les trois quarts de sa circonférence qui est d'environ 12 milles. Elle a un volcan dont le cratère placé au-dessous du sommet de la montagne, a la forme d'un entonnoir, et n'a pas plus de 50 pas de diamètre. Ce volcan est le seul connu qui n'ait aucun tems de repos. Lorsqu'il est le plus calme, les éruptions se renouvellent de sept en sept minutes. Il est des tems où il serait impossible de l'approcher; et il jette bien plus en été qu'en hiver. Vers le bas de la montagne, il y a une source d'eau froide, douce, légère, excellente à boire, et qui ne tarit jamais. C'est un phénomène qu'il n'est pas facile d'expliquer. Il n'y a aucune autre fontaine dans l'île. On compte à Stromboli environ 200 habitans.

Salina, l'île des Salines. Cette île a 15 milles de tour, et est à-peu-près ronde. Elle contient trois montagnes, dont l'une nommée *Fossa-Felice*, est, selon toute apparence, la plus haute des montagnes Éoliennes. Le cratère de celle-ci est un bassin rond et plat, de 30 pieds de profondeur, et de 300 pieds de circonférence. Il y en a un aussi sur le *Monte-del-Capo*. Salina doit son nom à une petite plage où l'on fait du sel pour la consommation des îles Eoliennes. Elle ne produit point de blé, mais beaucoup de raisins. Sa population est de 4000 habitans divisés en plusieurs villages.

Alicud (*Aericusa* ou *Alicurim*) est à 20 milles de l'île de Lipari, et à 5 de celle de Felicuda. Sa circonférence est de 10 milles. Elle est couverte d'arbres (1) et peu cultivée, quoiqu'on y compte environ 200 personnes.

Felicud (*Phenicusia* ou *Filacurim*) n'est éloignée que de 10 milles de Salina. On y trouve aussi 200 habitans qui cultivent du blé et des vignes. Comme la précédente, elle a 10 milles de circuit.

Ustica. Cette île située au nord de Palerme et à 30 milles de la côte, est aussi le produit de feux souterrains. Le circuit en est de 12 milles. Quoique basse, elle n'est pas absolument plane, puisqu'elle offre trois montagnes ou trois monticules qui furent jadis des volcans. Le sol de toute l'île est noir et pierreux ; l'on y rencontre des laves de plusieurs espèces. Cette île est fertile et propre à la culture du coton, des vignes et des oliviers. Jadis habitée par les Phéniciens, elle passa sous la puissance des différens maîtres de la Sicile ; et vers l'an 1500, elle fut abandonnée, à cause des incursions des Barbaresques. En 1765, le gouvernement y a fait bâtir une espèce de fort, et il y envoie un détachement de la garnison de Palerme, qui protège les habitans, lesquels sont au nombre de trois à quatre cents.

Le volcan de cette île doit remonter à un tems bien haut ; car les Phéniciens ignoraient en quel tems il avait existé.

Iles AEgates ou *Egades*. Ces îles sont situées à peu de distance du promontoire de Lylibée, vis-à-vis de cette portion de la terre ferme qui est entre Marsalla et Trapani. Elles sont ainsi appelées de l'ancien nom de celle qui en est la plus occi-

---

(1) Il y croît des palmiers.

dentale, et qu'on nomme aujourd'hui Maretimo. Ce fut derrière celle-ci, que dans un combat naval qui mit fin à la seconde guerre punique, les Romains commandés par Lutatius Catulus, défirent les Carthaginois commandés par Hannon.

Levenzo ou *Levenzo* (*Phorbantia* ou *Buccina*) est celle de ces îles, qui se trouve le plus près de Trapani.

Maretimo. C'est celle des Egates qui est la plus à l'ouest. Elle en est aussi la plus considérable, et la circonférence en est de 4 lieues. Il n'y a que quelques métairies, et un château où l'on renferme les prisonniers d'état. Cette île fournit beaucoup de miel (Voyez ci-dessus, art. *Marsalla*).

Favognana (anciennement *Ægusa* ou *Capraria*). Cette île, la troisième du groupe, a environ deux lieues de circonférence. On y a construit un fort, lequel gît par 30 degrés 20 minutes de longitude, et 38 degrés de latitude, et qu'on appelle le *Fort-de-Sainte-Catherine.* Elle est très-fertile.

Pantalaria. Cette île est située entre l'Afrique et la Sicile, à 70 milles au sud de Trapani, par 30 degrés de longitude, et 36 degrés 55 minutes de latitude. Sa circonférence est de 25 à 30 milles. Elle ne présente de tous côtés qu'escarpemens, précipices, grottes et cavernes de toute espèce, et n'est abordable qu'en trois endroits. Un seul petit port peut recevoir des barques qui font le commerce avec la Sicile, d'où cette île tire son blé.

L'île de Pantalaria est un groupe de montagnes fort élevées. Quoique le volcan qui lui a donné l'existence, ne fasse plus d'éruption depuis un nombre infini de siècles, il conserve encore toute l'aspérité et l'aspect aride et brûlé des volcans nouveaux. Presque toutes les hauteurs se refusent encore à la végétation. Un lac nommé *Bain*, remplit un ancien cratère situé au milieu de l'île. La profondeur de ce lac est prodigieuse; les eaux en sont tièdes; il ne contient aucun poisson; mais il est couvert d'oiseaux pendant l'hiver. Il sort du pied des collines plusieurs sources d'eaux chaudes, qui sont probablement fournies par ce lac. Il y a aussi plusieurs étuves dans la montagne.

Les anciens considéraient cette île qu'ils nommaient *Cosyra,* comme la plus stérile et la plus aride qu'il y eût dans le monde. Cependant on y cultive un peu de blé, beaucoup de coton, des vignes et des oliviers. Elle appartint d'abord aux

Phéniciens, puis aux Carthaginois, ensuite aux Romains, et enfin, à tous les autres maîtres de la Sicile, dont elle dépend encore aujourd'hui. On y compte environ 4000 habitans, tous rassemblés dans une petite ville mal-bâtie, que domine et protège un château assez fort, où l'on envoie de Naples, les prisonniers d'état.

Commerce, monnaies, mesures et poids. — Nous avons suffisamment parlé du commerce d'exportation et d'importation de la Sicile, à l'article Messine; et nous nous bornerons à rappeler que le premier consiste principalement en blé (1) et en soie.

Monnaies. L'once, monnaie d'or, vaut 30 $\frac{1}{3}$ taris; l'écu effectif d'argent, 12 taris: le tari 20 grains; le grain 6 picciolis; 48 grains de Sicile font une livre, ancienne monnaie de France. Aucun argent étranger n'y a cours, excepté les pièces d'Espagne de 15 réaux.

Mesures. La canne sicilienne se divise en 8 palmes; la palme en 12 onces: 4 palmes et demie font l'ancienne aune de Marseille.

On mesure en Sicile, le blé, le vin et les terres à la salme. La mesure des terres se fait à raison de la quantité de grains qu'il faut pour les ensemencer. La salme ordinaire de froment se divise en 16 tomolis; le tomoli en 16, 17 ou 20 rotolis, selon le poids. Suivant ce calcul, la salme est à l'ancien septier de Paris, comme 15,059 pouces sont à 6,359 $\frac{10}{14}$. La salme appelée grosse, est plus forte de 4 tomolis.

Poids. Le rotolo fait 2 livres et demie, ou 30 onces: 124 livres communes de Sicile, font 100 livres, ancienne mesure de Marseille.

Le quintal ordinaire est de 100 rotolis, ou de 250 livres. Il rendait à Marseille une minerolle et un tiers. Dans quelques endroits particuliers de la Sicile, il est de 102 et de 111 rotolis.

Les places qui commercent avec la Sicile, sont particulièrement Livourne, Gênes, Marseille, Naples, Civita-

(1) On a établi, dans plusieurs endroits de la Sicile, des magasins où les fermiers peuvent déposer leurs grains, et que l'on appelle *caricatori*.

Vecchia, Rome, Trieste, Venise, Barcelonne, Cadix, Gibraltar, Malaga, Alicante, Carthagène, Valence, Londres, Lisbonne et Amsterdam.

Etat militaire de terre et de mer, et revenus du royaume des deux Siciles. — On a porté à 80,000 hommes les forces de terre de sa majesté sicilienne, lors de l'invasion des français dans la dernière guerre; mais il est probable que c'est une exagération, quoique sans doute, les Etats de ce prince soient assez peuplés et assez riches pour les fournir et les entretenir. Avant cette guerre, on croyait qu'elles se montaient en tems de paix, à 40 ou à 50,000 hommes, dont les régimens suisses formaient la meilleure partie. La marine consistait en deux vaisseaux de guerre de 60 canons, en 4 chébecs de 18 et de 20 canons, et principalement en galères. Par la position de ses Etats, le roi des Deux-Siciles était dispensé de prendre part aux contestations qui, avant la révolution française, divisaient les puissances de l'Europe. Quant à ses revenus, ils devaient aller de 25 à 30,000,000 de francs. L'entrée des Français dans le royaume de Naples et les troubles qui en ont suivi la retraite, ont occasionné la plus grande confusion dans l'administration de cette superbe et malheureuse contrée.

Fin de la description du royaume des Deux-Siciles.

Remarques sur la manière de compter les heures en Italie. Les Italiens comptent vingt-quatre heures dans la journée, depuis un soir jusqu'à l'autre. La vingt-quatrième heure, qu'on appelle souvent l'*Ave-Maria*, sonne une demi heure ou trois petits quarts d'heure après le coucher du soleil; c'est-à-dire, à la nuit tombante. Si la nuit dure 10 heures et le jour 14, on dit que le soleil se lève à 10 heures; et le midi arrive à 17 heures. Le principal inconvénient de la méthode italienne consiste en ce qu'on est obligé de changer les horloges pour les mettre à l'heure, et de raccourcir ou de ralonger le fil du pendule, lorque l'horloge sonne trop tôt ou trop tard. A Turin, à Parme, et à Florence, on a adopté les heures françaises.

Selon la table dressée par le citoyen Lalande, il est midi en heures italiques, le premier janvier à 19 heures 9 minutes à Milan et à Venise, à 19 h. 5 m. à Gênes, à 19 h. 2 m. à Florence, à 18 h. 57 m. à Rome, à 18 h. 53 m. à Naples; et le premier juillet, à 15 h. 43 m. à Milan et à Venise, à 15 h. 47 m. à Gênes, à 15 h. 50 m. à Florence, à 15 h. 57 m. à Rome, et à 16 h. 0 m. à Naples.

ILE ET ROYAUME DE SARDAIGNE.

L'île de Sardaigne est située au milieu de la Méditerranée, et au sud de l'île de Corse, entre le 39e. et le 41e. degré de latitude nord, et occupe une étendue qui équivaut à celle de deux degrés et quelques minutes. Ainsi sa longueur est, du nord au sud, de 175 milles d'Italie, sur 100 milles de largeur, de l'est à l'ouest; et suivant les cartes les plus exactes, elle a 700 milles de circonférence.

Cette île est arrosée par deux grandes *rivières*, dont chacune porte le nom des villes où elle passe. Ainsi la première qui, depuis sa source à *Monte-acuto*, près de Buddusò, au sud-est de l'île, parcourt l'espace de 80 milles jusqu'à l'ouest, où elle se jette dans la mer, prend les noms de *Benetutti*, de *Sedilo*, d'*Oristano*. La seconde, qui est moins considérable, porte le nom de *Flumendoro*, a sa source à *Genargento;* et en traversant les *Barbagies*, elle se jette dans la mer, près de *Muravera*.

On divise la Sardaigne en deux parties égales, en supposant une ligne tirée du nord-est à l'ouest, c'est-à-dire de *Posado* à *Bonarcado*. L'une de ces divisions regarde entièrement le midi, et l'autre le nord. La première se nomme *Capo-di-Cagliari ;* et la seconde *Capo-di-Sassari*. Ces deux parties ont aussi la dénomination, l'une de *Capo-di-Sotto* ou de Cap-Inférieur, et l'autre de *Capo-di-Sopra*, ou de Cap-Supérieur, parce qu'en allant du midi au nord, on monte toujours plus ou moins sensiblement. Cependant les confins de ces deux caps de dessous et de dessus ne sont pas encore bien tracés. L'un et l'autre se sous-divisent en deux, c'est-à-dire, le cap de Sassari en *Capo-di-Logudoro* et en *Capo-di-Gallura*, et le cap de Cagliari en *Campidano*, en *Oliastra*, en *Barbagia Belvy*, en *Barbagia Olalay* et en *Barbagia Seulo*.



SUITE DES NOUVI

dans le territoire de Bultei et dans la Nurra, et en plus grand nombre encore dans l'ile de St.-Antioco, au bois dit de Canais ; ils sont très-petits, bien faits et extrêmement agiles ; ils appartiennent à qui peut s'en saisir (15). Les chevaux fins des haras de Sardaigne sont depuis long-tems renommés par leurs qualités ; il se fait annuellement des courses publiques, comme en Angleterre, qui contribuent à améliorer la race.

Les ânes y sont nombreux et robustes ; il y a peu de mulets.

Les cochons sont très-gros et excellens ; on assure qu'aux environs de Sassari il y en a qui sont solipèdes, ou dont les sabots sont d'une seule pièce (16).

Les brebis et les chèvres y sont en très-grande quantité, et y composent de nombreux troupeaux (17); il y a des béliets qui ont depuis 4 jusqu'à 6 cornes.

Le chien sarde est le produit du lévrier et du mâtin.

Parmi les animaux sauvages on compte le cerf, qui est petit ; le sanglier y est très-multiplié et redou

(15) *Azuni*, tom. II, p. 5.
(16) *Id.* tom. II, p. 16.
(17) En 1771 on y compta 911,752. Mais ce dénombrement est au-desous de la réalité. *Voyez*, tome II, p. 18 et la note p. 13.

passage des
tal
co la Sardaigne.
va Buffon croyait
lie une en Sar-
il ous trois noms
pr
de
ce vages de Sar-
m e nous assure
un vec beaucoup

esp é leur nom à
let que bien des
et re, assurent y
le, ainsi que les

m che importante

m p de corail ; le
C e deux et cinq
da
gu
pa
pa nd annuellement
rapporte à l'île



NOUVELLES OB

Tirées de l'*Histoire géographique*, *p*

Montagnes. — La principale chaîne de montagnes paraît se diriger du midi au nord, en s'éloignant peu de la côte orientale, depuis le cap Carbonara, à côté duquel est la petite île de Cavali, jusqu'au golfe qui est vis-à-vis l'île de la Magdelaine ; les montagnes les plus élevées sont celles de Limbara dans la Gallura ; de Villanova, entre Alguer et Bosa ; de Genargento, entre Oliastra et les Barbagies ; et dans les mêmes Barbagies, celles de l'Arizzo et Fonny, dont les sommets sont presque toute l'année couverts de glaces. En général le sol s'élève vers le nord, et est beaucoup plus montueux. C'est au midi que se trouvent les plus grandes plaines (1).

Minéraux. — Parmi les productions minérales on doit compter l'argent ; il y en a plusieurs mines ; les seules qui soient encore exploitées sont celles de *Guspini* et d'*Arbus* ; la première fournit aussi beaucoup de plomb. Il y en a encore dans la montagne de Sainte-Lucie, dans celle d'*Argentera* à la *Nurra*, à six lieues de distance de Sassari, où on rencontre la mine d'argent gris, de la galène et de la blende, ayant pour gangue le spath pesant. La montagne d'*Aqua-Cotà*, près de *Villasidro*, et autres lieux, produisent aussi de l'argent ordinairement renfermé dans les filons de plomb (2). Les mines de plomb sont en effet les plus productives ; et celles d'*Iglesias* à *Monteferro* produisent, dit-on, de 60 à 80 livres par quintal. On trouve aussi avec la galène la mine de plomb blanc en grande quantité, et la pierre calaminaire (3). Toutes ces montagnes, entre le couchant et le midi d'Iglesias, sont formées de schistes argileux et de pierres calcaires ; et la gangue la plus fréquente des minéraux que l'on y rencontre est le spath pesant. — Près du village d'*Arsana*, il y a près du rivage de la mer une mine de fer magnétique, dont le minérai a produit 50 pour

cent | u frais une
la m | t de quel-
endr | ustation de
voit | s forte que
Mais | ne à cette
a été
on n' | aires, qui,
d'une | st de 4 et
duit | de la Sar-
Piém | it commu-
roche | qui pro-
trouv | plusieurs
tes,
sardoi
plus ; | rès-fertile ;
tagnes | des rochers
mouch | munes qui
de pet | année sur
Italie
d'albâ | sont le blé,
grain | , les fèves,
ches n | ; des vins,
ment | ivier y croît
les R | ntières ; les
leurs | s jujubiers,
charbo | t communs.
minéra | *jor*, et des
laves e | de Passari.
ritoire | ussi naturel-
Les | n'y est pas
ont con | ali de leurs

s l'état sau-
uffon et les
ent sur-tout

(1) *Azuni*, tom. I, p. 7.
(2) *Id.* tom. II, p. 340—344.
(3) *Id.* tom. II, p. 347.

(4) *A*
(5) *I*
(6) *I*
(7) *I*
(8) *I* | r ajoute p. 366
(9) *I*
(10) *I*
(11) *I*

La surface de l'île est entremêlée de collines et de montagnes qui renferment des métaux, et ne sont pas moins fertiles que les vallons et les plaines qui les séparent. Les montagnes les plus élevées, sont celles de *Limbara* dans la Gallura; de *Villa-Nova*, entre Alghieri et Cosa; de *Genargento*, entre l'Oliastra et les Barbagies; et dans les mêmes Barbagies, celles d'*Arizzo* et de *Fonny*, dont les sommets sont presque toute l'année couverts de glace. La Sardaigne renferme plusieurs étangs très-considérables et très-riches en poissons de plusieurs espèces, ce qui provient peut-être de la communication de leurs eaux avec la mer, qui, sur les côtes de cette île, a une plus grande abondance de poissons que dans tout le reste de la Méditerranée. En plusieurs endroits de l'île jaillissent des eaux thermales, près de quelques-unes desquelles, on voit encore les ruines de superbes édifices. Les thermes les plus fréquentés aujourd'hui sont ceux de *Sassura*, où il y a un bâtiment pour les malades.

Ports de mer. La Sardaigne a douze ports de mer, qui sont ceux de Cagliari, de Sassari ou Porto-Terre, d'Alghieri ou Porto-Conte, de Bosa, de Villa-d'Iglesias, de Castel-Sardo, de Tortoli, de Polada, de Terra-Nova, de Longo-Sardo et d'Oristano ou Porto-Palmas. Les plus vastes et les plus sûrs sont Porto-Conte, Porto-Palmas, celui de Terra-Nova et celui de Cagliari. Le golfe sur la côte duquel est placé ce dernier, se trouve au midi de cette ville, dont il prend le nom, et a 35 milles de circonférence. Le port de Cagliari est un des plus vastes et des plus sûrs de l'Europe, à cause d'un banc de sable qui en ferme à-peu-près les deux tiers de l'entrée, de sorte que des flottes très-nombreuses peuvent s'y mettre à l'abri, sans craindre ni les vents ni les tempêtes. Il y a aussi une darse commode pour le chargement des vaisseaux, où le gouvernement entretenait anciennement une escadre de sept galères.

Climat et sol. Le climat de la Sardaigne passe généralement pour mal-sain, à cause des étangs et des marais que renferme cette île, et parce que les montagnes qui sont sur les côtes septentrionales empêchent le vent du nord de la parcourir. C'était à raison de cette insalubrité qu'elle formait un lieu d'exil chez les Romains. Cependant un écrivain moderne,

M. *Azuni* (1), dont cette île est la patrie, prétend que le climat en est, en général, tempéré et bon, quoiqu'il y ait des endroits, dit-il, où faute de pluie, les eaux des étangs et des rivières n'ayant pas de cours, produisent un air malsain pendant les chaleurs de l'été. Les saisons, ajoute-t-il, y sont régulières et douces, et l'île est en tout tems couverte de verdure et de fleurs, de sorte qu'on y laisse paître le bétail, même en hiver. La Sardaigne est si fertile en toutes sortes de productions naturelles, aux endroits cultivés, qu'on trouve rarement ailleurs des fruits qui surpassent en qualité et en quantité ceux que donne le terroir. Il y croît (ainsi qu'en beaucoup d'autres lieux) une plante, appelée l'herbe Sardoine (*herba Scelerata*, ou *apium Risûs*, ou enfin *Sardonia seu herba Sardoa*), qui retire les nerfs et les muscles, qui produit un rire forcé, que l'on appelle *Risus Sardonicus*; et qui peut causer la mort. Les terres sont ou féodales ou communes ou particulières, en Sardaigne. Les communes sont possédées par les communautés, et d'ordinaire on les accorde gratis à ceux qui offrent de les cultiver. Les pâturages étant en commun dans presque tout le royaume, on n'y a pas introduit jusqu'à présent des prairies artificielles pour avoir du fourrage en hiver; et en conséquence le bétail y est maigre et la race en est très-petite.

Division ecclésiastique. On trouve en Sardaigne trois archevêchés et six évêchés; mais autrefois il y avait dix-huit siéges, tant archi-épiscopaux qu'épiscopaux.

Population. La Sardaigne fut jadis très-peuplée. Peutinger Cellarius et Cluvier prétendent que l'on y comptait 18 grandes villes. L'invasion des barbares, les pestes de 1609 et de 1652, contribuèrent non moins que le défaut de bonne administration, à la diminuer, à ce que l'on croit, des trois quarts. Un état de population, dressé en 1780, donnait à cette île 451,297 habitans; et celui de 1788, en a donné 456,990 (1).

Constitution physique et caractère des habitans. — Les

(1) Essai sur l'histoire géographique, politique et naturelle du royaume de Sardaigne, par Dominique-Albert Azuni. Paris; Leroux, libraire, rue St.-Thomas-du-Louvre, an 7.

(2) Azuni, id. M. Peuchet cite un dénombrement de 1785, qui ne porte la population de la Sardaigne qu'à 273,000 âmes (*Voyez* le Dict. de la géographie com.).

Sardes sont d'une constitution très-robuste, quoiqu'ils aient la taille fort déliée; ils sont gais, courageux jusqu'à la témérité, susceptibles d'un véritable attachement et d'une haine implacable ; ils ont l'esprit fin et pénétrant, et très-propre à l'étude des sciences et des beaux-arts dans lesquels, depuis le rétablissement des universités, ils ont fait des progrès. La vivacité de leur imagination, les porte naturellement vers le merveilleux, de sorte qu'ils aiment la poésie avec fureur. Les femmes sardes sont spirituelles, bien faites, et ont de la beauté. Elles passent pour être en général très-sages, très-fidèles et fort constantes, mais jalouses à l'excès. On dit aussi qu'elles aiment beaucoup la danse et qu'elles montent volontiers à cheval.

Langues. — On parle trois sortes de langues en Sardaigne. Celle que l'on appelle proprement la langue du pays, a pour base principale l'italien, auquel on a mêlé du latin, beaucoup de castillan, des mots grecs, un peu de français, autant d'allemand, et beaucoup de mots qui n'ont aucun rapport avec les langues connues. La langue d'Alghieri est catalane, cette ville ayant été une colonie de Barcelonais. On doit considérer aussi comme étrangère celle dont on se sert à Sassari, à Castel-Sardo, à Sorso, à Sennori et à Tempio, laquelle est absolument un dialecte bien plus toscan que tous ceux d'Italie.

Division géographique de la Sardaigne.

Ier. *Capo-di-Sassari.* Les villes et lieux principaux de cette province sont ce qui forme les parties septentrionales de l'île.

Terra-Nuova, *Castello-Aragonèse*, *Sassari*, *Alghieri* et *Bosa*, en sont les villes principales.

Terra-Nuova (*Phausania* selon Echard) est une petite ville située par 27 d. 30 m. de long., et 41 d. 3 m. de lat., sur un golfe, avec un port de mer. Elle a été bâtie sur les ruines de *Civita*, dont l'évêché a été réuni à celui d'*Ampurias*.

Castello-Aragonèse est une petite ville fortifiée, avec un port de mer. Elle est le siége d'un évêque, et le surnom qu'elle porte, vient de ce que, de toutes les villes de la Sardaigne, ce fut la première dont s'emparèrent les Aragonais.

Sassari (*Sassaris*) est située dans une plaine, à 6 lieues au nord d'Alghieri où d'Algher, et à 8 au sud de Castello Aragonèse. par 26 d. 15 m. de long., et 39 d. 20 m. de

de lat., selon Azuni. Cette ville, qui est la capitale de la province, est bâtie sur la pente d'une colline très-douce, à la distance de 12 milles de la mer et de Porto-Torre, vers le nord de l'île, en face de la Corse. Elle a une enceinte de murs gothiques, un très-beau château de même architecture, avec cinq tours et des fossés. C'est dans cette ville que réside le gouverneur du Cap, qui, quoique souvent militaire, préside le gouvernement civil ou royal, au nom duquel se rendent les sentences et les décrets. Il y a, en outre, un tribunal de commerce, appelé *Consulat*, une vice-intendance générale, une vice-trésorerie, et une université établie en 1763. L'archevêque de Sassari se prétend primat de Corse, et a pour suffragans les évêques d'Alghieri, de Castello-Aragonèse et de Bosa. Il y a plusieurs couvens et un hôpital dans cette ville, dont la population, qui, en 1755, s'élevait à 13,000 âmes, se monte aujourd'hui à 30,000.

La ville de Sassari est entourée de promenades charmantes, qui aboutissent toutes à des fontaines magnifiques, parmi lesquelles celle de *Rosello* peut, à ce que l'on assure, égaler, tant pour l'architecture que pour l'abondance des eaux, les plus belles de Rome. Le territoire de cette ville abonde tellement en sources, qu'on y en compte jusqu'à 400; et il est entouré de jardins remplis de citrons et d'orangers.

Alghier ou *Alghierri* (*Algara*), est une ville forte, située sur la côte orientale de la Sardaigne, au bord d'un golfe, à la distance de 6 lieues au sud de Sassari, et de 7 lieues au nord-ouest de Bosa, par 26 d. 15 m. de long., et 40 d. 33 m. de lat. Elle est le siége d'un évêque, suffragant de l'archevêque de Sassari. Le corail que l'on prend sur la côte des environs de cette ville, est le plus estimé de toute la Méditerranée.

Bosa (*Bosa*) est une ville située sur la côte occidentale de la Sardaigne, à la distance de 7 lieues au sud-ouest d'Alghieri, et de 11 au nord d'Oristagni, par 26 d. 25 m. de long., et 40 d. 19 m. de lat. Elle est défendue par un château; elle a un bon port, et est le siége d'un évêque, suffragant de l'archevêque de Sassari. On pêche aussi du corail sur les côtes voisines.

Remarque. Outre les villes que nous venons de nommer, il y en avait encore quelques autres qui étaient des siéges épiscopaux,

épiscopaux, mais dont on ne saurait indiquer exactement la position. Telles sont celles de *Forum-Trajani*, de *Phausania* et d'*Arborea*.

II. *Capo-di-Cagliari.* Ce cap forme la partie méridionale de l'île. Les villes et lieux principaux de cette province sont *Oristagni*, *Palma*, *Villa-de-Glesias* et *Cagliari*.

Oristagni ou *Oristano* (*Uselli*), est située sur la côte occidentale de la Sardaigne, et sur un golfe qui en a reçu le nom qu'il porte, à la distance de 7 lieues au sud de Bosa, et de 17 lieues au nord-ouest de Cagliari, par 26 d. 63 m. de long., et 39 d. 55 m. de lat. C'est le siége d'un archevêque, dont l'évêque d'*Alès* (*Alesia*), petite ville qui en est peu éloignée, et à l'est, est suffragant. C'est sans preuves suffisantes que l'on prétend que la ville d'Oristagni est l'ancienne *Arborea*.

Palmas-di-Solo est un port de mer, situé sur la côte occidentale de l'île, sur un golfe qui en porte le nom. Une escadre française, sous les ordres du vice-amiral Truguet, opéra un débarquement de troupes dans ce golfe, le 22 janvier 1794 : mais plusienrs seigneurs du pays ayant armé les habitans à leurs frais, marchèrent à leur tête, et repoussèrent les Français. C'est dans les environs de Palmas qu'était jadis la ville de *Sulcis*.

Villa-de-Glesias ou *di-Glesias*, est une petite ville, située près de la mer. C'était autrefois le siége d'un évêché, et c'est aujourd'hui la résidence d'un vicaire-général de l'archevêque de Cagliari.

Cagliari ou *Calari*, anciennement *Calaris*, ville capitale de la Sardaigne, est située sur la côte méridionale de cette île, au fond d'un golfe qui en a pris le nom, à la distance de 80 lieues au nord-ouest de Palerme, et de 80 au sud-quart-d'ouest de Rome, par 27 d. 7 m. de long., et 39 d. 20 m. de lat. selon M. Azuni. Elle est bâtie sur la pente d'une colline, et composée de quatre parties, c'est-à-dire, du château, qui est sur la hauteur, et de trois faubourgs appelés la *Marine*, *Stampace* et *Villa-Nuova*, qui ont aussi deux petits faubourgs, sous le nom de leurs églises paroissiales de Saint-Lennera et de Saint-Avendres. Le château a été fortifié par les Pisans; et le gouvernement piémontais a fait construire

à Cagliari une citadelle bien conçue, de sorte que cette place est aujourd'hui très-forte.

Cagliari est la résidence du vice-roi, du général des armes, qui est gouverneur-né de la ville et du cap, de l'archevêque, qui se dit primat de Sardaigne et de Corse, du magistrat suprême de l'audience royale, du conseil d'Etat, de l'intendant général, de la trésorerie générale, du tribunal des contestations entre les magistrats ecclésiastiques et civils, de l'administration générale des tours, du tribunal de commerce, des *Cortes* ou états-généraux. Cette ville a, en outre, une université, rétablie en 1764, plusieurs couvents, un collége de nobles, un théâtre assez beau, des salines, une fabrique de sabres et une de poudre à canon. Le port (nous en avons parlé ci-devant, à l'article *Ports*) tient au faubourg de la Marine, où il y a un suberbe édifice, avec douze portes, lequel est destiné à l'emmagasinage *gratis* des marchandises qu'on y dépose, pour la commodité des vaisseaux marchands. Il y a aussi un lazaret sous la direction d'un magistrat de santé.

La ville de Cagliari est très-ancienne. Pausanias croit qu'elle fut fondée par les Carthaginois. Sous les Romains, elle jouissait du droit de bourgeoisie. Dans le dernier siècle, elle a beaucoup souffert de la peste; et, dans le dix-huitième, elle a essuyé trois siéges, c'est-à-dire, en 1707, en 1717 et en 1794 (1). Lorsque la Sardaigne passa sous la domination de la cour de Turin, la population de Cagliari n'était que de 15,000 âmes, et aujourd'hui on la porte jnsqu'à 35,000.

Remarque. — La Sardaigne n'ayant pas encore de grandes routes, on ne compte la distance d'un lieu à un autre que par le nombre d'heures que l'on emploie pour s'y rendre. Quant à celles que nous avons données, elles ne sont sans doute qu'approximatives, et nous les avons tirées du *Dictionnaire de Géographie* de Laurent Echard, traduit par Vosgien.

Iles adjacenles à la Sardaigne. — Les principales de ces îles

(1) Une escadre de 22 vaisseaux, sous les ordres du vice-amiral Truguet, attaqua vainement la ville de Cagliari, qui se défendit avec beaucoup de courage.



sont situées selon l'ordre suivant. A peu de distance de la côte septentrionale, se trouvent celles de *Cabrera*, de *Madalena* et de *Santo Stefano*. L'île de *Tavolara* est située sur la côte orientale, et n'est remplie que de chèvres sauvages, de la même espèce que les chèvres domestiques, quoique d'un poil moins long, et qui sont d'une grosseur extraordinaire et d'un goût exquis; les chasseurs en tuent plusieurs milliers par an. Cette île a été renommée, du tems des Romains, par la grande quantité qu'on y trouvait de coquilles propres à la teinture de la pourpre, dont la couleur était alors plus vive que celle de l'Orient. L'île d'*Asinara* (*Herculis Insula*), est située au nord-est, en face de Porto-Torre, à la distance de 7 lieues au nord de Sassari, par 26 d. de long., et 41 de lat. Elle est très-riche en pâturages et en poissons de toutes les espèces, et est habitée par des bergers et des pêcheurs. On y a établi, depuis peu, une *madrague* pour la pêche du thon. Cette île a le titre de duché, et appartient au marquis de *Moreš*. L'île de *Santo-Pietro* est située au sud-ouest de la Sardaigne, à très-peu de distance de l'île de Santo-Antioco. Sa circonférence est de 30 milles. Elle est habitée par les Tabarquins, chassés par les Turcs de la petite île Tabargue, située près de la côte d'Afrique. On y a fondé une ville, appelée *Carlo-Forte*, du nom et à raison de la force du château qui la défend. Les habitans sont, en grande partie, pêcheurs de corail, et les autres cultivent les terres qui sont très-fertiles. Il y a aussi des salines dans cette île que la famille *Genovèse* possède à titre de duché. Les Français l'ont occupée en 1794. *Santo-Antioco*, que quelques anciens auteurs décrivent comme une péninsule, est vraiment une île, située sur la côte sud-ouest de la Sardaigne, à laquelle elle était unie, du tems des Romains, par le moyen d'un pont dont on voit encore les ruines au-dessus du niveau de la mer. Cette île, dont la circonférence est de 25 milles, n'a cependanl point d'habitans fixes; car on n'y va que pour les pâturages et pour la chasse des chevaux sauvages, qu'on y trouve en quantité. Il y a quelque tems que la cour de Turin y forma une colonie, dont le plan fut si mauvais, que les colons l'abandonnèrent. On y a, depuis peu, découvert une source d'eau chaude. Les Français se rendirent maîtres de l'île de Santo-Antioco, en même-tems que de celle de Santo-Pietro.

Commerce d'exportation et d'importation de la Sardaigne.

Exportation, en 1790, d'après le registre des douanes.	Valeur en monnaie de Piémont.
Blé en nature.	6,052,445 livres.
Blé réduit en pâtes de différentes espèces.	46,000
Orge et légumes	50,000
Fromages.	1,000,000
Pêche du thon.	500,000
Salines.	260,000
Tabac, peaux crues, cuirs, laines, cornes et chiffons.	400,000
Soude.	60,000
Vins, biscuits, viandes salées, suifs, bœufs, moutons et huiles.	300,000
Droits sur la pêche du corail. . . .	20,000
Galène	50,000
TOTAL.	8,738,445 livres.

Importation. La Sardaigne étant essentiellement un pays agricole, dont la population ne suffit pas même pour mettre en valeur la moitié du territoire de cette île, il n'est pas étonnant qu'il n'y existe que des manufactures de toiles très-communes et de draps grossiers, dont la teinture répond à la qualité. Il en résulte qu'elle est obligée de tirer de l'étranger les draperies, les toiles fines et plusieurs autres articles de luxe et de simple commodité. Cependant on ne peut évaluer ces objets au-delà de 2,000,000.

Les *poids*, *mesures* et *monnaies* sont les mêmes qu'en Piémont.

Histoire. — Les Grecs appellaient la Sardaigne *Ichnusa*, *Sandaliotis* et *Sardo*. Il paraît que les Carthaginois furent les premiers conquérans de cette île que les Romains leur enlevèrent, ce qui fut la cause de la seconde guerre punique. Sous la domination de ces derniers, elle ne formait qu'une seule province avec la Corse. Dans le V.ᵉ siècle, les Vandales s'en emparèrent; mais Bélisaire en ayant fait un grand carnage, elle repassa sous la domination des empereurs

d'Orient. Les Sarrasins s'étant rendus maîtres de la Sicile, le devinrent bientôt de la Sardaigne. Plusieurs historiens prétendent que l'empereur Louis I[er]., fit présent de cette île au S.-Siége; et Jean XVIII, par une bulle de l'année 1004, en fit don à qui pourrait la leur enlever. En 1016, les Pisans parvinrent, par le secours des Génois, à l'occuper entièrement. Sous eux, l'île fut partagée en quatre provinces ou principautés, qui portaient les noms de Cagliari, d'Oristagni, de Torres et de Galluri. Chacune de ces provinces était soumise à un juge, ou prince, qu'on nommait quelquefois roi. Comme le pape voyait de mauvais œil la souveraineté des Pisans, et qu'elle était pour ceux-ci un objet de contestation avec les Génois, chaque juge se trouvait presque indépendant dans sa province, et y ressemblait à un roi. En effet, l'empereur Frédéric en décerna le titre, en 1164, à Barisone, juge d'Oristagni; mais les autres juges s'étant réunis contre lui, dévastèrent son territoire. De leur côté, les Pisans s'opposèrent de tout leur pouvoir à cette nouveauté; et à force d'argent, ils parvinrent, en 1616, à déterminer l'empereur à leur donner l'investiture de la Sardaigne. Cependant les papes Innocent III et Honorius III, n'en entreprirent pas moins de la réduire sous l'obéissance du S.-Siége; et leurs efforts furent couronnés du succès; car non-seulement les Pisans furent contraints, à deux reprises, de faire à la cour de Rome, une cession de cette île, mais les juges se virent forcés de prendre l'investiture de la main des papes, et de leur payer un tribut. En 1267, les Pisans s'étant de nouveau rendu maîtres de la Sardaigne, le pape Boniface VIII la donna, ainsi que celle de Corse, à Jacques, roi d'Aragon, sous la réserve d'un tribut annuel. Les Aragonais ne parvinrent à la posséder paisiblement, qu'en 1324, après une longue guerre avec les Pisans et les Génois. Elle passa ensuite sous la domination espagnole. L'Espagne y envoyait un vice-roi, et la conserva jusqu'en 1708, qu'elle fut occupée par les Anglais pour le prince Charles d'Autriche, qui fut empereur sous le nom de Charles VI, et à qui la possession de la Sardaigne fut assurée par le traité de paix d'Utrecht. En 1717, elle fut prise par les Espagnols. En 1718, l'empereur la céda au duc de Savoie, en échange de la Sicile; et ce prince s'en mit en possession en 1720.

Quelque tems après l'inutile tentative qu'en 1794, les Français firent sur la Sardaigne, cette île fut agitée par les troubles les plus violens. Il paraît que le mécontentement était général contre les agens piémontais. En conséquence, on fit, le 29 avril 1794, embarquer le vice-roi et tous les individus de sa nation, qui se trouvaient à Cagliari. Les autres villes du royaume ayant suivi cet exemple, il n'y resta plus au bout de trois jours un seul Piémontais, à l'exception des évêques. Les trois ordres de la nation s'étant alors rassemblés, envoyèrent au roi un rapport de tout ce qui s'était passé, et lui demandèrent un pardon général pour le peuple qui était parfaitement rentré dans l'ordre, après le départ des Piémontais. Quoique paraissant disposée à accorder ce pardon, la cour de Turin ayant annoncé l'envoi d'un nouveau vice-roi, la fermentation se ranima et devint plus forte que précédemment. Le général-d'armes et le lieutenant-général furent tués par le peuple, l'un, le 6 juillet 1795, et l'autre, le 22 suivant, pour avoir voulu soutenir et exécuter différentes mesures ordonnées par le gouvernement piémontais. Dans cette circonstance critique, les états eurent recours à la médiation du pape, auquel ils envoyèrent l'archevêque de Cagliari. Cette démarche eut tout le succès possible. Le 8 juin 1796, le roi accorda par un diplôme, un pardon général pour tout le royaume, la réunion des *Cortes* ou états-généraux, tous les dix ans, à condition qu'ils auraient pour président le vice-roi, la confirmation de toutes les lois, coutumes et privilèges du royaume, la nomination en faveur des nationaux aux évêchés, la *privative* pour tous les emplois du royaume en faveur des Sardes, par le moyen des *ternes*, en se réservant seulement la nomination libre du vice-roi, l'établissement solide de la milice nationale et l'organisation d'un conseil d'Etat auprès du vice-roi. En conséquence, le roi ordonna l'ouverture des Cortes, par un décret du 9 juin de la même année.

Victor-Emmanuel de Savoie, né le 24 juillet 1759, est aujourd'hui roi de Sardaigne, par l'abdication de son père, *Charles-Emmanuel*; abdication signée à Rome, le 4 juin 1802.

Revenus de la Sardaigne. — Par l'augmentation de la richesse nationale, et par une meilleure administration des **finances, on pourrait doubler et même tripler les revenus de**

la Sardaigne, sans surcharger les particuliers. Ces revenus se montent aujourd'hui à la somme de 1,412,552 l. 17 s. 7 d., monnaie de Piémont (1).

CORSE. (*Voyez* l'article *République française*).

Fin de la description de l'Italie.

ILES DE MALTE, DE GOZE ET DE COMINO (2).

Ile de Malte. — Cette Ile qui porta successivement les noms d'*Iperia*, d'*Ogygia* et de *Melita* que les Sarrasins ont changé en celui de *Malta*, a 20 milles de longueur, 12 de largeur, et environ 60 de circonférence. Elle est située, selon le père Feuillée, par 33 degrés 40 minutes de longitude, et 35 degrés 54 minutes 26 secondes de latitude, à la distance de 60 milles de la Sicile, de 190 milles du cap *Spartivento*, le plus méridional de l'Italie inférieure, et à celle de 200 milles de *Calipia*, appelé le Promontoire de Mercure, faisant partie de la côte d'Afrique.

Les côtes ouest et sud de l'île de Malte, sont tellement escarpées, qu'on ne peut y mouiller en aucun endroit; mais des autres côtés, on trouve plusieurs ports ou cales qui sont, du nord au sud, la *Cale de Cervetta*, la *Cale des Vieilles-Salines* ou de *Mellcha*, la *Cale* ou *Port-S.-Paul*, ainsi nommée parce que le vaisseau qui conduisait à Rome S.-Paul prisonnier, y fut jeté par la tempête (3), la *Cale des Salines* ou le *Port de Ben-Houarra*, la *Cale-S.-Marc*, la *Cale-de-la-Madelaine*, la *Cale-S.-Georges*, la *Cale-S.-Julien*, le *Grand-Golfe*, dans lequel sont les ports de Malte, la *Cale-de-Marza-Scalla*, la *Cale-S.-Thomas*, sur laquelle il y a un fort du même nom, et la *Cale* ou le *Port-de-Marza-Sirocco*. Indépen-

(1) Vingt-quatre liv., ancienne monnaie de France, n'en valent que 20 à Turin.

(2) Ces îles étant plus voisines de la côte d'Italie que de la côte d'Afrique, trouvent ordinairement place dans la description de l'Italie.

(3) Les meilleurs commentateurs prétendent que ce ne fut point sur la côte de Malte que St.-Paul fit naufrage, mais sur celle d'une île de la mer Adriatique, qui portait le même nom, et qu'on appelle aujourd'hui *Meleda*.

damment des fortifications principales, il y a dans le contour de l'île, beaucoup de tours et de redoutes à peu de distance l'une de l'autre, et construites de manière qu'elles forment une courbe, dont les deux extrémités aboutissent aux deux forts principaux qui défendent l'entrée du grand port, et qui, par des signaux, font savoir en un instant à la ville, tout ce qui se passe au dehors.

Sol, productions et climat. — L'île de Malte passe généralement pour un rocher sur lequel il faut apporter de la terre de la Sicile, quand on veut y former des jardins. On dit que celle qui couvre le roc, n'a le plus souvent que 5 à 6 pouces d'épaisseur. Cependant la récolte y est extrêmement abondante. Les insulaires prétendent tous que cette fertilité provient des fortes rosées qui tombent au printems et en été, et qu'il y a dans le rocher, au-dessous du sol, une humidité qui est fort avantageuse au blé et au cotonier dont elle mouille et rafraîchit continuellement les racines. Ils ajoutent que la chaleur est si violente, que sans cette propriété du rocher, ils n'auraient absolument point de récolte. Cette opinion est traitée de fabuleuse par un écrivain qui ne se nomme point, il est vrai, mais qui appuie la sienne sur d'assez fortes raisons (1).
« Tous les voyageurs, dit-il, voyant le rivage méridional de
» Malte composé de hauts rochers, et les rochers dominer
» en quelques autres endroits de l'île, et l'île n'offrir d'ailleurs
» aucun arbre de haute tige, l'ont qualifiée de rocher stérile,
» etc. Je ne lis dans aucun auteur ancien, qu'on ait jamais
» donné à Malte le nom de rocher, ni la qualité de stérile;
» au contraire, Ovide (Faste 6) dit, en parlant de cette île:

» *Fertilis est Melite sterilis vicina Cossyrae.*

« On n'y laisse jamais reposer les terres, on les sème toutes
» les années, et chaque saison donne un produit abondant.
» Dans les terres médiocres, le blé rend ordinairement seize
» pour cent; dans les bonnes terres trente et un, et dans les
» meilleures soixante-quatre pour un.

« Si à Malte toutes les terres étaient semées en blé, l'île
» suffirait à la nourriture des habitans (2); mais comme la cul-

(1) *Voyez* Recherches hist. et polit. sur Malte. Paris, de l'imprimerie de Fr. Cramer, an VII.

(2) Il n'en croît que pour la subsistance de six mois.

» ture du coton est plus lucrative, les Maltais préfèrent le » coton au froment qu'ils tirent de la Sicile, et au besoin, de » la Barbarie.

« On cultive à Malte du coton de trois espèces, celui du » pays, celui de Siam, et celui de couleur canelle qu'on » nomme coton des Antilles. Cette denrée est le produit prin- » cipal des îles de Malte et de Gozo.

« Outre cela, on y recueille une grande quantité de *cumin*, » de l'*anis*, du *kali-magnum*, du *loricella*, du *lichen* qui » fournit aux teinturiers la couleur amaranthe, et une autre » production appelée *Silla*, que Tournefort nomme *heydsa-* » *rum clypeatum, flore suaviter rubente*, qui sert de fourage.

« Les légumes sont très-bons et les fruits délicieux; on » peut juger de ceux-ci par les oranges; les fleurs donnent » à Malte, une odeur plus agréable que par-tout ailleurs, » sur-tout les roses dont les anciens faisaient un cas parti- » culier. . . . .

« Le miel y a une douceur et un goût délicieux..... Les » anciens en faisaient tant de cas, qu'ils le comparaient à » celui du mont Hybla, ou d'Hymette......

« Il y a une grande quantité d'eaux vives, et l'on compte » dans une île aussi peu étendue, plus de 80 fontaines, qui » donnent continuellement de l'eau, et en telle quantité, » qu'en hiver, on en laisse la majeure partie se perdre dans » la mer.

« La vache, le veau, le porc et l'agneau y sont d'un goût » excellent, et la volaille y est très-commune. . . . .

« On est étonné de la fécondité des brebis. Voici ce qu'en » dit Houel: « Les brebis y sont d'une feconité incroyable. » J'ai vu telle brebis avoir quatre agneaux d'une seule portée, » et communément, cette espèce d'animaux y fait jusqu'à » trois portées par an.

« On y trouve aussi beaucoup d'oiseaux de passage, et » l'on y prend beaucoup de faucons. L'ordre en envoyait en » présent à toutes les cours de l'Europe.

« Quant au poisson, on s'imagine aisément qu'une île où » il y a tant de ports, doit fournir une grande quantité de » poissons.

« Enfin on trouve à Malte tout ce qui est nécessaire à la » vie, et on se le procure à très-bas prix.

« Une chose particulière à l'île, c'est une race de petits » chiens très-jolis et très-recherchés dans toute l'Europe, que » l'on connaît sous le nom de chiens de Malte. Buffon les » apelle *Bichons*. . . . . Ils jouissaient de la même célébrité, » du tems des Grecs et des Romains ». On prétend qu'il n'y a piont d'animaux venimeux à Malte.

Quant au climat, il passe pour brûlant; cependant, selon le même écrivain, le thermomètre y est ordinairement en été, au-dessous de 25 degrés, et jamais au-dessus de 28. En hiver, il est très-rarement au-dessous de 8 degrés du point de congellation. On voit par-là que le climat est tempéré, quoiqu'il incline vers une chaleur favorable aux valétudinaires et aux vieillards. Il est vrai que dans quelques jours de l'été, il fait extrêmement chaud à Malte, sur-tout quand le vent est à l'est-sud-est, ou au sud-est. Mais l'île n'ayant point de montagnes, on y jouit, le jour et la nuit, de l'avantage des brises qui viennent rafraîchir l'atmosphère, et y porter un air épuré par le mouvement des flots. D'ailleurs, on y fait beaucoup usage des boissons à la glace; et la neige que l'on y apporte à cet effet de Sicile, y est un objet de première nécessité. Le fréquent usage des bains de mer et d'eau douce, diminue aussi beaucoup les inconvéniens de la chaleur qui, moyennant ces différentes ressources, est bien moins insupportable à Malte, qu'en beaucoup de contrées de l'Espagne et du Portugal. L'hiver est d'une douceur extrême dans cette île; jamais il n'y gèle; les cheminées y sont presque une superfluité; et dans le mois de janvier, on croit être au milieu du printems.

L'île de Malte contient les villes suivantes: la *Cité la-Valette*, la *Citta-Vittoriosa*, la *Senglea*, et la *Bormula* que l'on peut considérer comme n'en faisant qu'une seule, et la *Citta-Notabile*.

Cité-la-Valette, ou ville de *Malte*, ou *Citta-Nuova*. Cette ville qui est aujourd'hui la capitale de l'île, est située par 32 degrés 8 minutes 30 secondes de longitude, et 35 degrés 54 minutes de latitude. Elle a été fondée en 1566, par le grand maître Jean-Frédéric La-Valette, qui lui donna son nom, et elle est bâtie sur une élévation qui s'avance dans la mer, en forme de presqu'île, sur la pointe de laquelle est le *Château-*

S.-Elme, qui est fortifié à la moderne, et qui défend l'entrée des deux ports. L'un de ces ports, quand on vient du côté de la mer, est à main-droite de la ville, s'apelle *Marza-Muscetto* (1), et renferme une petite île où l'on trouve un lazaret et un fort. L'autre port est à main gauche, et se nomme *Marza* ou *Porto-Grande*. Celui-ci est le plus grand, le plus sûr, et le plus commode qu'il y ait dans l'île, et il forme plusieurs golfes. Pour en défendre l'entrée, il y a encore, outre le château S.-Elme, le fort *Ricasoli*, situé à main-gauche sur la pointe de l'Orsa. A droite du port est la ville proprement dite; et à gauche où on trouve les principaux édifices de la Cité-la-Valette, sont l'église de S.-Jean, qui est d'une architecture médiocre, mais dont la voûte offre la vie du saint, peinte par le chevalier Matthias, Calabrois (2); un assez beau palais où le grand-maître fait sa résidence, et en avant duquel il y a un vaste emplacement qui sert à des exercices militaires; les huit auberges des Langues, c'est-à-dire, les demeures qui appartiennent aux nations dont l'ordre est composé; le palais de justice; celui de l'université; les casernes, et quelques maisons magnifiques qui appartiennent à des Maltais. De belles et larges rampes en pierres conduisent à de vastes rues bien droites et bien pavées, tenues avec beaucoup de propreté. Il y a plusieurs fontaines dont l'eau se distribue au moyen d'un grand aqueduc; et sur le rivage de la mer est un grand môle où l'on va se promener, pour jouir de la vue du port et des bâtimens qui chaque jour arrivent des diverses parties de l'Europe. Cette partie de Malte contient environ 2000 habitans.

---

(1) Plusieurs antiquaires fesant de l'île de Malte, et non plus de celle de Gozo, l'île de Calypso, placent au fond de ce port la grotte où cette nymphe reçut Télémaque.

(2) C'est dans cette église qu'il faut voir ce peintre pour lui accorder l'estime qu'il mérite. On y voit aussi, dans la chapelle de St.-Jean, un grand tableau de Michel-Ange-de-Caravage, représentant la décolation de St.-Jean, qui est d'une composition aussi simple que terrible, et qui, dit-on, valut à ce peintre la croix de chevalier, qu'il était venu solliciter pour tirer vengeance d'un chevalier romain qui lui avait refusé le cartel. Le trésor de l'église de St.-Jean contenait beaucoup de pièces d'or et d'argent.

Citta-Vittoriosa, ou bien le *Borgo* est une ville fortifiée, située sur une langue de terre étroite attenant au port qu'on trouve à gauche de la Cité-la-Valette, et duquel sort des deux côtés de la ville, un large canal creusé par la nature, qui s'avance dans le pays. Ces deux canaux renferment la ville et y forment deux beaux ports particuliers, dont l'un s'appele le *port des galères*. Le château ou fort *St.-Ange*, est situé en avant de l'Isthme, sur un rocher fort haut, et tient à la ville par un pont. Le nombre des habitans de la *Citta-Vittoriosa* peut être de 3,000. Le grand maître y fesait autrefois sa résidance. Le palais de l'inquisition et l'arsenal en sont les édifices les plus remarquables.

Senglea est dans une presqu'île séparée de la ville par le port des galères; de l'autre côté il y a un port qui a le même nom que cette ville, où l'on compte environ 4,000 habitans.

Bormula ou *Burmula* est une ville qui contient 6 à 700 maisons. Elle est à peu de distance des deux précédentes; et de l'autre côté elle est renfermée et défendue par la *Cottonera*, place régulièrement fortifiée et qui contient le vieux *fort de Ste.-Marguerite*.

A deux milles d'Italie de la Cité-la-Valette, il y a une maison de plaisance du grand maître, laquelle est appelée *Verdala*, ou *Boschetto*.

Citta-Vecchia. Cette ville, bâtie par les Phéniciens avant Carthage, est l'ancienne capitale de l'île, dont elle porta d'abord le nom, c'est-à-dire celui de *Melite*. Les Arabes, ou les Sarrasins, l'appelèrent ensuite *Medina*, la ville. Alphonse, roi de Sicile, lui donna en 1428 le nom de *Citta-Notabile*, Cité notable. Enfin on l'appele vulgairement *Citta-Vecchia*, ou la vieille ville. Sous les Phéniciens, les habitations, au rapport de Diodore, en étaient magnifiques. Il y avait un temple d'Apollon, près duquel était un théâtre en marbre. On y trouvait aussi un autre temple, dédié à Proserpine, et des bains publics. Les Arabes, afin de mieux défendre la ville, en diminuèrent le circuit, que depuis l'on a resserré davantage, de sorte que sans le fauxbourg voisin, elle aurait plutôt l'air d'une forteresse que d'une cité. Elle est environnée de bastions et défendue par un cavalier. Les édifices en sont grands et magnifiques. On y remarque surtout la cathédrale qui est d'une belle architecture et richement ornée, le palais du sou-

verain, l'hôtel-de-ville et le collége. Dans le fauxbourg sont d'anciennes *catacombes* et des cryptes souterraines, qui méritent l'attention des voyageurs, et qui servaient non-seulement de sépulture aux morts, mais encore de refuge aux vivans. A peu de distance de la ville est une vaste grotte qui servait autrefois d'habitation au bas peuple.

Outre les villes dont nous venons de parler, on trouve à Malte, 22 bourgs, auxquels, en langue Maltaise, on donne le nom générique de *Rachal*, qui, en langue Phénicienne, signifie séjour. Il y en a quelques-uns qui, par l'étendue, la grandeur des édifices et des rues, le nombre et la richesse des habitans, mériteraient le nom de ville, que l'on donne même à *Curmi*, à *Zebburg* et à *Zabbar*. On est étonné en voyant la grandeur, la belle architecture, et les décorations, les marbres et les peintures des églises de tous ces bourgs.

A Malthe et à Gozo, on rencontre des ruines d'édifices antiques, d'un caractère colossal, qui ont été construits avec des pierres, d'une énorme grosseur, et sont probablement l'ouvrage des Phéniciens. Il y a encore d'autres ruines de monumens antiques, de meilleur goût et d'architecture plus belle, que sans doute on doit attribuer aux Grecs.

On trouve en certains vallons de l'île de Malte, des bocages et des rochers pittoresques, où l'on admire la nature dans toute sa beauté. Cependant la campagne n'offre point un aspect riant dans cette île. Le défaut d'arbres de haute tige, la séparation des terrains par de petites murailles de pierres, la roche nue qu'on découvre fréquemment, y produisent un effet désagréable; mais il y a un grand nombre de jardins, où sont des orangers en pleine terre, qui donnent une verdure continuelle et sont en même-tems chargés de fleurs et de fruits.

Ile de Comino.

Cette île, ainsi nommée parce qu'il y croit une grande quantité de cumin, et qui s'appelait autrefois *Æphestias* et *Lampas* (1), est située entre Malte et Gozo, au nord de la première et au sud de l'autre. Elle a 500 pas de circonférence, et elle est assez bien cultivée. Le fort qu'elle contient domine le détroit qui la sépare de l'île de Malte, et fait face au *forte Rosso*, situé sur celle-ci. On y trouve

(1) Les Arabes l'appelaient *Kemmuna.*

une église, qui donne au port voisin, le nom de *Cala-di-Santa-Maria.*

A l'ouest de l'île de Comino se trouve un écueil que l'on appele *Cominote.*

Ile de Gozo.

Cette île, anciennement appelée *Gaulos*, et *Cosyra*, (*Gaulum* en latin) et que les Arabes nommaient *Gaudesk*, est située au nord des îles de Malte et de Comino. Elle a 12 mille de longueur, 6 de largeur et 30 de circonférence. Elle a toujours suivi le sort de Malte; mais il semble qu'elle ait été plus florissante que celle-ci sous les Romains, jouissant alors de beaucoup de prérogatives. Au centre de l'île est une ville bâtie par les Phéniciens ou par les Grecs, qui fut ensuite ruinée et rebâtie en forme de forteresse, à laquelle on donna aussi le nom de *Gozo*, et qui a un bourg, appelé *Rabatto*. Ce fort est au milieu de l'île, et il y en a deux autres sur la côte, l'un appelé *Forte-di-Garza*, et l'autre *Le-Forno*. Sur la côte sud, se trouve une citadelle plus moderne, composée de 6 bastions, et qu'on nomme forteresse de *Chambray*. Il y a aussi quelques bons ports dans cette île, qui est fertile et rapporte annuellement 25,000 écus. Elle est plus riante que celle de Malte, et il y a beaucoup d'arbres et une grande quantité de sources. L'île de Gozo a le titre de Marquisat, et contient 30,000 habitans.

Par l'effet de l'imprudence et de la lâcheté du grand-maître Jean Dormades; les Turcs prirent cette île en 1551, et Sinan Pacha y fit 6,300 esclaves des deux sexes et de tout âge, qu'il embarqua. En 1613, des corsaires barbaresques essayèrent vainement de s'en emparer; et en 1709, les Turcs firent inutilement aussi la même tentative.

Population et caractère des habitans des îles de Malte et de Goze. On varie tellement sur la population des îles de Malte et de Goze, que les uns la portent à 50,000, et les autres à 100,000 âmes; le terme moyen approcherait peut-être de la vérité. Les avantages qui viennent d'être accordés aux Maltais par le traité d'Amiens, pourront en augmenter le nombre. Les Maltais sont actifs, industrieux et sobres. Intéressés et adroits dans les marchés qu'ils font, ils sont fidèles à en exécuter toutes les conditions. Leur physionomie et

leur teint semble annoncer des Arabes, ainsi que leur langage, quoique dans les villes on parle généralement italien. Une grande culotte, une chemise de toile bleue, une grande ceinture, les bras et les pieds nus, tel est le vêtement des Maltais du commun. Il est inutile de dire qu'ils sont bons marins.

Les femmes ne sont pour rien dans les travaux à Malte, ce sont les hommes qui font tout. Sous un ciel brûlant elles ont la blancheur des habitans du Nord, avec l'expression passionnée des femmes de l'Orient. Celles de la campagne passent pour être très-fidèles à leurs maris; mais on n'en dit pas autant de celles de la ville.

La nation maltaise a conservé de son origine l'esprit de négoce et de calcul, et le même éloignement pour les beaux arts et la littérature. Cependant il y a, à Malte, une bibliothèque publique, qui est considérable et bien choisie. On y trouve quelques originaux arabes très-curieux. On y a aussi formé un muséum. Il paraît que la musique est l'art qui a fait le plus de progrès dans cette île.

Commerce. Le principal commerce des Maltais est le coton filé, qui se transporte à Barcelone. Leurs bas de coton sont très-beaux, et quelques-uns se vendent jusqu'à 10 sequins la pièce; leurs couvertures et leur mantes sont estimées dans toute l'Europe. Les principales manufactures de cette marchandise sont établies dans l'île de Gozo. Malte envoie aussi à Venise de la cendre de *Kalimagnum*, du *Lichen* en Sicile, et des oranges par-tout; mais ce dernier commerce est peu important.

Le commerce que l'on fait à Malte, est assez considérable par l'abord de plusieurs vaisseaux Français, Anglais, Hollandais et Italiens, qui y apportent toutes sortes de marchandises, ou par ceux que les Maltais ont coutume de freter pour aller charger des blés et autres denrées dont ils ont besoins, dans les différents ports d'Italie et sur-tout de Sicile.

La pêche et sur-tout celle du corail, y est considérable; l'on y fait du sel avec de l'eau de mer.

Les *monnaies* qui se fabriquent à Malte, sont des tarins, des grains et des piétots. Les tarins sont de quatre sortes, savoir : des pièces de 8 de 6 de 4 et d'un tarin et demi. Il y a aussi quatre sortes de *grains*, qui sont la pièce de 15 grains,

laquelle équivaut à 7 sous 6 deniers, ancienne monnaie de France. Le *piétot* ou demi grain, vaut 3 deniers de la même monnaie.

On évalue les revenus des deux îles à 76 mille écus.

Histoire de l'île et de l'ordre de Malte. L'île de Malte a été habitée par les Phéaciens, qui furent chassés par les Phéniciens; et ceux-ci, à leur tour, firent place aux Grecs. Il paraît que dans la suite cette île fut soumise aux Carthaginois, à qui les Romains l'enlevèrent. Lors de la décadence de l'Empire elle passa sous la domination des Goths, et fut depuis conquise par les Sarrasins que les Normands en dépouillèrent en 1000. Elle eut toujours les mêmes maîtres que la Sicile depuis cette époque, jusqu'à l'année 1530, que Charles-Quint en fit don à l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, sous le règne du grand-maître Villiers de l'île-Adam.

Cet ordre fut primitivement institué dans la Terre-Sainte. Plusieurs marchands d'Amalfi, ville du royaume de Naples, se concilièrent tellement les bonnes grâces du prince Sarrasin, qui régnait à Jérusalem, qu'ils en obtinrent la permission d'y bâtir une église, qui fut terminée en 1048, et appelée Sainte-Marie-des-Latins. Le Saint-Sépulcre ayant été fréquenté par un grand nombre de pélerins, sur-tout des pays orientaux, ces mêmes marchands construisirent un oratoire, qu'ils consacrèrent à Saint-Jean-Baptiste, et auquel ils attachèrent un hôpital avec des frères pour le servir. Ces frères, à raison de leurs fonctions, prirent le titre de *Frères Hospitaliers*, et à cause du nom de leur église, celui de Frères de Saint-Jean. Jérusalem et la Terre-Sainte ayant été conquises par Godefroi de Bouillon, et les Frères-Hospitaliers ayant rendu de grands services en cette circonstance, Godefroi leur donna des biens. Son successeur, Baudouin, confia à leur garde différentes places, tant forteresses que villes. Alors, dans un chapitre général, ils élurent pour grand-maître *Raimond-de-Podio*, qui les réunit tous en un ordre religieux, en les astreignant à faire vœu de chasteté, de pauvreté et d'obéissance. Il leur donna aussi la croix octogone et le manteau noir, et les divisa en trois classes, les chevaliers, les chapelains et les servans d'armes. Cette réunion eut lieu vers la fin du 11e. siècle et fut approuvée par le pape. La valeur et les actions glorieuses

rieuses par lesquelles l'ordre se signala, lui attirèrent de grandes richesses. Pendant 200 ans, les chevaliers soutinrent des assauts continuels contre les Turcs, et se maintinrent malgré eux dans la Syrie et dans la Terre-Sainte. Mais ayant perdu, en 1191, Acre, leur dernière ville, ils se tournèrent du côté de l'île de Chypre, se rendirent maîtres de l'île de Rhodes et des îles circonvoisines, qu'ils conservèrent pendant 213 ans. A cette époque ils commencèrent à prendre le nom de *Chevaliers de Rhodes;* mais en 1522, après une longue et vigoureuse résistance, ils en furent chassés par Soliman II, et se retirèrent d'abord dans l'île de Candie, puis s'en allèrent, les uns à Venise, les autres à Viterbe, et en quelques autres endroits de l'Italie; mais principalement à Nice et en Savoie. Charles-Quint les fit venir ensuite à Syracuse, où il ne demeurèrent que peu de tems, ce prince leur ayant cédé en 1529, les îles de Malte et de Gozo, et les ayant chargés de la défense de Tripoli, dont il était alors en possession. En vertu de cette cession, ils s'obligèrent par serment à faire continuellement la guerre aux Turcs et aux corsaires, et promirent, 1°. que jamais ils n'abuseraient de la cession de ces îles au préjudice du royaume d'Espagne; 2°. que le droit de patronage sur l'évêché de Malte appartiendrait toujours au roi d'Espagne, comme souverain de la Sicile, de manière que ce prince aurait à jamais le droit de choisir un des trois sujets qui lui seraient présentés par le grand-maître; 3°. que le capitaine des galères serait un Italien et jamais un étranger suspect à la cour d'Espagne (1); 4°. que si l'ordre rentrait quelque jour en possession de Rhodes, ou qu'il fixât son siége autre part, les îles cédées repasseraient sous la domination du roi d'Espagne, comme souverain de la Sicile; et 5°. qu'en signe de vasselage, l'ordre députerait tous les ans, à la Toussaint, des membres chargés de présenter un faucon au vice-roi de Naples.

L'an 1565, sous le règne du grand-maître Jean de la Valette, Malte fut vainement assiégée par l'empereur Soliman, qui perdit plus de 30,000 hommes à ce siége. Plus de 260 chevaliers furent tués en différens assauts; et il périt à la défense

(1) Cet article n'est plus observé.

de la place et de l'île, 8,000 hommes, soldats et habitans. Ce fut après la levée de ce siége que ce même grand-maître jeta les fondemens de la ville qui porte son nom.

Le Gouvernement français croyant avoir de justes sujets de plainte contre l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, qu'il accusa d'avoir favorisé, de tout son pouvoir, les ennemis de la France, et de n'avoir point reconnu l'ordre de choses établi dans ce pays depuis la révolution, donna ordre au général Bonaparte de s'emparer de l'île de Malte, en se rendant en Egypte (1). En conséquence, le 21 prairial an VI, une escadre française parut à la pointe du jour devant l'île de Gozo; et ce même jour, au soir, le général en chef envoya un de ses aides-de-camp demander au grand-maître la faculté de faire de l'eau en différens mouillages de l'île. La réponse ayant été l'équivalent d'un refus absolu, l'amiral Brueys reçut l'ordre de faire des préparatifs de descente. Le débarquement fut opéré sur plusieurs points, et le 22 au matin toutes les troupes furent à terre. La ville de Malte fut aussitôt investie; et les chevaliers ayant fait une sortie, le chef de brigade Marmont leur enleva le drapeau de l'ordre. Ne s'en tenant pas aux moyens militaires, le général Bonaparte ouvrit différentes négociations. Le grand-maître, M. le baron d'Hompesch, fit solliciter une suspension d'armes, qui fut accordée, et bientôt on conclut une convention par laquelle l'ordre remit à l'armée française la ville et les forts de Malte, et renonça en faveur de la république aux droits de souveraineté et de propriété qu'il avait tant sur cette ville que sur l'île du même nom, et les îles de Gozo et Comino. La France promit d'employer son influence pour faire obtenir au grand-maître, sa vie durant, une principauté équivalente à celle qu'il perdait; et préalablement, elle s'engagea à lui faire une pension de 30,000 francs. Les chevaliers nés français, et qui se trouvaient alors à Malte (2), obtinrent la faculté de rentrer dans leur patrie, et une pension de 700 francs. La ville et les forts furent, en vertu de cette convention, rendus aux Français, le 24 du mois cité ci-

(1) De Malte à Alexandrie, en Egypte, il y a 283 lieues, de 20 au degré, en cinglant à l'est sud-est.

(2) Ils y étaient au nombre de 300.

dessus; et après avoir essuyé un long blocus, ceux-ci les remirent le 18 fructidor an VIII, aux Anglais.

Statuts de l'Ordre. — L'ordre des chevaliers de Malte consistait autrefois en huit langues ou nations, dont les plus considérables étaient la *Langue française*, la *Langue italienne*, la *Langue espagnole*, la *Langue anglaise* et *la Langue allemande*. Il y avait trois langues de France, la langue d'*Auvergne*, celle de *Provence* et celle de *France* proprement dite. La langue d'Espagne se divise en langue d'*Aragon* et en langue de *Castille*. Le prieuré de Danemarck, de Suède et de Hongrie était autrefois uni à la langue allemande, etc. Tous ces pays ont beaucoup contribué aux progrès de l'ordre, sur-tout la France, dont les trois langues avaient dans le royaume 300 commanderies. Depuis la révolution française, les assemblées nationales de France ayant déclaré nationaux les biens de Malte, cet ordre n'y possède plus rien.

Lors de la reddition de Malte aux Français, il n'y avait que cinq jours que venait d'être ratifié un traité entre l'ordre et l'empereur de Russie, Paul I[er]., en vertu duquel deux *grands prieurés*, l'un pour la religion catholique, l'autre pour la communion grecque, durent être établis dans les Etats de ce prince, qui affecta une somme annuelle de 300,000 flor. de Pologne au premier, et de 200,000 roubles au second. Il a été aussi créé, depuis peu, une *Langue bavaroise*.

L'ordre de Malte observe la règle de S.-Augustin; et, comme les chevaliers s'obligent solennellement à remplir les trois vœux (1), il sensuit que c'est un ordre religieux en quelque sorte subordonné au pape. Les chevaliers, les chapelains et les servans s'appellent frères indistinctement; et le grand-maître lui-même ne rougit pas de ce titre. Celui-ci a des prérogatives considérables, et les autres puissances lui donnent le titre d'*altesse éminentissime*. Quoique l'ordre et le grand-maître ne soient soumis à la juridiction d'aucune puissance séculière, il est cependant arrivé plusieurs fois qu'on a

(1) Les simples chevaliers de Malte peuvent se marier, en quittant la croix; et il en est de même des commandeurs lorsqu'ils ne sont pas profès.

porté des accusations contre l'un et l'autre au tribunal du pape. Dans ce qui concerne l'ordre, il doit se conformer à l'avis du conseil et du chapitre ; mais il est maître absolu relativement aux îles et à leurs habitans. Dans le lieu de sa résidence, il est ordinairement vêtu d'une longue robe noire, faite d'une manière particulière, et porte suspendues au côté les clefs d'or du Saint-Sépulcre ; mais à la campagne il est en habit séculier, et porte l'épée. Ses sujets l'appellent *Eminenza serenissima ;* mais les chevaliers et les étrangers lui donnent simplement le titre d'*Eminenza.*

Les principaux officiers de l'ordre, après le grand-maître, sont les baillis conventuels, qui en composent, pour ainsi dire, le conseil, et sont comme les chefs des huit langues. Ce sont, 1°. le *grand-commandeur* (il était élu dans la langue provençale), qui est président du trésor et de la chambre ; 2°. le *maréchal* (il était élu dans la langue d'Auvergne), qui a le commandement des troupes, et peut à son gré disposer des prisonniers de guerre ; 3°. le *grand-hospitalier* (autrefois élu parmi les chevaliers de France), et qui a soin des malades ; 4°. l'*amiral*, qui est proprement nommé le général des galères, et qui peut être élu dans toutes les langues (aucun chevalier ne se soucie de garder cette dignité au-delà de trois ou quatre ans, à cause des grandes dépenses qu'elle exige, et qui vont à plus de 100,000 francs ; mais elle fait parvenir aux commanderies et aux prieurés les plus riches) ; 5°. le *grand-conservateur* (que l'on choisit dans la langue aragonaise, et dont les fonctions sont de signer les *billets de la solde*) ; 6°. le *grand-chancelier* qui est élu dans la langue castillane, et qui a la surintendance des affaires de la chancellerie ; 7°. le *grand-bailli* (qui est choisi dans la langue allemande, et qui a l'inspection sur les forteresses de la *Citta-Vecchia* et de l'île de Gozo).

Viennent ensuite les prieurés, parmi lesquels le grand-prieuré d'Allemagne tient la première place. Celui qui en est titulaire, a voix et séance à la diète générale de l'Empire, dans le banc des abbés-princes. Il réside à Heitersheim en Brisgaw, et est obligé d'envoyer tous les ans une certaine somme, à titre de subside contre les Turcs, et un autre, sous un autre titre, au grand-maître de Malte, dont il est, pour ainsi dire, le vicaire.

Suivent enfin les *chevaliers*, qui sont tous nobles, et sont obligés de prouver un certain nombre de quartiers de noblesse. Cependant l'ordre peut en dispenser, à raison du mérite personnel, et les chevaliers de cette classe sont tout aussi habiles que les autres à posséder des commanderies. Suivant les statuts, il ne peut être admis aucun enfant illégitime, sinon ceux des princes, ni aucun sujet au-dessous de 18 ans; mais le pape peut, à cet égard, accorder des dispenses, et le grand-maître a le droit de faire des exceptions à cette règle en faveur de six personnes. La principale loi, qui porte que chaque chevalier doit se trouver à trois expéditions au moins contre les Turcs (ce qu'on appelle faire ses caravannes), ne s'observe plus à la rigueur.

Tel était l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem, avant que les Français et les Anglais s'emparassent de l'île de Malte. Par le traité de paix entre la République française, S. M. le roi d'Espagne et des Indes et la République batave, d'une part, et S. M. le roi du royaume-uni de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, d'autre part, signé à *Amiens*, le 4 germinal an X (le 25 mars 1802), le sort de l'ordre a été réglé de la manière suivante:

ART. X *du traité ci-dessus désigné.*

« Les îles de Malte, de Gozo et de Comino seront rendues » à l'ordre de St.-Jean de Jérusalem, pour être par lui tenues » aux mêmes conditions qu'il les possédait avant la guerre, » et sous les stipulations suivantes.

» 1°. Les chevaliers de l'ordre, dont les langues continueront à subsister, après l'échange des ratifications du » présent traité, sont invités à retourner à Malte, aussitôt que » l'échange aura eu lieu : ils y formeront un chapitre général, » et procéderont à l'élection d'un grand-maître, choisi » parmi les natifs des nations qui conservent des langues, à » moins qu'elle n'ait été déjà faite, depuis l'échange des ratifications des préliminaires.

» Il est entendu qu'une élection faite depuis cette époque, » sera seule considérée comme valable, à l'exclusion de » toute autre qui aurait eu lieu dans aucun tems antérieur » à la dite époque.

» 2°. Le gouvernement de la république française et de la
» Grande-Bretagne, désirant mettre l'ordre et l'île de Malte
» dans un état d'indépendance entière à leur égard, convien-
» nent qu'il n'y aura désormais ni langue française, ni langue
» anglaise, et que nul individu, appartenant à l'une ou à
» l'autre de ces puissances, ne pourra être admis dans l'ordre.

» 3°. Il sera établi une Langue maltaise, qui sera entrete-
» nue par les revenus territoriaux et les droits commerciaux
» de l'île. Cette langue aura des dignités qui lui seront propres,
» des traitemens et une auberge. Les preuves de noblesse ne
» sont pas nécessaires pour l'admission des chevaliers de la
» dite langue; ils seront admissibles à toutes les charges et
» jouiront de tous les priviléges comme les chevaliers des
» autres langues. Les emplois municipaux, administratifs,
» civils, judiciaires et autres, dépendans du gouvernement
» de l'île, seront occupés, au moins pour moitié, par des
» habitans des îles de Malte, de Gozo et de Comino.

» 4°. Les forces de sa Majesté Britannique évacueront l'île
» et ses dépendances dans les trois mois qui suivront l'échange
» des ratifications, ou plutôt si faire se peut. A cette époque,
» elle sera remise à l'ordre dans l'état où elle se trouve, pour-
» vu que le grand-maître ou des commissaires pleinement au-
» torisés, suivant les statuts de l'ordre, soient dans la dite île
» pour en prendre possession, et que la force, qui doit être
» fournie par sa Majesté Sicilienne, comme il est ci-après
» stipulé, y soit arrivée.

» 5°. La moitié de la garnison, pour le moins, sera
» toujours composée de Maltais natifs : pour le restant,
» l'ordre aura la faculté de recruter parmi les natifs des pays
» seuls, qui continuent de posséder des langues. Les troupes
» maltaises auront des officiers maltais. Le commandant en
» chef de la garnison, ainsi que la nomination des officiers,
» appartiendront au grand-maître, et il ne pourra s'en démet-
» tre, même temporairement, qu'en faveur d'un chevalier,
» d'après l'avis du conseil de l'ordre.

» 6°. L'indépendance des îles de Malte, de Gozo et de
» Comino, ainsi que le présent arrangement, sont mis sous la
» protection et garantie de la France, de la Grande-Bre-

» tagne, de l'Autriche, de l'Espagne, de la Russie et de » la Prusse.

» 7°. La neutralité de l'ordre et de l'île de Malte avec ses » dépendances est proclamée.

» 8°. Les ports de Malte sont ouverts au commerce et » à la navigation de toutes les nations qui y paieront des » droits égaux et modérés; ces droits seront appliqués à l'entretien de la langue maltaise, comme il est spécifié dans le » paragraphe III, à celui des établissemens civils et militaires de l'île, ainsi qu'à celui d'un Lazaret général, ouvert » à tous les pavillons.

» 9°. Les Etats barbaresques sont exceptés des dispositions des deux paragraphes précédens, jusqu'à ce que, par » le moyen d'un arrangement que procureront les parties » contractantes, le système d'hostilités qui subsiste entre » lesdits Etats barbaresques, l'ordre de St.-Jean et les puissances possédant des langues, ou concourant à leur composition, ait cessé.

» 10°. L'ordre sera régi, quant au spirituel et au temporel, par les mêmes statuts qui étaient en vigueur lorsque » les chevaliers sont sortis de l'île, autant qu'il n'y est pas » dérogé par le présent traité.

» 11°. Les dispositions contenues dans les paragraphes » III, V, VII, VIII, X, sont converties en lois et statuts » perpétuels de l'ordre dans la forme usitée; et le grand-maître, ou, s'il n'était pas dans l'île au moment où elle » sera remise à l'ordre, son représentant, ainsi que ses successeurs, seront tenus de faire serment de les exécuter » ponctuellement.

» 12°. Sa Majesté Sicilienne sera invitée à fournir deux » mille hommes, natifs de ses Etats, pour servir de garnison » dans les différentes forteresses desdites îles. Cette force y » restera un an, à dater de leur restitution aux chevaliers; » et si à l'expiration de ce terme l'ordre n'avait pas encore » levé la force suffisante, au jugement des puissances garantes, pour servir de garnison dans l'île et ses dépendances, » telle qu'elle est spécifiée dans le paragraphe V, les troupes » Napolitaines y resteront jusqu'à ce qu'elles soient remplacées par une autre force jugée suffisante par lesdites » puissances.

» 13°. Les différentes puissances désignées dans le paragraphe VI, savoir : la France, la Grande-Bretagne, l'Autriche, l'Espagne, la Russie et la Prusse, seront invitées à accéder aux présentes stipulations. »

Note sur les changemens survenus en Italie pendant le tems qui s'est écoulé entre l'impression de ce volume et sa publication.

Le *Piémont* a été définitivement réuni à la république Française, en vertu d'un Senatus-Consulte. La division par départemens de cette nouvelle *France transalpine* reste telle que nous l'avons indiquée p. 97 à 100.

La république Cisalpine ou Italienne a rendu au pape le district de *Pesaro*, qui, en 1799, avait été annexé au département de Rubicon. Le changement diminue de 35,000 ames la population de cet état; nous avons fait imprimer un carton pour éviter au lecteur le trouble d'un double aperçu.

Le duc de *Parme* étant mort, ses états ont été occupés par les troupes Françaises, en vertu d'un traité conclu avec l'Espagne. Mais on ne sait pas si ces états seront réunis à la France où à la république Italienne.

L'île d'Elbe et celle de Capraïa ont été réunies à la France.

L'angleterre, dans sa justice et sa sagesse, à jugé à propos de retenir l'*île de Malte*, contre la foi jurée des traités. Il en est resulté une nouvelle guerre qui dure encore.

(Pour le partage des états Vénitiens et Sardes, voyez le *tableau de Statistique générale*, tome II).

DESCRIPTION
DE L'APENNIN.

Par MALTE-BRUN.

I. *Aperçu général de la direction des monts Apennins, et division méthodique de leurs diverses parties.*

Les monts Apennins s'élèvent entre Savone, Gênes et Acqui (1). De là ils s'étendent sans interruption, pendant l'espace de 70 à 75 lieues, jusques vers Rimini et Urbino, en suivant la direction d'ouest nord-ouest à est-sud-est. Cette partie des Apennins, que je désignerai sous le nom de *l'Apennin septentrional*, tient d'abord de très-près à la mer Méditerranée; en plusieurs endroits les chaînons détachés de la grande chaîne se terminent dans la mer même, et ne laissent qu'un étroit passage. Vers Pistoia, la crête des montagnes s'enfonce dans le milieu des terres, et se rapproche, vers Urbino, de la mer Adriatique, d'où elle est séparée par des collines environ à la distance de 7 lieues.

L'*Apennin central* est cette chaîne de montagnes qui, des environs d'Urbino et de Borgo di S. Sepolcro, s'étend vers le mont Velino et le lac de Celano, l'espace de 50 lieues environ, en suivant une ligne tirée du nord-nord-ouest au sud-sud-ouest, en s'éloignant peu-à-peu de la mer Adriatique, sur-tout dans sa partie méridionale. Le mont Velino, qui est le sommet le plus élevé de tout l'Apennin, peut en même tems être regardé comme le point central de la peninsule Italienne.

(1) Voyez *Strabon*, liv. V, p. 146 et liv. IV, p. 139, édit. de Casaubon, 1587, et notre *description des Alpes*, vol. VII de cette Géographie.

L'*Apennin méridional* a la figure d'une fourche à deux branches de longueur inégale. Le manche de cette fourche est représenté par la chaîne des monts, qui s'étend du lac Célano vers Cirenza dans la Basilicata, l'espace d'environ 56 lieues, en suivant une direction constante de nord-ouest à sud-est, et en se tenant à égale distance des deux mers. C'est entre Conza et Cirenza que commence la bifurcation. L'une des branches s'étend à travers la Calabre jusqu'au détroit de Messine, où elle se termine par les rochers blanchâtres du cap de Larme, autrefois *Leucopétra* (1). L'autre branche traverse les territoires de Bari et d'Otrante, et se termine au cap de Sainte-Marie de Leuca.

La plus grande longueur de l'Apennin, en la prenant de *Saresio*, entre Gênes et Acqui, et en suivant la crête de la chaîne principale jusqu'à Leucopétra, peut être évaluée à 270 lieues géographiques (vieux style). Quelques sinuosités qui ont pu nous échapper peuvent élever l'estimation d'une dixaine de lieues,

L'Apennin envoie des branches tant vers la Méditerranée que vers le golfe de Venise; mais parmi ces branches, les unes ne sont que des rangs de collines appuyées directement à la grande chaîne; les autres forment des petits systèmes de montagnes à part.

Quant aux collines ou terrasses de l'Apennin propre, nous n'en parlerons pas en détail. Les petits groupes de montagnes détachés de la masse de cette chaîne méritent d'être indiqués dans cet aperçu général.

Plaçons-nous vers *Cortona* et regardons à l'ouest. Nous voyons entre les trois vallées de l'Arno, de la Chiana et du Tibre, s'élever un groupe de montagnes qui occupe tout le Haut-Siennois et une partie du Patrimoine de Saint-Pierre.

On pourrait même y distinguer trois groupes de montagnes: celui où est situé la ville de Sienne; celui de Santa-Fiora ou la Montagniata; et celui du mont Cimino, autour de Viterbo, Mais ces trois groupes s'élèvent sur la même base. Ce plateau, qui a inspiré un vif intérêt aux géologues modernes, mérite d'être distingué sous le nom clair et expressif de *Sub-Apennin d'Etrurie* ou de *Toscane*.

---

(1) *Strabon*, liv. V, p. 147.

Entre les vallées du Salso, du Velino, de la Nera, au nord; celle du Tibre, à l'ouest; et celles du Liri et du Garigliano, au midi, on trouve une longue chaîne inférieure à l'Apennin, et qui en est bien distinctement séparée. Elle se termine par le cap de Gaëta. On peut l'appeler *Sub-Apennin romain.*

Les environs du Vésuve, y compris les îles volcaniques d'Ischia, de Ponza et autres, nous présentent le *Sub-Apennin Vésuvien.*

Enfin le mont *Gargano*, qui se projette dans la mer Adriatique, est suffisamment isolé par des vallées profondes et de vastes plaines, pour être considéré comme une région à part, qu'on appellera *Sub-Apennin d'Apulée.*

C'est en bien remarquant ces divisions naturelles, et en les suivant sur une bonne carte géographique, qu'on peut se former une idée claire et exacte de l'ensemble des Apennins.

II. *De l'élévation des monts Apennins.*

Il est étonnant que dans le pays auquel nous devons l'invention du baromètre, les savans n'aient pas encore employé cet instrument à se procurer un nivellement complet du sol qu'ils habitent. C'est à un Anglais, c'est au chevalier de *Sckuckbourgh*, que nous devons presque toutes les observations que nous allons citer (1), en les classant d'après des vues géologiques.

Apennin septentional.

		Pieds français au-dessus de la mer.
Penchant du Nord.	*Modène* est à	201
	Parme.	288
	Bologne	374
Traversée de la sommité de la chaîne.	*Loiano*, village	2,429
	Mont *Raticosa*	2,720
	Mont *Saint-Pélérin* (2)	4,840
	Mont *Cimone* (3)	6,000

(1) *Cotte*, Mém. sur la Météorologie, tom. II, p. 41 et 42.

(2) *Galeazzi* l'a mesuré barométriquement. *Coll. académique*, partie étrangère, tome X, p. 220.

(3) Estimation vague de *Spallanzani*, voyages en Sicile et dans l'Appennin, traduction de *Toscan*, tom. V, p. 42 et 62.

		Pieds français au-dessus de la mer.
Penchant du Midi.	*Florence*, au *cours de Tintori*	225
	Niveau de l'*Arno*, ibid	178
	Pise	51
	Livourne	36

On voit par la comparaison de cet aperçu, que le sol s'abaisse ici plus rapidement au midi vers la Méditerranée, qu'au nord vers le Pô et l'Adriatique. Les villes de Pise et de Modène sont à une distance égale de la cime des Apennins; celle de Florence et de Bologne sont dans le même cas; mais quelle différence entre les niveaux respectifs!

L'élévation du mont *Cimone* n'est connue que par une estimation vague de Spallanzani. Il est néanmoins certain que cette montagne et même plusieurs cimes de l'Apennin septentrional surpassent de beaucoup le mont Saint-Pélérin.

Le Sub-Apennin de Toscane (1).

		Pieds au-dessus de la mer.
Barberino, dans la val d'Elsa		913
Sienne		953
Radicofani	à la porte	2,316
	sommet de la tour de la vieille fortification	2,869
Viterbe, sur le *Mons Ciminus* des anciens		1,180
Mont *Soracte*, à 26 milles de Rome		2,129

En observant des élévations semblables dans un groupe qui, d'après la nature de ses rochers, paraît d'une origine plus récente que les véritables Apennins, on doit conclure que ceux-ci, dans la partie correspondante, s'élèvent à quatre ou cinq mille pieds au moins.

Apennin central.

	Pieds au-dessus de la mer.
Mont *Vélino* (2)	7,872

N. B. Il est couvert de neige au mois de juin.

(1) *Cotte*, Mém. sur la Mètéorologie, t. II, p. 41 et 42.

(2) Le *Velino* et le *Soracte* ont été mesuré géométriquement par *Schuckburg*.

Sub-Apennin vésuvien.

	Pieds au-dessus de la mer.
Le *Vésuve*	3,600 à 3,700 (*variable*).
Le mont *Somma*	3,505
Naples, près Chiaia	26

En observant les hauteurs correspondantes du Sub-Apennin de Toscane et de celui de Campanie, nous concluons que les montagnes de la Sabine ou du Sub-Apennin romain ne peuvent guères être d'une moindre élévation.

La chaîne principale de l'Apennin nous a offert au midi un sommet de 7,872 pieds, et au nord un autre de 6,000 pieds. Il est donc naturel de croire que les Apennins se soutiennent généralement à une hauteur de 5 à 6 mille pieds. Ils ne s'abaissent guères qu'après s'être partagés en deux chaînes dans le Basilicata ; l'abaissement est plus sensible dans la petite chaîne qui s'étend vers Bari et Otrante que dans la grande branche de la Calabre.

Les Apennins ne sont donc aucunement comparables aux Alpes, quoique les auteurs italiens leur appliquent ce nom (1), et quoiqu'en ait pu penser le poëte *Silius Italicus* en disant :

« *Alpibus æquatum tollens caput Apenninus* ».

Une preuve de leur peu d'élévation, c'est que les hêtres croissent très-près de leurs cimes, et qu'on y trouve au sommet même des prairies (2). Mais ces montagnes ne méritent pas non plus d'être degradées au rang des simples *collines* (3) ; elles égalent ou surpassent les montagnes de l'Auvergne et celles de l'Ecosse. D'ailleurs, la chaîne principale de l'Apennin se distingue des collines voisines, non-seulement par son élévation, mais par la nature de ses couches et par leur inclinaison.

III. *L'Apennin septentrional.*

La partie de l'Apennin qui s'étend de Gênes vers Rimini et Urbino, est sans comparaison la mieux connue. On y doit distinguer les sommets ou la crête et les deux penchans, celui du nord et celui du midi.

(1) *Targioni*, *Jagemann*, *Spallanzani*.

(2) Spallanzani, voyages, tom. V, p. 50 et 52.

(3) Comme le fait *Pinkerton*, Géographie III, p. 541.

Cronstedt, excellent minéralogue, a observé, en passant de Bologne à Florence, que toutes les couches étaient inclinées de sud-est à nord-ouest (1). *Targioni* avait vu que toutes ces couches des hautes montagnes se font distinguer par leur inclinaison plus ou moins sensible, tandis que les collines qui les environnent sont composées de couches horizontales (2).

Desmarets, qui a voyagé en Toscane après Targioni, distingue dans la chaîne principale de l'Apennin deux massifs; l'un, et c'est celui qui forme la crête, se compose de *sasso-morto*, de *gabbro*, de *serpentine* et de *granite;* l'autre, qui forme une bande inférieure, consiste en pierre calcaire, nommée *albaréze;* ensuite en pierre sablonneuse, appelée *pietra séréna*; en divers marbres et en *galestro* (3).

Quant à la bande supérieure, le vrai *granite* y perce rarement; les morceaux qu'on en a trouvés ont, la plupart, été découverts dans des endroits où les eaux courantes semblent les avoir entraînés (4). Le *granitelle*, qu'on trouve dans l'Apennin, est composé de feldspath blanc et de mica vert. Le *gabbro* est une espèce de serpentine; on en trouve au mont Castelli, d'un vert pâle, avec des taches noirâtres ou blanchâtres (5). La *polzevéra*, qui se trouve sur les bords de la rivière du même nom, dans le territoire génois, est une serpentine mélangée avec de la pierre calcaire blanche qui y forme de petites couches ou bandes (6).

Le *macigno* est un grès argilo-calcaire; la partie supérieure, qui est d'une couleur jaunâtre, s'appelle *pietra bigia;* la partie centrale, qui est d'une teinte bleuâtre, se nomme *pietra séréna*. Celle-ci contient des grains de quartz de figure sphérique liés ensemble par un gluten plus argileux que calcaire; on y voit des paillettes de mica argentin, qui se détachent sur le fond plombé de la pierre. Elle est d'une texture schisteuse imparfaite (7).

(1) Encyclopédie nouvelle, géographie physique, vol. I, au mot *Bergmann*, p. 710, deuxième colonne.
(2) Ibid., au mot *Targioni*, p. 530 et 545.
(3) Ibid p. 535, deuxième colonne.
(4) Spallanzani, V, p. 7..
(5) *Delamtéherie*, Théorie de la terre vol. II, p. 430 et suiv.
(6) *Id.* ibid p. 433.
(7) *Spallanzani*, V, p. 39, 40. *Ferber*, Lettres sur l'Italie, trad. par *Dietrick*, p. 402, et la note de *Dolomieu*, Journal de physique, tome XLIII, p. 287.

C'est principalement la chaîne de montagnes escarpées, située entre la vallée du Perchio et celle de la Magra, qui renferme dans son sein les plus précieux *marbres*. Là sont les fameuses carrières de Carrare, décrites ci-dessus, p. 195. Le district de Pietrasanta, appartenant à la Toscane, comprend une partie de ces mêmes montagnes, où se trouvent les carrières de Val-di-Romagno; le marbre qu'on en tire s'appelle *bardiglio;* il est plus dur que celui de Carrare, et susceptible d'un plus beau poli (1). Le *Monto-Altissimo* n'est qu'un immense bloc de marbre, qui, étant tout à nud, offre de loin l'aspect d'une masse de neige (2). Les *marbres mixtes* et les *brêches* se trouvent principalement dans les montagnes de *Stazzéma* et de *Levigliani*. Le marbre nommé *misto persichino di Levigliani* est très-beau, et l'on pourrait en tirer des colonnes et des tables fort grandes, si le transport n'était pas aussi dispendieux. La *brêche de Stazzéma* est composée de petits fragmens de marbre blancs, jaunes, verdâtres, rouges, couleur de chair, etc.; ces fragmens sont liés ensemble par une pâte, dont la couleur tient le milieu entre le rouge et le noir; on y voit mêlées des parcelles de mica argentin, de petits cubes de marcassite aurifère, des cailloux cristallins et des veines de quartz-agathe, qu'on nomme dans le pays calcédoine (3).

On trouve à *Peggio de Cajano* du jaspe noir, rouge et blanc, susceptible du plus beau poli (4). Il y en a en plusieurs endroits, mais la seule carrière où l'on exploite avec soin cette pierre, est dans le petit district de Barga; les filons sont très-puissans (5).

La serpentine d'Impruneta, le marbre noir de Pistoïa, le vert de Prato et beaucoup d'autres minéraux de l'Apennin, mériteraient d'être énumérés dans une description détaillée. Mais du moins nous ne passerons pas sous silence le fameux *marbre ruiniforme* de Florence. Il est de couleur jaunâtre,

---

(1) *Jagemann*, description de la Toscane, chez *Busching*, t. XII, p. 495.

(2) *Id.* ibid, p. 502.

(3) *Id.* ibid, p. 506.

(4) *Id.* p. 468.

(5) *Id.* p. 485.

quelquefois verdâtre, relevée par un dessin de couleur brune, qui semble représenter des ruines d'edifices. On y voit aussi quelquefois des dendrites noirâtres. On le taille en plaques rectangulaires, qui forment de petits tableaux propres à amuser l'imagination et la curiosité. Suivant *Dolomieu*, « ce » marbre était originairement une pierre calcaire argilifère, » uniformément mélangée de fer oxidé, dans laquelle le re- » trait, occasionné par le dessèchement, a produit une mul- » titude de fissures, qui, se croisant dans toutes les directions, » ont sous-divisé le bloc en polyédres irréguliers à surfaces » planes. Dans la suite, il s'est fait une sorte de transsudation » de la matière calcaire, qui a rempli les fissures et soudé » tous les prismes qu'elles séparaient. En même-tems le bloc » subissait une altération, en vertu de laquelle le fer s'oxidait » davantage, ce qui donnait aux parties altérées une teinte » plus rembrunie. Or, comme les blocs de marbre ruiniforme » étaient adhéreus aux montagnes voisines, et tellement dis- » posés, qu'ils ne présentaient à l'air qu'une de leurs faces, » l'altération n'agissait qu'en allant de cette même face vers » les parties situées à l'intérieur. De plus, comme tous les » polyédres qui composaient le bloc étaient isolés entr'eux » par des cloisons intermédiaires de chaux carbonatée, l'alté- » ration a dû se faire avec beaucoup d'inégalité, et s'étendre » à des profondeurs différentes dans les diverses parties d'un » même bloc. Si donc l'on conçoit que le bloc ait été divisé » en tables par des coupes perpendiculaires sur la surface » exposée à l'air, l'assortiment des couleurs dues au fer offrira » l'apparence d'un assemblage de tours, d'édifices, les uns » entiers, les autres ruinés, etc.; la base commune de toutes » ces figures sera située à l'endroit où l'altération a com- » mencé; leur distinction dans le sens latéral sera marquée » par celle des prismes qui composaient le bloc; les saillies » plus ou moins avancées qu'ils formeront par leurs extré- » mités, dépendront du progrès inégal de la cause qui a pro- » duit l'altération, et le fond du tableau répondra aux parties » qui sont restées dans leur état primitif (1). »

La *pierre de Bologne* mérite encore une mention particulière. C'est de la *baryte sulfatée radiée*, en boules de la gros-

(1) *Dolomieu*, journal de physique, octob. 1793, p. 285 et suiv.

seur d'une noix, dont l'intérieur est strié du centre à la circonférence, et dont la surface est toute hérissée de cristaux lenticulaires saillans par une partie de leurs bords. Elle est de couleur grisâtre, et se trouve principalement sur le mont Paderno, à une lieue de Bologne. On en a fait ce qu'on appelle *phosphore de Bologne;* pour l'obtenir, on calcine fortement la pierre, puis on agglutine sa poussière au moyen d'un mucilage de gomme, et l'on en forme de petits gâteaux. On présente, pendant quelques secondes, un de ces gâteaux à la lumière dont il s'imbibe; on le porte dans un endroit obscur, et on le voit reluire comme un charbon ardent. Aujourd'hui, on connaît tant de substances phosphorescentes, que cette pierre n'est plus regardée comme un objet extraordinaire (1).

Nous avons peu de chose à dire sur les *métaux* de cette partie de l'Apennin. On trouve dans l'Apennin Parmesan des mines de cuivre et de fer (2). Dans les montagnes de Pistoïa on a trouvé des marcassites de cuivre et quelques traces d'argent et de plomb (3). Dans le petit capitanat de Pietrasanta, appartenant à la Toscane, « on trouve du fer, de » l'argent, du cuivre, du plomb, du vitriol, du mercure, du » cinnabre, de l'hematite noire, de l'aimant, de l'émeril, du » cobalt et du zinc (4) ». On désirerait des indications plus précises sur le gissement de tant de richesses; voici ce que nous avons trouvé chez l'auteur que nous citons. A *Terrinca* l'argent et le plomb paraissent être liés ou mêlés avec le zinc et l'arsenic; de même dans l'ancienne mine de *Gallena*, l'argent est fortement arseniaté (5). Le fer de la vallée de Castello est plus doux que celui de l'île d'Elbe; pourtant on y trouve aussi de l'émeril (6). On croit que la montagne de Stazzema abonde encore en fer, dont on a fait autrefois l'exploitation (7). Si ces districts étaient dans la possession de la

(1) *Hauy*, Traité de minéralogie, tom. II, p. 302 et 307. *Busching*, géographie, tom. XIII, p. 15.

(2) *Busching*, tom. XII, p. 154.

(3) Description de la Toscane, par *Jagemann*, dans la géographie de Busching, tome XII, p. 471 et 480.

(4) *Jagemann* chez *Busching*, XII, p. 495.

(5) *Id.* ibid, p. 503.

(6) *Id.* ibid, p. 504.

(7) *Id.* ibid, p. 507.

république Italienne ou Ligurienne, ils pourraient être exploités avec plus de facilité et de profit.

On trouve à Bardi, dans le Parmesan, dans le district toscan de Pietrasanta et dans les montagnes de Pistoïa, des cristaux de quartz souvent très-beaux (1). Dans le pays on appelle cette substance *tarso*. On trouve du lapis lazuli dans les Alpes de Basati (2).

Les salines abondent dans l'Apennin ligurien et étrusque. On y trouve encore de l'ardoise, de l'ocre et autres substances communes.

Les sources du *pétrole* excitent plus la curiosité ; elles se trouvent sur le penchant septentrional de l'Apennin, dans beaucoup d'endroits du Parmesan et du ci-devant Modénois (3). Tantôt ce bitume liquide est jaunâtre, comme à Castello di Monte Gibio, et c'est le meilleur ; tantôt il est rougeâtre. Il se trouve pur à Miano ; ailleurs il surnage à l'eau dans les puits de 30 à 40 pieds de profondeur, d'où on le puise au moyen des sceaux. Selon *Spallanzani*, il abonde plus en été qu'en hiver (4) ; selon Busching, l'automne et et le printems sont les saisons où l'on en tire le plus.

On a voulu établir une liaison entre la présence du petrole et un autre phénomène des Apennins, savoir : les feux qui, en cinq ou six endroits de ces montagnes, brûlent constamment à la surface de la terre. Ceux de *Barigazzo* et de *Pietramala* sont les plus fameux ; il est prouvé qu'ils consistent en gaz hydrogène sulfuré ; et il paraît qu'ils sont la plupart du tems très-volatiles, et si faibles, qu'on marche au milieu d'eux sans danger (5). Le célèbre *Volta* avait cru que ces gaz se développaient par la décomposition des anciennes forêts ensevelies dans la terre (6) ; et en effet, tout l'Apennin a ses flancs couverts de semblables depôts. Spallanzani, qui a examiné ces feux avec beaucoup de soin, cherche à réfuter Volta, et attribue la cause de ce phénomène à la décompo-

(1) *Jagemann*, chez *Busching*, t. XII, p. 154, 471 et 496.
(2) *Id.* ibid, p. 502.
(3) Ibid. p. 153 et 166. Mémoires de l'Acad. des Scienc. 1770.
(4) *Spallanzani*, voyages, tom. V, p. 264.
(5) *Id.* ibid. p. 81, 144, etc.
(6) *Volta*, Lettres sur l'air inflammable des marais.

sition des pyrites ; le gaz hydrogène sulfuré qui s'en dégage traverserait des veines de pétrole, et y acquerrait cette odeur bitumineuse qui le distingue (1).

Des feux follets voltigent quelquefois autour de la cime des Apennins, comme autour de celle d'Ida.

En descendant dans les collines qui, de deux côtés, environnent l'Apennin septentrional, on découvre des contrastes très-frappans et très-remarquables. D'abord, l'étendue du pays des collines entre l'Apennin et le Pô, est évidemment deux fois plus considérable que celle des mêmes terrains entre l'Apennin et l'Arno. Nous avons déjà vu que la descente est beaucoup plus rapide du côté de Florence que de celui de Bologne. *Cronstedt*, le minéralogue, a observé du côté septentrional de la montagne des couches calcaires inclinees dans le sens de la pente de la montagne, tandis que du côté méridional il a vu des couches de marne et mica inclinées dans le sens contraire (2). *Spallanzani* décrit ces vastes dépôts des testacés marins qui se trouvent dans les collines de Reggio, de Modène, de Bologne, et qui disparaissent à mesure qu'on s'élève dans les hautes montagnes (3). Ces débris des animaux marins ne se trouvent ici jamais à l'état de pétrification ; ils ne sont que calcinés. Du côté méridional de l'Apennin, on ne trouve plus ces dépôts ; il y a bien des débris de grands animaux quadrupèdes (4), mais point de traces d'animaux marins.

Ce trait n'est pas le seul qui semble prouver que la mer Adriatique a jadis baigné les bases septentrionales de l'Apennin. Les *salses* en sont peut-être un indice encore plus frappant. Ces *salses*, qui sont au nombre d'une trentaine (5),

---

(1) Spallanzani, V. p. 217 et suiv.

(2) Encycl. nouv. géographie physique, article de *Bergmann*, tom. I, p. 710.

(3) *Spallanzani*, V. p. 36—38.

(4) *Delamétherie* en indique les plus connus, *Théorie de la terre*, t. IV, p. 198. Quand aux *forets ensevelies*, il s'en trouve des deux côtés de l'Apennin.

(5) *Spallanzani*, V, p. 222 et suivantes. C'est par erreur que *Busching* parle de la *Salse* au singulier, comme s'il n'y en avait qu'une seule. *Pinkerton* a répété la même chose. Les descriptions des phénomènes de ces Salses, chez Busching et Pinkerton, sont également incomplètes et fautives.

sont disposées le long du pied de l'Apennin, dans le Modénois et le Bolognois. Ce sont des tertres d'une terre blanche, imprégnée de sel et d'alcali; le milieu de ces tertres est occupé par une excavation qui ressemble en quelque sorte à un cratère. Une fange semi-fluide y bouillonne; quelquefois l'on voit s'en élever des fumaroles et même des flammes; des pierres ont eté lancées jusqu'à la hauteur de 40 pieds. Il en sort une odeur de pétrole... Dans la salse de *Querzuola*, entre Modène et Scandiano, on voit jusqu'à dix-sept monticules semblables (1). Ces phénomènes ressemblent parfaitement à ceux de *Maccaluba* en Sicile. (*Voyez* ci-après).

On trouve sur les penchans méridionaux de l'Apennin beaucoup de sources salées, même des dépôts de sel-gemme, mais rien qui ressemble aux *salses*.

La dégradation successive des cimes de l'Apennin est un fait digne de remarque. Toute la chaîne principale de ces montagnes paraît consister en roches sablonneuses, par couches horizontales, dont la base est recouverte de roches calcaires du côté du nord, et des couches marneuses au sud (2). Le granit n'a été vu qu'en petites masses, et même il paraît qu'il ne se trouve, du côté de Bologne, qu'à un niveau peu élevé, aux bords des torrens (3). Toutes les roches sablonneuses de l'Apennin se décomposent. Tous les torrens, toutes les rivières charient des partielles terreuses; plusieurs même tiennent en dissolution des matières calcaires, qu'elles déposent successivement dans les vallées inférieures (4). Les

(1) *Spallanzani*, t. V; p. 272.

(2) *Id.* V, p. 44 et 75.

(3) *Id.* V, p. 79. *Spadoni*, lettere odeporiche su i monti ligustici.

(4) *Jagemann* chez *Busching*, tom. XII, cite beaucoup de rivières qui tiennent en dissolution des matières pierreuses. Il y en a une nommée *la Romiccioli*, qui incruste tout ce qui se trouve dans son lit, jusqu'aux écrévisses même, p. 414. Près les bains de Saint-Philippe, le docteur *Vegni* à établi une *manufacture d'incrustations.* L'eau, chargée de matière calcaire, tombe sur une croix de bois, d'où elle rejaillit sur des moules de bas-reliefs, placés à des distances convenables. Lorsque l'incrustation a pris une épaisseur suffisante, on la détache, et l'on y retrouve tous les traits du bas-relief fidelement rendus dans une matière qui à la blancheur du marbre de Carrare. *Lettres du docteur Demeste*, tom. I, p. 288.

fleuves forment à leurs embouchures les attérissemens les plus considérables que l'on connaisse (en Europe); le *Pô* a gagné plusieurs lieues de terrain, il a comblé les ports d'Adria et de Ravenne; ces deux villes qui, à des époques diverses, avaient possédé l'empire de la mer Adriatique, se trouvent aujourd'hui situées au milieu des terres (1). Un sort semblable menace peut-être Venise. De l'autre côté, l'*Arno* a comblé le port de Pise (2). Ces deux fleuves ont tellement exhaussé le fond de leur lit, que le niveau de leurs eaux se trouve plus élevé que celui des plaines qui les environnent.

Cette dégradation des montagnes, cet encombrement des fleuves, ces attérissemens, ces forêts ensevelies sur les penchans de l'Apennin, ces couches de coquillages, tout, dis-je, concourt donc à faire présumer que jadis la mer Adriatique et la Méditerranée entraient plus en avant dans les terres, et laissaient entr'elles un isthme plus étroit que celui que nous y voyons actuellement.

Cette hypothèse très-vraisemblable reçoit une nouvelle confirmation par l'existence presque certaine d'un lac souterrain dans le Modénois, et par la nature des couches qui recouvrent cette natte d'eau.

« On trouve près de Modène, dans une fouille, et à 23 pieds » de profondeur, des ruines des anciens bâtimens, de la terre » dure, de la terre limoneuse mêlée de joncs; à 45 pieds, de » la terre blanche et noire, mêlée de feuilles, des branchages » et d'eau bourbeuse; ensuite on rencontre les couches sui- » vantes: un lit de craie de 18 pieds, rempli de coquilles » marines; une couche de limon de 3 pieds, mêlée de feuilles » et de branchages; plusieurs couches alternatives de craie » et de limon; et enfin, à 303 pieds de profondeur, un banc » de cailloux roulés, épais de 8 pieds, mêlés de coquilles et » de troncs d'arbres. C'est au-dessous de cet échaffaudage » de couches que se rencontre une nappe d'eau qui doit » s'étendre au loin, puisqu'il en jaillit des sources dans les

---

(1) Voyez les savantes *Observations sur le cours du Pô*, par *Caréna*, Collection académique, partie étrangère, tom. XIII, p. 331 et suiv.

(2) Voyez *Ragionamento istorico dello stato antico è moderno del fiume Arno*, par *Morozzi*.

» environs qui ne tarissent pas même dans les grandes sé-
» cheresses (1) ». Nous avons considéré l'ensemble de la *vallée du Pô* dans la *description des Alpes*, vol. VII.

IV. *L'Apennin central, disposition générale du terrain.*

Comme il n'y a que très-peu de bons matériaux pour une description de cette partie de l'Apennin, je me bornerai ici à quelques remarques générales.

L'Apennin central paraît être considérablement moins élevé que la chaîne septentrionale du même nom. Ce n'est que vers la frontière napolitaine, près la ville de Norcia, qu'il commence à former des hautes montagnes. Un auteur du seizième siècle (2) assure que les montagnes qui environnent cette ville sont toujours couvertes de neige.

La conformation de cette partie de l'Apennin offre cela de particulier, que le terrain, du côté de la Méditerranée, descend par degrés ou par terrasses, l'un bien distinct de l'autre, tandis que du côté la mer Adriatique, sa pente est continue et directe. Qu'on examine sur la carte le cours du Haut-Tibre, celui de la Chiana et une partie de celui de l'Onebrone, on verra que leur direction *parallèle* à celle de l'Apennin indique une semblable direction pour les vallées où elles coulent; plus au sud, le Vélino, le Liri et autres rivières coulent également pendant une partie de leur cours parallélement à la grande chaîne de l'Apennin. Ce n'est que lorsqu'elles sont arrivées dans les plaines ou parmi les collines inférieures, que ces rivières commencent à se diriger vers la mer. Au contraire, du côté de la mer Adriatique, toutes les rivières descendent presqu'en ligne droite vers le rivage; toutes les vallées se dirigent tranversalement à la chaîne des montagnes d'où elles sortent.

Cette configuration en *terrasses*, particulière au côté occidental de l'Apennin central, y favorise la naissance et la conservation de ces nombreux lacs qu'on y voit placés à des niveaux très-différens. Un d'eux, celui de *Célano*, n'a pas même pu trouver de débouché.

(1) Voyez *Ramazzini, de fontium mutinensium admiranda scaturigine.* cité Encycl. nouv. Géographie-Physique, tom. I, p. 703.
(2) *Merula*, cosmographia, part. II, lib. IV, p. 1102.

Voici

Voici un autre effet de cette disposition du terrain : La *Chiana*, rivière ou plutôt nappe d'eau formée dans la vallée qui sépare l'Apennin central du Sub-Apennin de Toscane, après avoir croupi pendant quelque tems sans mouvement sensible, s'écoule de deux côtés ; une branche se jette dans le Tibre, l'autre dans l'Arno (1).

Sur les bords de la mer, près le mont Conaro, à dix mille d'Ancône, on trouve des rochers spongieux, qui renferment des coquillages vivans, nommés *dattes de mer* ; il paraît que le germe de ces coquillages a suinté à travers les pores de la pierre et s'y est développé. Le coquillage et le suc qui en découle sont phosphorescens (2).

Dans le duché de Spoléto on trouve, dans un terrain crayeux, des dépôts du *bois fossile* (3) ; c'est la continuation de ces anciennes forêts ensevelies tout le long de l'Apennin.

V. *Le Sub-Apennin de Toscane, ses roches, minéraux, volcans et autres curiosités naturelles.*

Sous la dénomination de *Sub-Apennin de Toscane*, j'entends cette chaîne de montagnes qui est séparée du veritable Apennin par le Tibre, la Chiana et l'Arno. Elle s'élève près de *Volterra*, environnée de ses branches ; la ville de *Sienne* (4) passe entre les sources de l'Ombrone et la vallée de la Chiana, s'élève considérablement vers Radicofani et Santa-Fiora (5), pénètre à l'est du lac de Bolsena, s'élève de nouveau aux environs de Viterbo, s'étend d'un côté vers Rome, et de l'autre côté vers Civita-Vecchia.

On pourrait élever des doutes sur la contiguité des monts qui environnent Viterbo avec ceux de Santa-Fiora.... Le terrain n'a pas été nivelé en détail ; .... mais les matières volca-

---

(1) Voyez le traité intitulé *Ragiomento istorico sopra la valle di Chiana*. par le père *Corsini*.

(2) *Keysler*, cité par *Busching*, tome XIII, p. 59.

(3) *Busching*, ib. p. 71.

(4) Les montagnes entre Volterra et Sienne s'appellent *Montagnuola*.

(5) Les environs de Radicofani et Santa-Fiora s'appellent *Montagnata*, (la) et non pas *le Montamiata*, comme quelques auteurs l'écrivent.

niques se reproduisent dans toute cette suite des collines. Et la vallée du Tibre paraît la limite la plus naturelle de démarcation qu'on puisse adopter.

Tout ce groupe est rempli de traces manifestes des révolutions volcaniques ; par-tout aussi on trouve des minéraux intéressans.

Dans le territoire de *Volterra* on trouve de l'albâtre, du soufre, du vitriol, du cuivre, de l'alun, du charbon de terre, du sel gemme et des sources salées (1). Les salines près Volterra fournissent de sel toute la Toscane. Les couches de sel gemme, d'où découlent les eaux salées, se trouvent sous des dépôts d'albâtre. Le sel, qui est très-blanc et très-fort, contient « une terre calcaire alkaline (2). » Les beaux ouvrages en pierres rapportées (*pietre commesse*) qui se font à Florence, et dont le Musée-Napoléon possède de précieux morceaux ; sont composés avec des jaspes et des calcédoines de *Monte-ruffoli*, et avec des agathes et des cornalines de Volterra (3). Il y a de l'albâtre qui imite l'agathe. Aux environs de *Spichiajuola* on trouve beaucoup de sélénite (cristaux de chaux sulfatée), avec lequel on fait les élégans ouvrages appelés *scaglivola* (4).

Les *lagonis* de Cerboli et de *Castel-Nuovo* sont des sources chaudes d'un genre particulier. L'eau qui en sort avec impétuosité est imprégnée à-la-fois de vitriol, d'alun, de soufre et d'acide boracique (5) ; elles font monter le thermomètre de Reaumur à 57 degrés ; elles sont de couleur de cendre, exhalent une forte odeur de soufre, sont visqueuses et grasses au toucher, et brûlent un peu la langue. Le soufre s'y forme en gâteaux, qu'on a soin de recueillir (6).

Il y a dans le voisinage plusieurs sources chaudes sul-

(1) *Jagemann*, descript. de la Toscane, chez *Busching*, tome XII, p. 592.

(2) *Id.* ibid. p. 597.

(3) *Id.* ibid. p. 352 et 600.

(4) *Id.* p. 599.

(5) Ce n'est que dans ces lagonis et dans les lacs du Tibet qu'on a jusqu'ici trouvé l'acide boracique libre. Le borax concret se trouve, à ce qu'on présume, dans le Tibet, la Chine et la Perse. *Hauy*, Traité de minéralogie, II, p. 370. *Fourcroy*, élém. de mineral. et de chimie, t. I, p. 500.

(6) Busching, tom. XII, p. 604—606.

phureuses, ainsi que des *solfatares*, c'est-à-dire, des marais où le soufre se forme comme croûte au-dessus d'une eau froide, enfin des cavernes d'où il sort des moffettes.

Les montagnes du Siennois contiennent du granite, du jaspe, du basalte, du talc argentifère, des marbres blancs et jaunes, de l'amianthe, de la pierre spéculaire (chaux sulfatée laminaire), des agathes, des cornalines, du cristal de roche, des cailloux cristallins, du lapis lazuli, de la magnésie, du soufre (à Peréta), de l'alun, du charbon, de l'antimoine, du cinnabre (près Santa-Fiora), du fer, du plomb, du cuivre et de l'argent (1). A cette énumération générale de M. *Jagemann*, on doit ajouter, d'après un voyageur moderne (2), les espèces suivantes : le travertin, sorte de stalactite calcaire, le *gabbro* et autres serpentines ; la *pietra cerchina*, qui est une brêche formée par l'aggrégation de petits cailloux de jaspe et de quartz, liés par un ciment sablonneux ; elle est commune dans les rochers de grès.

En examinant le Siennois plus en détail, nous y voyons plusieurs groupes de montagnes qui diffèrent par leurs productions.

Dans les environs de Sienne on voit les fameuses carrières de Montarienti, d'où l'on tire de très-beaux marbres jaunes, veinés et tachetés de noir. Celles de *Rosia* donnent du marbre noir, veiné de blanc. Les anciennes carrières donnaient du marbre jaune ; elles sont composées de couches parallèles (3). A Montieri, il y a eu une mine d'argent en exploitation ; elle était riche, et n'a été abandonnée que par la disette d'ouvriers, causée par une épidémie (4). A Bochegiano on exploitait autrefois du fer. Dans le comté d'Elci il y a une source chaude, etc.

Un groupe de montagnes, ou, si l'on veut, de collines, descend des environs de Sienne et de Volterra vers Piombino et le rivage de la mer ; elle semble par ses bases joindre celles de l'île d'Elbe ; elle est riche en minéraux. La partie qui appartient à *la potesteria de Massa* renferme de l'anti-

(1) Busching, tome XII, p. 615.
(2) George *Santi*, Voyage dans le Siennois et dans la Montagnata. *Pinkerton*, tom. III, p. 574.
(3) Busching, XII, p. 623.
(4) *Id.* ibid. p. 625.

moine, diverses espèces de cuivre, entr'autres, le bleu et le vert de montagne, de l'argent, des amethystes et une grande quantité d'alun (1). Il y a des rivières sulphureuses qui conservent leur chaleur jusqu'à la mer. Les *lagonis* de Monte-Rotondo sont de la même nature que ceux de Cerboli et de Castel-Nuovo, dont nous avons parlé ci-dessus.

Les hauteurs de la *Gherardesca*, qui bordent le rivage entre Vada et Piombino, contiennent des marbres brocatelles et du granite ; on trouve dans les lits des torrens des jaspes, des calcédoines, des marbres qui ressemblent au *vert antique*, et d'autres qui s'approchent de celui d'Afrique. On y a exploité un minerai qui était composé, dit-on, de cuivre, de zinc et de *wolferto* (2) ; ce dernier terme parait indiquer le *wolfram*, scheelin ferruginé de Hauy.

Remarquons maintenant que *le granite* reparaît dans l'île d'Elbe, accompagné de mines inépuisables de fer spéculaire ou oligiste ; d'autres mines de cuivre, de plomb, d'argent, d'or, etc. ; des carrières de marbre blanc et mixte, et du brocatello, de l'amianthe ; en un mot, toutes les substances minérales qui composent le sol continental opposé, et qui, de l'autre côté, reparaissent encore une fois dans l'île de Corse.

Au nord et nord-ouest de Volterra c'est tout autre chose. On y voit, après une descente très-rapide (3), deux massifs de collines ; l'un vers l'ouest, au bord de la mer ; il est composé d'un tuf sablonneux qui se décompose facilement : le sol y est meublé et fertile ; l'autre massif est vers l'intérieur des terres ; le sol y est d'argile, mêlés avec de la chaux sulfatée, il demande beaucoup de soins pour être fécondé. On trouve beaucoup plus de coquillages dans les terrains argileux que dans le tuf (4). L'argile forme des rognons de la nature des *macigno*, (*voyez* ci-dessus, p. 542).

(1) *Id.* p. 648. Mais les amethystes sont «*d'une espèce médiocre*» *Id.* p. 325.

(2) *Id.* p. 613.

(3) C'est *Strabon* qui nous apprend que la montagne de Volterra s'élève brusquement, et que de la bâse au sommet il y a *quinze stades*. Lib. V, p. 154, édit. de 1587.

(4) *Targiani*, Encycl. nouv. Géographie physique, tom. I, p. 551—556.

Telle est la conformation des monts Siennois, au nord de l'Ombrone; suivons maintenant la chaîne qui s'étend entre cette rivière et le Tibre.

Le *Mont-Pulciano* consiste en rochers tufacés, avec des couches de brêches glaiseuses et de divers coquillages, parmi lesquels se rencontrent fréquemment l'huître commune, des turbinites, des pectinites, etc. On y voit une carrière de sable fin très siliceux, dont on se sert dans les verreries voisines. On y trouve aussi des bois pétrifiés susceptibles de prendre un beau poli (1).

Les montagnes de *Radicofani* et de *Santa-Fiora* s'appellent sous un nom générique *la Montagnata ;* elles paraissent être d'origine volcanique, ou du moins avoir subi en grande partie l'action des feux souterrains. On y trouve des pierres ponces, des prismes basaltiques et du *piperino*, espèce de tuf volcanique; Santi en distingue de deux sortes; le *piperino graniteux*, mêlé d'une grande quantité de feldspath, réuni par un ciment siliceux et granuleux, ciment qui n'est lui-même que du feldspath; l'autre, *piperino porphyreux*, paraît provenir du porphyre ; le feldspath cristallisé y est lié par un ciment siliceux beaucoup plus coloré et dépourvu de mica (2). Toutes ces pierres, par leur boursoufflement et leur vitrification, offrent des indices certains de leur origine volcanique. Dans les cavités d'une lave dure de *Santa-Fiora* on a découvert une concrétion du quartz-hyalin, semi-diaphane, d'une apparence perlée, quelquefois légère et friable; on l'avait appelé *fiorite* pour indiquer le lieu de sa naissance' mais on en a depuis découvert dans beaucoup d'autres terrains volcanisés (3).

C'est au pied des montagnes de *Santa-Fiora* et de *Rocca-Albegna* qu'on exploite le cinnabre à Castel del Piano ; le soufre à Pereta, et le salpêtre à Sorano.

Les montagnes de Massa, de Sienne, de Radicofani et de Santa-Fiora entourent en demi-cercle une plaine qui, dans

(1) *Santi*, voyage dans le Siennois; Lyon, in-8°, tom. II, p. 393 et 402.

(2) *Id.* tome I, p. 42. Cfr. *Dolomieu*, journal de physique, Août 1794, p. 102.

(3) *Thomson*, dans la bibl. britan. t. I. janvier 1796, N°. 2, p. 185. *Hauy*, minéralogie, II, p 416.

sa partie inférieure, est peu élevée au-dessus du niveau de la mer; les eaux courantes, faute d'écoulement, se répandent en fétides marais. L'air se charge d'exhalaisons putrides; les vents ne peuvent pas dissiper ces germes funestes; car du côté de la terre, les montagnes s'opposent à leur cours; du côté de la mer, de vastes forêts sont nées sur des terrains jadis cultivés et fertiles, aujourd'hui déserts; elles opposent des masses impénétrables aux salubres souffles de la mer.

Cette contrée, connue sous le nom de *la Maremma* de Sienne, est donc un espèce de tombeau toujours prêt à engloutir ses malheureux habitans. C'est au mois de mai que l'air y commence à devenir malsain. Alors, tous les êtres vivans fuient ce séjour de la mort (1). La maladie à laquelle sont exposés ceux que leur métier ou la nécessité force d'y rester, est connue sous le nom de *la Maremmana*; c'est une fièvre tierce, avec un gonflement du bas ventre; les personnes qui en sont attaquées ont la figure jaune, et ressemblent à des spectres ambulans. Les endroits de ce canton qui sont les plus malsains, sont indiqués par un proverbe italien; *Grossetto*, dit-on, *fait enfler*, *Batignano creuse la fosse*, *et Paganico enterre*... Les travaux entrepris par ordre de Léopold II, et dirigés par le père *Ximénès* n'ont pas encore été couronnés d'un succès décisif. Les colonies qu'on y a établies ont péri (2).

Le sol de cette plaine est sans doute en grande partie un dépôt de la mer, comme celui de la Basse-Vendée, qui est précisément dans la même position géologique.

Le Sub-Apennin subit une grande dépression entre la vallée de Tibre et le lac de Bolsena; il se relève vers Monte-Fiascone et Viterbe, et se termine par une suite de collines qui se projette dans la mer près Civita-Vechia. La nature du sol paraît ressembler à celui du Siennois. Les tombeaux de Tarchina sont taillés dans le tuf (3). La pierre alumineuse de la Tolfa est une lave qui se trouve au milieu des matières

(1) L'évêque de Massa reçoit dans ses bulles la permission expresse de quitter son siège pendant la saison mal-saine.

(2) Voyez, *Reduzione fisica della maremma Sanèse del P. Ximènes* et la description de la Toscane, par *Jagemann.*

(3) *Busching*, tom. XII, p. 84.

blanches et décomposées par l'action des vapeurs acido-sulphureuses qui les ont traversées. Ces vapeurs ont concouru à le former ; mais il paraît que les eaux ont contribué à le réduire en masse compacte et homogène ; elles en ont rassemblé les molécules éparses dans les matières environnantes. Aussi y existe-t-il sous la forme des filons irréguliers, qui traversent les montagnes et qui s'entrecroisent, ou en rognons qui occupent certains nids (1). On trouve dans le voisinage « des sources chaudes, de l'albâtre, du lapis-lazuli et du » fer (2). »

VI. Sub-Apennin romain.

Aperçu sommaire.

Si nous nous plaçons en pensée sur le sommet du mont Velino, centre de la peninsule Italienne et que nous regardions vers Rome, nous verrons à notre droite le Salso, le Torano et le Velino promener leurs eaux dans une vallée parallèle à la haute chaîne de l'Apennin, et qui aboutit aux célèbres cascades de Terni ; à la gauche nous apercevons, en bas du plateau qui renferme le lac Celano, le Liris couler également dans une vallée parallèle aux Apennins. Les vallées du Velino et du Liris sont séparées par une branche de l'Apennin. Cette branche se lie à une autre chaîne de montagnes qui court parallélement à l'Apennin, et qui se trouve presque toute entière sur une ligne droite qu'on tirerait de *Narni* sur la Nera, à *Sora* sur le Liris. Si du haut du mont Velino nous laissons plonger nos regards sur cette chaîne, qui forme un véritable *Sub-Apennin*, et qui est toute entiere composée de roches calcaires très-escarpées, nous le voyons à son tour engendrer des chaines de collines, dont la première rangée embrasse la vallée supérieure du Téverone, et sépare le cours du Liris de celui du Sacco ; cette seconde terrasse est également composée de substances calcaires. Enfin, aux environs de Palestrine, il s'en détache encore une rangée de collines calcaires, peu élevées, mais fort raides ; rangée qui s'étend entre le Sacco et le Garigliano à l'est, et les marais Pontins à l'ouest, et se termine au cap de Gaëta par un pro-

(1) *Dolomieu*, chez *Hauy*, minéralogie, tom. IV, p. 504 et sui.
(2) Busching, XIII, p. 85.

montoire également calcaire. Cependant à l'extrémité septentrionale de cette dernière rangée, on voit les collines volcaniques de Frascati et d'Albano. Un peu plus au nord, les sept célèbres collines de Rome offrent également quelques matières volcaniques, selon l'opinion de M. *Scipione Breislak* (1). « La roche du Capitole est une lave semblable à » celle de Sorrento dans la Campanie.... Le tuf volcanique » existe dans la vallée qui sépare l'Esquilin du Vincinal.... » La carrière de Capo-di-Bove fournit des laves basaltiques » contenant des cristaux de pyroxène et de leucite.... Les » deux sommets du mont Janicule sont composés d'un grès » calcaire; l'un d'eux, le mont Marins, renferme beaucoup » de corps marins (2); l'autre, la colline du Vatican, n'en » offre aucune trace; mais en revanche on y trouve des » matières volcaniques, des leucites, des pyroxènes incrustées dans du tuf, et une couche de pierres ponces qui » s'étend horizontalement pendant l'espace de 500 toises sur » une épaisseur d'un pied.... La base occidentale de l'Aventin que baigne le Tibre, offre un amas de substances » volcaniques et de brêches recouvertes par un lit de travertin... Près de la grotte de Cacus les matières volcaniques » sont également recouvertes par le travertin, et reposent sur » l'argile..... »

L'on peut regarder comme prouvée la nature volcanique des collines de Rome, de Frascati et d'Albano. Leurs laves ressemblent a celles du Vésuve, et aucunement a celles de Santa-Fiora. Il n'en est pas moins vrai que ces terrains n'ont aucune communication avec les terrains volcaniques de la Campanie, d'où ils sont séparés par des montagnes, des rivières et des vallées. Ils pourraient fort bien n'être qu'une continuation des terrains volcaniques du Sub-Apennin de Toscane.

Les eaux courantes de cette partie de l'Apennin forment, comme celles de Toscane, des dépôts calcaires. Le *travertin* est produit de cette manière; c'est une pierre calcaire d'un grain très-fin, à couches ondées, fortement unies en-

(1) Voyages physiques et lithologiques dans la Campanie, tom. II, p. 231 et suiv.

(2) Pour la plupart ce sont les mêmes espèces que celles des monts de Sienne et de Montepulciano.

semble dans quelques parties, et dont la réunion moins serrée dans d'autres endroits laisse même quelquefois des vides (1). Il est assez compact pour prendre le poli; on l'emploie dans les plus superbes édifices. L'Anio en produit beaucoup auprès de Tivoli. Selon *Merula*, le lac Velino en remplit tellement son débouché, que l'on est obligé de l'en débarrasser de tems en tems (2).

Le *pépérino* de Rome est une espèce de tuf gris composé de différentes substances volcaniques agglutinées, mélangées avec des pierres calcaires qui ont subi l'action du feu, avec des grains de quartz, des lames de mica stéatiteux, et quelquefois de cristaux de volcanite piroxène (3).

Les *dragées de Tivoli*, qui amusent la curiosité des voyageurs ordinaires, ne sont que des petites concrétions globuliformes de chaux carbonatée, que l'on trouve dans le Téverone, et qui, par le frottement, ont prises un certain poli.

VII. Le Sub-Apennin Vésuvien.

Roches, laves, volcans, solfatares, etc.

Nous avons vu que l'Apennin méridional s'étend des environs du lac Celano jusqu'à ceux de Conza et d'Acérenza, en tenant une ligne droite et non interrompue. Si nous nous plaçons au point du milieu de cette ligne, dans les montagnes qui séparent Molise de Bénévent, et que nous regardions vers Naples et le Vésuve, nous verrons se reproduire un fait que nous avons déjà indiqué comme caractéristique pour l'Apennin central. Tandis que du côté du golfe de Venise les rivières et les vallées descendent droit à la mer, en suivant une direction *perpendiculaire* à celle de l'Apennin, l'on voit, du côté opposé, des vallées *parallèles* à la grande chaîne de montagnes, et par conséquent les fleuves coulent d'abord le long des côtes de l'Apennin avant de descendre dans les plaines qui bordent la mer. Ce sont deux semblables vallées qui donnent naissance aux rivières de Sabbato et de Volturno. Ces deux rivières coulent directement l'une contre

(1) *Desmarets*, Encycl. nouv. Géograph. physique, t. I, p. 435.
(2) *Merula*, Cosmographia
(3) *Delamétherie*, Théorie de la terre, t. II, p. 485.

l'autre, et après s'être réunies, descendent transversalement à la mer. Il y a donc ici une première terrasse de l'Apennin. Au-delà de cette terrasse ou de ce bassin élevé on voit une chaîne de montagnes qui est coupée par le Volturno. Au nord, cette chaîne descend de l'Apennin et sépare la vallée du Gagliano de celle du Volturno ; à Tiano elle se divise en deux branches, dont l'une s'étend vers Cajazzo, à l'est de Capoue ; l'autre s'abaisse vers la Méditerranée. Au sud, la chaîne vient des environs de Conza, sépare les principautés ultérieures et citérieures, s'étend ensuite vers Caserta, et forme les montagnes de Capoue. Tel est le second gradin de l'Apennin. Le troisième est composée de cette rangée de montagnes où est situé Sorrento, et qui se termine par la pointe de Campanella, dont l'île de Caprée est une prolongation. Depuis cette croupe de montagnes, jusqu'à celle qui de Tiano s'étend vers la mer et la pointe de Rocca, s'étendent les plaines et collines volcaniques de la Campanie, les *Champs Phlégréens.*

La chaîne principale de l'Apennin reste toujours calcaire. Telle est la haute montagne de *Pietra Roya*, qui est une portion du mont *Matésa*, un des promontoires de la grande chaîne. Le calcaire y est mêlé de schistes et de veines spatheuses ; elle abonde en ichtyolites, en coquilles pétrifiées et en beaux marbres (1). Dans les Apennins comme dans les autres montagnes calcaires, on trouve, en couches ou en nids, dans le calcaire des pierres siliceuses, mais qui se distinguent du silex des montagnes primitives ; Breislack nomme ces pierres pétrosilex secondaire, qui est, suivant lui, le *hornstein* de Werner et la néopètre de Saussure (2). Les montagnes du second et du troisième gradin sont également calcaires, marneuses, argileuses. La montagne de Massa, près Sorrento, a son flanc oriental composé de schiste argileux micacé, reposant sur la pierre à aiguiser (le grès demi-dur) ; le reste du côté de la mer est calcaire. (3). La croupe du Mont-Massico, célèbre chez les anciens pour ses vignobles, est composée de la pierre calcaire dure, compacte, d'un grain

(1) *Scipione Breislak*, voyage dans la Campanie, t. II, p. 24.
(2) *Id.* tom. II, p. 82. Cfr. *Saussure,* voyage dans les Alpes, n°. 70 et n°. 1194.
(3) *Breislak*, tome II, p. 43.

fin et de couleur grise; cette pierre abonde dans les interstices en stalactites calcaires et en veines spatheuses. Enfin, la substance du Vésuve et du mont Somma paraît également être calcaire en grande partie.

Au pied de ces montagnes, un grand incendie volcanique a laissé des traces étonnantes de sa force, à-la-fois destructive et régénératrice. Toute la plaine de la Campanie doit peut-être son origine aux volcans. On y voit le Vésuve, la Solfatare et le volcan éteint de Monte-Nuovo. Naples, selon Breislak, est bâtie sur les débris de trois anciens cratères volcaniques (1). Du moins, cette célèbre cité est assise sur le tuf volcanique, qui au nord et à l'ouest forme des collines spacieuses (2). Les lacs d'Agnano et d'Averno semblent être des anciens cratères (3). Suivant Breislak, les laves, les tufs et autres matières volcaniques commencent depuis la rive orientale du Liris.

Le Vésuve est composé de deux montagnes, unies par une base commune; ce sont le mont Somma et le Vésuve proprement dit. Le mont *Somma* présente la forme d'un arc, dont la convexité se dirige au nord-est, et les deux pointes au sud-est. Son flanc, vers le sud-ouest et le Vésuve, est taillé à pic; vers le nord-est il forme un plan incliné. Un vallon, nommé l'*Atrio del cavallo*, à l'ouest, et le *canal du sable*, au nord, divise le Somma du Vésuve. Cette vallée demi-circulaire est encombrée de laves. Le mont Somma est, selon Breislak, l'ancien volcan, dont le cratère s'est en partie écroulé dans la vallée; ce savant observateur croit que le Vésuve actuel n'a commencé à se former que par la grande éruption qui coûta la vie à Pline (4). Le Somma contient des pierres calcaires homogènes et d'autres qui renferment le mica, les schorls, les feldspath, les vésuviennes (5), le fer mêlé à leur pâte ou cristallisé dans leurs cavités (6). Dans la vallée on trouve, parmi les débris

(1) *Breislak*, tome II, p. 31.

(2) *Spallanzani*, voyages, tom. I, p. 83.

(3) *Id.* p. 152 et suiv.

(4) Voyage en Campanie, t. I, p. 127.

(5) *Idocrases* d'Hauy, *hyacinthine brune des volcans*, selon d'autres naturalistes.

(6) On croit que le feu des volcans produit cette crystallisation

volcaniques, des morceaux de granite et de quartz qui sont phosphorescens. Les leucites (amphigènes), les olivines et les autres minéraux vésuviens abondent sur le Somma; mais il faut distinguer la *sommite*, qui a tiré son nom de cette montagne même; c'est le schorl blanc volcanique des anciens minéralogues, et la *néphéline* d'Hauy; elle y accompagne l'idocrase, et ses cristaux ordinairement d'une figure très-prononcée se trouvent par groupes dans les cavités de la lave (1).

Au sud-ouest du mont Somma s'élève le cône actuel du Vésuve, qui au nord s'appuie sur la vallée demi-circulaire, et au sud-ouest atteint par ces bases le rivage de la mer. Sa hauteur, suivant Saussure, était de 3,659 pieds; elle varie par l'effet des éruptions, et Breislak la porte aujourd'hui à 3,680 pieds environ (2). Son circuit est de 25 milles d'Italie, et ses laves s'étendent l'espace de 7 milles (3). Le cône actuel du Vésuve est tronqué en plan incliné dans la direction du nord au sud-ouest. La partie occidentale du mont Somma est réunie au Vésuve par l'intermède d'une colline plus basse, dite le mont Cantaroni.

La *lave* du Vésuve est d'une couleur grise plus ou moins foncée. Elle a pour base des roches compactes argilo-ferrugineuses. Elle affecte quelquefois une configuration prismatique (4). L'amphigène (le leucite) est une des substances qui y dominent le plus; quelque fois elle en forme la base, et renferme des cristaux d'amphibole (hornblende), de pyroxène et de mica. Plus souvent l'amphigène y est du moins en si grande quantité, que ses cristaux se touchent, et laissent à peine discerner la base qui les a enveloppés (5). L'amphigène est une

---

en volatilisant le fer à la manière du sel ammoniac et du souffre. *Delarbre*, journ. de phys. aout, 1786, p. 127 et suiv. *Hauy*, IV, p. 48.

(1) *Hauy*, t. III, p. 189.

(2) Voyage en Campanie, t. I p. 184.

(3) *Spallanzani*, I, p. 195.

(4) *Breislak*, tom. I, p. 241.

(5) *Dolomieu*, journal de physique, pluviôse, an II, p. 105. *Leopold de Buch* et *Scipione Breislak*, croyent que les crystaux d'amphigène n'ont pas été enveloppés par la lave, mais que pendant que la lave coulait encore, les principes constituans de l'amphi-

des substances les plus réfractaires, et il a fallu une action particulière du feu volcanique pour la réduire en état de fusion. On n'a jamais observé l'amphigène près le mont Etna ni auprès les volcans éteints de France, tandis que de l'autre côté le feldspath est étranger aux laves du Vésuve (1).

La plus récente des éruptions du Vésuve est celle qui eut lieu en 1794. Breislak estime à 2,804,440 toises cubes la masse de laves et de matières volcaniques vomies par le volcan dans cette occasion, et il observe que cette matière suffirait pour couvrir à huit pieds d'épaisseur une surface aussi grande que celle qu'occupe la ville de Paris.

Il n'y a point de communication entre le Vésuve et la Solfatara. Ce dernier volcan n'émet que des vapeurs sulphureuses, nommées *fumarolles*, composées de gaz hydrogène et de gaz azote. Parmi les laves décomposées qu'on trouve autour de l'ancien cratère de la Solfatare, l'on ne trouve ni l'amphigène, ni la néphéline, ni plusieurs autres produits vésuviens; mais on en trouve d'autres qui sont moins communs ou étrangers au Vésuve, tels que le feldspath et l'amphibole (2). On y trouve encore des stalactites siliceuses, des sulfures de fer, des sulfates de magnésie, d'alumine, de fer, de soude et d'ammoniaque. Mais le principal produit est le soufre même qui s'y trouve sous trois formes différentes; savoir : dans l'état de cristallisation plus ou moins régulière, dans l'état solide concret formant une masse filamenteuse, et dans celui de petits fragmens disséminés dans les interstices d'une lave poreuse (3). L'alumine sulfatée de Solfatara n'a besoin que d'être lessivée pour fournir de l'alun. Les chaudières où l'on met cette terre pour en extraire le sel, sont enfoncées dans le sol, dont la chaleur naturelle est d'environ 37 degrés et demie de Reaumur; et ce sol a ainsi le double avantage d'offrir la matière d'alun toute préparée, jointe à une température qui fournit un moyen économique de retirer le sel sans employer aucun

---

gène s'en sont dégagés et y ont été crystalisés suivant les lois de l'affinité qui les sollicitaient; cette opinion a beaucoup de partisans. Voyez *Breislack*, voyage en Campanie, II, p. 9 et suiv.

(1) Hauy, II, p. 567. *Dolomieu*, journal de physique, l'an II, fructidor, p. 423, etc.

(2) *Delamétherie*, Théorie de la terre, II, p. 490.

(3) Voyage dans la Campanie, tom. II, p. 116.

combustible, et de l'amener par des cristallisations réitérées à un degré suffisant de pureté (1).

Dans la caverne de Misène on voit le muriate d'alumine effleurir continuellement sur le tuf (2).

Le *Monte-Nuovo* offre un témoignage assez récent de la puissance des feux souterrains. Dans la nuit du 19 au 20 septembre 1538, on vit une colonne de flammes sortir du sein de la terre ébranlée; une masse confuse de cendres, de scories et de pierres ponces s'éleva jusqu'à la hauteur de 200 pieds; le lac Lucrin en fut comblé. On distingue encore le cratère de ce nouveau volcan; affaissé et arrondi, il présente la figure d'un amphithéâtre (3).

Les anciens avaient une tradition sur l'origine volcanique des îles de Procita et d'Ischia (4). Cette dernière a jeté des flammes en 1301, mais les laves qu'on y trouve sont pour la plupart d'une origine qui se perd dans la nuit des siècles. Elle sont principalement de nature pétrosiliceuse (5).

A l'autre extrémité de la baie de Naples, vis-à-vis l'île d'Ischia, nous voyons l'île de Caprès, qui est toute calcaire, et n'offre aucune trace de feu.

Les îles Ponces, décrites par Dolomieu, offrent sur-tout des laves pétrosiliceuses, où l'on trouve des cristaux de feldspath à demi-vitrifiés.

Tels sont les traits principaux de cet étonnant tableau que nous offre le Sub-Apennin vésuvien, tableau à la composition duquel ont concouru et les flots de l'ancien Océan et les feux souterrains, tantôt armés d'une violence irrésistible, tantôt doués d'une constante lenteur. Ce que ces forces redoutables avaient ébauché, les eaux courantes, l'action imperceptible de l'air et l'industrie humaine l'ont applani, arrondi, fécondé (6). Sur une base de cendres et de laves, s'élèvent de magnifiques

---

(1) *Hauy*, minéralogie, II, p 392.

(2) *Spallanzani*, I, p. 160.

(3) *Mazella* de situ Putéolorum, cap. 12, in *Grævii* thes. Ital. tome IX, p. IX. *Keysler*, voyage, tome II, lettre 60.

(4) *Plin.* II, cap. 89, *Strab.* lib. I et lib. VI.

(5) *Dolomieu*, journal de physique, août, 1794, p. 94.

(6) *Voyez* l'article *productions volcaniques* dans la Géographie physique, volume I de cet ouvrage.

cités. Un immense jardin fleurit, où fumaient de brûlans abîmes.

VIII. *Parties méridionales de l'Apennin. — Séparation de l'Italie et de la Sicile.*

Il y a très-peu de matériaux pour décrire ces parties de l'Apennin. On peut lire ci-dessus, p.469 quelques observations intéressantes sur la nature du sol en Apulée (1). Nous y ajouterons la notice d'une curiosité naturelle observée par *Fortis.*

« On trouve à Molfetta en Pouille (Apulie), des cavernes » creusées dans une roche calcaire très-dure et très-solide. » Ces cavernes sont tapissées de nitrate de potasse (salpêtre). » On en trouve même des cristallisations dans des petites » géodes qu'on découvre au centre des gros blocs de pierre » calcaire dure et sans aucune fente, lorsqu'on les casse (2). »

La Calabre, tant de fois bouleversée par les tremblemens de terre, contient, selon Busching (qui cite *Caraccioli* et *Giannone*), des mines d'or, d'argent et de fer; elle donne aussi de l'albâtre et du cristal de roche, sans parler du soufre et autres productions volcaniques (3).

Une question intéressante se présente ici très-naturellement. L'Italie a-t-elle jadis été unie par un isthme à la Sicile? Le détroit qui les sépare aujourd'hui a-t-il été formé par un tremblement de terre, et ensuite élargi par l'action des flots? Telle était la tradition de l'antiquité, et cette tradition a été évidemment saisie par quelques auteurs modernes, qui cherchent à multiplier les preuves des révolutions violentes, supposées dans leurs systèmes. Les savans du pays même l'ont tour-à-tour défendue et révoquée en doute (4). Les

---

(1) L'auteur de l'article *Italie* aurait dû indiquer que ces remarques sont tirées d'un écrit allemand intitulé : *Recherches sur la mer*, par *Popowisch*, cité par *Busching*, tome XIII, p. 191.

(2) *Delamétherie*, Théorie de la terre, tome I, page 432 et 469.

(3) *Busching*, tome XIII, page 184.

(4) Pour l'ancienne liaison de deux terres : *Placido Reyna, notizie historiche della cita di Messina;* Messine 1658, in-4°., et inséré dans *Grævii thesaur. ant. Siciliæ*, tome IX. Contre

témoignages des anciens ne sont rien moins que positifs ; ils s'accordent à placer cette prétendue catastrophe dans les tems fabuleux. L'autorité de l'histoire pourrait seule nous forcer à admettre un semblable fait. Ne voit-on pas tant d'autres isthmes qui ont résisté pendant des siècles à toutes les forces destructives qui les assiégent ? D'ailleurs, le cours des rivières, comme *Cluver* a très-bien remarqué, indique, sur-tout du côté de la Calabre, une pente ancienne et générale du terrain vers le détroit. La profondeur du canal est de 100 pieds dans le milieu, et de 500 sur le bas-fond qui occasionne le tournoiement des flots, autrefois appelé *le goufre de Charybdis*. Il serait donc d'une curiosité inutile et fatiguante de vouloir chercher péniblement dans une disposition des choses très-ordinaires, les traces d'une révolution dont la date se perdrait dans la nuit du tems.

En terminant ici notre description des Apennins, nous exprimerons le souhait de voir les géologues d'Italie approuver et adopter notre méthode de sub-division pour les divers massifs et terrasses de cette intéressante chaîne des montagnes. La géographie physique n'existe que par ces sortes de sub-divisions ; elles ont sur-tout le mérite de faire apercevoir combien il nous manque de données même sur les contrées les mieux connues.

---

cette même hypothèse : *Cluver.* Sicil. ant. l. I, cap. 1. *Gius. Carnevale, descrizione di Sicilia*, lib. II, p. 165. *Mar. Valguarnera, discosio dell' origine ed antichita di Palermo*, dans le *Thesaurus*, tome IX.

OBSERVATIONS

SUR LES ISLES DE LIPARI.

Stromboli. — Cette île est une montagne à deux sommets, dont l'un est élevé d'un mille italien. L'espace entre les deux sommets semble avoir été jadis occupé par le cratère d'un volcan qui s'est éteint. (1). Celui qui brûle actuellement laisse apercevoir ses feux à cent milles de distance ; il se distingue des autres volcans par ses éruptions momentanées, mais constantes. Les matières qu'il lance, arrêtées par sa position sur le flanc d'une montagne, retombent en partie dans le goufre qu'elles alimentent, en partie elles se versent dans la mer, dont cependant elles ne font pas hausser le fond (2). Apparemment ces matières légères sont brisées et réduites en poussière par les flots de la mer. La montagne est percée de plusieurs fentes qui servent de soupiraux au feu qui brûle dans ses entrailles ; Spallanzani a observé le premier ces *respiri* (3). Parmi les diverses productions de ce volcan, on trouve de très-beaux cristaux de fer spéculaire, très-durs et très-fragiles ; ils sont cristallisés en lames verticales, dont chacune a sa polarité ; ils brillent comme un miroir ou comme l'acier le mieux poli (4).

Basiluzzo, *Bottero* et *Liscabianca*. — Ces écueils offrent les traces de feux volcaniques. Basiluzzo est composé de laves granitiques. Les deux autres renferment des laves blanchies par l'action des vapeurs acides et des rochers revêtus de sulfate d'alumine en croûtes (5). Dans les environs de ces îlots, le gaz hydrogène sulfuré s'émane de la surface de la mer.

(1) *Spallanzani*, Voyage, tome II, p. 33 et suiv.
(2) *Id.* p. 29.
(3) *Id.* p. 47.
(4) *Id.* p. 73—82.
(5) *Id.* p. 109.

Vulcano. — Cette île offre deux cratères, dont l'un est d'une grande capacité, mais la matière volcanique semble y être épuisée. On peut y descendre. Dans le parois du cratère on voit une grotte revêtue de stalactites de soufre, et dans le centre il y a une petite tumeur circulaire d'environ 45 pieds de circonférence; elle est composée de sulfate de fer et d'alumine, de muriate d'ammoniaque et de soufre (1). Il sort du cratère un vent composé de gaz hydrogène sulfuré. On trouve encore dans cette île une grotte incrustée de muriate d'ammoniaque, de sulfate d'alumine et de soufre; elle renferme un petit lac d'eau chaude, d'où il se dégage du gaz acide carbonique (2). Les laves ont pour base le petro-silex; on y trouve aussi quelques prismes de basalte (3).

Lipari. — La ville de Lipari est bâtie sur un amas de verres volcaniques et de laves; ces dernières ont pour base le feldspath et le petro-silex. Le mont *della Castagna* n'est qu'un amas de laves et d'émaux; on y trouve du verre volcanique capillaire (4). Spallanzani ne craint pas de dire que les deux tiers de cette île sont vitrifiés. Le *Campobianco* est une montagne haute d'un quart de mille d'Italie, et qui en a un et demie de circonférence; c'est un amas de pierres-ponces, toute l'Europe s'y fournit (5).

Cependant, il y a aussi eu des éruptions boueuses dans cette île. Voici ce qu'en dit Dolomieu : « A trois cents pas » au-dessus des étuves de Lipari, il sort du corps de la » haute montagne une source considérable d'eau presque » bouillante... Elle contient un peu de sel ammoniac... Cette » montagne est composée de couches exactement horizon- » tales et parallèles entr'elles, qui sont formées alternative- » ment de cendres grises, faiblement agglutinées, et de pierres » grises rougeâtres qui ressemblent au jaspe et aux pierres » silicées..... Je fus long-tems avant de me persuader qu'elles » fussent un produit volcanique..... Cependant elles se trou- » vaient au milieu des cendres volcaniques..... Je reconnus

(1) *Spallanzani*, Voyage, tome II, p. 150.
(2) *Id.* p. 141.
(3) *Id.* p. 156.
(4) *Id.* p. 233.
(5) *Id.* p. 206.

» dans leur intérieur quelques fragmens de végétaux..... J'ai » trouvé dans le centre d'une d'elles une feuille d'algue qui » n'avait point eté altérée. Ces circonstances, qui paraissaient » contradictoires, m'éclairèrent sur la formation de cette » pierre singuliere. J'y vis une éruption boueuse et argileuse, » qui a dû s'étendre successivement sur les couches de cen- » dres que le volcan vomissait en même-tems. Je ne pouvais » plus avoir de doute sur le genre de fluidité que le volcan » avait eu. Si le feu l'avait opérée, il aurait detruit toutes les » parties végétales que j'ai retrouvées... Il faut nécessairement » que cette pierre ait été presque liquide, pour s'être étendue » aussi uniformément et pour avoir empâté et s'être incorporé » la cendre qu'elle recouvrait. Le desséchement y a produit » des gerçures qui ont divisé ses bancs en cubes, dont les » côtés lisses et unis sont colorés par un *guhr* (1) ferrugineux » qui a coulé entre deux. Je comptai dans l'escarpement de » la montagne plus de cinquante couches alternatives de cen- » dres et de pierres. Celles de cendres ont deux ou trois pieds » d'épaisseur, celles de pierres quatre ou cinq pouces (2). »

Spallanzani a trouvé dans ce tuf des charbons ligneux; dans quelques morceaux on découvrait encore la partie fibreuse du bois (3).

Felicudi. — Cette île, examinée pour la première fois par Spallanzani, renferme des couches de tuf et de lave qui alternent. On y trouve un bloc de granit, à trois substances à base feldspathique, qui n'a point subi l'action du feu (4). Le savant professeur de Pavie croit que les flots ont roulé ce bloc depuis le cap Melazzo, en Sicile, où l'on en trouve de semblable; mais cette supposition nous paraît superflue. — La *grotte du bœuf marin* est très-vaste; on y entre, par une ouverture de 40 pieds, dans une salle longue de 200, large de 120, haute de 65. Cette grotte, formée dans la lave, n'est accessible que du côté de la mer; et Spallanzani pense qu'elle est due à l'action des fluides expansibles enfermés

(1) A l'époque où *Dolomieu* écrivit ceci, les minéralogues appelaient ainsi les eaux filtrantes chargées de matières minérales.

(2) *Dolomieu*, Voyage aux îles Lipari, p. 56.

(3) *Spallanzani*, Voyage, tome III, p. 9—11.

(4) *Id.* p. 92.

dans la lave encore fluide; l'Etna fournit des exemples de cavernes bien plus profondes, et qui semblent produites par la même cause (1).

Alicuda. — Cette petite île offre également des traces du feu. On y trouve des laves globuliformes, à base de pétro-silex.

On y voit une masse de porphyre qui n'a subi aucune altération (2).

Le fond de la mer même est volcanique, entre les îles de Lipari, Volcano et de Panaria.

M. C. B.

OBSERVATIONS

SUR LA SICILE.

L'Étna. — Nous ferons quelques additions à la description que l'auteur de l'article *Italie* a fait de ce célèbre volcan (*Voyez* ci-dessus, page 82).

Le Vésuve placé à côté de l'Etna, ne semblerait qu'une petite colline vomie par ce dernier. Tandis que le Vésuve n'a que 30 milles d'Ialie de circonférence, et un mille d'élévation, l'Etna s'élève à plus de deux milles, et couvre une surface de 180 milles de circonférence (3). Soixante-dix-sept villes, bourgs et villages sont assis sur les flancs de cette vaste montagne. De son sommet l'on découvre les îles de Lipari, la Calabre, toute la Sicile, et même, dans le lointain, l'île de Malte.

La région basse offre d'abord des plaines où l'on cultive le lin et le chanvre. Parmi elles on voit des collines couvertes de vignes et d'oliviers. Le palmier-dattier élève sa tige au-dessus de ces arbres; ses fruits parviennent ici à leur maturité. On y cultive l'aloës et la canne à sucre.

Dans la région des bois vous marchez sur un gazon de

---

(1) *Spallanzani*, Voyage, tome III, p. 77.

(2) *Id.* p. 103.

(3) *Spallanzani*, tome I, p. 219.

plantes aromatiques. Les frênes et les épines fleuries forment des dômes de verdure. Les arbres de cette région, et surtout les châtaigniers, sont fameux par leur végétation vigoureuses. Le tronc du *châtaignier de cent chevaux* (*di cento cavalli*) a 160 pieds de circonférence; mais il est creux, et il n'en reste guères que l'écorce; cependant il produit encore des fruits (1).

Les habitans de cette région sont d'une complexion robuste; ils ont le teint hâlé, et les traits fortement prononcés. Leurs mœurs sont agrestes et non pas féroces. Leurs femmes conservent le profil grec dans leurs visages. Mais la misère flétrit de bonne heure leurs charmes.

La région stérile commence par des sables volcaniques, où quelques arbustes végètent. Le sommet est couvert d'énormes quartiers de lave.

La lave de l'Etna a pour base la roche cornéenne, et contient des cristaux de feldspath, des olivines (*péridot*), mais peu d'amphibole. Les zéolithes s'y trouvent par infiltration. L'Etna ne produit point de pierres ponces, cependant en 1787 il a rejeté une matière qui y ressemblait. Le feldspath, associé avec le pyroxène noir, forme un tiers des laves de l'Etna. Jamais on n'y a vu le mica (2).

Dolomieu parle de toutes les laves de l'Etna comme affectant la figure prismatique ou basaltique. Spallanzani a crû devoir accuser le célèbre géologue français d'avoir trop généralisé ses assertions. Nous présumons que les opinions de ces deux observateurs peuvent facilement se concilier; il y a sans doute dans les basaltes, comme dans toute autre roche, un point, ou, si l'on veut nous passer le terme, un *pole* de la plus forte crystallisation; en s'éloignant de ce point la crystallisation devient toujours moins régulière, et finit par disparaître en passant à l'état de simple coagulation.

Ces laves ne se décomposent pas facilement, et elles restent stériles pendant des siècles. Celle de 1669 ne présente encore que des rochers nus et noirs, couverts seule-

---

(1) *Spallanzani*, tome I, p. 215.

(2) *Dolomieu*, Journal de physique, 1794, fructidor, p. 423, août, p. 92, etc., etc.

ment de quelques lichens; on a essayé de la rendre fertile; mais le seul végétal qui y a réussi, est la raquette (*cactus opuntia*); elle aime, comme on sait, les terrains volcaniques (1). D'ailleurs la rapidité avec laquelle les laves se décomposent dépend moins de leur âge que de leur qualité.

L'Etna a deux bouches, dont l'une s'est ouverte dans cette masse de lave qui en sortit en 1669. Mais le vrai cratère est au sommet de la montagne, dans un cône de rochers volcaniques. Ce cratère est divisé en deux par un pan de rochers. Les orles du plus grand ont un mille et demi de circonférence. Il a la figure d'un entonnoir, et lorsque Spallanzani le vit, il y avait un fond qui résistait au choc des pierres que ce naturaliste y fesait tomber. La profondeur de l'entonnoir était d'un sixième de mille (2).

Cristaux de Sicile. — La *strontiane sulfatée* abonde en Sicile; ses cristaux, qui ont quelquefois jusqu'à 27 millimètres, ou un pouce de longueur sur un centimètre de largeur, garnissent les cavités qu'on trouve dans les couches de soufre des vals de Noto et de Mazzara (3). Dolomieu en a fait détacher de superbes groupes, dont quelques-uns pèsent plus de 50 livres. Ces cristaux, d'une apparence laiteuse, demi-transparente, se font remarquer dans les cabinets par leur beauté.

Maccaluba.—Entre Girgenti et Aragona se trouve une montagne argileuse, qui se termine par une plateforme; là, sur une croûte d'argile desséchée, qui couvre un goufre de boue, on voit des monticules semblables à ceux qu'on trouve dans les *Salses* de Bologne (*Voyez* ci-dessus, page 548). Dans chacun de ces monticules on voit un enfoncement qui représente un cratère en petit. Une fange semi-fluide y bouillonne et fermente; elle s'élève en forme de demi globe, et surmonte les bords de son cratère; elle s'ouvre pour laisser éclater une *bulle d'air;* c'est tout le jeu de la machine. L'argile fangeuse d'où sort la bulle d'air est rejettee hors du cratère, et coule le long des flancs du monticule. C'est tout ce que cette montagne produit dans son état ordinaire et tranquille.

---

(1) *Spallanzani*, p. 227 et suiv.

(2) *Id.* p. 252.

(3) Journal de physique, mars 1798, p. 303 et suiv.

Mais lorsque les pluies ont délayé les argiles qui en forment le plateau, on n'y voit plus des monticules isolés ; tout est confondu dans une seule pâte qui, en bouillonant, émet partout des bulles d'air ; alors on a quelquefois vu Maccaluba entrer en fureur ; des mugissemens souterrains se sont fait entendre ; la terre a éprouvé des secousses violentes ; il s'est élevée une gerbe de boue et de pierres, haute de 208 pieds ; ces matières, en retombant à l'entour de la montagne, ont présente un phénomène en quelque sorte semblable aux éruptions volcaniques, quoique provenant sans doute de causes très différentes. On n'y voit rien qui annonce la présence du feu. *Dolomieu*, qui le premier a examiné cette montagne *aërivome*, croit que l'acide vitriolique de l'argile dégage l'acide marin, qui, en se portant sur la pierre calcaire, y développe un air fixe ; celui-ci traverse la masse d'argille humectée pour éclater à sa surface.

Fata Morgana. — Dans le fort de l'été, et lorsque la mer et l'atmosphère se trouvent dans un calme parfait, on voit à l'aube du jour paraître dans les cieux, au-dessus du détroit de Messine, des lueurs singulières qui présentent à l'imagination un tableau aërien agreablement varié par des tours, des palais, des forêts, des rochers, des ruines. Le peuple attribue ce phénomène à une fée ; le père *Minari* veut l'expliquer par la refraction des rayons du soleil, qui representerait à l'œil trompé l'image aërienne de la ville de Reggio avec ses environs. Les circonstances de ce phénomène n'ont pas encore été très-exactement décrites. Il se pourrait bien qu'il ne fut autre chose que l'apparition sensible de ces gaz hydrogènes qui se développent continuellement de toute la surface du globe terrestre, mais plus abondamment en certains endroits. Les feux follets qu'on voit paraître le matin autour de plusieurs montagnes peuvent bien, à l'aide de l'imagination, représenter des tableaux bisarres. — L'explication du père Minari a l'inconvénient d'être également applicable à tous les détroits ; et cependant on n'a nulle part rien observé qui fut bien ressemblant aux apparitions de la *Fata Morgana*.

M. C. B.

Note sur l'île de Lampédouse.

Les Anglais s'étant avisés de demander, comme le *minimum* de leurs justes et loyales prétentions, la cession de l'île de *Lampédouse* pour en faire une station navale, il est du devoir de la géographie de dire quelque mots sur ce petit coin de terre, qui était resté presque inconnu.

Lampédouse est située à ouest-sud-ouest de l'île de Malte, par 35 deg. 36 min. latitude nord, et 10 deg. 15 min. longitude est de Paris (1). Il y a mouillage pour six vaisseaux de ligne dans une anse, qui peut facilement être fortifiée. L'île n'a pas d'habitans fixes, à l'exception d'un pauvre prêtre, qui entretient constamment, dans une chapelle dédiée à la vierge, une lampe dont la lueur guide les navigateurs.

Le terrain de l'île paraît fertile; mais toute la superficie s'élève à peine à deux lieues carrées.

L'îlot nommé le *Lampion* se trouve à peu de distance de Lampédouse, vers l'ouest.

(1) Carte du dépôt de la marine.

FIN DU HUITIÈME VOLUME.



TABLE DES MATIERES

CONTENUES

DANS LE HUITIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU HUITIÈME VOLUME.

ERRATA.

Page 23, lig. 7, *Aalburg;* lisez *Aarburg.*
—— ib, lig. 6 d'en bas, *Cerlier* (Erlach); lisez *Erlach;* que les suisses-français appellent *Cerlier.*
—— 24, lig. 3 d'en bas, *Vaud* ou *Roman;* lisez *Pays de Vaud* ou *Pays Roman.*
—— 35, lig. 15, *Liestall;* lisez *Lichstall.*
—— 55, colonne 1. lig. 4 d'en bas, *Blentz;* lisez *Brentz.*
—— 56, colonne 1. lig. 26, *Brem, Garten;* lisez *Bremgarten.*
—— 16, colonne 4. lig. 3, *Atlestetten;* lisez *Altstetten.*
—— ib, ——16, lig. 6, *Zuezach;* lisez *Zurzach.*
—— ib. ——ib. lig. 8, *Rapperschwzs;* lisez *Rapperschwyl.*
—— 118, lig. 28, *compra;* lisez *compérare.*
—— 120, lig. 5 d'en bas, *Gustalla;* lisez *Guastalla.*
—— 159 et 160, *N. B.* La phrase qui termine l'une de ces pages et qui en commence une autre, doit se lire ainsi qu'il suit: *La moitié des dames de Milan n'ont point de sigisbés, et celles qui en ont ne paraissent pas ridicules aux yeux d'un Français, puisqu'elles en changent souvent.*—(Voyez le voyage de M. *Lalande*).
—— 187, ligne antépénultième, *idéamus;* lisez *Idumeas.*
—— 192, lig. 3 d'en bas, *Glectibus;* lisez *Fluctibus.*
—— 194, lig. 17, Crostoto; *lisez* Crostolo.
—— 229, *N. B.* Le Vice-Président de la République Italienne se nomme *Francisco Eril de Melzi.*



